

[Page de garde]

HEC MONTRÉAL
École affiliée à l'Université de Montréal

Les romances organisationnelles : la construction de l'identité de soi
à travers le parcours de vie amoureux

par
Marie-Claude Natalie Rabeau

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Ph. D. en administration
(option Management)

Novembre 2020

© Marie-Claude Natalie Rabeau, 2020

HEC MONTRÉAL
École affiliée à l'Université de Montréal

Cette thèse intitulée :

Les romances organisationnelles : la construction de l'identité de soi
à travers le parcours de vie amoureux

Présentée par :

Marie-Claude Natalie Rabeau

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Djahanchah Philip Ghadiri
HEC Montréal
Président-rapporteur

Linda Rouleau
HEC Montréal
Directrice de recherche

Laurent Simon
HEC Montréal
Codirecteur de recherche

Carola Wolf
University of Liverpool
Examinatrice externe

[Prénom] [Nom]
HEC Montréal
Représentant(e) du (de la) directeur(trice) de HEC Montréal

Résumé

Cette thèse propose une vision inédite du phénomène des romances organisationnelles. En réponse à la littérature existante essentiellement reposant sur une approche fonctionnaliste et mettant de l'avant une vision plutôt réductrice de ce phénomène, j'adopte une démarche interprétative, exploratoire et holistique pour sonder comment se vivent de telles relations amoureuses dans toute leur complexité. Ainsi, je m'attarde sur le rôle qu'elles jouent dans la construction identitaire des individus en posant la question de recherche suivante : « En contexte de modernité avancée, quel rôle joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire ? Plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire ? » Pour se faire, je situe avant tout le phénomène des romances organisationnelles dans le contexte social qui leur est propre. Puis j'adopte une approche ricœurienne à la construction narrative de l'identité de soi laquelle met en exergue la tension qui s'exerce entre permanence et mouvance et le passage que laisse l'altérité dans la construction identitaire. Les récits de vie amoureuse de dix individus impliqués dans des romances organisationnelles, soit cinq couples dont chacun des partenaires a été rencontré trois fois, sont minutieusement étudiés suivant la méthode d'analyse structurale élaborée par Roland Barthes (1966) et reprise par Demazière et Dubar (1997). Il en ressort qu'une relation amoureuse qui prend forme au travail se vit avant tout comme toute autre relation amoureuse se tissant dans des contextes différents, son impact sur la structuration identitaire des individus dépendant plutôt de l'importance relative qu'elle occupe dans l'ensemble de sa trajectoire de vie amoureuse. Par contre, ce type de relation amoureuse a une incidence au niveau de la tension qui s'exerce entre intimité personnelle et intimité conjugale des deux partenaires, laquelle peut être exacerbée vu que ceux-ci sont appelés à être beaucoup plus souvent en présence l'un de l'autre, soit au travail de même que dans leur vie privée, contrairement à d'autres relations amoureuses. Les contributions de cette thèse se situent d'abord au niveau méthodologique tant par sa méthode de collecte de données par le récit de vie et que par leur analyse moyennant la méthode d'analyse structurale. En outre, le cadre conceptuel basé sur la théorie de l'identité narrative de soi élaborée de Paul Ricoeur (1983, 1984,

1986, 1990, 1991) contribue à enrichir le discours sur des romances organisationnelles en apportant une compréhension beaucoup plus en profondeur et englobante des romances organisationnelles.

Mots clés : romance organisationnelle, identité narrative, Paul Ricoeur, récit de vie, frontière entre vie privée et vie au travail, analyse structurale, Roland Barthes

Méthodes de recherche : récit de vie

Abstract

This dissertation offers a novel and innovative understanding of organizational romances. In response to the current literature, which is grounded in a functionalist approach and puts forth somewhat shallow and, at times, biased conclusions, I adopt an interpretative, exploratory and holistic methodology to investigate in-depth how people involved in organizational romances “experience” their love relationships. I focus on how such relationships shape one’s self-identity by raising the following research question: “In the context of late modern age, how does one’s love life path shapes one’s self-identity? More specifically, how does a love relationship that starts off and develops in the workplace influence one’s construction and development of self-identity?” Using Anthony Giddens (1984, 1991, 1992, 1994) structuration theory, I first establish how the conditions set forth by late modernity’s post traditional order lays the groundwork for organizational romance to flourish. I then take on a narrative perspective to self-identity using a ricoeurdian approach (Ricoeur, 1983, 1984, 1986, 1990, 1991) where the self is to be defined as a narrative construction that is the ongoing and continuous interaction of the stories and fragments of stories one tells, and shaped around the things and events considered most important over the course of one’s life over time. Ricoeur’s framework stresses that self-identity is formed through a continual tension between permanence and flux and accounts for the role of “otherness”, that is the interaction with others, on the construction of self-identity. The love life narratives of ten individuals involved in a workplace romance – five couples of which both partners were interviewed three times – were gathered and then analyzed using Rolland Barthes (1966) structural analysis methodology. Firstly, my results demonstrate that a love relationship that starts and develops at work is experienced as would any other love relationship stemming from another social context. Its effect on one’s construction of self-identity depends much more on its relative importance in one’s love life trajectory. Secondly, it appears that such love relationships do put some pressure on the needs for spousal and personal intimacy of both partners. Workplace romance couples evolve in circumstances where the challenge of managing work-life boundaries is exacerbated by the fact that the interlocking of their careers further blurs the frontier between personal and work life. This dissertation’s contributions are to be found in the

methodology it puts forth, relying on life narratives as a data collection method and on structural analysis methods to analyze them. Also, its theoretical framework structured around Ricoeur's concept of narrative identity allows for a deeper and more thorough understanding of organizational romances, thus responding to the literature and extending the current knowledge of this social phenomenon.

Keywords : organizational romance, narrative identity, Paul Ricoeur, life narratives, work-life boundary, structural analysis, Roland Barthes

Research methods : life narrative

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract.....	v
Table des matières.....	vii
Liste des tableaux et des figures.....	xi
Remerciements.....	xv
Introduction.....	1
Chapitre 1 Revue de littérature.....	7
1.1 Les romances organisationnelles : définitions.....	8
1.2 En aval et en amont : les antécédents et les conséquences des romances organisationnelles.....	15
1.2.1 En aval : les antécédents aux romances organisationnelles.....	15
1.2.2 En amont : les conséquences des romances organisationnelles.....	20
1.3 Politiques de gestion des romances organisationnelles.....	29
1.4 Approches méthodologiques retenues par la littérature.....	37
1.5 Limites de la littérature.....	43
1.5.1 Limites méthodologiques.....	44
1.5.2 Limites conceptuelles.....	46
1.6 Problématique de recherche.....	50
Chapitre 2 Cadre conceptuel.....	53
2.1 Le contexte de modernité avancée.....	53
2.1.1 Les forces constitutives de la modernité avancée.....	53
2.1.2 Le processus identitaire en contexte de modernité avancée : le projet réflexif de soi.....	62
2.1.3 Le contexte de modernité avancée comme toile de fonds à l'étude des relations amoureuses au travail.....	73
2.2 L'identité narrative.....	77
2.2.1 Le récit de vie en tant que système auto-poïétique.....	79
2.2.2 L'identité narrative selon Ricoeur.....	81

Chapitre 3 Méthodologie de recherche	95
3.1 Méthode de collecte des données : le récit de vie.....	95
3.1.1 Le récit de vie comme méthode de collecte des données.....	95
3.1.2 La structure du récit de vie collecté par le chercheur.....	96
3.1.3 Les fondements de la méthode de recherche par le récit de vie.....	97
3.2 Opérationnalisation de la démarche de recherche par le récit de vie	103
3.2.1 Choix des individus	104
3.2.2 Structure des entretiens	106
3.2.3 Récits cumulés et récits croisés.....	107
3.2.4 Présentation des individus.....	108
3.3 Méthode d'analyse des données : l'analyse structurale	110
3.3.1 Analyse structurale des récits : les fondements	111
3.3.2 Analyse structurale des récits : les niveaux d'analyse.....	115
3.4 Interprétation des matériaux	121
Chapitre 4 Présentations et analyse structurale des récits	125
4.1 Cas A – Agnès et André.....	125
4.1.1 Agnès.....	125
4.1.2 André	140
4.2 Cas B – Brigitte et Bastien.....	160
4.2.1 Brigitte	160
4.2.2 Bastien	184
4.3 Cas C – Catherine et Christian.....	204
4.3.1 Catherine	204
4.3.2 Christian	230
4.4 Cas D – Dominique et Denis	260
4.4.1 Dominique.....	260
4.4.2 Denis.....	283
4.5 Cas E – Elena et Éric.....	301
4.5.1 Elena.....	301
4.5.2 Éric.....	321

Chapitre 5.....	347
Discussion.....	347
5.1 Les romances organisationnelles au-delà de la perception de tierces parties : l'expérience tangible d'individus impliqués.....	348
5.1.1 Les antécédents aux romances organisationnelles et le type de romance organisationnelle.....	349
5.1.2 Les conséquences des romances organisationnelles sur les partenaires de la relation en contexte de travail et sur l'environnement de travail.....	351
5.1.3 Les conséquences des romances organisationnelles sur les partenaires de la relation et sur les dynamiques relationnelles	357
5.2 Relations amoureuses, romances organisationnelles et la construction identitaire	362
Conclusion	381
Bibliographie	393
Annexe 1 Canevas d'entretien.....	i

Liste des tableaux et des figures

Liste des tableaux

Tableau 1.1 - Typologie des romances organisationnelles selon les motifs primaires des partenaires	10
Tableau 1.2 - Typologie des romances organisationnelles selon les composantes du triangle amoureux	12
Tableau 3.1 - Étapes de l'analyse structurale des récits.....	117
Tableau 3.2 - Extrait du schème provisoire d'Agnès.....	119
Tableau 3.3 - Structures élémentaires de signification du récit d'Agnès.....	120
Tableau 3.4 - Homologies événement/actant/argument – Agnès.....	121
Tableau 4.1 - Structure de signification des événements – Agnès.....	134
Tableau 4.2 - Structure de signification des actants – Agnès.....	136
Tableau 4.3 - Structure de signification des arguments – Agnès.....	137
Tableau 4.4 - Homologies événement/argument – Agnès.....	138
Tableau 4.5 - Homologies actants/argument – Agnès.....	139
Tableau 4.6 - Homologies événement/actant/argument – Agnès.....	139
Tableau 4.7 - Structure de signification des événements – André.....	154
Tableau 4.8 - Structure de signification des actants – André.....	156
Tableau 4.9 - Structure de signification des arguments – André.....	158
Tableau 4.10 - Homologie actant/argument – André.....	159
Tableau 4.11 - Structure de signification des événements – Brigitte.....	176
Tableau 4.12 - Structure de signification des actants – Brigitte.....	178
Tableau 4.13 - Homologie événement/actants – Brigitte.....	180
Tableau 4.14 - Structure de signification des arguments – Brigitte.....	181
Tableau 4.15 - Homologie événement/argument – Brigitte.....	182

Tableau 4.16 - Homologie évènement/actant/argument – Brigitte.....	183
Tableau 4.17 - Structure de signification des évènements – Bastien.....	196
Tableau 4.18 - Structure de signification des actants – Bastien.....	198
Tableau 4.19 - Homologie évènements/actants – Bastien.....	200
Tableau 4.20 - Structure de signification des arguments – Bastien.....	201
Tableau 4.21 - Homologie évènements/arguments – Bastien.....	203
Tableau 4.22 - Homologie évènements/actants/arguments – Bastien.....	204
Tableau 4.23 - Structure de signification des évènements – Catherine.....	219
Tableau 4.24 - Structure de signification des actants – Catherine.....	222
Tableau 4.25 - Homologie évènement/actants – Catherine.....	224
Tableau 4.26 - Structure de signification des arguments – Catherine.....	226
Tableau 4.27 - Structure de signification des arguments – Catherine.....	228
Tableau 4.28 - Homologie évènement/actant/argument – Catherine.....	228
Tableau 4.29 - Structure de signification des évènements – Christian.....	249
Tableau 4.30 - Structure de signification des actants – Christian – Tension dialectique249
Tableau 4.31 - Structure de signification des actants – Christian – Relation de dichotomie	251
Tableau 4.32 - Structure de signification des arguments – Christian.....	253
Tableau 4.33 - Homologie actant/argument – Christian.....	256
Tableau 4.34 - Structure de signification des évènements – Dominique.....	277
Tableau 4.35 - Structure de signification des actants – Dominique.....	279
Tableau 4.36 - Homologie évènement/actant – Dominique.....	280
Tableau 4.37 - Structure de signification des arguments – Dominique.....	281
Tableau 4.38 - Homologie évènement/actant/argument – Dominique.....	282
Tableau 4.39 - Structure de signification des évènements – Denis.....	295

Tableau 4.40 - Structure de signification des actants – Denis.....	296
Tableau 4.41 - Homologie évènement/actant – Denis.....	298
Tableau 4.42 - Structure de signification des arguments – Denis.....	298
Tableau 4.43 - Homologie évènement/actant/argument – Denis.....	300
Tableau 4.44 - Structure de signification des évènements – Elena.....	314
Tableau 4.45 - Structure de signification des actants – Elena.....	316
Tableau 4.46 - Homologie évènements/actants – Elena.....	317
Tableau 4.47 - Structure de signification des arguments – Elena.....	318
Tableau 4.48 - Homologie évènements/actants/arguments – Elena.....	319
Tableau 4.49 - Structure de signification des évènements – Éric.....	339
Tableau 4.50 - Structure de signification des actants – Éric.....	341
Tableau 4.51 - Homologie évènements/actants – Éric.....	342
Tableau 4.52 - Structure de signification des arguments – Éric.....	343
Tableau 4.53 - Homologie évènements/arguments – Éric.....	345
Tableau 4.54 - Homologie évènements/actants/arguments – Éric	345

Liste des figures

Figure 3.1 - Analyse structurale des récits : relation de disjonction.....	113
Figure 3.2 - Analyse structurale des récits : relation de conjonction et structure élémentaire de signification.....	114
Figure 3.3 - Analyse structurale des récits : ordre catégoriel, univers de croyances et logique sociale.....	115
Figure 5.1 - Parcours de vie amoureuse et construction identitaire : l'exercice de <i>Mimesis</i>	370
Figure 5.2 - Parcours de vie amoureuse et construction identitaire : <i>mêmeté, ipséité et autre</i>	377

À Grand-Maman Lulu, à mes parents, Yves et Suzanne et à Vincent, parce que :

« ... rien dans la vie réelle n'a valeur de commencement narratif; la mémoire se perd dans les brumes de la petite enfance ; ma naissance et, à plus forte raison, l'acte par lequel j'ai été conçu appartiennent plus à l'histoire des autres, en l'occurrence celle de mes parents, qu'à moi-même. Quant à ma mort, elle ne sera fin racontée que dans le récit de ceux qui me survivront... » (Ricoeur, 1990)

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier ma directrice de thèse M^{me} Linda Rouleau qui, tout au long de ce parcours, avec ses nombreux méandres parsemés de moments critiques de vie (Giddens, 1991) et d'évènements discordants (Ricoeur, 1990), a malgré tout conservé la conviction que oui, j'arriverais à mener ce projet à terme. Cela n'aurait pas été possible sans son support indéfectible et sa patience. Merci aussi pour la complicité intellectuelle et affective qui s'est construite entre nous à travers ce périple. J'espère qu'elle perdurera au-delà du présent manuscrit. Je tiens aussi remercier de tout cœur M^{me} Wendy Reid pour ses encouragements et son immense générosité d'écoute et de présence sans quoi l'aboutissement de cette thèse, entre autres, n'aurait pas vu le jour. Je tiens aussi à remercier M^{me} Ann Langley pour son support et ses conseils dans des moments où la carte de ce parcours était très embrouillée ; elle a su éclairer le sentier grâce à ses recommandations de sorte que j'ai pu continuer à avancer. Merci aussi à mon amie et collègue Nora : combien de fois auras-tu réussi à me redonner la pêche, ce petit élan dont j'avais besoin ; merci pour nos discussions et échanges toujours à propos. De même à Jacqueline, amie et collègue, pour toutes ses petites attentions et nos nombreux échanges très fructueux depuis la première journée de ce parcours doctoral. Finalement à Joëlle, jadis ma collègue, dont je n'oublierai pas le passage et le support généreux dont elle a alors fait preuve.

Mes remerciements vont aussi aux dix personnes qui ont accepté de me livrer une partie de leur vie intime, soit leur vie amoureuse : sans leurs confidences cette thèse n'aurait pu être.

Je remercie mes parents, Yves et Suzanne, d'une part pour m'avoir légué cette soif de savoir, de rigueur et de curiosité intellectuelle et, d'autre part, pour le soutien et la confiance indéfectibles qu'ils m'ont toujours démontré. Sans compter la générosité et l'appui de ma mère qui a non seulement passé son œil de lynx grammatical et syntaxique à travers tout ce manuscrit, plus d'une fois, mais a aussi été ma complice intellectuelle.

Merci à Catherine, Christian et Vincent qui n'ont jamais douté de moi. Combien de fois ce renforcement m'a-t-il permis de persévérer : on ne les compte plus ! À ma grande amie Valérie qui, malgré la distance physique qui nous sépare, a toujours été présente. And Danielle ! Thank you so much for our hysterical laughters, our self-deprecation binges and so much more ! You rock !

Finally, thanks to Elizabeth Emberley, Alexandrine, Susan, Xavier and Marielle at Naada Yoga : you all significantly contributed to make this last year bearable.

Introduction

Les relations amoureuses au travail sont omniprésentes dans notre société contemporaine, que ce soient celles hautement médiatisées vu la notoriété des individus qu'elles impliquent (mentionnons ici Harry Stonecipher & Debra Peabody qui se sont connus alors qu'ils étaient employés de Boeing, Richard Burton et Elizabeth Taylor sur les plateaux de tournage du film *Cleopatra*, Les Moonves et Julia Chen chez CBS, Bill et Melinda Gates chez Microsoft, et non les moindres, Barak et Michelle Obama durant leur carrière d'avocats chez Sidley Austin LLP) et/ou vu les cas d'harcèlements sexuels qui ont pu en découler (Harvey Weinstein et les nombreuses employées sous sa direction). Les relations amoureuses au travail sont également ubiquitaires dans la culture populaire tant dans les films (prenons par exemple *His Girl Friday* (1940), *Working Girl* (1988), *The Proposal* (2009) et que dans les téléséries à succès (*Suits*, *Scandal*, *Mad Men*, *Grey's Anatomy*, *District 31* et bien d'autres). Elles traînent aussi avec elles leur lot de nombreux préjugés et stéréotypes dans la société tout comme dans la presse d'affaires : les histoires d'un soir, la « promotion canapé », l'image de l'homme en relation amoureuse avec sa secrétaire ou sa subordonnée, pour n'en nommer que quelques-uns. Or, la littérature académique n'est pas elle non plus à l'abri de ces clichés.

Les premières études académiques portant sur les relations amoureuses au travail datent de la fin des années 1970, (Quinn, 1977). Depuis, la littérature existante traitant de ce phénomène constitue un noyau dense et uniforme en ce qui a trait aux approches conceptuelles et méthodologiques qu'elles mobilisent ainsi qu'aux conclusions qu'elles avancent. Les chercheurs d'abord ont mis de l'avant des typologies des relations amoureuses au travail (Karl et Sutton, 2000; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Quinn, 1977). Ils ont également identifié les facteurs au sein de l'organisation favorisant l'apparition de relations amoureuses au travail (Anderson et Hunsaker, 1985; Anderson et Fisher, 1991; Appelbaum *et al.*, 2007; Chory et Hoke, 2019; Collins, 1983; Cowan et Horan, 2014b; Dillard et Witteman, 1985; DiMaggio et Powell, 1983; Doll et Rosopa, 2015; Horan et Chory, 2011; Mainiero, 1986, 1989; Mano et Gabriel, 2006; Pierce et Aguinis, 2009; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Quinn, 1977; Quinn et Judge, 1978; Quinn

et Lees, 1984; Riach et Wilson, 2007; Salvaggio *et al.*, 2011) et leurs conséquences sur la productivité des employés et la performance de l'organisation (Anderson et Hunsaker, 1985; Appelbaum *et al.*, 2007; Baratt et Nordstrom, 2011; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Chan-Serafin *et al.*, 2017; Chory et Hoke, 2019; Cowan et Horan, 2014a; Devine et Markiewicz, 1990; Dillard, 1987; Dillard et Broetzmann, 1989; Dillard, Hale et Segrin, 1994; Doll et Rosopa, 2015; Horan et Chory, 2009, 2011; Jones, 1999; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Mainiero, 1989; Malachowski, Chory et Claus, 2012; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Quinn et Judge, 1978; Riach et Wilson, 2007; Westhoff, 1986; Wilson, 2014). La littérature émet aussi des recommandations quant aux politiques de gestion à instaurer dans l'organisation afin de contrôler le phénomène (Appelbaum *et al.*, 2007; Boyd, 2010; Collins, 1983; Crary, 1987; Jones, 1999; Karl et Sutton, 2000; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Lobel *et al.*, 1994; Mainiero, 1986; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010; Pierce et Aguinis, 2001, 2009; Pierce, Aguinis et Adams, 2000; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Powell, 2001; Powell et Mainiero, 1990; Quinn et Judge, 1978; Schaefer et Tudor, 2001; St-Onge et Ritory, 2015; Westhoff, 1986).

Cette littérature contribue à la compréhension des relations amoureuses prenant forme en milieu de travail en ce qui a trait aux aspects directement en lien avec le fonctionnement de l'organisation. Cependant, les conclusions avancées par ces travaux comportent parfois un certain degré de partialité et se situent en surface du phénomène. D'abord la littérature présente une vision très rationalisée des relations amoureuses; elle conçoit l'individu comme un acteur stratégique qui, en entrant dans une relation amoureuse au travail, adopte une attitude fondamentalement utilitariste guidée par ses intérêts personnels. Dans la même veine, la littérature sous-tend une conception instrumentale de l'individu, ce dernier étant considéré par les gestionnaires comme une extension des systèmes mécaniques de production de l'organisation. De plus, ces recherches demeurent encore à ce jour teintées du stéréotype qui prévaut également dans la société en général, à savoir la relation amoureuse au travail impliquant un homme en position de pouvoir et une femme subordonnée. Cela n'est pas sans incidence sur les politiques de gestion du phénomène que ces recherches suggèrent. De fait, ces politiques sont, souvent, plus ou moins bien arrimées à la réalité actuelle des individus impliqués dans une telle relation. En fait, la

compréhension des relations amoureuses au travail demeure superficielle. Les recherches courantes demeurent muettes quant à la façon dont se vivent les relations amoureuses au travail. Elles ne se préoccupent pas du contexte social dans lequel s'inscrit le phénomène et font fi des dynamiques subjectives et émotives pourtant inhérentes à toute relation amoureuse incluant celle prenant forme en milieu de travail. De plus, elles laissent croire que la vie privée et la vie organisationnelle des individus peuvent facilement être isolées.

Ma thèse se veut une réponse inédite à cette vision généralisée et pour le moins réductrice du phénomène. Aussi en posant ma question de recherche, à savoir « En contexte de modernité avancée, quel rôle joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire ? Plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire ? », je vise à contribuer à la littérature existante en démontrant toute la complexité dont recèle le phénomène des romances organisationnelles. Afin de sonder cette problématique, j'adopte une approche interprétative, exploratoire et holistique. Il sera donc question de la construction l'identité de soi à travers le parcours amoureux de l'individu, plus spécifiquement du rôle qu'y jouent les relations amoureuses au travail. Mobilisant le concept d'identité narrative (Ricoeur, 1984, 1986, 1990, 1991), j'explore les dynamiques émotives et subjectives caractérisant ce type de relation afin de dégager une vision réaliste et authentique du phénomène dans toute sa complexité. J'estime cette contribution essentielle afin de mettre en évidence le besoin d'un renouveau de la littérature existante et de d'y contribuer en générant de nouvelles pistes de recherche, notamment en ce qui a trait aux politiques de gestion des romances organisationnelles que proposent les chercheurs. Également, au niveau pratique de l'entreprise, je souhaite éclairer les dirigeants et les gestionnaires des ressources humaines quant à la profondeur et aux ramifications de ce phénomène allant au-delà de l'entreprise, de sorte qu'ils puissent éventuellement formuler des politiques d'intervention plus équitables et mieux arrimées à la réalité individuelle et organisationnelle qui en découle.

Dans le premier chapitre de cette thèse, je fais état des travaux existants à ce jour sur les romances organisationnelles, de leurs résultats et de ce qu'ils nous apportent en terme de compréhension du phénomène. À date, la littérature a contribué à la compréhension des

romances organisationnelles en établissant des typologies de ce type de relation amoureuse, en identifiant quels sont, au sein de l'organisation, leurs antécédents et leurs conséquences et finalement, en proposant des politiques de gestion pour encadrer le phénomène.

Dans le deuxième chapitre j'explore d'abord les conditions sociétales dans lesquelles se trament le phénomène des romances organisationnelles et lui servent de toile de fond, à savoir le contexte de modernité avancée (Giddens, 1984, 1991, 1992, 1994). Puis je pose le cadre théorique qui servira d'ancrage à l'analyse de mon corpus de données et me permettra de répondre à ma question de recherche, c'est-à-dire le modèle conceptuel de l'identité narrative avancé par le philosophe Paul Ricoeur (1984, 1986, 1990, 1991).

Le troisième chapitre porte sur les choix méthodologiques que j'ai été appelée à faire tant au niveau de la collecte de données qu'au niveau de leur analyse. Il s'agit plus précisément la collecte de données par le récit de vie (Bertaux, 1997; Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983) et de l'analyse structurale des récit (Barthes, 1966; Demazière et Dubar, 1997). J'y détaille aussi les caractéristiques des dix individus, rencontrés trois fois, ayant participé à ma recherche.

La présentation des dix récits de vie et leur analyse structurale fait l'objet du chapitre quatre. Chacune de ses présentations comporte deux sections. À la première section je retrace le récit de la vie amoureuse de l'individu concerné et à la deuxième section, j'étudie en profondeur ce récit en ayant recours à la méthode d'analyse structurale (Barthes, 1966). D'une part cela me permet de cerner l'univers de croyance de chacun de ses individus, à savoir ce qu'il pense des événements et des personnages constitutifs de leur vie amoureuse. D'autre part, je situe en quoi leur identité de soi s'est construite à travers ce parcours, plus spécifiquement en terme des composantes de mêmeté, d'ipsité et de l'altérité propres au modèle de l'identité narrative de (Ricoeur, 1983, 1984, 1986, 1990, 1991).

Finalement, au chapitre cinq, j'expose dans un premier temps en quoi mes données corroborent ou réfutent les conclusions posées par la littérature existante sur les romances organisationnelles et j'explore la réalité propre aux relations amoureuses au travail et la

façon dont elles se vivent dans toutes leurs dimensions subjectives et émotives. Dans un deuxième temps je réponds à ma question de recherche en démontrant comment l'analyse structurale révèle la façon dont se construit l'identité de soi à travers la narration de son parcours de vie, plus précisément le parcours de vie amoureuse intégrant une relation amoureuse au travail. Pour ce faire j'ai recours aux concepts du modèle de l'identité narrative de Ricoeur ayant fait l'objet du chapitre deux.

La rédaction de cette thèse fait partie intégrante de ma propre trajectoire de vie et construction identitaire. Elle a été ponctuée de nombreuses lectures de diverse nature et d'autant de rencontres source de partage dont certaines m'ont été influentes voire, marquantes. Aussi, j'ai tenu à en rendre compte en introduisant, au début de plusieurs sections de mon manuscrit, des extraits et citations tout aussi marquantes, qui en dérivent.

Chapitre 1

Revue de littérature

D'entrée de jeu, lorsque l'on consulte la littérature portant sur les romances organisationnelles, il est remarquable de constater à quel point les académiciens semblent considérer ce phénomène comme trop « populaire » pour qu'il mérite qu'on s'y attarde longuement (Kolesnikova et Analoui, 2013 : 36; Powell et Foley, 1998 : 422; Riach et Wilson, 2007 : 79). En fait, les romances organisationnelles restent à ce jour un des sujets les plus tabous du domaine de la théorie des organisations (Baratt et Nordstrom, 2011 : 9; Kolesnikova et Analoui, 2013 : 36). Aussi, la littérature est restreinte et constitue un noyau dense dont les aspects du phénomène retenus aux fins d'étude, de même que les conclusions avancées, demeurent homogènes et cohérents. Pourtant le phénomène des romances organisationnelles est largement répandu et de nombreuses études démontrent que les relations amoureuses stables et de long-terme se formant au travail sont de plus en plus fréquentes et nombreuses (Cowan et Horan, 2014a : 238; 2014b : 9; Doll et Rosopa, 2015 : 439; Mano et Gabriel, 2006 : 8; Parks, 2006; Riach et Wilson, 2007 : 80; St-Onge et Ritory, 2015 : 38; Furnham, 2012 apud Wilson, 2014 : 1). En effet, selon une enquête menée en 2019 aux États-Unis par le Society for Human Management, un tiers des employés répondants avaient déjà été impliqués dans une romance organisationnelle alors qu'une autre enquête menée par Vault Carreers (apud Chory et Hoke, 2019 : 1) aux États-Unis révèle que cela était le cas de 52 % des employés répondants. La tendance est aussi présente au Canada où 38 % des 3 008 employés recensés en 2014 par Career Builder (apud St-Onge et Ritory, 2015 : 39) admettaient avoir été impliqués dans une romance organisationnelle. Aussi, certains chercheurs insistent sur le fait que plus que jamais, l'environnement de travail en est un de socialisation et le parfait terrain pour rencontrer son partenaire amoureux de long-terme (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Boyd, 2010; Cowan et Horan, 2014b; Schultz, 2003).

Je consacre la présente section à rendre compte de l'état des travaux existants sur le phénomène des romances organisationnelles. Je conclus cette section en évaluant ce qui, selon moi, représente les principales lacunes de ces recherches.

1.1 Les romances organisationnelles : définitions

La littérature s'est d'abord employée à formuler des typologies des romances organisationnelles. De manière très générale, Karl et Sutton (2000 : 431) établissent une distinction entre les romances organisationnelles latérales¹, soit entre un homme et une femme de même statut hiérarchique, et les romances organisationnelles hiérarchiques², soit entre un homme de statut hiérarchique supérieur et une femme statut hiérarchique inférieur (ou inversement). Il s'agit d'une première distinction très générale. La littérature a établi des typologies plus complètes dont je fais état dans les paragraphes suivants.

Une typologie selon les motifs primaires

Dans le tout premier article publié sur le phénomène, Quinn (1977) établit une typologie des romances organisationnelles en considérant les motifs primaires conduisant des employés à s'engager dans ce type de relation. Dans un premier temps, ce chercheur a identifié les motifs primaires des partenaires impliqués dans une romance organisationnelle tels que perçus par de tierces parties témoins d'une romance organisationnelle. Ainsi, il est question de (1) motifs amoureux sincères, à savoir la recherche d'une relation amoureuse à long terme, (2) motifs intéressés visant à combler un besoin de valorisation de l'ego et/ou un besoin d'aventure et d'expérience sexuelle satisfaisante et de (3) motifs intéressés et reliés directement aux conditions de travail tel qu'un avancement de carrière, une sécurité d'emploi, des gains de pouvoir, des gains monétaires (hausses de salaires, bonus) et l'obtention d'une augmentation du nombre de journées de vacances (Quinn, 1977 : 35). Dans un deuxième temps, le chercheur combine les motifs primaires de chacun des deux partenaires impliqués dans la relation afin d'établir une typologie des romances au travail. Il obtient ainsi trois types de romances : (1) une relation amoureuse sérieuse à long terme³, (2) une aventure amoureuse et (3) une romance utilitaire à sens unique. Cette typologie a par la suite été précisée par Dillard (1987) qui a pour sa part distingué cinq types de romances : (1) une relation amoureuse sérieuse à long terme, (2) une relation amoureuse passionnelle, (3) une aventure

¹ Traduction libre de « *lateral workplace romance* » ou « *peer-to-peer workplace romance*. »

² Traduction libre de « *hierarchical workplace romance* » ou « *superior-subordinate workplace romance*. »

³ Traduction libre de « *companionate love*. »

amoureuse, (4) une romance mutuellement utilitaire et (5) une romance utilitaire à sens unique. Une relation amoureuse à long terme est possible lorsque les deux partenaires partagent des motifs amoureux sincères. Une situation où les deux partenaires partagent tous deux des motifs primaires liés à des motifs amoureux sincères et un besoin de valorisation de leur ego mène à une relation amoureuse passionnelle. Les deux partenaires sont impliqués dans une aventure amoureuse si tous deux ont pour motifs primaires uniquement un besoin de valorisation de leur ego. Lorsque chacun des deux partenaires ont des motifs primaires intéressés et reliés directement à leurs conditions de travail, il s'agit d'une romance mutuellement utilitaire. Finalement, lorsqu'un des partenaires a des motifs primaires intéressés et reliés directement à l'amélioration potentielle de ses conditions de travail et que l'autre partenaire a un motif de valorisation de son ego, il y a une romance utilitaire à sens unique. Notons ici que les romances mutuellement utilitaires et utilitaires à sens unique impliquent une importante composante de pouvoir (Mainiero, 1986). Le tableau 1.1 résume cette première typologie des romances organisationnelles basée sur les motifs primaires de chacun des partenaires.

Tableau 1.1 – Typologie des romances organisationnelles selon les motifs primaires des partenaires

	« partenaire-collègue » #2				
		Motif amoureux sincère	Valorisation de l'ego	Motif relié aux conditions de travail	Motif amoureux sincère + Valorisation de l'ego
« partenaire-collègue » #1	Motif amoureux sincère	(1) Relation amoureuse sérieuse à long terme			
	Valorisation de l'ego		(3) Aventure amoureuse	(5) Romance utilitaire à sens unique	
	Motif d'amélioration conditions de travail			(4) Romance mutuellement utilitaire	
	Motif amoureux sincère + Valorisation de l'ego				(2) Relation amoureuse passionnelle

Une typologie dérivée de la théorie du triangle amoureux

Une deuxième approche utilisée afin d'établir une typologie des romances organisationnelles est celle retenue par Pierce, Byrne et Aguinis (1996). Les auteurs se basent sur la théorie du triangle amoureux de Sternberg⁴ (1986, 1988 *apud* Pierce et al. 1996). Selon Sternberg, les relations amoureuses découlent de trois composantes, d'où la métaphore du triangle : (1) la composante d'intimité qui réfère aux sentiments de proximité, d'intimité, de communication et d'attachement associés à une relation

⁴ Traduction libre de « *triangular theory of love* » Pierce, C. A., D. Byrne et H. Aguinis (1996). « Attraction in organizations: A model of workplace romance », *Journal of Organizational Behavior*, vol. 17, no 1, p. 5-32..

amoureuse, (2) la composante passionnelle qui réfère à l'élan d'attirance physique et d'attraction sexuelle propre à une relation amoureuse et (3) la composante d'engagement qui renvoie au constat et à l'acceptation initiale d'être amoureux de l'autre et éventuellement au désir et à la décision de perpétuer ce sentiment amoureux envers l'autre (Sternberg, 1986, 1988 *apud* Pierce et al. 1996 : 7). Ces trois composantes délimitant les arêtes du triangle amoureux servent de base à l'élaboration de la typologie des romances organisationnelles proposées par Pierce *et al.* (1996). Dans ce cas, les romances organisationnelles se distingueraient par leur degré d'intensité des composantes d'intimité, de passion et d'engagement.

Notons d'emblée que Sternberg (*apud* Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 7) émet une distinction entre le sentiment que « quelqu'un nous plaît » (« *liking feeling* ») et le sentiment « d'être amoureux de quelqu'un » (« *loving feeling* »). Le sentiment que « quelqu'un nous plaît » implique uniquement la composante d'intimité du triangle amoureux. Dans le contexte d'une romance organisationnelle, ce sentiment émerge durant la toute première phase d'une potentielle romance au moment où deux collègues apprennent à se connaître et s'approprient. Ce sentiment n'implique pas la composante passionnelle, laquelle est beaucoup plus intense.

Pierce, Byrne et Aguinis (1996) distinguent ainsi quatre types de romances organisationnelles à savoir (1) le coup de foudre, que Sternberg désigne sous le vocable d'entichement amoureux⁵ et qui implique uniquement la composante passionnelle du triangle amoureux, (2) l'amour romantique qui, pour sa part, nécessite à la fois la composante d'intimité et la composante passionnelle, (3) l'amour « béat »⁶ qui implique la composante passionnelle et la composante d'engagement, sans pour autant que ne soit présente la composante d'intimité, et, finalement, (4) l'amour parfait ou complet⁷, c'est-à-dire, une romance qui combine les trois composantes et qui s'apparente au sentiment qui habite un mariage harmonieux (Sternberg, 1986, 1988 *apud* Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 7). Le tableau 1.2 résume cette typologie.

⁵ Traduction libre de « *infatuated love.* »

⁶ Traduction libre de « *fatuous love.* »

⁷ Traduction libre de « *consummate love.* »

Tableau 1.2 – Typologie des romances organisationnelles selon les composantes du triangle amoureux

		Composantes du triangle amoureux		
		Intimité	Passion	Décision / Engagement
Composantes du triangle amoureux	Intimité	Sentiment que quelqu'un nous plaît		
	Passion	(2) Amour romantique	(1) Entichement amoureux	(3) Amour « béat »
	Décision / Engagement			
		(4) Amour parfait ou « complet »		

Il est notoire de constater que dans la première vague de travaux académiques portant sur les romances organisationnelles, un nombre important de chercheurs présument d'emblée que les romances organisationnelles se tissent entre des hommes de niveau hiérarchique supérieur et des femmes de statut hiérarchique inférieur (Anderson et Hunsaker, 1985; Powell et Mainiero, 1990; Quinn, 1977). La prévalence de ce stéréotype pourrait s'expliquer entre-autre par le fait que le statut hiérarchique des femmes dans les organisations a longtemps été inférieur à celui des hommes (Powell et Mainiero, 1990; Berdahl et Aquino, 2009 apud Wilson, 2014 : 5). Notons que ce décalage hiérarchique tend présentement à s'équilibrer progressivement dans les sociétés occidentales (Lobel *et al.*, 1994). En ce sens, Appelbaum *et al.* (2007 : 32) notent qu'on trouve de plus en plus de femmes avocates, médecins et dentistes. Or les femmes impliquées dans une romance organisationnelle hiérarchique avec leur supérieur sont fréquemment vues par leur entourage comme exploitant leur sexualité à titre de ressource d'échange en vue d'obtenir un avancement de carrière ou une amélioration de leurs conditions de travail (Anderson et Fisher, 1991; Devine et Markiewicz, 1990 : 39; Powell, 2001 : 1527). Dans un tel cas, la perception de l'entourage serait très négative et la femme s'attirerait un jugement plus sévère que l'homme (Anderson et Fisher, 1991 : 165; Devine et Markiewicz, 1990 : 38;

Dillard, Hale et Segrin, 1994 : 250). Dillard, Hale et Segrin (1994 : 25) attribueraient ce jugement à un biais culturel en faveur des hommes⁸.

Aussi, partant de l'hypothèse que les romances organisationnelles se profilent souvent entre des hommes de niveau hiérarchique supérieur et des femmes de statut hiérarchique inférieur, Mainiero (1986) propose de les définir sous l'angle d'une relation de pouvoir et de la formation d'une coalition entre les deux partenaires de la relation. Elle rapporte que la littérature concernant les jeux de pouvoir propres aux fréquentations amoureuses abordent la notion de pouvoir comme une dynamique d'échanges sociaux basés sur la dépendance relative de chacun des deux partenaires face aux ressources échangées à travers la relation (Blau, 1964 ; Blood et Wolfe, 1960 ; McDonald, 1980 ; Safilos-Rothschild, 1977 ; Sprecher 1985 apud Mainiero, 1986 : 755). La dépendance relative des deux partenaires procéderait de la valeur des ressources prodiguées par chacun des partenaires et de la disponibilité de ressources comparables à l'extérieur de la relation. En conséquence, la personne qui détiendra le plus de pouvoir dans la relation sera celle qui estime que les ressources obtenues de son partenaire sont de moins grande valeur que les ressources qu'elle offre, ou qui considère qu'elle peut facilement obtenir ces mêmes ressources à l'extérieur de la relation. Vu cet avantage comparatif, cette personne sera souvent la personne la moins impliquée dans la relation (Peplau, 1978 ; Blau 1964 ; Waller et Hill, 1951 apud Mainiero, 1986 : 756).

De manière générale, les ressources échangées dans le cadre d'une fréquentation ou d'une relation amoureuse englobent l'affection, la présence et la disponibilité d'écoute, la sexualité ainsi que des éléments d'ordre socioéconomique. Dans le cadre particulier d'une romance organisationnelle hiérarchique, Mainiero (1986 : 756) identifie trois domaines de ressources qui entrent en jeu dans la définition des dynamiques de pouvoir propres à la relation. Deux de ces domaines sont typiques aux relations entre supérieur et

⁸ Les stéréotypes sur les rôles de genre affectent la perception et le jugement d'autrui. Un de ces stéréotype veut que le succès de carrière des femmes soit souvent attribué à des facteurs externes et hors de leur contrôle tel que la chance et l'aide, alors que le succès des hommes est attribué à des facteurs internes tels que la compétence et l'intelligence. En conséquence, les femmes sont souvent perçues comme usant de leur charme et de leurs attributs sexuels afin de compenser pour leur soi-disant manque de compétence dans leur avancement de carrière Devine, I. et D. Markiewicz (1990). « Cross-sex relationships at work and the impact of gender stereotypes », *Journal of Business Ethics*, vol. 9, no 4, p. 333-338..

subordonné et ne sont pas exclusifs aux relations amoureuses. D'une part, il y a le domaine des ressources requises à l'exécution des tâches telles que définies par la fonction d'un employé. De fait, la plupart des employés ont besoin de la collaboration et de l'accomplissement des tâches des autres employés afin de mener à terme efficacement leurs propres tâches. D'autre part, on trouve le domaine des ressources facilitant l'avancement de carrière. Entre autres, l'avancement de carrière d'un individu est tributaire de l'évaluation de ses supérieurs, une évaluation favorable facilitant substantiellement l'obtention de promotions au sein de l'organisation. Précisons que ces deux domaines d'échange peuvent être monopolisés dans n'importe quelle relation entre supérieur et subordonné, indépendamment du fait que la relation soit de l'ordre d'une romance organisationnelle ou non. Bref, tous les employés de l'organisation y ont accès. Pensons par exemple à l'échange de travail assidu par le subordonné (domaine des tâches) contre une promotion par le supérieur (domaine de l'avancement de carrière). Le troisième domaine de ressources est pour sa part exclusif à une relation de travail définie comme une romance organisationnelle ; il s'agit du domaine des besoins d'ordre affectifs et sexuels. Mainiero (1986 : 756) soutient que lorsque ce domaine particulier de ressources entre en jeu dans une relation de travail, l'équilibre propre à la dynamique de pouvoir qui existe habituellement entre les domaines de ressources reliées aux tâches et à l'avancement de carrière est souvent considérablement perturbé. En effet, il peut se tramer, entre les deux partenaires d'une romance organisationnelle, un échange de ressources impliquant le domaine de l'intimité personnelle et de la sexualité, lequel n'est pas un domaine d'échange auquel les autres employés peuvent avoir accès. D'où le risque qu'une romance organisationnelle soit perçue comme étant exploitée en vue de l'atteinte d'objectifs personnels, impliquant d'emblée des controverses en matière d'équité face aux autres employés de l'organisation. Cette problématique est typique des relations entre mentor et mentoré(e) lesquelles se soldent souvent en romance organisationnelle (Burke, 2010).

Ainsi, lorsqu'il y a relation d'échange entre domaines de ressources d'avancement de carrière et/ou de tâches contre des ressources du domaine des besoins d'ordre affectifs et sexuels, une romance organisationnelle peut, selon Mainiero, être définie comme une relation de pouvoir. Elle peut également être considérée comme la formation, à l'intérieur

de l'organisation, d'une coalition entre les deux partenaires impliqués. Cette coalition est alors considérée comme ayant le potentiel de générer de l'instabilité au sein du groupe de travail immédiat (Mainiero, 1986 : 757). De nouveau, l'argument est que les deux partenaires à la coalition ont la possibilité de conduire des échanges dans un domaine de ressources non-accessible aux autres membres de l'organisation.

1.2 En aval et en amont : les antécédents et les conséquences des romances organisationnelles

Une fois les typologies des romances organisationnelles établies, la littérature a enquêté d'une part sur quels sont les antécédents et les conditions présentes dans une organisation favorisant la formation de romances organisationnelles, et d'autre part, sur quelles sont les conséquences de ces relations sur les partenaires du couple de même que sur le milieu de travail et sur les collègues qui en sont témoins.

1.2.1 En aval : les antécédents aux romances organisationnelles

Concernant les antécédents aux romances organisationnelles, les chercheurs distinguent les facteurs favorisant l'attraction interpersonnelle des facteurs favorisant l'attraction amoureuse (« *romantic attraction* ») et l'éclosion de romances organisationnelles. Je présente ces facteurs plus en détails en commençant par ceux favorisant l'attraction interpersonnelle et en poursuivant avec ceux favorisant l'attraction sexuelle et amoureuse.

Facteurs favorisant l'attraction personnelle

La proximité est un premier facteur favorisant l'attraction interpersonnelle. Quinn (1977 : 32) distingue deux niveaux de proximité : la proximité spatiale qui résulte directement de la disposition physique du lieu de travail dans lequel évoluent deux collègues et la proximité résultant d'une interaction découlant d'obligations professionnelles. La proximité spatiale constitue un terrain propice à l'émergence d'une attraction interpersonnelle. Il en est de même pour les interactions répétées découlant de routines de travail, d'obligations professionnelles et d'activités liées au travail telles que les cocktails corporatifs, les lunchs et les voyages d'affaires et les séminaires de formation professionnelle. Dans ce contexte, les collègues de travail sont sujets à développer une

confiance et un respect mutuel, ce qui pose des conditions favorables à l'éclosion d'une attirance interpersonnelle (Anderson et Hunsaker, 1985; Anderson et Fisher, 1991; Appelbaum *et al.*, 2007 : 32; Collins, 1983; Cowan et Horan, 2014b; Dillard et Witteman, 1985; Horan et Chory, 2011 : 563; Mainiero, 1986, 1989; Pierce et Aguinis, 2009 : 447; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 13; Quinn, 1977; Quinn et Judge, 1978; Quinn et Lees, 1984; Riach et Wilson, 2007 : 80).

Une attirance interpersonnelle est également sujette à se développer entre deux individus partageant des attitudes similaires (Anderson et Hunsaker, 1985; Anderson et Fisher, 1991; Collins, 1983; Cowan et Horan, 2014b; Dillard et Witteman, 1985; Byrne 1986 apud Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Quinn, 1977; Riach et Wilson, 2007). Or, lors du recrutement de leur personnel, les organisations filtrent souvent les candidats afin de retenir ceux dont les attitudes sont en ligne avec la culture organisationnelle (Mainiero, 1986). Cela résulte en une plus grande uniformité des attitudes entre les employés de l'organisation et crée un terrain propice au développement d'attirance interpersonnelle entre collègues. Aussi, un subordonné recevant une évaluation de performance positive de la part de son supérieur, sera enclin à ressentir une attirance personnelle envers ce supérieur (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 13).

Si l'attirance interpersonnelle implique forcément une forme d'intimité, elle ne s'accompagne pas nécessairement des sentiments de passion, d'excitation, de fébrilité et d'attention délicate propres à l'attirance sexuelle et amoureuse. Le développement d'une attirance sexuelle et amoureuse entre deux personnes nécessite ces facteurs additionnels. En conséquence, pour que deux collègues développent une attirance sexuelle et amoureuse conduisant à la formation d'une romance organisationnelle, des facteurs d'un autre ordre que ceux énoncés plus haut doivent être présents au sein de l'organisation.

Facteurs favorisant l'attirance amoureuse et sexuelle et l'éclosion de romances organisationnelles

Pierce, Byrne et Aguinis (1996 : 14) maintiennent que des conditions imposant un stress et une anxiété intense au travail telles que des échéanciers très serrés, des demandes exigeantes, des conditions de travail dangereuses, sont sources de stimuli physiques

puissants. Lorsque deux collègues éprouvent ce type de stimulus physique, il arrive que l'un d'eux l'interprète faussement comme une attirance sexuelle ou amoureuse envers l'autre. Cette impression perdure souvent lorsque les deux collègues interagissent par la suite dans d'autres situations de travail. Dans la même veine, Salvaggio *et al.* (2011 : 910) remarquent que deux employés qui collaborent sur une même tâche se trouvent à partager la même expérience subjective de leur milieu de travail et de ce fait valident entre eux la perception de leur réalité personnelle. Cela favorise un rapprochement intime entre eux, nourrit un besoin de connexion inhérent à tout être humain et peut éventuellement conduire à l'émergence de sentiments amoureux.

L'évaluation de l'apparence corporelle des collègues est un critère important à l'émergence d'une attirance sexuelle et amoureuse entre deux collègues de travail. Aussi, deux collègues partageant au départ une attirance interpersonnelle seront sujets à développer une attirance sexuelle et amoureuse lorsque tous deux partagent une opinion positive mutuelle de leur apparence corporelle (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 15).

L'attitude de la haute direction et des collègues face aux romances organisationnelles conditionnera également leur matérialisation (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996). Une attitude neutre de la part de la haute direction et des collègues de l'organisation face à une telle relation augmente la probabilité qu'elle se matérialise. Qui plus est, la culture organisationnelle est aussi une variable déterminante quant à la matérialisation de romances organisationnelles. De fait, parce que la culture organisationnelle dicte souvent aux membres de l'organisation quels comportements sont jugés acceptables, elle a une influence considérable sur la matérialisation de romances organisationnelles (Salvaggio *et al.*, 2011 : 912). Mainiero (1986 : 106) soutient que dans les organisations où l'on retrouve une culture très conservatrice, les romances au travail seront souvent fortement désapprouvées, voir proscrites. En conséquence, ces organisations sont des terrains moins propices à l'éclosion de romance entre deux employés. À l'inverse, un contexte organisationnel où règne une culture libérale et dynamique sera beaucoup plus propice à la matérialisation de romances organisationnelles.

L'attitude des employés face aux romances organisationnelles influence aussi l'éclosion de sentiments amoureux entre employés et la matérialisation de romances organisationnelles. En effet, Doll et Rosopa (2015) maintiennent qu'un employé ayant une attitude favorable face aux romances organisationnelles sera disposé à entrer lui-même dans une telle relation amoureuse. Pareillement un employé ayant déjà été impliqué dans une romance organisationnelle aura une attitude plus favorable face à ce type de relation amoureuse et sera plus enclin à y entrer à nouveau. C'est d'ailleurs ce que confirme un sondage réalisé par Vault en 2019 auprès de 700 employés aux États-Unis. À l'inverse, Doll et Rosopa (2015) soutiennent qu'un employé très consciencieux sera porté à avoir une attitude moins favorable face aux romances organisationnelles et ce, surtout si les politiques de gestion du phénomène en vigueur dans l'organisation sont intransigeantes. Ces facteurs feront qu'il sera peu disposé à développer une attirance amoureuse envers un collègue.

L'âge des employés ou la génération à laquelle ils appartiennent a une incidence sur leur attitude face aux romances organisationnelles. Ainsi, les individus de la génération des « millennials »⁹, considèrent leur vie privée et leur travail comme deux sphères étroitement imbriquées, sont plus ouverts aux romances organisationnelles et sont plus enclins à s'engager dans une telle relation (Chory et Hoke, 2019).

Le degré d'autonomie des employés favorise également la formation de romances organisationnelles. En effet, les employés détenant beaucoup d'autonomie au travail ont une plus grande marge de manœuvre quant à leur comportement dans l'organisation. Les romances organisationnelles ont beaucoup plus de chance de se matérialiser dans un tel contexte (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 17; Riach et Wilson, 2007 : 84).

Mano et Gabriel (2006) avancent que le climat organisationnel¹⁰ joue également un rôle dans la matérialisation des romances organisationnelles. Les auteurs identifient trois types

⁹ Il s'agit des individus nés entre 1981 et 1997.

¹⁰ Le climat organisationnel se distingue de la culture organisationnelle en ce sens qu'il est axé spécifiquement sur le comportement, l'attitude et les réactions émotives des employés, lesquels se cumulent et confèrent un sens de comment se trame le des activités quotidiennes dans l'organisation Reichers, A. E. et B. Schneider (1990). « Climate and culture: An evolution of constructs », dans S. B. (dir.), *Organizational climate and culture*, San Fransisco, Jossey-Bass.

de climats organisationnels, à savoir les climats « froids », « chauds » et « tempérés ». Les organisations où prévaut un climat « froid » sont caractérisées par une structure organisationnelle formelle et impersonnelle visant à écarter toute forme d'émotion dans la conduite des activités de l'organisation (Weber, 1946 et Du Gay, 2000 apud Mano et Gabriel, 2006 : 10). Dans ces organisations, on trouve souvent des politiques visant à décourager, voire à interdire les romances organisationnelles. Les organisations où l'on retrouve un climat « chaud » ont pour leur part souvent recours à une forme d'esthétisation du travail, mobilisant l'apparence, le style et les attitudes de ses employés aux fins de la conduite des activités de l'entreprise (Taylor et al, 2002 et Witz et al. 2003 apud Mano et Gabriel, 2006 : 10). Pensons ici aux organisations des secteurs du tourisme, de la publicité, des médias et de la vente. Dans ces organisations la coordination du travail est telle que les employés passent de nombreuses heures à réaliser conjointement des tâches dans la proximité physique, les mesures de performances sont plus flexibles et les politiques de gestion des ressources humains sont plus permissives (Mano et Gabriel, 2006 : 27). Entre ces deux extrêmes, on trouve les organisations dont le climat est tempéré ou mixte en ce sens qu'on y observe des enclaves où le climat est chaud et d'autres enclaves où le climat est froid plutôt qu'un climat tempéré à travers toute l'organisation. Il s'avère qu'un climat organisationnel chaud est propice à l'émergence d'une attirance amoureuse et sexuelle entre les employés. Dans ces organisations les romances organisationnelles prospèrent au vu et au su de tous. Aussi le discours et les récits à leur sujet prolifèrent librement et sont souvent très étoffés. À contrario, dans les organisations dont le climat est froid, les récits et les discours au sujet des romances organisationnelles se font beaucoup plus rares. Pourtant, on y observe tout de même la formation de romances organisationnelles, seulement celles-ci sont gardées secrètes. Les organisations dont le climat est tempéré ou mixte offrent pour leur part des enclaves où peuvent éclore des romances organisationnelles.

Dans la même veine, Salvaggio *et al.* (2011 : 912) soutiennent que dans les organisations caractérisées par une sexualisation du milieu de travail où les rôles de genre prévalent sur les rôles de travail, les flirts et les insinuations à caractère sexuel sont acceptés et fréquents, ce qui favorise la formation de romances organisationnelles.

1.2.2 En amont : les conséquences des romances organisationnelles

En ce qui concerne les conséquences des romances organisationnelles, tant sur les partenaires impliqués dans la relation que sur le milieu de travail et les collègues témoins, la littérature rapporte qu'elles sont étroitement liées au type de romance en jeu de même qu'au stade de la relation amoureuse.

Productivité, motivation, implication et satisfaction au travail des partenaires impliqués et des collègues témoins

Mainiero (1989 : 55) rapporte qu'une romance au travail peut avoir des effets négatifs autant que positifs sur la productivité au travail des deux partenaires impliqués dans la relation. En fait, les variations de la productivité des partenaires dépendraient beaucoup du stade de la relation (Mainiero, 1989 : 37). La productivité des deux partenaires aurait tendance à diminuer en début de relation alors qu'ils sont tous deux distraits par leur nouvel amour. Cependant, leur productivité augmenterait à nouveau à mesure que leur relation avance et se stabilise (Westhoff, 1986). Cette dynamique s'observerait aussi en ce qui a trait au degré d'implication au travail démontré par les partenaires (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 23).

Dillard et Broetzmann (1989 : 96) avancent pour leur part que l'effet d'une romance sur la productivité des partenaires impliqués dépend des motifs primaires de ces derniers. Des partenaires partageant un motif amoureux sincère auront tendance à voir leur productivité augmenter. En effet, ceux-ci craindraient une réaction négative de la part de leur supérieur et chercheraient à augmenter leur productivité afin d'éviter cette réaction (Chory et Hoke, 2019 : 11; Dillard, 1987; Riach et Wilson, 2007 : 87). La motivation et l'implication des partenaires au travail commanderaient la même dynamique (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 23). Par contre, si la romance met en jeu des motifs de valorisation de l'ego, d'aventure sexuelle, de pouvoir ou d'amélioration des conditions de travail, la performance et la productivité au travail des partenaires auraient tendance à demeurer inchangée.

Les romances organisationnelles peuvent entraîner une hausse du taux de roulement des employés si un ou les deux employés impliqués dans une telle relation décident de quitter

l'organisation suite à une rupture acrimonieuse de leur relation (Chory et Hoke, 2019 : 11; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 109). Selon Lickey, Berry et Whelan-Berry (2009), les romances organisationnelles impliquent aussi des coûts indirects associés entre autre au temps consacré à leur gestion par les cadres des ressources humaines et par les superviseurs directs des employés impliqués dans de telles relations. Pierce et Aguinis (2009), pour leur part, identifient quatre types de coûts que peuvent occasionner les romances organisationnelles : (1) les coûts liés à des poursuites judiciaires pour harcèlement sexuel, (2) les coûts associés à des relations immorales (relations libertines), (3) les coûts liés à une intervention injuste de la part des gestionnaires face aux partenaires à la relation et (4) les coûts découlant d'une perturbation de l'environnement de travail advenant une rupture de la relation. Les romances organisationnelles peuvent également impliquer des coûts indirects notamment si elles ont un impact négatif sur l'image de l'organisation et son département des relations publiques, comme c'est souvent le cas lorsqu'elles impliquent des individus dont le profil est hautement médiatisé (Williams, Giuffre et Dellinger, 1999 : 74).

La satisfaction au travail des partenaires d'une romance organisationnelle dépend de leur perception à savoir si la relation répond à leurs attentes. Si les partenaires s'estiment comblés par la relation, ils seront potentiellement plus satisfaits et heureux au travail. Entre autres les partenaires passent plus de temps ensemble et bénéficient d'avantages tels que de se rendre au travail ensemble. De même, le fait de partager la même réalité de travail permet aux partenaires d'approfondir leur relation en ayant une meilleure compréhension de leur vécu quotidien avec ses difficultés et ses bons côtés. Les partenaires d'une romance organisationnelle peuvent également s'entraider et se conseiller mutuellement dans leur travail. Ces facteurs contribuent à améliorer la qualité de leur relation (Chory et Hoke, 2019 : 11). À l'inverse, un partenaire n'étant pas comblé par la relation aura tendance à être perturbé. Advenant une rupture de la relation, le collègue délaissé sera fort probablement inconfortable et malheureux dans son travail. À la limite, cela pourrait conduire l'employé en question à quitter volontairement l'organisation (Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 22). Les individus impliqués dans une romance organisationnelle peuvent également ressentir un certain stress et un sentiment de culpabilité ou de conflit intérieur face au fait d'être en relation amoureuse avec un

collègue de travail, et éprouver parfois de la jalousie. Les efforts pour garder la relation amoureuse secrète ou la plus discrète possible face aux collègues de travail peuvent notamment être source de stress pour les partenaires impliqués dans la relation, tout comme la crainte d'une réaction négative de la part leurs supérieurs. Quant à la jalousie, ce sentiment peut être déclenché lorsqu'un des partenaires perçoit que son (sa) amoureux (se) semble être très proche et familier avec d'autres collègues. Aussi, les partenaires d'une romance organisationnelle peuvent manquer d'une saine distance objective dans leur relation et d'une frontière nette entre leur vie au travail et leur vie personnelle (Chory et Hoke, 2019 : 13). En ce sens, à la longue, les romances organisationnelles peuvent insidieusement mener à des situations peu favorables à l'épanouissement du couple (Chory et Hoke, 2019 : 18).

Quant à la satisfaction au travail des collègues témoins d'une romance organisationnelle, elle dépend du type de relation en jeu. Les romances organisationnelles hiérarchiques ont tendance à être mal perçues et à avoir un effet beaucoup plus négatif sur le moral des collègues témoins de la relation que les romances organisationnelles latérales ou entre employés de départements différents (Baratt et Nordstrom, 2011; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996). Les collègues témoins d'une romance organisationnelle hiérarchique sont souvent jaloux et méfiants face aux individus impliqués dans une telle relation parce qu'ils craignent qu'elle n'engendre du favoritisme et des injustices (Appelbaum *et al.*, 2007 : 33; Baratt et Nordstrom, 2011; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012 : 278; Mainiero, 1989 : 260; Riach et Wilson, 2007 : 86). Cela n'est pas sans incidence sur les partenaires de la romance organisationnelle. Entre autres, le partenaire à la relation le plus haut placé dans la hiérarchie risque de perdre le respect de la part des collègues témoins qui craindront que son implication dans une romance organisationnelle biaise son jugement quant à la performance de son (sa) partenaire amoureux (se) par rapport à celle des autres employés sous son autorité (Anderson et Hunsaker, 1985). L'employé subordonné s'expose pour sa part à ce que sa réputation soit ternie par sa relation, les collègues témoins lui attribuant des motifs d'avancement de carrière et de valorisation de son égo plutôt que d'un amour sincère. Il sera également perçu comme étant plus sujet à obtenir injustement une amélioration de ses conditions de travail grâce à sa relation amoureuse qu'un individu fréquentant un subalterne ou un

subordonné (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012 : 278; Malachowski, Chory et Claus, 2012). En conséquence, la relation amoureuse peut avoir un impact négatif sur l'estime de soi du subordonné impliqué s'il vient à avoir des doutes à savoir si son avancement de carrière est réellement le fruit de ses compétences ou le résultat de favoritisme de la part du supérieur avec qui il est en relation amoureuse (Spelman et Crary, 1984 apud Wilson, 2014 : 7). À juste titre, les collègues témoins d'une romance organisationnelle hiérarchique seront peu enclins à recommander la promotion d'un subordonné impliqué dans une relation amoureuse avec son supérieur (Baratt et Nordstrom, 2011) et lui feront moins confiance que s'il fréquentait un subalterne ou un individu à l'extérieur de l'organisation (Malachowski, Chory et Claus, 2012). D'ailleurs Chan-Serafin *et al.* (2017) maintiennent que les romances organisationnelles hiérarchiques ont un impact négatif sur l'avancement de carrière du subordonné engagé dans la relation. Selon ces chercheurs celui-ci se verra offrir moins d'opportunités de promotion et moins de formation à l'avancement de carrière qu'un subordonné n'étant pas impliqué dans une romance organisationnelle. C'est dire que les effets négatifs d'une romance organisationnelle sur les collègues témoins, et leur perception des partenaires à la relation à divers égards, ont par ricochet, des conséquences négatives sur lesdits partenaires.

Cependant, les romances organisationnelles n'ont pas uniquement des conséquences négatives sur les collègues témoins et sur l'environnement de travail. De fait, elles peuvent résulter en un environnement de travail plus positif et plus détendu (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012 : 282; Chory et Hoke, 2019 : 11) de même qu'en une meilleure communication et une coopération accrue entre tous les collègues de travail (Chory et Hoke, 2019 : 15; Cole, 2009 : 364).

Communication entre les partenaires impliqués et les collègues témoins

Horan et Chory (2009) avancent que le type de romance organisationnelle en jeu (hiérarchique versus latérale), tel que perçu par les collègues témoins, a également un impact sur la façon dont ils communiquent avec les partenaires impliqués dans la relation. En effet, les chercheurs constatent que les collègues d'un employé impliqué dans une romance organisationnelle avec son supérieur auront moins confiance en lui. Ils seront

également moins honnêtes envers lui et lui démontreront moins de solidarité. En outre, ils seraient aussi plus enclins à user de supercherie à son égard (Horan et Chory, 2009; Malachowski, Chory et Claus, 2012). Aussi, vu l'effet négatif qu'elles ont sur la communication entre collègues, les romances organisationnelles hiérarchiques peuvent avoir un impact négatif sur la collaboration entre eux et par ricochet, sur leur productivité. Par ailleurs, nonobstant le type de relation en jeu, Chory et Hoke (2019 : 12) notent que la présence d'une romance organisationnelle peut créer un certain malaise au sein des collègues témoins ce qui les amèneraient à leur faire moins confiance et à surveiller leurs agissements.

Crédibilité des partenaires

Selon Horan et Chory (2011) les romances organisationnelles hiérarchiques influencent aussi la perception des collègues témoins quant à la crédibilité des partenaires impliqués. Les chercheurs définissent la crédibilité comme le fait d'être considéré comme compétent, de bonne volonté et digne de confiance. Selon eux, toutes choses étant égales par ailleurs, des employés impliqués dans une romance organisationnelle hiérarchique sont perçus comme étant moins crédibles que des employés impliqués dans une romance organisationnelle latérale. Cela est particulièrement le cas des femmes. En effet, les femmes impliquées dans une romance organisationnelle avec un de leur subordonné sont jugées comme étant moins crédibles que les femmes en relation amoureuse avec un collègue de même statut hiérarchique. Cette spécificité ne s'appliquerait pas pour les hommes (Horan et Chory, 2011 : 573).

Statut civil des partenaires

Le fait que les partenaires d'une romance organisationnelle soient célibataires plutôt que mariés ou déjà impliqués dans une relation amoureuse, influence également beaucoup l'opinion de l'entourage. Une romance organisationnelle illicite, c'est-à-dire lorsque l'un ou les deux partenaires à la relation sont mariés, est perçue beaucoup plus négativement qu'une romance entre deux partenaires célibataires (Devine et Markiewicz, 1990 : 39; Jones, 1999 : 1068; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010). Les romances organisationnelles illicites peuvent aussi être source de conflits au sein des collègues de

travail témoins s'il y a un désaccord entre ceux qui voudraient vendre la mèche à l'époux (se) et ceux qui préféreraient couvrir l'affaire (Dillard, Hale et Segrin, 1994 : 252).

Orientation sexuelle des partenaires

Les romances organisationnelles homosexuelles ou lesbiennes sont sujettes à davantage d'hostilité et de méfiance de la part des employés témoins et des gestionnaires. Cela s'explique entre autres par la discrimination et les préjugés qui prévalent encore souvent à l'égard de ces relations amoureuses. Selon (Baratt et Nordstrom, 2011), les romances organisationnelles entre partenaires de même sexe ont un impact négatif sur la performance au travail de leur collègues témoins. De plus, ceux-ci ne seraient pas disposés à recommander la promotion des partenaires à la relation. En conséquence, les partenaires d'une romance organisationnelle homosexuelle ou lesbienne tenteront souvent de conserver leur relation secrète. Cela sera d'autant plus le cas si la culture organisationnelle est à tendance homophobe (Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 104).

Commérages

Les romances organisationnelles entraînent souvent la prolifération de commérages et de médisances au sein des collègues témoins, d'autant plus si le motif des partenaires est perçu comme étant la possibilité d'améliorer leurs conditions de travail (Chory et Hoke, 2019; Cowan et Horan, 2014a; Quinn et Judge, 1978 : 47; Wilson, 2014). La propagation des commérages est davantage exacerbée si la romance est de nature hiérarchique et si elle est illicite (Mainiero, 1989 : 170). Par contre, les romances organisationnelles latérales ont moins tendance à générer de médisances au sein des employés témoins tout comme les romances perçues comme fondée sur des motifs d'amour sincère (Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010).

Risques de harcèlement sexuel

Une croyance perdue à travers la littérature à savoir que les romances organisationnelles sont sources de harcèlement sexuel. Ainsi, suite à la rupture d'une romance organisationnelle, un des partenaires peut tenter une relance de la relation à laquelle l'autre partenaire ne donne pas suite. Advenant que le partenaire cherchant à renouer

persiste, cela peut être perçu comme une forme de harcèlement sexuel (Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 116; Wilson, 2014 : 8). Un nombre important de chercheurs (voir entre autres Pierce et Aguinis, 1997, 2001, 2005; Pierce *et al.*, 2008) considère qu'il s'agit du risque le plus important que présente le phénomène pour l'organisation. Cette crainte serait également partagée par les gestionnaires des ressources humaines (Pierce et Aguinis, 2009 : 453). Mainiero et Jones (2013 : 368) notent que dans le contexte actuel où prévalent les communications numériques et le partage d'information personnelle parfois sans discernement sur les réseaux sociaux, la ligne entre romance organisationnelle et le harcèlement peut être très mince. En effet, avec ces médiums il devient facile pour un employé de traquer en tout temps les allées et venues de son partenaire amoureux et de tenter de communiquer avec lui de manière persistante au point de devenir invasif. En cas de rupture de la relation, le partenaire largué peut avoir aisément recours à ces canaux pour préserver à tout prix son lien avec son ex-partenaire. En conséquence ces dits canaux deviennent un autre lieu, bien que virtuel, où peut se tramer du harcèlement au-delà de l'organisation.

Effet modérateur du secteur d'appartenance de l'organisation sur les conséquences des romances organisationnelles

Biggs, Matthewman et Fultz (2012 : 280) signalent que de façon générale, l'impact des romances organisationnelles sur l'environnement de travail est moindre dans les organisations où l'on observe un taux de roulement élevé du personnel tel que dans les secteurs de la restauration ou de la vente au détail de même que dans les très grandes organisations où il est plus facile de transférer un des employés impliqués dans une romance organisationnelle de sorte de les partenaires ne travaillent plus directement ensemble.

Ceci complète le tour d'horizon de la littérature au sujet des antécédents et des conséquences des romances organisationnelles. Un premier constat jusqu'à présent est que les chercheurs ont considéré les facteurs propices à la matérialisation de romances organisationnelles et les conséquences de ces relations comme se bornant uniquement aux

dimensions touchant strictement à l'organisation¹¹. Plus précisément, l'objectif poursuivi par les chercheurs a été d'évaluer si le phénomène entraîne une baisse de la productivité et de l'efficacité chez les partenaires de la relation ainsi que chez les collègues témoins du phénomène. On parle de motivation au travail, de satisfaction au travail, du moral du groupe de travail, ainsi que de commérages et de potentielle situation d'harcèlement sexuel, tous des facteurs qui, selon la littérature, ont de près ou de loin un effet sur la productivité des employés et donc, en bout de ligne, sur la performance de l'organisation, voire même sur sa rentabilité Horan et Chory (2009 : 351). À ce jour, la compréhension des conséquences des romances organisationnelles se résume donc essentiellement aux enjeux qu'elles représentent pour l'organisation. Cela procède de deux prémisses sur lesquelles repose implicitement la littérature. D'une part, l'individu y est considéré comme un acteur stratégique : les deux partenaires à une romance organisationnelle sont perçus de manière utilitariste comme s'ils étaient des individus uniquement guidés par des intérêts personnels lorsqu'ils entrent dans une relation amoureuse. D'autre part, la littérature sous-entend une vision instrumentale de l'individu où les gestionnaires considèrent ce dernier comme une ressource leur permettant d'atteindre leurs objectifs : l'efficacité maximale et la rentabilité de l'organisation. Seulement, nous sommes loin du temps où l'individu consentait, bien qu'implicitement, à jouer le rôle d'une extension des systèmes mécaniques de production de l'organisation (Schultz, 2003). Dans la société contemporaine, l'individu accepte de moins en moins de se faire considérer de la sorte. Qui plus est, l'organisation bureaucratique et mécanique évolue de plus en plus vers une structure post-bureaucratique (du Gay, 2000) et de ce fait, mobilise les aptitudes subjectives de l'individu telles sa créativité, son intuition, son sens des responsabilités et de l'éthique. L'organisation s'est transformée, de même que la place qu'y occupe l'individu. J'estime d'ailleurs que le phénomène des romances organisationnelles est en partie le reflet de cette nouvelle réalité organisationnelle.

¹¹ Notons ici l'exception du récent papier de Chory, R. M. et H. G. G. Hoke (2019). « Young love at work: Perceived effects of workplace romance among millennial generation organizational members », *The Journal of Psychology*, vol. 153, no 6, p. 575-598. qui explorent en quoi les caractéristiques socio-générationnelles interfèrent dans les dynamiques propres aux romances organisationnelles.

Le phénomène des romances organisationnelles en est un qui remet en question les traditionnelles frontières entre la sphère publique et privée, entre le travail et la vie personnelle (Chory et Hoke, 2019 : 3; Horan et Chory, 2011 : 564). Ses antécédents et ses conséquences dépassent donc le territoire de l'organisation ; elles touchent l'individu autant que les structures sociales¹². Il appert que la littérature courante évacue de son champ d'étude ces deux territoires. Elle fait fi des dynamiques émotives et subjectives pourtant inévitablement présentes entre les deux partenaires amoureux. Il en ressort une image réifiée des relations amoureuses. À part quelques rares articles publiés récemment, la littérature ne fait aucunement allusion aux conséquences d'une telle relation sur les partenaires au niveau affectif¹³. Le processus éminemment subjectif, intrinsèque à toute relation amoureuse, ainsi que les aspects émotifs qui en sont indissociables y sont laissés pour compte. Quelles sont les conséquences d'une telle relation sur le ressenti émotionnel des partenaires, que ce soit en contexte de travail ou dans le contexte plus général de leur quotidien ? Comment s'inscrit-elle dans le cours de leur vie et quelles en sont les conséquences sur le projet de vie de ces individus et sur leur construction identitaire ? La littérature demeure essentiellement muette à ce sujet. Pourtant, ce regard beaucoup plus humaniste de l'individu, tenant compte de sa complexité subjective, émotive et réflexive, est nécessaire si l'on veut dépasser l'état actuel notre compréhension du phénomène des romances organisationnelles. Il est temps d'approcher ce phénomène sur la base d'une représentation renouvelée de l'individu dans l'organisation. Tel que le soutiennent Riach et Wilson (2007 : 90) la compréhension des romances organisationnelles demeurera partielle tant et aussi longtemps qu'elle ne passera pas par une étude approfondie de la réalité émotive et subjective de l'individu. Du reste, l'organisation et ses gestionnaires ne pourront que bénéficier d'une compréhension plus holistique des romances organisationnelles ; il en ressortira ainsi une vision plus nuancée du phénomène.

¹² L'évolution des pratiques sociales et des structures sociales prend souche dans le cumul des pratiques individuelles, les pratiques sociales influençant à leur tour les pratiques individuelles selon un processus récursif Giddens, A. (1984). *The constitution of society*, Berkeley, University of California Press, 402 p..

¹³ Citons à nouveau ici le papier de Horan, S. M. et R. M. Chory (2011). « Understanding work/life blending: Credibility implications for those who date at work », *Communication Studies*, vol. 62, no 5, p. 563-580. qui tient compte des conséquences émotives et affectives des romances organisationnelles notamment au niveau de la frontière entre la vie privée et la vie au travail.

Bref, à ce jour, la littérature ne décrit qu'une partie de la réalité des romances organisationnelles, à savoir celle touchant directement l'organisation, que ce soit au niveau des antécédents ou des conséquences du phénomène. Cela n'est pas sans répercussions. En effet, un des objectifs de la littérature est de suggérer des politiques d'intervention et de gestion du phénomène à la haute direction. Or étant donné que ces politiques sont taillées sur la base d'une compréhension incomplète du phénomène, il s'avère qu'elles sont souvent peu réalistes et parfois partiales. Les politiques d'intervention suggérées par la littérature existante font l'objet de ce qui suit.

1.3 Politiques de gestion des romances organisationnelles

Un objectif commun à l'ensemble de la littérature est de cerner la responsabilité des dirigeants en ce qui a trait à la gestion des romances organisationnelles (voir Appelbaum *et al.*, 2007; Boyd, 2010; Collins, 1983; Crary, 1987; Jones, 1999; Karl et Sutton, 2000; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Lobel *et al.*, 1994; Mainiero, 1986; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010; Pierce et Aguinis, 1997, 2001, 2009; Pierce, Aguinis et Adams, 2000; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Powell, 2001; Powell et Mainiero, 1990; Quinn et Judge, 1978; Schaefer et Tudor, 2001; St-Onge et Ritory, 2015; Westhoff, 1986).

Un bon nombre de ces recommandations répondent aux préoccupations des gestionnaires d'entreprise qui craignent que les romances organisationnelles donnent lieu à des cas de harcèlement sexuel et se soldent en des poursuites judiciaires impliquant d'imposants frais légaux (Appelbaum *et al.*, 2007 : 32; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 106; Pierce et Aguinis, 2009 : 448). En ce sens il est important de préciser qu'une partie importante de cette littérature a été écrite par des chercheurs américains (Boyd, 2010 : 326; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010 : 118; Wilson, 2014 : 12) dans le contexte particulier des États-Unis où la culture est plus puritaine qu'en certains pays d'Europe et où les poursuites judiciaires sont très fréquentes (St-Onge et Ritory, 2015 : 39). Pourtant Pierce et Aguinis (2009 : 453) rapportent que l'incidence de cas de harcèlement sexuel est très faible aux États-Unis par rapport au nombre de romances organisationnelles recensées, soit un ratio de un cas sur 3 000 à 5 000. En effet, contrairement à la croyance populaire, une part importante de romances organisationnelles consiste en des relations amoureuses

sincères et sérieuses de long-terme et se soldent souvent en des mariages (Boyd, 2010 : 325; Dillard et Segrin, 1994 apud Pierce et Aguinis, 2009 : 455).

À ce jour, les recommandations formulées par la littérature quant à la gestion des romances organisationnelles se situent à deux pôles opposés en ce qui a trait à l'austérité des mesures d'intervention et le degré d'interférence dans la vie privée des individus qu'elles impliquent (Kolesnikova et Analoui, 2013 : 38; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010; Schaefer et Tudor, 2001). À un extrême, on trouve des chercheurs qui recommandent d'emblée d'interdire toute forme de relation amoureuse au travail en ayant recours à des politiques de gestion interventionnistes formellement établies dans le code d'éthique ou de conduite de l'entreprise¹⁴ (Collins, 1983; Schaefer et Tudor, 2001; Scott, 2008; Tyler, 2008). Ces politiques peuvent aller jusqu'à la mise à pied d'un des partenaires dans les cas les plus intransigeants (Anderson et Hunsaker, 1985; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Schaefer et Tudor, 2001; Tyler, 2008). À l'autre extrême on trouve des chercheurs qui prônent d'accepter le phénomène des romances organisationnelles comme une réalité inévitable dans les organisations contemporaines (Boyd, 2010; Schultz, 2003). Ces chercheurs soutiennent que les relations amoureuses appartiennent à la vie privée des individus et en ce sens, l'intervention des gestionnaires dans cette sphère est injuste, nuisible et fait preuve d'un manque d'éthique (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012 : 279; Kolesnikova et Analoui, 2013 : 39; Schaefer et Tudor, 2001 : 4), voire même qu'il s'agit d'une mesure Tayloriste de contrôle des employés qui n'a plus lieu d'être dans l'organisation du 21^{ème} siècle (Schultz, 2003). Les chercheurs de ce camp suggèrent des politiques d'intervention de nature plus indulgentes tel que des séances de « coaching » comportemental auprès des partenaires de la relation (Boyd, 2010; Schultz, 2003).

¹⁴ Au-delà de la littérature académique, les consultants en gestion ont également généré une panoplie de livres et d'études du genre « how to » au sujet des romances organisationnelles, destinés aux cadres et dirigeants d'entreprises afin de les renseigner sur la façon soi-disant optimale d'aborder les romances au travail et sur la manière de se comporter dans un cas où ils seraient impliqués dans une telle dynamique Williams, C. L., P. A. Giuffre et K. Dellinger (1999). « Sexuality in the workplace: Organizational control, sexual harassment, and the pursuit of pleasure », *Annual Review of Sociology*, vol. 25, p. 73-93.. Ces guides vont jusqu'à proposer des « listes de contrôle » (« check list ») avisant les cadres et dirigeants des éléments à considérer avant de s'embarquer dans une romance au travail *ibid.*.

Reste que les recommandations émises par les chercheurs en ce qui a trait à la gestion du phénomène diffèrent beaucoup, sont parfois contradictoires et partiellement biaisées par l'attitude personnelle de ces chercheurs face au phénomène (Kolesnikova et Analoui, 2013 : 38).

Un des premiers articles portant sur la gestion des romances organisationnelles est celui de Collins (1983) qui se situe dans le camp des chercheurs recommandant d'instaurer des mesures draconiennes pour minimiser l'occurrence du phénomène. La chercheuse formule des politiques d'intervention visant plus spécifiquement les romances organisationnelles entre cadres intermédiaires ou cadres supérieurs et considère ce type de relations comme un « problème » dont la résolution passe inévitablement par la mise à pied d'un des deux employés impliqués. Du coup, des deux partenaires impliqués dans la relation, l'employé remercié devrait être celui le moins haut placé dans la hiérarchie organisationnelle. Dans le cas où la relation amoureuse implique deux employés de même statut hiérarchique, l'employé jugé le moins efficace devrait être celui remercié¹⁵ (Collins, 1983 : 151). La haute direction devrait aborder le phénomène comme un conflit d'intérêt devant être résolu de la même manière que toute autre problématique de gestion afin d'éviter que des jugements de valeur interfèrent dans la prise de décision. Selon Collins (1983), une telle intervention minimiserait la déstabilisation du réseau de pouvoir dans l'organisation. Toutefois, le recours à une politique d'intervention à ce point intransigeante et sans équivoque soulève un questionnement : est-elle aussi objective et dépourvue de jugement de valeur que ce que laisse entendre cette chercheuse ? De plus, cette approche de gestion du phénomène sous-entend un stéréotype répandu à travers la littérature, à savoir que les romances organisationnelles impliquent souvent un gestionnaire en position de pouvoir et une employée subordonnée et par le fait même, une situation de pouvoir asymétrique ou de conflit d'intérêt. Seulement, comme je l'ai déjà mentionné, les relations amoureuses au travail ne correspondent pas toutes à ce type de relation.

¹⁵ Notons que Collins concède que dans des organisations peu hiérarchisées, de fonctionnement plutôt collégial et de type bureaucratie professionnelle où les réseaux de pouvoir et de communication ne sont pas considérés comme des ressources critiques, il n'est parfois pas nécessaire de recourir à des mesures aussi drastiques.

Dans la même lignée, on trouve Anderson et Hunsaker (1985 : 63) qui sont d'avis que la meilleure façon de gérer les romances organisationnelles demeure d'instaurer une politique les interdisant et stipulant que les employés contrevenant à cette mesure s'exposent à une mise à pied s'ils ne mettent pas immédiatement terme à leur relation. Ces chercheurs suggèrent toutefois une alternative plus modérée, à savoir de tolérer ces relations amoureuses tout en établissant une politique très stricte dictant qu'elles ne doivent en aucun cas interférer avec la performance des partenaires du couple et ne doivent avoir aucune incidence sur celle de leur collègues de travail, sans quoi les partenaires risquent une mise à pied. Anderson et Hunsaker (1985) préconisent aussi que l'organisation offre des services d'aide et de coaching comportemental pour encadrer les employés impliqués dans une romance organisationnelle, au même titre que certaines organisations offrent de tels services pour d'autres « problèmes personnels » tels que l'alcoolisme et la toxicomanie. On ne peut à nouveau s'empêcher de se demander si les chercheurs ne posent pas un jugement de valeur en avançant une telle recommandation.

Mainiero (1989 : 252) est profondément en désaccord avec ce type de politique qu'elle estime arbitraire puisque fondée uniquement sur le fait qu'une romance organisationnelle a le *potentiel* d'avoir un impact négatif sur l'organisation alors qu'en réalité, dans bien des cas, l'organisation ne s'en trouve pas affectée. La chercheuse recommande que la gestion de la situation soit transférée au département des ressources humaines et que toute forme d'intervention soit fondée uniquement sur le critère de la performance des employés impliqués dans la relation.

D'autres chercheurs suggèrent aux dirigeants de relocaliser un des deux partenaires à la romance organisationnelle afin que ceux-ci ne travaillent plus directement ensemble. À cet égard, Lickey, Berry et Whelan-Berry (2009) précisent toutefois que la taille de l'organisation est un facteur déterminant quant à la latitude dont disposent les gestionnaires pour encadrer les romances organisationnelles en ayant recours à cette mesure. En effet, dans les grandes organisations, il est plus facile de transférer les employés impliqués d'un département à un autre afin qu'ils ne travaillent plus directement ensemble. Les petites organisations peuvent difficilement avoir recours à cette procédure pour minimiser le risque de conséquences négatives que peut avoir une romance

organisationnelle sur l'environnement de travail. Toujours est-il que lorsque envisageable, ce scénario éviterait entre autres les difficultés qui pourraient se présenter advenant une situation de conflits entre les deux partenaires. Mentionnons ici que la littérature rapporte que le partenaire relocalisé est souvent le moins haut placé dans la hiérarchie organisationnelle et celui détenant le moins de responsabilités. En conséquence, il s'agit souvent de la femme (Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 103; Rapp, 1992 : 59), laquelle est perçue d'une part comme étant plus émotive et instable, laissant présager une incapacité à demeurer professionnelle advenant une rupture de la relation (Riach et Wilson, 2007 : 88), et d'autre part, comme moins importante et plus facilement mobile et remplaçable (Powell et Foley, 1998 : 437). Or ces politiques d'intervention ont justement pour conséquence d'entretenir le stéréotype comme quoi les femmes sont moins compétentes, moins importantes et moins fiables que les hommes au travail.

Les chercheurs se sont également penchés sur l'encadrement des communications entre les deux partenaires d'une romance organisationnelle sur les lieux et durant les heures de travail, notamment via courriels et textos. À cet égard, ils maintiennent que les communications de nature intime entre les partenaires devraient être limitées et que la démonstration d'affection entre eux devrait être fortement découragée voire proscrite. Finalement Lickey, Berry et Whelan-Berry (2009 : 116) soulignent que l'organisation devrait avoir une politique stipulant que le partage d'information privilégiée entre les employés impliqués dans une romance organisationnelle est interdit. Selon eux, si une telle politique n'empêchera pas nécessairement que cela se produise, le cas échéant, l'organisation serait protégée si l'un ou l'autre des partenaires l'enfreignaient et qu'une situation problématique s'ensuivait.

Appelbaum *et al.* (2007 : 41) rapportent que la plupart des organisations sont d'avis que les romances organisationnelles hiérarchiques devraient être sujettes à des politiques de gestion plus strictes mais qu'il y a un manque de consensus en ce qui a trait aux romances organisationnelles latérales. En réponse à cela, ces auteurs proposent de formuler des politiques d'intervention différentes selon qu'elles visent des romances organisationnelles hiérarchiques ou latérales. Cela favoriserait des politiques d'intervention plus équitables

et mieux acceptées, l'idée étant de protéger les intérêts de l'organisation tout en respectant les droits civils des employés (Appelbaum *et al.*, 2007 : 44). À cet égard, Lickey, Berry et Whelan-Berry (2009 : 115) sont parmi ceux d'avis que les romances organisationnelles hiérarchiques devraient être soumises à des politiques de gestion plus sévères encadrant clairement l'interaction professionnelle du supérieur et du subordonné impliqués. Entre autres, l'employé subordonné ne devrait pas être évalué par le supérieur avec qui il est en relation amoureuse pour fin de promotion de carrière ou de bonification. Les chercheurs précisent que les partenaires d'une romance organisationnelle hiérarchique enfreignant les politiques s'appliquant à leur relation devraient faire face à des sanctions pouvant aller jusqu'à leur mise à pied.

Pierce et Aguinis (2009 : 456) constatent que les organisations ont traditionnellement géré le phénomène des romances organisationnelles en adoptant une approche légale axée uniquement sur la minimisation des coûts qu'elles peuvent engendrer pour l'organisation, au détriment d'exploiter les effets positifs dont elles peuvent également être porteuses. Comme il en a été question à la section précédente, les romances organisationnelles peuvent avoir des conséquences positives sur l'organisation telles que la formation de relations amoureuses sincères de long-terme, une satisfaction au travail accrue et davantage d'implication au travail et de loyauté envers l'organisation de la part des employés partenaires de la relation. Ces relations peuvent également favoriser un environnement de travail plus détendu et agréable (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012 : 282). En réponse à cela, Pierce et Aguinis (2009) de même que Kolesnikova et Analoui (2013) suggèrent une nouvelle approche à la gestion des romances organisationnelles. L'idée est que l'organisation se prémunisse contre les risques et les coûts y étant associés, tout en évitant que les individus impliqués dénoncent leur employeur pour transgression à leur vie privée, et en exploitant les effets positifs qui peuvent en découler tant pour les employés que pour l'organisation en général. Ainsi, ces chercheurs invitent les gestionnaires des ressources humaines à considérer la gestion des romances organisationnelles de manière stratégique. En ce sens, Pierce et Aguinis (2009 : 457) avancent que cette gestion devrait être intégrée à l'ensemble du système de gestion de la performance des employés. Selon eux, les cadres supérieurs de l'organisation et les gestionnaires des ressources humaines se doivent de développer des politiques de gestion

encadrant les romances organisationnelles, de les communiquer clairement aux employés tant verbalement que par écrit, et de les mettre réellement en pratique. Ils précisent qu'afin que ces politiques soient cohérentes avec la stratégie organisationnelle, elles devraient refléter la culture et le code d'éthique de l'organisation et spécifier notamment le type de romances organisationnelles tolérées, celles déconseillées, et celles interdites, tout en établissant les mesures qui seront prises à l'égard des employés y contrevenant. Finalement, les chercheurs préconisent d'accepter les romances organisationnelles latérales ou n'impliquant pas de rapport d'autorité direct afin de tirer bénéfice des effets positifs qu'elles peuvent avoir sur l'organisation. Cela dit, ces effets positifs devraient faire l'objet d'un suivi régulier dans le cadre plus général du système de gestion de la performance des employés (Pierce et Aguinis, 2009 : 459). Ces chercheurs affirment également que les gestionnaires des ressources humaines devraient être mieux formés et guidés pour conseiller les employés impliqués dans une romance organisationnelle et pour gérer les cas de harcèlement sexuels lorsqu'ils se présentent, ce que secondent Lickey, Berry et Whelan-Berry (2009 : 116).

Kolesnikova et Analoui (2013) soutiennent que les politiques de gestion normatives et de types génériques applicables à tous les contextes organisationnels qui abondent dans la littérature, sont peu réalistes compte tenu de la complexité du phénomène lequel, de surcroît, prend place dans un environnement singulier à chaque organisation. Biggs, Matthewman et Fultz (2012 : 280) renchérissent en insistant sur le fait que chaque relation amoureuse est unique et comporte ses propres dynamiques d'où l'importance de les gérer au cas par cas. Aussi, les politiques de gestion des romances organisationnelles devraient être développées « sur mesure » en tenant compte des particularités de chaque relation de même que des caractéristiques de l'organisation dans laquelle elle se trame. De fait, les caractéristiques du milieu de travail telle sa sexualisation ont un impact sur la formation de romances organisationnelles. En conséquence, les gestionnaires voulant contrôler le phénomène devraient non seulement tenir compte des caractéristiques des individus impliqués mais également des caractéristiques de leur environnement de travail (Salvaggio *et al.*, 2011 : 928). Ainsi, des politiques génériques pourraient être formulées à titre de ligne directrice. Pour le reste, les gestionnaires des ressources humaines devraient avoir suffisamment de latitude pour adapter leur intervention à chaque scénario.

Cela sous-tend à la base que ces gestionnaires soient formés et comprennent les tenants et aboutissants du phénomène (Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Schaefer et Tudor, 2001; Scott, 2008).

Une alternative également répandue dans la littérature est d'exiger des partenaires à la relation de signer une entente consensuelle ou « *love contract* » stipulant qu'ils sont tous deux consentants, qu'ils cautionnent à renoncer à toutes formes de favoritisme, qu'ils respecteront un ensemble de consignes quant à leur comportement au travail advenant une rupture de leur relation et qu'ils s'engagent à ne pas entamer de poursuites judiciaires contre l'organisation si leur relation se solde en un échec (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 110; Pierce et Aguinis, 2009 : 459; Schaefer et Tudor, 2001; Tyler, 2008; Wilson, 2014 : 10).

La plupart des entreprises admettent que les organisations ne peuvent pas empêcher la formation de romances organisationnelles, celles-ci faisant partie d'une réalité humaine inévitable et l'essentiel de la littérature est en accord avec cette prémisse (Appelbaum *et al.*, 2007; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Cole, 2009; Kolesnikova et Analoui, 2013; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 112; Schaefer et Tudor, 2001). Il s'agit d'un phénomène à la hausse et tout augure pour que cela le demeure vu que les individus passent de plus en plus de temps au travail au détriment de leurs loisirs ou de leur famille. Du coup, l'organisation devient un des principaux lieux physiques où il est possible de rencontrer son partenaire amoureux (Horan et Chory, 2013). Aussi, certains chercheurs soutiennent que même si les organisations mettent en vigueur des politiques de gestion visant à interdire les romances organisationnelles, ces politiques n'auront pas l'effet recherché. Au contraire, les employés s'y adonneront clandestinement ce qui favorisera une culture de cachoterie dans l'organisation et sera source de commérages (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Schaefer et Tudor, 2001).

Finalement, un constat étonnant émerge d'un sondage du Society for Human Resource Management (Parks, 2006 : 1) à savoir que malgré la profusion des recommandations émises par les chercheurs au sujet de la gestion du phénomène, plus de 70 % des

organisations aux États-Unis n'ont pas de politiques de gestion des romances organisationnelles formelles et écrites dans leur code d'éthique. De même, selon un sondage mené par ADP en 2019, au Canada, 49% des entreprises recensées n'avaient pas de politiques officielles de gestion des romances organisationnelles alors que dans la province du Québec, ce pourcentage était de 65% (Alton, 2020). De la même façon, une étude conduite en Angleterre révèle que moins d'un tiers des organisations ont de telles politiques de gestion (Personnel Today apud Wilson, 2014 : 9). Si plusieurs organisations n'ont aucune politique formelle écrite à propos des romances organisationnelles, il s'avère que souvent des normes et codes de conduites implicites viennent à émerger et à circuler dans ces organisations en fonction des réactions et de l'attitude des cadres supérieures face au phénomène (Riach et Wilson, 2007 : 85).

En bout de ligne, on note une certaine évolution dans la littérature au sujet des politiques de gestion des romances organisationnelles. Bien que la littérature plus récente mette de l'avant des recommandations plus nuancées, il reste qu'elles visent essentiellement à minimiser le risque qu'elles aient un impact négatif sur la productivité des employés et des conséquences négatives sur l'organisation et à exploiter le potentiel positif qu'elles peuvent avoir. C'est donc dire qu'au niveau des recommandations quant à la gestion du phénomène, la littérature se situe également dans une logique bureaucratique où l'employé est considéré comme une ressource stratégique.

J'estime que le caractère partial des politiques d'intervention proposées par la littérature est la résultante d'une compréhension insuffisante du phénomène des romances organisationnelles, plus spécifiquement au niveau du vécu de l'individu et des pratiques sociales auxquelles il se rattache. Il est donc impératif d'appréhender le phénomène sous ces dimensions cachées. Il sera dès lors possible d'arrimer les politiques d'intervention avec la réalité des individus et avec le contexte social dans lequel s'inscrit le phénomène afin qu'elles soient plus adéquates et équitables.

1.4 Approches méthodologiques retenues par la littérature

La grande majorité des études conduites sur les romances organisationnelles ont pour visée d'une part de vérifier des hypothèses posées a priori en procédant selon une

approche méthodologique hypothético-déductive et d'autre part d'établir des modèles de causalité linéaire, que ce soit de façon empirique ou théorique. Par exemple, Dillard et Witteman (1985) vérifient une série d'hypothèses concernant la présence de corrélation statistiquement significative entre certaines caractéristiques de l'organisation et la matérialisation d'une romance organisationnelle. Dillard et Broetzmann (1989) testent l'hypothèse que la variation dans la performance au travail des partenaires impliqués dans une romance organisationnelle peut être prédite par le motif primaire des partenaires et par le sexe de chacun d'eux. À partir de la typologie des romances organisationnelles avancée par Quinn (1977), ainsi que Dillard, Hale et Segrin (1994) ces derniers étudient en quoi la perception des collègues témoins, en ce qui a trait à l'effet d'une romance organisationnelle sur la performance au travail des partenaires à la relation et celle du groupe de collègues témoins, est influencée par leur perception du type de romance organisationnelle en jeux. En se basant sur cette même typologie, Powell et Foley (1998) évaluent l'impact de la perception des collègues témoins quant au type de romance en jeux sur leur perception qu'un conflit d'intérêt ou une perturbation des dynamiques de travail pourrait en résulter. Pierce, Byrne et Aguinis (1996) posent un modèle théorique de causalité linéaire qui établit les antécédents et les conséquences des romances organisationnelles. Ce modèle sera abondamment repris dans la littérature et ses hypothèses seront testées empiriquement par Pierce et Aguinis (2003). Dans la même veine, Salvaggio *et al.* (2011) évaluent une série d'hypothèses concernant les antécédents favorisant la matérialisation de romances organisationnelles.

Foley et Powell (1999), pour leur part, avancent un modèle théorique de causalité linéaire concernant les préférences des collègues témoins d'une relation amoureuse au travail quant au type d'intervention apportée par les hauts dirigeants face à la relation. Ce modèle tient également compte de la perception de l'équité de ces interventions par les collègues témoins. Les auteurs établissent un sentier délimitant d'une part les facteurs qui conditionnent le type d'intervention des hauts dirigeants souhaitée par les collègues et, d'autre part, ce qui détermine leur perception quant à l'équité de l'intervention posée par ces dirigeants. Powell (2001) étudie la réaction des collègues témoins d'une romance organisationnelle hiérarchique entre un homme marié de la haute direction et une femme plus jeune, célibataire et subordonnée. Ce chercheur construit un modèle empirique de

causalité linéaire visant à établir quelles sont les caractéristiques initiales de la relation qui mènent d'une part à la revendication, par les collègues témoins, d'une intervention des hauts dirigeants et, d'autre part à l'ingérence de ces collègues dans la dynamique de la relation.

Pierce, Aguinis et Adams (2000) étudient une situation où la rupture d'une romance organisationnelle conduit à un cas de harcèlement sexuel. Plus spécifiquement les auteurs évaluent l'hypothèse que les caractéristiques des témoins de la romance organisationnelle et les caractéristiques du cas de harcèlement sexuel, prédisent l'attribution par les témoins de la responsabilité relative de chacun des partenaires impliqués dans l'affaire. Pierce et Aguinis (2001) construisent un modèle théorique de causalité linéaire visant à expliquer quels sont les facteurs laissant entrevoir que la rupture d'une romance organisationnelle mènera à un cas de harcèlement sexuel. Pierce *et al.* (2004) étudient en quoi le jugement des témoins d'un cas de harcèlement sexuel suivant la rupture d'une romance organisationnelle hiérarchique est influencé par les caractéristiques de la romance en question et par les comportements de harcèlement en jeu. Les auteurs construisent un premier modèle empirique de causalité linéaire où l'identification, par les collègues témoins, de la personne responsable du déclenchement du cas de harcèlement sexuel est la variable qui fait le lien entre la perception des caractéristiques de la relation par ces collègues, et leur recommandation du type d'intervention à prendre face à ce cas. Dans un deuxième modèle empirique de causalité linéaire, le jugement par les collègues témoins du comportement de harcèlement sexuel comme étant immoral est la variable qui fait le lien entre la perception des caractéristiques de la relation par ces collègues et leur perception quant à la personne responsable du déclenchement du cas.

Horan et Chory (2009) enquêtent à propos de la confiance, de la solidarité et de la révélation de soi qu'accordent les collègues témoins à un individu impliqué dans une romance organisationnelle, et l'usage de supercherie à son égard. Les chercheurs testent l'hypothèse que ces attitudes dépendront du fait que l'individu soit impliqué dans une relation amoureuse avec son supérieur plutôt qu'avec un collègue de même statut hiérarchique. Horan et Chory (2011) testent des hypothèses concernant l'impact du type de romance organisationnelle (latérale versus hiérarchique) sur la crédibilité des

partenaires impliqués. Malachowski, Chory et Claus (2012) vérifient une série d'hypothèses au sujet de la perception des collègues témoins d'une romance organisationnelle hiérarchique quant aux motifs de l'employé en relation amoureuse avec son supérieur et aux avantages dont il pourrait en tirer. Ces chercheurs émettent aussi des hypothèses à propos de la confiance qui lui sera accordée par les collègues témoins. Dans la même veine, Horan et Chory (2013) testent l'hypothèse comme quoi un individu impliqué dans une romance organisationnelle hiérarchique se verra accorder moins de confiance et sera perçu comme moins crédible par ses collègues que s'il était impliqué dans une romance organisationnelle latérale. Doll et Rosopa (2015) estiment en quoi le fait qu'un individu ait déjà été impliqué dans une romance organisationnelle affecte son attitude face à ce type relation et la probabilité qu'il s'y trouve impliqué à nouveau. Chan-Serafin *et al.* (2017) posent et évaluent un ensemble d'hypothèses quant à l'impact des romances organisationnelles sur l'avancement de carrière des individus impliqués.

Dans le cas de modèles empiriques, la plupart des chercheurs utilisent un mode d'échantillonnage probabiliste afin de repérer les sujets auprès desquels ils conduisent leur étude. L'échantillonnage des sujets se fait souvent à partir de cohortes d'étudiants universitaires travaillant à temps plein ou à de récents gradués¹⁶ (Anderson et Fisher, 1991; Jones, 1999; Lobel *et al.*, 1994; Powell, 2001; Quinn, 1977). Dans la majorité des cas, le fait que les sujets aient déjà été témoins d'une romance organisationnelle ou aient déjà eux-mêmes été impliqués dans une telle relation, ne figure absolument pas dans les critères d'échantillonnage de ces chercheurs. Un seul critère de sélection semble récurrent à travers la littérature, à savoir, que les sujets doivent occuper ou avoir occupé un emploi. Aussi, le secteur d'activité d'appartenance des organisations où travaillent ces répondants n'est pas précisément circonscrit. Il en est de même pour la taille de ces organisations dont ne semblent pas se préoccuper les chercheurs. De même, l'âge des répondants n'est pas délimité¹⁷, ni leur statut hiérarchique au sein de l'organisation dans laquelle ils travaillent. Ce choix de vastes échantillons dont les caractéristiques sont peu circonscrites

¹⁶ Il s'agit souvent d'étudiants des Écoles ou département de gestion.

¹⁷ À part le récent papier de Chory, R. M. et H. G. G. Hoke (2019). « Young love at work: Perceived effects of workplace romance among millennial generation organizational members », *The journal of Psychology*, vol. 153, no 6, p. 575-598. dont l'objet est spécifiquement d'enquêter sur la perception des individus de la génération des « millennials » à propos des romances organisationnelles.

a l'avantage de favoriser la généralisabilité des résultats. Par ailleurs, cette généralisabilité se fait aux dépens d'une compréhension en profondeur du phénomène.

La collecte de données se fait presque toujours au moyen de questionnaires fermés souvent construits autour d'une mise en situation sous forme d'un récit¹⁸ exposant un aspect particulier du phénomène des romances organisationnelles au sujet duquel on vise à obtenir la perception des répondants (voir Baratt et Nordstrom, 2011; Chan-Serafin *et al.*, 2017; Dillard et Broetzmann, 1989; Dillard, Hale et Segrin, 1994; Dillard et Witteman, 1985; Doll et Rosopa, 2015; Horan et Chory, 2011, 2013; Jones, 1999; Karl et Sutton, 2000; Malachowski, Chory et Claus, 2012; Pierce et Aguinis, 2003; Pierce, Aguinis et Adams, 2000; Pierce *et al.*, 2004; Powell, 2001; Salvaggio *et al.*, 2011). Aussi, malgré le ton très objectif que prend la littérature, il n'en demeure pas moins qu'elle repose sur des perceptions, et comporte donc inévitablement sa dose de subjectivité.

Dans la majorité des cas, les données recueillies et leur analyse sont de nature quantitative. Les chercheurs procèdent par calcul de corrélation (voir Dillard et Broetzmann, 1989; Dillard et Witteman, 1985), par analyse de variance-covariance (voir Baratt et Nordstrom, 2011; Chan-Serafin *et al.*, 2017; Cole, 2009; Dillard, Hale et Segrin, 1994; Doll et Rosopa, 2015; Horan et Chory, 2011, 2013; Jones, 1999; Karl et Sutton, 2000; Pierce et Aguinis, 2003; Pierce, Aguinis et Adams, 2000; Pierce *et al.*, 2004) et par régression linéaire ou non-linéaire (voir Doll et Rosopa, 2015; Horan et Chory, 2009; Jones, 1999; Malachowski, Chory et Claus, 2012; Pierce et Aguinis, 2003; Pierce *et al.*, 2004; Powell, 2001; Salvaggio *et al.*, 2011).

Quelques récents papiers font exception à la règle. Entre autres, Mano et Gabriel (2006) mobilisent une approche qualitative exploratoire par récits récoltés auprès d'individus ayant réellement été témoins d'une romance organisationnelle ou ayant eux-mêmes été impliqués dans une romance organisationnelle. Les chercheurs évaluent en quoi le discours prévalant au sujet du phénomène diffère selon le climat organisationnel existant dans l'organisation.

¹⁸« *Vignette methodology.* »

Riach et Wilson (2007) mobilisent une approche critique et constructiviste pour explorer le phénomène des romances organisationnelles et conduisent des entretiens auprès de quarante-huit gestionnaires et employés ayant vécu une telle relation ou en ayant été témoin. Les chercheurs sondent l'expérience personnelle de ces individus afin de comprendre comment la définition du concept de romance organisationnelle et les règles du jeu encadrant le phénomène sont constamment reproduites et renégociées à travers le discours qui circulent à leur propos dans l'organisation. Ils considèrent que la sexualité dans les organisations fait partie intégrante de la construction identitaire de ses membres et de leur interaction au travail.

Cole (2009) mènent des entretiens auprès de cent employés au Canada ayant réellement été témoins d'une romance organisationnelle dans leur milieu de travail afin d'explorer leur perception quant à l'équité des interventions pratiquées par les gestionnaires face à la relation. Ces chercheurs ont toutefois recours à des questionnaires fermés. Michelson, Hurvy et Grünauer (2010) récoltent également des entretiens téléphoniques auprès de seize individus ayant été témoins d'une romance organisationnelle dans leur milieu de travail en utilisant un questionnaire semi-fermé.

Biggs, Matthewman et Fultz (2012) conduisent des entrevues qualitatives auprès de vingt-et-un employés au premier échelon et quinze gestionnaires. Le premier volet de ces entretiens concerne la perception des répondants au sujet des romances organisationnelles latérales et hiérarchiques et des romances organisationnelles homosexuelles. Le deuxième volet de ces entretiens est de nature plus exploratoire et invite les participants à s'exprimer à propos de tout autre aspect concernant le phénomène.

Cowan et Horan (2014a, 2014b) consultent dix-sept individus ayant été témoins d'une romance organisationnelle moyennant des entrevues qualitatives d'une durée de trente minutes à deux heures. Ces chercheurs adoptent une approche narrative en ce sens qu'ils invitent les répondants à raconter leur expérience en tant que témoins d'une romance organisationnelle. Leur analyse de ces récits est réalisée avec la méthode de la théorie ancrée.

De ce survol des approches méthodologiques retenues aux fins de l'observation du phénomène des romances organisationnelles, se dégage clairement la dominance du paradigme de recherche positiviste (Guba et Lincoln, 1994) dans l'ensemble de la littérature. La vaste majorité des recherches empiriques sur les romances organisationnelles a recours à l'utilisation de questionnaires aux fins de saisie de données, ce qui a pour corolaire que le chercheur se situe totalement en retrait du phénomène étudié. Le fondement épistémologique de ces recherches se situe dans la lignée de l'objectivisme. Cela présuppose une conception de la réalité telle un objet extérieur à la conscience de l'individu et devant être saisi explicitement. Le fait qu'une part importante de la littérature sur les romances organisationnelles ait eu jusqu'à ce jour pour visée d'établir des modèles de causalité dont les résultats sont considérés comme généralisables indépendamment du contexte, confirme son ancrage dans la position ontologique réaliste. En accord avec la position ontologique réaliste, l'essence de ces recherches est également d'identifier des régularités propres à l'objet d'étude. En définitive, l'approche méthodologique hypothéticodéductive retenue par l'ensemble de la littérature sur les romances organisationnelles est également en concordance avec le paradigme de recherche positiviste.

1.5 Limites de la littérature

Ce tour d'horizon de la littérature sur les romances organisationnelles met en relief quatre principaux constats concernant le phénomène.

Premièrement, les romances organisationnelles peuvent être dépeintes au moyen de deux typologies : d'une part, une typologie qui se fonde sur les motifs primaires des deux partenaires à la relation et d'autre part, une typologie qui se base sur la forme de relation amoureuse en jeux.

Deuxièmement, un ensemble de facteurs propres au milieu organisationnel favorise l'émergence de relations amoureuses au travail. Ces principaux facteurs regroupent la proximité des collègues de travail, les interactions répétées, une similarité des attitudes en concordance avec la culture d'entreprise et le degré d'autonomie des employés au sein de l'organisation.

Troisièmement, une romance organisationnelle a certaines répercussions sur l'environnement organisationnel. La productivité et la satisfaction au travail des deux partenaires s'en trouvent affectées et il en est de même pour celles de leurs collègues. De plus, une romance organisationnelle est sujette à entraîner la prolifération de commérages et peut parfois se solder en des cas de harcèlement sexuel suite à une rupture de la relation. Ces répercussions varient surtout en fonction du type de romance organisationnelle impliquée, soit hiérarchique ou latérale.

Finalement, les politiques de gestion des relations amoureuses au travail vont du « coaching » comportemental des deux partenaires à la mise à pied d'un des partenaires, en passant par la relocalisation d'un de ces derniers. Ces politiques de gestions dépendent de la culture d'entreprise, à savoir une culture conservatrice ou au contraire, plutôt libérale.

La littérature existante contribue à la compréhension du phénomène des romances organisationnelles au niveau de l'organisation en tant que telle. Cependant, il n'en demeure pas moins qu'elle comporte certaines limites. Selon moi, ces limites sont d'une part d'ordre méthodologique et d'autre part, d'ordre conceptuel. Je mets en exergue ces limites dans ce qui suit.

1.5.1 Limites méthodologiques

Comme j'en ai fait état dans la section précédente, jusqu'à présent, la collecte de données ayant servi à l'étude des romances organisationnelles a été faite presque uniquement auprès de tierces parties. Les données recueillies demeurent partielles, voire même arbitraires, étant donné qu'elles reflètent la perception et l'opinion de tierces parties à propos d'un phénomène déjà chargé de subjectivité. À cet effet, Mainiero (1986 : 750) et Quinn (1977 : 31) maintiennent que le phénomène des romances organisationnelles, parce qu'il touche aux aspects très intimes de la vie des sujets impliqués, comporte des difficultés lorsqu'il s'agit de réaliser des études empiriques auprès d'individus ayant eux-mêmes vécu une telle relation. En conséquence il y a un manque flagrant de recherches conduites directement auprès d'individus ayant réellement vécus une romance

organisationnelle ou encore en ayant été réellement témoins (Boyd, 2010; Riach et Wilson, 2007; Salvaggio *et al.*, 2011).

L'ensemble de la recherche existante affiche également un certain manque de rigueur au niveau méthodologique (Mainiero, 1986; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Powell et Foley, 1998; Wilson, 2014). Notamment, recourir à des tierces parties répondant à des questionnaires fermés soit suite à une mise en situation par vignette ou, au mieux, tablant sur leur expérience à titre de témoins de romances au travail, a des répercussions significatives au niveau méthodologique. L'information ainsi recueillie peut comporter des biais importants. En effet, Quinn (1977) rapporte que la perception d'une tierce partie peut être teintée par plusieurs facteurs. Entre autres, les témoins peuvent entretenir une antipathie ou une amertume envers leurs collègues impliqués dans une relation amoureuse au travail. Ces témoins peuvent également être influencés par leurs propres fantasmes amoureux. Il en est de même pour les individus dont on obtient la perception suivant une mise en situation par vignette.

En procédant par questionnaires, les études existantes couvrent des échantillons plus grands. Par contre cela limite considérablement le type d'information qui peut être recueillie d'autant plus que ces questionnaires sont pour la plupart fermés. Cela, combiné au fait de consulter des tierces parties, mine considérablement la profondeur du matériel obtenu. Vu les caractéristiques fondamentales d'une relation amoureuse, à savoir ses dynamiques subjectives, affectives et identitaires, il appert que la littérature n'exploite pas tous les outils à sa disposition pour appréhender les relations amoureuses au travail. Riach et Wilson (2007) de même que Malachowski, Chory et Claus (2012) et Wilson (2014) soutiennent que les méthodes de recherche qui prévalent dans la littérature sur les romances organisationnelles en limitent considérablement la portée. En ce sens, ces chercheurs constatent que très peu de recherches se basent sur les récits d'individus ayant réellement vécu une relation amoureuse au travail. Selon eux, il est impératif d'aller au-delà d'enquêtes avec mises en situation et questionnaires fermés réalisés sur des échantillons aléatoires de répondants pour consulter directement des individus réellement engagés dans une romance organisationnelle ou en ayant été réellement témoin afin de comprendre plus en profondeur comment se vit le phénomène, d'en dégager les subtilités

et d'en comprendre les dynamiques. Salvaggio *et al.* (2011) abondent dans le même sens et soulignent le besoin d'avoir recours à des approches de nature qualitative sondant en profondeur le phénomène moyennant des ethnographies ou des entretiens semi-dirigés auprès d'individus ayant vécu une romance organisationnelle. Riach et Wilson (2007 : 81) notent que la littérature à ce jour n'a pas su exploiter le potentiel d'une approche par récits de vie auprès d'individus ayant eux-mêmes vécu d'une romance organisationnelle. D'ailleurs, Mano et Gabriel (2006 : 31) mentionnent le manque de recherche à propos du rôle que jouent les romances organisationnelles dans la construction de l'identité de soi.

Wilson (2014 : 12) de même que St-Onge et Ritory (2015 : 49) notent que la littérature existante sur les romances organisationnelle est partiellement biaisée par le fait qu'elle origine principalement des États-Unis et reflète la réalité sociale particulière qui y prévaut. En conséquence Wilson (2014) insiste sur l'importance de conduire des recherches faisant état de la réalité du phénomène dans d'autres pays.

Vu cela, j'estime qu'il est nécessaire d'aborder le phénomène en mobilisant une approche méthodologique qualitative de nature plus exploratoire et holistique afin d'apporter un renouveau à la littérature.

1.5.2 Limites conceptuelles

Jusqu'à présent, la littérature traitant des relations amoureuses au travail s'inscrit exclusivement dans une perspective fonctionnaliste (Burrell et Morgan, 1979 : 25). De fait, en ligne avec une épistémologie positiviste (Burrell et Morgan, 1979 : 5), les études courantes ont pour objectif d'établir les liens de causalité à l'origine des romances organisationnelles et les effets pouvant en découler (Wilson, 2014 : 12). Ces travaux tentent d'identifier des régularités propres à l'objet de leur étude. En outre, les recherches conduites jusqu'à présent sont de nature très prescriptive : plusieurs d'entre elles proposent aux dirigeants des solutions pratiques pour remédier au phénomène des romances organisationnelles étant donné qu'il est perçu comme un problème en soi. Enfin, il est notoire que l'ensemble de la littérature existante a abordé les romances organisationnelles strictement au niveau de l'organisation. C'est ce qui m'amène à aborder ce que je considère comme les limites de la littérature sur le plan conceptuel.

Une première limite d'ordre conceptuel se situe au niveau de l'approche fonctionnaliste, soi-disant impartiale et objective, qu'adopte la littérature afin de développer une explication causale et linéaire au phénomène des relations amoureuses au travail. J'estime que cette approche restreint considérablement la compréhension du phénomène. De fait, le corolaire à cette approche est qu'à ce jour, la littérature a abordé les relations amoureuses au travail comme un phénomène dénudé d'émotion et de subjectivité. Le facteur humain, la subjectivité et les dynamiques émotives, pourtant au cœur même de toutes relations à connotation amoureuse et/ou sexuelle, sont entièrement évacués de leur cadre d'analyse. Ces travaux ne portent pas attention à la façon dont les partenaires amoureux vivent leur relation (Wilson, 2014 : 13). La littérature élimine la réalité individuelle de sa sphère d'analyse. De surcroît, elle présente une image totalement réifiée de la sexualité, la dépeignant comme une force biologique et irrationnelle devant être contrôlée pour le bénéfice de l'organisation, de sa rentabilité et de la performance de ses employés (Clarke, 2006 apud Pierce et Aguinis, 2009 : 448; Williams, Giuffre et Dellinger, 1999 : 73; Wilson, 2014 : 3). Les propositions avancées par la littérature donnent l'impression que l'entrée en relation amoureuse découle d'une décision fonctionnelle et opportuniste, procédant de facteurs tangibles, explicites et externes aux individus impliqués. Pourtant les propriétés émotives et subjectives, typiques des relations à connotation amoureuse et/ou sexuelle, entrent incontestablement en jeu dans la dynamique propre aux relations amoureuses au travail. À juste titre, Riach et Wilson (2007 : 81) soulignent que la littérature sur les romances organisationnelles n'a toujours pas considéré sérieusement ces relations dans toute leur complexité et les dynamiques qui leur sont propres. Ces chercheurs insistent sur le fait qu'il est nécessaire d'explorer en profondeur la réalité et les dynamiques dans lesquelles sont plongés les individus réellement impliqués dans de telles relations et celle des gestionnaires et des collègues témoins du phénomène. Il faut pouvoir lever le voile sur la façon dont se construisent ses relations dans l'environnement de travail, comprendre ce qui se joue concrètement dans l'organisation. D'ailleurs ces dynamiques prennent toute leur importance dans le contexte contemporain de modernité avancée (Giddens, 1991, 1992) caractérisée par plusieurs transformations sociales d'envergure qui ont un impact important sur la façon dont se

vivent les relations amoureuses. Ce qui m'amène à identifier une deuxième limite conceptuelle dans la littérature courante.

Cette deuxième limite réside dans le fait qu'il est illusoire de considérer l'origine du phénomène des relations amoureuses au travail comme découlant uniquement des antécédents propres à l'organisation tel que porte à croire la littérature existante. Or le phénomène des relations amoureuses au travail origine bien au-delà des antécédents liés directement au milieu de travail circonscrit par les quatre murs de l'organisation. Il prend souche à un niveau plus macro, dans de profondes transformations sociales dont celle de la structure des relations intimes entre hommes et femmes. Ces transformations décrivent une toile de fonds propice à l'éclosion du phénomène des relations amoureuses au travail. Aussi, la littérature limite substantiellement l'atteinte d'une compréhension authentique et intégrale du phénomène des relations amoureuses au travail en ne tenant pas compte des structures sociales dans lesquelles ce phénomène s'inscrit.

Dans cet ordre d'idée, la littérature considère les relations amoureuses au travail comme un phénomène dont les origines sont strictement circonscrites à l'intérieur du périmètre de l'organisation. Pourtant, le phénomène des romances organisationnelles se doit d'être situé dans le cadre des structures et des pratiques sociales au sein desquelles il s'inscrit inévitablement. Il n'est pas possible d'arriver à une compréhension profonde, juste et exhaustive des relations amoureuses au travail en évacuant ces dimensions. En effet, l'ampleur qu'a récemment pris le phénomène origine de changements profonds au sein de notre société contemporaine dans la façon dont les individus tissent leurs relations intimes et considèrent leur parcours de vie.

En fait, les premières études portant sur les romances organisationnelles – datant de la fin des années '70 – reflètent implicitement la vision des relations amoureuses et des relations intimes qui prévalaient dans un contexte où les pratiques sociales étaient encore relativement conservatrices et traditionnelle¹⁹. Il est possible d'avancer que la

¹⁹Kaufmann, J.-C. (2002). *Premier matin. Comment naît une histoire d'amour*, Paris, Armand Collin. affirme que les pratiques sociales entourant les relations amoureuses ont commencé à se transformer tangiblement seulement à la fin années '60 alors que l'individu s'est lentement libéré de « l'ancien régime conjugal ». L'autonomisation du sexuel à partir des années '70 accélérera par la suite ce processus *ibid.*.

littérature était à cette époque en cohérence avec le contexte social dans lequel elle s'ancrait. Cependant, des changements importants et étendus se sont depuis produits dans le tissu social. Entre autres, les façons de rencontrer son partenaire amoureux et les dynamiques entourant la formation et le développement d'une relation amoureuse se sont transformés considérablement au cours des 40 dernières années. Les lieux et les occasions de rencontre de son partenaire amoureux ont changé substantiellement (au-delà des relations amoureuses qui se forment au travail, pensons par exemple au phénomène des fréquentations via les sites de rencontre Internet et les applications mobiles de type *Tinder*). En général, dans notre société contemporaine, l'individu se considère affranchi des normes morales et sociales qui lui dictaient jadis ce qu'était une relation amoureuse convenable. Il s'estime désormais libre et en droit de saisir les opportunités de rencontre d'un partenaire amoureux qui se présentent au fil de son quotidien. En conséquence, lorsque se présente l'occasion d'entreprendre une relation amoureuse laissant présager gratification et répondant à son projet de vie, l'individu ira fort probablement de l'avant, indépendamment des circonstances et des lieux où il aura rencontré cette personne. Cette réalité est en partie ce qui explique que de plus en plus de vraies relations amoureuses (c'est-à-dire allant au-delà du flirt et de l'aventure sexuelle) se tissent en milieu de travail. Dans le contexte contemporain où l'organisation du savoir a préséance, le lieu de travail est de plus en plus un lieu de socialisation et de rencontre. Ceci s'explique par les longues heures de travail exigées des employés qui, en conséquence, passent beaucoup de temps entourés de leurs collègues et interagissent entre eux sur une base presque continue (Appelbaum *et al.*, 2007; Cole, 2009; Horan et Chory, 2011; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010; Pierce et Aguinis, 2009; Riach et Wilson, 2007; Worrall et Cooper apud Wilson, 2014). Aussi, cela laisse présager que le phénomène des romances organisationnelles est en voie de s'intégrer de plus en plus communément dans les pratiques sociales. Malgré l'évidence de tous ces bouleversements sociaux, la littérature pour sa part ne semble pas avoir évolué en tandem avec cette nouvelle réalité et ce, fort probablement parce qu'elle ne s'est à toute fin pratique jamais préoccupée explicitement du contexte social²⁰ dans lequel s'inscrit les romances organisationnelles. Même la

²⁰ Quinn, R. E. (1977). « Coping with cupid: The formation, impact, and management of romantic relationships in organizations », *Administrative Science Quarterly*, vol. 22, no 1, p. 30-45. fait rapidement

littérature récente répond implicitement aux particularités du contexte social qui prévalait il y a 40 ans.

Compte tenu des limites que je viens d'exposer, je considère que la littérature existante propose une vision réductrice du phénomène des relations amoureuses au travail. La compréhension actuelle des relations amoureuses au travail nécessite d'être sérieusement approfondie par une approche mobilisant un nouvel éclairage tenant compte du facteur humain et du contexte social dans lequel elles s'inscrivent. À la lumière de ce bilan, dans la section suivante, je pose ma problématique de recherche.

1.6 Problématique de recherche

Je formule ici ma problématique de recherche en explicitant la question qui en sera à la base. Considérant les lacunes précédemment exposées des travaux existants autour des relations amoureuses au travail, mon projet de recherche se propose de répondre aux questions suivantes :

« En contexte de modernité avancée, quel rôle joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire ? Plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire ? »

Je veux comprendre en profondeur les dynamiques subjectives et émotives dans lesquelles sont plongés les individus qui vivent une relation amoureuse au travail. Je cherche à saisir comment une telle relation amoureuse s'inscrit dans la structuration identitaire et la trajectoire de vie de ces individus. Ce faisant, je tiendrai compte du contexte social dans lequel s'inscrit le phénomène des relations amoureuses au travail, à savoir celui de la modernité avancée. Le bouleversement des institutions sociales qui s'est produit au cours des cinquante dernières années et l'impact de ce bouleversement sur la structure des

mention de l'entrée des femmes sur le marché du travail ainsi qu'à l'érosion des traditions qui exerçaient une forme de contrôle social, comme étant des facteurs pouvant favoriser la formation de relations amoureuses au travail.

rappports homme-femme et des relations intimes sera donc la toile de fonds sur laquelle s'inscrira ma recherche.

Dans un premier temps, j'estime que tenir compte de ce contexte social permettra de dépasser l'état actuel des connaissances en ce qui a trait aux antécédents favorisant la formation de relations amoureuses au travail en les situant au-delà des limites du contexte organisationnel. Il en ressortira une compréhension plus étoffée et dynamique rendant ainsi compte de la complexité du phénomène.

Dans un deuxième temps, ma recherche visera à comprendre les dynamiques subjectives et émotives que vivent les partenaires d'une relation amoureuse qui prend forme au travail. Je situerai cette relation dans la structuration identitaire et la trajectoire de vie amoureuse des partenaires de la relation. Cette prise en compte permettra d'avoir une vision de ce phénomène qui dépasse les enjeux liés à la performance organisationnelle. Je tenterai ainsi de nuancer la vision instrumentale de l'individu et sa perception en tant qu'acteur stratégique sur lesquelles repose présentement l'ensemble de la littérature, et d'avancer une conception plus réaliste et authentique des relations amoureuses prenant forme au travail.

Dans un troisième temps, ma recherche permettra de dépasser le stéréotype de la romance organisationnelle impliquant un homme en position de pouvoir et une femme subordonnée, stéréotype qui a en ce moment préséance non seulement dans la littérature académique mais également dans le milieu des affaires et dans la culture populaire. Finalement, je considère qu'une compréhension en profondeur des dynamiques subjectives et émotives des romances organisationnelles est nécessaire pour que les dirigeants parviennent à formuler des politiques d'intervention plus réalistes et mieux arrimées au vécu des individus.

Chapitre 2

Cadre conceptuel

Question de recherche

« En contexte de modernité avancée, quel rôle joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire ? Plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire ? »

2.1 Le contexte de modernité avancée

Tel que préalablement souligné, le phénomène des relations amoureuses au travail prend place dans le contexte contemporain de la modernité avancée. En fait, j'estime que certaines des particularités propres à la modernité avancée créent un terrain propice aux romances organisationnelles. Puisqu'il s'agit d'une prémisse de base sur laquelle se fonde ma recherche, dans cette section, j'explique les caractéristiques fondamentales de la modernité avancée et leurs répercussions sur l'individu et sur sa trajectoire de vie. La théorie de la structuration et de la modernité avancée d'Anthony Giddens (1984, 1991, 1992, 1994) sera mise à profit pour cette partie du travail.

Je débute en exposant les forces constitutives de la modernité avancée. Je poursuis en discutant de l'incidence de ces forces sur de la transformation des relations entre proches et de l'intimité. Je conclue la présente section en situant le phénomène des relations amoureuses au travail dans le contexte de modernité avancée.

2.1.1 Les forces constitutives de la modernité avancée

Par modernité avancée Giddens fait référence à l'ère contemporaine, plus spécifiquement aux 50 dernières années, lesquelles ont été témoins de changements rapides, étendus et profonds des structures sociales. Ces changements sont attribuables à la radicalisation et la globalisation des caractéristiques de la modernité, lesquelles ont pris forme via le déploiement de forces majeures désormais constitutives de l'ère contemporaine, à savoir le scindement de l'espace par rapport au lieu, le désenchâssement et le réenchâssement

des relations sociales et le phénomène de réflexivité tant au niveau social qu'individuel (Giddens, 1991 : 2).

Scindement de l'espace par rapport au lieu et désenchâssement-réenchâssement des relations sociales

Notre société contemporaine est caractérisée par un scindement entre l'espace et le lieu conçu comme « site » physique des interactions sociales, ce que Giddens qualifie de déboitement de l'espace par rapport au lieu. Désormais la coprésence physique n'est plus une condition essentielle aux interactions sociales, et en conséquence, le lieu comme « site » physique de coprésence ne concorde pas nécessairement avec l'espace comme terrain d'interactions sociales. Les acteurs sociaux maintiennent sur une base continue une multitude d'interactions bien qu'ils soient physiquement séparés les uns des autres par une distance considérable : la coprésence physique n'est plus une condition essentielle à leur interaction. C'est cette extraction des interactions sociales de leur contexte local que Giddens nomme le désenchâssement des relations sociales. L'espace comme terrain d'interactions sociales s'étend au-delà des lieux où se produisent les interactions face-à-face du quotidien. Il est plutôt question de disponibilité d'interaction, terme qui témoigne du clivage entre l'interaction et l'engagement face à face (Giddens, 1991 : 21; 1994 : 27). Les individus cheminent désormais dans un réseau d'interactions de plus en plus vaste et étendu formant des champs spatiotemporels indéfinis (Giddens, 1994 : 30).

Ce désenchâssement des relations sociales a pour corolaire la présence de mécanismes permettant de lier les présences et les absences, c'est-à-dire de réenchâsser ces relations sociales (Francoeur, 2000 : 49). Ces mécanismes résultent du jeu des systèmes abstraits (Giddens, 1991). Les systèmes abstraits sont présents dans à peu près toutes les sphères de la vie sociale. Ils regroupent les gages symboliques, à savoir « *des instruments d'échanges ayant une valeur standard*²¹ » (Giddens, 1991 : 244) et les systèmes experts, à savoir « *des domaines techniques ou de savoir-faire professionnel concernant de vastes secteurs de l'environnement matériel et social*²² » (Giddens, 1991 : 243). Par exemple, la

²¹ Traduction libre.

²² Traduction libre.

monnaie est un gage symbolique alors que les moyens de communication moderne (Internet, téléphonie et applications cellulaires) ainsi que le savoir des professionnels (médecins, ingénieurs) sont des systèmes experts (Francoeur, 2000 : 49). Les systèmes experts ont pour particularité déterminante que l'individu ne peut comprendre qu'une infime parcelle de leur fonctionnement (Giddens, 1991 : 22). Leur fonctionnement adéquat en tant que mécanismes de désenchâssement et de réenchâssement des relations sociales est donc en très grande partie tributaire de la confiance que leur porte l'ensemble des individus.

Dans un contexte où prévaut l'extraction des interactions sociales de leur contexte local, ces systèmes abstraits procurent des dispositifs qui engendrent de nouvelles pratiques sociales régularisées. Les avancements technologiques dans le domaines des télécommunication (technologies Internet et cellulaire) au cours des dernières décennies ont donné lieu à l'apparition de nouveaux modes de communication et d'échange de plus en plus performants. Par ricochet sont apparus de nouveaux modes de rencontres et de formes d'organisation du travail attestant de ces nouvelles pratiques sociales. Entre autres, les nombreuses plateformes de réseaux et médias sociaux accessibles dans une multitude de langues permettent à leur usagers de maintenir des liens et échanges sur une base presque continue avec leurs amis proches, leur familles et d'autres individus en dépit des frontières géographiques, économiques et politiques²³. Il en est de même des diverses applications cellulaires²⁴, notamment celles dédiées aux rencontres²⁵, où une multitude d'individus à l'échelle planétaire entretiennent des relations sur une base continue sans pour autant interagir face-à-face. La présence de plus en plus prégnante de ces plateformes et applications de communication dans la vie quotidienne des individus vient à estomper

²³ En date de 2017 il est estimé que près de 2 milliards d'utilisateurs Internet utilisent ces plateformes de médias et réseaux sociaux et que ce chiffre sera à la hausse dans les années à venir. Parmi les plateformes les plus fréquentées on retrouve Facebook, YouTube, Twitter, LinkedIn, Instagram Bauman, Z. (2003). *Liquid love: On the frailty of human bonds*, Cambridge, Polity, Hobbs, M., S. Owen et L. Gerber (2017). « Liquid love? Dating apps, sex, relationships and the digital transformation of intimacy », *Journal of Sociology*, vol. 53, no 2, p. 271-284, Ward, J. (2016a). « Swiping, matching, chatting. Self-presentation and self-disclosure on mobile dating apps », *Human IT Open Section*, vol. 13, no 2, p. 81-95..

²⁴ Prenons par exemple les applications de messagerie instantanée tel que WhatsApp, Facebook Messenger, Skype et SnapChat.

²⁵ On note entre-autres les applications dédiées aux rencontres amoureuses tel que Tinder, Zoosk, Match.com, OKCupid.

la distinction entre d'une part leur vécu et leur réalité en interaction concrète et d'autre part leur vécu et leur réalité en interaction virtuelle. Il s'agit d'une manifestation sans précédant de l'extraction des interactions sociales de leur contexte local. On observe également ce phénomène à travers l'apparition de nouvelles formes d'organisation du travail tel que le télétravail et l'organisation dite « virtuelle » (Allen, Golden et Shockley, 2015). Selon un sondage *WorldatWork* (2013 apud Allen, Golden et Shockley, 2015) 88 % des entreprises consultées à travers le monde basaient leurs opérations du moins en partie selon une forme de télétravail. Ce type d'organisation du travail a pour caractéristique essentielle que le lieu physique comme espace de travail et d'interaction entre collègue est partiellement ou totalement absent. Par exemple, dans le cas du télétravail, les membres de l'entreprise travaillent en partie dans des endroits autres que le lieu physique de travail conventionnel de l'entreprise grâce à l'utilisation de technologies de l'information et de télécommunication (Konradt et al. 2000 apud Allen, Golden et Shockley, 2015 : 43). Le cas de l'organisation virtuelle repousse encore plus les frontières spatiotemporelles impliquant des individus ou groupes d'individus géographiquement dispersés à travers divers fuseaux horaires qui interagissent et collaborent uniquement via ces technologies sans aucunes interactions face-à-face (Tworoger 2013 apud Allen, Golden et Shockley, 2015 : 43). Ces pratiques sociales permettent et témoignent du réenchâssement des relations sociales.

De surcroît, en contexte de modernité avancée, le local et le global s'organisent réciproquement l'un à travers l'autre, phénomène que Giddens nomme « dialectique du local et du global. » Ainsi, des évènements distanciés dans l'espace ont des répercussions à l'échelle locale, voire à l'échelle micro de l'individu et de son intimité. Le local est donc traversé par diverses influences distantes dans l'espace, provenant de diverses sources à l'échelle globale. L'intrusion d'évènements distants dans le local modifie sans cesse le quotidien et l'intimité des acteurs (Giddens, 1991 : 22).

Réflexivité

La réflexivité, est un trait distinctif et immanent aux sociétés modernes avancées²⁶ et est présente tant au niveau de l'individu qu'au niveau des structures sociales (Giddens, 1991 : 35). La réflexivité au niveau des structures sociales présuppose avant tout la réflexivité au niveau de l'individu, laquelle est inhérente à l'action humaine. De fait, en général, tout individu demeure en contact avec les motifs de son action, son comportement et le contexte dans lequel il agit. Il fait ainsi preuve de réflexivité. Cette réflexivité implique la conscience de soi et la capacité de situer l'action par rapport à soi. L'individu doit être capable de surveiller et de contrôler son action ainsi que le flux continu de la vie sociale. En tant qu'agent compétent, il doit également connaître et savoir mobiliser les règles et les ressources issues des structures sociales afin de pouvoir conduire son action. Par la réflexivité, l'individu situe son agir dans le contexte social où il s'inscrit. Ce processus de réflexivité s'accomplit dans toutes les sphères de sa vie, que ce soit au niveau de son parcours de carrière, des liens d'amitié qu'il entretient, de sa famille et également de sa vie amoureuse.

Au niveau macro des structures sociales, le processus de réflexivité s'accomplit à travers le cumul des processus réflexifs au niveau micro de l'individu. Les pratiques sociales sont constamment et récursivement révisées par le truchement de l'ensemble des réflexivités au niveau individuel lesquelles s'accomplissent à la lumière de l'appropriation de nouvelles informations et connaissances concernant la vie sociale (Giddens, 1994 : 45). La réflexivité au niveau macro des structures sociales s'accompagne d'un processus de double herméneutique par lequel les connaissances savantes et le discours des experts se voient réappropriés par les « individus ordinaires²⁷ » (Giddens, 1984 : 374) au fil de leur quotidien. Du coup, il s'instaure un processus dialectique entre les experts et les individus ordinaires où le savoir généré par les experts et par le truchement des situations vécues au niveau des individus, est continuellement interprété et réinterprété par chacun d'eux (Francoeur, 2000 : 52). Il y a donc itération constante entre d'une part, la génération de savoir par les experts, et d'autre part, l'interprétation et la mobilisation du savoir par les

²⁷ Traduction libre de « lay actors ».

individus dans leur quotidien. Ce processus de double herméneutique induit une modification des structures et des pratiques sociales. En bout de ligne, cela implique de la part des experts une réinterprétation continue de leurs connaissances. Toutefois, il faut noter que les connaissances acquises par l'individu demeurent limitées d'un côté par son inconscient, et de l'autre côté par les conditions non reconnues dans lesquelles se situe son action ainsi que par les conséquences involontaires résultant de cet agir. De fait, il arrive que, malgré ses connaissances, un individu puisse poser des actes qui engendrent des conséquences involontaires. Ces conséquences involontaires peuvent devenir, par ricochet, des conditions non-reconnues dans lesquelles d'autres individus situeront leurs actions, décrivant ce que Giddens (1984 : 375) nomme les boucles homéostatiques.

Le système social est donc autoréférentiel : le processus de réflexivité au niveau de ses structures fait en sorte que ces dernières sont largement autonomes et s'autodéterminent à travers l'influence de leurs propres constituants (Giddens, 1991 : 243). De cette réflexivité du social procède la reproduction et/ou la transformation de ses structures et de ses institutions. Par institutions j'entends les pratiques sociales qui possèdent le plus vaste prolongement spatiotemporel à l'intérieur d'un système social, lui même constitué par l'ensemble des pratiques sociales récurrentes, produites, reproduites et organisées dans l'espace-temps formant une totalité structurée (Francoeur, 2000 : 37). Les institutions sont les caractéristiques les plus enracinées de la vie sociale, celles qui perdurent à travers l'espace et le temps. Les propriétés structurelles d'un système social regroupent ces institutions et confèrent à ce dernier sa solidité à travers le temps et l'espace. Prenons par exemple le mariage en tant que pratique sociale. Le mariage a longtemps été considéré comme la forme *légitimisée* de la relation « dite » amoureuse et ainsi, par le cumul des pratiques sociales individuelles, a constitué au fil du temps le modèle institutionnel du conjugal. Cette reproduction de la pratique du mariage dépeint un processus de réflexivité au niveau des institutions et des structures sociales prenant souche, à la base, dans la réflexivité des pratiques individuelles. L'institution du mariage a été appelée à se transformer depuis les quelques trente dernières années alors qu'un vaste mouvement de remise en cause du modèle institutionnel du conjugal prenait place au niveau de l'individu (Kaufmann, 2002 : 274). C'est ainsi qu'à travers le cumul des processus réflexifs à l'échelle individuelle, de nouvelles pratiques sociales ont émergé

dans la sphère des relations amoureuses. Pensons par exemple à l'union libre, une forme relation conjugale désormais vastement répandue et légitimisée comme pratique sociale. Le phénomène de l'accomplissement du processus réflexif au niveau macro des structures sociales est également tributaire du cumul des pratiques au niveau meso des organisations. Les nouvelles formes d'organisation du travail mentionnées plus haut en font foi. En effet le télétravail et l'organisation virtuelle ont contribué à la disparition partielle de l'institution traditionnelle du lieu de travail comme ancrage aux interactions sociales se déployant sur un terrain extérieur au milieu du travail. En effet, l'effet stabilisateur au niveau des institutions qu'avait jadis l'entreprise n'est plus aussi fort qu'il ne l'était (Potter, 2003 *apud* Allen, Golden et Shockley, 2015 : 57). Par ricochet, cela affaiblit les liens sociaux et contribue à l'individualisation de la société moderne avancée (Allen, Golden et Shockley, 2015 : 57).

Bref en contexte de modernité avancée, les changements sociaux se font de manière très rapide. La société contemporaine est extrêmement volatile (Francoeur, 2000 : 44). Cette volatilité s'explique entre autre par le processus de double herméneutique s'exerçant entre le niveau macro des pratiques sociales et les niveaux meso et micro des pratiques individuelles ainsi que par les conséquences inattendues et par les conditions non-reconnues de l'action des individus (Giddens, 1994 : 158).

Désinstitutionalisation

Le passage à l'ère de la modernité avancée a impliqué des transformations rapides, étendues et profondes des structures sociales. Préalablement à l'ère de la modernité avancée, les propriétés structurelles des sociétés regroupaient des institutions dites traditionnelles. Je précise ici que par tradition, Giddens ne fait pas allusion à des croyances ou des pratiques particulières mais plutôt à la façon dont les croyances et les pratiques sont organisées en lien avec le temps et l'espace (Giddens, 1994 : 111). Aussi, il est utile d'ouvrir ici une parenthèse concernant les dimensions de la temporalité.

Giddens fait état de trois dimensions de la temporalité : le temps réversible, le temps irréversible et le temps récursif au niveau des institutions. La composante du temps réversible s'exprime le mieux dans le caractère répétitif ou récursif du quotidien, lequel

prend forme dans les routines²⁸: les activités habituelles et prises pour acquises par les individus dans le cours de leur quotidien. Les routines correspondent à l'intersection de l'écoulement des jours et de leur récurrence. Le quotidien suit une direction, un courant défini, seulement il ne mène nulle part en tant que tel. Du coup, si on se réfère uniquement à sa caractéristique de quotidienneté, le temps se résume simplement à une série infinie de répétitions. La temporalité comporte également une dimension de finitude ; il s'agit de la composante irréversible du temps. L'expérience d'une vie exemplifie la composante d'irréversibilité de la temporalité : à travers chaque vie qui s'éteint, le temps s'écoule de manière irréversible. Enfin, la temporalité comporte un second élément de réversibilité qui s'exprime à travers les cycles de vie. Cette réversibilité est du domaine de la succession récursive des générations. Elle se situe à un niveau supra individuel. Cette réversibilité de longue durée est ce qui assure la présence à long terme des institutions et leur reproduction à travers le temps (Giddens, 1984 : 35).

Dans les sociétés ordonnées par les institutions traditionnelles, le temps réversible s'organise selon une logique de répétition. Le futur est encadré, tracé par la reproduction des pratiques passées ; le passé est projeté dans le futur suivant une logique de répétition. Il recoupe le futur sur une plage considérable par le truchement d'une répétition de pratiques authentifiées²⁹ (Giddens, 1991 : 48). Le futur et le passé ne sont pas précisément délimités et distincts du présent continu. Du coup, dans une société pré-moderne, le temps n'est pas « vide » : il est constamment occupé par des pratiques cohérentes issues du passé. Ces pratiques érigent un pont entre le futur et le passé. Elles représentent précisément ce que Giddens entend par tradition. Les traditions confèrent donc un sens de fermeté aux choses extérieures « tant par ses éléments cognitifs que moraux » : « *The world is as it is because it is as it should be* » (Giddens, 1991 : 48). Elles s'inscrivent dans une temporalité réversible. Elles ordonnent la temporalité de sorte que le futur ne se trouve pas ouvert sur un ensemble de possibilités contrefactuelles. La société pré-moderne en est donc une de grande stabilité.

²⁸ Les routines sont réflexives en ce sens qu'elles sont produites et reproduites grâce au contrôle réflexif de l'individu sur ses agir.

²⁹ Traduction libre de « authenticated practices ».

Dans le contexte contemporain de modernité avancée, les traditions n'ont plus le pouvoir incontestable d'organiser le cours de l'action au sein des sociétés. Par ailleurs, il ne s'en suit pas automatiquement une disparition des pratiques traditionnelles. Seulement, ces dernières sont soumises au processus de réflexivité propre à la modernité avancée : l'individu peut choisir de perpétuer ou non une pratique traditionnelle et peut également décider de la réinterpréter (Francoeur, 2000 : 105; Giddens, 1994). Le cas du mariage en tant que tradition que l'individu décide de perpétuer ou non suite à un exercice de réflexivité en est un exemple.

Dans ce contexte, les institutions qui jalonnaient les parcours de vie et fixaient à toutes fins utiles l'identité des individus ont perdu substantiellement de leur importance et de leur portée. Tel est le cas des classes sociales, de la famille étendue et du mariage, des communautés d'appartenance, de la religion, de la morale et de l'emploi à vie dans une même entreprise. Ces institutions sont de moins en moins prégnantes et envahissantes (Francoeur, 2000 : 13; Rustin, 2000 : 33). La trajectoire de vie définie par les trois activités chronologiquement ordonnées « études – travail – retraite » et les passages temporels « jeunesse – adulte – vieillesse » qui avait préséance, n'est plus la seule possible dans notre société contemporaine. La durée de vie individuelle s'est considérablement allongée comme en témoigne le côtoiement de quatre ou cinq générations, un fait désormais courant de la réalité contemporaine. Parallèlement, les modèles culturels et techniques voient pour leur part leur durée de vie se raccourcir substantiellement et ce, de manière accélérée. L'ensemble de cette conjoncture témoigne de cette « *désinstitutionalisation du cours de la vie* » (Pineau et Le Grand, 1993 : 58) ou encore dé-traditionalisation. La société de la modernité avancée en est une résolument tournée vers le futur (Giddens, 1994 : 184). Le temps futur est désormais un temps à conquérir.

Sécurité ontologique et angoisse existentielle

La désinstitutionalisation du cours de la vie a des conséquences majeures au niveau de l'individu. En outre l'individu est désormais habité par une série de questions

existentielles³⁰ auxquelles il se doit de répondre seul, sans automatiquement pouvoir trouver refuge dans les institutions sociales telles la loi, la religion et les liens sanguins. Ces questionnements existentiels prennent origine de diverses sources dont la nécessité pour l'individu d'édifier son ancrage et sa sécurité ontologique. L'ancrage ontologique procure à l'individu la sensation d'une continuité et d'un ordre dans les événements qui jalonnent sa vie et son entourage et une assurance de la continuité de son identité de soi, l'expérience persistante d'être en vie autant dans son « soi » que dans son corps matériel (Martuccelli, 2002 : 366). La sécurité ontologique est également tributaire d'une capacité de mise en retrait des questions existentielles porteuses d'angoisse. Les routines regroupant les activités et les habitudes prises pour acquises dans le cours du quotidien contribuent à soutenir cette sécurité ontologique et sont récursivement soutenues par cette dernière (Giddens, 1991 : 37).

L'individu est désormais affranchi des cadres sociaux et des attaches locales qui le confinaient à un parcours de vie et une identité de soi essentiellement tracés d'avance. Or cette liberté d'action est contrecarrée par l'angoisse associée à l'obligation perpétuelle de prendre une multitude de décisions au fil de son agir quotidien et de se trouver confronté, sur un horizon de plus long terme, à faire des choix de style de vie et à bâtir continument son identité de soi (Giddens, 1991 : 80)³¹.

2.1.2 Le processus identitaire en contexte de modernité avancée : le projet réflexif de soi

Le processus identitaire est un phénomène éminemment moderne. Il est à toute fin pratique impossible de parler de processus identitaire au sein de sociétés fortement institutionnalisées : l'identité est alors d'emblée définie, tracée par les institutions et les organisations sociales. C'est uniquement dans un ordre social désinstitutionnalisé que se pose la question identitaire. Loin des pratiques prescrites par l'ordre institutionnel,

³⁰ Giddens, A. (1991). *Modernity and self identity. Self and society in the late modern age.*, Stanford, Stanford University Press, 265 p. définit le questionnement existentiel comme une série d'interrogations concernant les dimensions fondamentales de l'existence en ce qui concerne la condition humaine et le monde matériel.

³¹ La décision de poursuivre des études, le choix d'une carrière, d'un partenaire amoureux, de la forme de relation conjugale à privilégier, de fonder ou non une famille, voire le choix du pays, de la localité où s'y établir de façon temporaire ou permanente sont désormais du ressort de chaque individu.

l'énigme identitaire est désormais reléguée à l'individu (Martuccelli, 2002 : 365). Par ailleurs, si les institutions « conventionnelles » perdent de leur emprise, paradoxalement, le phénomène de l'individu en quête identitaire et perpétuellement en mode de travail sur soi connaît une telle montée qu'il en résulte une nouvelle forme d'institutionnalisation, celle de l'individu travaillant sur son intériorité (Kaufmann, 2004 : 82).

Désormais affranchi des cadres sociaux et des attaches locales qui le confinaient à une identité de soi essentiellement tracée d'avance, l'individu doit faire face à l'angoisse associée à l'obligation perpétuelle de prendre une multitude de décisions au fil de son agir quotidien, contribuant à cet exercice de construction de soi que Giddens nomme « projet réflexif de soi ».

Le projet réflexif de soi (Giddens, 1991) requiert un exercice de réflexivité de la part de l'individu qui implique la conscience de soi et la capacité d'observation active et rétrospective de ses actions. Il amène l'individu à composer et recomposer continûment son identité à travers la connaissance de soi et l'organisation cohérente de sa vie. Le projet réflexif de soi est autoréférentiel. L'individu ne vit plus en fonction de standards institutionnels mais en fonction d'un projet de vie individuel impliquant des choix concrets au quotidien. Il se trouve dans un tourbillon confus de possibilités d'existences aux contingences insondables et porteuses d'innombrables projets de soi. Il est submergé d'informations, de suggestions et de conseils quant à une multitude de « styles de vie » possibles que lui définissent et lui proposent la société de consommation et les médias populaires (Giddens, 1991 : 84)³². C'est pour cette raison que l'individu ne peut se soustraire de l'influence qu'exerce le contexte social dans lequel s'inscrit sa construction identitaire. Il est tôt ou tard contraint à faire des choix de « style de vie », choix qui sont souvent en concordance avec son contexte de socialisation. Un style de vie est un

³² Le nombre florissant d'ouvrages de vulgarisation scientifique touchant à tout ce qui a trait à la « croissance personnelle » et aux relations humaines, les « guides de vie personnelle » Giddens, A. (1984). *The constitution of society*, Berkeley, University of California Press, 402 p. et les plateformes de médias sociaux en témoignent. Paradoxalement, ces références qui prônent la liberté de l'individu à se définir et à s'inventer loin des institutions « conventionnelles », contribuent à l'émergence d'une nouvelle forme d'institutionnalisation implicite et de ce fait encore plus insidieuse, à savoir l'institutionnalisation de l'individu en quête identitaire.

ensemble de pratiques routinières consciemment et volontairement adoptées par l'individu. Ces pratiques définissent ses habitudes quotidiennes telles que son alimentation, son habillement et ses milieux de socialisation. Elles ne se situent souvent qu'au niveau de ce Giddens (1984 : 375) définit comme la conscience pratique, soit le savoir que les acteurs détiennent, ou pensent détenir, au sujet des conditions sociales, tout particulièrement les conditions dans lesquelles eux-mêmes agissent, sans pour autant qu'ils ne soient capables d'élaborer ce savoir de manière discursive. Chaque décision que prend l'individu au quotidien, toujours à travers un processus de réflexivité, contribue au maintien ou à la révision du style de vie adopté. Certaines de ces décisions ont un impact davantage déterminant ; pensons à la décision de poursuivre des études universitaires, au choix d'une carrière, d'un partenaire amoureux, de la forme de relation conjugale à privilégier, de fonder ou non une famille, voire le choix du pays, de la localité où s'établir de façon temporaire ou permanente.

L'individu peut donc se rêver « *dans le passé, le futur, ou l'ailleurs de la vie présente* » (Kaufmann, 2004 : 77). Il échafaude des trajectoires de vie possibles qui feront office de matière première à l'élaboration de son projet réflexif de soi. Ces trajectoires de vie ne sont pas purement arbitraires, au sens de foncièrement virtuelles ; elles intègrent les expériences de vie de l'individu, son contexte de socialisation et ses rapports avec autrui (Kaufmann, 2004 : 77). En ce sens, elles se conçoivent de façon réflexive.

À travers la perpétuelle réévaluation et le réajustement récursif de ces choix, la trajectoire de vie de l'individu est continûment ouverte et évaluée. Elle n'est donc jamais fixée définitivement (Martuccelli, 2002 : 355). Aussi, parce qu'elle découle des choix de l'individu, elle n'est pas tracée à l'avance et « *n'est pas et ne fut jamais la seule possible* ». La trajectoire de vie singulière d'un individu n'apparaît pas comme une coïncidence ; elle est choisie parmi l'ensemble des trajectoires possibles.

L'exercice de réflexivité que commande le processus identitaire contraint l'individu à « *prendre une distance critique avec sa propre existence* » (Kaufmann, 2004 : 195). En effet, la réflexivité s'oppose fondamentalement à la stabilité identitaire parce qu'elle sous-tend de perpétuelles interrogations et une incessante remise en question, voire une

destruction des certitudes établies. Le processus réflexif implique un regard évaluatif et actif sur les événements passés ce qui est source d'instabilité. En conséquence, l'individu a grand besoin de la sécurité ontologique que confère la sensation d'une continuité de soi à travers le temps. Cet ancrage ontologique qui permet à l'individu de poursuivre le cours de sa vie au quotidien est en partie assuré par les routines et est également tributaire de la cristallisation temporaire d'un sens à sa vie (Giddens, 1991 : 40).

L'ancrage ontologique de l'individu est particulièrement mis à l'épreuve lorsque celui-ci traverse des moments critiques de vie. Un moment critique ou épiphanie est un événement, une expérience qui marque et réoriente sa vie et remet sensiblement en question ses pratiques et ses structures de signification (Denzin et Lincoln, 1989 : 33; Giddens, 1991 : 143). Ce sont des événements qui forcent une modification drastique de ses habitudes de vie, qu'il s'agisse d'événements difficiles à traverser³³ ou encore d'événements potentiellement positifs³⁴. Face à un moment critique, l'individu est forcé de prendre des décisions dont les conséquences réaligneront à divers degrés son projet réflexif de soi. Ces moments critiques occasionnent des ruptures biographiques (Giddens, 1991 : 143).

Confiance fondamentale et confiance active

Dans ces conditions anxiogènes la confiance est un élément indispensable au maintien de la sécurité ontologique de l'individu. La confiance lui permet de poursuivre ses activités normales au quotidien en réduisant l'angoisse liée à certains questionnements et événements.

À la base de toute forme de confiance réside la confiance fondamentale, laquelle s'acquiert pendant la petite enfance à travers la certitude de la permanence des choses et des gens, ainsi que par la sécurité d'un monde tenu pour acquis que confère cette certitude (Giddens, 1991 : 242). Sur la base du vécu quotidien, la confiance fondamentale

³³ Par exemple, les maladies, la perte d'un être cher, une rupture amoureuse.

³⁴ Tel que l'entrée dans un nouvel univers professionnel, une migration sociale ascendante ou le début d'une nouvelle relation amoureuse Beck, U. et E. Beck-Gernsheim (1995). *The normal chaos of love*, Cambridge, Polity Press, 231 p, Francoeur, D. (2000). *Transformation de soi, des relations entre proches et du sociétal en situation de modernité avancée*, Université Laval..

s'exprime par la capacité d'un individu à mettre entre parenthèses certains événements et questionnements qui sans quoi, pourraient s'avérer alarmants et anxiogènes. La confiance fondamentale permet à l'individu de poursuivre le cours de son quotidien (Giddens, 1991 : 127).

Par ailleurs, vu la désinstitutionnalisation, en contexte de modernité avancée les liens de confiance ne sont pas spécifiés par les normes institutionnelles en vigueur, ils sont forgés par l'individu lui-même à travers l'émergence de liens affectifs. La confiance n'est pas accordée aveuglément : l'individu choisit à qui il veut accorder sa confiance. De plus, l'attribution de la confiance est soumise au processus de réflexivité, elle peut être maintenue comme elle peut être retirée en tout temps. Le lien de confiance ne peut pas être tenu pour acquis, il est continuellement évalué au fil de son évolution. C'est pourquoi Giddens fait référence au concept de « confiance active. » Le maintien d'un lien de confiance est tributaire d'un travail actif et perpétuel qui implique un engagement réciproque de la part des individus concernés et une forme d'investissement d'une assurance en autrui. Puisque les relations entre proches ne sont plus assurées par les liens familiaux et ne sont pas nécessairement tributaires de référents spatiotemporels, l'individu a beaucoup plus de latitude quant au choix de ceux qu'il considèrera comme ses proches. Par contre, sa sécurité ontologique n'est plus assurée par les liens familiaux comme ce l'était auparavant. Il s'avère que l'individu investit sa confiance essentiellement dans les relations d'amitié et les relations amoureuses. En effet, la relation amoureuse est le foyer où l'individu loge de plus en plus sa confiance : il y construit sa sécurité ontologique³⁵. L'attention que l'individu accordera à l'éclosion et au développement d'une relation amoureuse prend donc des proportions en conséquence. Ces relations de confiance impliquent l'engagement de chacun, l'ouverture de soi réciproque ainsi que la connaissance de soi et de l'autre (Francoeur, 2000 : 63).

³⁵ Beck, U. et E. Beck-Gernsheim (1995). *The normal chaos of love*, Cambridge, Polity Press, 231 p. soutiennent que dans notre société contemporaine désinstitutionnalisée l'individu cherche à contrebalancer la perte de l'ancrage ontologique que lui procuraient les traditions et les normes institutionnelles principalement à travers les relations intimes, et tout particulièrement les relations amoureuses. Il s'ensuit, selon ces auteurs, une « glorification » et une idéalisation de l'amour d'où, pour l'individu, l'importance que prend le partenaire amoureux est proportionnelle au vide émotif et ontologique qui l'habite.

Transformation de l'intimité et relation pure

Le contexte social contemporain suppose de nouvelles conditions de structuration des relations entre proches (Giddens, 1992) et change radicalement la manière dont elles se vivent. Par ricochet cela contribue à redéfinir la notion d'intimité et donne lieu à une nouvelle forme de relation amoureuse que Giddens (1994) nomme la « relation pure. »

La relation pure en est une où les individus impliqués y entrent uniquement pour les bénéfices intrinsèques qui en découlent au niveau de la qualité des échanges et de l'intensité émotionnelle. Elle est maintenue tant et aussi longtemps que les deux partenaires en tirent suffisamment de satisfaction et estiment qu'elle est émotionnellement égalitaire et respecte leur autonomie individuelle (Giddens, 1992 : 58). Ce type de relation comporte un ensemble de particularités découlant de certaines des caractéristiques fondamentales de la modernité avancée, plus précisément la confiance active et le mécanisme de réflexivité.

La relation pure n'est pas tributaire de codes sociaux-économiques externes. Elle est totalement indépendante du respect d'obligations et de préceptes moraux imposés de l'extérieur. Elle repose plutôt sur le mécanisme de confiance active. De plus, elle est autoréférentielle : elle se construit à partir d'éléments qui lui sont intrinsèques.

Ainsi, la « relation pure » définit de nouveaux rapports d'autonomie et de dépendance entre les individus. Elle ne perdure que dans la mesure où les deux partenaires amoureux en tirent satisfaction et gratification. Compte tenu du fait qu'elle n'existe que pour elle-même, elle est sujette à être remise en question par tout incident perturbateur se produisant entre les deux partenaires (Giddens, 1991 : 89, 90). En effet, la relation pure est soumise au processus de réflexivité. D'une part, elle est constamment réévaluée par chacun des partenaires à travers la composante de réflexivité au niveau individuel. D'autre part, elle comporte un élément de réflexivité au niveau relationnel qui s'exprime à travers la construction intersubjective du récit relationnel. Ce dernier est continuellement révisé à la lumière de son développement. Chacun d'eux s'interroge constamment à savoir comment il se sent et se perçoit dans la relation, ce qu'il en obtient comme bienfaits et avantages (Giddens, 1991 : 92).

Il est à noter que le début d'une relation amoureuse est un moment critique de vie parce qu'elle déstabilise et désorganise les habitudes et routines fondatrices de la sécurité ontologique des deux partenaires (Giddens, 1991 : 79). De par son flottement et son incertitude caractéristiques, une nouvelle relation amoureuse peut donc être génératrice d'une forme d'angoisse (Kaufmann, 2004 : 239). En contrepartie, elle s'ouvre pour les deux partenaires sur une multitude de projets de soi possibles. En début de relation, chacun des individus se rêve, se projette les scénarios possibles d'un futur à deux, les pondère et les évalue. Il se lance dans un exercice de réflexivité et révisé sa trajectoire de vie à la lumière de l'évènement provocateur d'une rupture biographique. L'entrée en relation amoureuse renouvelle le processus identitaire.

Par ailleurs, dépourvue de tout ancrage externe, la relation pure doit pouvoir s'enraciner dans un élément qui lui est intrinsèque et lui assure une certaine fixation. Cet élément réside dans l'engagement des deux partenaires à la relation. Il est central à la relation pure. Il requiert que les deux partenaires soient pleinement conscients de l'autoréférentialité et du procès de réflexivité qui s'applique à la relation, de même que des tensions qui en découlent. Pleinement conscients, les partenaires s'y engagent volontairement et décident d'endosser le risque inhérent à la relation du fait que cette dernière soit maintenue seulement dans la mesure où les deux partenaires en tirent une satisfaction et des avantages émotifs. La rupture s'y inscrit comme horizon possible dès le début (De Singly, 2003 : 80). La relation pure est « *good enough until further notice* » (Giddens, 1991 : 187) et les partenaires qui s'y engagent doivent être pleinement conscients de ce risque. C'est pourquoi elle peut paradoxalement être source d'angoisse³⁶. L'engagement qu'elle suppose implique que les deux partenaires assument le risque de renoncer aux opportunités qui se présentent à l'extérieur de la relation (Giddens, 1991 : 93). Cette renonciation pourtant fondamentale à la relation pure s'oppose à la réflexivité qui lui est

³⁶ De Singly, F. (2003). « Intimité personnelle et intimité conjugale. À la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées. », vol. xxxv, no 2, p. 79-96. avance que le concept de la relation pure ne tient pas compte du besoin de sécurité ontologique des partenaires. L'individu de la modernité avancée subit les coups et contrecoups du quotidien et a besoin de trouver le réconfort psychologique que peut lui procurer une relation amoureuse stable à travers la vie commune et ses routines. Aussi, en réalité, le besoin d'autonomie des deux partenaires cède souvent une certaine place à la fidélité et à l'engagement à long terme afin que la relation puisse combler le besoin de sécurité ontologique des deux partenaires. La relation pure, dans les faits, ne serait pas totalement « pure » de toute dépendance affective.

aussi éminemment intrinsèque. C'est ce qui explique pourquoi la relation pure demeure très fragile à moyen et long-terme et que souvent, du moins à ses débuts, l'avenir est en quelque sorte absente. La relation se vit alors au présent et peu de projets précis d'avenir, voire aucun, sont élaborés (Kaufmann, 1993 : 54).

Or dans le contexte social actuel, les modes de rencontre de potentiels partenaires amoureux sont de plus en plus médiatisés via les plateformes de médias sociaux, les sites de rencontres Internet et de plus en plus via les applications cellulaires y étant dédiées. Ces modes de rencontre sont désormais considérés comme une façon socialement acceptable de rencontrer un potentiel partenaire amoureux de long-terme (Smith et Anderson, 2016 apud Hobbs, Owen et Gerber, 2017; Ward, 2016b : 1). Selon une enquête nationale du Pew Research Center conduite en juillet 2015 aux États-Unis auprès de 2000 adultes âgés entre 18 et 64 ans, 15 % des Américains avaient déjà eu recours à ces modes de rencontre. Cette tendance est à la hausse alors que ce chiffre se situait à 11% en 2013. Ward (2016a : 83) rapporte qu'en date de 2015 l'application cellulaire de rencontre Tinder avait plus de 50 millions d'utilisateurs dans plus de 196 pays et 9,6 millions d'entre eux y avaient recours quotidiennement. Cela n'est pas sans avoir une incidence notable sur la volatilité propre aux débuts d'une relation amoureuse. De fait, ce phénomène exacerbe le processus de réflexivité qui s'applique d'or et déjà aux relations amoureuses dans notre société contemporaine. Bauman (2003, 2007, 2012 apud Hobbs, Owen et Gerber, 2017 : 272) avance que ces modes de rencontre amoureuse témoignent des récents vastes changements technologiques et sociaux et ont transformé en quelque sorte les fréquentations amoureuses en un jeu de commodité. Hobbs, Owen et Gerber (2017 : 272) abondent dans le même sens en affirmant qu'une révolution numérique est en cours en ce qui a trait aux fréquentations amoureuses et aux romances contemporaines. Dans ce contexte, les adultes célibataires ont l'impression d'avoir accès à un inépuisable gisement de potentiels partenaires amoureux à la portée d'un click ou d'un message texte via les modes de rencontres numériques. Ces derniers ont remplacés les modes de rencontre amoureuse traditionnels propres aux sociétés institutionnalisées tel que la famille et les réseaux d'amis (Hobbs, Owen et Gerber, 2017 : 272). Aussi ces nouveaux modes de rencontre font en sorte que les individus en début de relation amoureuse savent qu'ils peuvent facilement retourner sur le « marché des fréquentations amoureuses » à la

recherche d'autres opportunités de rencontres, lesquelles sont abondantes, advenant que la relation dans laquelle ils sont impliqués ne les satisfait pas pleinement (Bauman, 2003: 65 *apud* Hobbs, Owen et Gerber, 2017 : 272; Best et Delmege, 2012 *apud* Ward, 2016b : 5). Cela contribue à exacerber la réflexivité caractérisant déjà les relations pures. Qui plus est, certains individus affirment que les modes de rencontres numériques leur permettent de s'engager simultanément dans plusieurs fréquentations amoureuses, du moins dans leur phase initiale, explorant différentes opportunités en quête du parfait partenaire (Hobbs, Owen et Gerber, 2017 : 278). Toutefois, ces individus admettent également que bien que ces modes de rencontres leur donnent une liberté accrue et davantage d'opportunités, ils sont également sources de nouvelles anxiétés quant aux risques inhérents qu'ils impliquent advenant un réel engagement. De même ils ne sont pas sans conséquences négatives sur la confiance et l'estime de soi, notamment à cause de l'évaluation subjective que renvoie ces médias aux individus les utilisant (Hobbs, Owen et Gerber, 2017 : 282). En effet, les usagers d'applications cellulaires de rencontre telles que Tinder sont tentés de se présenter un profil reflétant une facette idéale de leur identité en sélectionnant stratégiquement leurs photos, leur auto-description, leurs attitudes et leurs affiliations sociales en fonction des partenaires qu'ils désirent attirer (Ward, 2016b : 3). Aussi, le repérage de potentiels partenaires repose sur ces mêmes critères plus ou moins arbitraires et superficiels. Ces stratégies donnent parfois lieu à des tromperies et le rejet de tentatives de communication d'un usager est prompt, sans appel et parfois tout aussi arbitraire (Ward, 2016a : 85; 2016b : 3). Dans un tel environnement l'authenticité des rencontres devient questionnable et la confiance entre les partenaires amoureux est nettement plus difficile à établir, du moins en début de relation. Or la confiance est absolument essentielle à la continuité et à la stabilité de la relation pure. Il doit y avoir confiance de part et d'autre des deux partenaires et comme pour tout lien de confiance en contexte de modernité avancée ce lien ne peut être tenu pour acquis, il doit être constamment ouvert par les deux partenaires de la relation. De dire (Giddens, 1991 : 96), « *la confiance en l'autre doit être gagnée ...* »³⁷. Chacun des individus doit à la fois être digne de confiance et doit pouvoir faire confiance. La seule conjoncture qui puisse assurer l'émergence d'un tel lien de confiance est l'ouverture de chacun des partenaires à l'autre,

³⁷ Traduction libre de « the trust of the other as to be won ».

vu l'hypothèse de leur engagement mutuel. Un partenaire digne de confiance en est un qui se voit accorder crédit de la part de l'autre partenaire sans qu'il n'y ait besoin d'une constante surveillance. En contre partie, le partenaire digne de confiance accepte sans problème de se soumettre à une « vérification » par l'autre partenaire si demandée. Le partenaire digne de confiance est reconnu comme intègre, mais en vertu du caractère égalitaire de la relation pure, il doit pouvoir en tout temps justifier ses actes auprès de l'autre partenaire (Giddens, 1992 : 191). La confiance s'érige graduellement au fur et à mesure que chacun des partenaires apprend à connaître la personnalité de l'autre et peut se fier à une certaine récurrence de ses actes et de ses réactions face à une situation donnée. Les partenaires à la relation peuvent compter sur ce que chacun d'eux fait et dit (Giddens, 1992 : 96). Un partenaire digne de confiance est donc authentique : il possède une excellente connaissance de lui-même et sait révéler cette connaissance que ce soit discursivement ou par ses comportements (Giddens, 1991 : 187). Il est également responsable de ses gestes et dires³⁸.

Dans le cadre d'une relation pure, l'intimité implique que chacun des partenaires révèle à l'autre des sentiments et des émotions qu'il n'afficherait pas en contexte extérieur à la relation, et encore moins au grand public. La confiance accordée de part et d'autre des partenaires est implicite à la révélation de ces émotions : chaque partenaire doit avoir confiance que sa sensibilité ne sera pas dévoilée par l'autre (Giddens, 1992 : 138). L'intimité est également une forme d'engagement dans la qualité de la relation : les partenaires s'engagent à prendre les décisions et à poser les gestes nécessaires pour faire croître la relation de sorte qu'elle soit avantageuse pour chacun d'eux. Elle sous-tend la promesse de faire ce qu'il faut pour raffermir le lien émotif en jeu et pour que ce lien ait la capacité de survivre aux difficultés, voire aux crises pouvant se présenter dans le futur.

Par ailleurs, l'intimité, pour qu'elle ne tombe pas dans la dépendance envers autrui, requiert un équilibre entre d'une part, l'ouverture à l'autre et le partage de ses expériences

³⁸ Sans un élément de responsabilité, la confiance peut glisser vers une relation de dépendance à sens unique. Par contre, il n'est pas possible pour un partenaire d'être tenu responsable sans se voir accorder la confiance de l'autre, puisqu'une telle situation impliquerait que le partenaire dit « responsable » soit constamment soumis à l'examen rigoureux de ses actions et de ses motifs Giddens, A. (1992). *The transformation of intimacy. Sexuality, love and erotism in modern societies*, Stanford, Stanford University Press, 212 p..

et de ses émotions et, d'autre part, le maintien d'une solide autonomie personnelle par chacun des individus (Giddens, 1991 :95). L'amour qui émerge d'une relation pure correspond à ce que Giddens nomme « amour confluent. » L'amour confluent en est un lucide où chaque partenaire demeure lui-même et ne tombe pas dans une dynamique de perte de soi et de fusion à l'autre (Giddens, 1992 : 62).

Intimité personnelle et intimité conjugale

L'équilibre entre l'intimité personnelle et l'intimité conjugale commande un arbitrage entre l'indépendance personnelle et la demande de synergie conjugale, entre l'ouverture à l'autre et l'autonomie (De Singly, 2003 : 82).

Cette synergie, lorsqu'elle s'apparente à une fusion, peut dans certain cas être vécue comme une potentielle invasion de soi par autrui, une intrusion dans son territoire personnel. Ces territoires personnels sont en quelque sorte des réserves d'informations sur lesquelles l'individu exerce un contrôle d'accès (De Singly, 2003 : 82)³⁹. En fait, de façon générale, deux types d'offense territoriale sont possibles. D'une part, un des partenaires peut tout bonnement envahir le territoire personnel de l'autre alors que d'emblée, il n'y est pas autorisé. D'autre part, un des partenaires peut décider en toute conscience d'éviter le partage d'un de ses territoires personnels⁴⁰. Dans les deux cas, l'un des partenaires peut vivre cette situation comme une menace à la relation et peut ressentir un sentiment d'insécurité. Il est question d'un équilibre à établir au sein de la relation amoureuse entre le « je » et le « nous ». Dans le cas d'une relation pure, l'équilibre s'obtiendra à la faveur du « je ».

Cette primauté du « je » dans la relation pure prend place au fur et à mesure que les élans plus insoucians du début de la relation se relâchent et que la relation évolue et se stabilise.

³⁹ Par exemple, le respect des courriels personnels de son partenaire, la possession d'un téléphone cellulaire privé dont les numéros de téléphone programmés sont inconnus du conjoint.

⁴⁰ Prenons par exemple un partenaire qui conserve et entretient une amitié totalement à l'extérieur de la relation de couple. La relation amicale devient alors un territoire personnel que le partenaire ne désire pas partager avec son conjoint. Ce dernier peut vivre cette mise à l'écart comme une offense. Le cas est exacerbé si le conjoint considère que le temps accordé par son partenaire à la relation amicale empiète sur le temps « commun » accordé à la relation amoureuse Kaufmann, J.-C. (1993). *La sociologie du couple*, Paris, Presses Universitaires de France..

Les partenaires commencent alors à délimiter leur territoire, à établir des seuils, individualité. Il élabore des projets à lui seul et se garde des pensées intimes. Dès lors, les partenaires ont conscience qu'ils devront se partager entre les moments et terrains individuels et ceux réservés à la relation amoureuse (Kaufmann, 1993 : 73).

2.1.3 Le contexte de modernité avancée comme toile de fonds à l'étude des relations amoureuses au travail

Rencontrer son partenaire amoureux au travail ne correspond pas toujours à la façon traditionnelle de le faire. De fait, le phénomène était moins courant ou en tout cas, vécu moins ouvertement, à l'ère de la modernité institutionnelle⁴¹, il y a de cela quelques 40 ans (Collins, 1983 : 144). L'entrée des femmes sur le marché du travail au cours des dernières décennies et leur ascension graduelle dans la hiérarchie organisationnelle a de toute évidence favorisé le phénomène (Kolesnikova et Analoui, 2013 : 37). Toutefois, l'essor de ces phénomènes n'aurait pas été aussi remarquables n'eut été des caractéristiques propres au contexte de modernité avancée. Les propriétés du contexte social contemporain favorisent et soutiennent leur perpétuation.

Les institutions n'ayant plus autant le pouvoir d'organiser le cours de l'action au sein des sociétés, l'individu a moins à se conformer aux pressions externes en provenance de normes morales et institutionnelles quant au choix d'un partenaire amoureux. Lorsque l'occasion se présente, peu de censure, à toutes fins pratiques, ne s'exerce sur lui quant à son choix d'entrer ou non dans une relation amoureuse. Le futur de l'individu en contexte de modernité avancée est ouvert sur une infinité de projets contrefactuels. Entreprendre une relation amoureuse au travail peut être l'un de ces projets.

Dans le contexte contemporain où les rencontres amoureuses sont de plus en plus médiatisées via les plateformes de médias sociaux et les applications cellulaires de rencontres, rencontrer son partenaire amoureux au travail comporte certains avantages. En effet, comme je l'ai souligné plus tôt, non seulement la médiatisation numérique des

⁴¹ Je retiens ici la terminologie de Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Collin.. Selon Kaufmann, l'ère de la modernité institutionnelle commence à perdre du terrain durant la période suivant la Seconde Guerre mondiale pour conduire ultimement à l'ère contemporaine dite de modernité avancée.

rencontres amoureuse engendre beaucoup d'instabilité et de volatilité du moins au début des fréquentations amoureuses et elle compromet parfois l'authenticité du processus de rencontre. Cette conjoncture particulière caractérisée par des échanges virtuels peut être source d'insécurité et d'angoisse pour les individus qui y ont recours. Elle peut également miner la confiance entre les partenaires amoureux, confiance pourtant fondamentale à toute relation amoureuse de plus long terme. En contrepartie, sur le lieu de travail, les individus se côtoient et interagissent sur un terrain réel. Leurs comportements et attitudes sont directement observables et laissent entrevoir à tout le moins une partie de leur identité dans son authenticité. Ainsi, le lieu de travail offre un terrain où peut s'amorcer une relation d'intimité fondée sur des interactions tangibles qui permettent l'émergence d'un lien de confiance entre les individus. En ce sens, une relation amoureuse qui prend forme au travail offre un potentiel sécurisant et stabilisant dans le tourbillon éphémère des fréquentations amoureuses contemporaines.

Je rappelle que l'objectif de ma recherche, est de comprendre le rôle que joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire et plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire. Je veux saisir les dynamiques émotives et subjectives que sous-tend cette relation, l'impact qu'elle a sur la structuration l'identitaire des deux partenaires.

Au niveau de l'individu, il sera question de l'identité de soi et du projet réflexif de soi, dimensions sur lesquelles repose ma question de recherche. J'établirai que toute relation amoureuse, dont celles qui prennent forme en milieu organisationnel, exerce une influence fondamentale sur ces dimensions et j'exposerai comment et pourquoi cela se produit. Ce faisant, je soulignerai en quoi ce procès exerce des tensions au niveau de la sécurité ontologique de l'individu, ce qui ouvrira une fenêtre sur les dynamiques émotives et subjectives sous-jacentes à toute relation amoureuse.

L'identité de soi est substantiellement perturbée au moment de l'éclosion et des premiers temps de développement d'une relation amoureuse. L'entrée en relation, tel un moment critique de vie, vient remanier les habitudes et routines fondatrices de la sécurité

ontologique des deux partenaires. La continuité de soi que confère l'identité est soudainement brisée. Comme pour toute relation amoureuse, celle qui prend forme au travail assujettit les deux partenaires à un processus de reformulation identitaire. Cette reformulation sera possiblement plus marquée puisque les deux individus en question ressentiront une désorientation identitaire non seulement dans la sphère privée mais dans la sphère publique de leur vie, à savoir sur les lieux de travail, dans la mesure où cette relation est révélée et affichée dans l'organisation. En effet, dans d'autres circonstances de mise en relation amoureuse, l'insertion du couple dans la sphère publique vient plus tardivement. Le défi identitaire des deux partenaires est alors exacerbé par ces conditions particulières.

L'entrée en relation amoureuse fait en sorte que le projet réflexif de soi est amené à changer : il doit désormais tenir compte de la possibilité de scénarios futurs à deux. Le futur à conquérir en est désormais un qui doit tenir compte d'une potentielle relation amoureuse à long terme. La forme que prendra alors cette relation dépendra entre autres de l'intimité et de la confiance qui s'y instaurera, de même que du besoin d'autonomie respectif des deux partenaires. Les partenaires d'une relation amoureuse au travail feront face à un défi quant à l'équilibre entre l'intimité personnelle et l'intimité conjugale, le besoin d'indépendance et d'autonomie et la demande de synergie de couple. Dans ces conditions particulières, le milieu de travail n'est désormais plus un terrain où les deux partenaires ont l'opportunité de se développer un territoire personnel. Surtout dans un cas où ils sont amenés à travailler en étroite collaboration, le lieu de travail ne pourra aucunement leur servir de refuge pour se construire une réserve d'information à accès contrôlé.

Vu le contexte social désinstitutionnalisé et par le fait même quasi-dépourvu de contraintes morales externes et institutionnelles, cette relation amoureuse aura un caractère autoréférentiel. Elle aura tendance à s'approcher de la relation pure et sera soumise à un processus de réflexivité tant au niveau individuel qu'au niveau relationnel. En effet, non seulement l'individu révisé continuellement la relation à la lumière de son récit de vie, la relation amoureuse en elle-même est constamment réévaluée compte tenu de son évolution à travers la construction intersubjective du récit relationnel. Ce double

processus de réflexivité est potentiellement déstabilisant et générateur d'anxiété sur le plan ontologique. En conséquence, le degré auquel la relation sera « pure » dépendra entre autres du besoin de sécurité ontologique des partenaires.

Même si la société contemporaine en est une désinstitutionnalisée, il n'en demeure pas moins que l'on s'attend à ce que les individus se conforment à un ensemble de balises comportementales et de rôles sociaux en conformité avec le contexte et le sous-système social dans lequel se trame leur action. L'organisation en tant que sous-système social commande un ensemble de rôles à ses membres. Certains de ces rôles s'expriment sous forme de mécanismes de régulation visant à minimiser et contrôler les manifestations d'émotions dans l'organisation. Ces balises comportementales viendront inévitablement interférer avec les dynamiques issues d'une relation amoureuse entre deux de ses membres. Les relations amoureuses sont par définition chargées d'émotions et de subjectivité. Dans un contexte organisationnel où les émotions sont perçues comme source d'instabilité, les relations amoureuses ne sont pas les bienvenues. Sans aucun doute, les individus impliqués devront continuellement veiller à la gestion étroite des émotions émanant de leur relation amoureuse ; ils pourront difficilement se soustraire aux mécanismes de régulation et de contrôle des émotions prescrits par l'organisation. De par leur nature contraignante, ceux-ci affecteront assurément certaines dimensions de l'expérience émotionnelle quotidienne des partenaires dans leur relation amoureuse.

Selon la culture organisationnelle propre à chaque organisation les relations amoureuses au travail sont plus ou moins tolérées et acceptées. Le degré auquel elles peuvent être vécues et affichées publiquement par les partenaires lors de leurs interactions au travail varie d'un milieu de travail à l'autre. Dans une situation où l'organisation est réfractaire à ce que les partenaires vivent ouvertement leur relation amoureuse sur les lieux de travail, ces derniers ressentiront potentiellement des dissonances émotionnelles lors de leurs interactions au travail en présence de collègues. De fait, la nécessité de respecter les balises fixées par l'organisation commandera parfois des partenaires qu'ils affichent des émotions et des comportements qui ne concordent pas nécessairement avec leur ressenti intérieur. De telles circonstances peuvent s'avérer source de tensions, de confusions et d'incompréhension entre les deux partenaires si, dans un contexte particulier, l'un d'eux

ne décode pas que l'autre ne fait que se conformer aux balises comportementales fixées par l'organisation. Advenant que ces incidents se produisent à répétition, la relation amoureuse en elle-même pourrait éventuellement être compromise. Une telle situation peut nuire à la confiance entre les deux partenaires et à la construction de l'intimité qui les unit. Cette conjoncture est potentiellement source d'angoisse ontologique pour les deux individus.

En résumé, le phénomène des relations amoureuses au travail prend place dans un contexte social désinstitutionnalisé. Comme toute relation amoureuse, tel un moment critique de vie, le début d'une relation amoureuse qui prend forme au travail déstabilise l'identité des deux individus et concourt à renouveler leur processus identitaire. De la même façon, cette relation amoureuse a assurément un impact sur le projet réflexif des partenaires lequel s'ouvrira désormais sur une possibilité d'un avenir à deux. En fonction du besoin de sécurité ontologique des deux partenaires, elle tendra vers la forme de relation dite pure. Cette relation amoureuse sera soumise à un double processus de réflexivité, soit au niveau individuel et au niveau relationnel. Un défi particulier auquel les partenaires de ce type de relation feront face est l'atteinte d'un équilibre entre le besoin d'une synergie de couple et le besoin d'autonomie et d'intimité personnelle de chacun d'eux. Ce défi découle de la coprésence physique accrue des partenaires du fait qu'ils se côtoient presque inévitablement sur les lieux de travail. Pour chacun d'eux, cette situation rend le retrait dans l'intimité personnelle d'autant plus difficile à réaliser et peut être source de tension pour la relation. Finalement, le respect des balises comportementales en vigueur dans l'organisation peut parfois semer la confusion entre les deux partenaires, être source de tension dans la relation et nuire à leur confiance mutuelle.

2.2 L'identité narrative

Il y a un temps pour vivre et un temps pour témoigner de vivre.
Albert Camus, 1957

En ce qui a trait à la notion d'identité, ma recherche s'inscrit dans le mouvement narratif en sciences sociales selon lequel nous vivons dans un monde de récits et que l'identité de soi est construite à travers la narration de soi (Smith et Sparkes, 2008; Ricoeur, 1991 : 76

apud Teichert, 2004). Smith et Sparkes (2008) précisent qu'il existe plusieurs conceptualisations de l'identité narrative lesquelles peuvent être répertoriées, entre autres, selon la prépondérance qu'elles accordent à l'impact du facteur individuel et du facteur de l'interaction sociale dans la construction de cette identité (Smith et Sparkes, 2008 : 2). Aux fins de ma recherche, je retiens la conceptualisation intersubjective de l'identité narrative. Il s'ensuit que d'une part la construction identitaire émerge de l'individu en tant que tel à travers l'interprétation et la mise en récit de ses souvenirs, de ses routines, de ses émotions, de ses idées et croyances (Bruner, 2002 apud Smith et Sparkes, 2008 : 15). D'autre part, cette construction identitaire résulte également du processus de socialisation de l'individu à travers sa perception subjective de l'image de soi que lui reflètent les autres (Bruner, 2002 : 65 apud Smith et Sparkes, 2008 : 15; Ricoeur, 1969 apud Teichert, 2004 : 186).

La conceptualisation intersubjective de l'identité narrative suppose la double posture d'une épistémologie et d'une ontologie constructiviste (Smith et Sparkes, 2008 : 13). Une posture épistémologique constructiviste implique que le savoir est considéré comme subjectif et socialement construit : il n'est pas possible de déterminer si la représentation du réel par le chercheur est objectivement vraie (Smith et Sparkes, 2008 : 9,13). Une posture ontologique constructiviste sous-tend que l'expérience de la réalité et du soi n'existe pas de façon objective : elle est tributaire de notre perception et ne peut exister indépendamment de cette dernière (Smith et Sparkes, 2008 : 13).

Plus spécifiquement, je retiens la conceptualisation de l'identité narrative élaborée par Ricoeur (1983, 1984, 1986, 1990, 1991) laquelle sous-tend une position intersubjective de l'identité. Faisant écho au processus identitaire en contexte de modernité avancée et au projet réflexif de soi avancé par Giddens (1991) dont j'ai traité à la section précédente, il est question d'un processus réflexif et dynamique où l'individu construit lui-même son identité tout en assimilant, interprétant et intégrant les particularités de son environnement culturel et social de même qu'en interagissant et composant avec autrui (Marion et Nairn, 2011 : 34; Teichert, 2004 : 186). Ainsi l'individu ne construit pas son identité en vase clos tel une entité autonome mais cette identité n'est pas pour autant le produit passif de son contexte social d'interaction (Teichert, 2004 : 186). Cette conceptualisation veut que

l'identité personnelle émane de la construction d'un narratif du soi suivant un processus de mise en intrigue en trois étapes itératives et circulaires. Ce processus implique que l'identité qui en résulte n'est fixée que temporairement. De fait, elle demeure en perpétuelle évolution. Cette conception identitaire repose sur trois notions fondamentales, la *mêmeté* et l'*ipséité* lesquelles rendent compte de la tension perpétuelle qui s'exerce entre permanence et mouvement dans la construction identitaire (Marion et Nairn, 2011 : 30) et l'*autre* qui rend compte de la dimension intersubjective de cette construction (Ricoeur, 1990 : 14).

2.2.1 Le récit de vie en tant que système auto-poïétique

De dire Ricoeur (Ricoeur, 1990 : 138) « *les vies humaines sont plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leur sujet* ». En effet, les histoires de vie en rendent le cours plus intelligible pour autrui et pour soi-même particulièrement lorsque leur sont appliquées le modèle narratif et l'intrigue qui lui est propre. La compréhension de soi est une interprétation de soi où le récit joue le rôle de médiation. Il en émerge l'identité narrative de l'individu laquelle répond à un besoin de cohérence interne, d'unité de soi et d'impression de continuité de sa personne à travers le temps. Elle constitue un moyen par lequel l'individu peut se réapproprier sa vie malgré un environnement déroutant à partir des faits temporels et personnels qui émergent d'un processus d'expressions et d'expériences (Pineau et Le Grand, 1993 : 3). L'identité narrative est source d'élucidation pour l'individu : il s'en dégage une construction de sens. Elle amène l'individu à recontextualiser son vécu, les émotions qui se rattachent à ses expériences de vie ainsi que le sens que prennent ces expériences dans l'ensemble de sa trajectoire de vie (Atkinson, 1998 : 10; Teichert, 2004 : 138). De fait, bien qu'un individu puisse être confus en ce qui a trait à ce qu'il est et à ce qui lui arrive à un moment du présent, s'il est capable de retracer grâce à la narration de sa vie comment et par quel parcours il en est venu à se trouver dans sa situation, il peut réussir à s'approprier et à intégrer son parcours de vie. Cet exercice, incontestablement de nature réflexive, contribue à lui conférer une vision de soi à la fois cohérente et contingente. L'individu dégage progressivement une compréhension en profondeur de son vécu. Il métabolise sous forme de mots les questionnements qui l'ont habité et a ainsi la possibilité de capter

rétrospectivement l'essence même de son existence, de son « expérience de vivre » (Atkinson, 1998 : 7). Ce faisant l'individu réalise un passage de la conscience pratique à la conscience discursive (Giddens, 1984 : 7).

Le potentiel clarificateur et révélateur du récit de vie est d'autant plus important si l'individu a traversé des événements troublants. En effet :

« Plus une expérience est forte / sensationnelle, moins rapidement elle peut être comprise. Il faut qu'elle se ré-exprime, qu'elle redéploie son mouvement en différé et au ralenti pour qu'elle puisse être saisie et ordonnée » (Pineau et Le Grand, 1993 : 76).

Ces événements bouleversants sont des moments critiques. Ils marquent des points tournant dans la construction identitaire de l'individu.

Le récit de vie peut donc être considéré comme un « *espace de réalisation du sujet* » ou « *système auto-poïétique* » (Flahaut, 1978 *apud* Pineau et Le Grand, 1993 : 94). À travers l'expression de son expérience de vie, l'individu crée un espace autoréférentiel qui lui est propre et pose ainsi les éléments essentiels de ce système (Pineau et Le Grand, 1993 : 94). L'exercice de réflexivité de l'individu sur ces éléments déclenche la métamorphose du récit de vie en ce système créateur d'où émerge un sujet en partie transformé parce que porteur d'une compréhension, d'un entendement, d'une conscience davantage affinée, sensible et cohérente de son « expérience de vivre. » Le récit de vie donne également à l'individu la possibilité de se projeter dans le futur en organisant son mode d'action à la lumière de cette compréhension, en élaborant des plans et des objectifs s'ouvrant sur des attentes futures (Teichert, 2004 : 183).

Structure du récit de vie, moment critiques et noyau central

La charpente du récit de vie est la succession temporelle des événements et des situations qui ont jalonné l'existence du narrateur (Bertaux, 1997 : 33). Contrairement à ce que laisse croire l'expression « trajectoire de vie » qui est souvent utilisée pour représenter le cours de l'existence d'une personne, la vie d'une personne ne se présente pas comme un chemin rectiligne et harmonieux. La trajectoire de vie est un chemin continuellement heurté par des événements fortuits, des renversements de fortune, des contingences. Ce sont des

moments critiques qui modifient parfois radicalement le cours de la vie d'un individu et ce, souvent de façon brusque et incontrôlable (Bertaux, 1997 : 33; Ricoeur, 1990 : 168).

La mise en intrigue du récit de vie s'érige autour de ces moments critiques. Il s'agit du noyau central du récit de vie. En effet, malgré qu'il puisse exister une multitude de versions d'une même histoire réelle selon le point de vue qu'adopte l'individu et la situation dans laquelle il se trouve, le récit de vie possède un noyau central qui a pour caractéristique d'être relativement stable, les événements le définissant étant invariablement les mêmes (Teichert, 2004 : 184). En plus d'exhiber cette stabilité, ce noyau central se distingue par sa structure diachronique (Bertaux, 1997 : 71; Teichert, 2004 : 181). En effet, les moments critiques le constituant se succèdent selon une suite temporelle établie définissant des relations de causalité séquentielle (Marion et Nairn, 2011 : 34). Forcément, un événement qui est survenu *avant* ne peut être causé par un événement qui est survenu *après*. Ces relations de causalité sont aussi matérielles et indubitables que les événements en eux-mêmes. Autant l'individu devrait avoir mémorisé les moments critiques de sa vie, autant devrait-il en avoir mémorisé l'ordre et les relations causales. La structure diachronique du noyau central possède donc une objectivité discursive.

2.2.2 L'identité narrative selon Ricoeur

Ricoeur (1990 : 138) soutient que la compréhension de soi réside dans l'interprétation de sa vie à travers le récit qu'en fait l'individu. L'individu se reconnaît à travers les récits qu'il raconte à son sujet, il donne sens à sa trajectoire de vie et structure ainsi son identité (Ricoeur, 1988 *apud* Teichert, 2004 : 185). Seulement Ricoeur porte cette assertion à un niveau davantage impliquant en postulant que l'identité de soi est un récit. C'est le récit et sa mise en intrigue qui construit l'identité de l'individu en tant que personnage et narrateur de l'histoire racontée. En fait, c'est l'identité de cette histoire qui devient l'identité de l'individu personnage et narrateur : l'identité de soi est narrativité (Ricoeur, 1990 : 175).

Ricoeur (1990) reconnaît qu'une des différences fondamentales entre le récit de fiction et le récit de vie repose sur l'équivocité de la notion d'auteur (Taïeb *et al.*, 2005 : 759). En

effet la narration de soi implique que le personnage mis en intrigue est également l'auteur et le narrateur du récit de sa vie. Seulement, Ricoeur précise qu'en tant qu'individu, nous ne sommes pas réellement auteur de notre propre vie. Il maintient que nous en sommes plutôt co-auteur :

« *Quand je m'interprète dans les termes d'un récit de vie, suis-je à la fois auteur, narrateur et personnage ? Narrateur et personnage sans doute, mais d'une vie dont à la différence des êtres de fiction, je ne suis pas l'auteur mais au plus... ... le co-auteur* » (Ricoeur, 1990 : 189).

Il poursuit :

« *En faisant le récit d'une vie dont je ne suis pas l'auteur quant à l'existence, je m'en fais le co-auteur quand à son sens* » (Ricoeur, 1990 : 191).

En effet, bien que selon Giddens (1991) nous soyons garants de notre projet réflexif de soi, il n'en demeure pas moins que les contingences indissociables de notre condition humaine qui jonchent notre parcours de vie font que l'essentiel de son cours échappe à notre volonté.

Ricoeur fait également mention de l'état d'inachèvement qui caractérise la narration de soi. Contrairement à la fiction, rien ne peut vraiment faire figure de commencement et de fin dans la narration d'une vie réelle. De fait, on ne se souvient ni ne peut raconter notre naissance, et notre mort demeurera à être racontée dans le récit de ceux qui nous suivront (Ricoeur, 1990, 1991).

La construction narrative du soi : mise en intrigue et *Mimèsis*

À la base, Ricoeur a recours au concept de *Mimèsis* postulé par Aristote dans *La Poétique* pour élaborer son modèle de la construction narrative du soi à travers la mise en intrigue. La *Mimèsis* est l'activité mimétique, le processus de représenter qui produit cette mise en intrigue (Taïeb *et al.*, 2005 : 757).

Ricoeur postule que la construction de l'identité narrative de soi se fait à travers une *Mimèsis*, plus spécifiquement celle de la mise en intrigue du parcours de vie de l'individu.

À juste titre, c'est par la mise en intrigue que l'individu est en mesure de donner du sens aux événements de son parcours de vie en les combinant afin de les transformer en une histoire : « *L'intrigue est le médiateur entre l'évènement et l'histoire* » (Ricoeur 1986 : 16). Qui plus est, Ricoeur (1986 : 25) soutient que c'est par la mise en intrigue que les éléments et les facteurs disparates que sont les circonstances dans lesquelles se déroule l'action, les dispositions des individus impliqués dans le récit, leurs motifs d'action et leurs projets, de même que les hasards et contingences qui jonchent le parcours de vie de l'individu, sont transformés en un tout qu'est cette histoire.

Ricoeur détaille la *Mimèsis* en trois étapes : en amont se trouve la préfiguration ou *Mimèsis I*, que suit la configuration du récit à proprement parler, la *Mimèsis II*, laquelle donne lieu à la refiguration ou *Mimèsis III*. Seulement, ces trois étapes n'aboutissent pas en un tout fixé à jamais. Au contraire, elles engendrent une boucle herméneutique ouverte qui se répète continuellement (Piovano, 1986 : 262). En conséquence l'identité narrative demeure en perpétuelle évolution.

La *Mimèsis I* ou préfiguration réfère à la structure pré-narrative de l'expérience humaine. Établissant le parallèle avec le récit littéraire, Ricoeur (1983 : 125) précise que :

« ...la littérature serait à jamais incompréhensible si elle ne venait configurer ce qui, dans l'action humaine fait déjà figure. »

Selon Ricoeur, l'expérience de l'action humaine elle-même a une structure pré-narrative en ce sens que l'être humain est porté à voir dans l'enchaînement d'épisodes de sa vie des histoires non (encore) racontées :

« ...l'histoire d'une vie procède d'histoires non-racontées et refoulées, en direction d'histoires effectives que le sujet pourrait prendre en charge et tenir pour constitutives de son identité personnelle » (Ricoeur, 1965 : 142 *apud* Taïeb *et al.*, 2005 : 758).

Seulement, afin que l'individu soit capable de construire une intrigue, il doit d'abord « *pré-comprendre ce qu'il en est de l'agir humain, de sa temporalité* » (Ricoeur, 1983 : 125 *apud* Taïeb *et al.*, 2005 : 758). En effet, raconter nécessite qu'il soit familier avec les traits structurels de l'action humaine en général. Or l'action humaine se caractérise par

des buts qui engagent l'agent dont elle dépend. Elle réfère à des motivations qui expliquent son « pourquoi » et son « comment. » L'agent actant doit également pouvoir en être tenu responsable des conséquences (Gilbert, 2001 : 54). Finalement, en accord le concept de conditions non-reconnues de l'action avancé par Giddens (1989), Ricoeur (1983 :110) souligne que l'action humaine se trame dans des conditions que l'agent n'a pas produites mais qui font partie intégrante du champ de la praxis. En effet, ces conditions délimitent l'ensemble des interventions possibles par les agents et situent ces derniers dans des conditions favorables ou défavorables à leur action. Ricoeur précise que l'action humaine est aussi interaction en ce que « *agir c'est toujours agir avec les autres.* » La *Mimèsis I* en tant que préfiguration et précompréhension de l'action, implique que l'individu soit capable de relier entre eux ces divers concepts caractéristiques de la praxis humaine à travers le fil narratif de la mise en intrigue (Gilbert, 2001 : 54). Notons que la *Mimèsis I* requiert aussi que l'individu saisisse le caractère temporel associé à ce réseau conceptuel, à savoir que les motifs de l'action se rapportent au passé alors que les projets d'action concernent le futur. L'action humaine se situe dans le temps ; la praxis organise le présent en fonction du passé et en lien avec le futur (Gilbert, 2001 : 56).

La *Mimèsis II* est la configuration du récit de vie, soit l'opération de mise en intrigue en tant que telle. C'est l'étape où les événements d'une vie sont transformés en histoire. Ils sont racontés non seulement en terme de causes et d'effets mais aussi de l'intentionnalité de l'action humaine. La *Mimèsis II* cherche à produire une compréhension nouvelle des faits. En effet, lorsque le récit de vie est produit, les événements qui le structurent participent désormais de l'histoire racontée, ils ne font plus partie de la vie qui elle, a déjà été vécue. C'est ainsi que faire le récit de sa vie demande de prendre une distance par rapport à son expérience de vivre (Gilbert, 2001 : 73). Cette expérience de vivre devient alors extérieure au soi que met en scène le récit. Le texte qu'est ce récit devient autonome. À cette autonomie correspond une distanciation, implicite ou explicite, du narrateur face à son récit. En effet, le texte trace une distance entre le narrateur et les événements qu'il a traversés. Notons ici que l'*autre*, à savoir les autres individus faisant partie intégrante de la vie du narrateur, est également co-auteur du récit de vie du narrateur. De fait, ces individus, par les narratifs qu'ils racontent à leur sujet, fournissent des éléments que le narrateur peut intégrer à son propre récit.

La *Mimèsis III* est le moment où il y a refiguration de l'action par le narrateur. Celui-ci s'approprie son propre récit, en fait sens, définit ce qu'il veut dire pour lui. Selon Ricoeur (1983) il s'agit d'un travail dont le narrateur est le seul responsable. La *Mimèsis III* déclenche une appropriation grâce à laquelle le narrateur peut comprendre et donner sens à son histoire, à son expérience de vivre. Il est appelé à « *comprendre comment et pourquoi les événements successifs ont conduit à cette fin* » (Ricoeur, 1983 : 130), la fin étant ici celle du récit de vie, c'est-à-dire là où l'individu en est rendu dans son parcours existentiel. De surcroît, cette compréhension lui donne les outils pour dégager un certain entendement des événements qu'il vivra dans le futur, voir même la possibilité de s'engager dans ce futur, d'imaginer « *un monde tel que je puisse y projeter l'un de mes possibles* » (Ricoeur, 1986 : 128), ce qui n'est pas sans rappeler le projet réflexif de soi cher à Giddens (1991). La refiguration en *Mimèsis III* a une conséquence sur la praxis : parce qu'elle affecte la façon dont l'individu perçoit la réalité, elle influencera la façon dont il y agira.

Cette étape du processus mimétique a un pouvoir cathartique en ce sens que le récit porte en lui ce dont a besoin l'individu pour « refaire la réalité praxique » (Ricoeur, 1986 : 235 *apud* Gilbert, 2001 : 78), c'est-à-dire refigurer sa propre expérience du monde. Pour Ricoeur c'est là que réside la réponse à la question existentielle propre à la condition humaine : « *entre la naissance et la mort, chacun peut organiser, structurer et donner un sens à son expérience temporelle par le récit* » (Gilbert, 2001 : 90). Grâce à la structuration narrative des faits et à son appropriation à travers la *Mimèsis III*, l'individu peut faire de son expérience de vivre, de sa condition humaine et temporelle, un parcours sensé. À l'instar de ce que soutient également Giddens (1991), Ricoeur maintient qu'en autant que l'individu est capable de faire le récit de sa vie il peut réflexivement et consciemment en dégager le sens et percer la dimension temporelle de l'existence (Gilbert, 2001 : 93). En effet, à force de répéter cette étape d'appropriation de son récit de vie, l'individu finit par le connaître au point qu'il peut en voir la fin dans son début et son début dans la fin. Il est ainsi « *à la fois présent, au passé, au présent et au futur* » (Gilbert, 2001 : 87). C'est pourquoi Ricoeur (1983 *apud* Gilbert, 2001 : 87) argüe que la refiguration d'un récit « *constitue une alternative à la représentation linéaire du temps comme s'écoulant du passé vers le futur.* »

Je précise ici qu'entre *Mimèsis II* et *Mimèsis III* se joue une dialectique de distanciation-appropriation. C'est spécifiquement de cette dialectique qu'émerge la production de l'identité de soi, la révélation des possibilités d'être issues de l'interprétation du vécu. Finalement, la *Mimèsis III* ne constitue pas le point final au processus de *Mimèsis*. En effet, de la refiguration en *Mimèsis III* résulte une compréhension plus fine, plus aiguisée de la praxis humaine, ce qui renvoie à la *Mimèsis I*, la préfiguration, et renoue ainsi le cercle herméneutique sans fin que constitue la mise en intrigue et la construction de l'identité de soi.

Les trois notions fondamentales de la conceptualisation de l'identité : la *mêmeté*, l'*ipséité* et l'*autre*

Le principe selon lequel l'identité de soi n'est jamais fixée de façon permanente mais est dotée de multiple facettes, continuellement en mouvement, l'individu se référant à son passé tout en se projetant dans le futur et s'adaptant aux contingences du moment présent, est à la base de la conceptualisation de l'identité narrative mise de l'avant par Ricoeur (Mallet et Wapshott, 2011 : 273). Cette conceptualisation de l'identité englobe donc un entendement du passé aussi bien qu'une vision du futur (Marion et Nairn, 2011 : 30), « *l'identité de soi ne peut s'articuler qu'à travers la dimension temporelle de l'existence humaine* » Ricoeur (1990 : 138). Par ailleurs, elle sous-tend également une dimension de permanence à travers le temps et tient aussi compte l'intersubjectivité de la construction identitaire en intégrant la trace que laisse l'interaction avec autrui au cours de la trajectoire de vie d'un individu sur son identité.

La conceptualisation de l'identité avancée par Ricoeur englobe trois notions fondamentales: la *mêmeté*, l'*ipséité* et l'*autre*. Les notions de *mêmeté* et d'*ipséité* rendent compte du fait que vu la structure du récit de vie, l'identité prend forme à travers une perpétuelle tension qui s'exerce entre permanence et mouvance (Marion et Nairn, 2011 : 30). L'*autre* atteste des traces que laisse le passage de « *l'altérité* » sur l'identité (Ricoeur, 1990 : 13).

La *mêmeté* reflète la composante identitaire qui intègre l'ensemble des caractéristiques et des traits fondamentaux d'un individu qui demeurent permanents à travers le temps

(Marion et Nairn, 2011 : 34). Il s'agit de la composante trans-temporelle de l'identité (Teichert, 2004 : 177). Elle témoigne de sa cohérence et de sa constance (Marion et Nairn, 2011 : 35). La *mêmeté* suppose le critère d'unicité de l'individu lequel implique une opération d'identification et de ré-identification du même à travers le temps : l'individu demeure « re-connaissable » à travers le temps dans le sens où « *connaître c'est reconnaître* » (Ricoeur, 1990 : 141). La *mêmeté* répond également au critère de continuité ininterrompue entre le premier et le dernier stade de développement d'un individu. Ce critère certifie la permanence de la *mêmeté* là où le temps devient un facteur de dissemblance, d'écart et de différence comme dans le cas de la croissance et du vieillissement d'un individu (Ricoeur, 1990 : 142).

À l'inverse, l'*ipséité* rend compte de la composante identitaire en perpétuelle mouvance et évolution (Mallet et Wapshott, 2011 : 275; Marion et Nairn, 2011 : 34). Elle atteste de l'instabilité et de la fragilité qui définit l'individu (Teichert, 2004 : 185). De dire Ricoeur (1990 : 139) « *c'est à l'échelle d'une vie entière que le soi **cherche** son identité* », la création de l'identité est un processus sans fin. L'individu change à travers le temps et donne à voir de multiples facettes de sa personne: il agit différemment, se présente et se conçoit différemment, sa perception et ses interprétations fluctuant de moments en moments selon ses objectifs et les besoins que commandent les divers contextes et situations dans lesquels il se trouve tout au long de sa trajectoire de vie (Mallet et Wapshott, 2011 : 175). Ces innombrables expériences contextuelles et changeantes que traverse l'individu contribuent à définir son identité.

La rencontre avec autrui est également indissociable de l'*ipséité* qui intègre *l'autre*, cette part de l'identité redevable à l'interaction avec « *l'altérité* », « *l'autre que soi* » (Ricoeur, 1990 : 13), c'est-à-dire les personnes qui entourent l'individu et dont les histoires de vie participent à celle de l'individu :

« *Les histoires de vies des uns sont enchevêtrées dans les histoires des autres. Des tranches de vie entières de ma vie font partie de l'histoire de la vie des autres, de mes parents, de mes amis, de mes compagnons de travail...* » (Ricoeur, 1990 : 190).

Ici il est crucial de préciser que pour Ricoeur l'*autre* ne résulte pas de la simple comparaison du soi avec « *l'autre que soi* » ou « *soi-même semblable à un autre.* » Ricoeur (1990 : 14) retient l'expression « *soi-même comme un autre* » où soi-même « *implique une altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre* » mais que « *l'une passe plutôt dans l'autre.* » Il est véritablement question d'une implication forte au sens de « *soi-même en tant qu'autre.* » Il faut également noter que l'*autre* entre aussi dans la composante identitaire de la *mêmeté* à travers les identifications acquises de l'individu, dont il sera question un peu plus loin.

L'identité implique donc une relation dialectique entre les deux pôles identitaires de la *mêmeté* et de l'*ipséité*, entre la permanence et la mouvance dans le temps, dialectique au sein de laquelle l'*autre* est intégralement présent (Ricoeur, 1990 : 138). Par ailleurs, cerner la question de l'identité de soi dans toute sa complexité requiert de sonder davantage la relation entre la *mêmeté* et l'*ipséité*. En effet, selon Ricoeur (1990 : 140), toute la problématique de l'identité de soi réside dans leur confrontation et leur chevauchement et dans la possibilité que l'*ipséité* puisse également impliquer une forme de permanence dans le temps.

Deux modèles de la permanence dans le temps : les notions de caractère et de parole tenue

Ricoeur (1990 : 143) avance que deux modèles concourent à circonscrire la permanence de l'identité de l'individu dans le temps, modèles qu'il résume en deux notions : le caractère et la parole tenue.

Le caractère et la *mêmeté*

Selon Ricoeur, le caractère est le premier modèle qui rend compte de la permanence de l'identité de l'individu à travers le temps. Le caractère est l'ensemble des marques distinctives d'un individu qui font en sorte qu'il est possible le ré-identifier comme étant le même (Ricoeur, 1990 : 144). La dimension temporelle du caractère s'exprime notamment lorsqu'on l'interprète en termes de l'ensemble des dispositions durables à quoi

on reconnaît un individu. Les dispositions durables sont elles-mêmes étroitement liées aux notions d'habitude et d'identifications acquises (Ricoeur, 1990 : 146).

L'habitude atteste de la trace que laisse le passage du temps sur l'identité de l'individu. On dénote deux formes d'habitudes : d'une part l'habitude que l'individu est en voie de contracter et d'autre part l'habitude que l'individu a acquise et qui se trouve sédimentée dans son caractère. L'habitude sédimentée devient une disposition durable de l'individu, un signe distinctif qui fait qu'on le reconnaît et qu'on peut le ré-identifier comme étant le même à travers le temps. Cette habitude acquise et sédimentée confère une signification de temporalité et de permanence au caractère. Elle vient masquer voire même effacer l'innovation propre à l'habitude en voie d'être contractée qui l'a précédée (Ricoeur, 1990 : 146).

L'ensemble des identifications acquises d'un individu témoignent pour leur part du passage et des traces de l'*altérité* dans la composition identitaire de la *mêmeté* (Ricoeur, 1990 : 146). En effet, l'individu s'identifie à des valeurs, des normes, des modèles en provenance de l'*autre* et dans lesquels il se reconnaît. Cela peut entre autre se faire via la refiguration que l'individu fait des narratifs de vie qu'expriment cet *autre*, ces personnes dont l'histoire de vie est enchevêtrée avec la sienne (Ricoeur, 1990).

Cependant, à l'image de l'habitude sédimentée annulant le processus d'acquisition qui lui est sous-jacente, l'intériorisation des valeurs en provenance de l'*autre* par l'individu annule en quelque sorte l'effet initial de ce passage de l'*altérité* (Ricoeur, 1990 : 147).

La stabilité des habitudes sédimentées et des identifications acquises garantit que le caractère de l'individu répond au critère de continuité ininterrompue ainsi qu'au critère d'unicité, à savoir l'opération d'identification et de ré-identification du même à travers le temps. Le caractère incarne donc la permanence dans le temps qui définit la *mêmeté* (Ricoeur, 1990 : 147). La dialectique entre l'innovation et l'habitude sédimentée de même qu'entre le passage de l'*altérité* dans la composition identitaire et le processus d'intériorisation des identifications acquises révèlent que le caractère a une histoire contractée (Ricoeur, 1990 : 147). En conséquence la sédimentation de l'habitude et des

identifications acquises au fil du passage du temps peut ultimement donc se concevoir comme le recouvrement de l'*ipséité* par la *mêmeté* (Ricoeur, 1990 : 146).

Aussi, on verra plus loin que ce que la sédimentation et l'intériorisation ont contracté peut être redéployé à travers le récit de vie et l'identité narrative. La *mêmeté* et son pôle stable du caractère recèlent donc une dimension narrative (Ricoeur, 1990 : 148).

La parole tenue et l'*ipséité*

La parole tenue se conçoit comme la fidélité de l'individu à travers le temps à la promesse qu'il a donnée (Ricoeur, 1990 : 148). Il s'agit du deuxième modèle authentifiant la permanence de l'identité de l'individu à travers le temps. Un individu qui tient sa promesse se trouve en quelque sorte à défier le passage du temps en niant le perpétuel changement identitaire propre à l'*ipséité* (Ricoeur, 1990 : 149). L'individu qui tient sa parole s'engage à faire ce qu'il avait promis de faire nonobstant son évolution et le contexte différent dans lequel il se trouve lorsque vient le moment de le faire. Aussi, la parole tenue implique que l'individu soit capable de réflexivité. En effet, l'individu doit être en mesure de prendre une certaine distance par rapport à lui-même et de se reconnaître en tant que lui-même quelques soient les changements qui l'ont affecté depuis le temps où il a promis. Cela suppose qu'il puisse se retrouver en tant qu'agent identique à travers le passage du temps (Gilbert, 2001 : 114). Ici, à l'inverse du modèle de permanence dans le temps du caractère, suivant le modèle de la parole tenue, l'*ipséité* et la *mêmeté* cessent de se recouvrir au point de complètement se dissocier (Ricoeur, 1990 : 148).

On constate donc qu'il y a une polarité entre ces deux modèles de permanence identitaire dans le temps : au modèle du maintien de l'identité à travers la préservation du caractère propre à la *mêmeté* s'oppose le modèle de la fidélité à la parole donnée propre à l'*ipséité*. En effet, le premier modèle sous-tend le recouvrement de la *mêmeté* et de l'*ipséité* alors qu'à l'inverse, le deuxième modèle implique une dissociation complète de la *mêmeté* et de l'*ipséité*. Selon Ricoeur, sur cette polarité s'ouvre un intervalle de sens que vient remplir l'identité narrative (Ricoeur, 1990 : 150).

Identité narrative et dialectique de la mise en intrigue du récit

L'identité narrative porte implicitement en elle toute la dialectique qui se joue entre l'identité *mêmeté* et l'identité *ipséité*. En effet, le récit de vie et la mise en intrigue qui lui est sous-jacente permettent d'intégrer à la permanence dans le temps toute la variabilité, la discontinuité et l'instabilité propre à l'identité *ipséité* qui, de prime à bord, semble irréconciliable avec la propriété fixe et irrévocable de l'identité *mêmeté* (Ricoeur, 1990 : 167).

L'identité narrative se construit à même la mise en intrigue que fait l'individu du récit de sa vie. La mise en intrigue de ce récit engendre ce que Ricoeur (1990 : 168) appelle la dialectique identitaire du personnage. En bout de ligne, cette dernière est expressément une dialectique de la *mêmeté* et de l'*ipséité*. Dans le cas particulier d'un récit de vie, le narrateur est lui-même ce personnage et son identité narrative recouvre cette même dialectique.

Il s'avère que l'identité narrative se distingue également par la dialectique propre à la mise en intrigue. Cette dialectique découle de la tension qui s'exerce entre l'exigence de concordance et l'admission de discordances, lesquelles menacent cette identité jusqu'à l'aboutissement du récit (Ricoeur, 1990 : 168). La concordance est essentielle au récit en ce qu'elle en assure l'ordre et l'agencement des faits. Par ailleurs, les discordances en sont également indissociables : ces contingences, ces renversements de fortune, ces conséquences inattendues de l'action (Giddens, 1984, 1991) font en sorte que l'intrigue du récit est une transformation réglée à partir d'une situation de départ jusqu'à une situation finale.

Par ailleurs, la configuration narrative du récit opère diverses médiations entre concordances et discordances, médiations qui accomplissent la synthèse de l'hétérogène que Ricoeur (1990 : 169) nomme concordance-discordante. Ces médiations se font entre l'unité de l'histoire racontée et le divers des événements, entre l'enchaînement de l'histoire et les composantes disparates de l'action, les causes et hasards, entre l'unité de la forme temporelle et la pure succession, tant de relations qui à priori divergent et sont chacune en elles-mêmes des dialectiques (Ricoeur, 1990 : 169). À ces diverses médiations

entre concordances et discordances s'ajoute celle qu'exerce l'évènement narratif qui participe lui aussi à l'opération de configuration narrative. L'évènement narratif est en lui-même une médiation : il matérialise la structure instable de concordance-discordante caractéristique de l'intrigue. En effet, il est en même temps source de discordance en ce sens qu'il surgit et source de concordance en ce sens qu'il fait avancer l'histoire. L'évènement est tout d'abord une simple occurrence et de la sorte il se limite à mettre en défaut les attentes préalablement générées par le cours de ce qui l'a précédé, « *il est l'inattendu, le surprenant* » (Ricoeur, 1990 : 170). Seulement, une fois matérialisé et compris après coup, il devient partie intégrante du récit, il est « *transfiguré par la nécessité rétrograde* » (Ricoeur, 1990 : 170) qui résulte de la totalité temporelle du récit une fois ce dernier bouclé.

Il est possible d'arriver à une conception narrative de l'identité en transposant sur le personnage l'opération de mise en intrigue de l'action racontée par le récit et de ses évènements. À la dialectique de concordances et discordances issue de la mise en intrigue du récit correspond une dialectique interne au personnage qui procède de la corrélation entre personnage et action-évènement. En terme de concordance ce qui confère au personnage sa singularité est l'unité de sa vie, à savoir la totalité temporelle en elle-même singulière qui le rend unique, distinct de tout autre. En terme de discordance, les évènements contingents et imprévisibles tel que les rencontres, les accidents, ont un effet de rupture et menacent l'unité de sa vie (Ricoeur, 1990 : 175). C'est ainsi que le personnage est mis en intrigue (Ricoeur, 1990 : 170). Dans le cas du récit de vie, c'est le narrateur qui se met lui-même en intrigue et se faisant amorce une quête identitaire.

Or la synthèse concordance-discordante de la mise en intrigue se transpose également au personnage-narrateur et résout ainsi la dialectique qui l'habite. En effet, une fois le récit clos, l'évènement à priori contingent fait désormais partie intégrante de la spécificité rétroactive de l'histoire d'une vie, celle du personnage-narrateur, histoire qui matérialise son identité narrative. La contingence devient nécessité, « *le hasard est transmué en destin* » (Ricoeur, 1990 : 175).

Aussi, telle la mise en intrigue de l'histoire racontée l'identité narrative est dynamique et de ce fait, elle parvient à concilier la permanence et la diversité identitaire (Ricoeur, 1990 : 175). Elle fait la synthèse entre la confrontation de la dialectique concordance-discordante du personnage-narrateur et l'exigence de permanence dans le temps de l'identité. Cette dernière est elle-même équivoque en ce qu'elle implique d'une part la permanence du caractère et d'autre part le perpétuel changement identitaire associé au passage du temps que vient pourtant défier la parole tenue. C'est pourquoi Ricoeur affirme que la dialectique concordance-discordante du narrateur-personnage s'inscrit dans la dialectique de la *mêmeté* et de l'*ipséité*. C'est ainsi que l'identité narrative s'insère dans l'intervalle entre ces deux pôles de permanence dans le temps pour en assurer la médiation (Ricoeur, 1990 : 176).

Ainsi, afin de circonscrire comment se construit l'identité de soi à travers le parcours de vie amoureux des individus, j'ai retenu une approche narrative à l'énigme identitaire. Je pose que l'identité de soi se construit à travers la mise en intrigue de l'expérience de vivre, ces récits que l'on raconte aux autres ou à soi-même à propos de notre vie ou de parcelles de cette vie. En ce sens, je mobilise le modèle conceptuel de l'identité narrative posé par Ricoeur (1983, 1984, 1986, 1990, 1991) exposé dans la présente section. Selon ce modèle, la mise en intrigue du soi qui génère l'identité de soi se fait selon un processus de *Mimesis* en trois étapes itératives et récursives donnant lieu à une boucle herméneutique ouverte se répétant sans fin, l'identité de soi étant en perpétuelle évolution. Ces étapes consistent tout d'abord en la *Mimèsis I*, à savoir la préfiguration et la précompréhension de l'action qui commande que l'individu soit familier avec les divers traits structurels de l'action humaine et qu'il soit en mesure de relier entre eux les divers éléments caractéristique de la praxis humaine à travers le fil narratif de la mise en intrigue de sa vie. Suit l'étape de la *Mimèsis II* qui correspond l'opération de mise en intrigue, l'énonciation du récit de vie en tant que tel. Elle requiert de la part de l'individu de prendre un recul face à son expérience de vivre. Elle implique une distanciation, implicite ou explicite, de l'individu face aux événements qu'il a traversé au cours de sa vie. La troisième étape, la *Mimèsis III*, est celle où il y a refiguration de l'action par le narrateur qui s'approprie son récit et définit ce qu'il veut dire pour lui. C'est l'étape où l'individu donne sens à son histoire, à son expérience de vivre. Entre les étapes de *Mimesis II* et *Mimesis III* se joue une

dialectique de distanciation-appropriation d'où émerge la production de l'identité de soi. L'individu en ressort avec une compréhension plus fine de la praxis humaine, ce qui renvoie à l'étape de préfiguration, la *Mimesis I*, et relance la boucle herméneutique du processus de *Mimesis*, la construction itérative de l'identité de soi. Comme je le démontre au prochain chapitre, c'est précisément ce processus de construction identitaire qui a été déclenché chez les individus qui ont participé à ma recherche en me livrant la narration de leur vie amoureuse.

Le modèle de l'identité narrative de Ricoeur définit l'identité de soi selon trois composantes : la *mêmeté*, l'*ipséité* et l'*autre*. La *mêmeté* est composante trans-temporelle de l'identité ; elle atteste des caractéristiques et des traits fondamentaux d'un individu qui demeurent permanents à travers le temps. L'*ipséité*, pour sa part, est la composante identitaire en constante évolution ; elle dévoile l'instabilité et la fragilité qui définit l'individu ainsi que les multiples expériences contextuelles et changeantes qui ponctuent sa trajectoire de vie et contribuent à définir son identité. Aussi, le modèle identitaire de Ricoeur sous-tend que l'identité de soi s'exprime via la perpétuelle tension qui s'exerce entre permanence et mouvance, ou encore, entre les composantes de *mêmeté* et d'*ipséité*. Finalement, l'*autre* est la composante identitaire qui rend compte de la trace que laisse le passage de l'*altérité* sur l'identité. C'est selon ces trois composantes que je situe comment se construit l'identité de soi des individus à travers leur trajectoire de vie amoureuse.

Chapitre 3

Méthodologie de recherche

3.1 Méthode de collecte des données : le récit de vie

Dans cette section j'expose la méthode de collecte de données par récit de vie pour laquelle j'ai opté afin de conduire le volet empirique de mon étude. Cette méthode intègre étroitement le concept de narration de soi en tant que processus de construction identitaire. De ce fait, elle se présente comme une méthode de collecte de données particulièrement porteuse compte tenu de ma question de recherche et de mon cadre théorique et s'intègre de manière totalement cohérente avec la notion d'identité narrative sur laquelle repose le cadre conceptuel de ma thèse.

Dans un premier temps je pose les fondements de la méthode de collectes de données par récit de vie et j'explique comment j'ai opérationnalisé cette méthode. Dans un deuxième temps, j'aborde le choix que j'ai été amenée à faire quant à la méthode d'analyse des données issues des récits de vie que j'ai récoltés.

3.1.1 Le récit de vie comme méthode de collecte des données

Par la méthode de recherche du récit de vie le chercheur se trouve à récolter la narration faite par un individu concernant son expérience de vie ou une dimension spécifique de cette expérience, en partie ou en totalité (Bertaux, 1997 : 32).

Il s'avère que cette méthodologie donne précisément accès au matériel empirique qui me permettra d'apporter une réponse à ma question de recherche. Chacun des individus ayant participé à ma recherche a été appelé à relater le cours de sa vie amoureuse. Le récit de vie les a amenés à exprimer verbalement les questionnements qui ont habité leur vie amoureuse et plus particulièrement l'épisode de vie correspondant à la relation amoureuse qu'ils ont tissée en milieu de travail. À travers la « narration de soi » qu'ont fait ces individus, la méthodologie du récit m'a donné accès à l'évolution de leur projet de vie, à l'évaluation rétrospective qu'ils en font, de même qu'à la place qu'ont occupé leurs

relations amoureuses – l’emphase étant mise sur la relation amoureuse s’étant développée en milieu de travail.

En tant que « narration de soi » le récit de vie témoigne de l’identité narrative de l’individu. Au cours de leur narration de soi, les individus ayant participé à ma recherche ont été amenés à exposer comment chacune des relations amoureuses qui ont jalonné leur trajectoire de vie, en tant que moments critiques de vie, ont contribué à la structuration de leur identité. Ces relations amoureuses et leur impact sur l’identité attestent de la trace que laisse l’*autre* sur l’identité, précepte qui a été exposé au chapitre précédent.

3.1.2 La structure du récit de vie collecté par le chercheur

Bertaux (1997 : 68) distingue trois ordres de réalité dans le récit de vie : la « *réalité historico-empirique* », la « *réalité psychique et sémantique* » et la « *réalité discursive*. » La réalité historico-empirique rassemble la succession des situations et événements objectifs qu’a traversés le narrateur et la manière dont il les a vécus, évalués, perçus et agis au moment même où ils avaient lieu. La réalité psychique et sémantique recoupe, pour sa part, le regard rétrospectif que porte le narrateur sur ces situations et événements. Il s’agit de la compréhension et des connaissances que possède le narrateur sur ces situations et ces événements, *à posteriori*. La réalité discursive consiste en le récit en tant que tel, c’est-à-dire, ce que le narrateur veut bien livrer de ce qu’il connaît et croit comprendre de son parcours de vie. La réalité discursive est construite tout au long de la relation dialogique qui s’établit entre le narrateur et le chercheur. La réalité psychique et sémantique se situe à un niveau intermédiaire : elle fait le pont entre le parcours de vie objectif (réalité historico-empirique) et le récit de vie du narrateur (réalité discursive). Elle est la totalisation subjective que fait le narrateur de son parcours de vie. Elle se construit au fur et à mesure que le narrateur met en perspective ses souvenirs. La réalité psychique et sémantique est tributaire de la mémoire du narrateur et de l’exercice de réflexivité qu’il exerce sur ses souvenirs. Aussi, ce niveau intermédiaire de réalité est en constante évolution (Bertaux, 1997 : 68). Elle correspond au produit que décrit la boucle herméneutique, l’enchaînement des *Mimèsis I, II* et *III* du modèle de l’identité narrative de Ricoeur dont il a été question au chapitre précédent.

Le récit de vie possède une structure diachronique laquelle réside dans son noyau central (Bertaux, 1997 : 71). En effet, les moments critiques du noyau central se succèdent selon une suite temporelle établie et définissant des relations de causalité séquentielle. Il est à noter que les moments critiques de vie que traverse le narrateur sont d'intérêt particulier pour le chercheur en ce qu'il s'agit d'évènements qui viennent bouleverser la vie des individus et provoquent des remaniements identitaires (Denzin et Lincoln, 1989 : 33). Par ailleurs, l'individu qui fait la narration d'une partie de sa vie ne présentera pas nécessairement ces évènements dans leur ordre chronologique exact et linéaire. Il est beaucoup plus probable que, dans le cadre d'une narration spontanée, le récit fasse de fréquents sauts en avant – anticipant les évènements – leur corolaire étant des retours en arrière avec atterrissage au point de départ là où le saut s'est produit. Ces digressions se font par association d'idées, par le besoin de l'individu d'expliquer, de justifier certains liens entre les évènements (Bertaux, 1997 : 73). La structure diachronique du récit de vie, telle qu'établie par la suite temporelle des moments critiques et de leurs relations avant/après, ne se déroulera pas de façon transparente et ordonnée. Il en advient du travail du chercheur de rétablir cette structure (Bertaux, 1997 : 71). A cet effet, le croisement de récits peut aider à rebâtir la cohérence diachronique du récit de vie de chaque individu (Bertaux, 1997 : 74).

3.1.3 Les fondements de la méthode de recherche par le récit de vie

Une méthode de recherche est une manière de connaître, d'acquérir un savoir sur le monde (Denzin et Lincoln, 1989 : 27). Du point de vue méthodologique et de façon très générale, le récit de vie implique qu'un individu raconte - fasse la narration - d'une partie ou de la totalité de son expérience telle que vécue réellement (Bertaux, 1997 : 32). La narration se définit comme un récit oral ou écrit d'un évènement, d'une aventure, se déroulant dans une temporalité (Teichert, 2004 : 81). En fait, c'est cette configuration narrative qui distingue le récit de vie des autres méthodes de recherche qualitatives mobilisant l'entrevue non directive.

Le récit de vie comme outil méthodologique de recherche diffère sensiblement du récit de vie présenté sous la forme d'une autobiographie. Avant tout, dans un cadre de recherche, le récit prend une forme orale et spontanée. De surcroît le récit se présente sous une forme

dialogique puisqu'il est issu d'un dialogue qui s'établit entre l'individu participant à la recherche – le narrateur – et le chercheur (Bertaux, 1997 : 34).

Le chercheur, à travers le récit de vie, peut explorer une dimension très précise du vécu d'un individu ou encore, un domaine précis de son existence (Bertaux, 1997 : 43). L'individu qui a accepté de partager cette expérience pour le chercheur témoigne alors d'une partie de sa vie. Son récit répond explicitement à « *l'intention de connaissance du chercheur qui le recueille* » (Bertaux, 1997 : 46). Cette intention de connaissance à propos d'une expérience donnée opère comme un filtre sélectif sur la totalité du récit de vie de l'individu ne laissant passer, du moins essentiellement, que les éléments pertinents à la quête de connaissance du chercheur. On parle alors de récit de pratique, une forme particulière du récit de vie dont l'objectif est d'explorer une partie du vécu d'un certain nombre de personnes, correspondant à une pratique sociale (Bertaux, 1997 : 45; Pineau et Le Grand, 1993 : 109). Cette pratique sociale devient l'intention de connaissance du chercheur.

De prime abord, le récit de vie cherche à obtenir d'un individu un point de vue personnel sur les expériences qu'il a vécues. Il comporte donc indéniablement une dimension micro (Atkinson, 1998 : 59). Toutefois, il permet aussi de saisir le fonctionnement d'un monde social ou d'une situation sociale donnée. En effet, puisque « *toute expérience de vie comporte une dimension sociale* » (Schutz, 1987 *apud* Bertaux, 1997 : 45) il est possible d'accéder à un phénomène social donné à travers le récit de vie qu'en font un ensemble d'individus y ayant pris part. C'est par la multiplication ou le cumul des récits de vie individuels qu'il est possible de « *... recueillir le social évènementiel, son sens et son impact sur les individus* » (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 139). Le récit de vie a ainsi également pour objectif de dégager une compréhension en profondeur du fonctionnement et des configurations du phénomène social sur lequel il porte (Bertaux, 1997 : 45). Bref, la dimension micro d'un phénomène social donné, à savoir celle de l'individu, autant que sa dimension macro, à savoir celle des dynamiques sociales y étant sous-jacentes, sont accessible à travers cette méthode de recherche.

Positionnement épistémologique de la méthode de recherche par le récit de vie

Une méthode de recherche est une manière d'acquérir un savoir sur le monde. Le positionnement épistémologique qu'adopte une méthode de recherche est tributaire de l'entendement du savoir qui lui est sous-jacente. Le savoir se constitue à partir d'un soubassement objectif ou subjectif. Un soubassement objectif implique qu'un chercheur peut se constituer un savoir tout en demeurant à l'extérieur et indépendant du phénomène à connaître. Un soubassement subjectif suppose que le savoir se constitue à travers l'expérience personnelle du phénomène à connaître ou à travers l'expérience d'autrui du phénomène en question. Un soubassement subjectif admet que le savoir se constitue également par le partage d'expérience et par l'interaction avec autrui. On peut parler alors de soubassement intersubjectif (Denzin et Lincoln, 1989 : 27). À un soubassement objectif correspond un positionnement épistémologique positiviste alors qu'aux soubassements subjectif et intersubjectif correspond un positionnement épistémologique constructiviste (Burrell et Morgan, 1979).

Or d'une part le récit de vie témoigne de l'expérience personnelle d'un phénomène par le sujet. D'autre part il est un processus dialogique, donc éminemment interactif. Ainsi, la constitution du savoir par la méthode du récit de vie repose sur la subjectivité et l'intersubjectivité. Son fondement épistémologique est donc constructiviste.

Caractère des matériaux recueillis par le récit de vie et critère de fiabilité

La méthode de recherche par récit ne s'inscrit aucunement dans une perspective de recherche visant la vérification d'hypothèses posées à priori et n'a pas pour visée d'établir des relations de cause à effet entre des variables. Elle s'inscrit dans une perspective ethnologique, à savoir celle d'un contexte exploratoire (Bertaux, 1997 : 26; LeCompte et Goetz, 1982 : 32; Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 138). Dès lors, cela en fait une méthode qui s'oppose aux approches expérimentales dites « scientifiques » (Mano et Gabriel, 2006 : 12; Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 133). Plutôt que de poser des hypothèses à priori, la méthode de recherche par le récit de vie laisse émerger des catégories d'analyse du récit lui-même (Atkinson, 1998 : 59). En effet, du récit de vie se dégage naturellement des tendances, des motifs, lesquels ne peuvent être déterminés à

l'avance (Atkinson, 1998 : 59). Ce sont ces tendances et motifs qui indiquent au chercheur autant de pistes d'analyse à considérer. La visée du récit de vie est donc de l'ordre de la « description dense ⁴² » (Geertz *apud* Bertaux, 1997 : 19) où le chercheur pose une description en profondeur de l'objet social à l'étude.

D'entrée de jeux, la narration d'un récit de vie est un processus nettement subjectif (Atkinson, 1998 : 58). Les mécanismes propres à la mémoire sont entre autres à l'origine du caractère subjectif du matériel récolté par récit de vie⁴³. Ces mécanismes font en sorte que le récit que relate un individu demeure incontestablement fragmentaire et imparfait. D'une part, l'individu est bien malgré lui sujet à oublier certains détails inhérents à la vie quotidienne (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 68). D'autre part, au fil de son récit de vie l'individu y va de sa propre représentation du réel, laquelle est inévitablement partielle et teintée, dans une certaine mesure, d'une normalisation sociale (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 68). Néanmoins, cette subjectivité demeure fondamentale parce qu'inhérente à sa perception du réel. En effet, pour l'individu, sa *perception* de la réalité demeure *sa réalité* et c'est en fonction de cette réalité - exacte ou perçue – qu'il agit en tant qu'acteur social. Toute perception de la réalité, aussi subjective soit-elle, demeure très réelle dans ses conséquences (W. I. Thomas, 1928 *apud* Bertaux, 1997 : 23).

De même, l'individu qui expose son récit de vie présente une image de soi teintée de sa propre vision de lui-même. Cette vision est tributaire de mécanismes de mi-sincérité que ce dernier opère de façon para-consciente (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 56). D'une part, à travers un mécanisme de déformation de la réalité, l'individu cherche souvent à se représenter une image de lui-même qui n'est pas la version fidèle de l'image qu'il sait réellement être mais plutôt une version de l'image qu'il aimerait se représenter. Pour se faire, il rationalise, enjolive et révisé son vécu. D'autre part, par ce même mécanisme de déformation, l'individu masque certains éléments gênants grâce au jeu de la mémoire sélective qui, à son insu, filtre les éléments retenus et fait en sorte que ceux

⁴² Traduction libre de « *thick description* ».

⁴³ Par ailleurs, il en est de même pour tout matériel faisant appel à la mémoire d'un individu. La collecte de données par questionnaire est donc tout aussi sujette à ces biais introduits par les mécanismes défailants de la mémoire. En ce sens les données collectées par questionnaire ne sont pas plus objectives que celles collectées par récit de vie Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*, Paris, Nathan Université..

lui étant insoutenables ne sont pas mémorisés et échappent à sa conscience discursive (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 57). Il y a également, bien qu'à divers degrés, occultation partielle du réel présenté par l'individu.

Je rappelle que le récit de vie se présente sous une forme dialogique ; il est issu d'un dialogue qui s'établit entre le narrateur et le chercheur (Atkinson, 1998 : 59-61). Ici le chercheur n'a pas un statut d'interrogateur mais bien de « co-voyageur » découvrant le récit du narrateur à mesure qu'il se dévoile (Gabriel, 1998 *apud* Mano et Gabriel, 2006 : 12). La constitution du savoir par cette méthode repose donc sur l'intersubjectivité. Du coup, le récit de vie est unique : il ne sera jamais capturé de la même façon d'un chercheur à l'autre, voire même reproduit une deuxième fois par l'interaction du même chercheur et du même narrateur. Il est donc impossible de répliquer, même partiellement, la capture d'un récit de vie. Pareillement, le chercheur, suite à la capture du récit, entreprendra un exercice d'analyse, en lui-même potentiellement subjectif, afin d'en dégager un sens. De surcroît, l'analyse d'un même récit de vie sera différente d'un chercheur à l'autre du fait qu'il existe plusieurs manières de l'interpréter et de l'analyser. En conséquence il est également impossible de répliquer l'analyse d'un récit de vie (Jackson, 1987 *apud* Atkinson, 1998 : 59).

Aussi, le caractère dialogique, subjectif et intersubjectif propre à la méthode de recherche par le récit de vie a pour corolaire une remise en question de la pertinence du critère de fiabilité⁴⁴ aux fins de l'évaluation de la qualité des données empiriques qui en découlent. De fait, selon Atkinson (1998 : 59), la fiabilité n'est pas un critère d'évaluation adéquat en ce qui a trait à la méthode de recherche par récit de vie, ce qui l'éloigne d'autant plus des approches expérimentales dites « scientifiques »⁴⁵.

⁴⁴ La fiabilité des résultats d'une méthode de recherche a trait au degré de stabilité des résultats générés à travers la répétition d'une méthode de recherche. Il s'agit de savoir à quel point une méthode de recherche répliquée à n'importe quel moment et peu importe la situation générera invariablement les mêmes résultats Atkinson, R. (1998). *The life story interview*, vol. 44, Thousand Oaks, CA, Sage Publications, coll. Sage university paper series on qualitative research methods, LeCompte, M. D. et J. P. Goetz (1982). « Problems of reliability and validity in ethnographic research », *Review of Educational Research*, vol. 52, no 1, p. 31-60, Merriam, S. B. (2002). *Qualitative research in practice : Examples for discussion and analysis.*, San Fransisco, Jossey-Bass..

⁴⁵ LeCompte, M. D. et J. P. Goetz (1982). « Problems of reliability and validity in ethnographic research », *Review of Educational Research*, vol. 52, no 1, p. 31-60. traitent de la question de la fiabilité dans le cadre

Selon Atkinson (1998 : 58-59) et Mano et Gabriel (2006 : 12), la qualité d'un récit de vie se situe plutôt au niveau de la profondeur de la relation et de l'interaction qui se construit entre le chercheur et le narrateur au fil des entrevues et des nuances émotionnelles dont fait preuve le narrateur. Ces auteurs suggèrent de considérer entre autre ces facteurs à titre de critère d'évaluation. La cohérence interne du récit de vie est un autre critère permettant d'évaluer sa qualité. Un récit de vie atteste d'une cohérence interne dans la mesure où aucune de ses parties ne contredit ce qui est raconté dans les autres parties. Si le parcours de vie d'un individu peut être parsemé d'incohérences et que celui-ci peut agir de façon incohérente au cours de certaines phases de sa vie, il n'en demeure pas moins que lorsqu'il raconte sa vie, son récit en tant que tel devrait pour sa part être cohérent. Cette cohérence interne se manifeste à travers l'émergence d'un sens, d'une direction dans l'enchaînement du récit (Atkinson, 1998 : 60). Finalement, le potentiel de persuasion du récit de vie, c'est-à-dire à quel point le récit est crédible et qu'il est plausible que des expériences similaires arrivent à d'autres individus, est aussi un critère permettant d'établir sa qualité (Atkinson, 1998 : 61).

Certains moyens demeurent à la disponibilité du chercheur afin d'accroître la crédibilité du matériel empirique récolté. Entre autres, Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut (1983) et Bertaux (1997) proposent de procéder par récits de vie croisés. Procéder par récits de vie croisés implique de recueillir les témoignages d'individus dont les trajectoires d'existence sont similaires et concomitantes, voire même qui s'entrecroisent (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 217-218). Ces témoignages sont recueillis en utilisant le même design d'entrevue ce qui permet de les comparer⁴⁶. Les récits sont ensuite analysés en comparant le discours de chacun des individus. Le processus des récits

de la méthode de recherche ethnographique - les auteurs précisent que leurs propos peuvent être transposés à l'ensemble des méthodes de recherche qualitative, dont celle du récit de vie. Ils affirment qu'à cause de facteurs tels que la singularité et la complexité des phénomènes étudiés ainsi que du processus très personnel qu'est la collecte d'information dans le cadre de recherches ethnographiques, ces recherches vont plutôt tendre vers la fiabilité que l'atteindre.

⁴⁶ Ibid. maintiennent que la comparabilité du matériel empirique recueilli auprès de plusieurs sujets requiert la stabilité d'un ensemble de facteurs du design de recherche dont notamment le statut du chercheur par rapport aux sujets, les critères de sélection des sujets et le contexte social dans lequel a lieu l'entrevue. Dans le cadre de la méthode de recherche par le récit de vie, ceci se traduit par l'usage du même guide d'entrevue, des mêmes critères de sélection des sujets et de la constance du contexte social et matériel dans lequel se font les entretiens Poirier, J., S. Clapier-Valladon et P. Raybaut (1983). *Les récits de vie. Théorie et pratique.*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Le sociologue..

de vie croisé s'inscrit dans une préoccupation de vérification du matériel empirique. Le fait de recouper, voire de confronter les témoignages précise la vraisemblance du matériel recueilli (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 65). Notamment, le croisement des récits de vie permet de relativiser le récit de chaque individu particulier et de le mettre en perspective (Lejeune, 1980 *apud* Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 135). Cette comparaison peut révéler, à l'intérieur d'un récit individuel, certains faux-fuyants issus des mécanismes para-conscients de mi-sincérité dont il a été question plus tôt. De même, le recoupement de récits peut palier à l'oubli par l'individu d'un ensemble de détails de la vie courante (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 68). Dans des circonstances où la vie de deux individus s'entrecroise, un des deux individus peut se souvenir de détails dont l'autre individu ne se souvient pas.

3.2 Opérationnalisation de la démarche de recherche par le récit de vie

Je réitère ici que l'objectif de ma recherche est de comprendre le rôle que joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire et plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire. Je veux saisir les dynamiques émotives et subjectives que sous-tend cette relation, l'impact qu'elle a sur la structuration identitaire des deux partenaires. Dans ce qui suit j'expose comment j'ai opérationnalisé la méthode de collecte de données par le récit de vie dans le cadre de mon projet de recherche.

J'explore une sphère précise de la vie d'un individu, c'est-à-dire sa vie amoureuse. Il s'agit d'un phénomène social. Je retiens l'expression « récit de vie amoureuse » pour décrire ce phénomène social.

Au-delà des récits de vie amoureuse individuels, mon travail s'attarde aussi au récit de vie du couple en tant qu'entité à part entière. Le croisement des récits de vie amoureuse des deux partenaires de chaque couple témoigne des dynamiques intersubjectives façonnant leur relation amoureuse. Cette relation amoureuse comporte en elle-même un élément de réflexivité lequel s'articule à travers la construction intersubjective de son propre récit. D'où l'importance de l'analyse du croisement des récits individuels afin de

reconstruire le récit de la relation amoureuse en tant qu'entité à part entière et de mettre à jour l'élément de réflexivité qui l'habite.

3.2.1 Choix des individus

Type de relation amoureuse

En ce qui a trait au type de relation amoureuse, j'ai arrêté mon choix sur des relations amoureuses ayant pris forme en milieu de travail et s'étant développées en relations stables et de long-terme. Ce choix s'explique par le fait que je cherche à dépasser le stéréotype des relations amoureuses au travail hiérarchiques de type « patron – secrétaire » (Baratt et Nordstrom, 2011; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Mainiero, 1989; Riach et Wilson, 2007) à caractère essentiellement utilitaires et passagères et des « histoires d'un soir. » De surcroît, je veux mettre en évidence que les romances organisationnelles ne présentent pas nécessairement de danger de harcèlement sexuel mais qu'au contraire, de plus en plus de relations amoureuses sérieuses et de long-terme se tissent en milieu de travail.

Plus spécifiquement, les individus « partenaires » à chacune des relations amoureuses au travail que j'ai retenues ont vécu une relation amoureuse qui a été *initiée* et s'est développée en milieu de travail. Ils ont également traversé une période de stabilisation de la relation alors qu'ils étaient encore tous deux à l'emploi de la même organisation et que leur relation était dès lors connue de leur entourage de travail. Au moment où ont eu lieu les entretiens, certains de ces partenaires étaient encore à l'emploi de l'organisation au sein de laquelle ils se sont rencontrés alors que d'autres étaient à l'emploi d'organisations différentes.

Provenance des individus

Puisque ma recherche s'inscrit dans un contexte de modernité avancée, j'ai délimité le secteur d'activité des organisations d'où les individus dont j'ai recueilli les récits de vie amoureuse provenaient. J'ai repéré ces individus dans un secteur organisationnel représentatif du présent contexte de modernité avancée. La conjoncture actuelle est celle de la société postindustrielle, dite « société du savoir », laquelle est le reflet des

changements sociaux et institutionnels étroitement liés au contexte de modernité avancée. De toute évidence, le savoir est désormais central à la structure de notre société : il est maintenant considéré comme un capital social fondamental au moment où l'on observe une transformation et une dématérialisation du travail vers la création de valeur ajoutée grâce au capital intellectuel. L'organisation du savoir⁴⁷ et le travailleur du savoir en sont le corolaire. Le travailleur du savoir est hautement qualifié et détenteur de connaissances ; il est considéré comme porteur d'un potentiel de création et d'innovation assurant la compétitivité de l'organisation. Du coup, les individus qui sont au cœur de mon étude proviennent d'organisations du savoir et occupaient au sein de ces organisations des emplois commandant la mobilisation de leurs connaissances et de leur capacité de création. Ils y occupaient des postes de cadres supérieurs ou de cadres intermédiaires.

Au moment de leur entretien, ces individus se situaient dans la fourchette d'âge de 30 à 45 ans. Nés entre 1965 et 1980, ils ont grandi dans un contexte de modernité avancée où on assistait à une désinstitutionnalisation ou détraditionalisation des pratiques sociales avec pour corolaire, entre autres, l'autonomisation du sexuel et l'entrée des femmes sur le marché du travail. Leur vie adulte s'ancre solidement dans ce contexte, lequel a favorisé l'essor du phénomène des relations amoureuses au travail.

Tel que mentionné dans la littérature (Mainiero, 1986; Quinn, 1977) les individus ayant vécu une relation amoureuse au travail sont souvent difficilement repérables. En conséquence, j'ai eu recours à un échantillonnage par boule de neige pour trouver les individus qui m'ont livré leur récit de vie amoureuse.

⁴⁷ L'organisation du savoir en est une qui crée une valeur ajoutée à partir de ses actifs intangibles de même qu'en s'appropriant le savoir collectif de ses membres et de la structure de relations et de réseaux dans laquelle elle s'imbrique. L'essor fulgurant des technologies de l'information des trois dernières décennies a eu un effet moteur sur le déploiement de l'organisation du savoir en éliminant considérablement les barrières d'accès à l'information Cowey, M. (1999). « What is a knowledge company? », *New Zealand Management*, vol. 46, no 11, p. 106-108..

3.2.2 Structure des entretiens

J'ai procédé par entretiens à caractère semi-structuré. Ce choix s'explique par la nécessité de guider le narrateur afin qu'il aborde les moments clés - ou moments critiques - qui ont jalonné et ponctué le cours de son histoire de vie amoureuse.

Ces entretiens ont eu lieu en trois temps (voir canevas d'entretien à l'Annexe 1). Le fait de procéder en trois temps repose sur le principe que la méthode de recherche par le récit de vie, pour qu'elle soit réellement authentique, nécessite la construction d'une relation de confiance entre le chercheur et le sujet (Demazière et Dubar, 1997 : 35). Cette procédure a aussi permis aux sujets de se préparer avant chacune des rencontres étant donné que je les ai informés à l'avance du thème qui serait abordé dans chacune des entrevues. Dans le premier entretien, j'ai demandé au narrateur de faire un retour sur l'ensemble de sa vie amoureuse avant que ne survienne sa relation amoureuse au travail. Cet entretien m'a permis de cerner certains éléments d'interprétation de la réalité du narrateur (Rouleau, 2004 : 152). Le deuxième entretien avait pour objet le récit de la romance au travail. J'ai amené le narrateur à aborder quatre moments critiques – ou sous-thèmes - de cette relation à savoir : (1) l'étincelle, l'évènement déclencheur marquant le début de la prise en forme de la relation et son évolution au moment où elle était encore cachée aux yeux des collègues, (2) la mise à découvert de la relation face à l'entourage, (3) la stabilisation de la relation alors que les partenaires étaient encore à l'emploi de la même organisation et finalement, (4) la relation une fois consolidée, les partenaires étant alors soit toujours à l'emploi de la même organisation, soit à l'emploi d'organisations différentes. Le troisième entretien m'a permis d'amener chaque individu à conclure son récit de vie abordant la façon dont il entrevoyait le futur de sa relation amoureuse ayant pris forme au travail. Lors de ce troisième entretien, j'ai également abordé la perception générale du narrateur au sujet des relations amoureuses au travail. Cet entretien a été dirigé de façon à mettre en contraste la conscience discursive et la conscience pratique (Giddens, 1984 : 374) du narrateur quant à sa perception du phénomène. L'ensemble du matériel ainsi récolté m'a permis de reconstruire, pour chacun de ces individus, la trajectoire amoureuse dans laquelle s'est inscrite sa relation amoureuse au travail. J'ai repéré cinq

couples ayant vécu une romance amoureuse organisationnelle. Cela représente donc 30 entretiens à raison de trois entretiens pour chacun des dix individus impliqués.

3.2.3 Récits cumulés et récits croisés

En considérant le phénomène des relations amoureuses au travail en tant que pratique sociale j'espère comprendre en quoi il est tributaire de la transformation de l'intimité et des rapports homme-femme. Dès lors, afin d'étudier la transformation des rapports homme-femme, il m'a semblé essentiel de considérer l'expérience amoureuse des deux partenaires à la relation, l'enjeu étant ici le rapport entre les deux individus. Une compréhension de ce rapport et de sa transformation demeurerait incomplète et asymétrique dans une situation où seul le témoignage d'un des deux partenaires serait considéré. Ce rapport se construit à deux et pour le comprendre il faut dégager la préhension qu'en ont les deux partenaires de part et d'autre de la relation. C'est pourquoi j'ai cumulé les récits de vie amoureuse des deux partenaires des relations amoureuses au travail.

Par ailleurs, partant du fait qu'« *il n'y a jamais deux façons identiques de vivre les situations humaines* » (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 131), une relation amoureuse n'est pas vécue de la même façon par les deux partenaires de la relation. Chaque relation s'inscrit de façon singulière dans la trajectoire de vie respective d'un individu et l'impact qu'elle a sur la construction identitaire et sur le projet réflexif de soi est unique à chaque individu. Du coup, c'est également pour cette raison que j'ai recueilli les récits de vie amoureuse des deux partenaires à la relation. En outre, Bertaux (1997 : 23) mentionne que « ...aucune catégorie d'acteurs ne détient à elle seule la connaissance objective mais ... la vision de chacune contient sa part de vérité. » C'est la mise en rapport critique du récit des deux partenaires qui m'a permis de percevoir mon objet d'étude dans toutes ses subtilités.

Recueillir des récits de vie amoureuse des deux partenaires comporte un autre avantage : cela m'a permis de procéder par récits de vie croisés lors de mon analyse en recoupant les témoignages des deux partenaires pour chacune des relations étudiées. La crédibilité de mon matériel empirique s'en est trouvé bonifiée d'autant plus que se situant dans le domaine de l'amour – domaine réputé « aveugle » et lieu par excellence de l'auto-

mensonge (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, 1983 : 59) – les récits recueillis étaient potentiellement sujets à être teintés des jeux de mémoire et d’auto-mensonge des sujets.

3.2.4 Présentation des individus

Cas A

Le cas A est celui d’Agnès et André, tous deux journalistes. Au moment de l’entretien Agnès travaillait toujours pour l’organisation dans laquelle elle avait rencontré André alors que ce dernier travaillait depuis deux ans dans une autre organisation. Les deux partenaires ont travaillé dans la même organisation pendant les cinq premières années de leur relation amoureuse. J’ai rencontré Agnès à trois reprises dans un café dans le cadre de petits-déjeuners-entretiens. Ces entretiens ont duré en moyenne une heure chacun. J’ai rencontré André à trois reprises à son lieu de travail. Ces entretiens ont duré un peu plus d’une heure chacun.

Cas B

Le cas B est celui de Brigitte et Bastien. Brigitte et Bastien ont été en relation amoureuse pendant dix ans. Au moment où j’ai conduit les deux premiers entretiens de Brigitte, celle-ci était Directrice générale d’une division d’une grande entreprise québécoise d’impression et de publication où elle et Bastien s’étaient rencontrés. Bastien n’était alors plus à l’emploi de cette organisation mais y travaillait indirectement à titre du principal rédacteur pigiste. Les deux premiers entretiens de Brigitte ont eu lieu à son bureau le midi et ont duré environ une heure quinze. Le troisième entretien de Brigitte s’est déroulé dans un café dans le cadre d’un lunch et a duré presque deux heures. À ce moment, Brigitte n’était plus en relation avec Bastien ; le couple avait rompu quelques six mois auparavant. Il m’a été très difficile d’obtenir un entretien de la part de Bastien. Ce dernier a annulé à multiples reprises les rencontres pour des motifs de contraintes de travail si bien qu’il m’a fallu quatre ans de relance avant de pouvoir le rencontrer. Aussi, vu l’inaccessibilité de Bastien, j’ai couvert les trois parties du récit de vie tel qu’élaboré dans le canevas d’entretien en une seule rencontre. Le couple était alors séparé.

Cas C

Le cas C est celui de Catherine et Christian. Au moment des entretiens, le couple était marié et en relation amoureuse depuis neuf ans. J'ai rencontré Catherine à deux reprises. Ces deux entretiens ont eu lieu au domicile du couple. Le premier entretien a duré une heure et demie et le deuxième, deux heures. Au moment de ces entretiens Catherine travaillait toujours pour l'organisation où elle avait rencontré son époux. Il s'agit de l'entreprise familiale fondée par le père de Christian. Peu de temps avant le deuxième entretien, Catherine avait été promue à titre de Directrice relations à la clientèle de l'entreprise. Christian m'a accordé deux entretiens de deux heures lesquels ont eu lieu au domicile du couple. Christian venait alors de prendre la relève de son père à titre de Président de l'entreprise familiale.

Cas D

Le cas D est celui de Dominique et Denis. J'ai rencontré Dominique à trois reprises à son lieu de travail en fin de journée. Les deux premiers entretiens ont pris place à trois mois d'intervalle alors que le dernier a eu lieu un mois plus tard. Ces entretiens ont duré presque deux heures chacun. Denis m'a accordé trois entretiens à son lieu de travail. Les deux premiers entretiens ont pris place à une journée d'intervalle alors que le dernier a eu lieu trois mois plus tard. Ces entretiens ont duré environ une heure chacun.

Cas E

Le cas E est celui d'Elena et Éric. J'ai rencontré Elena à trois reprises. Les deux premiers entretiens ont eu lieu dans une foire alimentaire du centre-ville de Montréal après son travail et le troisième entretien s'est tenu au domicile du couple, le condominium où ils venaient d'emménager à peine quelques semaines auparavant. J'ai rencontré Éric à trois reprises. Les deux premiers entretiens ont eu lieu à son bureau au travail alors que le troisième entretien s'est tenu au domicile du couple immédiatement après le troisième entretien d'Elena. Au moment des entretiens, Elena et Éric travaillaient toujours dans l'entreprise où ils s'étaient rencontrés.

3.3 Méthode d'analyse des données : l'analyse structurale

D'entrée de jeu, je rappelle ici que la méthode de recherche par le récit de vie en est une inductive. À l'opposé des méthodes de recherche dont les fondements épistémologiques sont positivistes, elle ne cherche pas à vérifier des hypothèses posées à priori avant même d'entamer les travaux d'enquête sur le terrain. À l'instar de la théorie ancrée ou « *grounded theory* » (Glaser et Strauss, 1967) la méthode par le récit de vie laisse émerger des données récoltées sur le terrain ce qui est pertinent et fondamental au domaine d'étude sur lequel se penche le chercheur (Demazière et Dubar, 1997 : 49). Cela ne signifie pas que cette démarche de recherche n'a pas d'ancrage théorique. Au contraire, elle suppose, de la part du chercheur, une importante sensibilité théorique avant l'approche du terrain laquelle se révèle à travers la problématique de recherche posée au préalable (Demazière et Dubar, 1997 : 54).

Il serait illusoire de croire que les données récoltées sous la forme du récit à l'état brut parlent d'elles-mêmes et affichent une transparence telle qu'elles livrent explicitement au chercheur l'univers de signification du narrateur. L'univers idéologique du narrateur, c'est-à-dire le cadre de référence dans lequel ce dernier évolue, agit, engendre des pratiques sociales et amorce des projets de vie, ne peut se saisir qu'à la suite d'une analyse systématique et détaillée du récit par le chercheur. En conséquence j'ai été appelée à poser un choix quant à la méthode d'analyse des récits de vie amoureuse qui composent le corpus de mon matériel empirique. À cette fin, j'ai retenu la méthode de l'analyse structurale exposée par Demazière et Dubar (1997). Cette méthode prend racine dans les travaux de Barthes (1966) et de Greimas (1970) lesquels ont fait l'objet d'une mise en procédure applicable à l'analyse d'entretiens sociologique par Hiernaux (1977). Cette méthode d'analyse m'a permis d'accéder tant à la dimension micro de l'individu et de son identité narrative telle que révélée à travers son récit de vie amoureuse, qu'à la dimension macro du phénomène social, de son fonctionnement et de ses dynamiques tels que révélés à travers le cumul des récits individuels. Dans ce qui suit, je présente d'abord les fondements de cette méthode d'analyse et par la suite j'expose les étapes que comporte sa mise en œuvre.

3.3.1 Analyse structurale des récits : les fondements

La méthode de l'analyse structurale (Demazière et Dubar, 1997) sous-tend que le sens du récit que confie un narrateur est construit par et dans sa mise en mots. Face au récit, l'analyse structurale adopte une posture analytique et reconstitutive de sens. La posture analytique et reconstitutive de sens s'oppose à la posture restitutive hyper-empiriste qui privilégie la description et suppose que le discours du narrateur est l'expression transparente de ses pratiques et de leur signification (Demazière et Dubar, 1997 : 24), ainsi qu'à la posture illustrative et causale qui considère le récit du narrateur comme un réservoir de réponses dans lequel le chercheur sélectionne des extraits qui vont dans le sens d'hypothèses et de conceptions théoriques posées à priori (Demazière et Dubar, 1997 : 20). En tant que méthode d'analyse du sens des récits, l'analyse structurale suppose une conception distincte du langage. En l'occurrence, elle ne considère la parole ni comme transparente, ni comme opaque. La parole est plutôt porteuse d'un sens qui s'imbrique dans l'architecture logique que le narrateur utilise implicitement pour construire le fil conducteur de son récit (Demazière et Dubar, 1997 : 93). Toute parole et tout discours forment des « réseaux de relations par lesquels se réalisent l'activité signifiante » (Cassirer, 1923 *apud* Demazière et Dubar, 1997 : 42). Afin de repérer la signification ancrée dans un récit, il faut entrer dans ces réseaux, les démêler et ainsi accéder à l'univers idéologique dans lequel le narrateur conduit ses pratiques. Je précise ici que la conception de la structure narrative des récits qu'adopte Ricoeur est fondamentalement en accord avec celle des structuralistes. Ricoeur insiste par contre sur le fait que la signification d'un texte, bien qu'elle se dégage de sa structure, émerge surtout de la spirale herméneutique de distanciation-appropriation, soit l'acte d'interprétation à travers les trois étapes de la *Mimèsis* (Piovano, 1986 : 239-240) dont il a été question au chapitre précédent.

Demazière et Dubar (1997 : 99) soutiennent par ailleurs, que cet univers idéologique ne préexiste pas totalement à l'entretien. Il est en partie également édifié au cours de l'interaction entre le narrateur et le chercheur. Le récit de vie, en tant que mise en intrigue, est un processus de co-construction qui s'opère à travers la relation dialogique qui se tisse entre le narrateur et le chercheur. À travers cette relation, la parole du narrateur accomplit trois fonctions qui s'enchevêtrent. De par sa fonction référentielle, elle dit comment sont

les choses. De par sa fonction modale, elle transmet ce que le narrateur pense de ces choses. Finalement de par sa fonction d'acte, elle cherche également à altérer l'état de l'auditeur, en l'occurrence, dans ce cas ci, l'état du chercheur (Blanchet, 1991: 18 *apud* Demazière et Dubar, 1997 : 93). Du coup, la mise en mot du récit tel un « *vecteur de production de sens* » est un énoncé de faits, d'évènements externes au narrateur mais également, et de façon tout aussi importante, elle est l'énonciation d'un discours interne, porteur de la vision subjective du narrateur concernant ces faits et ces évènements. La narration en tant que tel est donc un « *processus créateur de valeurs* » (Demazière et Dubar, 1997 : 93).

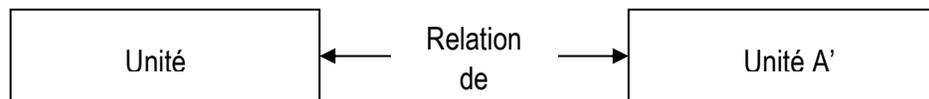
La méthode de l'analyse structurale des récits repose sur l'axiome de base selon lequel au-dessus de la grammaire linguistique d'un discours se superpose une autre syntaxe d'un niveau d'abstraction plus élevé (Demazière et Dubar, 1997 : 40). Cette syntaxe correspond à l'ordre catégoriel, c'est à dire l'architecture logique qui structure le sens du discours. Afin de dégager ce sens, il faut distinguer et comprendre la syntaxe de ce deuxième niveau d'abstraction (Demazière et Dubar, 1997 : 95). L'analyse structurale vise à repérer, « reproduire » ce travail de création d'un ordre catégoriel qu'accomplit, bien qu'implicitement, le narrateur. Ce code narratif dévoile comment le narrateur agence et relie les épisodes de sa vie, et ce faisant, trace le sens subjectif de sa trajectoire personnelle. Au-delà d'être descriptives, les catégories du code narratif d'un récit véhiculent des jugements. Ces jugements sont non seulement associés aux catégories-clés qui établissent l'ordre catégoriel du récit, elles sont aussi rattachées aux relations qu'établit le narrateur entre ces catégories-clés. Ce tout forme l'univers de croyances du narrateur (Demazière et Dubar, 1997 : 99).

De surcroît, la mise en œuvre de l'analyse structurale des récits requiert de poser l'hypothèse que la structure du code narratif d'un récit est différentielle et intégrative⁴⁸ (Demazière et Dubar, 1997 : 95) : le sens d'un récit se révèle en y dégageant d'une part

⁴⁸ Il s'agit ici des deux mécanismes élémentaires de production de la signification que Saussure Demazière, D. et C. Dubar (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion.*, Paris, Édition Nathan. identifie pour le fonctionnement de la langue dans son « Cours de linguistique générale ».

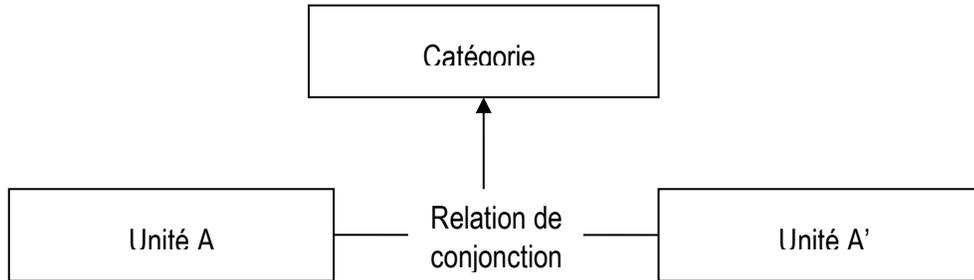
les relations qui distinguent une unité donnée⁴⁹ du récit d'une autre unité appartenant au même niveau d'abstraction, et d'autre part, en déterminant la relation qui rassemble ces deux unités à une catégorie d'un ordre d'abstraction supérieur laquelle leur donne sens (Demazière et Dubar, 1997 : 96). La relation qui distingue deux unités du même niveau d'analyse en est une de disjonction et est dite différentielle. Ce couple d'unités en disjonction constitue une « totalité dichotomisée » (Hiernaux, 1977 *apud* Demazière et Dubar, 1997 : 130). A cette dernière se superpose une catégorie d'un ordre d'abstraction supérieur qui révèle la relation de conjonction donnant sens aux deux termes de la dichotomie. Cette relation de conjonction englobe la disjonction et est dite intégrative. Il s'agit du dénominateur commun aux deux unités dichotomiques. Ces relations de disjonction et de conjonction forment un tout qui constitue une structure élémentaire de signification du récit constitutive de son sens général. Les figures 3.1 et 3.2 illustrent les relations de disjonction et de conjonction.

Figure 3.1 – Analyse structurale des récits : relation de disjonction



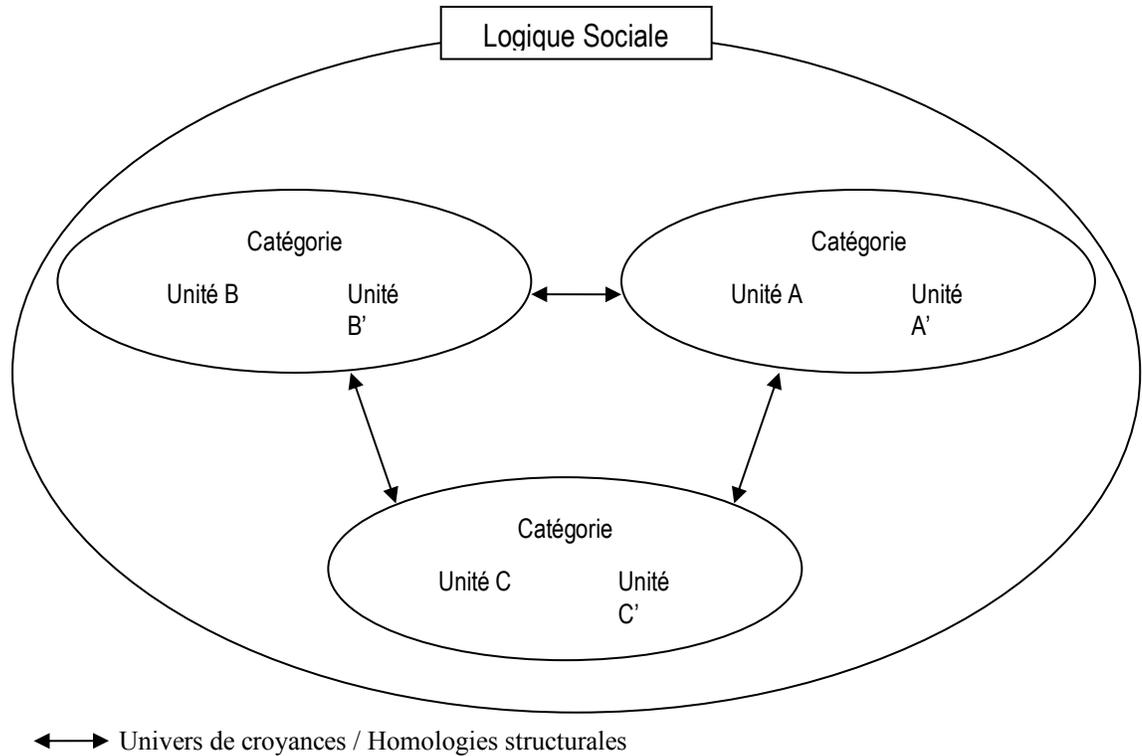
⁴⁹ Concrètement, une unité correspond à un mot, une expression, une phrase du discours exprimant une idée distincte.

Figure 3.2 – Analyse structurale des récits : relation de conjonction et structure élémentaire de signification



Par ailleurs, cet exercice d'analyse ne se résume pas au simple repérage, dans un récit, des relations de disjonction et de conjonction. Il consiste à mettre en exergue les *différences significatives* entre les éléments du récit, afin de percevoir l'intentionnalité du narrateur qui s'exprime à travers ces relations et de repérer la forme argumentaire, le sens visé qui justifie pourquoi celui-ci a opéré ces sélections et ces combinaisons. Aussi, il faut repérer la façon dont les catégories sont argumentées et orientées entre elles et en dégager les propriétés communes, ou encore, les homologues structurales du récit. L'ensemble des différentes catégories correspond à l'ordre catégoriel du récit. L'ensemble des homologues structurales correspond à « l'univers de croyances » du narrateur. Le tout forme la « logique sociale » du narrateur, sa conception du monde social et de la place qu'il y occupe (Demazière et Dubar, 1997 : 99). La figure 3.3 illustre ces concepts.

Figure 3 – Analyse structurale des récits : ordre catégoriel, univers de croyances et logique sociale



3.3.2 Analyse structurale des récits : les niveaux d'analyse

Il y a plusieurs façons de distinguer les niveaux d'analyse d'un discours. La méthode d'analyse structurale retient celle exposée par Barthes (1966) selon laquelle un récit peut être analysé à trois niveaux : le niveau des séquences ou événements, le niveau des actants et le niveau des arguments.

Dans le cadre d'un récit de vie, les séquences correspondent aux événements, aux actions, aux épisodes qui jonchent le récit du narrateur ainsi qu'aux situations rencontrées par ce dernier. Le niveau des séquences fait donc référence à la dimension temporelle du récit et révèle ultimement sa structure diachronique. Le niveau actants regroupe toutes les personnes ou groupes de personnes qui agissent, interagissent et jouent un rôle dans le

récit de vie du narrateur ce dernier faisant également parti des actants⁵⁰. Ce niveau rend compte du passage de l'*autre* dans le parcours de vie de l'individu. Il témoigne de ce que le narrateur dit de chacun d'eux et capture le système de relations imbriqué dans le récit. Le niveau des arguments correspond à l'ensemble des thèses, des raisonnements que le narrateur invoque dans le but de convaincre son interlocuteur, en l'occurrence, le chercheur⁵¹. Il représente ce que le narrateur cherche à exprimer à propos des événements et des actants de son récit (Demazière et Dubar, 1997 : 122). Ces trois niveaux sont liés entre eux selon une hiérarchie, un mode d'intégration progressive. Dans un récit, un événement a du sens dans la mesure où il est contextualisé dans l'action d'un personnage et cette action acquiert ultimement son sens à travers l'argumentation qu'en fait le narrateur (Barthes, 1966 : 6). En conséquence la compréhension d'un récit ne peut se limiter à en suivre l'enchaînement de l'histoire. Elle passe par la reconnaissance de cette hiérarchie, ce qui implique de « projeter les enchaînements horizontaux du « fil » narratif sur un axe implicitement vertical » (Barthes, 1966 : 5).

Les étapes de l'analyse structurale des récits

La mise en œuvre de l'analyse structurale des récits comporte plusieurs étapes lesquelles figurent au tableau 3.1. J'expose ces étapes dans la présente section. J'ai recours au récit d'Agnès afin d'illustrer cette démarche.

⁵⁰ En accord avec la conception de l'identité narrative de Ricoeur, le narrateur, constituant en lui-même un personnage, s'exprime à travers son propre dédoublement, utilisant alors une expression telle que « moi, je ... », ou encore, en tant que son propre témoin, mobilisant dans ce cas des expressions telles que « là, moi... » et adoptant ainsi une attitude réflexive.

⁵¹ À ce titre, le niveau des arguments met en relief la propriété dialogique du récit, c'est-à-dire, le récit comme co-construction issue d'un dialogue qui s'établit entre le narrateur et le chercheur.

Tableau 3.1 – Étapes de l'analyse structurale des récits

1. Transcription des entretiens
2. Codage : repérage des unités du récit
3. Recodage : regroupement des unités en leur niveau d'appartenance
4. Repérage des relations de disjonction
5. Analyse des structures élémentaires de signification : identification des relations de conjonctions et production de l'ordre catégoriel du récit
6. Construction des schèmes particuliers : repérage des homologues structurales et production de l'univers de croyances et de la logique sociale du narrateur
7. Analyse comparative des schèmes particuliers

Afin de pouvoir analyser un récit, ce dernier doit se présenter sous forme d'un texte écrit pouvant être classé et organisé : il faut donc avant tout retranscrire verbatim chacun des entretiens-récits sous forme de documents écrits.

L'étape subséquente, le codage, consiste à segmenter le récit en unités de discours. Dans le cadre de la démarche d'analyse structurale l'étape du codage vise plus spécifiquement à repérer les trois niveaux d'analyse du discours du narrateur, à savoir les séquences ou évènements, les actants et les arguments, et à classer des unités de discours selon leur appartenance à l'un ou l'autre de ces niveaux. J'ai d'abord codé les unités du niveau des séquences, c'est-à-dire les évènements, les actions et les situations qui jonchent le récit du narrateur. J'ai ensuite codé les unités du niveau des actants ce qui implique d'établir leurs caractéristiques et leurs relations. J'ai enfin codé les unités du niveau des arguments, soit les propositions qui correspondent aux jugements que porte le narrateur sur les séquences, les actants ou autres objets de son récit.

Ce travail de codage couvre l'intégralité de la transcription de chacun des récits. Pour chacun de ces récits, toutes les unités du texte, le plus souvent des phrases, ont été codées en fonction de son appartenance au niveau de discours pertinent et suivant son ordre d'apparition dans le texte.

L'étape du codage consiste en une première classification des matériaux. Avant de pouvoir amorcer le réel travail d'analyse structurale, il est nécessaire de réorganiser les unités codées de chaque niveau d'analyse en un corpus s'y prêtant.

Ainsi, dans un premier temps, j'ai recodé les unités du niveau des séquences. Le repérage des unités du niveau des séquences permet d'identifier les moments critiques qui ont ponctué la vie du narrateur. Ce sont les événements charnières qui façonnent la mise en intrigue du récit. Par ailleurs, un récit de vie ne livre pas la suite temporelle de ces moments critiques et leur relation de causalité séquentielle de manière transparente et ordonnée. En effet, dans le cadre d'une narration spontanée, le narrateur, par association d'idées et par son besoin de justifier certains liens entre les événements de son parcours de vie, fait de fréquents saut vers l'avant, anticipant les événements et, par la suite des retours en arrière pour revenir au point de départ où s'est produit le saut. C'est pourquoi une fois la totalité des unités du niveau des séquences codées, j'ai procédé à leur réorganisation : j'ai regroupé ces unités selon leur appartenance à un même événement (plusieurs unités pouvant référer à un même événement) et je les ai ensuite ordonnancées chronologiquement afin de rétablir la structure diachronique du récit de vie du narrateur. J'ai ainsi pu produire la trame événementielle du récit laquelle révèle les relations de causalité séquentielle entre ces événements. Cela forme en quelque sorte le résumé du récit de vie du narrateur. Ainsi, dans le récit de vie amoureuse d'Agnès, j'ai obtenu vingt séquences types qui vont de sa première relation amoureuse jusqu'au moment où elle m'a livré ses trois entretiens. Cela forme le résumé de son récit de vie amoureuse.

Dans un deuxième temps, j'ai recodé les unités du niveau actants en les organisant en des ensembles correspondant à chacun des personnes ou groupes de personnes du récit. À cet effet, il est nécessaire de constituer un ensemble dit « actants collectifs. » Dans le récit, ces derniers se présentent sous la forme d'expressions telles que « nous », « on » et « ils » faisant référence à des groupes de personnes - incluant ou non le narrateur. Le recodage des unités du niveau des actants a aussi impliqué de les situer dans la ou les actions centrales du récit à laquelle ils prennent part.

J'ai enfin recodé les unités du niveau des arguments en les regroupant en fonction du thème leur étant associés et marquant une étape clé du raisonnement tenu par le narrateur. J'ai ensuite mis chacune de ses unités du niveau des arguments en relation avec les deux autres niveaux d'unités, c'est-à-dire en relation avec les séquences et les actants.

Les étapes du codage et du recodage sont essentiellement un classement, un regroupement et une transposition qui permet de produire un schème provisoire de l'entretien. Le tableau 3.2 illustre une petite partie du schème provisoire de l'entretien d'Agnès.

Tableau 3.2 – Extrait du schème provisoire d'Agnès

Séquences	Actants	Arguments
<ul style="list-style-type: none"> • J'ai fait mon secondaire, j'étais en banlieue à l'Assomption • J'étais la moitié de mon Cégep là et l'autre moitié à André Grasset • Même au Cégep je ne savais pas du tout dans quoi m'en aller 	<ul style="list-style-type: none"> • Quand j'étais adolescente j'étais assez grassouillette • J'étais très complexée 	<ul style="list-style-type: none"> • Ça m'a beaucoup marquée
<ul style="list-style-type: none"> • La première relation sérieuse c'était à l'Université 	<ul style="list-style-type: none"> • Dans ce temps là j'étais un peu ronde • J'étais timide • J'étais plus dédiciée à mes études, mes petites affaires 	<ul style="list-style-type: none"> • C'est pour ça que ça a été à l'université justement avant que j'aie une relation sérieuse
<ul style="list-style-type: none"> • On a décidé de prendre une pause et ça a été la pause définitive • Il est parti • C'est lui qui est parti 	<ul style="list-style-type: none"> • Je n'étais plus fine • J'étais euh... impatiente, borderline colérique... alors évidemment lui • Je n'étais plus une bonne blonde • J'ai été super triste 	<ul style="list-style-type: none"> • Dans le sens que tu regardes et vite tu dis « il y a quelque chose qui ne marche pas » • C'est pour ça que ça m'a pris du temps • C'est pour ça que Guillaume mon premier chum m'a beaucoup marquée

Analyse des structures élémentaires de signification et des homologues structurales

Les deux étapes précédentes – le codage et le recodage – sont des étapes préparatoires au véritable travail d’analyse structurale du récit. Ce travail débute avec la reconstruction de l’ordre catégoriel du récit : l’identification des relations de disjonction et de conjonction qui constituent les structures élémentaires de signification du récit. J’ai procédé, pour chacun des niveaux, au repérage des expressions, à travers les unités codées, que le narrateur utilise pour donner sens aux événements, aux actants et aux arguments. Ces expressions se présentent toujours en relation de disjonction. Par exemple, le récit d’Agnès est marqué par les relations de disjonction « partir » / « revenir-retourner », « admiration » / « pas d’admiration », « ça n’avait pas de bon sens » / « c’était parfait ». J’ai ensuite marqué chaque couple d’expression d’une catégorie clé traduisant la relation de conjonction qui donne sens à cette relation dichotomique. Dans l’exemple ci-exposé, la première relation de disjonction trouve son sens dans la relation de conjonction projet identitaire. J’ai ainsi produit la structure élémentaire de signification du récit selon chaque niveau d’analyse. Le tableau 3.3 illustre les structures élémentaires de signification du récit d’Agnès.

Tableau 3.3 – Structures élémentaires de signification du récit d’Agnès

Niveau d’analyse	Unité A	Unité A’	Catégorie
Séquence	« partir »	« revenir-retourner »	<i>Projet identitaire</i>
Actant	« pas d’admiration »	« admiration »	<i>Teneur</i>
Argument	« ça n’avait pas de bon sens »	« c’était parfait »	<i>Contrôle</i>

En définitive, les structures élémentaires de signification de chaque niveau d’analyse ne prennent sens qu’en croisant leurs propriétés communes. Aussi, aux termes de la dernière étape de l’analyse structurale j’ai procédé au croisement des relations d’opposition du niveau des séquences, des actants et des arguments. Les axes croisés séquence/actant, séquence/argument, actant/argument et séquence/actant/argument qui en résultent forment les homologues structurales du récit. Ce tout témoigne de l’univers de croyances du narrateur et du processus de construction identitaire que sous-tend son récit. Il met en

exergue le discours interne du narrateur, porteur de sa vision subjective à propos des évènements, des personnes et des faits qui ont marqué sa vie. Il s'agit du cadre de signification - ou la conception du monde - que le narrateur s'est constitué et qu'il mobilise en tant qu'acteur compétent pour agir et justifier ses actions. Le tableau 3.4 présente les homologues structurales séquence/argument du récit d'Agnès.

Tableau 3.4 – Homologies événement/actant/argument – Agnès

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« partir »	« revenir-retourner »	<i>Projet identitaire</i>
Actant	« ne pas admirer »	« admirer – être impressionné »	<i>Teneur du lien affectif</i>
Argument	« ça n'avait pas de bon sens »	« c'était parfait »	<i>Contrôle</i>

Je tiens ici à réitérer que la méthode d'analyse structurale des récits, ne prenant pas ancrage dans des fondements d'ordre positivistes, n'est pas une méthode infaillible et strictement objective conduisant inmanquablement aux mêmes résultats indépendamment du chercheur. En fait, la découverte des relations de conjonction et de disjonction qui structurent un récit dépend du degré auquel le chercheur s'imprègne du texte à travers les nombreuses relectures et de son « vivre avec » le texte-récit (Demazière et Dubar, 1997 : 138). La qualité de l'analyse est grandement tributaire de l'implication du chercheur et de la profondeur immersion dans le récit du narrateur.

3.4 Interprétation des matériaux

Dans cette dernière section du présent chapitre, je pose les liens entre la méthode d'analyse structurale des récits et le cadre théorique sur lequel je m'appuie pour interpréter les matériaux.

Je rappelle que chaque récit sous-tend une logique sociale que l'analyse structurale met à jour. Cette logique sociale est la forme argumentaire que soutient le narrateur à propos

de son récit. Il s'agit de sa conception d'un monde social, de la place qu'il y occupe (Demazière et Dubar, 1997 : 355) et de l'ensemble de significations à propos d'une partie de son vécu, en l'occurrence, dans le cadre de ma thèse, sa vie amoureuse.

En lien avec le cadre théorique que je mobilise, la logique sociale s'apparente à la compétence de l'agent, à savoir ce qu'il assimile des règles, des structures sociales et des ressources afin d'agir comme il le fait. Autrement dit, il en va des conditions et des circonstances de son action. Dans le cadre d'un récit de vie, cette logique fait appel à la conscience discursive de l'agent : c'est le discours qu'il tient rétrospectivement à propos de ses raisons d'agir et, de la sorte, la rationalisation qu'il fait de son action.

De par le passage de la conscience pratique à la conscience discursive, au cours de la mise en intrigue de son parcours de vie, le narrateur articule de manière explicite les constituants de son existence à travers le temps et donne rétrospectivement sens à sa vie. Tel que je l'ai préalablement argumenté, le récit de vie est en soi un mécanisme identitaire puisque le narrateur en sort en partie transformé par sa compréhension, son entendement et une conscience davantage affinée et cohérente de son « expérience de vivre. » C'est l'identité de soi en tant que processus qui se révèle ainsi au narrateur, cette construction et reconstruction d'une définition de soi tout au long de son existence qui reflète également son expérience sociale au fil de ses interactions avec autrui et de son passage à travers les structures sociales (Demazière et Dubar, 1997 : 304). Cela correspond aux étapes de *Mimèsis II* et *Mimèsis III* de la spirale herméneutique caractérisant la mise en intrigue du récit de vie posée par Ricoeur (1983) dont il a été question au chapitre précédent. Le récit de vie témoigne des mécanismes propres à la transaction à l'origine de ce processus identitaire. Cette transaction est double. Il y a dans un premier temps la transaction biographique qui est la façon dont le narrateur présente les événements significatifs de son vécu. Elle se dégage de l'analyse structurale du niveau des événements. La deuxième transaction est relationnelle. Il s'agit de la reconnaissance, ou non, de l'identité de soi par les agents sociaux qui jalonnent le parcours de vie du narrateur et témoigne de la trace que laisse l'*autre* sur l'identité de soi tel que postulé par Ricoeur (1990). Elle se révèle par l'analyse des structures de signification du niveau des actants et de la présence d'homologies structurales de ce niveau avec celui des événements. La

transaction biographique rend compte du caractère intersubjectif de la construction de l'identité de soi. Finalement, l'argumentation du récit établit le lien entre la transaction biographique, à savoir la description de l'identité de soi par le narrateur, et la transaction relationnelle, soit la reconnaissance ou non de cette identité par autrui. L'analyse structurale du niveau des arguments met à jour ce lien.

Chapitre 4

Présentations et analyse structurale des récits

Dans ce chapitre, je présente les résultats de ma recherche laquelle, je le rappelle, s'inscrit dans le mouvement narratif en sciences sociales. Selon ce mouvement, nous vivons dans un monde de récit de sorte que l'identité de soi se construit à travers la narration de soi. Ce chapitre expose donc la trajectoire de vie amoureuse de chacun des individus formant les couples (cas A, B, C, D, E) ayant participé à ma recherche dans sa forme chronologique.

D'abord, je présente pour chaque individu cette trajectoire selon sa structure diachronique que j'ai reconstruite à partir des récits qui m'ont été livrés. Il s'agit donc de la suite temporelle des moments critiques selon la logique « avant-après » de l'enchaînement des événements définissant des relations de causalité séquentielle. Ensuite, je procède à l'analyse structurale de chacun de ces récits de vie amoureuse pour mettre à jour l'univers de croyances de chacun des individus et retracer comment se construit leur identité de soi à travers leur parcours de vie amoureuse. J'ai recours au modèle de l'identité narrative de Ricoeur exposée au chapitre 2 pour situer l'identité de soi de ces individus en regard des composantes de *mêmeté*, d'*ipséité* et d'*altérité* de ce modèle.

4.1 Cas A – Agnès et André

4.1.1 Agnès

To love means to stay with. It means to emerge from a fantasy world into a world where sustainable love is possible, face to face, bones to bones, a love of devotion. To love means to stay when every cell says: "Run!"

Clarissa Pinkola Estés (1992)

Présentation chronologique du récit d'Agnès

Agnès passe son enfance et son adolescence à l'Assomption, une banlieue de la rive nord de Montréal. Elle est une adolescente «timide, plus dévouée à ses études, ses petites

affaires » et au physique « assez grassouillette », un trait dont elle affirme avoir été « très complexée, ça m'a beaucoup marquée » et sur lequel elle reviendra d'ailleurs au cours de son récit. Selon elle : « c'est pour ça que ça a seulement été à l'université avant que j'aie une relation amoureuse sérieuse. » Agnès vit aussi de la confusion quant à son choix de domaine d'étude. Au Cégep elle « ne sait pas du tout dans quoi s'en aller » et cette quête se poursuit lors de ses premières années d'université où elle « fait plein, plein, plein de facultés » et « a bien de la misère à se brancher. » Cette incertitude face à son projet de vie est alors une source d'anxiété importante.

Agnès rencontre Antoine, son premier amoureux, alors qu'elle est au programme d'études sud-est asiatiques à l'Université de Montréal et qu'elle travaille à temps partiel comme technicienne en pharmacie. Tous deux travaillent ensemble au journal étudiant. Antoine est un intellectuel, cérébral, « ...un gars, très, très, très brillant, intelligence au-dessus de la moyenne » mais « ... plutôt laid par contre, tellement pas beau ! » ce qui au départ sème le doute chez Agnès quant à son attirance amoureuse envers lui « ... je me disais, ah non, c'est pas possible ! » Pourtant, le côté intellectuel, brillant et cultivé d'Antoine, de même que son sens de l'humour caustique prennent le dessus : Agnès est « très impressionnée, en **admiration** » et tombe vraiment « en amour. » Agnès et Antoine cohabitent ensemble durant les trois ans de leur relation.

Contrairement à Agnès, Antoine est confiant et solidement ancré dans son choix de parcours universitaire et de future carrière. De dire Agnès : « lui il était vraiment en programme de journalisme » alors que, bien que tout comme lui, Agnès soit impliquée dans la rédaction du journal étudiant de l'Université, elle hésite à se « vouer à une carrière de journaliste. » Antoine réussit très bien et Agnès lui voue « beaucoup d'**admiration**, il m'impressionnait. » Par contre, cet écart crée éventuellement une dynamique où elle développe un sentiment d'infériorité face à Antoine, le sentiment de « ne pas être à la hauteur, ne pas être assez bien pour lui » à un moment de sa vie où elle affirme déjà « ne pas être hyper confiante en elle. » Agnès devient de plus en plus insécure, à un point tel que cela en vient à avoir un impact sur sa relation amoureuse qui se détériore peu à peu. Agnès n'est « plus fine » et devient « impatiente, borderline, colérique. » Elle « n'est plus une bonne blonde. »

À terme, Antoine et Agnès décident de « prendre une pause et ça a été la pause définitive. » C'est Antoine qui met fin à la relation : « Il **est parti**. C'est lui qui **est parti**. C'est pour ça qu'Antoine mon premier chum m'a beaucoup marquée. » La rupture a lieu au début de l'été, le bail de l'appartement se termine. Pour Agnès c'est « une grosse peine d'amour, une vraie peine d'amour. » Elle est « hystérique pendant des semaines » au point tel qu'elle raconte : « **J'étais retournée** vivre chez ma mère. J'avais besoin de présence. J'avais besoin de ma mère. »

Cet évènement provoque une remise en question chez Agnès. Celle-ci réalise qu'elle « n'était pas prête et avait besoin de prendre confiance en elle avant d'entrer en relation. » Elle dit « avoir beaucoup réfléchi à ça. » Elle s'est « regardée » et s'est dit : « c'est correct de faire des gaffes mais pas deux fois les mêmes, tu es mieux d'apprendre de cela. » Elle confie : « En terme de vie amoureuse, Antoine ça a été très pédagogique. Ça a été comme mon amour de pratique. » Au travers de cette peine d'amour, Agnès maigrit beaucoup et bien qu'elle dise que ce soit « complètement ridicule », elle ajoute « ça a vraiment changé ma vie. » En bout de ligne elle constate : « cette rupture-là a changé ma vie pour le mieux et aussi mes relations de couple. » Agnès ressent alors qu'elle a « quelque chose à prouver », qu'elle veut montrer aux yeux de tous que « elle aussi est extraordinaire. » C'est pourquoi à la fin de l'été, elle décide de se lancer à l'aventure seule en voyage au Japon, un périple en lien avec son programme universitaire « d'études sud-est asiatique. » « En septembre, **je suis partie** pour le Japon avec mon sac à dos pour un petit peu plus que six mois. J'ai travaillé au Japon. » Cette expérience s'avère « très, très, très valorisante. »

Seulement, en rentrant de ce périple, Agnès ne s'est toujours pas complètement remise de sa rupture avec Antoine et est toujours en quête de réalisation de soi. Elle explique : « J'avais besoin de trouver quelque chose après ça. **Je suis revenue** aux études un an, je suis passée au Chinois en études de l'Asie de l'est. **Je suis revenue** au journalisme. C'est un peu ça, cette rupture qui m'a fait **revenir** au journalisme. » Agnès réussit à obtenir un stage au journal *La Presse* où elle y rencontre pour la première fois André, son conjoint actuel, qui, à titre de chef de pupitre, lui assigne un dossier. À cette époque, Agnès est « à des années lumières » de penser un jour avoir une relation amoureuse avec André. Il n'y

« pas d'étincelles... ..c'était vraiment 'a face in the crowd'. » Elle « travaille vraiment fort parce que le stage à *La Presse* c'est hyper compétitif » et elle a « vraiment autre chose à faire que de s'occuper d'un 'Monsieur'. » Au cours de cette même année, en parallèle avec son stage à *La Presse*, Agnès travaille dans une grande librairie de Montréal. Elle y fait la rencontre de deux collègues libraires, Anick, avec qui elle noue une solide amitié et Arnaud qui deviendra éventuellement son deuxième amoureux. À terme, ces nouvelles expériences portent fruit notamment au niveau de son parcours d'étude universitaire qui lui est désormais beaucoup plus clair : « Les études pour la première fois de ma vie **ça allait bien**. C'était **parfait**. » Si bien qu'elle gagne une bourse pour aller étudier un an en Chine.

À son retour de Chine, Agnès obtient immédiatement un poste de journaliste à temps plein à *La Presse* : « Quand **je suis revenue** de Chine, j'ai tout de suite rentrée à *La Presse*. Je suis **retournée** au journalisme, c'était décisif. » Elle constate distraitemment qu'André n'y travaille plus. Puisqu'elle est « entre deux apparts à cause de ses voyages », elle habite un certain temps chez Anick. Cette dernière travaille toujours à la librairie avec Arnaud, maintenant célibataire : « Quand **je suis revenue** d'Asie, il n'avait plus de blonde. » Du coup, Arnaud cherche à passer du temps avec Agnès, il multiplie ses visites chez Anick et lui démontre « clairement un intérêt. » Très rapidement, il se tisse une relation amoureuse entre eux, « seulement deux semaines » après le retour d'Agnès. Cette relation durera trois ans durant lesquels Agnès et Arnaud cohabiteront.

D'entrée de jeu, Agnès affirme qu'Arnaud est « l'antithèse de Antoine, il avait vraiment ce que l'autre n'avait pas. » À l'inverse d'Antoine, Arnaud n'est pas un intellectuel. Agnès le décrit comme un « gars cool, super à l'aise » avec « un côté tellement cute, sensible, adorable. » En fait, ce contraste caractérise également la dynamique de relation amoureuse qui s'établit entre Agnès et Arnaud. Ainsi, Agnès avoue : « à l'inverse, autant Antoine j'avais un sentiment d'infériorité, Arnaud, j'avais un petit sentiment de supériorité. » En tant que journaliste permanente à *La Presse*, Agnès couvre plusieurs événements à l'international tel que la crise du SRAS⁵², ce qui suscite beaucoup

⁵²Syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) apparu pour la première fois dans le sud de la Chine en novembre 2002.

d'admiration chez Arnaud : « Il était bien fier, il m'**admirait** beaucoup, je l'**impressionnais**. Lui il était en amour. » À un point tel qu'Agnès estime que sa carrière est un des facteurs à l'origine du sentiment amoureux d'Arnaud à son égard : « Je suis certaine que ça a joué dans la balance. » Elle avoue que ce commentaire est « peut-être artificiel » mais elle enchaîne par : « On se veut très profond, mais dans le fonds on vit avec ce qui est construit et on ne peut pas complètement faire abstraction des structures sociales. »

Agnès passe « trois belles années » avec Arnaud. Ils sortent, cuisinent ensemble, voyagent : « Il me suivait partout, c'était clair que c'est moi qui *drivait*. On avait une super belle vie ensemble, c'était génial, c'était **parfait**. » Seulement elle ajoute : « ce n'était pas une relation amoureuse du tout. » En effet, leur relation devient rapidement platonique. De dire Agnès : « les deux dernières années, sexuellement il ne se passait rien. » A un point tel qu'elle qualifie cette relation d'« une belle amitié, une jolie erreur » mais d'« insignifiante » dans sa vie amoureuse. En effet, pour Agnès « avoir beaucoup d'**admiration** c'est bien important. » Selon elle, dans une relation amoureuse « l'**admiration** est une partie de ce qui t'attire chez une autre personne. » Or elle confie : « Arnaud, je ne l'ai **jamais admiré**. Je n'ai jamais été en amour avec Arnaud. »

Entre temps, André est réembauché comme cadre supérieur au journal *La Presse*. Sur le coup, Agnès « ne le remarque pas vraiment » à part de reconnaître qu'il soit très sympathique et que « dans une entreprise où tu n'as pas de reconnaissance, les gens sympathiques tu veux être proche parce que souvent, tu en as besoin. » Besoin qui se matérialise justement alors qu'Agnès se trouve dans une situation de travail problématique et décide de trouver conseil auprès d'André. Ce dernier propose d'aller luncher pour en discuter. Ce sera le début d'une série de lunches qui, selon Agnès, devaient paraître à tout le moins inusités dans un milieu de travail où « **ça n'avait pas de bon sens** qu'une journaliste de la section des arts commence à fréquenter un boss de la section des affaires. » Au fil de ces rencontres, alors que sa relation amoureuse avec Arnaud bat de l'aile, Agnès se surprend à développer des sentiments amoureux pour André. « Un moment donné, je me suis rendue compte qu'on allait luncher ensemble mais j'avais de la misère à manger. J'étais intimidée, nerveuse. J'étais en amour avec André, c'était

clair. » À ce moment, André vit avec ses trois enfants et sa conjointe avec qui, par ailleurs, la relation est tendue et chancelante depuis déjà plusieurs années. Malgré qu'elle soit au fait de cette situation, il demeure que pour Agnès, c'était « clair » qu'elle « ne pourrait jamais être avec lui. »

Seulement, à travers cela, Agnès réalise que sa relation avec Arnaud ne peut plus durer, qu'elle « ne peut pas rester dans une relation comme cela », que « **ça n'a pas de bon sens.** » Pour elle, André est « son idéal. » Elle est convaincue que « c'est ça l'amour », que « ça existe », qu'elle « peut trouver cela ailleurs. » Face à cette impasse, elle prend la décision d'espacer les lunches avec André puisque cela « la brouille complètement » et qu'elle « ne pourra jamais rencontrer quelqu'un si elle est pâmée sur André. » Aussi, elle réalise qu'elle se doit de mettre fin à sa relation avec Arnaud. Elle tente à plusieurs reprises de le convaincre que leur relation ne peut plus durer, que « **ça n'a plus de bon sens.** » Arnaud demeure obstiné : « **Il ne voulait pas partir, il voulait rester. Ça n'avait pas de bon sens.** »

Or, au hasard d'une promenade avec Arnaud dans le Vieux Port de Montréal un soir de juillet, Agnès aperçoit André avec sa conjointe, attablés à une terrasse. Agnès remarque : « Il avait l'air tellement malheureux. » Leurs regards se croisent et à ce moment l'absurde lui « saute dans la face. » Elle raconte : « Je me souviens, je marchais, j'étais comme dans un film au ralenti. On se regardait et c'est là que pour moi ça a cliqué, **ça n'avait pas de bon sens !** » C'est l'évènement déclencheur : le lendemain, elle annonce à Arnaud qu'elle le quitte. Ce même jour, André l'invite à un lunch prétextant son départ pour ses deux semaines de vacances d'été. Agnès accepte et d'un coup décide de tout lui avouer. Elle lui admet qu'elle le trouve extraordinaire, qu'elle est franchement amoureuse et lui explique pourquoi elle a espacé les lunches avec lui : « J'ai tout déballé ça ! **Ça n'avait pas de bon sens.** » Devant cette déclaration, André est « dans tous ses états » et lui révèle que ses sentiments amoureux sont réciproques malgré qu'il soit en relation avec la mère de ses enfants.

Ce lunch se conclura sur une note indéterminée quant à l'avenir potentiel de leurs sentiments amoureux. Ce soir-là, André part en vacances deux semaines avec sa conjointe

et ses trois enfants. Agnès, de son côté, face à l'entêtement d'Arnaud, lui donne un ultimatum pour qu'il quitte l'appartement parce que « **ça n'avait pas de bon sens.** » L'acharnement d'Arnaud est tel qu'elle doit « quasiment le mettre à la porte » malgré qu'elle « ne voulait pas faire ça, ne voulait pas lui faire de peine. » Au final, leur relation « s'est mal terminée. »

Un soir au cours des deux semaines de vacances d'André, Agnès reçoit un appel de ce dernier lui disant qu'il avait officiellement rompu avec sa conjointe. Elle est ébranlée, nerveuse parce qu'elle sait qu'elle « a un rôle là-dedans dans le sens que c'est pas un hasard. » Le lundi où André est de retour au travail, Agnès ne se présente pas au bureau, elle est « super nerveuse, mal à l'aise. » André va la rejoindre chez elle le midi et « c'est comme ça que ça a commencé, on est retourné ensemble au bureau et on ne s'est plus jamais laissé, plus jamais. »

Toutefois, dans les premiers mois, leur relation commence « tranquillement. » Agnès dit avoir eu un amoureux « à temps partiel au début. » André est avec ses trois fils une semaine sur deux et débute une série de séances de médiation avec son ex-conjointe lesquelles s'avèrent être très difficiles : « Ces maudites séances, une heure de cris, de hurlement. C'était l'enfer. **Ça n'avait pas de bon sens.** » Agnès ajoute qu'André « sortait de plusieurs années de malheur » avec son ex-conjointe et « était dans une séparation difficile » de sorte qu'elle a « joué à la thérapie plusieurs soirées » avec André.

Au travail, Agnès ne cherche pas à cacher sa relation amoureuse à ses collègues. Elle « n'a pas le goût de faire semblant. » De son côté, André informe rapidement ses supérieurs de sa nouvelle relation. Si les jeunes journalistes dont Agnès fait partie accueillent favorablement la nouvelle, il en est autrement des chefs de pupitres, « la vieille gang » en poste dans l'organisation depuis longtemps. André venant tout juste de se séparer de sa conjointe et mère de ses enfants, Agnès est vue comme la « classique briseuse de famille », opinion exacerbée par le fait qu'un écart d'âge de dix ans les sépare. Agnès soutient que certains parmi les chefs de pupitre « pensaient qu'on avait eu une aventure avant. » Seulement, cela « ne la dérange même pas » puisqu'elle sait qu'elle et André

« ont fait les choses correctement. » Agnès décrète : « Je n'avais pas de remords, je ne voulais pas me justifier, je méritais d'avoir la paix. »

Dès leur première année de relation, Agnès et André aménagent ensemble dans une maison qu'ils achètent sur la Rive Sud de Montréal. Se joignent à eux les trois fils d'André qui a toujours la garde partagée de ses enfants une semaine sur deux. Au départ, cette situation « est difficile. » Agnès s'immisce dans l'éducation des enfants ce qui n'est pas sans créer de flammèches avec l'ex-conjointe d'André qui, selon Agnès, est « très territoriale. » Des dires d'Agnès : « Elle était tellement cheap ! C'était épouvantable. C'était catastrophique. **Ça n'avait pas de bon sens.** » Viennent également les problèmes des enfants adolescents. Agnès raconte : « lâche l'école, la drogue, vole un char : tous les problèmes de famille, on les a eus en partant ! » La famille recomposée « pose des défis, des bons défis. » Cela crée inévitablement des tensions, des situations où le couple « se chicane fort, très, très, très fort. » Des moments où Agnès « hurle, crie après André » où elle se dit à quelques reprises que « ça serait plus facile toute seule », sans jamais cependant envisager une rupture. Malgré tout, Agnès adopte d'emblée cette famille recomposée et considère les enfants d'André comme s'ils étaient les siens. Aussi, elle s'octroie le droit de jouer un rôle de mère auprès d'eux, non sans une certaine critique envers les principes d'éducation de l'ex-conjointe d'André et s'enorgueillit de mieux s'en tirer qu'elle : « Les deux plus jeunes je les ai talonnés big time. **Ça a super bien marché, ça a été parfait.** On a trois super beaux garçons et je ne suis pas sans avoir une part de mérite dans ça. » Au-delà d'être exigeante, forte de sa propre expérience, Agnès veille à ce que les enfants bénéficient de l'expérience de voyager : « On a voyagé beaucoup avec les enfants. On est allé à New York. On a fait le Grand Canyon. Les gars ils capotaient. **C'était super. C'était parfait.** »

Pour Agnès, le seul inconvénient associé à travailler dans la même organisation qu'André est la gestion des tensions et chicanes ayant lieu à la maison, une fois rendue sur les lieux de travail. Certains matins tendus, André et elle prennent chacun leur voiture pour se rendre au travail. Elle ajoute : « tu es au bureau, tu vois ton chum et tu l'entends rire avec un collègue et tu as le goût de lui dire 'aye t'as pas le droit d'être de bonne humeur, on est en chicane!' » Dans ces cas, pour éviter d'être à couteaux tirés toute la journée, elle et

André vont luncher ensemble et règlent le conflit. Ce qui porte Agnès à conclure : « c'est peut-être positif, la gestion des conflits se faisait plus rapidement. » Sinon, Agnès trouve cela « très apaisant d'avoir son conjoint au travail, un collègue qui est toujours là et qui comprend tes affaires dans une job où il y a beaucoup d'insécurité, où tu es beaucoup laissée à toi-même. **C'était génial. C'était super.** » André et elle ne travaillent jamais directement ensemble mais se donnent mutuellement des conseils sur certains dossiers de travail. Ils sont des « bons partners », forment une « super équipe. » Elle a « l'impression » que cette situation « aide beaucoup » au bien-être du couple. Aussi quand André décide d'accepter un poste de cadre supérieur dans une autre organisation Agnès est « vraiment triste » de perdre cette « belle communication du travail à la maison parce que le travail prend une énorme place dans notre vie. »

Agnès reçoit une demande en mariage d'André au 45^{ième} anniversaire de ce dernier : « Il m'a dit : 'pour mes 45 ans je m'offre le plus beau cadeau' et il m'a sorti la bague. » Le couple se marie l'année suivante. Un petit mariage intime : « Il n'y avait pas grand monde. Alors **c'était parfait, parfait, parfait. C'était super.** » Au moment de l'entretien, Agnès est mariée depuis un an et demi. Questionnée sur l'avenir de sa relation amoureuse, Agnès affirme : « Je pense qu'on va finir notre vie ensemble, on a tellement travaillé fort, on a tellement mis d'énergie là-dedans, de travail sur nous-mêmes. » Elle précise que les choses sont plus faciles maintenant dans leur relation entre autres parce qu'ils sont « meilleurs » mais aussi parce que les enfants, maintenant adultes, sont moins exigeants. L'aîné a quitté la maison. Agnès et André ont « moins l'occasion de se chicaner. » Elle entrevoit de « belles années de sérénité. » Agnès termine son récit en affirmant que pour elle, André est « la genèse de tout », quelqu'un de « très complet » qui a « tous les talents. » Pour elle l'amour c'est d'avoir quelqu'un qui soit aussi complet, qui comble plusieurs de ses attentes : « Dans ma vie, André **c'est vraiment super.** Il est hallucinant. Mon chum, je l'**admire**, il **m'épate**, il **m'impressionne.** »

Analyse structurale du récit d'Agnès

La structure élémentaire de signification des événements du récit d'Agnès se révèle sous son emploi du verbe « **partir** » auquel s'opposent les verbes « **revenir** » et « **retourner** »

(voir tableau 4.1). Le verbe « **partir** » concorde avec des actions prises par les individus qui occupent une place primordiale dans la vie d’Agnès, actions sur lesquelles elle n’a aucun contrôle, qui lui sont imposées et dont elle subit les conséquences fortuites et non désirées. Également, « **partir** » correspond à des actions qu’elle pose elle-même sous contrainte et malgré sa volonté parce qu’elles s’imposent de par une situation sans issue. En ce sens, il s’agit également d’une action non désirée, forcée. Ces actions concordent pour la plupart avec des moments critiques de son parcours de vie à l’origine de solides questionnements existentiels et, en bout de ligne, de remaniements identitaires et de réalignements de sa trajectoire de vie.

À l’inverse, « **revenir** » et « **retourner** » marquent des actions qu’Agnès entreprend de son plein gré, à la suite d’un exercice de réflexivité, qui l’amène à renouer avec des projets qui lui sont porteurs de sens mais qu’elle avait laissé tomber lors de moments dans son parcours de vie où elle se trouvait en manque de confiance en soi et aux prises avec un sentiment d’incompétence source d’une profonde insécurité ontologique. Ainsi, Agnès « **revient** », renoue avec ses projets lorsqu’elle sent qu’elle maîtrise sa destinée et qu’elle est en possession des compétences requises pour y arriver. Si « **revenir** » et « **retourner** » provoquent également des remaniements identitaires chez Agnès, ceux-ci sont désirés et pleinement assumés. En effet, elle a alors la conviction d’être un agent social compétent, ce qui lui confère la sécurité ontologique nécessaire pour donner de son plein gré une nouvelle direction à sa trajectoire de vie.

Tableau 4.1 - Structure de signification des événements – Agnès

Terme A	Terme A'	Catégorie
« partir »	« revenir-retourner »	<i>Projet identitaire</i>

Par exemple, en ce qui a trait à sa rupture avec Antoine, Agnès réitérera à plusieurs reprises : « **Il est parti. C’est lui qui est parti** » telle une fatalité à laquelle elle est contrainte et sur laquelle elle n’a aucune emprise. Ce qui lui apparaît alors comme une contingence, déclenche chez elle une profonde remise en question identitaire marquant un

temps d'arrêt où elle se retire temporairement de l'action et adopte une posture réflexive tentant de donner sens à l'évènement à la lumière de son parcours. Elle en arrive à la conclusion qu'elle « n'était pas prête » et qu'elle a besoin de gagner « confiance en elle » avant d'entrer dans une nouvelle relation amoureuse. Agnès se sent alors devant un cul-de-sac et fuit sa situation qu'elle conçoit comme sans issue. Elle dira : « En septembre **je suis partie** pour le Japon avec mon sac à dos pour un petit peu plus que six mois. » Agnès considère qu'elle se trouve à nouveau devant un cul de sac alors que sa relation amoureuse avec Arnaud traîne et devient implicitement une amitié. Agnès estime qu'Arnaud devrait en venir au même constat et vu son *modus operandi*, elle est convaincue que la solution pour laquelle il devrait naturellement opter face à cette impasse s'impose de soi, à savoir, partir, ce qu'elle l'implore de faire. Seulement, Arnaud n'opère pas de la même façon et Agnès découragée affirme : « Il ne voulait **pas partir**, il voulait rester. »

À l'inverse au retour de son voyage au Japon, Agnès renoue avec ses études et le journalisme, des projets qu'elle avait mis de côté à une période où elle vivait beaucoup d'insécurité alors que sa relation avec Arnaud s'étiolait. Elle dira alors : « Je suis **revenue** aux études un an. Je suis **revenue** au journalisme. » De même, suite à son second périple en Asie, Agnès obtient un poste de journaliste à temps plein à La Presse. Elle rapporte alors : « Quand je suis revenue de Chine, j'ai tout de suite rentré à La Presse. Je suis **retournée** au journalisme, c'était décisif. »

Il s'avère que pour Agnès « **revenir** » et « **retourner** » c'est reprendre ses projets qu'elle a mis en veilleuse à un moment inopportun de sa trajectoire de vie, tout en se faisant la promesse de les revisiter et de les mener à terme en temps et lieu. C'est la composante d'*ipséité* (Ricoeur, 1990) de l'identité narrative d'Agnès qui ressort ici à travers la parole tenue, la promesse qu'elle se doit de se tenir à elle-même, malgré le perpétuel changement identitaire propre à l'*ipséité*. En l'occurrence, c'est précisément le changement identitaire qui sert de trame de fond au récit d'Agnès et qui en sera le fil conducteur. Cette perpétuellement mouvance et évolution s'opère chez Agnès vu le travail de réflexivité qu'elle mène itérativement tout au long de sa trajectoire de vie comme en témoigne clairement sa narration. Aussi, la relation de disjonction opposant « **partir** » à « **revenir** »

et « **retourner** » trouve son sens dans la catégorie *projet identitaire* qui chapeaute la conjonction qui les unit.

Le regard que porte Agnès sur les principaux actants de son récit et les liens qu'elle entretient avec eux se conçoit sous la disjonction opposant le terme « **admiration** » à son contraire, à savoir, « **pas d'admiration** » (voir tableau 4.2). Pour Agnès, la présence ou l'absence d'admiration conditionne le type de relation homme-femme, soit l'amitié ou l'amour, qui s'établit entre elle et les autres acteurs masculins de son récit. L'admiration envers un proche est une condition essentielle à l'émergence d'un sentiment amoureux chez elle. En revanche, en l'absence d'admiration, dans l'univers d'Agnès, une relation homme-femme se borne à une relation d'amitié.

Tableau 4.2 - Structure de signification des actants – Agnès

Terme A	Terme A'	Catégorie
« ne pas admirer »	« admirer – être impressionné »	<i>Teneur du lien affectif</i>

Ainsi Agnès dira d'Antoine : « j'étais très **impressionnée**, en **admiration** » et « je l'**admirais**, j'ai été en amour. » Cette même rationnelle s'applique à André alors qu'elle affirme : « mon chum, il m'**impressionne**, c'est mon idéal, la genèse de tout, pour moi, c'est ça l'amour. » Par ailleurs, elle explique : « Arnaud, je ne l'ai **jamais admiré**, je n'ai jamais été en amour avec Arnaud, ça a été plus une belle amitié. » Elle indique également à propos d'Arnaud : « ...il m'**admirait** beaucoup, je l'**impressionnais**. Lui il était en amour. » De ce fait, la dichotomie entre les termes « **admiration** » et « **pas d'admiration** » s'articule autour de la relation de conjonction qui les unit sous la catégorie *teneur du lien affectif*.

Agnès pose des jugements sur les événements et les actants de son récit décrivant ainsi la structure de signification des arguments de son récit. Pour ce faire, elle mobilise de manière récurrente les expressions « **ça n'avait pas de bon sens** » et « **c'était parfait** » (voir tableau 4.3). « **Ça n'avait pas de bon sens** » qualifie les événements ou les personnes sur lesquelles Agnès n'a pas de contrôle. Elle subit les conséquences de ces

événements ou des faits et gestes de ces individus. À l'inverse, lorsqu'elle maîtrise pleinement une situation, ou encore, a le dernier mot sur les actes et décisions d'autrui, Agnès qualifie la situation de « **c'était parfait.** »

Tableau 4.3 - Structure de signification des arguments – Agnès

Terme A	Terme A'	Catégorie
« ça n'avait pas de bon sens »	« c'était parfait »	<i>Contrôle</i>

Par exemple, lorsque Arnaud refuse obstinément de quitter Agnès, malgré que leur relation soit à son point mort, elle dira : « il voulait rester, **ça n'avait aucun bon sens.** » Si bien qu'Agnès lui donne un ultimatum parce que : « **ça n'avait pas de bon sens.** » Quand Agnès raconte que lors d'une ballade dans le vieux port, elle aperçoit André et sa conjointe attablés à une terrasse et que leur regard se croisent, elle commentera : « **Ça n'avait pas de bon sens.** » Pareillement, au début de sa relation avec André, lorsque la médiation avec l'ex-conjointe de ce dernier s'avère difficile et qu'Agnès est contrainte de vivre avec la situation, elle répètera à maintes reprises « **ça n'avait pas de bon sens** » pour qualifier l'attitude de l'ex-conjointe d'André.

En revanche, Agnès avoue que pendant sa relation avec Arnaud c'est elle qui menait et en conséquence, elle certifie : « On avait une super belle vie ensemble, **c'était génial, c'était parfait.** » Agnès s'implique beaucoup dans l'éducation des enfants d'André. Ce faisant, elle maîtrise la situation ce qui l'amène à déclarer : « Les deux plus jeunes je les ai talonnés *big time.* **Ça a super bien marché, ça a été parfait.** » Dans la même veine, Agnès insiste auprès d'André sur l'importance de voyager avec les enfants. Elle réussit à le convaincre ce qui la porte de décréter : « On a voyagé beaucoup avec les enfants. ... **C'était super. C'était parfait.** » Agnès termine sa narration en se remémorant son mariage avec André : « ...**c'était parfait, parfait, parfait, parfait. C'était super** » et couronne le tout en disant de son mari et amoureux : « Dans ma vie, André, **c'est vraiment super.** » Ainsi, la relation de conjonction qui relie la dichotomie qui s'opère entre les expressions « **ça n'avait pas de bon sens** » et « **c'était parfait** » s'exprime à

travers la catégorie *contrôle* et définit la structure de signification des arguments du récit d’Agnès.

La structure élémentaire de signification des arguments du récit d’Agnès trouve écho dans celle des évènements. D’une part, « **partir** » correspond à des situations où Agnès se voit imposer les actions contraignantes des autres ou se trouve face à des contingences qui l’obligent à réorienter sa trajectoire de vie. Or, dans ces moments critiques où elle n’a pas le contrôle sur son contexte d’interaction et ne maîtrise pas le cours de l’action ni ses conséquences elle affirme : « **ça n’a pas de bon sens.** » D’autre part, si les verbes « **revenir** » et « **retourner** » font également référence à des moments critiques sources de remaniement identitaire dans le parcours de vie d’Agnès, il s’agit de moments où elle ressent un sentiment d’autodétermination. En pleine capacité de ses moyens, forte d’une impression de contrôle, elle dira alors : « **c’était parfait.** » L’homologie structurale entre la structure élémentaire de signification des évènements et des arguments du récit d’Agnès est patente (voir tableau 4.4).

Tableau 4.4 – Homologies évènement/argument – Agnès

Niveau d’analyse	Terme A	Terme A’	Catégorie
Évènement	« partir »	« revenir – retourner »	<i>Projet identitaire</i>
Argument	« ça n’avait pas de bon sens »	« c’était parfait »	<i>Contrôle</i>

La structure élémentaire de signification des arguments du récit d’Agnès forme également une homologie structurale avec celle des actants (voir tableau 4.5). Ainsi, quand Agnès prend conscience qu’elle n’a « **pas d’admiration** » pour Arnaud et affirme que « ce n’était pas une relation amoureuse », elle ajoute que cette situation « **n’avait pas de bon sens.** » Ce jugement est exacerbé quand, de surcroît, elle tente à plusieurs reprises de convaincre Arnaud de mettre fin à leur relation et que celui-ci s’obstine, refuse de quitter. Agnès ne maîtrise pas l’interaction avec autrui donc « **ça n’a aucun bon sens.** » À

l'inverse, l'admiration que voue Agnès à André trouve écho dans une affirmation équivalente à « **c'était parfait** », à savoir, « André dans ma vie **c'est vraiment super**. » S'ensuit qu'il y a homologie structurale entre les événements, les actants et les arguments du récit d'Agnès (voir tableau 4.6).

Tableau 4.5 – Homologies actants/argument – Agnès

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Actant	« ne pas admirer »	« admirer – être impressionné »	<i>Teneur du lien affectif</i>
Argument	« ça n'avait pas de bon sens »	« c'était parfait »	<i>Contrôle</i>

Tableau 4.6 – Homologies événement/actant/argument – Agnès

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« partir »	« revenir-retourner »	<i>Projet identitaire</i>
Actant	« ne pas admirer »	« admirer – être impressionné »	<i>Teneur du lien affectif</i>
Argument	« ça n'avait pas de bon sens »	« c'était parfait »	<i>Contrôle</i>

La trame du récit de vie amoureuse d'Agnès peut se concevoir comme un travail de développement identitaire aboutissant ultimement à une relation amoureuse où il y a réciprocité entre l'admiration qu'elle porte à son partenaire et l'admiration que celui lui porte. Pour Agnès, cette réciprocité dans l'admiration que se vouent de part et d'autre les partenaires amoureux est la condition fondamentale d'une vraie relation amoureuse. Tout au long de son parcours de vie, Agnès cherche à bâtir sa confiance en soi et sa sécurité ontologique à travers un exercice de réflexivité portant tant sur ses compétences relationnelles que sur sa carrière. À terme, elle deviendra une personne compétente, digne

de l'admiration de son partenaire amoureux et sera en mesure d'accéder à une « vraie » relation amoureuse. Ainsi, dans sa première relation amoureuse Agnès voue beaucoup d'admiration à Antoine et dit avoir été en amour. Cependant, à posteriori, elle affirme avoir manqué de confiance en elle et avoir été incompétente en tant qu'amoureuse. Elle n'était « pas à la hauteur. » Pour cette raison, elle n'a pas été capable de susciter l'admiration de son partenaire amoureux, et dès lors, un sentiment amoureux durable de sa part. À propos de cette première relation elle conclut : « j'ai été en amour mais ce n'était pas de l'amour, je n'ai pas fait les choses comme il le faut. » À l'opposé, au moment où elle noue sa deuxième relation amoureuse, avec Arnaud, Agnès dit avoir beaucoup gagné en confiance notamment grâce à sa carrière de journaliste en plein essor. Cette assurance suscite beaucoup d'admiration de la part d'Arnaud qui en est follement amoureux. Seulement, Agnès n'a pas d'admiration pour Arnaud et en l'occurrence, à ses yeux sa relation avec lui n'en est pas une d'amour mais plutôt d'amitié. Finalement, Agnès trouve en André cette réciprocité où elle a énormément d'admiration pour lui tout en se sentant suffisamment confiante et compétente pour mériter à son tour son admiration. C'est ce qui lui permet d'affirmer : « Avec André, je suis une relativement bonne blonde et il m'épate ! » Aussi, au moment de conclure son récit, Agnès constate avoir atteint une étape importante dans son projet réflexif de soi. L'intrigue du récit d'Agnès se situe donc au niveau de la composante identitaire d'*ipséité* qu'il soit question de la perpétuelle mouvance identitaire qui lui est propre ou encore du concept de parole tenue, la promesse qu'Agnès se fait à elle-même et qu'elle remplit à terme.

4.1.2 André

Un amour impossible qui devient possible, c'est tout un monde qui s'écroule.

François Brunet

Présentation chronologique du récit d'André

André grandit dans le village de Lac Mégantic en Estrie. Il est le cinquième enfant d'une grande famille de neuf frères et sœurs. Sa toute première relation amoureuse est issue d'une rencontre à l'école secondaire, une petite école régionale où « tout le monde finit par se connaître. » La relation « se concrétise » lors d'un des coutumiers partys du

vendredi soir organisé par l'école. André a « **une attirance** pour les traits de visages très définis » d'Arianne sa petite amie qu'il décrit aussi comme une « bonne vivante » un trait de personnalité qui l'a toujours « **attiré**. » Il a alors quatorze ans et Arianne en a douze.

André passe beaucoup de temps dans la famille d'Arianne, une famille recomposée. Selon André, cela est plutôt rare pour l'époque et crée une « dynamique familiale » qu'il « n'avait jamais vue avant. » Il est « très **attiré** par ces gens-là, des gens hyper accueillants. » André commente que déjà à cette époque il était plutôt solitaire, qu'il « n'avait pas de grands cercles d'amis à l'extérieur de l'école » alors qu'Arianne, pour sa part, avait « son programme avec ses amies. » Aussi, il affirme : « j'étais plus présent dans sa vie qu'elle ne pouvait l'être dans la mienne » et « pour elle, ce n'était pas plus grave » mais que pour lui « c'était plus **dérangeant**. » Il ajoute : « autant j'apprécie la solitude, autant j'ai besoin d'être avec quelqu'un, c'est un pattern assez régulier dans ma vie et c'était déjà présent. »

Leur relation dure le temps d'une année scolaire au bout de laquelle une distance se creuse entre eux alors qu'André manifeste « un peu trop d'ardeur, de désir sexuel. » André n'est pas sans s'apercevoir d'un certain malaise chez Arianne : « **Je me souviens** de m'être inquiété un petit peu auparavant. **Je me souviens** même d'avoir envoyé des signaux auxquels je n'avais pas de réponse. C'est comme ça que **ça s'est** dégradé. » De fait, Arianne qui est un peu plus jeune qu'André, n'est « vraiment pas prête » et pour cette raison, c'est elle qui décide de mettre fin à la relation : « **Je me souviens** je la reconduisais chez elle à pied et quand on est arrivé proche de chez elle, elle m'a dit que c'était fini. » André trouve la rupture « émotivement **difficile** » parce qu'Arianne était quelqu'un qui « l'inspirait » et qu'il aimait beaucoup. Il « **se souvient** d'avoir été affecté par ça », d'avoir « senti un rejet », qu'il a pris « trop personnel » surtout que selon lui, « se faire balancer à quatorze ans, il y a une partie d'orgueil par rapport aux amis qui entre en jeu. » Malgré cela, André réussit à poursuivre ses activités et précise : « déjà à cet âge, je travaillais quand même pas mal. »

Il se passe une année scolaire complète avant qu'André ait une nouvelle relation amoureuse. André qui est très impliqué dans son milieu scolaire, fait entre-autres partie

du journal étudiant. Aussi, à la fin de sa quatrième année d'école secondaire, il forme un parti pour siéger au Conseil Étudiant l'année suivante. Il a alors seize ans. En tant que président du parti, il recrute des candidats dont Adèle de deux ans sa cadette. Au-delà de son physique de « top-modèle », André décrit Adèle comme « vraiment quelqu'un qui dégageait beaucoup d'énergie et beaucoup de joie de vivre, qui semblait avoir peu de soucis », une attitude qui « **l'attire**. » André « **se souvient** c'est une fois les élections passées, on a commencé à se fréquenter. » Entre eux, c'est le coup de foudre, « un feu d'artifice », dès le début, leur relation est « passionnée, très fusionnelle, très symbiotique. » Leur relation est de courte durée, à savoir un été. Seulement, « le temps que ça a duré » André et Adèle sont « ensemble tout le temps. » À travers cette relation, ils « découvrent leur sexualité, leur corps. » Ils se « coupent du monde et cherchent des occasions d'être tout seuls, pas de parents ou d'amis autour » ce qu'ils ont l'opportunité de faire puisque Adèle demeure à la campagne sur une ferme. André « **se souvient**, il y avait un champs de blé derrière, on allait souvent dans le champs, on pouvait se coucher à terre et il n'y a personne qui nous voyait, personne qui pouvait soupçonner qu'on était là. » André « **a souvenir** » que les parents d'Adèle le considéraient comme « un enfant calme, mature et réfléchi », ce sur quoi il précise qu'étant le cinquième enfant d'une très grande famille dont les parents « avaient peu de moyens financiers », il avait « intérêt à être très autonome très rapidement. » André soutient que dès cet âge, il « affirmait beaucoup d'indépendance par rapport à ses parents, sur le plan financier entre autre. » De fait, il a déjà des emplois pendant l'été et l'année scolaire. Du reste, il maintient qu'il avait « des modèles de parents très **inspirants**. »

Or, autant André affiche beaucoup d'autonomie face à ses parents, autant le jugement de son père aura un impact décisif sur sa relation avec Adèle. Ainsi, André « **se souvient** » d'un incident où il est avec Adèle dans sa chambre et son père « est arrivé, a ouvert la porte et elle était en soutien-gorge et pour lui ça a été 'non tu n'auras pas une fille facile comme ça'. » André ressent alors « une désapprobation de la part de son père qui était très critique face à cette relation. » Il affirme : « **Ça m'a** désorienté beaucoup, **ça m'a** saisi. **Ça a** été le début de la fin dans ma tête. » Suite à cet incident, il « ne se sent plus bien là-dedans » et met rapidement fin à sa relation avec Adèle pour ne pas envenimer la relation avec son père. Décision qu'il a « regrettée longtemps par après. » Portant un

regard réflexif sur cet épisode, il dira : « C'était un peu **difficile** à comprendre comme comportement, autant j'avais cette indépendance-là, autant ça m'a saisi que mon père me manifeste une désapprobation. » Suite à cette rupture, André passe sa dernière année d'école secondaire et ses deux années de Cégep sans avoir de relation amoureuse sérieuse. Il a quelques flirts et fréquente quelques filles avec qui il a des « expériences sexuelles » mais sans plus.

Le Cégep qui dessert la région de Lac Mégantic et que fréquente André est à Sherbrooke. En conséquence, André quitte le foyer familial à 17 ans et « part en appart » avec Alain, un ami du secondaire. Ils seront en colocation durant leurs deux années d'études collégiales. Cet ami est alors en relation amoureuse avec Agathe, également originaire de Lac Mégantic et d'un an leur cadette. Selon André, Agathe est quelqu'un qui a « beaucoup d'énergie » et qui est en même temps « très mature, émotivement stable » contrairement aux autres « filles de party et trop échevelées » qu'il rencontre souvent. André développe rapidement « une **attirance** » pour Agathe. Ce béguin en vient éventuellement à être réciproque. En effet, Agathe a « une grande **attirance** » pour André qui atteste que malgré tout, il « ne s'est rien passé » entre eux le temps de sa colocation avec Alain.

Après le Cégep, André poursuit ses études à l'Université de Montréal en communication. Alain continue à l'université de Sherbrooke et garde l'appartement seul. Agathe, pour sa part, termine sa deuxième année de Cégep également à Sherbrooke et demeure en colocation avec une amie. Malgré la distance qui les sépare, André et Agathe gardent contact, voire qu'André « **se souvient** » que cette dernière « trouve des motifs » pour qu'il lui rende visite « un travail de math par exemple. » De plus, comme tous les trois retournent chaque fin de semaine à Lac Mégantic dans leur famille respective et qu'Agathe a une voiture, André « voyage avec elle et son chum » pour le trajet à partir de Sherbrooke. André et Agathe entretiennent donc un flirt en catimini bien qu'Agathe soit toujours en relation amoureuse avec Alain. André mentionne : « **C'est ça**, ça a duré un certain temps. »

Éventuellement, cette situation équivoque devient intenable. André raconte : « **Je me souviens** très bien, fin octobre de ma première année d'université, il y avait un party

d'Halloween », une soirée costumée dans un bar à Lac Mégantic à laquelle il participe avec Alain et Agathe. André dit qu'au cours de cette soirée « **ça devient** vraiment difficile de ne pas être plus proche » parce que lui et Agathe sont « vraiment très **attirés**. » À la fin de la soirée, Agathe qui a la voiture et assure le transport doit reconduire Alain et André. Prétendant un quelconque alibi, elle va d'abord reconduire Alain afin de se retrouver seule avec André. Les deux finiront la soirée chez les parents d'Agathe et « **c'est comme ça** » qu'ils ont « commencé à se fréquenter. » Le lendemain Agathe annonce à Alain qu'elle le quitte sans toutefois lui dire qu'elle a entamé une relation avec André. Seulement, André rapporte : « **ça s'est su** en le temps de le dire. » André est alors « complètement déchiré » parce qu'Alain lui est alors « un ami très cher, un gars extraordinaire » et qu'en même temps il est « en amour avec sa blonde. » André relate : « **Je me souviens**, peu de temps après, on l'a croisé, il était vraiment furieux après moi, je lui avais enlevé son projet de vie, lui il imaginait sa vie avec cette femme-là. » Il ajoute : « **Ça s'est** très mal fini. »

André et Agathe seront en couple pendant 19 ans. Pendant qu'André termine son Baccalauréat en communications à Montréal, Agathe étudie à Sherbrooke. Les deux se retrouvent toutes les fins de semaines à Lac Mégantic où André travaille le jour à titre d'animateur à la radio locale et le soir comme DJ dans la boîte de nuit du village pour « payer ses études. » Selon André à l'image de ses deux relations amoureuses précédentes, le couple est assez fusionnel. Dès qu'André ne travaille pas, ils sont « tout seuls tous les deux. » Agathe ne travaillant pas est celle qui se « retrouve le plus souvent toute seule avec ses amies de fille » et qui, contrairement à André, « garde le plus le modèle d'avoir son cercle d'amis autour. » André affirme : « On avait des couples d'amis communs mais moi je n'avais pas ça de mon côté mon cercle d'amis séparé de la relation de couple et ça, ça m'a suivi quasiment toute ma vie. »

Immédiatement après avoir terminé son Baccalauréat, André obtient un poste de journaliste à *La Tribune* à Victoriaville. À la fin de la même année, il est réaffecté à Sherbrooke. Le couple s'installe alors ensemble dans l'appartement d'Agathe qui termine ses études à l'université de Sherbrooke pour devenir enseignante. Un an plus tard, André et Agathe s'achètent leur première maison malgré qu'Agathe n'ait alors pas d'emploi.

D'ailleurs, elle n'aura jamais de poste permanent, seulement des contrats renouvelés à l'année. Au départ, André se trouve donc à assurer seul le financement de la maison. De plus, il effectue beaucoup de rénovations lui-même alors qu'Agathe s'implique peu. André commente : « J'en faisais beaucoup. Je **supportais** la maison et en plus je me ramassais souvent tout seul pour faire les travaux alors que moi j'aurais aimé un coup de main. Je me sentais bien seul dans les projets de vie commune. » Il « **se souvient** d'avoir vécu des frustrations mais ne pas l'avoir mentionné vraiment. » Questionné à savoir comment il gérait la situation, André dit : « **Ça se** vivait en contrebalançant mes frustrations. Je les éliminais en me disant 'ah d'un autre côté Agathe quand elle est là, elle prend souvent le leadership pour l'organisation de la maison, le lavage, les repas, c'est elle qui organise des soirées d'amis.' »

Au bout de huit ans de relation, André et Agathe ont leur premier enfant. Ils en auront trois, tous à deux ans d'intervalle. La venue du premier enfant était un projet commun du couple. « On avait décidé d'avoir des enfants. On s'était dit 'quand ça fonctionnera' et **ça a** fonctionné assez vite ! » André affirme : « **Moi j'**étais maniaque des enfants. Quand les enfants sont arrivés, je me suis beaucoup occupé, refermé sur mes gars, les trois garçons qu'on a eus. Dès que je ne travaillais pas, j'étais avec mes enfants. **C'était** même la fin de semaine **moi je** restais avec mes gars si elle sortait avec ses amies. Ce n'était pas une punition d'être avec mes garçons, ça me donnait une relation privilégiée avec mes gars. »

À cette époque, André est déjà « en poste de **responsabilité** » au journal *La Tribune*. Il est chef de pupitre, ce qui implique de rentrer au travail en après-midi et de finir tard dans la nuit avec des semaines chargées de 50 heures, parfois plus. Agathe est très réticente à faire garder ses enfants alors qu'ils sont jeunes. En conséquence, lorsqu'Agathe a des contrats d'enseignement, André, malgré son horaire de travail nocturne, prend la relève très tôt le matin pour s'occuper des enfants jusqu'au retour d'Agathe en après-midi. Aussi, il admet : « Après le premier enfant, **moi j'**ai commencé à manquer d'énergie. » André indique d'ailleurs que ses sœurs lui avaient dès lors lancé la remarque comme quoi sa relation avec Agathe était « déséquilibrée en termes de **responsabilités**. »

Quand Agathe tombe enceinte du deuxième enfant André se rappelle : « J'étais hyper content mais d'un autre côté je craignais l'impact que ça aurait sur moi, ce que ça allait me demander. » Après la naissance de leur deuxième garçon, pour André « ça devenait plus **difficile**. » Le couple connaît alors de sérieuses difficultés dans leur relation et consultent en psychothérapie. André attribue ces difficultés en partie à leur perte considérable d'intimité suite à la venue des deux enfants. Entre autres, bien qu'à travers cela ils aient des relations sexuelles « enflammées », André rapporte qu'Agathe « ne prenait jamais les devants » que l'enclencher était sa « **responsabilité**. » Il renchérit : « Agathe refusait de prendre la pilule alors la contraception reposait sur mes épaules, j'avais cette **responsabilité** aussi. » Durant les séances de psychothérapie de couple, André se plaint notamment du fait que : « C'était déséquilibré un peu comme **responsabilité**. » De plus, le couple ayant acheté une nouvelle maison se retrouve avec des charges financières plus importantes et exacerbées vu qu'après le deuxième enfant, Agathe décide de ne plus retourner sur le marché du travail. Si bien qu'André concède : « **Moi j'ai** commencé à douter que l'on puisse maintenir ce rythme de vie-là et de la viabilité de ma relation. » Il poursuit : « Je me sentais **responsable** de la maison, **responsable** des revenus aussi, je me sentais un peu perdant, par ma propre faute aussi certainement. »

Le couple en est à douze ans de vie commune lorsqu'Agathe tombe enceinte de leur troisième enfant. Au moment où il apprend la nouvelle, André « **se souvient** très bien » que sa seule réaction a été de dire « ah non ! » Il justifie : « Déjà pour moi c'était devenu **lourd** et là, ça devenait **encore plus lourd**. Je sentais que c'était **un fardeau**. Je me suis senti prisonnier de cette relation à partir du troisième enfant. »

En parallèle, André sent qu'il plafonne au niveau professionnel. Il est toujours chef de pupitre à *La Tribune* et ne pensait pas y demeurer si longtemps. Or, au cours de la troisième grossesse d'Agathe, il est convoqué en entrevue par *La Presse Canadienne* et se voit offrir un poste de journaliste à l'Assemblée Nationale à Québec : « C'était **mon rêve** de vie. Moi **mon rêve** c'était de devenir journaliste politique. » Malgré qu'Agathe refuse de le suivre à Québec, André accepte le poste et prend un petit appartement à Québec avec l'intention de retourner à Sherbrooke toutes les fins de semaines. André

retrace que dès sa première semaine en poste : « Ça a été la crise ! Agathe n'arrivait plus, elle était enceinte du troisième et elle n'avait pas l'énergie avec les deux enfants. Ça devenait **intolérable** comme tension. Je me sentais **responsable**, je ne pouvais pas lui imposer ça. » Il « **se souvient** » s'être dit : « On s'en va vers une **catastrophe**, je ne pourrai pas gérer cette situation, j'ai déjà assez de stress dans ma vie sans ajouter ça. » Aussi, après moins d'une semaine à *la Presse Canadienne*, André décide de recontacter son ancien patron à *La Tribune* dans l'espoir de récupérer son poste de chef de pupitre, ce qu'il obtient. Il démissionne immédiatement de son poste à *la Presse Canadienne* et retourne à Sherbrooke. Un an plus tard il est promu Directeur de l'information à *La Tribune*. Du dénouement de cet épisode de vie, André conclut : « **Ça a** comme relancé ma carrière, **ça a** permis de traverser cette tempête-là et de se rendre à l'accouchement du troisième en vivant quand même correctement. »

Seulement, la relation entre André et Agathe continue de se détériorer et ils consultent à nouveau en psychothérapie de couple : « C'était des sessions **difficiles**. C'était **difficile**. **Je me souviens** qu'Agathe s'opposait à tout ce que je disais. **Moi j'**avais les mêmes doléances par rapport au déséquilibre des **responsabilités** et qu'on n'avait pas retrouvé d'intimité. » De dire André : « On n'a pas réglé grand-chose là-dedans. On a gagné du temps. Ça nous a permis de faire quelques années. »

Quatre ans après la naissance du troisième enfant, André décroche et accepte un poste de cadre à l'information au journal *La Presse* à Montréal. Cette fois, il demeure ferme sur sa décision face à Agathe : « Je lui ai annoncé que je prenais la job et que je déménageais, que ça me ferait plaisir qu'elle déménage pour qu'on s'installe à Montréal mais que si elle ne le faisait pas, on allait partager la garde des enfants. **Ça a été l'enfer !** » Au début, André travaille à Montréal en logeant chez des amis la semaine et en retournant à Sherbrooke la fin de semaine. Finalement, Agathe décide de le suivre un an plus tard et la famille s'installe dans une maison de banlieue sur la rive sud de Montréal ce qui « relance la relation de couple » quelque temps.

André reste en poste à *La Presse* à peine un peu plus d'un an. Il se voit rapidement offrir un challenge professionnel au journal *Les Affaires*. Reste que c'est au cours de son année

en poste à *La Presse* qu'il rencontre Agnès pour la première fois : « **Je me souviens**, je suis entré à *La Presse* pendant qu'elle était là en stage. » De fait, Agnès est journaliste stagiaire et André lui confie un mandat dans le cadre d'un dossier dont il est responsable. Bien qu'Agnès « **l'attire** beaucoup », leurs échanges se restreignent strictement au contexte de ce mandat de travail. Après son stage, Agnès quitte pour l'Asie et les deux ne gardent aucun contact. Par ailleurs, alors qu'il est en poste au journal *Les Affaires*, André « **se souvient** » d'avoir remarqué qu'Agnès était de retour puisqu'elle signait des articles dans le journal *La Presse*.

La relance de la relation amoureuse entre André et Agathe est de très courte durée. Dès la deuxième année suivant leur arrivée à Montréal, la relation se détériore de façon accélérée. André a de grosses journées de travail, il quitte tôt le matin et rentre souvent tard à la maison. De son côté, Agathe « n'est pas retournée sur le marché du travail et est malheureuse dans cette situation-là. » Selon André, elle ne fait pas beaucoup d'effort pour adapter l'horaire de la famille à ses réalités professionnelles de sorte qu'il est « toujours en décalage par rapport à la vie familiale. » Aussi il note : « les moments de bonheur étaient de plus en plus rares, il n'y avait que de l'indifférence complète de ma part et, de sa part, de la frustration. »

C'est dans ces circonstances qu'André vit une expérience qui « le **dérange** et le **traumatise** beaucoup. » En 2000, alors qu'il est toujours en poste au journal *Les Affaires*, il assiste à un congrès de journalistes à Québec auquel participe une de ses amies de longue date. Malgré qu'André ne soit « **pas** très **attiré** » par cette femme, il l'invite à sa chambre d'hôtel un soir. « J'avais beaucoup de désirs non comblés, j'étais en phase de vouloir explorer, on était parti pour avoir une relation mais sur le coup j'ai dit : 'non, je ne peux pas faire ça à ma femme', je me sentais moralement incapable. » Seulement cet incident le « **bouleverse** beaucoup. » Pour André, « ça a été le déclenchement » d'une prise de conscience décisive par rapport à sa relation avec Agathe. Il se rend compte qu'il « est ailleurs dans [sa] tête » et qu'il lui faut trouver « une façon de sortir de cette relation. »

Au printemps 2001, André quitte le journal *Les Affaires* pour un poste de Directeur des nouvelles économiques à *La Presse*. Il y retrouve alors Agnès qui avait obtenu un poste

de journaliste à la section des Arts depuis son retour d'Asie. Entre eux, au départ il n'y a que quelques salutations au hasard de rencontres dans les corridors jusqu'au jour où Agnès se présente dans le bureau de André pour lui demander conseil à propos de certaines difficultés rencontrées dans un de ses projets : « **Je me souviens** un jour elle est venue dans mon bureau me demander des conseils. » André lui propose d'aller luncher pour en discuter : « **Ça a été** le début d'une série de rencontres le midi, on allait luncher régulièrement ensemble. Ça s'est entretenu pendant un certain temps comme ça. **Ça a été** une courte période, mai, juin, juillet. On a commencé à se connaître plus, à ne plus parler juste des trucs de bureau mais de parler chacun de nos relations. »

Assez rapidement André développe un sentiment amoureux envers Agnès même si au départ « il ne veut pas se l'avouer. » Il avance : « J'avais des réserves à entreprendre une quelconque relation, mes enfants étaient jeunes, j'avais des **responsabilités**. [...] Même si dans ma tête ma relation avec Agathe était finie, je ne voyais pas à court terme la possibilité de me séparer. » Malgré cela et malgré lui, André ne peut s'abstraire à l'idée d'une relation amoureuse avec Agnès. Il trouve en elle « une femme brillante » quelqu'un qui « lui démontre de l'affection, qui est à l'écoute et a une communication sur le plan professionnel aussi. » « C'était une sorte de **fantasme**, une situation à laquelle **je rêvais** certainement depuis quatre cinq ans, la relation à laquelle **je rêvais** mais qui en réalité, je pensais, ne pouvait pas exister. »

Seulement, la situation évolue rapidement. À la veille de son départ pour ses vacances d'été, André invite Agnès à luncher et celle-ci, malgré qu'elle sache qu'André est en relation, se décide à lui avouer qu'elle est amoureuse de lui. André est « bouleversé de voir que ses sentiments sont réciproques. » « Ce midi-là on s'est dit en parabole qu'on était franchement amoureux. L'après-midi ça a été **très, très difficile** au bureau, moi j'avais la tête complètement ailleurs. » Après le travail, André offre à Agnès d'aller la reconduire chez elle : « Elle m'a invité à monter chez elle à son appartement et on s'est embrassé pour la première fois mais **ça a été** tout. Et du moment où moi **ça se** produisait, c'était impossible de vivre ma relation. »

Si André dit avoir été convaincu qu'il aurait quitté Agathe éventuellement, il précise : « Moi je ne voulais pas me séparer pour être seul. J'avais vraiment besoin d'une vie amoureuse, besoin d'intimité. » La déclaration d'Agnès et la découverte de ses sentiments amoureux partagés modifient radicalement les conditions dans lesquelles il évolue. Cette ouverture sur la possibilité d'une nouvelle relation amoureuse lui confère l'assurance nécessaire pour se projeter dans le futur et poser des actes en conséquence. « **Ça a** été l'élément déclencheur. Pour **moi ça a** bousculé les choses très rapidement par la suite. Ça devenait plus facile de prendre une décision parce que j'avais quelque'un d'autre dans la tête. » Ce sur quoi il lance de façon autocritique : « Ça arrive souvent comme ça pour les gars ! »

André part en vacances avec sa famille le lendemain « la tête complètement ailleurs, en train de tomber en amour avec une autre » et dès le premier jour de vacances, le couple éclate « à partir d'une peccadille. » Le jour même André annonce à Agathe qu'il met fin à leur relation. « Alors **c'est ça, ça s'est passé comme ça. Ça a** été crissement **rough** mais je me suis senti complètement libéré de toutes les tensions des dernières années. » Il contacte immédiatement Agnès pour lui annoncer cette rupture.

Au retour de vacances, le couple se sépare définitivement. Agathe garde la maison familiale avec les enfants. André loue rapidement un petit logement et entreprend aussitôt la médiation avec Agathe afin de « régler les choses, la garde des enfants. » Le « souvenir dominant » qu'André conserve de cette période est que « c'est excessivement **difficile** de mettre fin à vingt ans de relation. Là tout est **compliqué**, tout ce qui s'en vient est **compliqué**. »

Pendant cette période, André et Agnès commencent à se fréquenter, à avoir une « vraie relation d'amoureux mais à la cachette d'un peu tout le monde parce que tu veux sauver les apparences et faire une transition. » André affirme à nouveau que « c'est **compliqué** » parce que « c'est très passionnel au début, c'est très, très puissant. Il fallait qu'il y ait des temps réservés pour ça et des temps où rien n'y paraissait pour ne pas brouiller les enfants, ne pas leur ajouter cet élément de **complexité**. » De fait, les enfants d'André sont encore jeunes ; ils ont alors huit, dix et douze ans. André ajoute qu'au cours de cette période

houleuse, Agnès a été « d'une compréhension et d'une générosité incroyable et surtout d'un support extraordinaire. »

Dans les premiers temps, André tente d'être discret au sujet de sa nouvelle relation avec Agnès tant dans sa famille étendue qu'au travail. Si la famille étendue ne rencontre Agnès que plusieurs mois plus tard, au travail la nouvelle concernant sa séparation et sa relation amoureuse avec Agnès circule plus rapidement. « On essayait que ça ne paraisse pas mais ça se savait, les gens voyaient bien qu'on avait une relation particulière. » Quant à la réaction de ses collègues de travail, André note : « **Moi j'**ai entendu des trucs, quelqu'un au bureau qui trouvait ça scandaleux qu'à 40 ans je laisse ma femme pour aller avec une plus jeune de 30 ans. **Je me souviens** très bien... ils étaient scandalisés. » Concernant ces médisances, André lance : « Je ne peux pas dire que je vole au-dessus de ça mais j'ai une bonne capacité à en faire complètement abstraction [...] À la limite je peux comprendre. Si ça heurte les valeurs, ça heurte les valeurs. Mais c'est ma vie et mon nouveau bonheur transcendait tout ça. Tu deviens imperméable. » Par ailleurs, il note qu'il n'a ressenti aucune désapprobation directe et ouverte de la part de ses patrons, ni de ses collègues proches et des membres de l'équipe sous sa direction. « À la rigueur, de la part de certains collègues, ça a été une façon de se réjouir pour moi, de dire que j'avais l'air nettement plus épanoui et heureux ».

Assez rapidement, André et Agnès emménagent ensemble avec les trois garçons d'André en garde partagée : « Ça a pris moins d'un an. » Ils achètent une maison « très modeste » sur la rive sud de Montréal ce qu'André justifie par : « Je suis sorti assez dégarni de ma relation avec Agathe sur le plan financier. Je m'appauvrisais parce qu'une bonne partie de mes revenus allait à la pension que je versais. Agnès n'avait aucun cash. » De ses premières années de vie commune avec Agnès, André se prononce à posteriori et conclut : « Ça a été une **très, très dure** période les premières années. Une période complètement enivrante mais en même temps aux extrêmes. On se connaît peu après moins d'un an de fréquentation. Les enfants pour Agnès, c'était comme des étrangers. » Entrent également en jeu les difficultés liées à la dynamique de la famille recomposée, à l'approche dans l'éducation des enfants ainsi qu'aux interactions entre Agnès et l'ex-conjointe de André.

« Ça a amené des **frustrations**. Ça a été difficile. Plusieurs fois on se laissait presque parce que ça devenait **ingérable** cette situation. »

André et Agnès travaillent dans la même entreprise les six premières années de leur relation sans toutefois devoir travailler directement ensemble. Par ailleurs, il leur arrive souvent d'aller chercher conseil l'un auprès de l'autre sur certains éléments de travail et de partager « leurs états d'âmes par rapport au travail. » André explique : « **Ça a été** le premier point de contact quand Agnès m'a demandé conseil sur le plan professionnel. Ça a teinté notre relation dès le début et c'est encore le cas aujourd'hui. » Il renchérit : « Pour moi c'est un plus d'avoir ce point de jonction là très fort. [...] C'est un peu la relation **rêvée**. **Je rêvais** d'une relation où la personne serait plus proche de mes intérêts, quelqu'un qui soit dans le même univers, qui puisse se référer à des environnements de travail concrets et de pouvoir en échanger rendu à la maison. » En rétrospective, André pose un bilan quant à l'importance de cet aspect dans sa vie amoureuse : « Dans mon autre relation, je trouvais qu'on était dans des univers loin l'un de l'autre et que ça ne créait pas ce que ça prend parfois. Par exemple si tu es en panne de désir, au moins tu peux te raccrocher à des intérêts communs. La relation se vit à un autre rythme ce temps-là et tu ne tombes pas dans un trou noir. »

Bien que pour André, travailler dans la même entreprise qu'Agnès a été somme toute un atout, cela n'a pas été sans poser quelques inconvénients à certains moments. D'une part, il souligne la trop grande proximité : « On circule ensemble pour aller au bureau, on arrive ensemble, il faut partir ensemble, sur les lieux de travail, on est constamment à vue l'un de l'autre : un moment donné ça fait trop tout le temps ! C'est devenu **lourd**. » D'autre part, il rapporte qu'Agnès a eu des moments de jalousie. « J'ai une approche de gestion très amicale. Ça peut donner l'impression d'une relation très amicale. Lorsqu'Agnès voyait ça de l'extérieur, surtout avec des femmes, ça la dérangeait. » Il ajoute avec un brin d'humour : « Je passais trop de temps avec une employée féminine. Elle avait la jupe trop courte ! » Il reprend par ailleurs avec sérieux : « Je trouvais cela **très difficile** parce que je n'avais aucune relation autre que professionnelle et je me disais qu'il y avait une barrière dont j'aurais eu besoin qui n'était pas là. Cette distance-là m'a manqué. » À savoir comment il gérait cette situation, André admet : « Ça a été peu géré. En fait, je l'ai

subie. Subie, peu gérée. » Il mentionne que si cette situation s'est en partie réglée lorsqu'il a quitté *La Presse* pour un nouveau poste au journal *Les Affaires*, cela a fait place à une autre dynamique où Agnès manifestait beaucoup d'insécurité. « Elle a peur de ne pas être à la hauteur. Elle a l'inquiétude que je tombe en amour avec quelqu'un d'autre. » Mais somme toute, il conclut : « C'est encore une situation à gérer mais je m'aperçois après coup que c'est beaucoup plus facile de ne pas travailler ensemble pour éviter les points de frictions. C'est devenu un avantage pour la durabilité de la relation. »

Quant à l'avenir de sa relation amoureuse avec Agnès, André affirme avec confiance : « Je pense qu'on va vieillir ensemble. On a eu un début de relation avec plusieurs épreuves alors si on a été capable de passer à travers ça, on devrait être bon pour faire le reste de nos jours ensemble. » Il poursuit en portant un regard réflexif sur ses deux dernières relations amoureuses : « Aujourd'hui, après avoir vécu une très longue relation et celle-là qui est plus courte dans le temps, ça m'apparaît plus clair que je suis avec la personne avec qui je veux vieillir et avec qui je peux vieillir. » André évoque plusieurs raisons : plus d'affinités, plus de communication, plus de complicité. Il reconnaît aussi que sa relation précédente avec Agathe lui a permis de se forger une meilleure connaissance de soi, de ses besoins, lesquels il avait mal évalués dans sa relation amoureuse précédente avec la mère de ses enfants. De même, il dit être maintenant plus conscient des pièges dans lesquels il est tombé dans sa relation précédente et qu'il veut désormais éviter. Notamment, André insiste sur le rôle que jouent la communication transparente et l'arrimage du projet de soi des deux individus dans l'évolution d'une relation amoureuse. Il souligne l'importance de constamment se découvrir soi-même et de découvrir l'autre pour éviter d'arriver à un point où les deux partenaires deviennent de plus en plus désynchronisés et se retrouvent « sur des planètes différentes. » « C'est une responsabilité en amour de continuer de se connaître, de continuer de sonder l'autre, où il en est dans sa vie. » André résume sa vision de l'amour par les termes « complicité, communication, respect, désir » et mentionne aussi qu'il y a aussi « une partie de **rêve** » dans le couple qui fait en sorte qu'il est possible « de communier sur plein d'aspects de notre vie. »

Analyse structurale du récit d'André

Le récit d'André est très particulier en ce sens que sa construction grammaticale en tant que telle donne à voir de façon très nette de l'étape de *Mimesis II* (Ricoeur, 1986) du processus de construction narrative du soi. André s'exprime en quelque sorte comme s'il présentait le récit de son propre récit de vie : un regard et un constat a posteriori de ce qu'a été jusqu'à présent sa trajectoire de vie tel qu'elle serait rapportée par une tierce personne en ayant été témoin. On y sent un réel détachement de la part d'André. Il s'agit de l'étape distanciation du processus de la construction narrative du soi où l'expérience de vivre du narrateur devient extérieure au soi mis en scène. Plus spécifiquement, c'est la structure élémentaire de signification des événements qui laisse voir cette distanciation.

En effet, André utilise d'une part l'expression « **je me souviens** », et d'autre part, les expressions « **c'est comme ça** », « **ça s'est** », « **ça a** » et autres expressions équivalentes pour organiser les événements de son récit (voir tableau 4.7). À travers sa narration, André introduit presque toujours chaque événement en débutant par « **je me souviens** » et en rapporte ensuite les principaux faits à la troisième personne ou au mode impersonnel du « **ça** ». Ce n'est que par après qu'il entre lui-même en scène dans son récit et continue alors en mode « je ». Puis André clôt les épisodes significatifs de son parcours de vie en se mettant à nouveau en retrait en ayant recours à l'expression « **c'est comme ça que.** » Ces épisodes correspondent souvent à des moments critiques de vie. Je place donc la relation de disjonction propre aux événements du récit d'André sous la relation de conjonction définie par la catégorie *distanciation-appropriation*.

Tableau 4.7 - Structure de signification des événements – André

Terme A	Terme A'	Catégorie
« je me souviens »	« c'est comme ça – c'est ça – ça a »	<i>Distanciation-appropriation</i>

Par exemple, André rapporte qu'il a deviné que sa relation avec Ariane était sur sa fin en commençant par : « **Je me souviens** de m'être inquiété un petit peu auparavant. **Je me**

souviens d'avoir même envoyé des signaux auxquels je n'avais pas de réponse », puis il clôt par : « **C'est comme ça** que **ça s'est** dégradé. » De la même façon, André « **se souvient** » d'une occurrence marquante au cours de sa deuxième relation amoureuse où son père entre dans sa chambre et, à sa grande désapprobation, le surprend avec sa petite amie Adèle en soutien-gorge. André conclut la narration de cet incident par : « **Ça m'a** désorienté beaucoup, **ça m'a** saisi. **Ça a** été le début de la fin dans ma tête. » André retrace comment s'est concrétisé le début de sa relation avec Agathe en débutant par : « À la fin octobre, **je me souviens** très bien, fin octobre de ma première année d'université, il y avait un party d'Halloween » et termine par : « **C'est comme ça** qu'on a commencé à se fréquenter. » Faisant allusion à la façon dont les choses se passent quand lui et Agathe consultent pour une deuxième fois en psychothérapie de couple, André mentionne : « **Je me souviens** qu'Agathe s'opposait à tout ce que je disais. » Il complète en se prononçant sur les retombées de ces sessions : « On n'a pas réglé grand-chose là-dedans... ..**Ça** nous a permis de faire quelques années. » Retraçant le prélude à sa relation avec Agnès, André explique : « **Je me souviens** un jour elle est venue dans mon bureau me demander des conseils » ce qu'il enchaîne par : « **Ça a été** le début d'une série de rencontres le midi. »

André dépeint la position qu'il occupe par rapport aux actants de son récit et les liens qu'il entretient avec eux en ayant recours d'une part aux expressions « **avoir une attirance – être inspiré** », et d'autre part à l'expression « **être responsable** » (voir tableau 4.8). Plus spécifiquement, André a une attirance pour les individus qui manifestent beaucoup de joie de vivre, d'énergie et surtout, qui n'ont peu ou pas de soucis et qui semblent être peu ou pas préoccupés par les contingences qui se présentent à eux. Cette attirance pour l'insouciance chez autrui contraste nettement avec le fait qu'il affirme de son côté se sentir souvent « **responsable** » face aux individus qui occupent une place significative dans sa vie. André se dit responsable de leur sécurité matérielle, responsable de leur stabilité et de leur bien être émotif. Ainsi il appert que ce qui attire André chez l'*autre* est ce à quoi il n'arrive pas à accéder pour sa part. Je rattache la dyade opposant les expressions « **avoir une attirance** » et « **être responsable** » sous la catégorie *asymétrie des liens affectifs* qui circonscrit la relation de conjonction qui unit.

Tableau 4.8 - Structure de signification des actants – André

Terme A	Terme A'	Catégorie
« être responsable »	« avoir une attirance »	<i>Asymétrie des liens affectifs</i>

Ainsi, André évoque la famille d'Ariane sa première amoureuse en disant être : « très **attiré** par ces gens-là, des gens hyper accueillants. » Du reste, pour lui, cela n'enlève rien à ses propres parents qu'il décrit comme : « des modèles de parents très **inspirants**. » Quant à Adèle, sa deuxième petite amie, André la dépeint comme : « quelqu'un qui dégageait beaucoup d'énergie... qui semblait avoir **peu des soucis** » ce qui « **l'attire**. » Les deux années de ses études de Cégep, André est souvent en présence d'Agathe, qui est alors en relation amoureuse avec son meilleur ami et colocataire. Malgré cela, André développe « une **attirance** » envers elle. Finalement, lors de son premier passage à *La Presse* à titre de cadre de l'information, André n'échange que brièvement avec Agnès dans le cadre d'un mandat ponctuel bien que celle-ci « **l'attire** beaucoup. »

En contrepartie, lorsqu'André fait référence aux difficultés que lui et Agathe rencontrent suite à la naissance de leur deuxième enfant, il confie qu'Agathe ne prenait jamais les devants au niveau des relations sexuelles et qu'en conséquence c'était sa « **responsabilité** » de le faire. À cet égard il renchérit : « ... la contraception reposait sur mes épaules, j'avais cette **responsabilité**-là aussi. » Au même moment dans sa trajectoire de vie, André dit se sentir : « **responsable** de la maison, **responsable** des revenus » et avoir « la **responsabilité** des enfants. » Faisant allusion à son statut professionnel à cette même époque, il dira être en poste « **de responsabilité** » au journal *La Tribune*. Pareillement André retrace que dès la première semaine où il est en poste à la *Presse Canadienne* à Québec, c'est la crise avec Agathe qui se retrouve seule à Sherbrooke avec les deux premiers enfants du couple et enceinte de leur troisième. Rapportant cette situation André déclare : « Je me sentais **responsable**. » Finalement, bien qu'André développe un fort sentiment amoureux pour Agnès, il ne se permet pas d'entrevoir de

relation amoureuse avec elle alléguant : « mes enfants étaient jeunes, j'avais des **responsabilités**. »

Si André valorise l'attitude positive et sereine de certains individus jalonnant son parcours de vie, son récit dévoile qu'il arrive difficilement pour sa part à vivre selon ce précepte vu les situations contingentes dans lesquelles il dit s'être souvent retrouvé. Par ailleurs, à travers l'énonciation de son récit, André prend rétrospectivement conscience du fait qu'il a lui-même, par sa passivité, exacerbé le caractère à priori contingent de ces situations et de ses relations avec ses proches. Entre autres, lorsqu'il se remémore la façon dont il vivait le déséquilibre de responsabilités dans sa relation avec Agathe, il admet : « Je me souviens d'avoir vécu des frustrations mais de ne pas l'avoir mentionné vraiment ; je me sentais un peu perdant dans cette relation par ma propre faute aussi certainement. » De même, quand il signale une dynamique problématique vécue avec Agnès en milieu de travail il avoue : « En fait ça a été peu géré. Je l'ai subi. Subi, peu géré. » Aussi, sur le plan identitaire, la trace de l'*autre* semble s'être imposée à André. Non seulement endure-t-il l'impact parfois contrariant de leur passage dans sa vie sans s'y objecter, il n'arrive pas à intégrer à son identité, à travers l'identification acquise propre à la *mêmeté*, les valeurs et attitudes de ces individus, à savoir le lâcher prise sur les contingences qui leur permet d'avoir peu de soucis.

Notons par contre qu'un aspect distinctif de l'architecture logique du récit d'André est qu'elle ne comporte pas de nette homologie structurale entre la structure élémentaire de signification des événements et celle des actants ni entre celle des événements et des arguments.

C'est à travers l'opposition des expressions « **c'était difficile** », « **c'était lourd** » et « **c'était compliqué** » et de l'expression « **mon rêve** » que se profile la structure de signification des arguments du récit d'André (voir tableau 4.9). Pour André, dans sa vie il y a d'une part ces situations qui lui sont pénibles et d'autre part ces situations qu'il caractérise d'idéales et de rêvées, mais qui lui semblent inaccessibles. Je donne sens à cette disjonction par la conjonction qui s'exprime sous la catégorie *contingence*.

Tableau 4.9 - Structure de signification des arguments – André

Terme A	Terme A'	Catégorie
« c'était difficile »	« mon rêve »	<i>Contingence</i>

Ainsi, André qualifie sa première rupture amoureuse d'« émotivement **difficile**. » Après la venue de son deuxième enfant, selon André sa relation amoureuse avec Agathe « devenait plus **difficile**. » Lorsque le couple consulte en psychothérapie, André déclare : « **C'était** des sessions **difficiles**. **C'était difficile**. » De sa rupture avec Agathe, André concède que : « C'est excessivement **difficile** de mettre fin à vingt ans de relation. » Il ajoute : « Là tout est **compliqué**, tout ce qui s'en vient est **compliqué** », faisant allusion aux séances de médiation avec son ex-conjointe concernant la garde des enfants.

À l'inverse, dans l'univers d'André il y a ce qui tient du rêve et qui, du coup, lui semble impossible. C'est le cas de l'emploi de journaliste à l'Assemblée Nationale à Québec qu'il se voit offrir par *La Presse Canadienne* alors qu'Agathe est enceinte de leur troisième enfant : « C'était **mon rêve** de vie. Moi **mon rêve** c'était de devenir journaliste politique. » André pense la même chose de l'attraction qu'il a pour Agnès : « C'était comme une sorte de **fantasme**, une situation à laquelle **je rêvais**... ..la relation à laquelle **je rêvais** mais qui en réalité, je pensais, ne pouvait pas exister. » Et même une fois cette relation matérialisée, André en dira : « C'est un peu la relation **rêvée**. **Je rêvais** d'une relation où la personne serait plus proche de mes intérêts. »

Le sens de la structure de signification des arguments du récit d'André se conçoit mieux lorsqu'on retrace l'homologie qui prévaut entre cette dernière et celle des actants de son récit (voir tableau 4.10). Ainsi, c'est justement quand il se sent « **responsable** » envers ses proches qu'André qualifie le lien avec ces derniers de « **difficile** » ou encore de « **lourd, fatigant, compliqué**. » Par exemple, lorsqu'il affirme se sentir « **responsable** de la maison, **responsable** des revenus » il ajoute : « C'était **difficile**, je sentais que c'était **lourd**, c'était devenu un **fardeau**. » À l'inverse, lorsqu'André fait appel au qualificatif « **mon rêve** » pour se prononcer sur une situation ou sur une personne proche, il réfère

toujours à un lien ou à un état qui suscitent chez lui « **une attirance** » malgré qu'elle lui semble à priori inatteignable. Par exemple André affirme qu'Agnès « **l'attire** beaucoup » mais affirme en parallèle : « C'était une sorte de **fantasme**... ...la relation à laquelle je **rêvais** mais qui en réalité, je pensais, ne pouvait exister. »

Tableau 4.10 – Homologie actant/argument – André

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Actant	« être responsable »	« avoir une attirance »	<i>Asymétrie des liens affectifs</i>
Argument	« c'était difficile »	« mon rêve »	<i>Contingence</i>

Du coup, l'intrigue du récit de André peut se concevoir comme étant la poursuite d'un idéal identitaire caractérisé par cette insouciance qui l'**attire** chez l'*autre* mais qui appartient au monde du « **rêve** » parce que, entre temps, il demeure toujours « **responsable** » et c'est « **difficile** ». La conclusion du récit d'André porte à croire qu'il a possiblement atteint, du moins partiellement cet idéal. En effet, André est alors en relation avec Agnès, une femme qui « **l'attire** » et qui correspond à son « **rêve**. » Certes, cette relation pose parfois des défis et en conséquence est parfois « **difficile**. » Seulement il est notoire de constater que vers la fin de son récit, alors qu'il aborde sa relation avec Agnès, en aucun moment André ne dit se sentir « **responsable**. »

La façon dont André conclut son récit témoigne clairement de l'étape de *Mimesis III* (Ricoeur, 1986) du processus de construction narrative du soi. André compare alors ses deux plus importantes relations amoureuses, soit celle avec Agathe et celle avec Agnès et on sent très bien l'appropriation qu'il a fait de son récit de vie. En effet, il donne sens à son expérience de vie amoureuse en disant : « Aujourd'hui, après avoir vécu une très longue relation et celle-là qui est plus courte dans le temps, ça m'apparaît plus clair que je suis avec la personne avec qui je veux vieillir et avec qui je peux vieillir. » C'en est donc là où André en est rendu dans la compréhension de son parcours existentiel sur le plan amoureux. Cette perception lui permet de surcroît, de dégager un entendement des

événements qu'il vivra dans le futur sur le plan amoureux et ainsi de s'engager dans ce futur, un futur où entretenir le « rêve » joue un rôle essentiel pour la pérennité du couple. Du coup, à la fin de son récit André se trouve à clore une itération de la boucle herméneutique que forme le processus de *Mimesis* (Ricoeur, 1986).

4.2 Cas B – Brigitte et Bastien

4.2.1 *Brigitte*

*Je crois qu'il y a des êtres faits pour se trouver.
Se retrouver. Et ne plus se quitter.
Des êtres faits pour découvrir l'amour ensemble.
Se le rappeler, ensemble.
Des âmes qui se souviennent comme elles s'aiment...
Je crois qu'il y a des âmes destinées l'une à l'autre.*

Samuel Benchetrit

Présentation chronologique du récit de Brigitte

Brigitte grandit à Rosemont, un quartier de Montréal dans une famille où l'éducation est une valeur très importante. Elle complète son école primaire et secondaire dans une institution privée où à l'âge de 12 ans, alors qu'elle est en première année secondaire, elle rencontre Bertrand, son premier amoureux. C'est lors d'un camp de vacances automnal organisé par l'école que prend forme leur relation. Brigitte se souvient : « d'un regard pendant un repas de classe rouge... on se regardait, il y avait de la musique, on avait dansé. » Leur relation dure trois ans et Brigitte affirme : « j'ai aimé ce gars-là, mais passionnément... à cet âge-là tu tombes en amour et c'est la fin du monde. » Pourtant, Brigitte ne sent pas toujours que l'intensité de cet amour est réciproque : « je trouvais qu'il ne m'aimait tellement pas parce qu'il ne me le disait pas. » Elle renchérit : « rendu à l'âge qu'on a c'est normal quand tu analyses des amours de 12 ans, mais dans ce temps-là c'était bien grave pour moi. » C'est avec Bertrand que Brigitte a ses premières relations sexuelles, ce qu'elle n'avait pas initialement anticipé : « **Rapidement** on a eu des relations sexuelles alors ça nous a rapproché. Mais **on ne s'est pas posé de questions** dans le sens qu'on ne s'est jamais dit 'on veut des relations sexuelles'. » À propos de l'avis de ses parents sur sa relation amoureuse, Brigitte indique que ces derniers « ne s'impliquaient

pas trop dans ça. » Par ailleurs elle explique que « tous les gars avec qui j'ai sorti ont dit, un moment donné de leur vie, que mon père ne les aimait pas. » Or elle ne s'est « **jamais aperçu de ça** », « **je ne m'en rendais pas compte**. » Brigitte n'a pas souvenir précis à savoir comment s'est terminé ce premier amour. Elle se contente de signaler : « J'ai un petit caractère indépendant. Il avait un côté assez jaloux. **À ce moment-là je ne me rendais pas compte** que la jalousie était quand même une forme d'attachement. À cet âge-là ça me fatiguait mais je ne comprenais pas. On se chicanait des affaires de fous ! » Elle présume que c'est suite à une de ces chicanes, « probablement pour des niaiseries », que s'est terminée la relation.

Très peu de temps après cette rupture se succède une deuxième relation amoureuse : « Ça a été rapide. » D'entrée de jeu Brigitte avoue : « Je n'ai jamais été seule. » Ce sur quoi elle ajoute sur un ton d'autodérision : « Je suis due pour un psy ! **J'en suis consciente**. » C'est à travers une amie d'enfance qui est dans les cadets de l'armée canadienne que Brigitte rencontre Bruce son deuxième amoureux avec qui elle a été « pas tout à fait un an. » Elle est alors en quatrième année de secondaire et a 15 ans. Brigitte élabore peu sur cette relation mais précise néanmoins que « lui c'en était un particulièrement qui disait que mon père ne l'aimait pas. » Brigitte évoque que lorsque Bruce avait eu sa promotion de deuxième grade dans les cadets de l'armée, son père l'avait félicité mais l'avait encouragé à obtenir son premier grade. Selon elle, Bruce était blessé : « lui c'était ça dans sa tête 'ton père veut nécessairement juste la première classe'. » Cette réaction avait surpris Brigitte, qui ayant été élevée dans un milieu familial de dépassement de soi, ne considérait pas ce challenge comme dévalorisant : « moi j'ai été élevé avec alors je ne me suis **pas posé cette question-là**. » Brigitte note aussi que contrairement à Bertrand, Bruce « était trop accaparant et ça m'énervait. » Leur relation prend fin hâtivement : « C'était correct que **je passe à autre chose**. Il me tapait sur les nerfs. » Concernant l'élément déclencheur de cette rupture, Brigitte se contentera de dire : « Je pense qu'il y a eu beaucoup de **non-dits**. Je ne suis pas certaine qu'on se soit dit clairement 'on se laisse'. Puis à cet âge-là, **tu n'as pas trop de discussion** alors ça paraît. »

Au cours des deux années suivant à sa relation avec Bruce, alors qu'elle termine son secondaire, Brigitte n'a pas d'amoureux officiel mais plutôt des amants de passages.

Brigitte repère par contre une récurrence à travers cette période de vie amoureuse : « J'ai eu cette passe-là. J'avais un petit côté Mère Teresa, peut-être **pas conscient**. J'aimais bien les petits gars un peu rejets. Je sentais souvent qu'ils étaient seuls. J'aimais bien les petits rebelles aussi. À long-terme un moment donné ça ne marchait pas. Ça durait deux semaines. Ils me tapaient sur les nerfs. »

Brigitte poursuit ses études au Cégep en dessin de mode dans un collège privé de Montréal. Elle demeure toujours chez ses parents. Pendant l'été de ses 18 ans, afin de gagner un peu d'argent, Brigitte, qui est asthmatique, participe à une étude pharmaceutique pour tester des médicaments. Cette expérience se déroule dans un centre où séjournent les participants à diverses études pharmaceutiques. Elle y fait la connaissance de Benoit qui deviendra son troisième amoureux. Brigitte dit que : « Il ne s'est pas nécessairement passé quelque chose quoiqu'on sentait qu'on avait une attirance l'un envers l'autre, mais c'était sans espoir. » L'étude à laquelle participe Benoit se termine avant celle de Brigitte. Le matin, au moment du départ de Benoit, les deux s'échangent leurs numéros de téléphone. Dès l'après-midi Benoit appelle au centre et laisse un message à l'attention de Brigitte : « il y avait une ligne téléphonique là-bas et comme lui était un habitué de ce centre, il connaissait le numéro par cœur alors il avait appelé. » Lorsque Brigitte est de retour chez elle, « **rapidement** » les deux « ont des **discussions** téléphoniques » et s'ensuit le début de leur relation amoureuse. Benoit a 23 ans et contrairement à Brigitte, est issu d'une famille très nombreuse et « assez pauvre. » Il a dix frères et sœurs dont la plupart sont très peu éduqués, Benoit n'ayant lui-même pas terminé son secondaire : « Les enfants avec, pas aucune éducation, mais presque. Il n'avait même pas fini son secondaire. » Brigitte note qu'elle reproduit avec Benoit la même dynamique que durant la période où elle a des amants de passage : « ça me restait un petit peu ce côté 'ah je vais l'aider' » bien qu'elle précise : « **à ce moment-là je n'étais pas consciente de ça.** » Benoit est toutefois très travaillant et cumule simultanément plusieurs emplois en entretien ménager de bâtiments. Il vit chez une de ses sœurs à Laval bien que Brigitte insiste sur le fait que « **rapidement**, dès le début, dans les premières fois qu'on s'est vu » Benoit lui apprend que « il s'était loué un appartement à Montréal pas très loin de chez mes parents. » Elle poursuit : « Tout de suite, pour lui, je rentrais dans sa vie donc il fallait qu'il s'en aille en appartement. Il me l'a annoncé **rapidement**. Ça

m'avait surprise la rapidité avec laquelle il avait pris la décision de partir en appartement. » Rétrospectivement, Brigitte arrive à s'expliquer cette décision : « Ça ne te tente pas d'amener ta blonde avec toi chez ta sœur, tu sais qu'éventuellement tu vas vouloir coucher avec elle. **Je n'avais pas encore réfléchi** à tout ça. Je le comprends **aujourd'hui**. » Leur relation devient **rapidement** symbiotique : « On était vraiment tout le temps ensemble. Je m'étais, **sans m'en rendre compte**, un peu coupé de mon réseau d'amis. Puis il avait un petit côté contrôlant. Je ne pense **pas** que c'était **conscient** son affaire mais **sans s'en rendre compte** lui n'aimait peut-être pas le peu d'amis que j'avais. Et en le sentant, tu ne provoques pas nécessairement ces rencontres-là. Puis **sans t'en rendre compte** c'est sournois. **Sans t'en rendre compte** tu te sens mal. » Brigitte poursuit : « Ça a été une période où **maintenant avec le recul** ça m'a appris beaucoup, beaucoup, beaucoup sur moi-même. Ça m'a même fait peur. Je n'ai jamais fait de thérapie mais des fois je me dis que j'aurais peut-être du, cette espèce de dépendance... » À propos de leur besoin respectif d'intimité personnelle Brigitte affirme : « On n'en avait pas. On ne s'en donnait pas. On dirait que c'était parce qu'un n'en donne pas, l'autre n'en donne pas. » Elle enchaîne en observant : « Je me suis mise là-dedans **sans réfléchir**. **Je ne me suis pas posée de questions**. Je pense que lui aussi parce qu'il ne remettait pas ça en question. »

Le couple cohabite en appartement à Montréal pendant un an et demi puis s'achète une maison dans une banlieue de la rive nord de Montréal. Brigitte a alors 22 ans et entreprend ses études à l'université de Montréal en administration à temps partiel tout en ayant un emploi de commis comptable dans l'organisation dont elle est devenue Directrice générale d'une division au moment des entretiens. Questionnée sur la façon dont ses parents entretiennent sa relation avec Benoit, Brigitte avance : « Bien mes parents, les résistances ont été plus à 18 ans quand ils ont vu que je sortais avec un gars cinq ans plus vieux que moi. » Mais elle nuance : « Il a quand même beaucoup changé. Il avait beaucoup évolué. Il était retourné aux études. Il avait fini son secondaire. Après ça il avait été se spécialiser en électromécanique. Bon mes parents, c'est sûr que cette évolution-là, en tant que parent, c'est rassurant. »

Si Brigitte continue ses études à l'université, sa relation avec Benoit demeure très fusionnelle, ce dernier se montrant de plus en plus contrôlant bien qu'implicitement. De

dire Brigitte : « j'allais à l'université, c'était une des seules activités... mais on dirait que les autres activités... c'était **non-dit**, il ne me disait pas 'je ne veux pas que...' Mais en quelque part notre relation faisait en sorte que je le sentais alors je ne développais rien d'autre. Mais on ne se le disait pas. Il y avait tout ce **non-dit**. » Qui plus est, elle signale que Benoit « avait un côté quand même violent, assez colérique » ses colères étant déclenchées par « n'importe quoi » et « pas nécessairement liées » à elle. Brigitte endure malgré tout : « À cette époque-là j'avais peut-être un profil d'une femme battue parce que j'avais le même réflexe de dire : 'oui mais je l'aime.' Alors je pouvais endurer à peu près n'importe quelle niaiserie. Mais c'est une période où d'un côté, **je ne me posais pas trop ces questions-là**. » Pourtant réflexivement elle concède à contrario : « **Je me suis souvent posée des questions sur moi-même**, je n'ai pas le profond du pourquoi je me suis en allée là-dedans. » Questionnée davantage elle avance : « Au départ, au moment de la rencontre, je pense que j'étais prête pour de la stabilité... C'était vraiment un espèce de passage dans le monde adulte, avec un gars plus vieux, dans un monde tellement nouveau, un milieu différent, vraiment opposé. Mon besoin de curiosité, **de vivre autre chose**. Intuitivement, parce que consciemment je ne me suis pas dit 'je veux faire ma vie avec lui.' C'était difficile de voir ce que je cherchais vraiment **à ce moment-là**. »

À terme, Brigitte se sent coincée dans cette relation : « J'évoluais dans un autre sens où ça ne me tentait plus d'être seulement dans son univers. » De fait, ses études à l'université lui apportent « d'autres perspectives », ses collègues et supérieurs au travail lui apportent « d'autres tâches » et l'amène à apprendre « d'autres choses. » Si bien que Brigitte vient graduellement à perdre son intérêt pour sa relation avec Benoit : « je l'aurais gardé dans ma vie mais en élargissant mon monde. » Aussi, bien qu'elle y reste encore un certain temps, elle se détache peu à peu de lui et arrive silencieusement à la décision de le quitter. Brigitte vit ainsi son deuil au préalable, alors qu'elle est encore officiellement en relation. À cet égard elle explique : « Ça me prend du temps. Je fais mon processus de deuil. Je valide longtemps ma décision. Mais quand elle est validée, il n'y a plus grand-chose qui peut me faire changer d'idée. Il n'y a plus d'émotions. C'est pas cool pour l'autre personne. » Brigitte finit par initier la rupture : « Je me souviens d'avoir eu une **discussion** avec lui, lui disant que j'étais tannée de la dynamique, que je voulais **vivre autre chose**. » Comme l'avait pressenti Brigitte, Benoit tente de sauver la relation : « le réflexe normal,

lui ça a été de me dire : ‘dis moi ce qui ne va pas et je vais essayer de changer’. » Or Brigitte « ne crois pas à ça » et est « **rendu ailleurs** dans sa tête. » Néanmoins elle lui « donne une chance à peu près deux mois » pendant lesquels elle « accepte volontairement le statu quo » où ils « continuent à être ensemble. » Elle justifie cette stratégie en indiquant : « j’ai eu besoin que ça se passe bien, peut-être pour me rassurer à cause de son côté violent. » Au cours de ces deux mois, le couple ira même jusqu’à partir en voyage en croisière. Mais « pas longtemps après le retour » Brigitte et Benoit constatent que « non » leur couple ne fonctionne plus. C’est la rupture. Benoit « pleurait, pleurait, pleurait, ça, c’était difficile. » Bien que Brigitte avait fait le deuil de sa relation, à sa propre surprise de son côté elle vit alors une autre peine : « Ma grosse douleur après a été de quitter ma maison. Ce que je n’avais pas vu venir à cette époque-là, ça a été ma maison, je n’avais pas pensé au deuil de ma maison. Ça je ne l’avais pas vu venir. » Elle admet : « C’est pas fin pour lui. J’espère qu’il n’apprendra pas ça un jour » mais justifie : « Ce n’était pas une question d’argent. C’était vraiment que j’aime les maisons. J’aime les endroits où je vis. Je ne l’avais pas vu venir. » Brigitte vit donc ce deuxième deuil en différé et confirme : « C’est triste : tu mets fin à quelque chose de ta vie. Tu ne sais pas trop c’est quoi l’avenir. »

Brigitte a 26 ans et déménage en appartement toute seule, une première dans sa vie d’adulte. Si elle appréhende un peu que cette situation lui soit difficile, cette étape s’avère de courte durée. Brigitte commente : « Je ne suis pas restée toute seule longtemps. Je n’ai pas eu le temps pour trouver ça difficile ! » ce sur quoi elle ajoute à sa défense : « mais ça je ne le savais pas **à ce moment-là !** »

En effet il s’avère que Bastien, un collègue de travail à qui à priori elle « tapait sur les nerfs », entrera peu à peu dans sa vie. Brigitte ayant progressé dans l’organisation est alors recherchiste au sein de la division dont Bastien est le rédacteur en chef. A priori, Bastien et Brigitte n’ont « pas d’affinités particulières » et n’ont « pas à travailler beaucoup ensemble. » Bastien a supposément un « sale caractère » et a également la réputation de cumuler les amantes et les aventures amoureuses de passage sans avenir, son bassin de candidates de prédilection étant son milieu de travail. Brigitte raconte : « Il a toujours été chercher ses relations vraiment dans son milieu de travail. Puis il ne voulait aucunement

de relations engagées. » Entre autre, pendant les premières années où Brigitte travaille dans l'organisation, Bastien est impliqué quelque temps dans une relation amant-amante avec la supérieure immédiate de Brigitte. Ainsi Brigitte rapporte : « Ma boss immédiate avait une relation avec lui **à ce moment-là**. Elle me le disait et s'en vantait. » Brigitte considère donc Bastien comme l'amant de sa patronne et « ne se mêle pas de ça ! » Cette relation, comme toutes les relations de passage, vient éventuellement à s'effriter. Au départ cela ne change en rien la façon dont Brigitte considère Bastien : « Je trouvais qu'il paraissait bien mais sans plus. Il avait tellement mauvais caractère et de toute façon moi-même je lui tapais sur les nerfs, parce que j'étais trop jeune et probablement immature aussi. » Elle renchérit : « la seule option possible à cette époque-là aurait été de dire 'je veux un amant' et ça ne m'intéressait pas alors je n'y pensais pas. »

Cependant les circonstances font en sorte que Brigitte est amenée à travailler pour Bastien sur « un dossier que lui gérait depuis toujours. » Or Bastien est « un gars qui ne délègue pas du tout, du tout, qui ne fait pas confiance. » Brigitte en fait fi. Elle explique : « **À ce moment-là** j'ai fait ma job, je n'ai pas senti que c'était comme un privilège **à ce moment-là**. » Bastien « l'a laissée aller » et « a eu confiance » en elle, et une fois le projet livré « était content. » Ce n'est que lors de l'entretien que Brigitte observe : « Par après, **avec le recul, je me suis rendu compte** que je suis rentrée sans le vouloir dans cette bulle-là. » Cette expérience de travail les rapproche un peu.

Outre son mauvais caractère, Brigitte décrit Bastien comme « le genre de gars qui avait l'air d'un bûcheron, la couette longue, il s'attachait les cheveux, les vieilles chemises avec des petits trous tellement elles étaient usées. Lui son look, rien à foutre, rien, rien à foutre ! » Seulement, son poste de rédacteur en chef l'amène à devoir se présenter dans des meetings au siège social de l'organisation en costume veston cravate. Ayant besoin d'un nouveau costume, Bastien sollicite l'aide de Brigitte pour cet achat : « Il m'avait demandé 'tu as étudié en mode, peux-tu venir un midi avec moi?'. » Brigitte se livre donc à une séance de magasinage en quête d'un veston-cravate-chemise-pantalons au goût de Bastien. Graduellement, sous l'influence discrète de Brigitte, Bastien se laisse même prendre au jeu et commence à avoir « bien du plaisir à porter des habits et des choses comme ça. » De dire Brigitte : « il fallait voir l'évolution du look qu'il avait, ça a été toute une

évolution, ça a été une transition, mais il était peut-être prêt à **passer à autre chose**. » Elle avoue qu'à partir de là les deux commencent « à passer du temps de confiance et veut, veut pas à se cruiser un peu de cette façon-là. » Brigitte et Bastien se côtoient également dans les apéros et les activités sociales organisés par leur groupe de travail. Comme Bastien est un bon buveur, il ne prend pas sa voiture lors de ces occasions. Il en vient à prendre l'habitude de demander à Brigitte, qui pour sa part prend sa voiture, de le raccompagner. Par contre Brigitte certifie qu'il « ne se passe rien » entre eux, jusqu'à un soir de party de Noël. « Il était venu avec moi, j'ai un flash du souper. Il était assis à ma droite et c'était une table appuyée contre le mur. Il m'a regardé, je l'ai regardé puis il a passé sa main dans mes cheveux. On avait tous les deux décollé, on est comme devenu dans une bulle. Il y avait quelque chose, vraiment c'était fort, les autres **se sont rendus compte** qu'il se passait quelque chose de différent. » Curieusement, Brigitte commente : « On ne s'en est jamais reparlé, de ce moment-là comme tel. » Peu de temps après, Brigitte et Bastien s'invitent à souper et c'est lors de cette soirée qu'ils concrétisent officiellement leur relation. « C'était l'hiver et en sortant de là on s'est embrassé dans l'auto. » Selon Brigitte : « Après ça, ça s'est enchainé très vite, très très vite, c'était bien drastique. J'ai vraiment passé de Benoit à Bastien très **rapidement**. »

Bien que Brigitte insiste sur la rapidité avec laquelle sa relation avec Bastien prend son envolée, dans les faits, au cours des premiers six mois, les choses évoluent avec une certaine retenue. Si sa rupture avec Benoit est sans équivoque, les deux n'ont « pas tout réglé. » Ils sont toujours copropriétaires de la maison. Ce n'est qu'en juillet que Benoit rachète les parts des Brigitte et que celle-ci emménage officiellement dans son propre appartement. Entre temps, elle cohabite avec Benoit. Elle raconte : « Benoit, j'avais eu un long processus. Ça m'a pris du temps et quand ça a été fini, ça a été fini. Moi j'étais libre. Psychologiquement j'étais prête à **vivre autre chose**. » Par contre, ce n'est pas le cas de Benoit : « Pour lui c'était encore difficile. Je marchais sur des œufs. **Il ne posait pas de questions**. Mais je lui cachais beaucoup. Je ne trouvais pas ça sain d'avoir à lui raconter que j'avais rencontré quelqu'un ne sachant pas où ça allait mener. »

Au travail, la relation de Brigitte et Bastien est tôt repérée et Brigitte reçoit des commentaires étonnant de la part de ses collègues à propos de Bastien. Elle raconte

: « J'avais des commentaires du genre 'il est différent avec toi, différent'. » De plus, ces commentaires lui viennent : « **rapidement**, quand même assez **rapidement, rapidement**, de ceux et celles qui travaillaient avec lui depuis longtemps, qui l'avaient vu **évoluer**. » Brigitte demeure partagée face à la manière dont elle a vécu cette situation. D'une part elle avoue : « Je ne savais pas dans quoi je m'embarquais. Je me laissais aller. C'était très naïf mon affaire, peut-être étant trop jeune » et d'autre part elle déclare : « Autant je n'avais pas d'attentes envers lui **à ce moment-là**, autant j'avais un côté très **conscient** du type de relation qu'il vivait avant. » Ainsi Brigitte s'engage dans ce début de relation au jour le jour sur un air de : « C'est cool, c'est trippant, j'aime comment il me regarde. On s'entend bien. On verra se que ça donnera. » Elle remarque que les aspects matériels de son ancienne relation avec Benoit n'étant pas totalement résolus ont joué en sa faveur : « Ce qui s'est passé c'est que Bastien et moi on s'est apprivoisé à un rythme qui probablement faisait son affaire. » De fait, comparant sa relation aux relations et aventures que Bastien avait pu avoir auparavant avec d'autres collègues féminines, Brigitte conclue : « J'ai probablement été une des rares qui n'a pas essayé de le contrôler. Probablement que ça a beaucoup aidé. » Elle présume : « Il était peut-être prêt à vivre quelque chose d'autre » même si de la part de Bastien : « Ce n'était **pas dit**. C'était **pas conscient**. Mais on s'est tout le temps bien compris dans le **non-dit**. » Toujours est-il que la relation prend promptement une tournure de long-terme. Le couple achète une maison à Montréal et emménage au mois de décembre suivant, soit en moins d'un an.

Brigitte et Bastien ne sont pas appelés à travailler directement ensemble. Ils ne sont pas dans la même équipe de travail et n'ont pas de lien patron-employé. Néanmoins, vu que leur première collaboration a été un succès, attestant d'emblée qu'ils travaillent « très, très bien ensemble », Bastien fait souvent appel à Brigitte sur divers dossiers « assez banals » sur un mode « d'entre-aide. » Aussi, les deux étant « passionnés du travail » cet aspect occupe d'entrée de jeu une place très importante dans le couple. Brigitte déclare sans équivoque : « le couple s'est beaucoup développé avec le travail, on a mis l'emphase sur notre travail en commun. » Elle constate : « À tort surement. Je suis certaine que c'est une erreur qu'on a fait » et lance : « On est tous les deux très, très fautifs là-dedans, on est **conscient** qu'on a fait cette erreur-là. » De fait, le travail est également très présent à la maison que ce soit dans leurs **discussions** ou parce que Bastien travaille systématiquement

sur ses dossiers en soirée et durant les fins de semaine. Brigitte clame : « Je me suis toujours considérée comme workaholic mais jamais comme lui. Lui c'est du 20 heures sur 24 ! » De surcroit, Bastien s'avère être de nature anxieuse et assez rigide dans les autres sphères de son quotidien tel que l'entretien de la maison. « Le weekend pour lui c'est des obligations. C'est quelqu'un qui va angoisser deux semaines d'avance sur le gazon qu'il faut qu'il tonde ! » Brigitte avoue que tout cela empiète sur l'intimité conjugale du couple : « Le côté personnel à deux n'existe pas. On a très peu, très très peu de vie de couple. De dire on part, on s'en va au cinéma, ça n'existe pas. » Elle remarque ironiquement : « On n'est pas normal. Ça fait longtemps que je le sais que ce n'est pas normal. » Brigitte estime que cette intimité conjugale lui manque plus qu'elle ne manque à Bastien.

Le couple vient à traverser une période difficile au moment où Bastien change de poste dans l'organisation et est amené à travailler au siège social au centre-ville de Montréal. Bastien « vit cela très difficilement », « a un patron assez particulier » et n'est « pas très bien dans ce cadre-là. » Brigitte prend par contre sa défense : « **Aujourd'hui** il serait très bien. Il a évolué. Mais **à ce moment-là** c'était vraiment une transition. » D'autres difficultés s'ajoutent à leur relation : Brigitte tombe enceinte et a une grossesse avec complications, le couple a des problèmes d'argent, la maison nécessite des rénovations majeures et très coûteuses. Les choses se dégradent davantage une fois la venue du bébé. Brigitte complète alors son DESS en marketing à HEC Montréal à temps partiel le soir. C'est toujours la course dans le chevauchement des horaires de travail pour s'assurer que l'un ou l'autre prenne la relève avec le bébé à la maison. Brigitte raconte : « Il arrivait à la course. Je partais pour l'université. J'arrivais tard, j'étais fatiguée. C'était tout le temps un cycle où on ne se voyait pas beaucoup. On avait beaucoup de misère. » La situation finit par s'améliorer lorsque le couple vend la maison, rachète à moindre coût ce qui permet de rembourser les dettes et Bastien quitte l'organisation pour devenir travailleur autonome.

À travers ce tumulte, le couple se marie deux ans après la naissance de leur fillette. De ce qu'en décrit Brigitte ce mariage est essentiellement transactionnel, très loin du mariage évènementiel de grand appareil. Brigitte se rappelle : « Bastien et moi on avait décidé des

grandes lignes qui étaient majeures pour lui et moi puis le reste on avait laissé nos parents gérer ça. » Brigitte se souvient qu'une amie proche avait remarqué : « si vous aviez été plus jeunes j'aurais dit que vous vous êtes mariés pour des prêts et bourses, on dirait deux grands amis qui se marient. » Le mariage a lieu à Québec. Le couple avait planifié y passer quelques jours en guise de lune de miel mais au final, retourne à Montréal « le lendemain matin parce que Bastien est dans le jus. » Brigitte ajoute : « Il n'avait pas tant d'intérêt. Sa priorité était autre chose. » D'ailleurs il est révélateur que Brigitte ne fasse pas même allusion la demande en mariage. Son récit demeure muet à savoir de où et de qui des deux partenaires émanait ce projet. De plus à cet instant du récit elle commente : « Je le dis avec ironie. Mais en même temps je n'étais pas frustrée. Je n'étais pas malheureuse de ça. Mais **avec le recul** ce n'est pas ça de l'amour réel. »

En parallèle Brigitte termine son DESS, entreprend un MBA et continue sa progression de carrière dans l'organisation pour à terme devenir Directrice générale de la division. Concurrément Bastien devient un des rédacteurs pigistes principal de cette division si bien que Brigitte se trouve à être en quelque sorte sa patronne bien qu'officieusement puisqu'il n'en est pas du ressort de la hiérarchie organisationnelle. Ce contexte particulier fait en sorte que le couple est appelé à travailler ensemble sur une base quotidienne d'autant que Bastien travaille de la maison. Brigitte dit avoir pu en tirer avantage jusqu'à un certain point : « Ça m'a beaucoup fait **évoluer** du côté professionnel. C'est arrivé des fois qu'il m'amène ailleurs. On se comprend tellement bien. Il me connaît tellement bien... des fois même mieux que moi-même. » En contrepartie la ligne entre travail et vie familiale devient éventuellement presque inexistante. Bastien « prend toujours trop de contrats, ne délègue pas facilement, n'arrive pas du tout, du tout à décrocher » et a une méthode de travail plutôt singulière que Brigitte qualifie « d'ancienne méthode. » Elle tente de l'aider à être plus rapide et pragmatique dans son approche en « lui donnant des trucs » mais « **il ne les écoute pas.** »

Après dix ans de relation, Brigitte finit par souffrir de cet environnement où travail et couple ne font qu'un : « On ne vivait pas. On travaillait. Je n'avais pas de vie avec mon amoureux. J'avais besoin d'avoir une vie de couple qu'on n'avait pas. » Elle rapporte : « J'avais tenté beaucoup par des actions, pas tant avoir des **discussions** parce

qu'il n'était pas ouvert à ça. J'avais l'impression qu'**il n'écouterait pas**. Je faisais des demandes spécifiques pour avoir des activités. Il n'était pas vraiment réceptif. » Elle admet par contre : « L'ironie de tout ça était que je ne pouvais pas lui en vouloir que la situation était telle. J'aimais qu'il soit comme ça en quelque part **sans m'en rendre compte** parce que ça me permettait d'avoir ma propre vie. » Brigitte fait ici référence et compare à sa relation précédente avec Benoit qui « était beaucoup plus contrôlant » à qui elle avait « des compte à rendre. » Aussi, la dynamique inverse qui prévaut avec Bastien lui convient pendant les premières années de la relation. Seulement Brigitte admet que : « Dix ans plus tard il n'a pas changé. Ce n'est pas lui qui est différent. C'est moi qui **a évolué**, qui a changé et qui a dit ce n'est pas ça que je veux. » Toutefois, ce n'est « qu'**avec le recul maintenant** », à savoir lors du troisième entretien, qu'elle le conçoit ainsi. Elle affirme que dans le feu de l'action : « ça me rendait fâchée, ça me frustrait même, ça m'a usée d'avoir à quémander. »

Au cours de l'été de leurs dix ans de relation, Bastien lance à Brigitte le projet de vendre leur maison pour en acheter une plus grande, plus lumineuse où il pourrait avoir un bureau qui ne soit pas au sous-sol. Brigitte, qui aime les maisons, accepte bien que dans son fort intérieur elle doute de plus en plus de la viabilité de la relation : « Je ne sais pas si il y avait un fond d'espoir en moi qui se disait peut-être que si on passe à travers le projet d'une maison ça va combler quelque chose, un manque. » Elle dit « ne pas avoir fait les liens qu'il aurait fallu » insinuant la rupture à l'horizon. Le couple emménage donc dans la nouvelle maison en novembre et deux semaines plus tard partent en séjour à Paris dans le cadre d'un voyage d'affaire de Brigitte. C'est là que Brigitte, soudainement, annonce à Bastien qu'elle met fin à la relation : « Dans un café, on prenait un verre de vin en soirée puis je lui ai dit : 'ça ne marche pas, je ne veux plus ça'. » Brigitte reconnaît l'impulsivité de son geste : « Ça a sorti là. C'est sorti comme une espèce d'indigestion. Le timing était mauvais. **Avec le recul** je ne referais pas ça » et avoue aussi que : « au moment où je lui ai annoncé ça faisait un certain temps que ça mijotait dans ma tête plus ou moins sans lui en parler. » Elle note pourtant : « **Avec le recul**, il n'y a pas de bon moment, toutes les situations sont bonnes et mauvaises. » Pendant la durée du séjour à Paris, Bastien est évidemment « en phase de choc » alors que Brigitte pour sa part « n'est plus là » malgré

qu'elle ait de la peine, qu'elle soit « dans l'inconnu » et qu'elle ait « plein de craintes » notamment par rapport à sa fille qui n'a alors que 6 ans.

Le retour est « quand même difficile » parce que Brigitte doit « tomber un peu dans le monde pratique. » Au début elle cohabite dans la nouvelle maison avec Bastien : « Notre vie avait l'air en apparence d'être pareille mais c'était dur. La petite ne comprenait pas trop. Émotivement tout le monde était brisé. » Au bout de trois mois Brigitte sent qu'elle doit concrètement prendre ses distances de Bastien et va loger chez des amis. C'est durant cette période que les circonstances prennent « **rapidement** » une autre tournure. Via le réseau social Face Book, Bertrand son premier amour d'adolescence la repère et lui envoie la coutumière « demande d'amitié » qu'elle accepte. S'ensuit un échange de courriels anodins. Or étrange coïncidence, peu de temps après Brigitte et Bertrand se retrouvent face à face dans le même bar où Brigitte et une amie passent la soirée. À partir de là « même si il ne s'est rien passé, tranquillement pas vite il y a des choses qui se sont bâties. » Ainsi, Brigitte et Bertrand vont luncher ensemble, lunch durant lequel Brigitte révèle très peu d'information à propos de sa situation à Bertrand. Elle saisit par contre sur-le-champ où Bertrand en est rendu dans sa propre vie et commente : « Je n'avais pas tant ce coup de foudre. Je comprenais pourquoi j'avais été attirée par ce gars-là à l'âge de 12 ans mais je ne me voyais absolument pas avec cet ado en sortant de ce lunch-là. Il n'était pas à la même place que moi dans la vie. » À cet égard Brigitte précise : « Quand je dis pas à la même place, ce n'est pas une question hiérarchique de travail, c'est dans la vision de la vie. Il avait une job permanente mais c'est comme si il avait 16 ans. » De fait, alors que Brigitte est détentrice d'un MBA, Directrice générale de sa division, propriétaire d'une maison et a une enfant de 6 ans, Bertrand a un style de vie très désorganisé et au jour le jour. Tel un jeune adulte, il vit dans un demi sous-sol et a un emploi de soir dans une banque à titre d'enquêteur de fraude. « On était pas à la même place, on n'était vraiment pas à la même place. » Néanmoins les deux poursuivent leurs échanges écrits sur un ton nettement plus intime et révélateur de leur vécu respectif, échange qui s'ouvre rapidement sur une relation dont le statut au départ n'est absolument pas clair pour Brigitte : « C'était premièrement très sexuel. Je me suis ouverte à ça en me disant, on verra où ça me mène. Au pire ça fera un beau trip de cul ! Ça finira là. » Brigitte justifie cet élan en arguant que de toute façon il lui fallait « sortir de la maison » et donc cela lui donnait « une belle

opportunité » lui permettant de « **vivre autre chose.** » Seulement Brigitte constate que Bertrand vient « chercher une intensité » en elle qui « n'existe nulle part ailleurs. » Elle « vit cela difficilement avec lui. » Elle commente : « Plus ça allait plus j'étais attirée, je trouvais cela vibrant, puis on dirait que ça comblait quelque chose qui n'était pas comblé depuis un bout de temps. » C'est ce qui la pousse à se laisser porter par cette nouvelle relation malgré les difficultés qui lui sont inhérente.

En effet, dans les premiers temps la situation est complexe à gérer ne serait-ce qu'au niveau logistique. Brigitte tient à voir sa fille tous les jours, sa carrière est exigeante, Bertrand travaille de soir et Bastien cherche subtilement à savoir ce qui se passe. Sans compter que Brigitte et Bertrand ont tous les deux des personnalités très intenses ce qui selon Brigitte « peut être magique mais aussi très destructeur » et fait en sorte que par moment les deux « se tapent sur les nerfs, mais se taper sur les nerfs royalement! » De plus, pour Brigitte il est hors de question que sa fille soit au courant de cette relation. D'une part Bertrand « n'est pas prêt à ça. » D'autre part Brigitte arrive difficilement à s'y projeter et flotte dans l'incertitude : « Je ne savais pas où ça s'en allait, où ça mènerait. » Quant à Bastien, Brigitte l'informe uniquement du strict minimum expliquant : « Je ne lui racontais pas de détail, ce n'était pas sain non plus que j'aie là-dedans **à ce moment-là.** » Et encore fallait-il que Brigitte gère la nouvelle de leur séparation au travail. À cet égard Brigitte rapporte que : « Au début ça a été le choc. Les gens, c'est sur qu'on les a informés. Ils ne posaient pas trop de questions. Les gens ont été fins, respectueux. Ça s'est bien passé. » Elle ajoute : « Je n'ai pas raconté non plus ma vie. Je n'avais pas l'impression que je devais me justifier. Voici, j'ai décidé, je suis **rendue-là.** » Brigitte mentionne également que sa séparation amoureuse n'a eu « aucune répercussion » sur sa relation de travail avec Bastien « parce que Bastien, comme tout passe par le travail, bien le travail c'est rationnel. On a toujours très bien travaillé ensemble. »

Toujours est-il que bien qu'elle ne puisse rationnellement entrevoir un futur avec Bertrand, Brigitte est tellement attirée par la relation qu'elle y demeure malgré les obstacles et les tensions qui y sont omniprésents. « Au début c'était vraiment tough. Ça ne marchait pas. Ça a été on se laisse... Mais on s'ennuyait. Puis tranquillement pas vite ça a été vraiment le dialogue. » À un point tel qu'au moment de la troisième entrevue, non

seulement Brigitte est en relation avec Bertrand depuis sept ans, le couple est marié et a un enfant. Brigitte reconnaît : « Je ne t'aurais pas donné ce pronostic-là au début. » Elle insiste sur le fait que si sa relation avec Bertrand fonctionne si bien c'est grâce à « beaucoup, beaucoup de temps mis sur les conversations, on ré-analyse beaucoup, beaucoup. » Elle dit toujours garder « cette place de dialogue », ne jamais « se blâmer de vouloir **parler**. » Brigitte concède que tout n'est pas parfait : « C'est du travail parce qu'on jase. Il y a des petites choses encore mais je ne suis pas inquiète que je vais pouvoir lui en **parler** puis il va m'écouter. » Brigitte termine son récit en commentant sur sa perception de ce qu'est l'amour, comparant son premier mariage avec Bastien et son second mariage avec Bertrand. Elle dit avoir vécu son deuxième mariage avec « un vrai intérêt, ce que je n'avais pas, **avec le recul**, quand je le regarde, avec Bastien. » Si Brigitte dit, dans l'ensemble, ne pas avoir été malheureuse dans sa relation avec Bastien, elle conclut par : « **Avec le recul** ce n'est pas ça de l'amour réel. Là, la priorité c'est notre noyau, notre vie à nous, qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'elle soit le mieux possible pour nous. »

Analyse structurale du récit de Brigitte

D'emblée, deux éléments sont notoires dans le récit de Brigitte. D'une part, sa construction identitaire et les moments critiques qui y donnent lieu s'érigent intégralement autour de sa vie amoureuse. D'autre part la notion de temporalité y est fondamentale et s'inscrit selon une dynamique impliquant l'alternance entre des processus muets, implicites et sous-jacents qui s'étalent sur une temporalité de long-terme et à l'inverse des instances explicites, promptes qui s'inscrivent dans la quasi-instantanéité. Cette dynamique temporelle est présente tant dans la structure de signification des événements que dans celle des actants et des arguments du récit de Brigitte. Elle fait avancer l'intrigue et opère l'évolution identitaire de Brigitte.

Brigitte retrace les événements de son récit en mobilisant les expressions « **évoluer – être rendu là – passer à autre chose – vivre autre chose** » auxquelles elle oppose l'adjectif « **rapidement** » ce qui forme la dichotomie rendant compte de la structure de signification des événements de son récit (voir tableau 4.11).

Sous les expressions « **évoluer – être rendu là – passer à autre chose – vivre autre chose** » se profilent des processus à priori imperceptibles qui s'opèrent très lentement à travers le temps tel la trame de fonds de sa narration. Il est à noter que ces processus caractérisent tantôt des événements dont Brigitte est protagoniste mais également les événements dont les autres personnages de son récit sont les protagonistes. Toutefois, en définitive, quelque qu'en soient les acteurs, ces processus ont tous une incidence sur le développement identitaire de Brigitte. Ils attestent de la *mêmeté* (Ricoeur, 1990), la composante trans-temporelle de l'identité qui intègre les caractéristiques et les traits fondamentaux de l'individu, en l'occurrence ici, Brigitte. Ces caractéristiques et traits fondamentaux se sédimentent à travers le temps de manière presque imperceptible dans le caractère, plus spécifiquement à travers les habitudes sédimentées qui deviennent dispositions durables et identifications acquises chez l'*autre*. Dans le cadre du récit de Brigitte, cette sédimentation correspond justement à ces lents processus qui, sous des dehors de quasi-inertie, matérialisent silencieusement son évolution identitaire à travers le temps dans sa trajectoire de vie. En effet, sous des dehors d'inertie, il s'agit ici d'un cas probant du recouvrement de l'*ipséité* par la *mêmeté* : il y a bien évolution et changement identitaire malgré l'apparente stabilité propre à la *mêmeté*.

À l'inverse, lorsque Brigitte fait référence à des événements qui s'inscrivent dans une temporalité de très court-terme, dans le registre de l'immédiat, elle a recours au qualificatif « **rapidement**. » Elle applique ce terme à ces revirements de situation qui, selon Ricoeur (1990), surgissent dans l'intrigue et en matérialisent la structure instable. Plus spécifiquement, ces événements correspondent à des moments critiques du récit de Brigitte. Ils déboulent et engendrent des changements radicaux dans le cours de sa vie avec le chambardement identitaire qui leur est propre. Ici, c'est la composante identitaire d'*ipséité* Ricoeur (1990) qui opère avec sa perpétuelle mouvance à travers le temps et les multiples facettes qu'elle donne à voir. Je rattache la dichotomie que forme les expressions « **évoluer – être rendu là – passer à – vivre autre chose** » et le terme « **rapidement** » par la relation de conjonction *temporalité de l'existence humaine* (Ricoeur, 1990 : 138) qui donne sens à la structure élémentaire de signification des événements du récit de Brigitte.

Tableau 4.11 - Structure de signification des événements – Brigitte

Terme A	Terme A'	Catégorie
« évoluer – être rendu là – passer à, vivre autre chose »	« rapidement »	<i>Temporalité de l'existence humaine</i> (Ricoeur, 1990 :138)

Ainsi alors qu'elle se sent coincée dans sa relation avec Benoit, Brigitte évoquera le fait qu'elle « **évoluait** dans un autre sens. » Au cours des quelques sept ans qui s'écourent et marquent sa relation avec Benoit, un lent processus s'opère dans la vie de Brigitte. Il s'agit d'un long apprentissage résultant de ses études universitaires et de sa progression de carrière qui donnent lieu chez elle à une progression identitaire. Brigitte maîtrise de nouvelles tâches, acquiert un savoir et adopte de nouvelles perspectives qui lui proviennent essentiellement de collègues de travail et de ses fréquentations universitaires, à savoir de l'*autre* (Ricoeur, 1990). On constate ici l'incidence du passage du temps sur la construction identitaire de Brigitte à travers la sédimentation d'habitudes et d'identifications acquises issues de sa rencontre avec cet *autre*. Au terme de ces sept ans, cette évolution identitaire amène Brigitte à vouloir « **vivre autre chose** », situation qui conduira à la rupture de sa relation avec Benoit.

Plus loin dans son récit, lorsque Brigitte met en scène la séance de magasinage avec Bastien en quête d'un veston-cravate, elle dira « ça a été toute **une évolution** », « ça a été **une transition** » et spécifiera « il était peut-être prêt à **passer à autre chose**. » Il s'agit encore d'un processus de prime à bord muet et s'opérant lentement à travers le temps dans la vie de Bastien et s'ouvrant sur la transformation d'un volet de son identité. Bien qu'il soit question de l'évolution identitaire de Bastien plutôt que de celle de Brigitte, ce processus mènera en bout de ligne à l'émergence de leur relation amoureuse et aura incidemment un impact sur la trajectoire identitaire de Brigitte. Au moment où dans son récit, Brigitte arrive à la conclusion que son style de vie avec Bastien ne lui convient plus et qu'elle souffre du manque d'intimité conjugale, elle expliquera : « c'est moi qui **a évolué**, qui **a changé**. » Ici encore, le même mécanisme est en jeu, une longue transformation qui s'opère en sourdine. Il se révèle de façon singulière lorsque Brigitte

souligne qu'elle avait longtemps été silencieusement satisfaite de sa relation avec Bastien et que ce dernier, de son côté n'avait pas changé. C'est l'évolution identitaire de Brigitte à travers le temps qui, à terme, l'amène à ne plus se sentir comblée par cette dynamique conjugale. Il est à noter que dans ce cas, à l'inverse, la progression identitaire de Brigitte aura un impact sur la trajectoire de vie de Bastien. Toujours est-il que de part et d'autre on constate l'incidence du passage de l'*autre* sur la construction identitaire.

Il est important de réitérer ici que les événements introduits par les expressions « **évoluer – être rendu là – passer à autre chose – vivre autre chose** » sont des transformations s'opérant sur une longueur de temps. En ce sens ils ne sont pas des moments critiques de vie, tel une expérience soudaine qui marque et réoriente la vie d'un individu. Par contre, pour la plupart ils débouchent éventuellement sur des moments critiques que Brigitte introduit par l'expression « **rapidement.** »

Ainsi Brigitte, racontant comment se déroule l'amorce de sa relation amoureuse avec Benoit, indique qu'elle a « **rapidement** » des conversations téléphoniques à la suite de leur rencontre lors de l'étude pharmaceutique. Elle renchérit en racontant que « **rapidement**, tout de suite » Benoit prend la décision de quitter le logement qu'il partage avec sa sœur et de se trouver un appartement à lui seul. Brigitte insiste sur « **la rapidité** » avec laquelle il lui annonce cette décision. De même, elle affirmera que suite à sa rupture avec Benoit, sa relation avec Bastien s'enchaîne « très vite, très très vite », que c'est « drastique », qu'elle passe de l'un à l'autre « très **rapidement.** » Autant d'événements correspondant à des moments critiques qui chamboulent le cours de sa vie et l'assujettissent à des remaniements identitaires. C'est de la composante identitaire instable et fluctuante qu'est l'*ipséité* (Ricoeur, 1990) dont il est question ici.

En ce qui a trait aux actants de son récit, Brigitte y fait référence en rapportant d'une part les instances où ces derniers, incluant elle-même, « **ne se posent pas de question** », « **ne réfléchissent pas** », « **n'écoute pas** » et où perdurent des « **non-dits** » (voir tableau 4.12). Il est question ici d'une dynamique muette qui s'opère entre Brigitte et les individus qui occupent une place centrale dans le cours de sa vie. Pourtant, sous ces silences se dissimulent des décisions, des transformations, des progressions dont l'incidence sur l'identité et sur

la tournure que prend la vie de ces individus est très réelle. À nouveau, on observe la trace que laisse le passage de l'*autre* sur l'identité de soi bien qu'elle se fasse en sourdine. La particularité silencieuse de la dynamique entre Brigitte et les actants de son récit se révèle aussi dans le fait que ceux-ci agissent « **sans se poser de question** », « **sans réfléchir**. » Ici c'est de conscience pratique dont il est question. Parce qu'ils détiennent une connaissance suffisante des conditions qui prévalent à leur agir, ces individus sont en mesure de se lancer dans l'action sans pour autant pouvoir se l'argumenter discursivement. Ces expressions que mobilise Brigitte pour caractériser les actants de son récit impliquent également une certaine temporalité : les non-dits et les actes posés instinctivement sans cogiter sous-tendent le passage du temps. D'autre part, Brigitte introduit également les actants de son récit en rapportant les instances où à contrario, elle communique verbalement de manière explicite avec eux. Elle utilise alors les verbes « **parler** » et « **discuter**. » Ici la trace de l'*autre* sur l'identité de soi se donne à voir à découvert. De plus, à l'inverse des « **non-dits** » qui se trament à travers le passage du temps, les moments où Brigitte et les individus parties-prenantes de sa vie se trouvent à « **parler** » et « **discuter** » suppose une instantanéité. Je chapeaute la relation de disjonction qui oppose les expressions « **ne pas se poser de question – ne pas réfléchir – ne pas écouter – non-dits** » et « **parler – avoir des discussions** » par la relation de conjonction *communication implicite versus explicite*. La dichotomie trouve son sens sous cette catégorie et forme la structure élémentaire de signification des actants.

Tableau 4.12 - Structure de signification des actants – Brigitte

Terme A	Terme A'	Catégorie
« non-dits – ne pas écouter – ne pas se poser de questions – ne pas réfléchir »	« parler – avoir des discussions »	<i>Communication implicite versus explicite</i>

Se remémorant ses premières relations sexuelles avec Bertrand, Brigitte souligne que les deux amoureux ne se sont « **pas posé de questions** » face à cette éventualité et ne se sont « **jamais dit** » explicitement que cela ferait partie de leur relation amoureuse. En ce qui a

trait à sa rupture avec Bruce, Brigitte explique que « beaucoup de **non-dits** » persistaient entre eux, qu'ils n'avaient « **pas trop de discussions** » et qu'ils ne se sont « **pas dit** clairement » qu'ils mettaient fin à leur relation. Brigitte fait aussi état des « **non-dits** » qui planent dans la situation tendue entre elle et Benoit le quel, silencieusement, contrôle et restreint les activités et les amitiés que Brigitte a à l'extérieur du couple. A cet égard elle rapporte : « **On ne se le disait pas**. Il y avait tout ce **non-dit**. » Quand elle évoque le début de sa relation avec Bastien et à leur statut officiel d'amoureux, Brigitte remarque : « Ce n'était **pas dit**. Mais on s'est toujours bien compris dans le **non-dit**. » Finalement lorsqu'elle fait état du processus qui l'a amenée à provoquer leur rupture, Brigitte a recours à l'expression « ça faisait un certain temps que ça mijotait dans ma tête plus ou moins **sans lui en parler**. »

À l'inverse, quand Brigitte raconte l'amorce de sa relation avec Benoit, Brigitte indique avoir rapidement eu « des **discussions** téléphoniques » avec lui. Quant à leur rupture, Brigitte affirme l'avoir initiée en ayant « une **discussion** avec lui disant que j'étais tannée de la dynamique. » Lorsqu'elle se remémore ses retrouvailles avec Bertrand et les débuts enivrants mais difficiles de leur nouvelle relation, Brigitte décrit la situation en insistant sur le fait que « tranquillement pas vite ça a été vraiment le **dialogue** » et que leur lien amoureux s'est solidifié grâce à « beaucoup, beaucoup de temps mis sur les **conversations** » et cette « place au **dialogue**. »

La structure élémentaire de signification des événements du récit de Brigitte trouve clairement écho dans celle des actants, l'homologie structurale entre ces deux niveaux est patente (voir tableau 4.13). À « **évoluer** » et « **passer à autre chose** », ces lents processus presque imperceptibles qui s'opèrent en sourdine à travers le temps dans la trajectoire de vie de Brigitte et caractérise les événements, correspondent les « **non-dits** » entre les protagonistes de son récit, ces dynamiques muettes qui caractérisent leurs relations et ces situations où ils préfèrent opter, bien qu'inconsciemment, pour la stratégie silencieuse de « **ne pas se poser de question**. » À l'inverse, dans la narration de Brigitte, les situations où les actants « **parlent** » et « **ont des discussions** » s'inscrivent toujours dans une temporalité de l'immédiat, à savoir « **rapidement**. »

Tableau 4.13 – Homologie évènement/actants – Brigitte

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« évoluer – être rendu-là – passer à autre chose »	« rapidement »	<i>Temporalité de l'existence humaine</i> (Ricoeur, 1990 :138)
Actant	« non-dits – ne pas écouter – ne pas se poser de questions – ne pas réfléchir »	« parler – avoir des discussions »	<i>Communication implicite versus explicite</i>

Enfin, la structure de signification des arguments du récit de Brigitte se construit autour des notions « **ne pas se rendre compte – ne pas être conscient** » auxquelles elle joint presque systématiquement l'élément temporel « **à ce moment-là** » (voir tableau 4.14) À cette combinaison elle oppose les expressions « **se rendre compte – être conscient** » auxquelles se superpose également un élément temporel, à savoir « **maintenant – aujourd'hui.** »

En effet, lorsque Brigitte édifie la trame argumentaire de son récit en s'exprimant à propos de ce qu'elle pense des évènements et des actants de son récit, elle distingue deux types d'évènements et de dynamiques relationnelles entre les actants. Il y a ces évènements et ces dynamiques dont elle dit « **ne pas avoir été consciente** » au « **moment** » même de sa vie où elle était plongée dans le cours de l'action, ou encore, qu'elle interagissait avec autrui. Il est question ici des conditions non-reconnues de l'action. À l'inverse, c'est « **avec le recul** », alors qu'elle échafaude son récit, que Brigitte « **prend conscience** » et « **se rend compte** » de certaines des actions qu'elle a posées ; elle donne sens aux évènements auxquels elle a pris part et aux interactions qui prévalaient entre elle et les individus parties-prenantes de sa vie. Les expressions que retient ici Brigitte témoignent de l'exercice de refiguration du récit et de son appropriation qui s'exerce lors de l'étape de *Mimesis III* (Ricoeur, 1986) de sa mise en intrigue. Brigitte assimile pleinement son récit et donne sens à son expérience de vivre grâce à sa conscience discursive. La relation de conjonction *potentiel révélateur de la mise en intrigue* intègre l'opposition entre les

dyades « **ne pas se rendre compte – ne pas être conscient** » / « **à ce moment-là** » et « **se rende compte – être conscient – avec le recul** » / « **maintenant** » révélant le sens des arguments du récit de Brigitte.

Tableau 4.14 - Structure de signification des arguments – Brigitte

Terme A	Terme A'	Catégorie
« ne pas se rendre compte – ne pas être conscient » / « à ce moment-là »	« se rendre compte – être conscient – avec le recul » / « maintenant – aujourd’hui »	<i>Potentiel révélateur de la mise en intrigue</i>

S’exprimant au sujet de la jalousie dont fait preuve Bertrand lors de leur tout premier amour Brigitte remarque : « **À ce moment-là je ne me rendais pas compte** que la jalousie était quand même une forme d’attachement. » Lorsque Brigitte observe la tendance qu’elle a au cours certaine une période de sa vie, à tomber dans des relations amoureuse où elle cherche à aider, elle note : « **à ce moment-là** je n’étais **pas consciente** de ça. » Au sujet de sa relation avec Benoit, Brigitte explique avoir ressenti que ce dernier n’appréciait pas ses amis et avance : « Je m’étais, **sans m’en rendre compte**, un peu coupé de mon réseau d’amis. Puis **sans t’en rendre compte**, c’est sournois. **Sans t’en rendre compte** tu te sens mal. » De surcroit elle précise : « Je ne pense **pas** que c’était **conscient** son affaire » parlant de Benoit. Lorsqu’elle se prononce sur sa relation avec Bastien, Brigitte confie avoir manqué d’intimité conjugale et de vie de couple. Elle avoue pourtant avoir été longtemps comblée par cette dynamique « **sans m’en rendre compte** parce que ça me permettait d’avoir ma propre vie. » À l’inverse, c’est uniquement lorsqu’elle verbalise son récit que Brigitte concède que c’est « **avec le recul, maintenant** » qu’elle comprend que cette dynamique ne lui convenait plus parce qu’elle avait changé alors que Bastien était demeuré le même. Brigitte applique cette même logique argumentaire lorsqu’elle évoque la façon et les circonstances dans lesquelles elle a annoncé à Bastien qu’elle mettait fin à leur relation. En effet, elle admet : « **avec le recul** il n’y a pas de bon moment » mais que « **avec le recul** » elle ne referait pas la même chose. Dans la même veine, Brigitte mentionne avoir vécu son mariage avec Bertrand

avec une authenticité amoureuse qu'elle dit « **avec le recul** » ne pas avoir eu « quand je regarde comment je l'ai vécu avec Bastien. »

Les homologues structurales qui se présentent entre les structures de signification des événements et des arguments du récit de Brigitte et celles qui se présentent entre les actants et les arguments, sont également transparentes (voir tableau 4.15). De fait, Brigitte dira que, « **au moment** » où se tramaient ces longues transformations à travers le temps qu'elle évoque par les expressions « **évoluer** » et « **passer à autre chose** », des « **non-dits** » prévalaient entre elle et les actants en jeu, et qu'elle et/ou les autres protagonistes « **ne s'en rendaient pas compte** » ou n'en « **étaient pas conscient.** » À l'inverse « **maintenant** », « **aujourd'hui** », elle et/ou ces mêmes protagonistes, « **se rendent compte** » de ces dynamiques. Or ici ces prises de conscience ont lieu « **rapidement** », dans la ponctualité d'une instance où les actants « **parlent** » ou on « **ont une discussion.** » Il y a ainsi homologie structurale entre les structures de signification des événements, des actants et des arguments du récit de vie de Brigitte (voir tableau 4.16).

Tableau 4.15 – Homologie événement/argument – Brigitte

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« rapidement »	« évoluer – être rendu-là – passer à autre chose »	<i>Temporalité de l'existence humaine (Ricoeur, 1990 :138)</i>
Argument	« ne pas se rendre compte – ne pas être conscient » / « à ce moment-là »	« se rendre compte – être conscient – avec le recul » / « maintenant – aujourd'hui »	<i>Potentiel révélateur de la mise en intrigue</i>

Tableau 4.16 – Homologie évènement/actant/argument – Brigitte

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« rapidement »	« évoluer – être rendu-là – passer à autre chose »	<i>Temporalité de l'existence humaine (Ricoeur, 1990 :138)</i>
Actant	« non-dits – ne pas écouter – ne pas se poser de questions – ne pas réfléchir »	« parler – avoir des discussions »	<i>Communication implicite versus explicite</i>
Argument	« ne pas se rendre compte – ne pas être conscient » / « à ce moment-là »	« se rendre compte – être conscient – avec le recul » / « maintenant – aujourd'hui »	<i>Potentiel révélateur de la mise en intrigue</i>

La clé de l'intrigue du récit de Brigitte émerge à la toute fin de sa narration alors qu'elle se confie à propos de sa nouvelle relation avec Bertrand. D'une part, le discours de Brigitte prend alors une autre saveur en ce sens qu'à l'inverse de ses relations précédentes, cette nouvelle relation semble la combler et lui donner la possibilité de s'épanouir identitairement dans toutes les sphères de sa vie. D'autre part, cette dernière partie de son récit contraste nettement avec le reste en terme de son architecture logique. En effet, Brigitte ne rapporte aucun « **non-dit** » et aucune instance où les actants « **ne se pose pas de questions** » ou « **ne réfléchissent pas** » et elle ne tente aucunement de se justifier en ayant recours aux expressions « **ne pas être conscient** » et/ou « **ne pas se rendre compte.** » À l'inverse, la parole et les discussions entre elle et Bertrand occupent une place primordiale dans la relation. Entre eux, tout se trame à découvert, consciemment et en toute connaissance de cause. Aussi, contrairement à la façon dont Brigitte met en scène et argumente toutes ses relations amoureuses précédentes, ici elle juxtaposera les termes « **évoluer – changer – passer à autre chose** » qui caractérisent les évènements aux termes « **parler – avoir des discussions** » qui se rattachant aux actants. Brigitte semble vouloir défier la composante de *mêmeté* propre à son évolution identitaire, ou du moins

la spécificité implicite découlant du processus de sédimentation des habitudes et des identifications qui la caractérise. Voir mieux, à ce point du récit ici le processus identitaire de Brigitte donne à voir ce que Ricoeur (1990) appelle le recouvrement de l'*ipséité* par la *mêmeté*. En effet, on se rappellera que les termes « **parler** » et « **avoir des discussions** » témoignent explicitement de la trace que laisse l'*autre* sur l'identité de soi. C'est de l'*ipséité* ici dont il est question. Or en faisant cohabiter, par l'usage combiné des termes « **parler – avoir des discussions** » et « **évoluer – changer** », la trace explicite de l'*autre* propre à l'*ipséité*, et la sédimentation implicite de cette même trace dans la *mêmeté*, la narration de Brigitte admet que *mêmeté* et *ipséité* puissent ne faire qu'un. Pour Brigitte la clé d'une construction identitaire satisfaisante à travers une relation amoureuse qui la comble est de sciemment provoquer, à travers le dialogue, la mouvance identitaire propre à l'*ipséité* suivant la trace de l'*autre*, tout en la laissant consciemment se sédimenter dans la *mêmeté*, ce qui aura pour corolaire une lente et discrète évolution identitaire au fil du temps.

4.2.2 Bastien

De quelle étoile sommes nous tombés pour nous rencontrer

Nietzsche (1882)

Présentation chronologique du récit de Bastien

Bastien débute son récit en lançant d'emblée : « ça n'a jamais été sérieux » et « c'est tout arrivé au travail *anyway* ! » faisant implicitement référence à ses relations amoureuses. C'est en effet le cas à partir du moment où Bastien se trouve sur le marché du travail.

Bastien est originaire de Montmagny, un village situé au nord de la ville de Québec. Il y passe son enfance et son adolescence jusqu'à ce qu'il entreprenne ses études de Cégep qu'il complètera en partie à Lévy puis à Jonquière, villes également au nord de Québec. Bastien affirme être dès son enfance une personne solitaire, « *loner* », et être attiré par les individus partageant ce même trait de caractère.

Bastien est à l'école primaire lorsqu'il vit une première brève relation amoureuse de quelques semaines avec Babeth, une collègue de classe qui comme lui a un « petit côté

loner. » À cet égard Bastien relativise : « je ne peux pas dire un petit côté bohème parce qu'**à cette époque** on ne l'avait pas encore développé. » Mais il spécifie toujours avoir eu une attirance pour les femmes au tempérament bohème : « ça a tout le temps été la constante à aller jusqu'à Brigitte. » D'entrée de jeu il révèle : « d'ailleurs, je me demande tout le temps pourquoi j'ai été avec Brigitte, on est deux personnes diamétralement à l'opposé. »

Bastien enchaîne rapidement son récit en évoquant Bétina avec qui il a une relation amoureuse durant sa cinquième année d'école secondaire. Il raconte : « C'était quelqu'un qui avait déménagé durant l'année. Elle est arrivée dans le groupe et l'année était en cours. » De son attirance pour Bétina, Bastien indique : « il y avait **tout le temps** le petit côté *loner* bohème. » Cette relation ne dure que deux mois et Bastien est très peu loquace au sujet de la rupture. En effet il « **ne se rappelle même pas** » des circonstances et se limite à rapporter : « Ça c'est terminé. » Il commente simplement : « Ça n'a **pas été significatif, à cette époque-là** il n'y avait **rien de sérieux**. Je n'ai **jamais** été **sérieux** en amour » mais mentionne tout de même : « J'en garde un bon souvenir comme tous les souvenirs de **cette époque-là** sont bons. On n'avait pas trop, trop de tracas **à l'époque** ! » À propos de cette période de sa vie, il indique : « À Montmagny je n'ai **jamais rien** vécu de **marquant**... À cette époque-là j'ai **tout le temps** pensé plus à m'amuser. » Il dit que l'essentiel de ses activités se passaient « **tout le temps** en gang, une gang qui était **tout le temps** attirée par la même affaire : la musique, les shows » et qu'il n'aspirait aucunement à avoir une intimité de couple. D'ailleurs, peu de temps après la rupture, Bétina se trouve en relation amoureuse avec un ami de Bastien. Malgré cela, ce dernier n'éprouve aucune nostalgie ni jalousie : « J'ai jamais été possessif. Je suis encore de même aujourd'hui. On ne me changera pas ! » Bastien signale qu'il n'a pas eu sa première relation sexuelle avec Bétina : « Ça a été après. Le pire c'est que je **ne me rappelle même plus** c'était avec qui ! Ça a **pas** m'a tellement pas **marqué** ! »

Après son passage à l'école secondaire, Bastien complète son Cégep en sciences humaines à Lévy-Lauzon. Il quitte alors le nid familial de Montmagny pour habiter en colocation à Lévy. Il tente ensuite des études universitaires en droit à Québec mais abandonne dès sa première semaine : « J'ai fait trois, quatre jours et je suis parti ! C'était pas ma place ! »

Après une année de tribulations, Bastien décide d'entreprendre des études en journalisme et opte pour un programme de niveau Cégep afin d'éviter un long cycle universitaire. Il se retrouve ainsi au Cégep de Jonquière où se donne ce programme et c'est là qu'il fait la rencontre de Bénédicte, une personne qui marquera beaucoup sa vie amoureuse.

Bastien repère Bénédicte lors d'un party chez des amis : « Ça a été le coup de foudre, ça s'est jamais reproduit par après. » Pourtant, questionné sur ce qui a provoqué cet envoutement, Bastien répond : « Je n'ai **aucune idée**. Je ne suis **pas capable de décrire**. Je n'ai **aucune idée pourquoi**. » Il souligne pourtant : « Mais ça, ça a vraiment été **très, très significatif**. C'est probablement la personne la plus **marquante** incluant Brigitte. **Je sais pas pourquoi** mais ça, ça a été **marquant**. » Bastien et Bénédicte sont en relation amoureuse pendant six mois durant lesquels Bastien dit avoir « commencé à **changer** beaucoup » et désirer « être plus tout seul avec elle qu'être avec la gang de chums. » Cependant Bénédicte n'est pas tout à fait sur la même longueur d'onde. En effet Bastien commente : « Des fois, la vie fait que c'était peut-être elle qui était moins prête à être sérieuse. On n'était pas sur la même plage tout à fait. Elle était un peu plus sur le party que moi à **cette époque-là**. » Aussi, bien que Bastien veuille être « plus souvent tout seul avec elle » la dynamique relationnelle demeure « encore une affaire de gang, **tout le temps** en gang, **tout le temps** des trips de gang. » À savoir si ce décalage entre leurs besoins respectifs d'intimité conjugale était source de tension dans le couple, Bastien évite le sujet et étrangeté, malgré l'importance que semble avoir occupé Bénédicte dans sa vie amoureuse, il se borne à dire : « Je n'appellerais pas ça un couple ! Deux personnes qui étaient ensemble mais un couple ? Je n'ai jamais été très couple. D'ailleurs je me suis **tout le temps** demandé pourquoi je me suis marié ! » évoquant ici Brigitte son ex-épouse dont il sera question plus loin.

C'est Bénédicte qui met fin à la relation. Bastien n'avait « pas du tout, pas du tout » vu venir cette rupture : « Ça m'est arrivé dans la face point. C'est fini. Un moment donné elle m'a foutu là, elle m'a dit : 'moi ça ne marche plus'. Puis deux semaines après elle était avec un autre. » Bastien affirme avoir vécu « à **cette époque-là** » une peine d'amour. « Bénédicte, c'est sûr que ça a été la peine d'amour de ma vie. C'est probablement la seule fois de ma vie que ça m'a fait... Puis ça a passé. Puis après ça on est redevenu... » Bastien

demeure évasif. Il se contente de conclure son histoire avec Bénédicte par : « Elle s'est fait un autre chum après. Je m'entendais super bien avec. C'est resté ma meilleure chum depuis **cette époque-là.** »

Bastien poursuit son récit par son entrée sur le marché du travail une fois ses études en journalisme complétées. Il a alors 26 ans et débute sa carrière de journaliste en tant que pigiste à Québec. Un de ses importants clients est un petit magazine appartenant à une entreprise familiale d'Entre-Lac, un village des Laurentides. Ce magazine se fait éventuellement acquérir par une grande organisation d'impression et de publication de Montréal, est intégré dans une des divisions de cette entreprise et y déménage ses opérations. Le principal journaliste du magazine refuse alors de suivre et Bastien se voit offrir ce poste. Il accepte bien qu'il ne veuille « absolument rien savoir de vivre à Montréal » en se disant qu'il allait « essayer pour deux semaines, un mois » et retourner à Québec. Le cours des choses en a été autrement puisqu'au moment de l'entretien Bastien habite toujours la région de Montréal et travaille encore pour cette même entreprise quoiqu'en tant que pigiste. À ce point du récit, Bastien réitère : « toutes les personnes que j'ai connues après Bénédicte, c'est sûr que ça a été beaucoup au travail » évoquant ses relations amoureuses. Barbara, une infographiste nouvellement arrivée au sein de la division est une de ces personnes. Bastien se rappelle : « Un moment donné il est entré une infographiste qui avait l'air super bohème, fait que c'est sur que moi à cette époque-là, clic! » Barbara tombe dans l'œil de Bastien. Cependant après quelque temps, elle lui apprend qu'elle est lesbienne. Une connivence est pourtant très présente entre eux. De fait, Bastien et Barbara viennent à entretenir une relation pour le moins inusité et équivoque. Ils développent une intimité très proche allant au-delà d'une amitié mais sans implication à caractère sexuel, du moins au départ. Les deux se côtoient bien entendu au travail où leurs collègues se rendent compte qu'ils sont « **tout le temps** ensemble. » À cet égard, Bastien dit ne pas avoir eu connaissances de ragots à leur sujet. Au-delà du travail, Bastien et Barbara passent beaucoup de temps ensemble dans leur vie privée. Bastien raconte entre autres leurs nombreux voyages à New York, à Cape Cod, au Venezuela. Il insiste sur le fait que « tout était **tout le temps** mollo » et note que « ça, ça avait été assez marquant, mais ça c'est **l'époque** où je... » demeurant à nouveau énigmatique.

Par ailleurs, Bastien révèle qu'à défaut de partager une intimité sexuelle avec Barbara, « à la même époque » il est « aussi avec une femme qui était mariée. » Béatrice, la femme en question, est une collègue de travail. À savoir si cette relation illicite vient à être connue sur les lieux de travail Bastien « ne sait pas si ça s'est su » et quant à la façon dont Béatrice gère sa vie privée, Bastien n'a « aucune idée de ce qu'elle pouvait dire à son mari. » Par ailleurs, il concède : « À l'époque je me foutais pas mal du monde ! Fait que si c'était pas Béatrice, c'était une autre ! Il n'y a rien eu de sérieux. » Bastien maintient ces deux relations en parallèle pendant quatre ans.

En tant que chercheuse, j'ai tenté de mieux cerner la teneur de la relation de Bastien et Barbara tout respectant les limites de ce dernier afin de préserver le lien de confiance crucial à l'entretien. Bastien avoue qu'une certaine attirance sexuelle était présente entre lui et Barbara. Il avance : « Mais c'était mélangé parce que... » laissant d'abord le fil argumentaire en suspend pour finalement enchaîner par : « C'était mêlé des fois. Elle était souvent mêlée. On avait déjà même parlé d'avoir un bébé. » À terme, Bastien et Barbara ont une relation sexuelle qui les laisse sur un malaise. Bastien présume : « Probablement qu'elle avait besoin de savoir si ça pourrait marcher ou pas. Et là, ça a été le début de la fin. » Un autre incident ne fait qu'ajouter davantage de confusion à cette situation déjà délicate. Bastien explique que pendant cette même période Barbara « s'était fait une blonde. » Il confie : « Un moment donné, je ne sais pas ce qui est arrivé mais je me suis ramassé avec sa blonde » ce sur quoi il ajoute promptement : « Je ne veux pas entrer là-dedans. Sautons ce petit bout-là, c'est pas très glorieux. » Il va sans dire que leur relation s'envenime peu à peu et Bastien mentionne alors qu'un facteur additionnel y contribue. En effet, Barbara devient aigrie par rapport à son travail alors que Bastien de son côté a progressé au cours des quatre années pour atteindre le poste de rédacteur en chef du magazine. Bastien dit qu'il « avait commencé à changer » et que Barbara « l'enviait un peu. » Ce contexte provoque quelques discussions houleuses et creuse la distance entre eux. Bastien et Barbara se fréquentent de moins en moins. Bastien commente : « En quelque part il y a quelque chose qui s'effritait. »

C'est ici que Brigitte entre dans le récit de Bastien. Celle-ci « était déjà à la division du magazine à l'époque » et travaillait avec Béatrice « qu'elle détestait. » Bastien affirme

qu'au départ, Brigitte lui « tapait sur les nerfs », qu'elle « était petit boss des bécoses », « savait tout **tout le temps** » et « avait raison **tout le temps** ». « C'était un ti-cul à **l'époque** ! Elle m'énervait ! » Éventuellement, vu son nouveau poste de rédacteur en chef, Bastien est convoqué au siège social de l'organisation pour la présentation des résultats trimestriels. « **À l'époque** même les petits cadres comme moi on allait aux bureaux du centre-ville de Montréal. C'est sûr que je n'avais pas eu le choix de **changer** un peu parce que... » Ici Bastien fait allusion entre autres à sa tenue vestimentaire. En effet, il poursuit : « Je ne pouvais pas aller là en jeans ! J'ai été obligé de m'acheter un habit. C'est la première fois que j'ai mis un habit de ma vie ! C'était un gros **changement**, un méchant **retournement** ! » L'achat d'un habit est une corvée pénible pour Bastien qui ne s'y connaît pas en la matière et fait alors appel aux conseils de Brigitte sachant qu'elle avait étudié en mode. Notons ici que Bastien demeure muet à propos de comment il en est venu à savoir cela au sujet de Brigitte et surtout ce qu'il l'a porté à outrepasser le fait qu'elle lui « tombait sur les nerfs. » En fait, dans cette partie du récit de Bastien la structure diachronique est très décousue. Bastien fait de fréquents sauts en avant suivis de retours pour préciser des éléments à ma demande. Afin d'établir la séquence des événements j'ai dû ici l'interroger sur ce que devenait alors sa relation avec Barbara et sa liaison avec Béatrice. Il répond alors: « Un moment donnée avec Barbara ça s'est fini. Quand j'ai commencé à voir Brigitte, ça a été le début de la fin. Tout de suite ça a arrêté avec Béatrice. » Bastien raconte également que dans l'intérim Béatrice lui avait laissé un message téléphonique un soir où elle avait fait une tentative de suicide. Il lance enfin : « Les affaires se sont **tout le temps** dégradées très **vite** moi ! » Au cours de ce passage ambigu de sa narration Bastien conclut au sujet de sa relation avec Barbara que : « si elle n'avait pas été homosexuelle, je serais sûrement avec elle aujourd'hui. »

Bastien finit par revenir sur le cours des événements ayant conduit à sa relation avec Brigitte. Il pose nébuleusement : « Ça a dû commencer la fois de l'habit » poursuit en disant : « Elle m'énervait... mais un moment donné on s'était... » et explique finalement : « Mais je pense qu'elle avait compris qu'elle tapait sur les nerfs d'à peu près tout le monde ! Un moment donné elle a commencé à **changer**. Elle **a beaucoup changé**. Elle a énormément... » Bastien cherche en quelque sorte à justifier ce qui a pu faire en sorte qu'il développe un attrait pour Brigitte en dépit du fait que de prime abord elle lui ait été

presque insupportable. Aussi, à défaut de trouver une explication satisfaisante, il continue son récit en abordant sans préambule l'évènement qui a déclenché officiellement leur relation. Il avance ainsi : « Je pense que c'était un party de Noel... » tout en avisant : « **Je ne me rappelle** plus de la date. J'ai de la **misère à me rappeler** de ma date de fête alors ! Brigitte m'a toujours reproché que **je ne me rappelais plus** de sa date de fête, que **je ne me rappelais pas** de la date de notre mariage. J'ai une mémoire phénoménale mais **je ne me rappelle pas** des dates. J'allais dire surtout quand c'est pas important mais bon... » Bastien ne sera pas plus loquace au sujet de cet évènement. Il tentera plutôt un : « Comment ça s'est enfilé par la suite là... » pour finalement sauter à pieds joints au cœur du sujet en s'exclamant : « Mais tout ça s'est fait tellement **vite** ! Tellement, tellement **vite** ! Tout s'est enchainé. Tout s'est fait tellement, tellement **vite**... C'est comme si on était passé à peu près de inconnus à 'monsieur et madame p'tit couple' du jour au lendemain à peu près. » En effet, au moment où débute leur relation, Brigitte vient de déménager seule en appartement suite à sa séparation avec son ex-conjoint. Selon Bastien, elle occupe l'appartement très peu et en vient rapidement à habiter à temps plein chez lui. Six mois plus tard le couple s'achète une maison et un autre six mois plus tard, Brigitte apprend à Bastien qu'elle est enceinte. « La maison est venue tellement **vite**. Après ça le bébé qui arrive. Tout s'est tellement enchainé **vite, vite, vite, vite**. On a tout le temps été pris dans un **tourbillon**. »

Avant que Bastien ne reprenne son récit, j'ai tenté de sonder ce qui avait pu entrainer ce revirement pour le moins étonnant entre cette réelle aversion qu'il éprouvait envers Brigitte et une attirance suffisante à son égard pour que naisse une relation amoureuse. Sa réponse a été un « **Je ne sais pas** ! » sans équivoque sur un ton légèrement agacé. Après quoi il a renchéri : « Puis je ne te niaise pas. **Je ne sais pas** ! J'ai toujours pensé que c'était circonstanciel. C'était plus simple. J'étais écoeuré de ces relations compliquées, tordues. J'étais écoeuré de vivre cette vie-là » faisant ici allusion à ses relations avec Barbara et Béatrice. À savoir s'il était amoureux, Bastien affirme : « **Je ne sais même pas** ! Je ne pense pas. **Je ne sais pas**. Tout part à partir du moment où j'ai été avec elle, le **pourquoi**... J'ai de la misère à qualifier le pourquoi. Je ne suis **pas capable de l'expliquer**. Elle me tapait moins sur les nerfs, c'est assez évident ! » Aussi à ce moment du récit Bastien signale : « C'est rare que je cherche à creuser ces bibittes-là. Ces histoires-

là c'est tellement du passé. Ce n'est pas de quoi qui m'enflamme en partant. J'aime bien prendre **tout le temps** de la distance par rapport à quelque chose. Des fois peut-être trop, mais bon... » À tout échéant Bastien finit par présumer : « Peut-être aussi que **je changeais**, que je m'en venais un petit peu plus business et Brigitte elle a été programmée pour être comme ça par son père quand elle était jeune. »

Au cours des deux premières années de sa relation avec Brigitte, Bastien change de poste pour devenir journaliste aux publications économiques, une autre division de l'organisation. Il se trouve alors à travailler au siège social de l'organisation au centre-ville de Montréal. En parallèle Brigitte « a **tout le temps** monté de poste » sans toutefois changer de division. Dans ses nouvelles fonctions, Bastien croule sous le travail et a du mal à s'adapter notamment parce qu'il ne s'entend pas bien avec son patron. Parallèlement, la maison dans laquelle le couple a emménagé demande beaucoup de rénovations très coûteuses et souvent imprévues. De plus, Brigitte a une grossesse difficile, le bébé a un arrêt de croissance. Bastien rapporte aussi que ses beaux-parents sont très présents et interfèrent dans leur vie amoureuse : « Il y avait les beaux-parents là-dedans qui étaient **tout le temps**... Ils étaient **tout le temps** en train de se mêler de nos vies. La belle-mère **à l'époque** elle n'était pas reposante ! » Ces circonstances sont évidemment source de stress et de tension pour le couple.

Quelque temps après la naissance de leur fille, le couple est en voiture sur l'autoroute avec le bébé et le chien de la famille. Bastien qui est au volant perd subitement le contrôle du véhicule. C'est la panique mais il réussit à éviter un accident qui aurait pu être fatal en se rangeant sur l'accotement et arrêtant la voiture. Bastien est en état de choc. À ce sujet, il indique : « Des années après j'ai fini par admettre que j'avais fait un burn-out. J'aurais du arrêté de travailler. On était tellement dans la merde financièrement à cause de la maison que je n'ai jamais arrêté. » À travers cela, le couple décide de se marier. À ce propos Bastien dit : « **Je ne sais pas** comment on en est arrivé là. On a été pris dans la **spirale** à partir du début avec le travail parce que moi j'étais dans un... On s'est fait prendre dans une **spirale vite, vite** ouvrage-maison-bébé-mariage. »

Bastien signale aussi que dès le début de sa relation avec Brigitte le travail occupe beaucoup d'espace dans le couple. « Je travaillais **tout le temps**. Je travaillais **tout le temps, tout le temps, tout le temps**. Ça a été weird. Ça a été beaucoup mélangé job. » Brigitte est également ambitieuse, cherche à progresser dans l'entreprise et Bastien ayant plus d'expérience agit un peu à titre de mentor auprès d'elle.

Deux ans après la naissance de sa fille, le contexte de travail à la division des publications économiques de l'organisation devient de plus en plus détestable pour Bastien et sa relation avec son patron s'envenime au point de devenir insupportable. Au même moment, le couple est submergé par diverses obligations financières principalement liées aux réparations majeures que demande sans cesse la maison. La situation devient intenable si bien que Bastien décide de négocier une somme forfaitaire de départ avec la directrice des ressources humaines de sa division tenant compte de ses nombreuses années de service et démissionne tout en restant en très bons termes avec son employeur. Dans la même veine, il décrète qu'il met la maison en vente avec l'objectif de faire un léger profit afin de consolider les dettes. La maison se vend à peine une heure après sa mise en marché et le couple doit précipitamment se trouver une nouvelle maison. De dire Bastien : « On retombe dans la **spirale** que ça nous prend une autre maison. » Le couple trouve une maison à Sainte-Rose une banlieue de Laval au nord de Montréal et réussit à rétablir un certain équilibre financier. Grâce au package de départ qu'il a obtenu, Bastien prend un congé sans solde et se lance ensuite à la pige avec divers clients dont éventuellement la division de l'organisation où il avait été rédacteur en chef et où Brigitte travaille toujours. Lorsque le directeur général de cette division est nommé Vice-président ailleurs dans l'organisation, Brigitte postule pour prendre sa place et obtient le poste. Bastien commente : « Mais là, merde ! Je travaillais de chez moi mais ma femme était quand même rendue ma cliente ! Alors comment on pouvait ne pas parler de job le soir ? Impossible ! C'est l'extension de ce qu'on fait de nos journées. Tu entres dans une **spirale** complètement. »

À ce point de sa narration Bastien fait un brusque saut en avant dans son récit et lance mystérieusement : « Puis après ça bien là, ça a été le désastre. Une très bonne chose mais un désastre pour notre couple qui chambranlait peut-être un petit peu aussi. » À quel

désastre et à quelle *bonne chose* fait-il allusion ? Le récit de Bastien demeure opaque à cet égard. De fait il enchaine étrangement par : « Brigitte ne fittait pas beaucoup avec mes amis proches de l'époque. Ils ne trippaient pas sur Brigitte. Le pourquoi **je ne sais pas**. Mais ça se sentait. » J'ai rebondi sur ce commentaire inattendu afin de réaligner le récit en questionnant Bastien à propos du besoin relatif d'intimité conjugale des deux partenaires du couple. Bastien admet que Brigitte « aurait aimé faire plein d'affaires ensemble. » Mais il ajoute : « Sauf que moi j'avais de la job, des contrats à livrer, telle affaire sur la maison c'est moi qui le faisait, telle autre affaire, c'est moi qui le faisait, le gazon c'est moi qui le faisait, Brigitte ne fait aucune bouffe, c'est moi qui faisait toute la bouffe » insinuant que cela lui laissait peu de temps et d'énergie pour entretenir une intimité conjugale et une vie amoureuse.

Suite à une longue digression où il explique que Brigitte n'a aucune aptitude culinaire, qu'il a toujours préparé les repas lorsqu'il était en relation avec elle et prépare encore des plats pour sa fille, Bastien finit par reprendre le cours de son récit en racontant : « Puis après on remet notre maison en vente à Laval puis on achète une beaucoup plus grosse et la **spirale** maison, rénovation, ouvrage, travail se reproduit, sauf que là elle ne s'est pas reproduite pour longtemps. » « On est entré dans la maison le 18 octobre, on est parti à Paris une semaine après, on est revenu puis on n'était plus ensemble. » De fait, c'est en voyage à Paris que Brigitte annonce à Bastien qu'elle met fin à la relation, chose que Bastien n'avait « Pas vu venir pantoute ! Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout ! Elle me l'a appris le premier soir en arrivant à Paris ! Le premier soir en soupant à Paris ! » Brigitte lui présente la rupture comme un fait accompli évoquant comme doléances qu'elle « se cherchait », que « ça ne marchait plus », qu'elle « passait après leur fille et le travail dans l'ordre de priorité » et que Bastien « ne voulait rien faire à part travailler et s'occuper de la maison. »

Le couple rentre à Montréal, Brigitte demeure quelques semaines dans la nouvelle maison mais quitte rapidement pour matérialiser la rupture. Elle va d'abord vivre chez des amis et ensuite avec celui qui deviendra à terme son nouveau conjoint. Bastien n'est pas certain du statut qu'avait cet individu au moment de sa rupture avec Brigitte : « **Je ne sais pas** s'ils étaient ensemble. C'était peut-être des amis **à l'époque**. J'en ai **aucune idée**. » Au

début Bastien ne vit pas bien la séparation : « Sur le coup, c'est sûr que ça ne s'est pas bien passé. C'est jamais le fun de se faire garocher là ! J'apprends ça à Paris. Il y a ma vie de couple prend le bord et ma situation financière à cause de la maison. Mais les choses se sont placées assez rapidement. » Bastien décide de racheter les parts de la maison et a la garde de sa fille à temps plein les deux premières années essentiellement pour des raisons pratiques à savoir la maison et l'école. Éventuellement, Brigitte achète une propriété dans le même quartier et la garde de l'enfant devient partagée. Bastien assure : « Brigitte n'a jamais été absente. Elle a **tout le temps** été là. Elle venait voir la petite à tous les soirs en finissant de travailler. » Justement, à cet égard Bastien affirme : « On a continué à travailler comme si de rien était. Ça ne s'est jamais reflété dans le travail. »

Si Bastien dit ne pas avoir vu venir la rupture, il admet tout de même : « Je pense qu'elle avait essayé de m'en parler avant. Je pense qu'elle m'avait lancé des signaux. C'est moi qui ne les avais pas vus. » Un peu plus loin dans son récit il laisse entendre avoir lui-même pensé à quitter Brigitte : « C'est sûr qu'avant qu'elle me laisse, j'y avait pensé des fois. Je ne l'aurais jamais fait à cause de ma fille. On se chicanait plus qu'avant. Souvent nos chicanes portaient de sa famille. » Bastien qui « n'est pas très familial » réitère que « les parents de Brigitte les deux premières années, ils étaient **tout le temps** chez nous » ce qui l'irritait beaucoup. Bastien constate : « On s'est perdu un moment donné je ne sais pas où, mais on s'est complètement perdu. Je ne suis **pas capable d'identifier** à quel stade » il présume que le travail y a sans doute contribué : « C'est à cause du travail qu'on s'est connu mais c'est à cause du travail qu'on s'est complètement perdu aussi. Tout a été **trop vite** mais tout le temps imbriqué avec le travail. On a tout le temps été dans un cercle **cours** à la maison, **cours** au travail. On n'a **pas** tout le temps **su pourquoi** on courait. On a tout le temps été dans cette **spirale**-là. La faute à qui ? Probablement moi qui a tout le temps été un petit peu *workaholic* » à cette hypothèse il associe « la façon qu'on **a changé**, qu'on **a évolué** là-dedans, c'est sûr que la paternité m'a beaucoup **changé**. »

Bastien termine son récit en revenant sur ce qui a pu faire en sorte qu'il se retrouve en relation amoureuse avec Brigitte. « C'est le point de départ qui quant à moi est nébuleux...**Je n'arrive pas** à mettre le doigt du **pourquoi** on s'est ramassé ensemble.

J'aimerais ça être capable de te dire **pourquoi** je me suis ramassé avec elle mais **je ne le sais pas**. C'est arrivé comme ça. C'est probablement circonstanciel. Enlève la fille qui était mariée. Enlève la fille qui était gaie. Mets moi dans un contexte plus linéaire probablement que... » Bastien laisse présager que n'eut été des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient lorsque Brigitte est apparue dans son parcours de vie, il ne se serait sans doute pas développé de relation amoureuse entre eux. Il clôt en disant : « Je l'aimais bien, c'est sûr. Mais c'était loin d'être Bénédicte. Qu'est-ce ça serait si on était encore ensemble aujourd'hui ? **Je n'en ai aucune idée**. Je ne me suis jamais vraiment posé la question. Est-ce que je le referais aujourd'hui ? **Je n'en ai aucune** espèce d'**idée**. C'est sur qu'il faut que je me pose moi-même des questions par rapport à ça. »

Analyse structurale du récit de Bastien

J'aimerais d'abord préciser que le récit de Bastien se présente de façon décousue, diffuse et plutôt opaque. Bastien termine fréquemment ses phrases en queue de poisson laissant son argumentation en suspension. J'ai parfois dû insister afin d'obtenir des précisions de sa part ou encore diriger l'entretien de manière plus structurée pour rétablir le fil de sa narration et faire avancer l'intrigue.

Au-delà des dichotomies présentes dans la structure de signification et de ses trois niveaux d'analyse, le récit de vie de Bastien se présente lui-même sous la forme d'une dichotomie. Plus précisément, Bastien construit son récit de sorte qu'il oppose résolument la période de vie durant laquelle il est en relation avec Brigitte avec celle où il vit la totalité de ses autres relations amoureuses. Quant à la situation amoureuse de Bastien au moment où a eu lieu l'entretien, celui-ci est célibataire, du moins selon ce qu'il m'a révélé, et donne en quelque sorte l'impression de se trouver dans un terrain vague où il ne fait pas encore totalement sens de son parcours amoureux bien qu'il n'en soit pas tout à fait conscient. Du moins, c'est ce que révèle la remarque qui conclut son récit : « Je n'ai jamais eu le temps de me questionner là-dessus. Je me pose les questions parce que je te réponds. C'est sûr qu'il faut que je me pose moi-même des questions par rapport à ça. » Ce passage du récit de Bastien laisse aussi entrevoir la dialectique de distanciation-appropriation à laquelle réfère Ricoeur (1986) qui se joue entre l'étape de *Mimesis II*, soit la configuration

et l'énonciation du récit de vie par son narrateur et l'étape de *Mimesis III*, soit l'appropriation qu'il s'en fait et qui lui permet de faire sens de son expérience de vivre. Cela porte à croire qu'à travers l'entretien qu'il m'a donné, Bastien s'est trouvé à amorcer malgré lui ce processus de distanciation-appropriation, chose qu'il n'avait pas été appelé à faire auparavant.

La structure de signification des événements du récit de Bastien se profile sous la relation de disjonction opposant l'expression « **à l'époque** » aux termes « **spirale – tourbillon** », « **vite** » et « **courir** » lesquels évoquent tous la même idée (voir tableau 4.17). Cette relation de disjonction sert de charpente à la narration de Bastien. C'est d'ailleurs elle qui donne à voir la totalité dichotomisée que forme en soi son récit de vie. De fait, Bastien applique l'expression « **à l'époque** » pour décrire les événements et les situations qu'il a traversés durant la période de sa vie précédant sa relation avec Brigitte. Cette expression qu'applique Bastien évoque une constance et une légèreté qui teinte l'ensemble des événements et situations qu'il traverse durant ce temps. À l'inverse Bastien utilise les termes « **spirale – tourbillon** », « **vite** » et « **courir** » pour caractériser les situations et événements qui prennent place durant la période de sa vie où il est en relation avec Brigitte. Comme ces termes le laissent deviner, c'est une certaine frénésie, une instabilité et un manque d'emprise sur le cours des événements qui marquent cette période de la vie de Bastien. C'est aussi la composante identitaire d'*ipséité* (Ricoeur, 1990) qui se dissimule sous l'image qu'évoque les termes « **spirale – tourbillon** », ces multiples expériences changeantes, contextuelles et en perpétuel mouvance que traverse Bastien et qui contribuent à définir son identité. Je place cette relation de disjonction sous la catégorie *rupture temporelle* qui joint ces termes opposés et leur donne sens.

Tableau 4.17 - Structure de signification des événements – Bastien

Terme A	Terme A'	Catégorie
« à l'époque – à cette époque – à la même époque »	« spirale – tourbillon » / « vite » / « courir »	<i>Rupture temporelle</i>

Ainsi, quand Bastien raconte ses deux premières relations amoureuses et son vécu d'adolescent il dit : « À Montmagny je n'ai jamais rien vécu de marquant... À cette **époque-là** j'ai tout le temps pensé plus à m'amuser. » De la même façon, il explique sa rupture avec Bétina par : « Ça s'est terminé. J'en garde un bon souvenir comme tous les souvenirs de **cette époque-là** sont bons. On n'avait pas trop de tracas **à l'époque** ! » Mettant en scène sa situation alors qu'il est impliqué dans une relation très intime avec Barbara tout en ayant Béatrice pour maîtresse, Bastien commente : « **À la même époque** j'étais aussi avec une femme qui était mariée. **À l'époque** je me foutais pas mal du monde ! » Ici la légèreté d'être associée aux événements et situations dans lesquels est impliqué Bastien se donne à voir clairement. Finalement, Bastien introduit les premiers temps où il côtoie Brigitte au travail bien avant que ne prenne forme leur relation amoureuse par : « C'était un ti-cul **à l'époque** ! Elle m'énervait ! »

La façon dont s'exprime Bastien lorsqu'il introduit les événements et situations prenant place alors qu'il est en relation avec Brigitte contraste nettement. En effet dès le moment où il raconte les débuts de cette relation, les événements et les situations qu'il traverse se semblent se passer en mode accéléré. C'est ainsi qu'il déclare : « Mais tout ça s'est fait tellement **vite** ! Tellement, tellement **vite** ! C'est comme si on était passé à peu près d'inconnu à 'monsieur madame p'tit couple' du jour au lendemain. » Pareillement il rapporte : « La maison est venue tellement **vite**. Après ça le bébé qui arrive. Tout s'est tellement enchaîné **vite, vite, vite, vite**. On a tout le temps été pris dans un **tourbillon**. » Lorsqu'il raconte son mariage Bastien a recours à un énoncé évoquant la même idée : « On s'est fait prendre dans une **spirale vite, vite** ouvrage-maison-bébé-mariage. » Bastien décrit à quel point le travail faisait partie intégrante de la dynamique relationnelle du couple de la même manière : « On a été pris dans la **spirale** à partir du début avec le travail », « Tout a été trop **vite** mais toujours imbriqué avec le travail. On a toujours été dans un cercle **cours** à la maison, **cours** au travail. On a toujours été dans cette **spirale-là**. »

La structure de signification des actants du récit de Bastien est définie par l'opposition entre l'expression « **tout le temps** » et les termes « **changer – évoluer** » (voir tableau 4.18). Bastien s'exprime à propos de lui-même et des individus partie prenantes de sa vie

en rapportant les habitudes et activités dans lesquelles ils se trouvent « **tout le temps** » engagés. Sous cette expression se profilent les pratiques sociales récurrentes que reproduisent Bastien et ces autres individus de même que les traits de personnalité qu'ils ont en commun et qui demeurent stables. C'est la composante identitaire de *mêmeté* (Ricoeur, 1990) qui entre en jeu. L'expression « **tout le temps** » témoigne de la cohérence et de la constance identitaire, ces caractéristiques et traits fondamentaux qui sont trans-temporels dans l'identité de Bastien. Plus spécifiquement cette expression évoque la permanence identitaire de la *mêmeté* que confère le caractère qui s'exprime à travers l'ensemble des habitudes sédimentées qui deviennent des dispositions durables et des identifications acquises. L'expression « **tout le temps** » s'applique également aux individus que Bastien côtoie. Ces individus correspondent à l'*altérité*, l'*autre* (Ricoeur, 1990) auquel il s'identifie et qui, de la sorte, laisse ses traces sur la composition identitaire de Bastien. Seulement, il arrive aussi que les actants du récit de Bastien dérogent aux pratiques et habitudes qui leur sont coutumières, occurrences qui dans le récit de Bastien se démarquent à travers les verbes « **changer** » et « **évoluer.** » C'est l'*ipséité*, la composante identitaire en perpétuel changement qui se montre à voir sous ces termes. La relation de disjonction qui distingue les actants du récit de Bastien trouve son sens sous la catégorie *rupture des pratiques sociales* qui chapeaute la relation conjonction qui les relie.

Tableau 4.18 - Structure de signification des actants – Bastien

Terme A	Terme A'	Catégorie
« tout le temps »	« changer – évoluer »	<i>Rupture des pratiques sociales</i>

Ainsi, en tant qu'actant de son propre récit, Bastien se décrit comme ayant « **tout le temps** pensé plus à m'amuser » durant son enfance et son adolescence à Montmagny. Il utilise également cette expression lorsqu'il explique avoir dès son adolescence une attirance pour les femmes au tempérament bohème : « ça a **tout le temps** été la constante à aller jusqu'à Brigitte. » D'ailleurs, c'est ce trait de personnalité qu'il dit avoir repéré chez Bétina son tout premier amour : « Il y avait **tout le temps** le petit côté *loner* bohème. » Durant cette

période de sa vie, Bastien et les individus qui l'entourent forment un groupe qu'il dépeint comme : « une gang qui était **tout le temps** attirée par la même affaire : la musique, les shows. » Sa relation amoureuse avec Bénédicte est marquée par cette même forme d'interaction. De fait Bastien décrit cette relation comme étant « encore une affaire de gang, **tout le temps** en gang, **tout le temps** des trips de gang. » Pareillement, quand il se remémore ses voyages avec Barbara, il insiste sur le fait que « c'était **tout le temps** mollo. » Ici le caractère insouciant des interactions que Bastien entretient avec autrui se démarque à travers le terme « mollo », terme qui reprend aussi cette connivence qu'il tisse facilement avec les personnes de nature bohème. C'est donc la reproduction des pratiques sociales et leur constance à travers le temps qui ressort clairement de toutes ces instances où Bastien caractérise les actants de son récit et leurs interactions.

À cette constance et récurrence s'oppose le changement et l'évolution dont font parfois preuve ces individus. Par exemple, alors qu'il est en relation avec Bénédicte, Bastien se décrit comme ayant « commencé à **changer** beaucoup » et avoir besoin de s'écarter des habitudes coutumières de son groupe d'appartenance, tel que, par exemple « être plus seul avec elle qu'être avec la gang. » De la même façon quand Bastien accède à son poste de rédacteur de chef, il rapporte : « je n'avais pas eu le choix de **changer** un peu » référent entre autres à sa tenue vestimentaire : « C'est la première fois que j'ai mis un habit de ma vie ! C'était un gros **changement**, un méchant **revirement** ! » Expliquant les débuts de sa relation avec Brigitte, Bastien souligne : « Un moment donné elle **a commencé à changer**. Elle **a** beaucoup **changé**. Peut-être aussi que **je changeais**, que je m'en venais un petit peu plus business. » Aussi, tentant de s'expliquer pourquoi à un certain moment, une distance s'est creusée entre lui et Brigitte, Bastien avance : « la façon qu'on a changé, qu'on **a évolué**. »

La structure de signification des actants du récit de Bastien répond clairement à celle des événements. À l'expression « **à l'époque** » qui se rapporte aux événements correspond l'expression « **tout le temps** » que Bastien applique aux actants. En effet, la stabilité, la longueur de temps et la légèreté marquant les situations et événements qui ont lieu « **à l'époque** » dans le récit de Bastien coïncide avec les pratiques sociales que les actants reproduisent « **tout le temps** », cette récurrence venant assoir la stabilité des choses. Par

contre, rapidité et la mouvance que sous-tendent les situations et les évènements dépeints par les termes « **spirale – tourbillon** », « **vite** » et « **courir** » impliquent que les actants soient appelés à « **changer** » et « **évoluer.** » L’homologie entre la structure de signification des évènements et des actants du récit de Bastien est claire. Elle marque la rupture temporelle qui définit la trajectoire de vie de Bastien, rupture entre la période de temps précédant sa relation avec Brigitte et celle y correspondant (voir tableau 4.19).

Tableau 4.19 – Homologie évènements/actants – Bastien

Niveau d’analyse	Terme A	Terme A’	Catégorie
Évènement	« à l’époque – à cette époque – à la même époque »	« spirale – tourbillon » / « vite » / « courir »	<i>Rupture temporelle</i>
Actant	« tout le temps »	« changer – évoluer »	<i>Rupture des pratiques sociales</i>

La structure de signification des arguments du récit de Bastien repose sur l’opposition entre l’ensemble d’expressions « **pas significatif** », « **pas sérieux** », « **pas marquant** » et « **pas important** » auxquelles il joint souvent « **je ne me rappelle pas** » et les énoncés « **je ne sais pas** », « **je n’ai aucune idée** » et d’autres formules de même sens qu’il associe exceptionnellement au terme « **marquant** » (voir tableau 4.20). Il y a donc, dans la vie de Bastien, ces évènements et individus qui n’ont pas ou peu d’impact dans sa trajectoire de vie et dont, en conséquence, il n’a pas ou peu de souvenir. Puis il y a ces autres situations et interactions avec autrui que Bastien ne saisit pas, auxquelles il n’arrive pas à donner sens, voir même, bien que sans trop s’en rendre compte, qu’il préfère de pas interpréter afin d’éviter de confronter le malaise que provoque parfois les révélations d’une introspection. Cela reprend d’ailleurs ce que j’ai souligné au début de cette analyse à savoir que ce n’est qu’en répondant à ma demande d’entretien que Bastien a entrepris l’exercice de *Mimesis* qu’est l’énonciation d’un récit de vie et qui génère chez son narrateur une compréhension de sa vie, de son soi, de son identité. Bastien « **ne sais pas** », « **n’a aucune idée** » parce que le processus de distanciation-appropriation propre à la *Mimesis* vient tout juste d’être amorcé. Ce processus étant récursif, il devra encore se

reproduire avant que Bastien ne puisse dégager une réelle compréhension de sa trajectoire de vie, des événements et situations qui la ponctue et des interactions avec autrui qui l'habitent. Ces individus et événements dont il n'a « aucune idée » et « ne sait pas » sont-ils marquants ? À part pour une seule occurrence où le terme « **marquant** » est associé à l'expression « **je ne sais pas** », sans grande surprise, la structure argumentaire de Bastien demeure opaque à cet égard. Le système d'opposition qui marque les arguments du récit de Bastien trouve sens sous la catégorie *Évitement*. De fait, Bastien réussit à fuir cet exercice de distanciation-appropriation et le risque de confrontation identitaire qui lui est inhérent soit par un très commode manque de mémoire au cours de sa narration soit en refusant de se questionner, ce qui le laisse dans un « non savoir ».

Tableau 4.20 - Structure de signification des arguments – Bastien

Terme A	Terme A'	Catégorie
« pas significatif – pas sérieux – pas marquant – pas important » « je ne me rappelle pas »	« marquant » « je ne sais pas – je n'ai aucune idée »	<i>Évitement</i>

Le premier ensemble d'expressions de la dichotomie définissant les arguments du récit de Bastien se démarque lorsqu'il se prononce au sujet de son enfance et son adolescence dans son patelin d'origine : « À Montmagny je n'ai jamais **rien vécu de marquant** » et de sa première relation amoureuse : « Ça n'a **pas été significatif**, à cette époque-là il n'y avait **rien de sérieux**. Je n'ai **jamais** été **sérieux** en amour. » Il reprend cette structure discursive à propos de sa première relation sexuelle : « Le pire c'est que je ne me rappelle même plus avec qui c'était ! Ça m'a **pas** tellement pas **marqué** ! » De même à propos de son mariage et de la dynamique relationnelle qui prévaut avec Brigitte, Bastien pose sans équivoque : « **Je ne me rappelle plus** de la date. Brigitte m'a toujours reproché que **je ne me rappelais plus** de sa date de fête, que **je ne me rappelais pas** de la date de notre mariage. J'ai une mémoire phénoménale mais **je ne me rappelle pas** des dates. J'aurais dit surtout quand c'est **pas important...** »

Bastien a recours au second ensemble d'expressions quand il évalue sa relation amoureuse avec Bénédicte : « Ça, ça a été vraiment très, très **significatif**. C'est probablement la personne la plus **marquante** incluant Brigitte. **Je ne sais pas** pourquoi mais ça a été marquant. Je ne suis **pas capable de décrire**. Je n'ai **aucune idée pourquoi**. » Il s'agit de la seule occurrence où le terme « **marquant** » apparaît joint à l'expression « **je ne sais pas** » et ses équivalents. La même incompréhension plane quand Bastien sonde son mariage avec Brigitte et de où et de qui émanait cette initiative : « **Je ne sais pas** comment on en est arrivé là. » Pareillement alors qu'il tente de clarifier ce qui a pu mener à la rupture de cette relation, Bastien se replie sur un : « On s'est perdu un moment donné, **je ne sais pas** où, mais on s'est complètement perdu. **Je ne suis pas capable** d'identifier à quel stade. » Il tient le même discours quand il se prononce à savoir s'il était amoureux de Brigitte et qu'il porte un regard sur l'ensemble de sa relation avec elle : « **Je ne sais pas**. Je ne pense pas. Tout part du moment où j'ai été avec elle, le pourquoi... J'ai de la misère à qualifier le pourquoi. Je ne suis **pas capable de l'expliquer**. **Je n'arrive pas** à mettre le doigt du **pourquoi** on s'est ramassé ensemble. C'est probablement circonstanciel. Qu'est-ce que ça serait si on était encore ensemble aujourd'hui ? **Je n'en ai aucune idée**. Est-ce que je le referais aujourd'hui ? **Je n'en ai aucune espèce d'idée**. »

L'homologie structurale entre les événements et les arguments du récit de Bastien est évidente (voir tableau 4.21). La légèreté et la placidité des situations et des événements qui prennent place « **à l'époque** » dans la vie de Bastien impliquent qu'il les considère comme n'étant « **pas significatifs** », « **pas importants** » ou encore « **pas sérieux**. » Par contre, les situations et les événements que Bastien ne maîtrise pas parce qu'ils se produisent « **trop vite** » ou qu'ils l'emportent dans une « **spirale** » font en sorte qu'il « **ne sait pas** » et « **n'a aucune idée** » comment les interpréter, ce qui lui est d'autant plus inconfortable lorsqu'il s'agit d'une situation « **marquante**. »

Tableau 4.21 – Homologie évènements/arguments – Bastien

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« à l'époque – à cette époque – à la même époque »	« spirale – tourbillon » / « vite » / « courir »	<i>Rupture temporelle</i>
Argument	« pas significatif » / « pas sérieux » / « pas marquant » « je ne me rappelle pas »	« marquant » « je ne sais pas – je n'ai aucune idée »	<i>Évitement</i>

La logique argumentaire qui prévaut entre le niveau des évènements et des arguments du récit de Bastien s'ouvre sur l'homologie structurale qui existe entre les structures de signification des évènements, des actants et des arguments et qui en constitue la charpente (voir tableau 4.22). En effet, ce qui est « **marquant** » lui échappe tout comme la « **spirale** » du cours des évènements qui se produisent « **vite** », sur lesquels il n'a pas d'emprise et le fait que lui et les individus avec lesquels il chemine soient appelés à « **changer** », « **évoluer** » sans qu'il n'en ait conscience au moment où cela se produit. Par ailleurs, les pratiques sociales que « **à l'époque** » Bastien et les individus qui l'entourent reproduisent « **tout le temps** » contribuent à ancrer les situations et évènements de sorte qu'il perçoive détenir un minimum de contrôle sur l'état des choses. Cela lui permet une certaine légèreté d'être et en conséquence, Bastien évalue les circonstances et les individus partie-prenantes de cette période en sa vie comme n'étant « **pas sérieux** », « **pas marquants**. »

Tableau 4.22 – Homologie évènements/actants/arguments – Bastien

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« à l'époque – à cette époque – à la même époque »	« spirale – tourbillon » / « vite » / « courir »	<i>Rupture temporelle</i>
Actant	« tout le temps »	« changer – évoluer »	<i>Rupture des pratiques sociales</i>
Argument	« pas significatif » / « pas sérieux » / « pas marquant – marquant »	« je ne sais pas » / « je ne me rappelle pas »	<i>Évitement</i>

4.3 Cas C – Catherine et Christian

4.3.1 Catherine

Immaturity is the incapacity to use one's intelligence without the guidance of another.
Immanuel Kant

Présentation chronologique du récit de Catherine

Catherine est la cadette d'une famille de quatre enfants aux valeurs plutôt traditionnelles teintées de la religion catholique. Elle affirme elle-même avoir « grandi dans la religion catholique. » Il s'agit d'une famille où les liens sont tissés serrés. De dire Catherine : « On est une famille très, très unie, tous mes **cousins** et **cousines**, j'ai grandi avec eux... puis mon oncle, ma tante. » Il s'agit d'un cadre de vie qu'elle valorise encore beaucoup : « J'encourage les liens familiaux, **ça fait partie de mes valeurs.** » Il est important de mentionner que Catherine pose cette prémisse d'entrée de jeux dans sa narration et elle y revient à maintes reprises tout au long de son récit.

Catherine passe son enfance, son adolescence et ses premières années de vie adulte à Blainville sur la rive nord de Montréal. L'année de ses seize ans, elle a un premier amoureux dont elle dit : « Ce n'était pas mon vrai premier amour » tout en expliquant

« mon premier chum m'a menée à mon premier amour. » À l'école primaire, Catherine « trippait sur un gars, Carl, mais il avait une blonde. » Plus tard, à l'école secondaire, elle revoit Carl « par **l'entremise d'amis**. » Carl est alors célibataire et lui démontre de l'intérêt. Malgré le fait qu'au moment où elle le revoit, Catherine n'ait plus l'image idéalisée qu'elle avait de lui à l'école primaire, elle accepte une première invitation se disant : « il était tellement de mon goût quand j'étais jeune que ah bien pourquoi pas ! » Leur premier baiser a lieu quelques jours plus tard et marque le début de leur relation, laquelle sera de très courte durée. En effet, lors d'un de leur premier « petit souper en tête à tête à se faire à manger » Catherine est très déçue de l'attitude de Carl : « tout le long, il a regardé la TV, il ne m'a pas **dit** un mot ! » C'est ce qui met fin immédiatement à cette première courte relation. En effet, dès le lendemain Catherine se dit : « OK ça va faire » et elle rompt leur relation. Elle clôt ce court épisode en précisant : « J'ai perdu ma virginité avec ce gars-là. C'est fou hein ? » ce qui ne semble pas l'avoir marquée puisqu'elle ajoute : « Je m'en fous pas mal ! Je n'étais vraiment pas romantique. »

Cette première et brève relation amoureuse n'est pas sans dénouement puisque « en ayant fréquenté Carl » Catherine voit « des amis à lui dont Cédrik » qui est également « un ami du primaire. » Au moment où ils se retrouvent à travers leur réseau d'amis commun, Catherine et Cédrik sont impliqués dans une relation amoureuse chacun de leur côté. Catherine raconte : « Ça a commencé avec Cédrik par confiance, je parlais de Carl à Cédrik, on était très **amis**. » Or, Catherine et Cédrik mettent fin à leur relation amoureuse respective presque au même moment. Catherine poursuit : « Quand j'ai laissé Carl, il [Cédrik] est venu à moi tout de suite comme ça. Ça s'est fait vraiment naturellement », ce sur quoi elle déclare : « Lui ça a été vraiment mon premier amour. »

Catherine en est alors à sa dernière année de secondaire. Elle a dix-sept ans. Sa relation avec Cédrik dure quatre ans et est très fusionnelle : « Ça a été très intense cette relation-là. » Bien qu'ils vivent encore chacun chez leurs parents, Catherine et Cédrik se voient sur une base quotidienne à un point tel que Catherine vit pratiquement en permanence chez les parents de Cédrik : « J'étais quasiment tout le temps chez ses parents. La semaine je dormais chez eux même si j'allais à l'école. Je devais être là au moins quatre jours semaine. Je m'entendais très bien avec sa mère. » À l'inverse, Catherine affirme : « Moi

mes parents, il n'était pas question que mon chum vienne coucher chez nous », interdiction qu'elle attribue en grande partie aux valeurs traditionnelles catholiques de ses parents. Bien qu'elle ne le mentionne pas explicitement dans l'entretien, on devine que ceux-ci avaient pour principe d'exclure les relations sexuelles avant le mariage, ou du moins, avant l'âge adulte. D'ailleurs à ce sujet, Catherine confie : « J'ai jamais eu de **discussion** sexuelle avec ma mère. C'est toutes de **mes sœurs** que j'ai appris, de **mes amies**. » Quant au fait qu'elle enfreignait implicitement les valeurs familiales, Catherine évoque une discussion avec sa mère : « Elle m'avait demandé : 'où as-tu dormi hier ?' J'ai pas menti et je lui ai **parlé** : 'j'étais chez mon chum'. Ça l'a bouchée ! » Et elle ajoute qu'en tant que cadette de la famille : « À la dernière, ma mère était tannée de se battre. Puis, elle avait confiance, j'étais quand même une petite fille responsable et réfléchie. Et bon, je suis à l'âge où, **c'est correct** ! »

En fait, les parents de Catherine se prononcent peu au sujet de sa relation avec Cédrik, du moins jusqu'au moment de leur rupture. Catherine mentionne : « Là ils m'ont tous **dit** ce qu'ils pensaient : c'est un menteur, c'est un ci, c'est un ça ! J'ai appris plein d'affaires. » Catherine explique le silence initial de ses parents en invoquant : « Ils ne m'ont **pas dit** parce que j'étais en amour. Ils ont **dit** : 'elle va s'en rendre compte par elle-même.' » Posant un regard réflexif sur ces circonstances, elle avance qu'avoir su, elle « aurait mis sa relation en questionnement bien avant. »

Pourtant, Catherine mentionne qu'au cours de sa relation avec Cédrik « C'est arrivé par deux fois que **je me remettais en question**. Je pouvais me lever un matin et 'c'est fini, vient-en, faut qu'on **parle** !' » À cet effet, elle révèle être « très coup de tête : j'accumule et un moment donné, quand je suis décidée, je suis décidée. » Aussi, à deux reprises, Catherine amorce une rupture sans autre élément déclencheur que de sentir que « dans son [*mon*] cœur que ça marchait pas, qu'il n'y avait pas un avenir. » Seulement, ces deux premières tentatives de rupture ne se concrétisent pas, ses émotions prenant le dessus sur sa raison au moment où elle prend conscience des conséquences qu'aurait ce geste. Elle soutient : « C'était rationnel au début. Mais après ça, quand je voyais comment il [*Cédrik*] vivait ça... Il pleurait. Et là, ah non, qu'est-ce que j'ai fait ! Et ça me met tout à l'envers

aussi. Je réalisais que je lui fais de la peine. Et ça fait tellement longtemps qu'on est ensemble que c'est tout **le réseau d'amis**, ça va loin là ! »

Si Catherine évoque l'importance que prend pour elle ce réseau d'amis communs, elle ajoute par ailleurs avoir ses propres amies de son côté. Elle affirme également avoir besoin de temps où elle peut être seule, question de « se retrouver » contrairement à Cédrik qui est plus fusionnel, du moins dans les premières années de leur relation. Seulement, au bout d'un certain temps Catherine « détecte un changement de comportement » chez Cédrik. Ce dernier commence à être « plus distant » et à avoir « besoin d'être plus près de ses amis. » Si sur le coup, cela lui est étonnant, elle découvre rapidement que Cédrik avait rencontré une nouvelle demoiselle sur qui il avait un béguin et qu'il passait plus de temps avec ses amis sans Catherine justement pour avoir l'occasion de la voir. C'est ce qui conduit à la rupture finale de leur relation. Catherine souligne que c'est Cédrik qui l'a « poussée à bout pour l'appeler et **dire** 'bon faut qu'on se **parle**'. » Elle enchaîne : « Je suis allée le rejoindre chez lui. Puis on s'était **dit** que là, il n'y a plus rien à faire. C'est fini, fini. » Catherine retourne donc vivre chez ses parents à temps plein. Au-delà de la peine qu'occasionne la rupture de ce premier amour, Catherine vit difficilement cette adaptation d'autant plus que sa sœur Marie, de qui elle est très proche, quitte au même moment la maison parentale pour s'installer avec son conjoint. « Ma sœur Marie que c'est comme **ma meilleure amie** a déménagé à la même période en plus. Ça j'ai trouvé ça doublement difficile le fait que ma sœur parte. »

Suite à leur rupture, Catherine et Cédrik se revoient deux ou trois fois à titre d'amis-amants, un statut relationnel qui n'est pas nécessairement compatible avec son système de valeurs mais que Catherine justifie par le fait que ce soit plus acceptable que les relations d'un soir. « J'ai jamais été, tu sais, des *one night stands*. Alors tant qu'à aller voir **quelqu'un que je ne connais pas**... » Cependant elle met terme rapidement à cette liaison lorsqu'elle se rend compte que Cédrik est en même temps « en relation avec quelqu'un et il **ne me l'avait pas dit**. »

Faisant le bilan de cette première relation amoureuse et des dynamiques la caractérisant, Catherine reproche principalement à Cédrik d'avoir été manipulateur. Plus

spécifiquement, elle explique : « J'ai toujours eu un peu de difficulté à **parler** de moi, de mes émotions. Puis quand j'arrivais à prendre mon courage à deux mains et **parler** de quelque chose qui me blessait, il finissait tout le temps par mettre la situation que j'étais conne de penser de même. Déjà que ça me prenait tout pour que je réussisse enfin à en **parler** ! »

Au moment de sa rupture avec Cédrik, Catherine a vingt-trois ans. Elle a obtenu un Diplôme d'études professionnelles en comptabilité et terminé un stage de formation dans une entreprise du secteur pharmaceutique à Blainville, stage aux termes duquel elle obtient un poste à temps plein à titre de commis comptable. C'est là qu'elle fait la connaissance de Christian, le fils du président de l'entreprise, qui deviendra éventuellement son amoureux. Catherine rencontre Christian pour la première fois au travail alors qu'elle est encore en relation avec Cédrik.

Bien que Christian ait toujours été impliqué de proche ou de loin dans l'entreprise familiale, lorsque Catherine débute son stage, il n'y travaille pas, ses parents l'ayant « poussé à aller travailler ailleurs pour qu'il apprenne, voir comment ça marche ailleurs. » Christian travaille alors dans un magasin de pièces de voiture à Montréal. Or, il s'avère que Cédrik a pour passe-temps d'entretenir et bonifier sa voiture. Selon Catherine : « À l'époque c'était la mode, les gars ils montaient leurs chars, ils mettaient des *mags*. Cédrik c'est un gars de ça. » Par hasard, un jour Catherine accompagne Cédrik pour l'achat de « ses gogosses de voiture » précisément au magasin de pièces où travaille Christian. Elle fait alors le rapprochement : « Ça veut dire que Cédrik **connait** Christian qui est le fils de mon patron et moi je savais qui était Christian de mon travail. » Catherine raconte que suite à cette coïncidence « Christian ça arrivait qu'il venait au bureau *in and out*, puis il venait me **dire** allo. Il venait me **dire** bonjour parce qu'il savait qui j'étais à cause de Cédrik. » Catherine apprendra plus tard que Christian avait déjà à ce moment « beaucoup d'intérêt » pour elle mais n'a pas tenté de la courtiser sachant qu'elle était en relation avec Cédrik.

Par contre, peu de temps suivant la rupture de Catherine et Cédrik, Christian commence officiellement sa carrière à temps plein pour l'entreprise familiale en tant que représentant

des ventes. Aussi, il est au bureau plus fréquemment et passe souvent « **dire** bonjour, ça va ? » à Catherine. À l'occasion d'une de ces visites, Catherine lui annonce que sa relation avec Cédrik est terminée : « Un moment donné je lui ai **dit**, j'ai **dit** : 'Est-ce que tu es au courant que je ne suis plus avec Cédrik ?' » De fil en aiguille, Christian saisit toutes les opportunités qui s'offrent à lui pour passer voir Catherine à son bureau. Notamment vu son travail de commis comptable, c'est elle qui lui explique comment remplir la paperasse administrative pour ses comptes de dépenses. Catherine se souvient aussi que Christian passe la voir prétextant être à la recherche de restaurants sympas autour du bureau en quête de ses suggestions. Le lendemain Christian l'invite à luncher dans un de ces petits restaurants. Mais Catherine refuse : « J'ai **dit** non ! J'ai **dit** non. J'ai **dit** : 'Ah pas aujourd'hui.' J'ai sorti une excuse bidon parce que je me trouvais moche ! » Christian ne baisse pas les bras pour autant et réinvite Catherine dès le lendemain. Cette fois, elle se laisse tenter et accepte. D'ailleurs, elle concède que Christian l'avait « toujours intriguée » et qu'elle le « trouvait intéressant. » S'amorce ainsi une longue série de lunches entre Catherine et Christian.

Toutefois, ce que Catherine ne sait pas, c'est que Christian est alors impliqué de son côté dans une relation amoureuse laquelle tire de l'aile. « Il avait une blonde. Au début, **il ne me l'avait pas dit**. » Or, par un concours de circonstances, Christian se voit contraint d'en informer Catherine. En effet, un soir il organise un 5 à 7 avec les collègues du bureau suivi d'un souper. Catherine raconte : « Il veut qu'on aille souper mais pas juste lui et moi. Il voulait passer du temps avec moi mais le fait qu'on était avec d'autre monde, **c'était correct**. Il s'arrange pour qu'on soit une petite gang. Mais sa petite gang, ils l'ont laissé tomber, fait qu'il s'est retrouvé vraiment tout seul avec moi. Mais là il était pas à l'aise parce qu'il avait sa blonde. **Puis il m'en parlait**. » En définitive, Christian met fin à sa relation amoureuse quelques mois plus tard et se permet alors d'inviter officiellement Catherine à souper en tête à tête sur un note nettement plus flirt. Catherine se rend compte à quel point Christian a de l'intérêt pour elle : « Je sentais que c'était plus sérieux le fait qu'on aille souper. Des diners, je sais pas, je peux aller diner avec n'importe qui. » Bien qu'elle admette être curieuse et attirée par Christian, elle demeure pourtant circonspecte parce qu'elle « **ne le connaît pas** » et « **n'a pas vraiment de référence** que oui, c'est un bon gars. » À cet égard, elle renchérit : « Je me disais, **je ne le connais pas. Je n'ai jamais**

connu quelqu'un qui a déjà sorti avec. **Je ne connais personne qui le connaît.** C'est un bon gars ? C'est un trou de cul ? » Malgré tout, elle relativise ses craintes en ajoutant : « Il voulait apprendre à me connaître, **c'était correct.** »

Une série de soupers succède ainsi aux lunchs. Puis, dans le cadre de sa carrière de représentant des ventes, Christian doit assister à son premier important congrès de l'industrie pharmaceutique tenu par le Groupe Jean-Coutu lequel a lieu à l'hôtel Fairmont de Mont Tremblant sur une durée de trois jours. Malgré que Catherine ne participe pas au congrès, Christian l'invite à venir la rejoindre en soirée pour profiter des attraits de l'hôtel et y passer la nuit en prenant soin de la rassurer sur ses intentions : « Il **disait** : 'Viens me rejoindre à Tremblant, on va se faire du fun. Tu te paieras un beau petit souper.' Il **disait** : 'J'ai une grande chambre puis j'ai deux lits. Inquiète toi pas, je t'invite pas là pour qu'on aille coucher ensemble là ! » À nouveau, Catherine est méfiante mais Christian finit par la convaincre. Seulement, une fois arrivée sur les lieux, elle constate que pour des raisons de logistique, Christian a été forcé de changer de chambre et se retrouve avec un seul lit ! Elle se sent piégée : « Quel beau montage ! Dans quoi je me suis embarquée ! » Christian tente de la rassurer : « Je sais ce que tu vas penser dans ta tête, je m'excuse, ce n'était pas ça ! » Finalement, Catherine décide de rester malgré tout et de profiter des petits luxes de l'hôtel pendant que Christian assiste au souper officiel du congrès : « Je me commande un petit souper à la chambre, un petit verre de vin, je prends mon bain, je relaxe. Moi j'ai toujours aimé ça les hôtels, fait que en même temps c'était mon trip. » Elle admet être conquise par les petites attentions que lui prodigue Christian : « Il m'avait **écrit** un beau petit message. Il avait eu un sac plein de produits et il me l'avait donné à moi. » À la fin de la soirée, Christian revient à la chambre. Catherine assure : « Puis **il a été super correct.** On a dormi collé. Pas de bisou. Rien. Juste collés. » Le lendemain matin, Catherine quitte pour sa journée de travail. Christian la convainc de revenir pour la soirée et décide même de l'introduire en catimini dans le party du congrès, bien qu'elle n'y soit pas invitée. D'après Catherine : « Mais **c'était bien correct.** Tout le monde était un peu avancé dans la boisson alors ça a passé comme dans du beurre. » Puis la nuit venue, les deux ont « une autre petite nuit collés, pas de bisou. » Christian est une fois de plus « **super correct.** »

Ainsi, peu à peu Catherine se rend compte qu'elle est en voie de tomber amoureuse de Christian : « Il était doux. Il me sortait. Il m'**écrivait** des petits mots. C'est un gars vraiment intelligent. Il connaît tellement de choses. Il parle de tout et il s'y connaît. C'est tout le temps intéressant alors ça m'attirait beaucoup. C'est un gars de 6 pieds 2, assez baraqué. J'aime ça les hommes baraqués. Je me sens petite et en sécurité. C'était douillet, douillet. » Mais elle demeure toujours méfiante notamment parce qu'au-delà du fait qu'elle n'ait pas référence à son sujet, Christian est le fils du Président de l'entreprise pour laquelle elle travaille : « J'étais bien avec lui, mais j'avais toujours le pied dans le *break*. **Je ne le connais pas** beaucoup. Puis, il y avait les employés au bureau : 'C'est ça tu sors avec le fils du boss.' J'avais peur de me faire juger. Je pouvais passer une soirée super. Puis, le lendemain je me réveillais, je pensais à mon travail et **je me remettai en question**. »

Suite aux deux nuits à l'hôtel lors du congrès, Catherine se souvient que Christian « cherchait tout le temps une situation où il voulait dormir avec moi. » Si bien qu'il propose à Catherine une escapade d'une fin de semaine à Québec : « Il m'amène une fin de semaine à Québec mais la veille on s'en va voir Star Académie. Il m'amenait au Château Frontenac et je ne le savais pas. Il avait **dit** : 'je te dis pas où je t'amène.' » Catherine se remémore avec amusement : « Il s'était mis toute son histoire. Il me voyait sur le pont où il y a le château puis c'est là qu'il avait prévu m'embrasser pour la première fois. » Seulement les choses ne se produisent pas de la sorte. En effet, Catherine lance en rigolant : « Finalement, c'est moi qui a tout gâché la veille ! » Christian qui réside alors encore chez ses parents à St-Sauveur, bénéficie également d'un condominium à Montréal qui sert de pied à terre à la famille. Après le spectacle, il y amène Catherine pour la nuit avant de partir pour Québec le lendemain matin. Catherine poursuit : « On était couché puis là il **dit** : 'tu sais tu peux m'embrasser si tu as envie.' Puis j'en mourrais là ! Fait que je l'ai violé ! Il se moque encore beaucoup de moi par rapport à ça ! Fait que ça a brisé la glace pour Québec. » Cet événement marque le début de leur relation amoureuse : « Après Québec, c'était officiel, c'était mon chum. C'est notre petite histoire cute. »

Quelques semaines après cette escapade à Québec, Christian amène Catherine en voyage quatre jours à Las Vegas. Catherine commente : « Christian il vient d'une famille assez

fortunée, il faut pas se le cacher. Il m'amenait partout. Puis oui, il me gâtait. Je me suis faite jugée à cause de ça. » En ce sens elle poursuit : « Après Vegas, **il me parlait** d'un autre voyage. **Il m'a parlé** qu'il voulait qu'on aille faire une croisière. Ça m'a fait peur. J'avais peur de me faire juger au bureau. J'avais peur que ce soit une amourette. Ce gars-là **il ne vient pas de mon milieu. Il n'y a personne** qui pouvait me dire 'aye lui c'est un crosseur.' Mettons que je m'aventure avec et que ça marche plus, puis je ne veux pas perdre ma job. Ça me mettrait dans une mauvaise situation. Surtout que c'était le fils du boss. Là **je me suis toute remise en question**. Je me suis **dit** : 'j'évalue le pour ou le contre.' Bien **sans dire que je l'ai écrit**, mais dans ma tête. »

C'est pourquoi peu de temps après, un dimanche matin où Christian passe prendre Catherine chez ses parents pour aller à Montréal où ils ont prévu se balader pour la journée avant que Christian ne parte le lendemain pour un voyage d'affaire de quatre jours en Abitibi, au cours du trajet Catherine lui demande d'arrêter dans un stationnement et lui dit : « Là il faut que je te **parle**. » Elle lui annonce qu'elle veut mettre terme à leur relation. Seulement Catherine est très surprise de la réaction de Christian : « Christian pleurait. Je pleurais. C'est là que j'ai vu qu'il était vraiment attaché. Je ne m'attendais pas à ce qu'il pleure. Ça m'a vraiment mise tout à l'envers ça. » Suite à cet arrêt, Christian rebrousse chemin et va reconduire Catherine chez elle. Catherine se remémore : « Avant que je sorte de l'auto, il a **écrit** un petit message et il l'a plié en mille morceaux. Puis il m'avait **dit** en mettant le petit papier dans mes mains, il **dit** : 'Prends pas de décision tout de suite. Prends le temps de réfléchir. Quand je vais revenir d'Abitibi on ira souper et tu me **diras** ta décision finale. » Catherine rentre chez elle et lit le petit mot : « C'était écrit : 'je t'aime.' » Elle se met à pleurer et sa mère vient la retrouver : « Puis là ma mère qui ne me **dit jamais rien**, qui ne m'a **jamais rien dit** sur Cédrik, elle **dit** : 'J'ai un bon feeling avec ce gars-là, je pense que tu devrais lui laisser une chance.' Pour que ma mère me **dise** ça de Christian surtout que tout le temps que j'étais avec Cédrik elle ne m'a jamais **dit**... Je l'ai pris comme un conseil important de ma mère. » Pendant les quatre jours suivants, Catherine s'ennuie de « son petit Christian. » Elle confie : « J'ai réalisé que oui j'ai envie de m'embarquer et j'ai des émotions pour ce gars-là. » Malgré le fait qu'elle « **n'ait aucune référence** à savoir son passé » elle estime alors qu'il valait la peine de « prendre le risque. » Elle indique : « C'était un *guess*. En même temps, **je suis partie de ma propre**

opinion. » Catherine annonce sa décision à Christian à son retour. Leur relation amoureuse est alors officielle.

Au travail, Catherine et Christian ne cachent pas leur relation amoureuse. D'ailleurs, avant même que leur relation amoureuse soit officielle, Christian courtisait Catherine sur les lieux du travail et ce, sans aucune réserve : « Christian il ne s'est pas caché de passer du temps dans mon cadre de porte. Il s'en foutait là. Ça ne le dérangeait pas ce que le monde pensait. » Il en est de même pour Catherine qui maintient: « Ça ne me dérangeait pas. Je n'étais pas mal à l'aise que le monde en parle. » De plus, elle souligne que la plupart de ses collègues, étant beaucoup plus âgés qu'elle, lui démontraient une attitude protectrice : « Le gens en général étaient contents pour moi. Il y en avait beaucoup qui **disaient** : 'Je suis contente que tu sois avec Christian. Tu le mérites. C'est un bon gars. Puis tu es une bonne petite fille.' » Cependant, si c'est le cas de la majorité des collègues de Catherine, il en est tout autrement pour sa patronne immédiate : « Quand elle a vu que moi et Christian il se passait quelque chose, là tout d'un coup je ne faisais plus l'affaire. Elle se plaignait à sa boss à elle. Et sa boss, elle allait en **dire** à la mère de Christian. À ce moment-là, on n'avait pas quelqu'un qui s'occupait des ressources humaines, alors tout le monde allait voir la mère et le père. » Catherine continue : « Elle me mettait tellement de pression. Au point que même elle m'avait **écrit** une lettre avec des points. J'en pleurais le soir-là ! » Catherine dit : « J'en **ai parlé** avec Christian. Puis un moment donné j'imagine qu'il a du en **parler** avec ses parents. » Or, la mère de Christian n'a pas d'adjointe et constatant la situation décide d'offrir à Catherine ce poste : « Elle **dit** : 'Je pense que je vais aller la chercher Catherine.' Elle **dit** : 'Serais-tu intéressée à travailler pour moi ?' » Offre que Catherine accepte immédiatement. Ce changement de poste a lieu peu de temps après le début de sa relation avec Christian.

Dans les premiers temps de leur relation, Christian demeure encore chez ses parents à Saint-Sauveur. Catherine est « presque tout le temps chez eux. » Les parents de Christian font alors construire un immense garage à côté de leur résidence avec un deuxième étage à la facture loft où il est prévu que Christian emménage. Aussi, lorsque la construction est terminée, Catherine s'installe avec lui. Elle explique que cette étape de cohabitation n'a même pas fait l'objet d'une discussion et d'une prise de décision explicite. De fait, bien

avant que le loft soit prêt, Catherine constate que « cou'donc ! je suis tout le temps là maintenant » et que ses « affaires se sont retrouvées toutes là. » Son emménagement avec Christian s'est fait « vraiment naturellement, très tout naturellement. »

En partance, si Catherine et Christian passent presque tout leur temps libre ensemble, ils ont également des activités de couple en compagnie des amis de Christian et de leurs copines respectives avec qui Catherine se lie d'amitié. Progressivement, Catherine voit un peu moins certaines de ses amies de longue date : « Plus je passais du temps avec Christian, ça s'est fait graduellement que je me suis mise à moins voir mes amies. J'ai deux **amies d'enfance** que je ne vois pratiquement plus. Elles sont encore là pour moi puis je vais être encore là pour elles. Elles ont des familles, elles ont des enfants. On n'est pas dans le même beat de vie non plus. » De plus, Catherine insiste aussi sur le fait que « **mes amies, c'est beaucoup ma famille, c'est mes sœurs, c'est mes cousines.** »

En définitive, à mesure que se développe sa relation avec Christian, les amitiés qu'entretient Catherine se cristallisent de plus en plus autour d'amis de couple, la plupart étant au départ des amis de longue date de Christian également en couple. Catherine explique : « On a beaucoup d'amis de couple parce que ses amis, c'est des amis de couple aussi. » Elle commente par contre qu'elle n'a pas toujours de réelles d'affinités avec les conjointes des amis de Christian. À cet égard, elle cite l'exemple d'un couple d'amis avec qui la dynamique n'est pas toujours très agréable : « Il y a Charles et Carolane. Charles c'est un ami d'enfance à Christian. Puis Carolane elle est pas fine. Elle peut être très méchante, compétitive pour rien. » Catherine clarifie : « Il y a parfois où je vais passer des super belles soirées avec Carolane. **Je me remets en question** sur ce que je pense d'elle. Et il y a des fois où elle est terrible ! » Elle note un cas particulier : « On a juste un couple d'amis, Constance et Clément, que Constance **c'est comme ma sœur**. Autant que **je l'aime comme ma sœur**, puis Clément et Christian ils sont super chum. C'est très rare. Et c'est précieux. Puis je sais que dans une vie, on n'aura pas ça souvent des amis précieux de même. »

En ce qui concerne la dynamique de leur couple au travail, au cours des premières années de leur relation, Catherine et Christian n'ont aucunement à interagir dans leurs tâches et

fonctions. Mais ils lunched presque toujours ensemble tout en socialisant avec d'autres collègues. Seulement, au cours de l'année précédant le dernier entretien de Catherine, Christian a été appelé à prendre la relève de son père en tant que futur président de l'entreprise. Il a beaucoup plus de lunched d'affaire et de réunions à l'extérieur du bureau de sorte Catherine et lui se voient beaucoup moins souvent au travail.

Si Catherine atteste qu'au cours des dix ans de leur relation, Christian et elle ne se sont « jamais chicané avec le bureau », le couple connaît des tensions passagères lorsque Catherine est promue à titre de « Directrice relations à la clientèle » bien que ce poste de direction, en termes hiérarchiques, n'implique pas qu'elle se rapporte directement à Christian. En effet, peu de temps avant la promotion de Catherine, Christian embauche un « Directeur général » qui deviendra le patron immédiat de Catherine, ce qui, selon elle, est « très, très, très bien. » En conséquence, lorsque Catherine a des dossiers à régler impliquant un niveau hiérarchique supérieur elle ne les gère pas avec Christian. Catherine insiste sur le fait qu'elle « n'utilise pas le passe droit » d'être en relation amoureuse avec le Président de l'entreprise pour régler ses dossiers : « Au bureau, je suis Catherine, la Directrice relations à la clientèle. C'est ce que je veux projeter et pas que je suis la femme de Christian comme si elle, elle peut tout faire. » Aussi, les tensions que vit le couple n'émanent pas du fait que Catherine et Christian travaillent ensemble mais plutôt de l'émotivité de Catherine et de son besoin de constamment partager avec Christian les difficultés quotidiennes qu'elle vit au travail suite à sa promotion. Catherine « arrive le soir » et « a envie de **parler.** »

Catherine témoigne qu'au fil de l'évolution de leur relation, elle et Christian sont arrivés à établir un bel équilibre entre leur besoin respectif d'intimité personnelle et de fusion du couple et ce, en dépit du fait qu'ils travaillent pour la même entreprise. Elle affirme : « On est chanceux dans tout ça parce que moi et Christian on n'a jamais eu besoin de faire comme **une remise en question.** » Catherine est « une personne qui a besoin de se retrouver, de passer des moments seule. » Ce qui est une bonne chose parce qu'elle en a souvent l'opportunité. Christian a « plein de passions » et dès le début de leur relation, il « a toujours des trucs à faire », entre autres des voyages d'affaires ou de chasse et pêche avec son père. Catherine renchérit : « Il est bien chanceux pour ça Christian parce que je

ne suis pas le genre de fille que ‘où est-ce que tu t’en vas encore ?’ Je trouve ça merveilleux parce que c’est un beau moment père-fils. J’encourage **les liens familiaux**. Ça fait partie de **mes valeurs**. » De plus, Catherine dit ne pas être jalouse « pour rien » et croit que si elle « ressent quelque chose c’est parce qu’il y a quelque chose » et dans ces cas, elle « en **parle**. » À cet égard, Catherine rapporte une anecdote où « il y a eu quelque chose » dont elle n’était pas certaine et « en **a parlé** » à Christian. Elle se remémore un souper avec Christian dans un restaurant dont un ami est propriétaire où la serveuse-barmaid, également amie du propriétaire, draguait Christian : « Elle flirtait mon chum, elle était fatigante. » Catherine rapporte également le cas d’une soirée entre amis de couple où cette même fille accompagne l’ami de Christian pour une toute première fois. Nouvellement arrivée dans le groupe, Catherine veut la mettre à l’aise et l’entretient toute la soirée. Le lendemain, Catherine constate que cette dernière a contacté sur Face Book tous les gars présents à la soirée mais aucune des filles, ce sur quoi elle commente : « Moi, par respect, j’irais jamais chercher un gars et pas la fille quand je les connais les deux. Cette fille-là elle est vraiment mal intentionnée ! C’est **pas une amie**. Elle **fait pas partie de mes valeurs**. Fait que **j’en ai parlé**. Ça **j’en ai parlé** à Christian. » Malgré tout, Catherine assure avoir « une confiance absolue » en Christian et n’a aucun doute sur le fait qu’il lui est fidèle.

Catherine estime que si elle se trouve avec un partenaire amoureux en qui elle peut avoir confiance, c’est qu’elle a « l’œil pour les bons gars » et a su « s’entourer de gens qui ont **des valeurs semblables** » référant ici aux valeurs qui lui ont été transmises par sa famille. D’ailleurs, elle soutient que « ses [*mes*] sœurs, j’en ai une qui n’est pas mariée, mais elles sont toutes avec des bons gars. » Elle évoque ici une discussion avec sa mère : « Elle **disait** : ‘Je suis fière de mes filles, parce que ça a jamais été des courailleuses et elles sont toutes avec des bons gars qui ont des **valeurs semblables aux nôtres**.’ » Catherine indique qu’elle et Christian sont « entourés de gens qui leur [*nous*] ressemblent » et en qui elle « croit en leur couple. » Par contre, au niveau des relations amoureuses en général, lorsqu’elle observe les gens à l’extérieur de son cercle, elle « trouve qu’il y a vraiment un problème de valeurs, les gens ne font plus d’efforts et les valeurs ne sont plus là. » Par effort, Catherine entend la volonté des gens à s’engager dans des relations amoureuses de long-terme avec l’investissement de soi qu’elles commandent.

Si Catherine dit observer beaucoup d'instabilité et de superficialité dans la société contemporaine au niveau des relations amoureuses, de son côté l'engagement amoureux ne lui a « jamais fait peur », ce sur quoi elle relativise : « À part peut-être dans la situation au début avec Christian parce que ça touchait plus que sa [ma] vie amoureuse. » Au contraire, l'engagement amoureux à long-terme fait partie intégrante de son système de valeurs. De surcroît, il lui a toujours été fondamental d'officialiser cet engagement à travers l'institution du mariage et de le perpétuer en fondant une famille : « Ça a toujours **fait partie de mes valeurs** de me marier, d'avoir des enfants. » D'ailleurs, lorsqu'après six ans de relation avec Christian ce dernier ne l'a toujours pas demandée en fiançailles, Catherine est découragée et considère même lui poser un ultimatum. Elle se confie alors à sa belle mère : « À ce moment là, j'avais vraiment développé une belle relation avec ma belle-mère. Et **j'en avais parlé** à ma belle-mère. **J'avais même parlé** à ma belle-mère que ça allait passer ou ça cassait. » C'est avec l'intention d'avoir une discussion à ce sujet que Catherine part pour un voyage d'une semaine à Las Vegas avec Christian à l'occasion de leur sixième anniversaire de relation amoureuse. La veille de la date officielle de leur anniversaire de couple, lors d'un souper au restaurant, Catherine amorce la discussion. Mais il s'avère qu'une fois dans le vif de l'action, qu'elle lui tient l'argumentaire inverse : « La **discussion** que j'ai eu avec lui ça a été tout à fait le contraire ! Je lui ai **dit** que ça ne me dérangeait pas ! Je lui ai **dit** que ça ne me dérangeait pas ! » Il est à noter ici que Catherine répète deux fois cette même phrase dans l'entretien, un peu comme si, à travers cet exercice de mise en récit de sa vie amoureuse, elle réalisait soudainement et à son propre étonnement s'être contredite dans ses intentions et avoir mis en jeu ses valeurs. Elle renchérit : « Quand je suis arrivée avec ça, les deux bras lui ont tombé ! » Aussi, une fois de retour dans leur chambre, à sa grande surprise, Christian sort une petite boîte et la lui tend. Catherine a « peur de l'ouvrir » pensant : « C'est peut-être des boucles d'oreilles. » « Mais il s'est mis à pleurer, fait que là j'ai su que c'était ça. » Catherine explique qu'une fois de plus, sans le vouloir, elle a détourné les plans de Christian. Elle se remémore avec un brin d'humour : « Lui son plan c'était la soirée de notre anniversaire de faire sa demande. Un peu comme l'histoire de Québec qu'il voulait m'embrasser sur le pont. Fait que je l'ai cassé encore une fois ! » Leur mariage a lieu l'été suivant, soit un an plus tard.

Catherine apprendra plus tard que Christian avait eu l'intention de faire sa demande un an plus tôt à leur cinquième anniversaire de relation amoureuse au cours de leur premier voyage en Europe. Seulement, avant leur départ, Christian avait eu droit à un déluge de commentaires de la part de ses amis et de ses proches. Les hypothèses et potins allaient bon train : « Tout le monde nous disait : 'Aye vous aller vous fiancer ! » La pression sociale était telle que selon Catherine, Christian « avait l'intention de le faire, mais ça l'a tellement cassé que tout le monde lui **dise** puis qu'ils m'en **parlent** à moi que non, il ne l'a pas fait cette fois-là. »

Au moment du dernier entretien, Catherine en est à sa dixième année de relation avec Christian. Se prononçant sur l'avenir de sa relation elle lance : « L'avenir je ne peux pas le savoir ! C'est un jeu de dés l'amour dans le sens qu'on évolue dans une relation. Je crois au moment présent. Au moment présent-là. Aujourd'hui, en ce moment, ça va bien je suis amoureuse. Demain... Je ne pense pas à demain. C'est là, là. Non, je ne pense pas qu'on va venir un jour à se séparer. Mais ça ne me tente pas de penser à ça non plus. » Fait étonnant, cette volonté de demeurer ancrée dans le moment présent laisse présager que Catherine conçoit sa relation à l'image de relation pure tel que définie par Giddens, et ce, malgré qu'elle adhère à un système de valeurs fondamentalement traditionnelles. Quant à sa conception de l'amour, faisant écho à sa résolution de demeurer fixée dans le moment présent sans anticiper trop loin dans le futur et sans entrevoir de difficultés, Catherine déclare : « L'amour pour moi c'est sensé être facile. C'est sensé être léger. C'est simple. C'est supposé d'être simple. C'est pas supposé être compliqué l'amour. Je pense que quand ça devient compliqué, non, c'est plus de l'amour. C'est simple. Comme ça : simple et court ! » Bien qu'elle ne veuille pas se projeter trop loin dans le futur, Catherine admet pourtant avoir une représentation de son avenir avec Christian : « C'est sûr que je me vois avec une famille. C'est sûr que je me projette moi avec lui avec des enfants. C'est sûr que mon idéal c'est qu'on ait des enfants. » Cet idéal qu'entretient Catherine atteste de l'importance qu'elle accorde aux liens familiaux et à une certaine reproduction du système de valeurs transmis par sa famille. En l'occurrence, cela constitue une des principales trames de fonds de son récit. Concernant la place occupée par Christian dans sa vie, Catherine, à travers l'exercice de réflexivité que commande la narration de soi, concède que : « En ce moment, mon point d'ancrage, quand tu regardes ma vie, tout est

un peu axé vers lui. » Seulement, elle ajoute une précision qui, en définitive, livre l'intrigue de son récit : « Mais **j'ai confiance en moi**. Je me dis que si jamais il arrivait quelque chose, je sais que je suis capable de me débrouiller. Je vais être capable de gagner ma vie moi-même. » Elle conclut en révélant : « C'est qui Catherine ? Ça partait d'une petite fille très solitaire, très gênée, effacée un peu qui est devenue une personne qui me surprend aujourd'hui encore. Puis, j'ai l'impression qu'aujourd'hui me voilà ! **J'ai pris confiance en moi**. Je pourrais dire que mon chum, il m'a beaucoup aidée dans tout ça. **De me donner cette confiance**. Il m'a permis beaucoup de... Toutes les choses qui venaient me chercher, genre l'école c'était quelque chose qu'il fallait que je fasse. Ça m'a donné **de la confiance en moi**. » Ainsi, l'édification d'une confiance en soi et en conséquence, l'émergence d'une capacité à se fier à son propre jugement sont des enjeux fondamentaux dans l'évolution de la trajectoire de vie et la construction de l'identité de soi chez Catherine. Il en est de même pour sa capacité à ancrer sa vie d'adulte dans le système de valeurs dont elle a hérité de sa famille et dont elle a cherché, tout au long de son parcours de vie, à reproduire les pratiques sociales y étant associées telles que le mariage et la fondation d'une famille.

Analyse structurale du récit de Catherine

La structure élémentaire de signification des événements du récit de Catherine repose sur le système d'opposition entre les verbes « **dire** » et « **parler** » auquel s'ajoute « **écrire**. » Au cours de sa narration, Catherine introduit les événements en rapportant d'abord ce qu'elle ou les acteurs de son récit « **disent** » ou « **se disent** », ce dont ils « **parlent** » ou ce qu'ils « **écrivent** » (voir tableau 4.23).

Tableau 4.23 - Structure de signification des événements – Catherine

Terme A	Terme A'	Terme A''	Catégorie
« dire »	« parler »	« écrire »	<i>Conformité au système de valeur</i>

Le choix que Catherine fait parmi ces trois termes est étroitement lié à la trame de fond de son récit, à savoir le respect ou la reproduction des pratiques sociales issues du système de valeurs hérité de sa famille. Lorsque les événements et les situations qu'elle décrit s'inscrivent dans le cours normal des choses et respectent l'ordre établi par ce système de valeurs, Catherine entame sa narration en termes de ce qui est « **dit** ». Tel est le cas quand elle évoque une discussion avec sa mère où cette dernière constate avec recul qu'elle a réussi à transmettre les valeurs familiales à ses filles. À cet effet, Catherine raconte : « j'ai eu cette discussion avec ma mère, elle **disait** : 'je suis fière de mes filles... elles sont toutes avec des bons gars qui ont des valeurs semblables à les nôtres.' » De la même façon, lorsque la mère de Catherine constate à quel point sa fille est dévastée après avoir annoncé à Christian qu'elle mettait leur relation en veilleuse, elle se prononce sur la situation, chose qu'elle fait rarement tel que Catherine le rapporte : « Puis là, ma mère qui **ne me dit jamais rien**, qui **ne m'a jamais rien dit** sur Cédrik, **elle dit** : 'J'ai un bon feeling avec ce gars-là, je pense que tu devrais lui laisser une chance.' Puis que ma mère **me dise** ça de Christian... ..je l'ai pris comme un conseil important de ma mère. » Ici la mère de Catherine perçoit que Christian est un bon parti pour sa fille, qu'il est compatible avec son système de valeurs et Catherine emploie le verbe « **dire** » pour rendre compte de ses propos. « **Dire** » rend également compte du cours normal des choses lorsque Catherine avance : « Christian ça arrivait qu'il venait au bureau *in and out*, puis il venait **me dire** allo. Il venait **me dire** bonjour... »

À contrario, le recours au verbe « **parler** » réfère à des situations ou des événements qui chambardent ou enfreignent l'ordre établi par le système de valeurs de Catherine. Par exemple, dans les premiers temps de sa relation avec Cédrik, alors que Catherine découche de plus en plus souvent de la maison familiale et dort chez son amoureux, elle enfreint le système de valeurs familial selon lequel les relations sexuelles avant le mariage ou du moins avant l'âge adulte, ne sont pas bien vues. Aussi, lorsque sa mère enquête à ce sujet et demande à Catherine où elle a dormi, celle-ci lance : « Je lui ai pas menti et je lui ai **parlé** : 'bien j'étais chez mon chum.' »

Pour Catherine, « **parler** » est également nécessaire dans des situations et lors d'événements à caractère litigieux, instable ou problématique qui appellent à une

intervention et un dénouement afin de rétablir l'ordre des choses. Par exemple, dans les tous premiers temps où Christian la courtise, il est impliqué dans une autre relation amoureuse. Il s'agit d'une situation conflictuelle au sujet de laquelle Catherine commente : « Au début, il ne m'en avait pas **parlé**... Puis **il m'en parlait**. » Concernant le conflit qui l'oppose à sa patronne, Catherine mentionne : « J'en **ai parlé** avec Christian. Puis un moment donné, j'imagine qu'il a dû en **parler** avec ses parents. » Pareillement, alors que Catherine désespère parce que Christian ne l'a toujours pas demandée en mariage après six ans de relation et considère lui donner un ultimatum, elle raconte : « Et **j'en avais parlé** à ma belle-mère. **J'avais même parlé** à ma belle-mère que ça allait passer ou ça cassait. » Notons aussi que pour Catherine, « **parler** » commande un effort et une certaine prise de risque à travers l'ouverture de soi à l'autre. Ainsi, on se rappelle qu'à propos de la dynamique caractérisant certains de ses échanges avec Cédrik, Catherine soulignait : « J'ai toujours eu un peu de difficulté à **parler** de moi, de mes émotions. Puis quand j'arrivais à prendre mon courage à deux mains et **parler** de quelque chose qui me blessait, il finissait par mettre la situation que j'étais conne de penser de même. Déjà que ça me prenait tout pour que je réussisse enfin à en parler ! » En ce sens « **parler** », avec l'adversité que cela peut susciter, s'inscrit préférablement dans le cadre de relations de confiance.

Finalement, Catherine mobilise le terme « **écrire** » pour introduire des événements ou des situations dont le caractère lui semble encore plus compromettant et dont l'enjeu est tel que « **parler** » ne suffit plus et « **écrire** » lui paraît être alors la seule issue à leur résolution. Selon cette logique, elle rapportera que pendant le conflit avec sa patronne, celle-ci lui « avait même **écrit** une lettre avec des points » faisant état des doléances qu'elle avait à son égard. Dans la même logique, au moment où elle veut mettre fin à sa relation avec Christian, Catherine se souvient qu'aux termes de leur discussion : « Avant que je sorte de l'auto, il a **écrit** un petit message, l'a plié en mille morceaux et l'a mis dans ma main », petit papier qui renfermait un message lourd de sens : « C'était **écrit** : 'je t'aime.' »

Finalement, il est intéressant d'observer que pour Catherine « **ne pas dire** » permet d'éviter de déclencher des événements et des situations qui s'avèreraient inconfortables,

risqueraient de chambarder l'ordre établi ou encore de provoquer un revirement abrupte dans sa trajectoire de vie ou celle des autres, et en conséquence, se solderaient en l'obligation de « **parler** ». Par exemple, elle justifie le fait que ses parents ne se soient pas prononcés sur sa relation avec Cédrik et n'aient pas partagé leurs réticences à son sujet par : « Ils **ne m'ont pas dit** parce que j'étais en amour. » Comme elle l'explique elle-même, « **dire** » ces choses l'aurait forcée à « probablement » mettre « fin à cette relation plus vite. » De la même façon, lorsque Christian l'invite à luncher à plusieurs reprises, il évite de lui mentionner qu'il est impliqué dans une relation amoureuse : « Il avait une blonde. Au début **il ne me l'avait pas dit**. » En effet, Christian présumait sans doute que sachant cela, Catherine ferait volte face à leur flirt, écartant d'emblée la possibilité qu'émerge entre eux une relation amoureuse. Aussi valait-il mieux « **ne pas dire** » pour éviter ce renversement prématuré.

Je place la dichotomie opposant le verbe « **dire** » à d'une part « **parler** » et d'autre part « **écrire** » sous la catégorie *conformité au système de valeurs* définissant la relation de conjonction qui lui donne sens.

Catherine catégorise les actants de son récit selon qu'ils appartiennent à sa famille, à son réseau d'amis proches ou, à tout le moins, qu'ils proviennent de son milieu d'origine. Elle retient alors les termes « **sœur** », « **mère** » et « **réseau d'amis** » pour les décrire. Par opposition, elle confine sans distinction les autres actants de son récit dans une catégorie d'individus qui lui sont inconnus et au sujet desquels elle « **n'a pas de référence** ». Elle les positionne alors en ayant recours aux expressions « **ne pas connaître** » et « **aucune référence** » (voir tableau 4.24).

Tableau 4.24 - Structure de signification des actants – Catherine

Terme A	Terme A'	Catégorie
« sœur » / « mère » / « père » /« réseaux amis »	« ne pas connaître » / « ne pas avoir de référence »	<i>Origines et système d'appartenance</i>

Catherine valorise et s'investit surtout auprès des individus avec lesquels elle a des liens familiaux et cherche à s'y cantonner. En fait, les liens familiaux prennent une telle importance dans son système de valeurs que Catherine ira même jusqu'à établir une équivalence entre le statut fraternel et le statut d'ami proche, comme si elle cherchait à légitimer qu'elle puisse accorder une importance et une estime égales à certaines personnes dans sa vie, que celles-ci fassent partie ou non de sa famille. Ainsi, elle insiste sur le fait que « **mes amis** c'est beaucoup **ma famille**, c'est **mes sœurs**, c'est **mes cousines**. » Cette équivalence est encore plus flagrante lorsqu'elle déclare : « **ma sœur** Marie c'est comme ma meilleure **amie** » tout comme à l'inverse, évoquant sa grande amie : « Lili c'est comme **ma sœur**, je l'aime comme **ma sœur**. » Les individus provenant du milieu d'origine de Catherine sont éligibles à entrer dans cette catégorie. C'est le cas de Carl et de Cédrik, ses deux premiers amoureux, à propos desquels Catherine insiste sur le fait qu'ils allaient à la même école primaire qu'elle.

Par contre, ce n'est pas le cas de Christian. Non seulement ce dernier ne fait pas parti du réseau d'amis de Catherine, il n'est pas issu du même milieu. Catherine « **ne le connaît pas** » et « **n'a pas** vraiment **de référence** que oui, c'est un bon gars. » Elle posera : « **Je n'ai jamais connu** quelqu'un qui est déjà sorti avec. **Je ne connais personne qui le connaît** » et qu'elle « **n'a aucune référence** à savoir son passé. » Catherine n'arrive pas à situer Christian dans son système de valeurs. Cela suscite beaucoup de méfiance et d'inquiétude chez elle et l'amène à poser des conjectures à son sujet : « C'est un bon gars ? C'est un trou de cul ? » À noter ici que concernant les individus qu'elle ne connaît pas, Catherine est plutôt dichotomique quand aux hypothèses qu'elle émet à leur sujet. En effet, elle les range soit du côté des « bonnes personnes », soit du côté des « trous de cul » et des « crosseurs ». Finalement, il est manifeste de constater que les individus qui par concours de circonstances sont appelés à être définis comme appartenant à la catégorie de sa famille, ne sont pas automatiquement considérés de la sorte si Catherine ne les connaît pas n'a pas de référence à leur sujet. C'est le cas de la mère de Christian au début de leur relation amoureuse dont Catherine dira : « **Je ne la connaissais pas**, c'était pas ma belle mère tant que ça. »

La dyade opposant les termes « **sœur** », « **mère** » et « **ami** » aux expressions « **ne pas connaître** » et « **ne pas avoir de référence** » s’ancre dans la catégorie *origine et système d’appartenance* qui les unit.

Ici, l’homologie entre la structure élémentaire de signification des actants et celle des évènements du récit de Catherine est transparente et sa logique suit celle qui en caractérise la trame de fonds, à savoir la reproduction des pratiques sociales héritées du système de valeurs de sa famille (voir tableau 4.25). Ainsi, « **dire** » renvoie à la narration d’évènements qui respectent l’ordre établi tout comme les actants catégorisés de « **sœur** », de « **mère** » ou d’« **ami** » font partie intégrante du système de valeurs auquel Catherine adhère. « **Parler** » réfère à des situations qui compromettent l’ordre établi au même titre que les individus que Catherine dit « **ne pas connaître** » ou au sujet desquels elle n’a « **ne pas avoir de référence** » ne trouvent pas leur place dans ce système de valeurs ou sont susceptibles d’en chambarder pratiques sociales correspondantes. Aussi, tout comme les évènements introduits par le terme « **parler** », pour Catherine, accepter dans sa vie l’incursion d’individus qu’elle ne « **connait pas** » comporte des risques, comme elle le stipule lorsqu’elle décide de s’embarquer officiellement dans une relation amoureuse avec Christian: « C’est un guess... Je pense que ça vaut la peine de prendre le risque. »

Tableau 4.25 – Homologie évènement/actants – Catherine

Niveau d’analyse	Terme A	Terme A’	Terme A’’	Catégorie
Évènement	« dire »	« parler »	« écrire »	<i>Conformité au système de valeur</i>
Actant	« sœur » / « mère » / « père » / « réseaux ami »	« ne pas connaître » / « ne pas avoir de référence »		<i>Origines et système d’appartenance</i>

J’ai repéré deux systèmes d’opposition qui rendent compte de la structure de signification des arguments du récit de Catherine. Ainsi, dans un premier temps, Catherine qualifie les évènements et les actants par la dyade qui oppose les expressions « **faire partie de mes**

valeurs » et « **c'est correct** » (voir tableau 4.26). En accord avec la trame de fonds de son récit, Catherine identifie explicitement quels sont les événements et les actants de son récit qui respectent le système de valeurs hérité de sa famille et contribuent à la reproduction des pratiques sociales y étant associé. Par exemple, elle approuve l'initiative que prend Christian de renouer sa relation avec son père lors de voyages de chasse et de pêche : « Je trouve ça merveilleux parce que c'est un beau moment père-fils. J'en encourage **les liens familiaux**. Ça fait partie de **mes valeurs**. » Au cours de son récit, elle se prononce aussi sur l'impératif qu'elle éprouve d'officialiser sa relation amoureuse avec Christian à travers le mariage et de fonder une famille avec lui : « **ça a toujours fait partie de mes valeurs** de me marier, d'avoir des enfants. » De même, elle qualifie son réseau d'amis proches en commentant qu'elle a su « s'entourer de gens qui ont **des valeurs semblables**. » À l'inverse, concernant cette fille qui flirt Christian lors d'un souper au restaurant et qui courtise tous les gars présents lors d'un party d'amis de couples, Catherine déclare : « elle, elle **fait pas partie de mes valeurs**. »

Par ailleurs, quand certains événements et situations de son parcours de vie s'éloignent de ce système de valeurs, voire y contreviennent, Catherine tente de justifier ces écarts en disant « **c'est correct** », cherchant ainsi à légitimer que ce puisse être acceptable qu'il en soit de la sorte. Par exemple, lorsqu'elle couche chez Cédrik sur une base régulière et enfreint implicitement les valeurs de sa mère, elle justifie : « je suis à l'âge que... **c'est correct**. » De la même façon, quand Christian l'invite à souper en dépit du fait qu'il soit impliqué dans une relation amoureuse, elle expliquera : « le fait qu'on était avec d'autre monde, **c'était correct**. » Elle posera également ce jugement concernant son escapade à l'hôtel lors du congrès de Christian alors qu'elle dort avec lui dans le même lit malgré qu'ils ne soient pas encore officiellement en relation amoureuse : « Puis il a été super **correct**. On a dormi ensemble. Juste collés. Pas de bisou, rien. » Aussi, si Christian l'amène au party de clôture du congrès bien qu'elle n'y soit pas invitée, elle disculpe cette incartade en précisant : « il m'amène au party... mais je suis arrivée là juste à la fin, **c'était bien correct**. »

Tableau 4.26 - Structure de signification des arguments – Catherine

Terme A	Terme A'	Catégorie
« faire partie des valeurs »	« c'est correct »	<i>Bien-fondé</i>

Dans un deuxième temps, Catherine positionne les événements et les actants de son récit en ce qu'ils la forcent à « **se remettre en question** » ou à en ce qu'ils l'incitent à « **avoir confiance en soi** » ce qui en définitive, révèle l'intrigue de son récit (voir tableau 4.27). Les situations et les actants auxquels fait face Catherine qui ne sont pas alignés sur le système de valeurs hérité de sa famille ou encore viennent le bouleverser, la portent à « **se remettre en question.** » De la même façon, Catherine « **se remet en question** » quand certaines situations débordent du cadre de référence que représente pour elle ce système de valeurs et qu'en y puisant à la recherche d'explications, elle n'y trouve pas la clé pour les interpréter et en faire sens ou pour évaluer les actants qui en sont les protagonistes. Catherine doute alors de sa capacité à poser un jugement éclairé, juste, équitable et arrimé sur un entendement objectif de l'état des choses à propos de ces événements et des actants. C'est le cas lorsqu'à son grand étonnement, elle passe des moments agréables avec Carolane qui pourtant s'avère plus souvent qu'autrement « très méchante ». Catherine argumente : « **Je me remets en question** sur ce que je pense d'elle. » Selon cette même logique, au cours de sa relation avec Cédrik, à quelque reprise Catherine a l'intuition que sa relation n'a pas d'avenir et qu'elle ne compte pas reproduire avec lui l'institution du mariage en ligne avec le système de valeurs familiales, ce qui la conduit à se « **remette en question.** » De la même façon, au début de ses fréquentations avec Christian, n'ayant pas de référence à son sujet et craignant de mettre en jeu son emploi advenant une brouille dans leur relation, Catherine déclare : « je pensais à mon travail et **je me remettais toute en question.** »

Toutefois, à terme Catherine vient à accepter d'être parfois contrainte à devoir se faire sa propre idée sans aucune autre référence que son propre jugement. C'est alors qu'entre en jeu la confiance en soi qui lui permet à juste titre d'asseoir sa vision des événements qu'elle traverse et des individus qui l'entourent sur son propre entendement plutôt que de s'en

remettre à un système de valeurs préétabli ou à ce que pensent les acteurs significatifs dans sa vie, qu'ils proviennent de son réseau d'amis très proches ou de sa famille. Or, Catherine dit avoir longtemps manqué de confiance en elle à travers son parcours de vie. C'est seulement à force d'expériences de vie et d'une meilleure connaissance de soi qu'elle gagne en maturité et qu'elle réussit éventuellement à forger cette confiance en soi. À cet effet, il est révélateur que ce n'est que vers la fin de son récit que Catherine mobilise l'expression « **avoir confiance en soi** » pour caractériser la façon dont elle se positionne face aux événements auxquels elle est confrontée et par rapport à ce qu'elle pense des individus qu'elle côtoie. Forte de cette confiance, elle fait preuve d'affirmation de soi. Ainsi, Catherine évoque pour la première fois la notion de confiance en soi et de n'avoir recours qu'à son propre jugement au moment où elle décide officiellement de s'engager dans sa relation amoureuse avec Christian malgré qu'elle n'ait aucune référence à son sujet. Bien qu'elle n'ait pas recours spécifiquement à l'expression « **avoir confiance en soi** » elle emploie un énoncé évoquant la même idée à savoir : « je suis partie de ma propre opinion. » Elle reprend ce thème lorsqu'elle est appelée à la fin de son récit à se prononcer sur l'avenir de sa relation avec Christian. Bien qu'elle se projette à long-terme dans sa relation et dit vouloir reproduire avec Christian l'institution fondamentale à son système de valeurs qu'est la famille, dans l'éventualité d'une rupture de sa relation elle déclare : « **Mais j'ai confiance en moi.** Je me dis que si jamais il arrivait quelque chose, je sais que je suis capable de me débrouiller. » C'est d'ailleurs sur cette notion de confiance en soi que Catherine conclut son récit en posant un regard sur la personne qu'elle est devenue : « Puis j'ai l'impression qu'aujourd'hui me voilà ! **J'ai pris confiance en moi.** »

Le premier système d'opposition caractérisant les arguments du récit de Catherine trouve son entendement dans la relation de conjonction bien-fondé alors que le deuxième système d'opposition caractérisant ces arguments le trouve dans la catégorie *maturité et affirmation de soi* qui décrit la relation de conjonction qui les rassemble.

Tableau 4.27 - Structure de signification des arguments – Catherine

Terme A	Terme A'	Catégorie
« avoir confiance en soi »	« se remettre en question »	<i>Maturité et affirmation de soi</i>

L'homologie structurale entre les arguments, les actants et les événements du récit de Catherine est évidente (voir tableau 4.28). Les expressions « **faire partie des valeurs** » et « **avoir confiance en soi** » qui caractérisent les arguments trouvent écho dans le respect du système de valeurs et la reproduction des pratiques sociales que sous-tendent le terme « **dire** » propre aux événements, et les termes « **sœur** », « **mère** » et « **réseau d'ami** » propres aux arguments. De la même façon, il y a homologie structurale entre les expressions « **c'est correct** » et « **se remettre en question** » et d'une part les termes « **parler** » et « **écrire** » et d'autre part les expressions « **ne pas connaître** » et « **ne pas avoir de référence** » en ce qu'ils renvoient tous à des conjonctures où l'ordre établi par le système de valeur de Catherine est mis à l'épreuve.

Tableau 4.28 – Homologie événement/actant/argument – Catherine

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« dire »	« parler »	<i>Conformité au système de valeur et traditions</i>
Actant	« sœur » / « mère » / « père » / « réseaux ami »	« ne pas connaître » / « ne pas avoir de référence »	<i>Origines et système d'appartenance</i>
Argument	« faire partie des valeurs »	« c'est correct »	<i>Bien-fondé</i>
Argument	« avoir confiance en soi »	« se remettre en question »	<i>Maturité et affirmation de soi</i>

En terme de construction narrative de l'identité de soi, il est évident que Catherine avait déjà amorcé, sans doute implicitement, le travail de mise en intrigue de sa trajectoire de vie, son récit témoignant tout du long de l'exercice de réflexivité propre à la boucle herméneutique du processus de *Mimesis*.

À priori, il appert que c'est la composante de *mémeté* (Ricoeur, 1990) qui se démarque du récit de Catherine. De toute évidence, c'est avant tout dans la reproduction du même que Catherine se situe tout au long de sa trajectoire de vie, que ce soit à travers les habitudes ou les identifications acquises. En effet, Catherine a appris dès son plus jeune âge à reproduire les habitudes issues du système de valeurs fondamental au fonctionnement de sa famille. Elle a donc cumulé un bagage d'habitudes sédimentées qui a contribué à édifier l'ensemble des dispositions durables qui confèrent à son caractère une permanence à travers le temps (Ricoeur, 1990 : 146). De même, la trace que laisse l'*autre* sur l'identité de Catherine à travers les identifications acquises est patente. A-t-on besoin de réitérer l'influence qu'ont les individus qui jalonnent de près ou de loin le parcours de vie de Catherine ? La logique argumentaire de son récit tourne autour du fait que celle-ci s'identifie ou non à leurs valeurs et aux modèles de style de vie qu'ils projettent. Aussi, sans aucun doute, le passage de l'*altérité* a laissé une trace sur l'identité de Catherine à travers les identifications acquises (Ricoeur, 1990 : 140).

Qu'en est-il de la composante d'*ipséité* ? Certes, le changement identitaire est repérable chez Catherine, la façon dont elle conclut son récit en est la preuve irréfutable. Catherine s'étonne elle-même à quel point son parcours de vie l'a amené à évoluer et à devenir en partie une nouvelle personne : « C'est qui Catherine ? Ça partait d'une petite fille très solitaire, très gênée, effacée un peu qui est devenue une personne qui me surprend aujourd'hui encore. Puis j'ai l'impression qu'aujourd'hui me voilà ! **J'ai pris confiance en moi.** » Or la confiance en elle, un trait de caractère qu'elle ne possédait pas au départ mais qu'elle a acquis au fil du temps, est ce qui à juste titre lui permettra de défier le changement identitaire propre à l'*ipséité* à travers la parole tenue, la fidélité de l'individu à la promesse qu'il a donné (Ricoeur, 1990 : 148). À quelle promesse et à qui Catherine est-elle fidèle ? Il s'avère qu'elle est fidèle à elle-même. Tout simplement. De fait, cette confiance en elle lui permet d'évaluer les situations, les événements et de se positionner

face à l'*autre* sans avoir besoin de l'avis d'autrui ou de « **références** » pour reprendre le terme qu'elle emploie. Forte de cette capacité d'évaluation, Catherine peut tenir la promesse qu'elle s'est fait à elle-même, à savoir agir en respectant le système de valeurs qu'elle a hérité de sa famille et prendre des décisions qui contribueront à reproduire ce système dans le futur.

4.3.2 Christian

*Comme une pierre que l'on jette
Dans l'eau vive d'un ruisseau
Et qui laisse derrière elle
Des milliers de ronds dans l'eau
Au vent des quatre saisons
Tu fais tourner de ton nom
Tous les moulins de mon cœur*
Eddy Marnay (1969)

Présentation chronologique du récit de Christian

Christian grandit à Saint-Sauveur, centre de villégiature des Laurentides au nord de Montréal où il habite toujours avec son épouse Catherine. Le père de Christian est un entrepreneur pragmatique qui a bâti sa propre entreprise, plus précisément une entreprise pharmaceutique produisant des médicaments génériques. La mère de Christian travaille également dans l'entreprise. Christian a une sœur cadette qui pour sa part n'y est pas impliquée. Assurer la pérennité de l'entreprise familiale dans la lignée paternelle est un pilier du système de valeurs de Christian. Il s'agit d'un des fils conducteur de sa construction identitaire : « J'ai toujours eu l'intention ferme de reprendre la relève de mon père et de lui montrer ce que j'étais capable de faire. »

Christian complète son école primaire et secondaire dans une institution privée des Laurentides. Il choisit par ailleurs de poursuivre ses études dans un Cégep de Montréal tout en continuant à habiter à la maison familiale de Saint-Sauveur. Christian partage sa vie sociale entre ses nouveaux amis du Cégep et ses « amis de fin de semaine » qu'il a connus au cours de son secondaire, essentiellement tous de la région des Laurentides. Alors que Christian est en secondaire 5, pendant un souper avec un groupe d'amis après une journée de ski il repère Christelle qui deviendra sa première copine. De dire

Christian : « Elle faisait un peu un petit show. Ses parents avaient bien de l'argent puis ça paraissait. » Christian ne manque pas de l'agacer à cet égard : « J'ai passé la soirée à l'écoeurer. J'ai tendance à pas nécessairement rire du monde, mais à niaiser. » Les deux se croisent à nouveau peu de temps après dans un party chez une amie commune. Christelle, qui a alors un copain, passe néanmoins la soirée à parler avec Christian. Le lendemain, ils se retrouvent en après-midi chez Christelle pour faire de la motoneige avec un groupe d'amis. Christelle fait fief de la présence de son copain. Christian se rappelle : « Je suis arrivé chez eux puis son chum était là. Elle l'a laissé dans le chalet et elle est allée faire du ski-doo avec moi. » Ce soir-là Christelle improvise un party chez elle. Elle ignore son copain toute la soirée au profit de Christian. À la fin de la soirée le dit copain quitte et Christian reste avec Christelle : « C'est de même que ça a **commencé**. » Christian a alors 18 ans et Christelle en a 17. Les parents de celle-ci demeurent également dans les Laurentides mais détiennent plusieurs immeubles à logement à Montréal où Christelle a pied à terre durant la semaine puisqu'elle étudie dans un collège privé de Montréal. Christian est très impliqué dans sa vie de couple. Pendant la semaine il cohabite avec Christelle à Montréal à son appartement, ce qui lui convient d'autant plus qu'il est aux études au Cégep à Montréal. Les fins de semaines le couple se retrouve dans les Laurentides alternant leurs séjours dans leur famille respective. Christian partage l'essentiel de ses loisirs avec Christelle. Il affirme « avoir eu **bien du fun**. » Il mentionne que Christelle était particulièrement convoitée de la gente masculine : « J'avais comme quatre-cinq de mes chums qui étaient accro un peu sur elle. » Cet enjeu de convoitise que Christian perçoit de la part de son entourage envers lui ou envers sa situation reviendra souvent à travers son récit.

Cette première relation amoureuse dure deux ans et vient éventuellement à s'effriter. Christelle semble être de moins en moins bien dans sa peau et cela interfère dans la relation. Christian explique : « Elle a pris 35 livres pendant que je sortais avec. **Sérieusement**, je ne sais pas ce qui s'est passé exactement, elle a **commencé** à engraisser en malade mental ! Elle avait peut-être des petits problèmes de boulimie. » Bien qu'il concède avoir trouvé Christelle « peut-être un peu moins attirante » il précise : « Ce n'est pas nécessairement ça qui m'a turné off tant que ça. » De fait, c'est plutôt l'attitude obsessive de Christelle qui devient un irritant et une source de tension dans le couple.

Christian devient exaspéré de devoir continuellement gérer cette préoccupation : « Elle a paniqué avec ça. Elle parlait rien que de ça. **Honnêtement**, vraiment, j'avais d'autres choses à faire que ça ! » à un point tel qu'il décide promptement de mettre fin à la relation. À cet égard il souligne : « Je suis assez drastique. Je m'assoie avec la fille, on close ça straight et je ne reviens plus » et ajoute à propos de Christelle : « Elle avait un problème de confiance en elle. » Ce thème de la confiance en soi reviendra d'ailleurs plus loin dans le récit de Christian. Christelle tente de relancer la relation mais Christian ne revient pas sur sa décision bien qu'il lui aurait été facile de profiter de la vulnérabilité de Christelle. Christian insiste sur le fait que : « Une affaire que je suis quand même fier de ça, j'ai jamais niaisé dans la même gang. J'ai jamais recouché avec une de mes ex, jamais. J'ai plein d'amis qui sont spécialistes dans le domaine. Moi je trouve que c'est **un paquet de troubles**. »

Suite à cela, Christian a une très brève relation de quelques semaines avec la cousine d'un ami question de faciliter sa première rupture amoureuse : « Premier amour, tu sais que tu vas te **ramasser** tout seul, j'avais un petit peu peur de cette période-là. » Il fait valoir que ce bref épisode amoureux est de l'ordre d'un réconfort mutuel puisque la demoiselle « s'était **ramassée** toute seule elle aussi. »

En parallèle Christian poursuit ses études aux Cégep seulement son parcours est ponctué de nombreuses méandres. Entre autres il change à trois reprises d'institutions. À travers cela il travaille dans l'entreprise familiale tous les étés et à temps partiel durant l'année scolaire. Au sujet de ses études Christian concède : « Je me suis **ramassé** à prendre un peu de back-log. Puis je me suis **ramassé** j'étais quand même assez vieux. » En bout de ligne un ami l'informe que malgré qu'il n'ait pas officiellement terminé son Cégep, il est éligible à « **commencer** un Certificat avec expérience de travail » en gestion à HEC Montréal, plan pour lequel il finit par opter. Tout ce va et vient l'amène à nouer de nouvelles amitiés et à rencontrer Cynthia sa deuxième amoureuse, une fille également de Saint-Sauveur. Leur relation démarre rapidement, Christian n'a pas à flirter très longtemps puisque Cynthia est très entichée. Ici Christian remarque : « Christelle, il a quand même fallu que je **travaille** assez **fort** pour l'avoir. Quand je **travaille** vraiment **fort** j'ai tendance à tomber bien en amour. » Ce sur quoi il ajoute : « Quand c'est **trop**

facile... » laissant sous-entendre que l'entichement instantané et sans retenue de l'autre fait en sorte qu'il ne développe pas de sentiments amoureux aussi forts. Christian fera ce constat plusieurs fois au cours de son récit. Aussi il ajoute que : « À partir de là, toutes les blondes que j'ai eues, j'ai tous des amis qui ont ou bien couché avec ou sorti avec après. Je me suis fait faire le coup par tous mes amis. » Christian rappliquera également sur cet élément de trahison au cours de sa narration.

Au moment où débute cette deuxième relation, la mère de Christian, également impliquée dans l'entreprise familiale « **commence** à aller sur la route » à titre de représentante des ventes. Elle décide de louer un appartement au Sanctuaire, un luxueux complexe de condominiums à Montréal, question de réduire le temps passé à faire la navette entre Saint-Sauveur et Montréal vu les nombreux meetings et événements auxquels elle et son époux doivent assister. Cet appartement sert aussi de pied à terre pour Christian et sa sœur qui étudient à Montréal. Or selon Christian : « **Honnêtement**, en trois ans mes parents ont peut-être couché là 20 soirs. **En vérité** j'avais le gros setup. **Sérieusement**, j'ai adoré cette idée-là. » La sœur de Christian partage l'appartement mais est très discrète et Christian est essentiellement maître des lieux. Cynthia, qui demeure chez ses parents mais étudie à Montréal, vient rapidement à cohabiter dans l'appartement avec lui. Christian note que sa relation avec Cynthia est sans grand éclat : « C'était **facile**. Elle ne me faisait **pas de misère** » ce sur quoi il ajoute : « **Honnêtement, sérieusement**, je n'étais pas en amour plus qu'il ne faut. » Par contre, si sa relation est un peu terne, Christian profite profusément de son premier pied à terre officiel à Montréal. Il « **commence** à prendre gout à sortir » dans les clubs jet-set du centre ville. Ce n'est pas le cas de Cynthia : « Quand **j'ai commencé** à faire ça, elle, elle n'a pas suivi. » Christian avoue : « Quand **j'ai commencé** à sortir, je me suis rendu compte qu'il y avait du beau monde là rare ! » Rapidement lui et un ami viennent à mener une vie sociale très animée : soupers au resto, apéros, soirées festives font parti du quotidien. Les deux comparses fréquentent presque toujours le même resto et la même boîte de nuit et deviennent des habitués des lieux : « **On avait bien du fun**. On faisait le gros party. On avait une gang de filles après nous. J'ai jamais été un grand consommateur d'alcool mais c'est la seule fois dans ma vie où vraiment je peux dire que **j'avais du fun**. » Il est intéressant d'observer ici que malgré qu'il prenne la peine de spécifier « la seule fois dans ma vie », à travers la suite de son

récit Christian se rappellera à maintes reprises d'autres moments de sa vie où il « **a eu du fun.** »

Arrive pourtant un moment où Cynthia décide sciemment d'organiser une soirée pour son anniversaire au resto et à la boîte de nuit que fréquente Christian. Ce programme ne convient pas à Christian qui tient à garder Cynthia et sa vie de couple à l'écart de ce terrain qu'il considère strictement du ressort de son intimité personnelle. Il essaie d'en dissuader Cynthia mais en vain, la soirée a lieu et Christian est présent. Pendant le souper au resto les choses prennent soudainement une fâcheuse tournure. Cynthia entame une conversation animée avec ses amies et lance un long laïus au sujet d'aspects qu'elle trouve moches dans son quotidien avec Christian, conversation que Christian entend de loin : « Elle a **commencé** à déblatérer sur mon condo au Sanctuaire. Puis elle a **commencé** à dire que c'était de la marde, que tout le monde était vieux puis que c'était laid ! » Ce sur quoi il concède : « La **vérité** c'est que dans mon bloc la moyenne d'âge était de 72 ans... il y avait encore du gros tapis bien épais partout dans les corridors. Ça **commençait** un peu à être défraîchi. Mais mon condo pour mon condo, c'était quand même une très belle place. Elle habitait là avec moi et ça lui coûtait rien. » Christian irrité par ses propos perd patience et lui renvoie la pareille sur un ton incisif devant toutes ses amies. Cynthia rétorque de « façon plus arrogante. » Et vlan ceci déclenche la rupture : « On s'est laissé ce soir-là » de dire Christian. Le soir même les deux rentrent à l'appartement mais le lendemain Christian indique à Cynthia de « ramasser son stock » et de quitter. La rupture est drastique et sans retour. Christian mentionne qu'il était « dû pour autre chose » et réitère n'avoir « jamais vraiment été en amour. » Il déclare : « Honnêtement j'avais juste **pas d'intérêt**. C'était une opportunité qui se présentait à moi qui était **vraiment facile** puis je l'ai pris. **En vérité** j'aurais peut-être dû passer un mois avec, **avoir du fun** les deux puis fermer ça là. » Il clôt cet épisode en précisant : « Elle s'est pogné un de mes bons amis deux semaines après pour me faire chier » reprenant cet élément de trahison de la part de ses amis.

Christian se retrouve donc célibataire, mais ce statut n'est que passager. De fait, il commente à la blague : « J'avais tendance à me remettre **au travail** très rapidement » laissant sous-entendre de partir en conquête amoureuse. Entre autre, afin que la rupture

soit nette il change de groupe d'amis pour minimiser les chances de revoir Cynthia. Comme il retourne toutes les fins de semaine à Saint-Sauveur chez ses parents, il se met à fréquenter à nouveau « la gang d'amis » qu'il a « dans le nord. » Au cours d'une soirée dans un bar, il rencontre et placote avec Chanelle, une fille native des Laurentides : « Une fille de Sainte-Agathe, elle ne connaissait rien de la ville. Elle était allée à Montréal quatre cinq fois dans sa vie. Je vais dire les **vraies affaires** elle avait jamais rien vu vraiment de sa vie. » Suite à cette soirée, les deux poursuivent leurs échanges par messagerie instantanée et se revoient à quelques reprises. Christian amorce ses manœuvres de séduction mais en parallèle, un de ses amis en fait de même. De son dire: « Au début un de mes amis est sorti avec deux semaines. Il **travaillait** fort dans les bandes pour l'avoir. » À cet instant il renchérit : « Puis deuxième fois que ça m'arrive, quand j'ai laissé cette fille-là, avec qui tu penses qu'elle s'est **ramassée** ? Lui ! Quand je l'ai laissée, il a sauté sur elle. » Ici, Christian interrompt brièvement sa narration pour commenter à propos de l'entreprise familiale : « La business **commençait** à aller bien. Ça **commençait** à monter. On **commençait** à bien gagner notre vie. » Il rebondit finalement sur sa première sortie officielle avec Chanelle : « Je me suis dit, on va aller en ville, je vais l'amener au 737 » un bar très branché de l'heure. Chanelle est impressionnée mais leur relation ne démarre pas suite à cette soirée pour autant. Christian lance : « Là j'étais à cours de moyens pour essayer de trouver de quoi pour closer ce deal-là. » Or c'est le début de l'été et les parents de Christian viennent tout juste de mettre le bateau familial sur le lac pour la saison. Christian planifie une soirée romantique avec Chanelle avec un tour de bateau une fois la nuit tombée. Cette fois, ce stratagème est concluant : « On s'est embrassé sur le bateau et c'est de même que ça a **commencé**. »

La relation débute de manière passionnée. Christian révèle : « Moi j'étais bien accroché parce que j'ai **travaillé** pour l'avoir. Quand c'est **tough** on dirait que je m'acharne. Elle m'a **fait la vie dure** en sacrement. » La première année de leur relation est fusionnelle. Christian et Chanelle partagent l'essentiel de leurs activités. Christian affirme : « La **vérité** c'est qu'on **avait du fun** ensemble. J'étais en amour » ce qu'il justifie en réitérant : « Il y avait le fait que **ça avait été dur** » faisant référence au processus de séduction qu'il avait du mettre en branle pour conquérir Chanelle. Cette dernière qui débute l'université l'automne suivant cohabite sans tarder avec Christian à Montréal les jours de semaine.

Christian décrit Chanelle comme « **vraiment honnêtement** une belle fille. » Il ajoute sur un ton badin mais non sans une certaine fierté : « C'est moi qui avait le trophée dans toute, toute ma gang de chums. C'était moi le gagnant. Je voyais qu'il y avait bien du monde qui m'enviait », l'enjeu de la convoitise des ses amis refaisant surface. Or il s'avère qu'il n'y a pas que les amis de Christian qui remarquent Chanelle. Un soir alors qu'ils sortent d'un cinéma du centre-ville, Chanelle est repérée et abordée par le recruteur d'une agence de mannequin. Elle auditionne le lendemain et est embauchée immédiatement ce qui n'est pas sans effet sur son orgueil et son estime de soi. Christian affirme : « Elle a **commencé** à comprendre qu'elle paraissait vraiment bien. Elle a **commencé** à comprendre qu'elle pouvait avoir pas mal tout ce qu'elle voulait dans la vie. » À partir de ce moment la relation s'envenime. Christian explique : « C'est là que ça a **commencé** à un peu mal chier. » Le couple sort fréquemment dans les clubs et les restos et Chanelle s'attire systématiquement plusieurs admirateurs de la faune masculine, attention qu'elle ne repousse pas. Christian continue : « Ça a **commencé** à dérapier. Il y a un de mes chums qui courait après solide. Puis il a **commencé** à lui envoyer des emails. » Christian finit par se rendre compte de cette correspondance lorsque Chanelle laisse son compte courriel ouvert par inadvertance sur son ordinateur : « Je suis tombé là-dessus. J'ai **commencé** à lire ça... Ça a été peut-être la seule fois où **vraiment** je suis devenu **vraiment** jaloux. » Pour Christian c'est un double affront : un flirt à la dérobée de sa conjointe et à nouveau une trahison de la part d'un ami. Il appelle cet ami sur le champ et le mets au pied du mur. Si au départ ce dernier nie tout, rapidement il « **commence** à patiner. » Christian le menace de se pointer à son travail pour « lui mettre son poing sur la gueule » mais après lui avoir fait jurer que rien ne s'était passé avec Chanelle au-delà des courriels, il retient minimalement sa colère. Par contre, il déboule retrouver Chanelle qui est en visite chez ses parents. C'est l'engueulade et la querelle. Christian est hors de lui : « Il y avait la porte moustiquaire, j'ai swigné un coup de pied dedans. Je suis rentré dedans. Je criais en masse. J'ai dit tout ce que je pensais. Puis j'ai dit 'je ne veux plus rien savoir de toi, je ne veux plus jamais te revoir'. » Il commente : « Moi dix minutes plus avant j'étais en amour par-dessus la tête. » Les deux sont en pleurs, Chanelle supplie Christian de ne pas la laisser : « Je me suis **ramassé** avec le fait qu'elle ne me lâchait juste pas. » Christian abdique et

laisse une chance à Chanelle. Cependant, en rétrospective il note : « La **vérité** c'est que j'aurais du tirer la plogue là. »

Un autre incident se produit quelques mois plus tard lors d'une soirée avec un groupe d'amis dans un bar très fréquenté de Saint-Sauveur. Christian déteste danser dans les bars alors que Chanelle adore. Lors de ces soirées Christian adopte une attitude aucunement controlante : « Danse, je m'en fous. Je vais jaser avec mes chums, **pas de trouble**. » Mais à quelques reprises il surprend Chanelle dansant de façon très aguichante entourée de fans masculins. Bien que cela ne soit pas sans l'agacer, jusqu'à ce soir-là Christian s'est toujours contenu et n'a pas réagi. Seulement il finit par éclater : « J'ai pogné le gars, juste donné une petite poussée. J'ai ramassé tout le monde et j'ai dit 'on décolle. » Le groupe doit donc quitter subrepticement sous les commandes de Christian qui assure le transport. Le groupe d'amis a faim et Christian décide d'arrêter dans un fast-food. L'atmosphère est tendue. Christian passe au comptoir, commande et mange avec un ami sans se soucier des allers-venues de Chanelle. Au moment de quitter il se rend compte qu'elle n'est plus dans le resto. Il sort et celle-ci n'est nulle par autour. Le groupe quitte en voiture et rendu presque chez ses parents Christian finit par apercevoir Chanelle qui marche sur la route. Christian s'arrête, sort de la voiture et c'est à nouveau l'engueulade. Il veut rompre mais Chanelle s'agrippe encore. Il concède : « J'ai eu deux occasions pour m'en débarrasser. Puis je ne m'en suis pas débarrassé. » La rupture finale se produit peu de temps après : « Elle était vraiment devenue trop princesse que deux semaines après j'ai dis oublie ça, je ne veux plus rien savoir. » Christian termine ce chapitre en rapportant les paroles d'une amie proche de Chanelle à son sujet dont il a ouï-dire : « Elle lui a dit : '**Honnêtement**, le gars, c'est un vrai bon gars, tu vas te rendre compte qu'il te traitait bien'. » Il corrobore lui même par : « Puis **c'est vrai** de façon générale, je suis une super bonne personne. J'ai toujours été extrêmement populaire avec les amies de mes blondes. »

Christian ouvre alors une parenthèse dans son récit pour indiquer que durant sa relation avec Chanelle, ses parents ont presque divorcé. Il dit : « À cette époque-là mon père... trompait ma mère. Il a avoué à ma mère qu'il avait une maitresse. Au début ils avaient pensé un peu à se laisser... ..finalement ils ont décidé de rester ensemble. Finalement ma mère a décidé de le tromper pour le faire chier. » Il reste muet à savoir comment c'est

dénoué cette impasse et se contente de déclarer : « **La vérité** c'est que j'ai une belle famille dans le sens où mes parents sont encore ensemble aujourd'hui. Ça fait 38 ans. **Ils ont du fun.** » Christian souligne aussi que sa mère « **travaillait** » alors comme représentante des ventes pour l'entreprise familiale. C'est à partir de ce moment du récit que Christian commence à insister sur l'importance de la relation qu'il entretient avec son père et sur l'admiration et le respect qu'il éprouve pour lui : « Mon père c'est un gars qui a un secondaire deux. Il a commencé à livrer des médicaments dans une pharmacie avec un bicycle à pédales. Il a monté un business de 50 millions. Il y a du monde avec des PhD qui travaille pour lui. Je l'ai vu s'obstiner avec du monde, puis sérieusement il a tout le temps eu raison. » De même le rôle qu'il occupe dans l'entreprise familiale prendra de plus en plus d'importance dans son récit. Il certifie : « Je suis capable de **travailler très fort**. Mon père m'a fait faire tout, de l'entrepôt, à la production, au packaging, à la comptabilité, à l'entrée de données. Il m'a fait un bon training. »

Le récit amoureux de Christian reprend son cours quand celui-ci décrit comment il entrevoit son statut de célibataire suite à sa rupture avec Chanelle. Il pose un regard évaluatif sur ses deux premières relations amoureuses ce qui l'amène à revenir sur le thème de la confiance en soi : « Quand **j'ai commencé** à sortir avec Christelle, j'ai gagné un peu de confiance. J'ai eu Chanelle. J'ai été vraiment en amour. **Je me suis ramassé** que je me suis dit dans tout le monde que je connais c'est moi qui a scoré le plus gros. Je me suis dit après ça, **pas de trouble**, je vais être capable de me faire une autre blonde. » Il renchérit : « La drague pour la drague c'est pas compliqué. Je connais des gars qui sont laids comme des poux puis juste parce qu'ils ont une confiance en eux très élevée, ils sont capables de scorer. »

Christian ne fera pas état de la durée de son célibat. Plutôt il continuera en introduisant Chloé qu'un ami insiste à lui présenter en organisant délibérément un souper de couple : « Un de mes amis m'a dit : 'Chloé, elle n'arrête pas de parler de toi à ma blonde, elle veut qu'on aille souper les quatre ensemble'. » Bien que peu enthousiaste Christian finit par acquiescer. De ce souper se matérialise éventuellement une relation amoureuse entre Chloé et Christian, seulement ce dernier ne fera pas mention de l'évènement en marquant officiellement les débuts. Il dira plutôt : « C'était comme **trop facile** encore une

fois. Puis la vérité c'est que c'est une fille qui, elle n'avait pas une super grande confiance en elle. » La relation est sans grand émoi. Christian et Chloé sont tous les deux à l'université et cohabitent à l'appartement de Christian. Au-delà de cet état de fait, Christian est peu loquace et se borne à dire : « **On a commencé** à faire des voyages. On a fait une croisière avec des amis. **On avait du fun.** » Il finit par avouer : « Ça avait été quand même un **easy start**. C'était arrivé **facile** puis... Je sais pas j'étais pas en amour. »

Christian retrouve sa verve en changeant de topo pour décrire où en est rendue l'entreprise familiale : « À cette époque-là on **commençait** à vendre de plus en plus. Mon père il avait un business de six millions et **il s'est ramassé** avec un business de quarante-quelques millions en trois ans. » L'entreprise qui produit des médicaments génériques a pour clients des pharmaciens propriétaires dont plusieurs sont de jeunes trentenaires. Christian raconte : « Mon père **se ramassait**, il avait 60 ans, il avait des gars de 25-30 ans comme clients. » Les relations avec les clients se nouent beaucoup lors d'événements de relations publiques et s'entretiennent à coup de diverses activités sociales tel que le golf, les soupers, les soirées de hockey dans les loges du Centre Bell. Un jour en début de soirée, Christian reçoit un appel de son père qui avait passée une journée au golf avec des clients et se retrouvait à devoir les entretenir pendant un souper au restaurant. Pris au dépourvu en présence de cette autre génération, il a ultimement recours à son fils : « Il m'a appelé pendant le souper : 'Vient-en ici je sais plus quoi leur dire !' Moi je suis arrivé là puis **j'ai eu du fun.** » Le père de Christian est impressionné de la façon dont son fils échange avec aisance et beaucoup de pertinence avec ses clients. Si bien qu'un mois plus tard, il décide de rapatrier Christian pour travailler à temps plein dans l'entreprise familiale à titre de représentant des ventes et lui confie un portefeuille de clients à travers un territoire donné du Québec. À cet effet Christian avance : « Mon père il est extrêmement fier de son fils. Mon père est le genre de gars que si son gars **travaille** pour lui, bien il veut qu'il soit le meilleur, puis par beaucoup. Puis j'ai **pas de trouble** avec ça, j'ai vraiment pas envie d'être le dernier. » Christian met donc fin à ses études universitaires pour débiter sa carrière dans l'entreprise familiale. D'entrée de jeu il explique clairement à Chloé ce que son nouveau statut impliquera : « J'ai dit : 'Écoute, je **commence à travailler** et je te dis tout de suite, je vais mettre du **cœur à l'ouvrage** et je vais montrer à mon père ce que je suis capable de faire. **Pas de trouble**'. » Cependant Chloé, qui est habituée à passer

beaucoup de temps avec son amoureux accepte très mal les semaines de 70 heures de travail de Christian et son absence. Elle s'en plaint à répétition et cela donne lieu à des tensions entre eux. Christian demeure ferme sur son intention : « Je ne scraperai pas tout mon avenir professionnel et mon avenir avec mes parents parce que j'ai une blonde. »

Comme il couvre un territoire du Québec, Christian est constamment sur la route et donc très peu souvent dans les bureaux de l'entreprise. Il y fait tout de même des visites occasionnelles. Lors d'une de ses visites il croise Catherine, une nouvelle employée qui est afférée à faire des photocopies : « Ça a été love at first sight ! » Christian se précipite dans le bureau de son père : « As-tu vu la nouvelle ? », « La nouvelle ? » de lui répondre son père, « Ouais, je pense qu'elle travaille dans la comptabilité. » Complice le père de Christian lance : « Grouille pas ! » et traficote rapidement un stratagème pour que Catherine lui apporte des documents à son bureau. Christian se rappelle : « Quand elle est partie du bureau mon père a dit : 'tu vois clair !' » Christian dit avoir été « vraiment littéralement accroché » sur Catherine. Toutefois à cette époque celle-ci est en couple.

Si Christian a le vent dans les voiles dans sa nouvelle carrière la situation en est toute autre dans son couple. Chloé lui reproche constamment d'être absent et de manquer d'intérêt envers elle si bien que la relation est de plus en plus pénible à gérer. L'idée d'y mettre fin trotte dans la tête de Christian. Un jour qu'il est de passage aux bureaux de l'entreprise, il passe saluer Catherine qui lui dit candidement qu'elle a rompu son amoureux. À partir de ce moment, Christian est convaincu qu'il doit laisser Chloé. Il admet : « C'est la première fois de ma vie que **j'ai commencé** à fouiner pendant que je sortais encore avec une fille » impliquant qu'il entreprend de courtiser Catherine. Penaud il poursuit : « Puis **la vérité** c'est que j'avais pas de raison de lui faire du mal » parlant de Chloé. Toujours est-il que malgré tout, Christian entame ses manœuvres de séduction. Il organise un souper avec des collègues de bureau et y invite Catherine qui accepte. Quelque temps plus tard, il récidive le même plan. Seulement cette fois, ses collègues le laissent tomber si bien qu'il « **se ramasse** à aller souper tout seul avec Catherine » dans un restaurant assez fréquenté par les gens de son milieu, dont des amis et connaissances de Chloé. Christian a la trouille de se faire repérer seul avec Catherine mais le souper se passe sans heurt.

En tant que représentant des ventes, Christian est appelé à participer à plusieurs congrès dont ceux qui tiennent les grandes bannières de pharmacies. Christian travaille pour l'entreprise depuis un peu moins d'un an lorsqu'au printemps se présente un des plus importants congrès de l'industrie au Québec. L'évènement se tient sur trois jours dans un prestigieux hôtel d'un centre de villégiature des Laurentides. Des conférences ont lieu durant la journée mais les soirées sont ponctuées de cocktails, soupers et festivités bien arrosées. L'entreprise familiale étant un fournisseur important de la bannière, Christian bénéficie de certains privilèges dont une suite dans l'hôtel où se tient l'évènement. Or Chloé vient de terminer sa session universitaire et est partie pour un court voyage avec ses amies. Christian a l'audace d'inviter Catherine à le rejoindre pour le party d'inauguration : « J'ai une grosse suite. Il y a deux lits king là-dedans. Moi j'ai un souper, tu te calleras un room service, **pas de trouble**. Après ça il y a le gros party, tu viendras » insistant sur le fait que la suite comporte deux lits pour convaincre Catherine qui finit par accepter. Seulement, ironie du sort, au cours de la journée Christian se voit forcé de changer de chambre avec un des Vice-présidents de l'entreprise. Il relate : « **Je me suis ramassé** avec une chambre qui avait juste un lit ! » ce que constate Catherine à son arrivée non sans une certaine contrariété. Contexte obligeant, les deux dorment dans le même lit. Christian s'empresse ici d'établir : « J'ai été quand même assez diligent. Je n'ai pas embrassé Catherine tant que j'ai pas laissé Chloé. On a dormi collé mais on s'est pas embrassé, pas rien. » Catherine retourne travailler au bureau le lendemain et rejoint à nouveau Christian le deuxième soir du congrès. Le scénario de la veille se reproduit. Christian se permet cette incartade se promettant qu'il quitterait Chloé dès son retour. D'ailleurs il soutient : « **Honnêtement** je l'aurais laissée avant. Mais je me suis dit c'est quoi le but de laisser quelqu'un juste avant son voyage de fin d'année avec toutes ses amies. »

Catherine sait que Christian a une copine mais que le couple tire de l'aile et que Christian compte mettre fin à la relation. Christian pour sa part n'a qu'une idée en tête, conquérir Catherine : « J'avais été souper deux fois avec Catherine. La chasse était déjà **commencée**. Il me restait juste à ramener le gibier à la maison ! » Chloé rentre de son voyage quelques jours plus tard et Christian initie immédiatement la rupture ce qui est sans grande surprise pour Chloé. Dès lors Christian est « a man on a mission. » Sans plus

attendre, il planifie une escapade avec Catherine pour le weekend suivant : souper au resto suivi du spectacle de première de Star Académie et deux jours à Québec au prestigieux Hôtel Château Frontenac. Christian s'imagine la trame parfaite : « Je m'étais dit on va s'en aller au Château Frontenac. Parfait. On va prendre une marche sur la promenade et je vais l'embrasser. » Les choses déboulent de façon toute autre. Catherine et Christian rentrent de leur soirée à l'appartement de Christian pour la nuit, le départ pour Québec étant prévu pour le lendemain matin. Christian se rappelle : « On s'est couché. Encore une fois on s'est collé. Je lui ai donné des petits becs dans le cou. Puis elle m'a littéralement sauté dessus ! Quand **ça a commencé** j'étais aussi excité que la première fois que **je me suis ramassé** tout nu avec Christelle ! » Le lendemain, les tourteraux partent à Québec : « **Honnêtement on a vraiment eu du fun** » confirme Christian.

Christian est euphorique : « Je volais. Je ne touchais plus à terre. » Ce qu'il ignore alors c'est qu'il n'en est pas au bout de ses peines. Environ une semaine après le weekend épique à Québec, qui pour Christian, officialisait l'envol de leur relation, Catherine reconsidère soudainement la situation et lui annonce qu'elle veut couper leur lien. Elle lui tient pour rationnelle qu'elle ne veut pas être impliquée dans une relation amoureuse avec le fils du Président de l'entreprise pour laquelle elle travaille, elle n'a pas envie de se faire considérer de la sorte par ses collègues et craint leur jugement. Christian apprend la nouvelle la veille de son départ pour un voyage d'affaire d'une semaine dans à Val d'Or, région du Québec qu'il couvre à titre de représentant des ventes de l'entreprise. Il est dévasté : « Ça m'a jeté à terre. » Pourtant il réagit stratégiquement en se remémorant un conseil de son père. Christian fait une courte pause dans son récit pour m'expliquer : « Mon père quand j'ai laissé Christelle il m'a donné un conseil. Il m'a dit : 'Fais moi confiance, cours pas trop après parce que quand elles savent que tu es trop après, ça ne marche pas' » entendant évidemment de la gente féminine. Christian met donc en pratique ce conseil : il laisse Catherine en suspens et quitte pour son voyage en lui disant qu'ils se reparleraient de la situation à son retour. Seulement son intention est claire : « Je me suis dit, je vais aller là-bas, quand je vais revenir, je vais lui montrer que je suis capable de closer le deal. Tout seul dans ma chambre à Val d'Or je trouvais le temps long. **Honnêtement** je ne l'ai pas appelée. » À son retour il invite Catherine pour une soirée au resto. Celle-ci ne bronche pas, elle refuse de revenir sur sa décision : « Elle est retournée

chez eux après. Elle a même pas couché chez nous, rien. Je suis allée la reconduire chez ses parents ! Elle ne l'a fait **tough** ! Elle me l'a vraiment fait **tough** ! » Malgré cela, Christian renouvèle l'invitation le lendemain et Catherine accepte sans se faire prier. En sortant du resto, il décide de l'amener faire un tour chez ses parents : « Mes parents ont un setup de rêve : c'est une belle maison sur le bord de la rivière, une grosse piscine, un hot-tub. » Catherine est chaleureusement accueillie par les parents de Christian qui ouvrent de bonnes bouteilles et poursuivent la soirée en leur compagnie : « On commence à boire avec mes parents, à jaser. » À la toute fin de la soirée, les parents de Christian se retirent pour la nuit laissant Christian avec Catherine qui ultimement finit par céder au charme de ce dernier. Cette fois la relation amoureuse est scellée pour de bon. Christian certifie : « **Honnêtement**, j'aurai pu gager bien de l'argent là-dessus, je savais que ça y était, que j'avais trouvé... Et **la vérité** c'est que j'étais en amour en masse, en masse, en masse. Au début j'étais plus tenable. » Peu de temps après, Christian amène Catherine qui n'a jamais pris l'avion, en voyage à Las Vegas : « J'arrêtais pas de prendre des photos, accumuler des photos d'elle. »

La relation bat son plein instantanément et s'inscrit dans une dynamique où le couple devient rapidement très proche des parents de Christian. Celui-ci est désormais très impliqué dans l'entreprise familiale qui connaît alors une croissance accélérée. Christian quitte éventuellement son pied-à-terre à Montréal pour s'installer dans un appartement aménagé en annexe au garage de la maison de ses parents. Catherine le suit et dès lors fait partie intégrante de la famille. Christian relate : « J'habitais dans le garage en face de chez mes parents. On soupait chez mes parents tous les soirs. La business elle s'en allait sky-rocket. Mon père **commençait** à faire vraiment de l'argent. Ma mère était Vice-présidente des ventes. Mon père était Président. On parlait que de business. » À travers cela se construit une relation père-fils à laquelle Christian accorde beaucoup d'importance : « **J'ai commencé** à faire beaucoup de voyage de chasse et de pêche avec mon père. Je passe du temps avec mon père. » Ces nombreux voyages amènent Catherine et la mère de Christian à se retrouver seules en même temps et une belle complicité se tisse entre elles. Ainsi Christian mentionne : « Ma mère et Catherine se **ramassaient** *single* en même temps. Elles ont **commencé** à passer bien du temps ensemble. » Cet envol donne le ton à

la relation qui imbriquera avec harmonie travail, croissance de l'entreprise familiale et relations familiales soudées.

Après avoir retracé les débuts de sa relation avec Catherine, Christian affirmera avec certitude à maintes reprises qu'il a toujours été convaincu qu'il la marierait, les affirmations suivantes en faisant foi : « La **vérité** c'est que j'ai tout le temps su que j'étais pour la marier », « La première journée que je l'ai vu puis tout le temps que je sortais avec, je savais que j'étais pour la marier, **honnêtement, vraiment, pas de trouble**, je le savais depuis le jour un », « Moi j'ai **pas de trouble**, dans ma tête à moi il a toujours été question de me marier avant d'avoir des enfants. » Christian poursuit son récit en abordant ses fiançailles et sa demande en mariage, ce qui l'amènera à se prononcer sur les attentes de son entourage. Ainsi, au bout de cinq ans de relation, Christian et Catherine planifient leur premier voyage en Europe. Christian se souvient : « Tout le monde a **commencé** à me parler... Je m'en allais en Europe, tout le monde me parlait rien que de ça : 'Ah ! Ça fait cinq ans que vous êtes ensemble, vous allez vous fiancer !'. » Cette pression sociale l'exaspère : « Tout le monde arrêta pas de me faire chier avec ça. » Il ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense du concept de la demande en mariage : « Ce que je trouve cave avec le mariage, ce qui est à chier, c'est que tu essaies de faire un moment spécial avec ça puis ça marche pas parce qu'il y a trop d'attentes. » Il reprend : « Le pire c'est qu'on avait jamais été en Europe, c'était comme le pattern idéal, c'était **facile**. » Envers et contre tous, Christian défie les attentes : « Je me suis dit : 'Ah oui, ma gang de caves ? Je vais vous montrer, on ne se fiancera pas !'. » Il précise : « J'ai pas fait ça méchamment. C'était **trop facile**, trop plate. Je me suis rendu compte que si je fais un voyage *out of this world*, peu importe, aller à Hawaï, en Polynésie Française, une place loin, elle va s'attendre à ce que je la fiance. » Il assure que dans son fort intérieur : « **Honnêtement**, je l'aurais fiancée à cinq ans les deux doigts dans le nez. J'ai jamais eu peur de ce *move*-là. » Christian est conscient que Catherine accorde beaucoup d'importance au mariage et qu'elle est déçue de ne pas avoir reçu la grande demande bien qu'elle essaie de ne pas le lui montrer. Il décide de la surprendre un an plus tard lors d'un voyage à Las Vegas, endroit que le couple fréquente souvent pour leurs vacances repos. Christian se dit : « Je vais scraper les affaires, je vais faire ça à Vegas. Elle va se dire 'On s'en va à Vegas, pfffff!'. » Il s'avère que de son côté, Catherine, à bout d'espoir, se fait peu à peu à l'idée que sa relation

amoureuse avec Christian durera mais sans mariage. En effet, Christian raconte : « On se **ramasse** à Vegas, j'ai la bague dans la chambre en haut. On soupait au restaurant et elle **commence** une conversation du genre : 'C'est pas la fin du monde si on ne se marie pas'. » Après le souper, dans la chambre, Christian sort la petite boîte magique et fait la grande demande à Catherine : « **Honnêtement**, je suis pas mal convaincu que je lui ai scié les deux jambes. Ça a marché. Elle s'attendait pas à ça. »

Christian n'élaborera pas à propos de son mariage en tant que tel. Plutôt il exposera ses observations quant aux relations amoureuses de ses amis et se prononcera sur sa propre relation amoureuse. Il insistera sur le contrôle que se voient imposé ses amis par leur conjointe tout en comparant leur situation à la sienne avec Catherine. Christian témoigne que plusieurs de ses amis subissent beaucoup de pression de leur amoureuse voulant à tout prix se fiancer et se marier en grande pompe, ce sur quoi il commente : « La blonde elle met de la grosse, grosse, grosse pression. **La vérité** c'est que je trouve qu'il y a rien de plus à chier quand la fille est rendue qu'elle te demande ça. » De plus il soutient que certains de ses amis ont vécu un divorce, sont dans une nouvelle relation amoureuse et « ne veulent plus se marier parce que ça leur a coûté de l'argent et **du trouble**. » À sa grande désolation : « Le pire c'est que la majorité des gars vont céder à ça. » Sur ce constat il avoue ce qu'il pense des dynamiques relationnelles dans lesquels plusieurs de ses amis sont embourbés. Il mentionne que ceux-ci ont des conjointes tellement controlantes et possessives que depuis qu'ils ont un enfant « ils n'ont pas le droit de rien faire juste entre *boys*. » À titre d'exemple Christian cite un voyage seul avec ses amis sans les conjointes : « On est allé en Floride quatre jours. On a loué une maison puis on a joué au golf. Puis les filles étaient entrain de faire une psychose! La grosse crise. Il y a des gars qui ont été obligés de revenir après trois soirs. Il y a comme un syndrome de *control freak*. » Selon Christian ce besoin de contrôle et de surveillance viendrait du doute omniprésent que ces filles entretiennent qui s'imaginant que leur conjoint les trompe du moment qu'ils sont à l'extérieur du foyer familial. Contrôle bien inutile puisque de dire Christian : « **La vérité** c'est que, c'est sur que si tu veux tromper ta femme, tu vas être capable de la tromper au bureau, tu vas être capable de la tromper n'importe où. » Il ajoute qu'à force de céder aux caprices de leur conjointes : « J'ai des amis, ils se sont créés eux-mêmes un monstre à la maison, un paquet de **troubles**. »

À ce moment Christian pose un regard évaluatif sur sa relation avec Catherine d'abord en contrastant ce qu'il vit avec la situation de ses amis tel qu'il vient de l'exposer. D'emblée il atteste : « Là-dessus on n'a **pas de trouble** moi et Catherine, **vraiment** pas. Mes amis c'est une autre *game*. » En effet, de façon générale au cours d'une année, Christian dit être souvent absent pendant des périodes de quelques jours : « Je suis quand même appelé à voyager souvent que ce soit par affaires, j'ai fait l'Abitibi pendant huit ans à y aller trois soirs dix fois par année, des activités avec des clients, des *trade shows*, des voyages avec mes amis. En même temps que j'ai **commencé** à travailler, j'ai **commencé** à faire des voyages de chasse et pêche avec mon père de cinq jours chaque. » Au dire de Christian, Catherine gère cette situation très bien : « J'ai **pas de trouble. Aucun trouble**, zéro. C'est, vraiment, vraiment j'ai aucun, **aucun trouble**. Je sais que quand je vais quelque part, elle pense pas que je vais sauter sur le premier morceau de viande qui va être là. Quand je pars, elle fait ses petites affaires toute seule. Je pense **honnêtement** qu'**elle a du fun** et qu'elle en profite. » Il allègue même que ces absences sont bénéfiques à leur relation : « Elle s'ennuie. Je m'ennuie. Val d'Or c'est pas le fun ! Être 365 jours par année avec Catherine, c'est redondant. **Honnêtement** c'est super sain de s'ennuyer. Le fait de partir fait que quand je reviens, je m'ennuie. C'est comme si j'avais une nouvelle blonde. La routine est comme plus là. Puis c'est **vraiment la vérité**. » Il souligne : « Catherine, souvent il y a bien du monde qui me demande c'est quoi sa plus belle qualité, puis en farce je dis tout le temps 'Catherine elle est **pas de trouble**'. Puis c'est **vrai**. »

Par contre, Christian perçoit beaucoup d'envie de la part de ses amis. Il remarque : « J'ai beaucoup de mes amis qui envient ma situation... Ils viennent souper ici et ils sont comme : 'Ah vous êtes tellement chanceux, la maison, ta femme, un souper à la maison tranquille. Toi c'est pas pareil. Toi c'est spécial. C'est pas comme personne d'autre.' » Cela n'est pas sans lui causer une certaine inquiétude. Il révèle avoir une assurance vie substantielle vu du fait qu'il pratique plusieurs activités dangereuses tel que le pilotage d'hélicoptère, de la moto, de la motoneige dans les Rocheuses et qu'il voyage beaucoup. Il est conscient qu'il lui serait possible de se tuer accidentellement. Advenant une telle fatalité Christian dit : « De **me ramasser** plus là puis de savoir que Catherine va empocher pas mal d'argent. Elle va **ramasser** la maison. Si ça m'arrive dans cinq ans et elle **ramasse** la compagnie, des filles des 35 ans qui paraissent bien, qui sont gentilles et qui valent 20

ou 30 millions, c'est des proies bien intéressantes pour bien des gars. » Il confie : « Puis je sais pas si c'est parce que je me suis tout le temps fait faire le coup dans le passé mais j'ai comme un pressentiment et je serais capable de faire une liste de un à trois lesquels de mes amis courailleraient après Catherine. » Il dit devoir avoir une discussion avec Catherine à ce sujet arguant que : « **Honnêtement**, je suis capable de recommander des amis parce que je sais qui de mes amis est correct et qui de mes amis est pas correct. »

Pour clore son récit, Christian fait la synthèse de ce qu'est pour lui sa relation avec Catherine : « **Honnêtement**, l'amour pour l'amour qu'est-ce que ça veut dire ? Il y de quoi qui m'allume depuis dix ans. On est capable de *work hard* mais *play harder*. J'ai vraiment **pas de trouble** avec ses parents. Elle vraiment **pas de trouble** avec mes parents. J'ai **pas de trouble** avec elle. Elle a **pas de trouble** avec moi. » À savoir si Catherine est la femme de sa vie il affirme sans équivoque : « Oui, ça je le savais depuis le jour un. Ça j'ai **pas de trouble**. » Il conclue en lançant : « Ma recette du bonheur c'est **pas de trouble** ! »

Analyse structurale du récit de Christian

D'entrée de jeu je tiens à souligner à quel point Christian a défilé sa narration avec d'une précision hors du commun. Il a relaté les événements de son récit et présenté les personnages y étant impliqués de manière très détaillée. La structure de ses arguments s'est révélée de façon transparente et solide ce qui porte à croire que Christian avait déjà amorcé une importante et profonde réflexion sur son parcours de vie avant même que je ne le sollicite pour un entretien. Christian avait donc entamé, bien que probablement de manière partiellement implicite, l'exercice de distanciation-appropriation du récit de vie par son narrateur qui s'opère via le cercle herméneutique que décrit le processus de *Mimesis* auquel fait référence Ricoeur (1986) et d'où émerge récursivement l'identité de soi.

Par ailleurs, l'architecture du récit de Christian se présente de façon beaucoup moins dichotomisée que celle de tous les autres récits constituant mon corpus d'analyse. De fait, son argumentaire s'érige plutôt autour de tensions dialectiques (Bakhtin, 1981 apud Baxter et Montgomery, 1996) qu'autour de dichotomies. Ces tensions s'exercent entre les

termes caractérisant la structure de signification des événements ponctuant son récit autant que ceux caractérisant la structure de signification des actants et des arguments. La notion de tension dialectique implique que toute réalité sociale procède de l'opposition de tendances à priori d'apparence contradictoire et opposée. Bakhtin (1981, apud Baxter et Montgomery, 1996 : 25) décrit ces tendances d'une part comme des forces centrifuges, de nature différentielle, et d'autre part comme des forces centripètes de nature unificatrice. Ces forces s'entre-définissent, sont mutuellement habilitantes et existent l'une à travers l'autre donnant ainsi lieu à cette réalité sociale. Elles se complètent et conduisent à un équilibre, un tout, en perpétuelle négociation. De fait, la tension qui s'exerce entre elles n'est pas statique mais dynamique, évoluant continuellement au gré des circonstances propres à chaque instant.

De plus, il est notoire de constater que l'argumentaire de Christian s'échafaude autour de deux principales thématiques qui reflètent son univers de croyances et qui sont centrales à sa construction identitaire. Il s'agit premièrement du désir de Christian d'assurer la pérennité de l'entreprise familiale dans la lignée paternelle et de la relation avec son père qu'il construit à travers cette réalisation et deuxièmement, de la convoitise qu'il ressent de son entourage et des trahison d'amis dont il a été la cible. La forme particulière que prend le récit de Christian témoigne donc de ce que soutient Ricoeur lorsqu'il affirme que le sens d'un récit de vie, au-delà de sa structure architecturale, émerge surtout de l'exercice de distanciation-appropriation qu'en fait son narrateur, soit l'acte d'interprétation à travers les trois étapes de la *Mimesis*.

Christian introduit typiquement le cours des événements de son récit au moyen des verbes « **commencer** » et « **se ramasser** » (voir tableau 4.29) Seulement, dans ce cas particulier, ces deux termes ne sous-tendent aucune relation de disjonction et aucune relation de conjonction ne s'y applique. C'est plutôt le niveau des actants et des arguments du récit de Christian qui en révélera l'architecture logique.

Tableau 4.29 - Structure de signification des évènements – Christian

Terme A	Terme A'	Catégorie
« Commencer »	« Se ramasser »	<i>NA</i>

Les actants du récit de Christian présentent une structure de signification plutôt singulière. D'une part, elle met en exergue une tension dialectique s'exerçant entre l'action de « **travailler** » et l'idée d'« **avoir du fun** » dont les actant font l'expérience. D'autre part elle recèle aussi d'une relation de dichotomie opposant les termes « **travailler** » et « **dur** » aux expressions « **facile** » et « **pas de misère.** » Une précision s'impose ici à savoir que pour Christian, « **avoir du fun** » n'est pas équivalent à ce que ce soit « **facile** » et qu'il n'ait « **pas de misère** » (voir tableau 4.30).

Tableau 4.30 - Structure de signification des actants – Christian

Tension dialectique

Terme A	Terme A'	Catégorie
« Travailler »	« Avoir du fun »	<i>Devoir accompli et légitimité</i>

Ainsi Christian et les autres actants de son récit sont appelés à gérer une tension entre « **travailler** » et « **avoir du fun.** » Si ces forces apparaissent à priori opposées, à terme elles s'alimentent et s'entre-définissent l'une et l'autre. De fait, « **travailler** » donne un sentiment de devoir accompli à Christian et aux individus impliqués dans sa vie ce qui leur permet d'« **avoir du fun** » en toute légitimité. Par ricochet, « **avoir du fun** » leur donne ultimement l'élan et la motivation requise pour « **travailler.** » Cette dynamique est particulièrement patente lorsque Christian conclut son récit en posant un regard évaluatif sur sa relation avec Catherine : « On est capable de *work hard* mais *play harder.* » Qui plus est, dans certaines circonstances, pour Christian « **travailler** » ne fait pas qu'accorder la possibilité d'« **avoir du fun** », mais y correspond directement. Par exemple, lorsque le père de Christian a recours à son fils pour animer un souper avec des clients d'une

génération plus jeune, une activité qui fait partie intégrante du travail de ventes dans le contexte de l'entreprise familiale, Christian affirme : « Moi je suis arrivé là, **j'ai eu du fun.** » Ici « **travailler** » coïncide avec « **avoir du fun.** » Je chapeaute donc la tension dialectique qui s'exerce « **travailler** » et « **avoir du fun** » sous la catégorie de *devoir accompli et légitimité* qui lui donne sens et fait figure de valeurs fondatrices de l'identité de soi de Christian.

Une occurrence remarquable du récit de Christian illustre particulièrement bien en quoi travailler et le sentiment de devoir accompli qui en résulte permettent à Christian d'« **avoir du fun** » en toute légitimité. Cela se produit lorsqu'au cours de sa narration il rapporte une situation où il déroge à ce principe et a du mal à se l'admettre, voir en ressent une culpabilité. Christian raconte que durant sa relation avec Cynthia il fréquente assidument les clubs jet-sets du centre-ville avec un ami. Sa vie sociale animée devient alors un terrain d'intimité personnelle qu'il protège jalousement. Christian devient un habitué des lieux et se retrouve très souvent entouré d'un même groupe d'admiratrices de la gente féminine. De son dire : « **On avait bien du fun.** On faisait le gros party. On avait une gang de filles après nous. J'ai jamais été un grand consommateur d'alcool mais c'est **la seule fois dans ma vie** où vraiment je peux dire que **j'avais du fun.** » Or, bien qu'il affirme que ce soit « **la seule fois dans sa vie** » où il peut « **vraiment** » dire « **avoir eu du fun** », dans la suite de son récit, il retracera pourtant plusieurs autres moments où il « **a eu du fun.** » C'est dire que dans ce cas particulier Christian sent qu'il n'agit pas en toute légitimité et compromet son sens du devoir accompli. Il tente donc de relativiser cet écart de conduite sous l'argument boiteux qu'il est question d'une opportunité qu'il peut difficilement refuser parce qu'il s'agit d'une occasion qui ne se représentera jamais plus, bien que le reste de son récit le réfute.

La structure de signification des actants du récit de Christian s'érige également autour d'une franche relation de dichotomie entre l'expression « **facile** » et les termes « **travailler** » et « **dur** », le terme « **dur** » sous-entendant une situation qui requiert de « **travailler** » (voir tableau 4.31). Cette dichotomie prend une importance particulière dans le cadre des conquêtes amoureuses de Christian.

Tableau 4.31 - Structure de signification des actants – Christian

Relation de dichotomie

Terme A	Terme A''	Catégorie
« Travailler » / « Dur »	« Facile » / « Pas de misère »	<i>Défi et performance</i>

En effet, lorsque ces conquêtes sont « **faciles** » Christian ressent de l'indifférence et ne développe pas de forts sentiments amoureux. Par exemple, il dira de sa relation avec Cynthia que : « Honnêtement je n'avais juste pas d'intérêt. C'était une opportunité qui se présentait à moi **facile** et je l'ai pris » et que : « C'était **facile**. Elle ne me faisait **pas de misère**. Honnêtement, sérieusement, je n'étais pas en amour plus qu'il faut. » Christian tiendra le même discours à propos de sa relation avec Chloé : « C'était comme trop **facile** encore une fois. Ça avait été quand même un *easy start*. C'était arrivé **facile** puis... Je sais pas, j'étais pas en amour. » De manière plus générale, pour Christian, se retrouver dans des situation qui sont trop « **faciles** » entraînent un sentiment d'ennui par manque de défi. Par exemple, quand il élabore au sujet des attentes de son entourage à propos de ses fiançailles avec Catherine lors leur voyage en Europe, il expliquera : « Le pire c'est qu'on était jamais allé en Europe, c'était comme le pattern idéal, c'était **facile**... ...c'était trop plate. »

À l'inverse lorsque les conquêtes amoureuses s'avèrent difficiles ou « **dures** » et demandent à Christian de « **travailler** », il développe alors des sentiments amoureux passionnés et solides. C'est ce qu'il affirmera sans équivoque au sujet de sa première relation amoureuse : « Christelle, il a quand même fallu que je **travaille** assez **fort** pour l'avoir. Quand je **travaille** vraiment **fort** j'ai tendance à tomber bien en amour. » Le même scénario se produit avec Chanelle. Christian dira : « Moi j'étais bien accroché parce que j'ai **eu de la misère à l'avoir**. Quand c'est **tough** on dirait que je m'acharne. Elle m'a fait la **vie dure** en sacrement » et : « Il y avait le fait que ça avait été **dur**. J'étais en amour. » Finalement, lorsqu'il doit reconquérir Catherine qui tergiverse suite au décollage rapide de leur relation, il racontera : « Elle me l'a fait **tough** ! Elle me l'a vraiment fait **tough** !

» de sorte que quand redémarre leur relation il décrètera : « Et la vérité c'est que j'étais en amour en masse, en masse, en masse. Au début j'étais plus tenable. »

Il est important de souligner que la relation de disjonction qui oppose le terme « **facile** » aux termes « **travailler** » et « **dur** » et caractérise les actants du récit de Christian fait écho à la tension dialectique qui définit également ces actants. En effet, de cette dichotomie se dégage aussi une idée de légitimité autour du fait de travailler. Plus spécifiquement, surmonter l'adversité ressort de la relation de disjonction opposant les termes « **travailler** » et « **dur** » à « **facile** ». Aussi, je la place sous la catégorie *défi*.

Sur le plan de la construction identitaire, c'est la composante de *mêmeté* (Ricoeur, 1990) de l'identité que donne à voir la structure de signification des actants de Christian. Les valeurs de devoir accompli et de légitimité et besoin de surmonter l'adversité sont des caractéristiques fondamentales de l'identité de Christian qui perdurent et demeurent stable à travers l'ensemble de son parcours de vie. En effet, on peut observer ces traits chez Christian dès le début de sa narration alors qu'il aborde sa première relation amoureuse. Aussi, ils ressortiront tout au long de la mise en intrigue de son récit, que se soit dans le cadre de ses relations amoureuses ou dans le cours de l'action qui le conduit à assurer la relève de l'entreprise familiale.

La structure de signification des arguments du récit de Christian s'édifie aussi autour d'une tension dialectique qui se joue entre les expressions « **honnêtement** », « **la vérité** » et « **sérieusement** » lesquelles évoquent toutes la même idée, et l'expression « **pas de trouble** » (voir tableau 4.32). La place qu'occupent les expressions « **honnêtement** », « **la vérité** » et « **sérieusement** » dans l'argumentaire de Christian est assez transparente : elles évoquent toutes des valeurs fondamentales à sa construction identitaire, soit la rectitude, le sens moral, l'intégrité et la franchise. Ici aussi, c'est de la composante identitaire de *mêmeté* dont il est question. Dans sa narration, Christian a recours à ces expressions lorsque, en toute connaissance de cause, il émet des arguments engageants, forts, voire des opinions pouvant porter à controverse. Il prend alors soin de préciser que malgré la teneur contestable de ses propos, il s'agit bien de « **la vérité** » et qu'il est « **honnête** » et « **sérieux** » dans ses dires. Cette logique sert de pivot à la tension

dialectique qui se joue entre ces termes et l'expression « **pas de troubles.** » En effet, si ces propos peuvent être compromettants, l'honnêteté, la transparence et le sérieux dont fait preuve Christian en les énonçant lui permet de s'en tirer sans trop de dommages collatéraux, c'est-à-dire en n'ayant « **pas de troubles.** » L'expression « **pas de troubles** » réfère également à des arguments que Christian rapporte au sujet de situations comportant des défis ou des difficultés et qu'il se sait néanmoins en mesure de surmonter en vertu de ses valeurs de rectitude et de sens moral.

Tableau 4.32 - Structure de signification des arguments – Christian

Terme A	Terme A'	Catégorie
« Honnêtement » / « La vérité » / « Sérieusement »	« Pas de trouble »	<i>Sens moral</i>

Par exemple, quand Christian raconte que vers la fin de sa relation avec Christelle celle-ci avait pris beaucoup de poids, il prend soin de mesurer ses mots : « **Sérieusement**, je ne sais ce qui s'est passé exactement mais elle a commencé à engraisser en malade mental ! Elle a paniqué avec ça. Elle parlait que de ça. **Honnêtement, vraiment**, j'avais d'autres choses à faire que ça ! » De même, évoquant les remarques insultantes de Cynthia à propos de l'appartement qu'elle partage avec lui dans le complexe de condominium, il admet : « La **vérité** c'est que dans mon bloc la moyenne d'âge était de 72 ans, il y avait du gros tapis bien épais partout dans les corridors. Ça commençait à être un peu défraîchi » faisant preuve de franchise et relativisant l'affront. Aussi lorsqu'il se prononce sur cette relation il avoue : « C'était facile... **Honnêtement, sérieusement**, je n'étais pas en amour plus qu'il ne faut » et que : « **Honnêtement** j'avais juste pas d'intérêt. **En vérité** j'aurais peut-être du passer un mois avec, avoir du fun les deux et fermer ça là. » Le même souci d'intégrité est présent lorsque Christian rapporte les paroles que tient à son sujet une amie proche de Chanelle suite à leur rupture : « Elle lui a dit : '**Honnêtement**, le gars c'est un vrai bon gars' » ce sur quoi il ajoute avec prudence : « Puis **c'est vrai** de façon générale, je suis une super bonne personne. » Ces valeurs de rectitude et d'intégrité ressortent

également quand Christian raconte qu'il a commencé à courtiser Catherine alors qu'il était encore en relation avec Chloé : « J'ai été quand même assez diligent. Je n'ai pas embrassé Catherine tant que j'ai pas laissé Chloé. C'est la première fois de ma vie que j'ai commencé à fouiner pendant que je sortais encore avec une fille. Puis **la vérité** c'est que je n'avais pas de raison de lui [*Chloé*] faire du mal. » Christian est non seulement conscient de son inconduite envers Chloé, il admet « **la vérité** », à savoir qu'elle ne le méritait pas.

Si on pousse plus loin la logique argumentaire de Christian, on constate que son système de valeur est tel qu'à terme, il lui permet d'éviter des situations malencontreuses. Cela se donne à voir très tôt dans sa narration lorsqu'il affirme : « J'ai jamais recouché avec une de mes ex, jamais. J'ai plein d'amis qui sont spécialistes dans le domaine. Moi je trouve que c'est un **paquet de troubles**. » Il ressort nettement ici qu'agir avec rectitude et sens moral permet à Christian d'éviter un « **paquet de troubles**. » De surcroît, les valeurs guidant les actions de Christian sont telles qu'il est en mesure de relever sans soucis les difficultés que posent certaines circonstances exigeantes auxquelles il est confronté. Prenons le cas où son père lui confie le poste de représentant des ventes avec un territoire à couvrir dans l'optique de préparer la relève de l'entreprise familiale, un défi de taille à propos duquel Christian affirme sans équivoque : « Mon père c'est le genre de gars que si son gars travaille pour lui, bien il veut qu'il soit le meilleur, puis par beaucoup. Puis j'ai **pas de trouble** avec ça, j'ai vraiment pas envie d'être le dernier. » Il avise même Chloé de ce que cela impliquera pour leur relations : « Je **commence à travailler** et je te dis tout de suite, je vais mettre du cœur à l'ouvrage et je vais montrer à mon père ce que je suis capable de faire. **Pas de trouble**. »

Cette logique argumentaire se démarque d'autant plus lorsqu'on observe la façon dont Christian compare sa dynamique de couple à celles que vivent ses amis proches. Christian remarque que les conjointes de ses amis sont controlantes, exigeantes et suspicieuses à leur égard. Bien qu'il ne l'affirme pas explicitement, son discours laisse deviner qu'il estime que ses amis ne fonctionnent pas selon le même système de valeur que lui. Cela les porterait à céder par nonchalance à tous les caprices de leurs conjointes dans l'espoir d'acheter la paix, ce qui en bout de ligne, selon lui, mènerait à l'inverse : « J'ai des amis,

ils se sont créés eux-mêmes un monstre à la maison, **un paquet de troubles**. » Il se prononce aussi sur les pressions que subissent ces mêmes amis de la part de leur conjointe qui veulent à tout prix se marier. D'après Christian, certains d'entre eux ont vécu un premier mariage et un divorce et en conséquence « ne veulent plus se marier parce que ça leur a coûté de l'argent et **du trouble**. » Or Christian laisse entendre que vu ses valeurs et son expérience de vie, la dynamique qui se joue dans sa relation avec Catherine en est tout autre : « Là-dessus on n'a **pas de trouble** moi et Catherine. Mes amis c'est une autre *game*. » Aussi, à propos du mariage Christian certifie : « J'ai jamais eu peur de ce *move-là*. Moi j'ai **pas de trouble**, dans ma tête à moi il a toujours été question de me marier avant d'avoir des enfants. Je savais que j'étais pour la marier, **honnêtement, vraiment, pas de trouble**, je le savais depuis le jour un. » Il insiste aussi sur la liberté et la confiance que lui accorde Catherine notamment vu les nombreuses occasions où il est appelé à voyager et s'absenter plusieurs jours pour son travail ou lors de voyages avec son père, liberté dont ne dispose pas ses amis. Cette confiance que lui vaut Catherine serait le fruit de son système de valeur. Son sens moral, son intégrité et sa franchise éliminent tout doute qui pourrait émerger chez Catherine. À cet effet il déclare : « J'ai **pas de trouble. Aucun trouble**, zéro. C'est, vraiment, vraiment j'ai aucun, **aucun trouble**. Je sais que quand je vais quelque part, elle pense pas que je vais sauter sur le premier morceau de viande qui va être là. » Mieux, selon lui le fait qu'il n'ait « **pas de trouble** » est ce qui explique la réussite de sa vie amoureuse avec Catherine. C'est d'ailleurs ce qu'il livrera pour clore son récit : « Honnêtement, l'amour pour l'amour qu'est-ce que ça veut dire ? Il y a de quoi qui m'allume depuis dix ans. J'ai vraiment **pas de trouble** avec ses parents. Elle a vraiment **pas de trouble** avec mes parents. J'ai **pas de trouble** avec elle. Elle a **pas de trouble** avec moi. » À savoir si Catherine est l'amour de sa vie, Christian répond sans hésitation : « Oui je le savais depuis jour un. Ça j'ai **pas de trouble**. » En fait, au-delà de sa vie amoureuse, le concept de « **pas de trouble** » est ce qui lui a, jusqu'à ce jour assuré une sérénité à travers son parcours de vie. C'est ce qu'en fait foi la toute dernière phrase de son récit : « Ma recette du bonheur c'est **pas de trouble** ! »

Je place la tension dialectique opposant les termes « **honnêtement** », « **la vérité** » et « **sérieusement** » et l'expression « **pas de trouble** » se rapportant aux actants protagonistes du récit de Christian sous la catégorie *sens moral*.

Une homologie structurale se profile de manière transparente entre la tension dialectique définissant les actants et celle définissant les arguments du récit de Christian (voir tableau 4.33). Ainsi, la légitimité et le sentiment de devoir accompli que confère le fait de « **travailler** » qui caractérise les actants du récit de Christian trouvent écho dans la rectitude, le sens moral, l’intégrité et la franchise, piliers de son système de valeur qui se profilent sous les termes « **honnêtement** », « **la vérité** » et « **sérieusement** » caractérisant les arguments. Quant à l’expression « **avoir du fun** » propre à la structure de signification des actants, elle trouve sa contrepartie dans des arguments où Christian rapportent des situations, des événements et des interactions avec autrui où il n’y a « **pas de troubles.** »

Tableau 4.33 – Homologie actant/argument – Christian

Niveau d’analyse	Terme A	Terme A’	Catégorie
Actant Tension dialectique	« Travailler »	« Avoir du fun »	<i>Devoir accompli et légitimité</i>
Actant Dichotomie	« Travailler » / « Dur »	« Facile » / « Pas de misère »	<i>Défi et performance</i>
Argument	« Honnêtement » / « La vérité » / « Sérieusement »	« Pas de trouble »	<i>Sens moral</i>

Tel que je l’ai souligné au début de mon analyse, saisir la clé de l’intrigue du récit de Christian et de sa construction identitaire demande d’aller au-delà de sa structure architecturale et de l’univers idéologique qui en ressort et de considérer deux thématiques centrales également fondatrices de cet univers. Il s’agit d’abord d’assurer la relève de l’entreprise familiale et de la relation père-fils qui se bâtit à travers la réalisation de ce projet. C’est là le principal fil conducteur de la narration de Christian. Il faut également tenir compte de la convoitise que ressent Christian de la part de son entourage et des nombreuses trahisons de la part d’amis dont il a été victime à travers tout son parcours de

vie. Ces deux thématiques attestent d'une part de la composante identitaire d'*ipséité* chez Christian et d'autre part, de la trace qui y laisse le passage de l'*autre*.

Assurer la relève de l'entreprise familiale et prouver à son père sa crédibilité et sa capacité à performer occupe une telle importance dans la trajectoire de vie de Christian qu'il fait état de cet objectif explicitement dès le début de sa narration : « J'ai toujours eu l'intention ferme de reprendre la relève de mon père et de lui montrer ce que j'étais capable de faire. » Ainsi, tôt dans son parcours de vie, Christian s'est fait une promesse à lui-même, celle d'assurer la relève paternelle. Or, à juste titre, au moment où a lieu l'entretien, Christian vient d'être nommé Président de l'entreprise, officialisant cette relève. Ce fait donne à voir de manière singulière le rôle que joue la parole tenue dans la composante identitaire d'*ipséité* d'un individu. Selon Ricoeur (1990) si la composante d'*ipséité* rend compte des expériences contextuelles et changeantes que traverse un individu à travers sa vie, et de l'instabilité et de la mouvance identitaire qui en résulte, en tenant promesse, l'individu défie ce perpétuel changement. En remplissant sa promesse, il s'affirme comme agent identique à travers le temps. C'est le cas de Christian qui, de concours avec son père, tout au long de sa trajectoire de vie, pose les actes et trace la voie qui lui permettront de tenir promesse. L'énoncé suivant le laisse transparaître : « Je suis capable de travailler très fort. Mon père m'a fait faire tout, de l'entrepôt, à la production, au packaging, à la comptabilité, à l'entrée de données. Il m'a fait un bon training. » Également, l'importance de tenir cette promesse conduit Christian à relativiser sa relation amoureuse avec Chloé : « Je ne scraperai pas tout mon avenir professionnel et mon avenir avec mes parents parce que j'ai une blonde. »

Au fil de ce qui le mènera à prendre officiellement la relève de l'entreprise familiale, Christian resserre ses liens avec son père et une complicité émerge entre eux. Père et fils font de nombreux voyages : « En même temps que j'ai **commencé** à travailler, **j'ai commencé** à faire beaucoup de voyage de chasse et de pêche avec mon père. Je passe du temps avec mon père. » À d'autres occasions ils traficotent ensemble des stratagèmes, comme lorsque le père de Christian provoque le destin en faisant venir Catherine dans son bureau le jour où de passage au bureau de l'entreprises il est pris d'un coup de foudre. Christian conclut cette anecdote en rapportant les paroles moqueuses et complices de son

père : « Mon fils, tu vois clair ! » La relation père-fils se construit aussi à travers les conseils que Christian reçoit de son père : « Mon père quand j'ai laissé Christelle il m'a donné un conseil. Il m'a dit : 'Fais moi confiance, cours pas trop après parce que quand elles savent que tu est trop après, ça ne marche pas.' » Ici c'est de la trace que laisse l'*autre* sur l'identité de Christian, plus spécifiquement son père, dont il est question.

L'empreinte de l'*altérité* sur l'identité de soi se repère aussi à travers la deuxième thématique qui conduit l'intrigue du récit de Christian, soit la convoitise et les trahisons d'amis dont il a été la cible. Ces trahisons sont d'autant plus importantes qu'elles ne concernent que la vie amoureuse de Christian. Elles se présentent toutes sous la même forme : suite à chacune de ses ruptures amoureuses, des amis ont courtisé et séduit ses ex-copines. C'est ce qui se produit dès la deuxième relation amoureuse de Christian avec Cynthia. D'ailleurs Christian en fait état en guise d'introduction à cette relation : « À partir de là, toutes les blondes que j'ai eues, j'ai tous des amis qui ont ou bien couché avec ou sorti avec après. Je me suis fait faire le coup par tous mes amis. » Il conclut la narration de cet épisode amoureux par : « Elle s'est pognée un de mes bons amis deux semaines après pour me faire chier. » Ce scénario se reproduit avec Chanelle, la troisième amoureuse de Christian. En fait, c'est à croire que le sort était jeté avant même l'amorce de cette relation. Christian explique qu'au moment où il commence à courtiser Chanelle : « Au début, un de mes amis est sorti avec deux semaines. Il travaillait fort dans les bandes pour l'avoir. Puis deuxième fois que ça m'arrive, quand j'ai laissé cette fille-là, avec qui tu penses qu'elle s'est ramassée ? Lui ! » Pire, un autre ami le trahi alors qu'il est officiellement en relation avec Chanelle : « Il y a un de mes chums qui courait après solide. Puis il a commencé à lui envoyer des emails. Je suis tombé là-dessus... » Ces trahisons sont d'autant plus difficiles pour Christian qu'elles vont complètement à l'encontre de ses valeurs d'intégrité, de sens moral et de rectitudes. Il s'avère ici que la trace de l'*autre* sur l'identité de Christian ne se fait pas explicitement via les identifications acquises propres à la *mémeté*, mais de plutôt de manière implicite. L'*autre*, ces acteurs qui jalonnent le parcours de vie de Christian, enfreignent son système de valeurs. Ce dernier heurté, sortira davantage convaincu du mérite des principes qui le guident en tant qu'agent responsable et réflexif.

À ces trahisons s'ajoute beaucoup de convoitise que Christian ressent de la part de son entourage face à ses relations amoureuses. C'est le cas de Christelle, sa toute première copine : « J'avais comme quatre cinq de mes chums qui étaient accrocs un peu sur elle. » Le même topo se reproduit avec Chanelle dont il parlera en des termes métaphoriques : « C'est moi qui avait le trophée dans toute, toute ma gang de chums. Vraiment honnêtement une belle fille. C'était moi le gagnant. Je voyais qu'il y avait bien du monde qui m'enviait. » Si de cette convoitise se dégage parfois une certaine fierté, source d'estime et de confiance en soi pour Christian, cela n'est pas sans engendrer de la méfiance chez lui, surtout maintenant qu'il est marié à Catherine et Président de l'entreprise familiale. À un point tel qu'à la toute fin de son récit il confie : « J'ai beaucoup d'amis qui envient ma situation » et il conjecture quant à la possibilité qu'il lui arrive un accident mortel : « De me savoir plus là puis de savoir que Catherine va empocher pas mal d'argent... des filles de 35 ans qui paraissent bien qui sont gentilles et qui valent 20 ou 30 millions, c'est des proies bien intéressantes pour bien des gars. » Il renchérit : « Je sais pas si c'est parce que je me suis tout le temps fait faire le coups dans le passé mais j'ai comme un pressentiment et je serais capable de faire une liste de un à trois lesquels de mes amis qui courailleraient après Catherine. » Face à cette éventualité, Christian demeure fidèle à son système de valeur, notant qu'il est impératif qu'il ait une discussion à ce sujet avec Catherine parce qu'il est : « capable de recommander des amis » sachant que parmi ceux-ci « sont correct. » À nouveau c'est la parole tenue propre à la composante identitaire d'*ipséité* qui se révèle. En quelque sorte Christian tient la promesse qu'il s'est fait à lui-même : demeurer fidèle aux valeurs qui ont toujours servi d'assise à la façon dont il a jusqu'alors réflexivement mener sa trajectoire de vie en tant qu'agent compétent.

4.4 Cas D – Dominique et Denis

4.4.1 Dominique

La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil.

René Char (1967)

Présentation chronologique du récit de Dominique

Dominique passe toute son enfance et son adolescence à Longueuil. Elle amorce son récit en déclarant « j'ai une histoire de vie amoureuse tardive, c'est rare ! » C'est lors d'un party de Cégep qu'elle rencontre Daniel, son tout premier partenaire amoureux, une « armoire à glace » qui étudie en technique policière. Au cours de ce party, les deux « ont juste **parlé**. » Ils se revoient quelques jours plus tard. Daniel va alors chercher Dominique chez elle en moto, ce dont elle conservera un souvenir marquant. En effet, elle se souvient d'avoir « **trouvé** cela vraiment séduisant » et ajoute : « Je le **trouvais** plus impressionnant que vraiment beau... et je le **trouvais** très grand, très puissant... ». Après leur balade en moto, Dominique dine chez Daniel avec ses parents et sa famille. Les parents quittent pour la soirée, Dominique et Daniel passent la soirée seuls et échangent leur premier baiser amoureux, le tout premier baiser amoureux de Dominique. Cette relation sera de très courte durée, à savoir environ deux semaines « on s'est vu peut-être quatre fois. » La relation prend fin rapidement parce que Daniel a des attentes sexuelles face auxquelles Dominique ne se sent pas prête : « je n'avais jamais couché avec un gars, je n'étais pas prête à aller plus loin... je **trouvais** que ça ne valait pas la peine... je **trouvais** que ça ne serait pas avec lui... c'était quand même une étape importante ! » De dire Dominique : « le fait qu'on avait pas plus d'intimité sexuelle, ça nous a séparé tout de suite...ça ne l'intéressait pas d'attendre des mois avant que j'aie plus loin avec lui physiquement. » C'est Daniel qui met fin à la relation. Bien que Dominique soit « un peu égraffinée et déçue » qu'il « mette assez l'accent sur l'aspect sexuel pour ne pas être intéressé à elle d'aucune autre manière », elle passe vite à autre chose « c'était juste un petit trip. »

Quelques mois plus tard, Dominique rencontre Damien, son deuxième partenaire amoureux, dans un bar à Trois-Rivières alors qu'elle est en visite chez une amie. Dominique raconte : « il était gêné de nous **parler**, il était vraiment particulièrement

timide et je **trouvais** ça très charmant. » Dominique et Damien entretiennent une relation amoureuse pendant environ trois mois. Damien, qui a une voiture, fait l'aller retour entre Trois-Rivières et Longueuil pour visiter Dominique. « Il conduisait une immense voiture, un bateau des années je sais pas quoi ! ... **Il venait me voir** à Longueuil... **on se voyait** peut-être une fois par deux semaines. » C'est avec Damien que Dominique a sa première relation sexuelle ce sur quoi elle commente : « j'étais un peu tannée du statut de fille vierge, **je me suis dit** : 'tiens ça va être fait' ... j'avais le goût que ça soit presque derrière moi, et ça a vraiment été presque comme ça que ça s'est fait. » C'est d'ailleurs ce qui donnera le ton à cette relation amoureuse. En effet, Dominique explique : « avec lui j'ai vraiment découvert la sexualité, alors c'était un gros morceau de ce qui nous unissait... **J'ai trouvé** que ça obnubilait pas mal nos pensées tous les deux. » Sur quoi elle précise : « sur le plan vraiment de la relation comme telle, je ne peux pas dire que c'était émotivement très prenant. » De sorte que lorsque Damien met fin à la relation invoquant des motifs tels que l'inconvénient de la distance et du va-et-vient entre Trois-Rivières et Longueuil, Dominique n'en fait pas « un drame épouvantable » bien qu'elle admette une certaine atteinte à son orgueil. « Dans mon histoire amoureuse, un moment donné **je me suis dit** : 'Aye je suis écœurée, je me fais tout le temps laisser, il y a quelque chose qui marche pas dans mon affaire !' Ça commençait déjà **l'impression** que ça fait deux relations et ça fait deux relations où je me fais laisser, celle-là je ne la trouve pas drôle ! » Par contre Dominique est malgré tout « contente d'avoir enfin eu un chum », elle qui avait passé plusieurs années seule alors que ses amies avaient toutes des amoureux. Aussi, à propos de cette relation amoureuse, elle conclut : « J'avais **trouvé** ça difficile de pas avoir de copain. J'étais contente d'être normale. Enfin, j'avais **trouvé** que j'étais normale. »

L'été suivant sa première année de Cégep, Dominique travaille à La Ronde, un parc d'attraction de Montréal. C'est là qu'elle tissera sa troisième relation amoureuse avec Didier, un collègue de travail. Dominique est responsable de vérifier les bracelets-tickets à l'entrée alors que Didier est responsable de remplir les étalages de peluches dans les kiosques de jeux. La porte de sortie de l'entrepôt de peluches étant à côté du lieu de travail de Dominique, Didier et elle « se **voient** plusieurs fois par jour. » « Il prenait le temps de venir me **parler**. On **parlait**, on a fini par se conter beaucoup de choses. » Seulement Didier souffre d'acné sévère ce qui le rend « physiquement pas tellement attirant. » Si

bien que Dominique avoue : « Ça a pris du temps beaucoup avant que je me laisse séduire parce qu'il y avait vraiment un obstacle. » Pourtant au fil du temps, elle a de plus en plus hâte de voir Didier et finit par mettre de côté l'aspect physique malgré qu'elle ne peut pas dire qu'elle s'en réjouisse. Leur relation se concrétise au cours d'une promenade après le travail. « On avait beaucoup **parlé** encore. On s'était arrêté. Il m'avait tiré à lui et il m'avait embrassé. C'était vraiment super beau, sur le bord d'un arbre avec un beau paysage. J'avais **trouvé** ça romantique. J'avais **trou**

La relation amoureuse de Dominique et Didier dure neuf mois. Au sujet de Didier, Dominique commente : « Je le **trouvais** intelligent. Je le **trouvais** drôle. Je le **trouvais** sensible. Je **trouvais** qu'il avait du jugement. » Didier vit seul avec sa mère qui est atteinte d'une maladie mentale. Didier doit donc en prendre soin, ce qui touche beaucoup Dominique et suscite son admiration : « Il avait juste sa mère. Il était très bon pour sa mère. Lui il fallait qu'il s'occupe de sa mère alors que la mienne elle me protégeait. Je **trouvais** ça bien beau dans le fond d'être la bouée de sauvetage de sa propre mère. » De sa relation avec Didier, Dominique se remémore : « On passait des heures à **parler**, on **parlait** des heures et des heures de toutes sortes d'affaires, de vie, de famille. Il s'exprimait beaucoup.

Toutefois, au bout d'un certain temps, Didier revoit Delphine, son ex-copine avec qui il avait été en relation pendant deux ans avant de connaître Dominique. Cela sème la confusion chez lui et à terme, il décide de quitter Dominique pour reprendre sa relation avec Delphine. Bien qu'au départ, Dominique « n'avait pas énormément **sent** que Delphine était présente » elle note que « tout au long de notre relation j'avais quand même **l'impression** qu'elle était quand même dans ses pensées plus que je ne l'aurais voulu. » Cette fois, la rupture est très difficile pour Dominique : « Ça, j'ai vraiment eu de la peine. Ça, j'étais vraiment à terre. J'ai **trouvé** ça dur à vivre. » De un, elle « l'aime beaucoup » et est « très attachée à lui. » De deux, Dominique affirme : « J'avais **l'impression** que les neuf mois que j'avais passés, c'était une petite parenthèse dans sa relation principale » de sorte qu'elle « la **trouve** encore plus dur à avaler. » Elle enchaîne : « C'était le troisième gars qui me laissait, **je me suis dit** : 'Ça y est je vais passer ma vie à me faire laisser, personne ne veut de moi. Ça y est je suis donc bien toute croche!' » De surcroît, c'est la

première relation amoureuse dans laquelle Dominique investit sa confiance. En effet, elle explique : « Je m'étais dévoilée à ce gars-là et probablement comme pas vraiment auparavant. Alors j'ai été sur des terrains qui m'ont fait faire un petit pas vers m'ouvrir. Ça faisait d'autant plus mal après. » L'ouverture de soi à l'autre comme étant le fondement d'une relation amoureuse sert de fil conducteur au récit de Dominique qui en réitérera souvent l'importance au cours de sa narration. Notons ici que cette ouverture à l'autre est possible uniquement dans un contexte de confiance. Ainsi, elle ajoute : « Ça reste que c'était positif d'avoir ouvert une petite porte en moi qui était bien, bien, bien fermée à ce moment-là. Je **trouvais** qu'enfin j'avais testé quand même c'était quoi être en couple. » En rétrospective, Dominique qualifie sa relation avec Didier de très positive « à part le sentiment de trahison dans le fond » du fait que ce dernier l'ait quittée pour retrouver son ex-copine.

Au cours de sa dernière année de Cégep, Dominique travaille à l'hôpital Charles Lemoyne. Elle y rencontre Dexter, un collègue de travail, avec qui elle aura une « relation *fuckée*. » En fait, la relation de Dominique et Dexter se joue sur plusieurs dimensions, sauf sur celle d'une relation amoureuse : « j'ai été en relation de co-loc, d'amie, d'amante. » « Je n'ai pas eu de relation amoureuse avec lui. Mais ça, si tu veux savoir c'est quoi l'amour de ma vie, c'est ce gars-là. Je l'ai aimé et profondément, énormément. » Seulement, cette réalité restera longtemps du domaine du non-dit. Dominique prendra des années avant de l'admettre, voire de se l'admettre à elle même : « Je n'ai jamais, **jamais dit à moi-même** que j'étais amoureuse de ce gars-là avant des années. Vraiment avant que je déterre le fait, là je suis capable de le dire, mais ça a pris des années avant que je sois capable de dire que j'avais été en amour avec ce gars-là. Ça a fait bien mal. Ça a été très dur. » Dominique fait ici timidement une première allusion à son manque de connaissance de soi, un thème qui, en tandem avec l'ouverture de soi à l'autre, se démarque également comme la trame de fonds de son récit. Dominique mentionnera aussi que c'est entre autre à travers l'ouverture à l'autre qu'elle a pu développer sa propre connaissance de soi.

Ainsi, à 21 ans, Dominique quitte la maison parentale pour aller habiter en colocation avec Dexter : « Il m'a proposé d'aller habiter avec lui parce qu'il avait besoin d'un co-

loc. C'est lui qui m'a sortie de la maison parce que moi j'habitais toujours chez mes parents. » Dominique dépeint Dexter comme quelqu'un de « fin et respectueux des gens et correct dans son travail » mais « qui ne respectait pas les normes, un espèce d'excentrique dans tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il pensait. » De plus Dexter a une « sexualité très ouverte » ce qui implique qu'il a « des aventures avec des gars. » D'ailleurs, lorsque questionnée à savoir ce qui a empêché l'émergence d'une relation amoureuse entre elle et Dexter, Dominique suppose : « Probablement parce qu'il était gai. Il ne s'affichait pas comme 'je suis gai' mais lui, dans le fond, il n'avait pas de problème d'aller vers un sexe ou l'autre. » Aussi, parce qu'elle habite avec Dexter, Dominique est malgré elle témoin des amourettes de passage de ce dernier. Elle en est « très dévastée, c'était le poignard dans le cœur à chaque fois » bien qu'elle reconnaisse : « j'étais pas sa blonde et il était pas mon chum, alors dans le fond on avait bien le droit de s'envoyer en l'air si ça nous tentait ! »

Parmi les évènements marquants qui ont ponctué cette relation, Dominique a souvenir d'un soir où sa cousine, qui travaille également à l'hôpital, va prendre une bière avec Dexter. Aucun lien amoureux voire même d'amants, ne se profile entre eux : « Il n'était pas intéressé à elle et elle n'était pas intéressée à lui. Il n'y avait rien. » Toutefois Dominique se rappelle : « Juste d'apprendre ça, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, j'ai pas dormi de la nuit, j'ai pas mangé le lendemain, j'ai été dévastée. » Elle renchérit : « Aussitôt qu'il **parlait** à une autre fille, ça faisait mal c'est effrayant. » Seulement, Dominique refuse toujours de s'avouer qu'elle est amoureuse de Dexter : « Je n'interprétais pas mes sentiments. Je ne voulais pas l'admettre, je pense parce que c'est parce que je **trouvais** ça trop dur moi-même. » Au contraire, elle adopte plus ou moins consciemment, du moins à ce moment dans sa vie, une attitude « bien open » qui laisse présumer que « c'était bien correct. » Au-delà de son manque de connaissance de soi, l'attitude de Dominique laisse même présager qu'à cette étape de sa trajectoire de vie, elle évite d'emblée de se révéler à elle-même vu la douleur que cela lui entraînerait.

Toutefois, malgré l'allure détachée à laquelle Dominique tente de souscrire, il lui arrive souvent de démontrer sa frustration à Dexter et ce dernier considère cela comme « de la manipulation et du contrôle. » Or, Dexter ne se laisse pas faire et rétorque avec des

comportements provocateurs qui atteignent Dominique directement. Tout cela rend la relation entre Dominique et Dexter « explosive » dans leur quotidien de colocation. Si bien qu'après un an, lorsque le bail vient à échéance, les deux décident de partir chacun de leur côté avec des colocataires respectifs.

Malgré cela, leur dynamique relationnelle se perpétue. Éventuellement, elle culmine en un évènement qui met définitivement terme à cette relation ambiguë. Dominique raconte : « Un moment donné je lui ai fait **sentir** que j'étais frustrée parce qu'il avait fait quelque chose avec quelqu'un. Bien il n'a pas attendu : il a pris le téléphone, il a appelé ma co-loc Dorothée qui était ma grande amie et lui a proposé d'aller passer la fin de semaine dans sa maison de campagne. C'était sûr qu'elle allait accepter parce que Dexter, elle le **trouvait** de son goût ! » Dominique renchérit : « C'était vraiment de la provocation. Il ne l'aimait même pas. Il avait de la misère à la blairer ! C'était la pire affaire qu'il pouvait faire. C'était vraiment cruel. Alors ça, ça a été un peu la fin, la rupture. »

Suite à cette relation équivoque, Dominique est célibataire environ un an. Elle termine son Baccalauréat en droit. Elle a alors 25 ans et entreprend une Maîtrise en communication à l'UQAM. C'est dans ce contexte que se tissent les prémisses de sa prochaine relation amoureuse avec Darcy, son professeur dans un séminaire de début Maitrise. Darcy, un chargé de cours d'environ trente ans, vient de compléter son Doctorat en communication. De dire Dominique, c'est un gars qui « avait un parcours idéal dans ses études universitaires » qui « réussissait très bien » et qui « savait où il s'en allait, ce qu'il faisait, ce qu'il voulait faire. » Dominique est attirée par « son intelligence, son prestige, sa verve, sa capacité à répondre à tout, tout le temps... ça m'impressionnait beaucoup. C'était vraiment ça ! »

Darcy étant le chargé de cours de Dominique, les deux « se **voient** toute la session. » Toutefois rien ne prend forme entre eux sur le plan amoureux avant la toute fin de la session. Dominique relate : « À la toute fin, le dernier, dernier cours, il amenait son groupe prendre une bière après la session, c'est vraiment cette rencontre-là. » Dominique passe donc cette soirée avec Darcy et une quinzaine d'autres étudiants dans un pub. Vers la fin de la soirée, Dominique et Darcy « espèrent tous les deux que le monde s'en aille, mais

ça partait pas. » Darcy trouve alors un prétexte pour quitter le pub : il invite ceux qui le désirent à terminer la soirée chez lui, espérant que peu d'entre eux le fassent. C'est ce qui se produit. Seule une étudiante se joint à Dominique et Darcy et leur propose un lift dans sa voiture tout en ayant bien saisi la dynamique de séduction qui se trame sous ses yeux laquelle selon Dominique était « un peu évidente. » Aussi, arrivée chez Darcy, elle décide de laisser les deux tourtereaux seuls. « Elle est venue nous reconduire. Elle est entrée dans l'appart et elle m'a fait un clin d'œil et elle m'a dit : 'bah je pense que je suis fatiguée, je vais y aller.' Et elle est tout de suite partie. C'était un clin d'œil à moi et à lui. C'était vraiment cute. » C'est de cette façon que commence officiellement la relation amoureuse de Dominique et Darcy : « On s'est embrassé tout de suite. Donc ça a été le début de cette relation. »

Dominique commente : « On a eu une relation qui a duré un an et demi. Ça a été une belle relation. Une relation plus... vraiment prof-étudiante, c'était vraiment ça aussi dans la vraie vie. » Bien que de toute leur relation Dominique et Darcy ne cohabitent pas, ils habitent proche l'un de l'autre et ont une relation plutôt fusionnelle : « **On se voyait** souvent, au moins trois quatre soirs semaine et toutes les fins de semaine. **On passait beaucoup de temps ensemble.** » Dominique décrit Darcy comme étant « affectueux, gentil, dévoué. » Toutefois, Darcy a « beaucoup d'ambition », accorde « de la valeur à ses diplômes » et se met « beaucoup de pression » dans la réussite de son cheminement de carrière académique, alors que Dominique, pour sa part, dit n'avoir « pas d'ambition » et « pas d'intérêt particulier. » Dans ce passage de sa narration, avec recul, Dominique avoue explicitement, le manque de connaissance de soi qui la caractérisait alors : « Moi je me cherchais complètement. J'avais pas de but. Je ne savais pas ce que je voulais faire dans la vie. Je ne savais pas bien des affaires sur moi. » Aussi, la relation étant teintée du lien de professeur-étudiante, éventuellement Darcy tente d'aider Dominique dans son cheminement académique. « Il s'est mis presque à me faire un plan de carrière. Il disait : 'j'ai pensé à ça, tu pourrais faire ta maîtrise et après ça faire ton doctorat et on pourrait aller ensemble étudier à telle université'. Il avait des ambitions pour moi. Je le comprends, moi j'étais tellement perdue de toute façon que... Ça ne me convenait pas du tout. Mais ça me sécurisait. Ça me donnait un certain encadrement. » Elle poursuit : « Moi je **sentais** que je n'avais ni la personnalité pour faire ça, ni l'intérêt, ni... C'était beaucoup de pression

et je la **sentais** beaucoup. Je **sentais** que je n'étais pas à la hauteur de ce qu'il espérait dans le fond. J'avais comme **l'impression** d'être une imposteure dans le fond. »

Aussi, même si au quotidien la relation est « facile » et « simple », Dominique « angoisse beaucoup. » Malgré cela, elle n'anticipe aucunement une rupture : « Mes angoisses étaient extrêmes mais pas en apparence. J'avais **l'impression** qu'on était parti pour de bon, qu'on avait une belle relation. J'avais **l'impression** d'être sur un beau nuage avec lui quand même. » Si bien que lorsqu'un dimanche soir elle rentre chez elle du travail, appelle Darcy « comme d'habitude » et que ce dernier lui dit : « 'j'étais entrain de t'écrire une lettre' », elle est abasourdie et alarmée. Dominique raconte : « Une lettre ! Alors là j'ai gratté, gratté jusqu'à ce qu'il me dise : 'je pense qu'entre nous deux on devrait terminer ça.' Je ne l'attendais vraiment pas celle-là ! Ça a fini de même ! Et là, j'ai raccroché et **je me suis dit** : 'ben là on est séparé et il me dit ça au téléphone !' Et j'ai été sous le choc vraiment ! »

Pour Dominique cette rupture est non seulement « inattendue et douloureuse », elle déclenche rapidement chez elle un profond remaniement existentiel. Pour la première fois dans sa vie elle est confrontée à la nécessité de développer cette connaissance de soi dont elle dit avoir si longtemps manquée : « Là tout a remonté en l'espace des quelque jours qui ont suivi. Vraiment, cette rupture-là, elle a fait surgir tout, tout, tout ce qu'il y avait de caché depuis des années. Mes rapports familiaux, toutes les fois où je m'étais faite laisser, toutes les peines, toutes ! C'était comme un genre de digue qui a lâché. »

Dominique touche le fond du baril et a des pensées suicidaires. De plus, à peine quelques semaines plus tard, elle apprend que Darcy fréquente une autre fille. Pour Dominique, cette nouvelle, bien que difficile à encaisser, marque un point de non retour et lui permet de discerner entre sa « peine de la rupture et tout le reste de la douleur. » « **Je me suis dit** : 'là, Darcy, ça vient de sauter mais il y a quelque chose de vraiment plus profond que ça.' J'ai vite mesuré la différence entre ma peine d'amour et ma peine tout-court. Je savais que ça n'avait même plus rapport avec lui dans le fond. » Dominique décide alors d'entreprendre une psychothérapie laquelle durera quelques années. Avec recul, elle

conclut : « Alors c'est ce dimanche à 18 :30, bien ça a changé ma vie. Ça a été une rupture révélatrice. »

Au moment de sa rupture avec Darcy, Dominique a 26 ans. Peu de temps après avoir entrepris sa psychothérapie, elle abandonne sa Maîtrise en communication, à la suite des recommandations de sa thérapeute. « C'est la première chose qu'elle m'a amenée à faire comme geste concret pour me libérer d'un poids épouvantable. Je ne suis jamais retournée après. » Elle débute un emploi à titre de réviseuse/correctrice et demeure célibataire pendant environ un an. Pendant ce temps, elle découvre la salsa et se met à danser très régulièrement. Elle y fait la rencontre de Danilo, un professeur de salsa âgé de 40 ans, « un vieux latino ridé » père de famille monoparentale de quatre enfants et avec qui elle sera en relation amoureuse pendant trois ans et demi. « On n'avait pas pantoute le même univers ! Mais en même temps, on avait le plaisir de la salsa qui nous unissait. Il avait un studio dans son appartement alors on dansait sans arrêt. » Dominique lance : « La seule chose qui nous unissait c'était la salsa ! » ce sur quoi elle nuance : « Je dis ça mais c'est pas vrai. L'autre affaire qui nous a unis c'est que Danilo avait commencé à être dans ma vie avant que je finisse ma thérapie et je ruais dans les brancards. Et lui il m'acceptait dans tous mes hauts et mes bas. Il était très à l'écoute. Alors il était très utile dans mon cheminement personnel. »

Dominique dépeint Danilo comme quelqu'un de « très humain », « capable de se remettre en question, de prendre ses torts » et « capable de s'exprimer. » Au sujet de leur dynamique relationnelle, Dominique soutient : « J'ai appris à **m'exprimer**. J'ai appris à mieux **communiquer**. » Par ailleurs, la réalité à laquelle Danilo fait face de son côté n'est pas facile. Il doit jongler avec les difficultés associées à ses quatre enfants, âgés entre trois ans et seize ans, de même qu'avec les problèmes que lui cause son ex-conjointe. Aussi, en contrepartie de son écoute, Dominique aide Danilo à passer à travers ces moments difficiles. Cependant, elle affirme avec assurance : « Tout le long que j'étais avec Danilo, je savais que ce n'était pas un gars avec qui j'allais faire ma vie. J'ai **l'impression** que moi j'étais en reconstruction et lui il participait à la reconstruction. » En effet, Dominique persiste dans cette relation entre autre parce que Danilo lui fournit le support et l'écoute dont elle grand besoin à travers sa démarche de psychothérapie. Dominique ressent alors

le besoin de creuser et de comprendre les problématiques psycho-émotives avec lesquelles elle jongle depuis trop longtemps et qui nuisent à son épanouissement. Elle explique : « **Je me suis dit** : ‘je vais régler mes maudits problèmes’. Et j’ai persisté. Donc pour cette raison-là, la relation a duré beaucoup plus longtemps que si je n’avais pas été en thérapie. »

À terme, Dominique met fin à la relation. Elle a alors 30 ans. La rupture a lieu en trois étapes : « Il y a eu deux épisodes avant la rupture finale où on s’est laissé temporairement. Et les deux fois c’était initié par moi. Et la troisième fois, je lui ai dit : ‘pas de revenez-y.’ » De toute son histoire de vie amoureuse, c’est la première fois que Dominique provoque elle-même une rupture. Concernant ce revirement, elle commente : « J’ai fait une thérapie et tout a changé. Ma vie elle a changé. » Bien que le processus soit graduel et que cela ait eu « le temps de murir » dans sa tête, Dominique n’a « **pas trouvé ça facile** », au contraire elle a « **trouvé ça dur**. » Elle poursuit : « J’ai **trouvé** que c’était difficile de faire de la peine à quelqu’un. Je ne me suis pas **sentie** comme libérée. Je savais que ma vie venait de prendre un autre tournant. » Malgré tout, Dominique se remet assez rapidement de cette rupture.

Elle enchaîne son récit en évoquant David, un gars qu’elle rencontre par le biais d’un service de rencontres téléphoniques. David est pilote d’avion pour une entreprise assurant les liaisons entre Montréal et les régions du Québec. Les deux passent quelques soirées ensemble dans des *lounges* à simplement parler. Dominique commente : « J’aimais ça parce que c’est un gars qui était à l’écoute. » Éventuellement, Dominique invite David chez elle à la fin d’une soirée. C’est là qu’ils ont leurs « premiers émois amoureux » et que Dominique « a vraiment craqué pour ce gars là. » En fait, Dominique dit avoir subitement l’étrange sentiment qu’elle connaît David « d’une autre vie » que son « âme le connaît. » Elle blague en disant : « Je ne suis pas ésotérique pantoute-là ! Je ne peux pas expliquer pourquoi, j’avais **l’impression** fausse mais très vraie que ce gars-là serait très important dans ma vie. Mais j’ai vraiment eu cette **impression**-là que... Ça me dépassait un peu comment on avait **l’impression** de se retrouver. »

Après à peine quelques mois de relation Dominique propose à David d'aménager avec elle : « Je lui ai proposé d'aller habiter ensemble sur un coup... sur une inspiration subite ! J'avais vraiment le sentiment d'avoir **trouvé**... d'avoir **trouvé** ! » C'est là que les choses se gâtent : « Au mois de juillet on est allé habiter ensemble. On a habité ensemble deux jours ! » En effet, par un concours de circonstances, dans les dédales du déménagement, Dominique découvre que David lui a subtilisé son appareil photo et est allé le vendre dans un *pawn shop*. D'un coup, cette découverte ouvre un panier de crabes : « J'ai découvert qu'il n'était pas pilote d'avion. Il n'était pas le gars qu'il m'avait dit qu'il était. Il n'avait pas d'appartement. Il n'avait pas d'argent. Il m'a inventé tout, tout le temps ! Et ça ne paraissait pas ! Le matin, il s'habillait avec sa chemise, son habit, sa petite casquette de pilote, son petit *case*, tout... il me donnait un bec avec tout son attirail et il partait ! Comme dans les films ! »

Sous le choc de cette révélation alarmante Dominique met David dehors aussitôt, garde l'appartement à elle seule et entreprend des recherches : « Là j'ai cherché comme une estie de folle ! J'avais besoin de savoir c'était qui le vrai David. » De fil en aiguille et de lien en lien elle découvre que David lui a volé de l'argent à plusieurs reprises, qu'il a fourni de faux renseignements lors de la signature du bail de l'appartement et une série d'autres mensonges de tout acabit. « Tout, tout, tout, tout était faux ! » Pourtant, si sur le coup, Dominique ne veut « plus rien savoir » elle n'arrive pas à couper complètement la relation : « J'aimais le gars fin qui m'écoutait, je l'aimais vraiment à part ça ! Ça m'a pris du temps avant de réaliser que celui que j'aimais existait seulement parce que le crosseur à côté existait aussi. Donc je l'ai vu quelques fois après ça. »

En septembre, Dominique décide de couper les ponts et pendant quelques mois les deux ne se voient plus du tout. Jusqu'à ce que vienne la période des fêtes où David invite Dominique à passer Noël dans sa famille ce qu'elle accepte. Cependant, à son retour elle met officiellement fin à la relation : « Je suis revenue et j'ai dit : 'OK c'est réglé, **on ne se voit plus**' et on ne s'est pas revu après. » Dominique précise qu'entre le mois de septembre et la période des fêtes : « La vraie rupture se préparait. En fait pas tant la rupture parce qu'elle était faite, c'était le vrai deuil qui se préparait. » Elle admet avoir alors « passé par toutes sortes d'émotions dont beaucoup d'espoir qui rechute. » Au final elle

commente : « Bref, quand je suis arrivée au bout de ce chemin-là, j'avais juste **l'impression** de fermer la porte et d'être en paix avec ce qui s'était passé. **Je me suis dit** : 'j'ai toute passé les étapes et là je veux juste fermer la porte'. Je ne la **trouvais** pas drôle mais j'étais en paix. »

Au mois de juillet suivant, lorsque le bail vient à échéance, Dominique quitte l'appartement, met ses meubles en storage et retourne demeurer quelques temps chez sa mère à Longueuil. En effet, elle travaille alors à titre de rédactrice pour un magazine qui vient à être acquis par une grande entreprise d'édition et impression de Montréal. Plusieurs coupures de poste ont lieu parmi les collègues de Dominique. Elle craint de perdre son emploi et redoute une précarité financière qui ne lui permettrait pas d'assurer le loyer élevé de l'appartement.

C'est dans cette conjoncture qu'elle assiste au BBQ d'été annuel de l'entreprise sans toutefois avoir envie de s'y joindre : « Je n'avais pas une grande estime de l'entreprise à ce moment-là et pas du tout envie d'aller à ce BBQ. » À son grand étonnement, elle a « quand même eu du plaisir rendu là. » Au cours du BBQ un orage éclate et une pluie diluvienne vient inonder le site. Sous le chapiteau, le sol devient quasi impraticable, si bien qu'en soirée ceux qui sont toujours de la partie se retrouvent à danser sur les tables à piquenique. Dominique fait partie de ceux-là et par hasard se trouve à danser toute la soirée à côté de Denis, un illustre inconnu. En effet, bien que tous deux membres de la même entreprise, ils ne travaillent pas dans le même immeuble.

Dominique passe ainsi la soirée à danser à côté de Denis : « On a eu bien du plaisir à danser ensemble. Je le **trouvais** sympathique. Il dansait bien. Le party continuait. » Dominique consomme une imposante quantité d'alcool tout au long de la soirée: « Ce party-là j'ai abusé... c'était pas une bonne idée mais ça fait partie de l'histoire ! » Comme elle n'a pas de voiture, Denis lui propose d'aller la reconduire. Sauf que Dominique n'a pas envie de terminer la soirée. Elle décide d'aller rejoindre sa grande amie Dorothée dans un bar pour continuer la fête et invite Denis à se joindre à eux. Dominique poursuit sa lancée dans la consommation d'alcool si bien qu'« à la fin de la veillée » elle est « vraiment saoule. » Elle se remémore : « Comme je n'avais plus conscience de rien,

Denis a promis à mon amie Dorothée qu'il allait me mener chez nous à Longueuil. » Seulement, au cours du trajet, elle a peine à donner des directives cohérentes à Denis pour lui indiquer le chemin tellement elle est saoule et finit tout bonnement par s'endormir dans la voiture ! Denis découragé et ne sachant plus trop quoi faire décide de la ramener chez lui pour la nuit. « Il m'a ramenée chez eux. Il m'a installé sur le divan avec une poubelle et un sac en plastic au cas où et il m'a fait dormir chez lui. Je me souviens de m'être réveillée dans un environnement vraiment inconnu ! » Le matin venu, les deux s'expliquent. Dominique n'est pas en état d'aller au travail et Denis lui offre d'aller la reconduire chez elle à une condition : le trajet se fera en moto. Si Denis anticipe que cela puisse être un problème, Dominique est plutôt ravie et cela n'est pas sans lui rappeler Daniel, son premier amoureux : « Moi je **trouvais** que c'était super attirant un gars avec une moto parce que c'était le premier chum que j'avais eu. Alors je **trouvais** ça très séduisant un gars en moto. » Ce vendredi matin, Denis va reconduire Dominique chez sa mère et rentre au travail de son côté pour le reste de la journée.

Pendant la soirée épique du BBQ, Dominique dit avoir embrassé Denis une fois mais rien de plus. Par ailleurs, elle ressent déjà une attirance spéciale pour Denis. Elle raconte : « Quand je l'ai rencontré, j'avais **l'impression** que je le connaissais déjà. Je n'arrêtais pas de dire à ma mère 'j'espère que je vais le revoir, j'ai **l'impression** qu'il y a comme quelque chose mais je ne sais pas quoi...il y a quelque chose entre nous qui... j'ai **sent**i quelque chose de vraiment spécial avec ce gars-là'. » Cette impression n'est pas sans rappeler celle que Dominique dit avoir ressentie au moment de sa rencontre avec David.

Au grand bonheur de Dominique, Denis lui lance un coup de téléphone le soir même et lui propose d'aller faire une promenade de moto le lendemain après-midi, ce qu'elle accepte. Entre temps, Dorothée, l'amie de Dominique, les invite à aller la rejoindre avec une bande d'amis à sa maison de campagne. Dominique et Denis arrivent avant tous les autres : « On est arrivé avant tout le monde au chalet. On s'est installé dehors et on a **parlé** super longtemps. Plus on **parlait** plus on avait des affinités. » C'est plus tard pendant la soirée que se concrétise leur relation : « On s'est un petit peu évadé des autres. On est allé dehors pour regarder le paysage, la lune. C'était vraiment chouette la température, les criquets dans la campagne, c'est bien romantique. Ça a été un peu le... un début de

relation. » À partir de là, la relation se tisse rapidement : « Ça a été une relation très facile qui allait de soi, tout de suite naturelle. Ça a été super vite. » Dominique et Denis cohabitent ensemble très rapidement. Dominique qui est en transit chez sa mère, se retrouve « tout le temps » chez Denis. Aussi elle raconte : « **Je me suis dit** : ‘on habite déjà ensemble dans le fond’. Après deux mois je lui en ai **parlé**. Alors on a réglé ça en deux secondes. »

Pendant les deux premières années de leur relation, bien que Dominique et Denis travaillent pour la même entreprise, ils ne travaillent pas dans le même immeuble ni pour le même département. D'emblé cela fait en sorte que leur relation échappe au regard de leurs collègues. De plus, sur une base quotidienne et opérationnelle, il y a peu, voire aucune interaction entre leurs départements. Certes Dominique et Denis discutent entre eux de leur réalité de travail : « On **parlait** de travail. On racontait à l'autre ce qui se passait dans nos départements respectifs. Alors on avait **l'impression** que l'on savait avant ce qui se passait dans la compagnie ce que les autres ne savaient pas, qu'on ne serait pas sensé savoir autrement parce qu'il n'y a jamais eu vraiment de communication entre les deux départements de tout temps dans la compagnie, bien contraire... » Grâce à leur relation amoureuse au travail, Dominique et Denis ont d'avantage accès que leurs collègues à certaines informations concernant le « dessous de bien des affaires. » Seulement, Dominique atteste : « Ça n'a pas d'impact sur notre productivité ou notre travail comme tel. Ça n'a pas d'influence. » Aussi leurs échanges n'impliquent en rien le partage d'information privilégiée.

Éventuellement Dominique change de poste au sein de l'entreprise ce qui l'amène à travailler dans le même immeuble que Denis. Toutefois, les deux n'ont toujours « pas de lien d'autorité », « pas de patron en commun » et la relation amoureuse n'interfère toujours en rien dans leur travail. Cependant, la proximité accrue qui découle de ce changement entraîne des tensions entre Dominique et Denis. En fait, Dominique souligne que l'arbitrage entre son besoin d'intimité personnelle et le besoin d'intimité conjugale et de disponibilité de présence de Denis est un enjeu important dès le début de leur relation. Elle raconte : « Moi je n'étais pas comme lui, je n'avais pas ce besoin-là mais plus le besoin inverse d'avoir des plages de solitude. Lui est au contraire très tout à deux. Il tirait

pour que je sois toujours avec lui. Et **moi je disais** : ‘On a une relation de couple mais moi je ne suis pas la source de divertissement de service !’ Je n’aime pas ce rôle-là, je **trouve** ça réducteur. » Aussi, ces frictions sont exacerbées lorsque Dominique vient à travailler dans le même immeuble que Denis. « Lui il était super content que je déménage il m’avait de plus en plus proche ! » Notamment Denis sollicite très souvent Dominique pour aller luncher et lorsqu’en fin de journée celle-ci veut rester plus longtemps au travail, il lui suggère de rentrer avec lui et d’apporter le travail à la maison. « D’une certaine façon je me **sentais** envahie. Je ne me **sentais** pas libre de faire vraiment ce que j’avais envie de faire parce que j’avais toujours à lui dire non. Il y a eu un peu d’ajustement à faire. » Au final, les deux prennent une entente claire quant à leurs activités en solo : « On s’est dit qu’on allait se le dire d’avance puis que le samedi on gardait ça pour nous deux. »

Au bout de trois ans de relation, Dominique et Denis décident de vendre le condominium de ce dernier et d’acheter une maison qu’ils rénovent ensemble. Ces rénovations « intenses » durent presque cinq ans et apportent leur lot de difficultés dans la relation. De dire Dominique : « Les rénovations c’est assez terrible pour un couple parce que c’est très propice aux conflits dans le sens de toujours, toujours être en négociation avec souvent des étincelles. Ça vient qu’à teinter le quotidien. » D’autant plus que d’emblée, Dominique et Denis ne vivent pas l’achat de cette maison de la même façon. Si Denis est très enthousiaste, Dominique, à l’inverse, est très ambivalente. Elle affirme : « Denis lui voyait ça comme : ‘Ah regarde la petite maison délabrée ! On pourrait en faire notre nid d’amour’ et moi je la **trouvais** bien, bien moche et toute délabrée et je ne voyais rien pantoute d’autre que ça ! » Il s’avère que la maison présente plusieurs vices cachés et donc plusieurs travaux imprévus. « J’avais **l’impression** de m’être faite avoir. **Je sentais** que j’avais acheté un citron. **Je sentais** que j’avais été innocente, imbécile. On s’est vraiment fait passer un citron. Moi je l’ai pris beaucoup plus mal que Denis. » En rétrospective Dominique concède : « On était écorché après ça. On a toujours dit qu’on s’en est bien sorti et c’est vrai. Mais on ne sort pas indemne de ce genre de longue période de rénovation. C’est sur que notre relation elle a été mise à dure épreuve. »

Au moment du dernier entretien, Dominique et Denis sont en couple depuis neuf ans. Pour Dominique, il s’agit de sa première relation amoureuse qui dure plus que trois ans : « avec

Denis, ça va mieux et plus loin que les autres relations que j'ai eues. Je suis un peu dans le mystère.» Quant à l'avenir de sa relation, se remémorant la récente période de rénovation que le couple vient de traverser, Dominique avance : « J'entrevois ça positivement parce que je **trouve** qu'on a eu vraiment un méchant chemin de gravelle derrière nous. J'ai **l'impression** qu'on va plus utiliser notre temps en faisant des choses ensemble strictement plaisantes. Et aussi en ayant nos petits terrains chacun. Moi je m'ennuie d'avoir du temps pour moi.» De fait, bien que Dominique envisage positivement sa relation avec Denis, elle ajoute que certains défis demeurent. Entre autres le besoin d'intimité personnelle de Dominique est toujours un enjeu. Le défi de se renouveler et d'éviter les routines au quotidien en est un autre. Dominique confie : « On se l'est dit cet automne et on continue de se le dire : il y a des petites choses dans notre quotidien, il y a comme une routine qui s'est installée, ça devient un peu gazant à la longue. Il y a des choses moins évidentes, genre se renouveler. » Malgré cela, Dominique maintient qu'elle et Denis réussissent à « se faire des rendez-vous amoureux » et n'ont pas « pas perdu de vue complètement d'avoir une vie sexuelle bien épanouie. » Elle décrit sa relation avec Denis en évoquant : « Le jour on est ensemble comme un petit couple qui fait les affaires routinières ensemble, on est des amis, on est des copains et il y a des îlots où on redevient plus séducteur et on fait vraiment le petit truc romantique de musique, chandelles et vin et ça nous fait vraiment plaisir à tous les deux de partager toute l'intimité. »

Lorsque questionnée sur sa vision de ce qu'est l'amour, Dominique affirme avec spontanéité : « Le noyau de l'amour je dirais que c'est l'acceptation. C'est juste ça mais c'est tout cela en même temps. Accepter l'autre comme il est avec toutes ses vulnérabilités, ses faiblesses, ses beautés, ses majestés et ses...ses vieux bas sales ! Faire assez confiance pour se laisser autant voir ses blessures, ses lacunes et s'accepter comme ça. La vraie intimité c'est de montrer là où on est faible. Et c'est très rare. » Ce commentaire fait appel à ce qui tisse l'intrigue du récit de Dominique, à savoir les relations de confiance qui permettent d'accéder à une meilleure connaissance de soi. En effet, pour Dominique, l'amour suppose l'acceptation inconditionnelle de l'autre face à l'ouverture de soi dans un climat de confiance où se solidifie la connaissance de s

Analyse structurale du récit de Dominique

Le récit de Dominique illustre explicitement l'hypothèse centrale de Ricoeur (1986) comme quoi la compréhension de soi réside dans l'interprétation de sa vie à travers le récit qu'on en fait. Au cours de sa narration, Dominique rapporte les nombreuses occurrences dans sa trajectoire de vie où elle s'est butée à son manque de connaissance de soi. Or ces moments sont souvent aussi marqués par le fait qu'elle parle, discute, s'ouvre et se raconte à l'*autre*. Ce faisant, elle se trouve à entamer instinctivement le processus de *Mimesis* (Ricoeur, 1986) sous-jacent à sa construction identitaire. Ainsi, la trajectoire de vie de Dominique, telle qu'elle nous la présente, donne à voir le mécanisme par lequel c'est à travers tous les micros récits de soi que l'on livre à l'*autre*, au fil des jours, tout au long de sa vie, que l'on construit itérativement son identité. Il s'agit d'un enjeu majeur du récit de Dominique et le principal fil conducteurs de son intrigue.

La structure élémentaire de signification des événements racontés par Dominique repose sur la relation de disjonction entre les expressions « **je me suis dit** » et « **je me disais** » et l'expression « **j'avais l'impression** » (voir tableau 4.34). Une relation de conjonction les rattache sous la catégorie que je nomme *maitrise des conditions de l'action*. En effet, Dominique utilise l'expression « **je me suis dit** » lorsqu'elle rapporte des événements et des situations dont elle a un entendement minimal de l'incidence qu'ils ont sur sa trajectoire de vie et sur son évolution identitaire. Elle applique parfois ces mêmes expressions aux événements sur lesquels elle estime détenir un minimum de pouvoir décisionnel et d'influence sur leur dénouement. À l'inverse, lorsque certains paramètres de l'action et de son contexte lui échappent, qu'elle ne comprend pas ou n'a pas d'emprise sur la situation, ou encore que le contrôle réside plutôt dans les mains des autres acteurs impliqués, Dominique dira alors qu'elle « **a l'impression que...** » D'une part, la structure des événements du récit de Dominique s'ancre autour de la dynamique de compréhension de soi et de l'emprise qu'elle a sur sa vie et sa destinée. D'autre part elle renvoie à sa connaissance de la praxis humaine et des conditions dans laquelle cette praxis se trame réfère à l'étape de *Mimesis I*, à savoir la préfiguration ou la structure pré-narrative de l'existence humaine. De fait, on a ici à faire avec la relative compréhension qu'a Dominique des traits structurels de l'action humaine et du fait que les conditions dans

lesquelles elle prend place sont souvent hors de son contrôle, la placent dans des conditions favorables ou défavorables et délimitent les interventions qui lui sont possibles de faire.

Tableau 4.34 - Structure de signification des évènements – Dominique

Terme A	Terme A'	Catégorie
« je me suis dit » / « je me disais »	« j'avais l'impression »	<i>Maitrise des conditions de l'action</i>

Ainsi dans le contexte de sa relation amoureuse avec Damien, lorsque Dominique constate qu'elle a besoin de franchir une étape, à savoir explorer sa sexualité et avoir une première relation sexuelle complète, elle affirme : « J'étais un peu tannée du statut de fille vierge. Alors **je me suis dit** : 'tiens, ça va être fait !' » De la même façon, suite à sa rupture avec Darcy, Dominique prend éventuellement conscience que sa détresse va au-delà de sa peine d'amour et pose : « **Je me suis dit** : 'là, Darcy, ça vient de sauter mais il y a quelque chose de vraiment plus profond que ça.' J'ai vite mesuré la différence entre ma peine d'amour et ma peine tout-court. » Cela amène rapidement Dominique à mesurer son manque de connaissance de soi et à entreprendre une psychothérapie dans l'espoir de donner de son plein gré une nouvelle direction à sa vie : « **Je me suis dit** : 'je vais régler mes maudits problèmes' et donc j'ai persisté. Donc la relation a duré. » Lorsque Dominique finit par mettre fin à sa relation avec David, après avoir préparé son deuil en le fréquentant sporadiquement pendant six mois, elle explique : « **Je me suis dit** : 'j'ai passé à travers toutes les étapes et là je veux juste fermer la porte'. »

Par ailleurs, lorsque Damien décide de mettre fin à sa relation avec Dominique sans que celle-ci ne puisse y faire quoi que ce soit, elle rapporte : « Ça commençait déjà **l'impression** que ça fait deux relations, et ça fait deux relations où je me fais laisser. » Également, à propos de l'incursion de l'ex-copine de Didier dans sa relation amoureuse avec ce dernier, Dominique dit : « Tout au long de notre relation **j'avais** quand même **l'impression** qu'elle était dans ses pensées plus que je ne l'aurais voulu », un état de fait sur lequel elle n'a pas d'emprise. Dominique a du mal à se reconnaître et à se projeter

dans le plan d'études et de carrière que lui trace Darcy : « **J'avais** comme **l'impression** d'être une imposteure dans le fond. » De même, plus tard dans son parcours de vie, elle s'explique mal son intuition de déjà vu au moment de sa rencontre avec David ce qui la porte à mentionner : « Ça me dépassait un peu comment **on avait l'impression** de se retrouver. **J'avais l'impression** fausse mais très vraie que ce gars-là serait très important dans ma vie. » Finalement, à propos de l'achat de sa maison avec Denis et de la découverte de ses nombreux vices cachés, Dominique commente : « J'avais **l'impression** de m'être fait avoir. »

Fait notoire, quand Dominique pose un regard réflexif sur sa trajectoire de vie et sa relation avec Dexter et constate à quel point elle n'avait alors aucune emprise sur ce qu'elle ressentait vraiment, elle déclare : « Je n'ai jamais, **jamais dit à moi-même** que j'étais amoureuse de ce gars là. » Ici le manque de connaissance de soi de Dominique se traduit de façon très explicite par un « **ne jamais se dire** », l'inverse, mot pour mot, de l'expression qu'elle mobilise pour décrire les occurrences de sa trajectoire de vie dont elle a un entendement minimal, à savoir, « **se dire**. »

Dominique définit les relations affectives qu'elle tisse avec les actants de son récit d'une part en terme de « **parler** » et des équivalents tel que « **s'exprimer** » et « **communiquer** », et d'autre part, en terme de « **se voir** » et des équivalents tel que « **passer du temps ensemble** » (voir tableau 4.35). Je chapeaute cette relation de disjonction par la catégorie *découverte de soi*.

Dans l'univers de Dominique, parler implique une ouverture de soi à l'*autre* ce qui lui requiert un minimum d'investissement de sa confiance en autrui et contribue rétroactivement à consolider cette relation de confiance. Qui plus est, pour Dominique, bien qu'elle ne le souligne pas toujours de manière explicite, « **parler** » est ce par quoi passe l'appropriation d'une meilleure connaissance de soi. C'est spécifiquement du processus de *Mimesis* qui se trame en continu sur l'échelle d'une vie dont il est question ici. De fait, le témoignage de Dominique met en exergue que la construction narrative du soi ne se fait pas nécessairement et seulement par la formulation d'un récit complet et « formel » de son existence, mais bien par la multitude des micros récits que l'on livre à

l'autre et à soi-même de manière informelle sur la base d'un vécu quotidien. Quand elle retrace ces instances, Dominique a recours au verbe « **parler** » pour décrire les liens qu'elle entretient avec les individus constellant son parcours de vie. À l'inverse, « **se voir** » ne suppose pas l'ouverture à l'autre et la découverte de soi. Lorsque que la confiance fait défaut entre Dominique et les individus partie-prenantes de sa vie, l'ouverture de soi est peu envisageable. Dominique se contente de décrire ses liens avec *l'autre* en terme de « **se voir**. »

Tableau 4.35 - Structure de signification des actants – Dominique

Terme A	Terme A'	Catégorie
« parler » / « s'exprimer » / « communiquer »	« se voir »	<i>Découverte de soi</i>

Dominique décrit sa relation avec Didier, la première relation amoureuse dans laquelle elle investit sa confiance en racontant : « On passait des heures à **parler**, on **parlait** des heures et des heures de toutes sortes d'affaires, de vie, de famille. » À propos de sa relation avec Danilo, Dominique affirme : « J'ai appris à **m'exprimer**. J'ai appris à mieux **communiquer**. »

Par ailleurs, Dominique évoque son lien avec Damien, avec qui elle a une relation amoureuse qui ne comporte pas d'implication affective très engageante, en disant : « Il venait **me voir** à Longueuil. **On se voyait** peut-être une fois par deux semaines. » Pareillement, Dominique définit la nature de son lien amoureux avec Darcy et de la dynamique relationnelle qui les unit en évoquant : « **On se voyait** souvent, au moins trois quatre soirs semaine et toutes les fins de semaine. On passait beaucoup de temps ensemble. » Or en aucun cas ne fait-elle usage du verbe « **parler** » au cours du passage de sa narration concernant sa relation avec Damien. En l'occurrence, c'est au sein de cette relation amoureuse que Dominique est la plus confrontée à son manque de connaissance de soi et vit beaucoup angoisse. Comme cette relation ne repose pas sur la parole, Dominique demeure dans l'incompréhension, un peu tel une inconnue à elle-même.

L'homologie entre la structure de signification des événements et des actants du récit de Dominique est transparente (voir tableau 4.36). En effet, « **parler** » permet d'accéder à une meilleure connaissance de soi et en conséquence s'ouvre sur la possibilité d'une certaine emprise sur sa destinée. Or dans les passages de son récit où Dominique décrit les actant en terme de « **parler** » elle mobilise également l'expression « **je me suis dit** » pour introduire des situations et événements de sa trajectoire de vie à propos desquels elle détient à tout le moins un entendement minimal. Le verbe « **parler** » et la connaissance de soi qui en résulte trouvent donc écho dans l'expression « **je me suis dit** » et l'intelligibilité qu'elle suppose quant aux conditions dans lesquelles se trame son action. En revanche lorsque la nature des liens de Dominique avec les autres actants de son récit se résume à « **se voir** », cela ne contribue pas à une meilleure connaissance d'elle-même et le tout coïncide avec les événements qu'elle introduit par l'expression « avoir l'impression. »

Tableau 4.36 – Homologie événement/actant – Dominique

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« je me suis dit » / « je me disais »	« j'avais l'impression »	<i>Maitrise des conditions de l'action</i>
Actant	« parler » / « s'exprimer » / « communiquer »	« se voir »	<i>Découverte de soi</i>

La structure de signification des arguments du récit de Dominique corrobore celle des événements et des actants (voir tableau 4.37). Les arguments mobilisés par Dominique s'articulent autour de la dichotomie opposant les verbes « **trouver** » et « **sentir** » et s'ancre dans la catégorie *certitude* qui désigne la relation de conjonction qui les unit. Quand Dominique est convaincue que son appréciation concernant des actants et les événements de son récit est vraisemblable, elle a recours à l'expression « **trouver.** » « **Sentir** » réfère à des passages de sa vie où Dominique est hésitante quant à la façon

dont elle saisit les évènements et situations auxquels elle fait face et les actants qui y participent.

Tableau 4.37 - Structure de signification des arguments – Dominique

Terme A	Terme A'	Catégorie
« trouver »	« sentir »	<i>Certitude</i>

Dominique se sent relativement marginalisée du fait qu'elle ait longtemps été sans avoir d'amoureux contrairement à ses amies. Aussi, évoquant l'expérience de sa relation amoureuse avec Damien elle conclut : « **J'avais trouvé** ça difficile de ne pas avoir de copain. J'étais contente d'être normale. Enfin **j'avais trouvé** que j'étais normale. » Pourtant, pour Dominique il s'agit d'un enjeu qui persiste au-delà de cette relation amoureuse. Elle vient à bout de le résoudre grâce à sa relation amoureuse avec Didier ce qui, même suite à une rupture difficile, lui permet de déclarer : « **Je trouvais** que j'avais enfin testé quand même c'était quoi vivre en couple. » Dominique a la conviction que sa relation avec David est authentique et qu'elle sera significative dans sa vie. Confiante, elle lui propose très rapidement d'aménager avec elle ce qu'elle justifie alors par : « J'avais vraiment le sentiment d'avoir **trouvé**... d'avoir **trouvé** ! » Dans sa relation avec Denis, Dominique sent parfois qu'elle est responsable d'entretenir les loisirs, passes-temps et moments de détente de ce dernier, ce qui ne lui convient franchement pas et l'amène à décréter : « ... je ne suis pas la source de divertissement de service ! Je n'aime pas ce rôle-là, **je trouve** ça réducteur. »

Inversement, quand elle aborde la dynamique caractérisant sa relation avec Darcy et son insistance à vouloir lui tracer un parcours d'étude et de carrière, Dominique avoue : « **Je sentais** que je n'étais pas à la hauteur de ce qu'il espérait dans le fond. » Or cela correspond à un moment où Dominique ressent beaucoup d'anxiété face au manque de direction dans sa trajectoire de vie, elle se sent perdue. Elle se rendra compte plus tard que c'est son manque de connaissance de soi qui la place cette tourmente. De la même façon, suite à sa rencontre avec Denis, Dominique est aux prises d'une intuition dont le

fondement lui échappe en partie. Elle affirmera donc « j’ai **sent**i quelque chose de spécial avec ce gars-là. » Finalement, Dominique dubitative quand à sa décision de l’achat d’une maison avec Denis, avance : « **Je sentais** que j’avais acheté un citron. **Je sentais** que j’avais été innocente, imbécile. »

L’homologie structurale entre les structures élémentaires de signification des événements, des actants et des arguments du récit de Dominique vient camper la logique et l’intrigue de son récit (voir tableau 4.38). En effet, dans des situations où les conditions de l’action échappent à Dominique, qui est alors réduite à vaguement « **sentir** » ce qui se trame, en parallèle la confiance en l’*autre* n’est alors pas présente, il n’y a donc pas de place à l’ouverture de soi et ainsi, pas de possibilité de l’émergence d’une connaissance de soi affinée, ce qui rend l’emprise sur sa destinée difficile. À l’inverse, « **trouver** » suppose que Dominique reconnaît les conditions de l’action. Cette certitude est souvent tributaire de relations de confiance qui appellent à l’ouverture de soi, ou à « **parler** », et de ce fait, à une meilleure connaissance de soi laquelle rend possible pour Dominique de « **se dire** » et de maîtriser sa destinée. Ainsi en est-il de la clé de l’intrigue de son récit.

Tableau 4.38 – Homologie événement/actant/argument – Dominique

Niveau d’analyse	Terme A	Terme A’	Catégorie
Évènement	« je me suis dit » / « je me disais »	« j’avais l’impression »	<i>Maitrise des conditions de l’action</i>
Actant	« parler » / « s’exprimer » / « communiquer »	« se voir »	<i>Découverte de soi</i>
Argument	« trouver »	« sentir »	<i>Certitude</i>

Pourtant un mystère demeure... En effet, si Dominique déclare sans équivoque qu’elle a désormais une meilleure connaissance de soi, sa narration reste muette à savoir ce qui se cache sous cette compréhension. Son récit demeure complètement opaque quant à cet objet.

4.4.2 Denis

*Ce qu'on ne veut pas savoir de soi-même
finit par arriver de l'extérieur comme un destin.*

Carl G. Jung

Présentation chronologique du récit de Denis

Denis passe son enfance et son adolescence sur la rive sud de Montréal, à Chateauguay. Il complète ses études secondaires dans un collège privé de Montréal pour garçons seulement, ce qui dès lors, limite « les **rencontres** avec les filles. » D'entrée de jeu, Denis affirme qu'à cette époque il est « vraiment insécure au niveau des relations homme-femme. » D'ailleurs, il souligne que cela est encore le cas à ce jour. Denis dit avoir « confiance en lui sur plein d'affaires, mais ça non » et que pour lui « **c'est comme...c'est comme** encore un grand mystère. » En conséquence, il spécifie : « Toutes les filles que j'ai **rencontrées** c'est plutôt elles qui démontraient un intérêt. C'était tout le temps une amie d'une amie ou des gens que **je rencontrais**. » Ces occasions ont souvent lieu dans des partys organisés par l'école où de dire, Denis : « **On se rencontrait.** »

Denis rencontre Dorice, sa première petite amie, par l'entremise d'une amie commune : « **Un moment donné**, son amie s'est greffée à notre groupe et **j'ai commencé** à sortir avec elle. » Denis a alors 16 ans et c'est avec Dorice qu'il a sa première relation sexuelle. D'ailleurs, questionné à savoir quels aspects de la relation amoureuse motivaient son attachement envers Dorice, Denis affirme : « C'était parce que c'était la première personne avec qui j'avais eu des relations sexuelles, ça me donnait **comme** un attachement quelconque. » Il relativise en ajoutant : « On avait du fun ensemble et on avait des activités d'ado, alors ça nous rapprochait aussi. »

Cette première relation amoureuse dure environ deux ans et c'est Denis qui y met fin lorsque « **Un moment donné**, Dorice elle **commençait** à vivre sa crise d'adolescence. » Denis raconte : « Elle a pris une petite tangente chemise carottée grano, **elle commençait** à être **un peu** psycho. **C'est comme** si elle se cherchait **un peu** et elle **s'est comme** trouvé une identité là-dedans. Elle ne m'attirait plus physiquement. Ça correspondait zéro à ce que je voulais alors **j'ai comme** mis un terme à ça. **C'est comme** 'bonsoir c'est fini !' »

Par contre, Denis précise qu'il « a fini ça correct, de façon très mature avec les capacités que j'avais à 16 ans. »

La rupture de cette première relation ne semble pas être marquante pour Denis qui enchaîne rapidement son récit en évoquant sa deuxième petite amie, Delphine, avec qui il prend des cours de musique. Au fil de ces leçons de musique, les deux « se croisent souvent dans les récitals et dans la salle d'attente » de sorte qu'entre eux « il y avait une petite **connaissance**. » Par contre, ce n'est qu'un peu plus tard que se tisse leur relation. Denis explique : « **Un moment donné j'ai commencé** à travailler au Mc Do. » Il y est employé depuis un certain temps lorsque par hasard, Delphine débute aussi un petit job au même restaurant McDonald. Denis est alors « la seule personne qu'**elle connaissait**. » Comme Delphine est une fille « extrêmement timide » Denis décide « de **commencer** à l'intégrer au staff et à la sortir dans des activités et des partys. » Selon lui « **un moment donné** ça a créé un lien. » Il poursuit : « **Un moment donné**, moi je l'aimais bien mais j'étais trop *chicken* pour faire les premiers pas. » C'est Delphine qui provoque les événements un après midi de patinage : « **Un moment donné** elle s'est déniaisée et elle a fait **comme** 'Allo ? Allumes !' et **j'ai fait comme** 'Là faut que je fasse un move parce qu'elle va se pousser'. » Denis embrasse alors Delphine et c'est ainsi que leur relation « **commence**, bêtement de même par un bec sur une patinoire. »

Contrairement à sa relation avec Dorice, Denis accorde plus d'importance à cette deuxième relation amoureuse laquelle dure deux ans. Denis décrit Delphine comme étant « vraiment une belle fille, charmante avec son petit côté gêné coquine, pour moi **c'était comme** wow ! » Il confie que « même si tout ne marchait pas nécessairement à mon goût », notamment sur le plan des relations sexuelles qui étaient « **un peu** le downside de la relation », à cette époque Delphine était son « *dream girl* » et qu'il « trippait dessus beaucoup. » Dans les premiers temps de leur relation, Delphine étudie dans une école secondaire privée pour fille seulement. Aussi, elle a très peu d'occasion de rencontrer d'autres garçons d'autant plus qu'elle est timide. Mais éventuellement, après sa cinquième année de secondaire, Delphine « **a commencé** à aller au Cégep et **un moment donné** elle a **rencontré** quelqu'un d'autre et ça a fini là. » Delphine quitte Denis pour ce garçon. Denis avait anticipé le cours des choses : « Elle était distante depuis un

certain temps. Même quand on était ensemble, **un moment donné**, le gars en question, il commençait à roder dans les parages. Alors **j'étais comme** : 'Ouais, je pense que mes jours sont comptés'. » Il avoue : « C'est sur que ça m'a dévasté **un peu**, ça a été une peine d'amour assez intense. »

Suite à sa rupture avec Delphine, Denis passe beaucoup de temps avec sa cousine Dalhia et son copain Déric avec qui il est également ami. C'est à travers Dalhia que Denis revoit Daphnée, une ancienne amie du primaire. De fil en aiguille ils font plusieurs activités ensemble et « **un moment donné ça a comme** cliqué parce que Daphnée était quand même assez go-getter euh... au lit ! » Denis reconnaît : « Elle, ça a été beaucoup un trippe de fesse ! Avec le recul, je me rends compte que j'étais avec cette fille-là juste presque pour ça » et il renchérit : « l'important c'est qu'on était les trois ensemble avec mon ami et ma cousine et elle, accessoirement c'était ma partner. » Il confie : « Je la trouvais **un peu** cocotte et je n'avais pas le respect d'un amoureux pour elle. Par bout elle me faisait honte devant des amis, elle prenait un coup et elle devenait... Bien même sans boisson c'était pas fort, fort les propos ! »

Notons que dès les débuts de son récit, Denis signale qu'il n'a jamais eu besoin de beaucoup d'indépendance et d'espace personnel dans ses relations amoureuses. Au contraire il affirme : « Je ne suis pas une personne qui aime ça être tout seul, je n'ai jamais été un gars super indépendant. Je siphonne plus de moments à deux que tout seul. Je suis **un peu** intense. Depuis longtemps ça a toujours été présent dans ma vie ça. Ça a été comme ça dans pas mal toutes mes relations. » Ce sur quoi il précise : « Sauf, Daphnée ! » De fait, selon Denis, Daphnée s'avère fort accaparante : « **Elle était comme** 't'es pas colleux, tu ne me dis jamais que tu m'aimes' et moi **j'étais comme** 'ah dégage!' Je partais de mon bord et je faisais mes affaires. » Cette dynamique génère des tensions et plusieurs crises de la part de Daphnée. Denis vient à en être exaspéré : « **Un moment donné j'étais tanné**. Je tempérais et je diminuais les tensions. **C'était comme** rendu comme au point de l'élastique juste avant qu'il pète. » Il se rappelle entre autre un party du jour de l'an où Daphnée le sollicite constamment alors que de son côté il lui porte peu d'attention et fête dans son coin avec ses amis. Vers la fin de cette soirée, Daphnée lui sert une autre crise, et c'en est une de trop. Denis quitte abruptement le party. Environ deux semaines plus

tard, il décide de mettre fin à la relation : « **J'ai commencé** à allumer, tout ça, toutes les crises. Ça comme pété, **ça a été comme** : 'ça va faire !' Là **j'étais comme** : 'je ne veux plus rien savoir d'elle, elle m'énerve !' »

Si Denis ne mentionne aucunement avoir été déstabilisé suite à cette rupture, il concède pourtant que Daphnée « est retournée avec son ex, elle est encore avec aujourd'hui et elle a des enfants. » Précision importante puisque le thème des enfants en tant que choix de vie et de source de contraintes et de responsabilités resurgira à plusieurs reprises à travers le reste de son récit.

Denis a 18 ans lorsqu'a lieu la rupture avec Daphnée. Il termine alors sa dernière année de Cégep en architecture et entreprend un Bac en urbanisme à l'université de Montréal. Durant l'été, il travaille comme moniteur dans un camp de jour avec sa cousine Dalhia et son ami Déric. Il y fait la rencontre de Debbie qui « **connaissait** Dalhia ». Denis commente : « **Elle a comme** remplacé Daphnée dans le cercle de Déric, Dalhia et moi. Là c'était Debbie qui était toute le temps avec nous autres. On avait du fun ensemble. » Peu à peu Denis développe un béguin pour Debbie sans toutefois le lui démontrer. Seulement, ce béguin finit par s'éroder : « **Un moment donné** je me suis tanné et je me suis rendu compte que non, elle ne me plaît pas cette fille-là. **J'étais comme** plus intéressé. » Toutefois, Denis et Debbie maintiennent une amitié très proche et éventuellement c'est au tour de Debbie d'entretenir un béguin pour Denis : « Là c'est elle qui me courait après. » Cette dynamique dure jusqu'à ce qu'ils aient une aventure amoureuse : « **Un moment donné**, on était **un peu** saoul un soir, puis **elle m'a comme** clairement manifesté le désir profond... Et là, la boisson a aidé à enlever les inhibitions **un peu**. Alors **j'étais comme** : 'Ouais, je vais essayer ça...' » Essai qui n'est « pas concluant » et tue dans l'œuf cette potentielle relation amoureuse : « Là, **ça a comme été** clair. » Par conte, les deux continuent à se voir régulièrement : « On faisait encore tout ensemble. On était comme un couple mais on n'en était pas un. » Denis souligne : « Ça n'a pas été une relation amoureuse mais **comme** bizarre. » Il confie : « J'aimais beaucoup l'intimité qu'on avait sans avoir les attentes et les restrictions d'un couple. » Cependant, Denis raconte qu'à terme : « Elle **a rencontré** un autre gars et c'était plus pareil avec un autre gars dans le portrait » et conclut en insistant sur le fait que : « ils ont eu des enfants. »

Par après Denis demeure célibataire pendant un peu plus d'un an. Faisant allusion à sa relation avec Daphnée il note : « C'était assez intense alors ça me prenait une petite pose avant de me rembarquer. Ça me tentait de prendre un petit break. » Entre temps, il termine son Baccalauréat en urbanisme et quitte la maison parentale pour partir en appartement à St-Bruno avec deux colocataires. Il débute sa carrière dans le secteur des médias à titre de typographe.

C'est à l'occasion d'une soirée d'amis que Denis remarque Diane qui deviendra sa prochaine amoureuse : « Un soir chez des amis pour souper c'est là qu'**on s'est rencontré**. Alors Diane encore ça a été par personnes interposées. » D'emblée, Denis est attiré par l'énergie que dégage Diane : « C'était une fille de party. » Diane est gérante d'un magasin de vêtements « un gros *Levis 1850* avec un gros chiffre d'affaires. » Suite à cette soirée, Denis, qui affirme être devenu « **un petit peu** plus go-getter avec le temps », décide de faire les premiers pas et d'aller retrouver Diane au magasin. Prétextant l'achat de vêtements, il amorce une conversation avec elle. Il finit par lui proposer d'aller faire du *roller-blade* le lendemain et ils « **commencent** à se voir de même. » Denis lance à la blague : « Ça m'a coûté 400 \$ de vêtements pour avoir son numéro de téléphone ! » Leur relation amoureuse démarre très rapidement et dure trois ans : « Ça a été super vite ! Pas de niaisage ! Moi je suis du genre on va tester tout de suite si ça marche ou non. Ça va bien ? On reste ensemble ! » Denis a alors 24 ans « et là, c'est des relations **un peu** plus sérieuses. » Aussi, après un an de relation, Denis et Diane achètent un condo à Verdun et aménagent ensemble. Dans les premiers temps de leur relation, Denis voue beaucoup de respect à Diane. « Elle était hyper dynamique comme gérante. Je l'admirais beaucoup dans sa façon de gérer sa boîte. Elle drivait du staff. Je me reconnaissais dans sa drive. **Ça a été comme** un clic professionnel. » À ce moment, Denis et Diane se rejoignent tant au niveau de leurs valeurs professionnelles qu'au niveau de leurs projets de vie, plus spécifiquement, au désir d'avoir ou non des enfants. En effet, Denis ajoute : « Alors qu'autour de nous **ça commençait** à avoir des enfants, elle ne voulait pas d'enfants et moi non plus. » A priori leur choix de style de vie respectif est fort compatible.

Cependant « **un peu** plus tard dans la relation **ça a commencé** à chier, il y a avait des conflits **un moment donné**. » Denis souligne que la dynamique dans la famille de Diane

est difficile : « Il y avait une chimie familiale épouvantable. Son père était **un petit peu** intense sur la bouteille, **un petit peu** alcool. Il y avait des moments d'inconfort assez incroyables et pathétiques aux soupers de famille. » Denis ajoute que de son côté, au contraire « le climat familial, **c'est comme impec.** » Denis est « traumatisé **un peu** » et a du mal à composer avec les contraintes imposées par cette situation. Par contre, en rétrospective il admet : « J'avais tendance à penser beaucoup à moi là-dedans. **C'était comme**, ça me demandait un effort de donner de mon bord. » Denis mentionne qu'au cours de leur dernière année de relation amoureuse, la cousine de Diane « **a commencé** à avoir des enfants. » Or Diane a beaucoup d'admiration pour sa cousine et cet événement déclenche chez elle un remaniement identitaire et une redéfinition de son projet de vie. Soudainement, Diane envisage la possibilité d'avoir elle-même des enfants. De dire Denis : « Là, **ça a commencé** à travailler dans sa tête **un moment donné, elle commençait** à en parler. » Pourtant, Denis est toujours convaincu que de son côté, il n'en veut pas : « Moi j'étais convaincu, **c'était comme** 'No way ! Oublie ça !' » En outre, Denis allègue qu'à partir de ce moment Diane « **a commencé** à *downgrader un peu* sa drive dans sa job. » Il renchérit : « Honnêtement, la Diane que j'avais connue, elle était plus là. Fait que moi **j'étais comme** : 'Mouais, **ça commence** à être moins le fun, ça sent la fin'. »

De fait, après deux ans et demie, la relation manque de flancher une première fois. Suite à une querelle Diane fait ses valises et est sur le point de quitter. « **Un moment donné**, on s'est pogné d'aplomb. Elle a paqueté ses sacs et elle était sur le bord de la porte et là, j'ai réussi à la retenir. » Sauf que dans les mois qui suivent la relation ne fait que s'envenimer. Entre autre Diane décide d'acheter un chien bien que Denis s'y oppose radicalement : « Ça faisait comme six mois qu'elle m'écœurait pour avoir un chien. Et moi tout ce qui est responsabilités, des enfants, un puppy, n'importe quoi, ça ne me tente pas ! J'ai pas le goût de ça. Puis je m'assume et c'est correct ! » Aussi, suite à une autre querelle « pour une niaiserie » Denis lance à Diane : « Là, si je te disais que c'est le chien ou moi, tu fais quoi ? » ce sur quoi Diane répond : « Je pars avec le chien ! » C'est donc Diane qui met fin à la relation sans grande surprise pour Denis qui s'attendait une rupture imminente : « C'était clair qu'on s'en allait vers ça. »

De ce qui transparait de son récit, Denis semble vivre sa rupture avec Diane assez aisément, à l'image de ses ruptures amoureuses précédentes. Il commente : « **J'étais comme** OK on met la pancarte à vendre pour le condo et re-go ! » À terme Denis rachète les parts du condo : « J'avais le condo à moi tout seul. J'ai vécu une belle année et demie après. J'étais super heureux. » Seulement, il s'avère que très peu de temps après leur rupture, Diane entame une nouvelle relation amoureuse avec « un gars qui était dans l'entourage » ce sur quoi Denis admet : « Je me sentais **un peu** trahi. Je savais que notre relation était finie mais ça m'a fait chier pareil. J'avoue que **ça m'a fait un peu** 'Aaah !' Tu es tout le temps **un peu** orgueilleux. » Et il clôt cette épisode de vie amoureuse en insistant sur le fait que : « J'ai su qu'elle était enceinte comme deux trois ans après, là elle a deux enfants. »

Il s'écoule environ un an et demi avant que Denis entame une nouvelle relation amoureuse. Sa carrière est alors sur sa lancée. Il occupe un poste de directeur de l'information visuelle dans une entreprise du secteur des médias de Montréal. Denis note que sur le plan des relations amoureuses, il est alors « **comme** en période d'analyse » et « **rencontre** plein de monde en ayant zéro attente. » C'est dans ce contexte qu'il « **commence** à revoir » sa cousine Dalhia. « On sortait, c'était le gros party ! J'aimais ma vie, c'était cool ! » Au cours de cette période, il fréquente quelques temps Dorothy une amie de sa cousine sur une base amie-amant. Denis raconte : « **Un moment donnée j'ai rencontré** Dorothy. Elle venait de se séparer. On s'est fréquenté. » Il précise « une belle fille, mais j'avais zéro atome crochu avec cette fille-là ! » Le statut initial d'ami-amant convient à Denis : « Je l'appelais quand ça me tentait et si ça me tentait pas je ne l'appelais pas. » Mais rapidement, comme le rapporte Denis, Dorothy développe l'espoir d'une relation amoureuse : « **Elle commençait** à s'attacher **un peu**. **Elle commençait** à être un petit peu plus intense. »

Quelques semaines suivant l'amorce de cette relation ami-amant a lieu le party BBQ annuel d'entreprise où travaille Denis. Cet événement mettra fin à cette courte aventure avec Dorothy. En effet, au cours de ce party BBQ Denis fait la rencontre de Dominique et ce, de manière un peu inusitée. Le party BBQ se tient à l'extérieur sous un chapiteau et un orage avec pluie diluvienne éclate en début de soirée. L'accumulation d'eau est telle

que le plancher du chapiteau est inondé et selon Denis, quasi impraticable : « c'était un champ de bouette ! » Denis raconte : « Tout le monde est monté sur les tables à piquenique, on dansait sur les tables à piquenique et là le party était pogné. » Il poursuit par : « **Un moment donné**, Dominique est apparue à côté de moi parce qu'il y avait une place à côté de moi. » Plus tard, Denis apprendra que Dominique l'avait remarqué plus tôt pendant la soirée, l'avait trouvé de son goût mais était convaincue qu'il était gai. Les deux dansent ensemble toute la soirée jusqu'à la toute fin du party où Denis offre à Dominique d'aller la reconduire chez elle d'autant qu'elle n'a pas de moyen de transport et qu'elle « était complètement ivre ce soir-là, elle était gommée, elle était vraiment finie ! » Évoquant sa timidité face aux femmes, Denis précise : « J'étais dans un environnement de bureau alors c'était facile d'aller parler aux filles, j'avais un lien. »

Dominique est sur un air d'aller pour continuer la fête et propose plutôt à Denis d'aller rejoindre une amie dans un bar. Denis accepte l'invitation. Il raconte que dans la voiture, en route vers le bar : « Dominique, **un moment donné, un peu** dans les vaps, m'a sorti *out of no where* : 'Es-tu gai ?' **J'étais comme** : 'Non ! Pourquoi tu me demandes ça ?' Et là, on s'est embrassé dans l'auto ! Fouille moi pourquoi ! » Et il ajoute : « C'était cool. Moi c'était sans lendemain. **J'étais comme** encore dans mon processus de 'je vis plein d'affaire, j'ai du fun.' Dominique et moi quand **je l'ai rencontrée**, jamais j'aurais cru que huit ans plus tard on serait ensemble. » Les deux poursuivent la soirée dans le bar en compagnie de l'amie de Dominique. « On a eu bien du fun. Dominique a continué à tanker et là, **elle était comme** pas mal partie. » Finalement, aux petites heures du matin, Dominique demande à Denis d'aller la reconduire chez elle à Longueuil. Seulement, elle est dans un tel état d'ébriété qu'elle n'arrive pas même à articuler les directions pour se rendre chez elle et finit tout bonnement par s'endormir dans la voiture. Denis fatigué « en a sa claque » et ne sachant trop quoi faire, décide alors de la ramener chez lui : « Je n'étais pas pour la laisser sur le trottoir. Je l'ai *parkée* sur le sofa et moi je suis allé me coucher. Alors ça été ça notre premier date ! » Le lendemain matin, après « une bonne discussion », Denis va reconduire Dominique chez elle et se rend au travail de son côté. Cette soirée épique restera gravée dans les annales : « Alors on riait de ça ! Ça a été très rigolo ! »

Denis et Dominique passent la fin de semaine suivante ensemble. « **On a commencé** à se parler et là ça s'est fait vite. On a connecté. On avait des bonnes discussions. » Par ailleurs, il s'avère que Denis part trois semaines au Portugal la semaine suivante, un voyage planifié de longue date. Aussi, avant son départ Denis initie une discussion avec Dominique pour lui faire part de ses attentes face à une potentielle relation amoureuse et de ses projets de vie. Entre autres Denis mentionne l'importance qu'occupe sa carrière dans sa vie et insiste sur le fait qu'il ne veut pas d'enfants.

À son retour Denis trouve un petit mot de Dominique dans sa boîte à lettre : « J'ai hâte de te revoir. » Il note : « Après ça, ça a décollé. J'ai essayé de **commencer** tranquillement mais je trouvais ça plate. Naturellement **j'étais comme**, j'ai hâte qu'on se revoit. Je suis quelqu'un qui s'attache rapidement. » Quelques mois plus tard, Dominique emménage chez Denis.

Si Denis et Dominique travaillent pour la même entreprise, dans les premiers temps de leur relation, leurs bureaux ne sont pas situés dans le même immeuble. Donc, au départ, leur relation amoureuse a très peu de visibilité aux yeux de leurs collègues respectifs. Ce n'est que quelques années plus tard que Dominique change de poste au sein de l'entreprise et déménage physiquement dans le même immeuble que Denis. Toutefois, ils n'appartiennent toujours pas au même département. Ils ne sont pas collègues de travail et ne sont jamais appelés à travailler ensemble de proche ou de loin. En conséquence, ils ne se trouvent jamais en situation de conflit d'intérêt et le couple n'a jamais tenté de cacher ou de tenir leur relation amoureuse secrète.

Denis estime que de son côté, l'intensification de la coprésence qu'implique le fait d'être ensemble au travail ne vient en rien déséquilibrer son besoin d'intimité personnelle et son besoin d'intimité conjugale dans sa relation amoureuse avec Dominique. À ce moment de son récit, Denis réitère que de son côté, il ressent rarement un besoin d'indépendance dans ses relations amoureuses. Par contre, il rapporte que l'équilibre entre l'intimité personnelle et l'intimité conjugale demeure un enjeu important dans sa relation amoureuse et ce, nonobstant la situation de couple au travail. Denis admet : « **Il y a comme** une carence d'avoir des gens proches dans ma vie. Je n'ai jamais assez de liens

sociaux. La dépendance d'être en groupe et d'avoir du fun, ça ressort tout le temps. » En fait, ce besoin est tel qu'il teinte la façon dont Denis considère Dominique : « **C'est comme** ma blonde, c'est mon amie, ma partner de vie, c'est mon amante, c'est tout. Je suis **un peu** intense. Et si ce n'était pas Dominique, ça serait quelqu'un d'autre et ça serait le même pattern. » Or au moment du troisième entretien, le couple en est à sa neuvième année de relation amoureuse et Denis constate que Dominique manifeste de plus en plus un besoin d'autonomie et d'indépendance : « **Elle commence** à s'isoler un petit peu. » Ce sur quoi il commente : « Je suis un petit peu plus capable aujourd'hui d'avoir des temps pour moi et la laisser tranquille **un peu**. Là **je commence** à me conditionner. **C'est comme**, il faut que je travaille ce côté-là. »

Un fait important ressort de façon évidente dans la narration de Denis, du moins au cours des deux premiers entretiens qu'il m'a livrés. De fait, la narration que livre Denis de sa vie amoureuse a de particulier qu'elle se présente de façon très linéaire. Denis déroule un après l'autre les événements et situations qu'il a vécus strictement en terme de relations de causalité séquentielle. Il enchaîne le récit des événements de sa trajectoire de vie de manière fluide comme si tout allait de soi. Il fait rarement mention d'avoir été déstabilisé par le cours de sa vie. Peu d'éléments semblent lui avoir été source d'insécurité ontologique ni de remaniement identitaire et de rupture de style de vie. De manière tout aussi importante, sa narration ne laisse transparaître aucune prise de distance face au cours des choses qu'il rapporte. Souvent, dans son récit, Denis et son action semblent ne faire qu'un. Seulement, son discours change radicalement vers la fin du troisième et dernier entretien alors qu'il est questionné sur sa vision de l'avenir de sa relation avec Dominique. D'ailleurs, c'est sans doute là que se situe la clé de l'intrigue de son récit.

À un moment de sa narration, Denis confie : « Là on est dans une période, je dirais, de remise en question. On est **un peu shaké**. On est rendu à neuf ans. On a callé un meeting : 'Cette année qu'est-ce qu'on fait ? C'est quoi nos attentes ? Nos objectifs personnels ? Nos objectifs de couple ?' Et on va faire du ménage là-dedans. » Denis précise aussi que c'est Dominique qui a initié ce meeting de mise au point. Or, il semble que cela ait déclenché chez lui un important exercice de réflexivité et soulevé une série de questionnements lourds de sens. Ici Denis insiste à nouveau sur le besoin d'indépendance

et d'intimité personnelle que revendique Dominique et sur les tensions qui en découlent. Il poursuit en réitérant le fait qu'il ne veut pas d'enfant. Si à travers la première partie du récit de Denis on devine qu'au départ cette vision était partagée par Dominique, cela semble beaucoup moins clair lors du troisième entretien. Ainsi, Denis avance : « Là on a décidé de ne pas avoir d'enfant. Elle, ça, je pense que son '*now what ?*' il est là », laissant présager que Dominique est peut-être revenue sur sa décision. Les propos de Denis resteront toutefois nébuleux à cet égard. En effet, questionné à savoir si cette vision est réellement partagée par le couple, évasif il répond : « Euh oui pas mal. » Qui plus est, il poursuit par une phrase où il passe du *on* au *je*, sans trop s'en rendre compte et moyennant une syntaxe pour le moins étrange : « **On** n'a pas de kid, bien qu'est-ce que **je** veux faire de ma vie ? Comment **je** peux réussir ma vie même en n'ayant pas d'enfant ? »

Enfin, Denis détourne habilement la question initiale concernant sa perception de l'avenir de sa relation amoureuse avec Dominique en posant indirectement une série d'hypothèses pour la plupart avancées sous forme d'interrogations qui semblent trahir une réalité à laquelle Denis a du mal à faire face au moment de l'entretien. Ainsi, à propos de la mise au point qu'il est en voie de faire avec Dominique, Denis avance prudemment : « Est-ce que ça se peut que tu te rendes compte que tu sais quoi, il n'y a plus rien à partager ? C'est tu le temps de tirer sur la plogue ? Ça se peut que ça arrive. » Ici, il omet de se commettre personnellement en utilisant adroitement le *tu* plutôt que le *je*.

Éventuellement Denis finit par admettre se situer dans un moment critique de vie : « Je viens de me rendre compte que c'est le *mid-life crisis* qui **commence** à m'atteindre. Pour moi c'était toujours un mythe, mais là je le sens vraiment. Je le sens dans mon travail. Tu te fais des bilans de vie. Tu remets beaucoup de choses en question dont ta vie de couple. **C'est comme** l'arrêt avec un paquet de chemins. Puis carrément de te poser la question : 'Est-ce que tu veux passer le reste de ta vie avec la même personne pour 50 ans ?' Ça aussi, **c'est comme** ça traverse l'esprit **un moment donné**. » Denis oscille encore entre le *je* et le *tu*. Enfin, possiblement dans le but d'éviter à nouveau la question quant au devenir de sa relation avec Dominique, il fait une digression en abordant le thème de sa carrière : « Là je sais que le travail ne me comble pas à 100 % mais je ne sais pas où regarder. La semaine je travaille, je gagne ma croute, je pense à mon weekend. Mais je

n'ai pas envie de vivre ça longtemps parce que je sais que **je vais être comme** 'beuh'. Même chose dans le couple. Je suis dans une période que là, je pense que je ne passerai pas à travers de ça tout seul. Ça va me prendre un coach pour faire du ménage là-dedans, faire un ménage de mes compétences. » Ici j'ai relancé Denis en lui demandant ce qui est pour lui le plus insécurisant entre la confusion qu'il éprouve face à sa relation amoureuse et celle qu'il éprouve face à sa carrière. Ce sur quoi il m'a répondu : « Pour l'instant, je te dirais que, dans mon contexte actuel, je pense que le couple serait plus facile à régénérer que mon travail. Parce que pour moi le travail, c'est ta grande motivation, c'est ça qui te définit. Je te dirais que le couple... me recaser avec quelqu'un d'autre me fait moins peur que me recaser dans ma job. »

C'est sur ces propos lourds de questionnements que Denis termine son récit. Le dénouement en demeurera inconnu. Reste que deux éléments en ressortent nettement. D'une part, au moment du dernier entretien, Denis semble vivre ce qui est possiblement un des premiers vrais moments critiques de son existence et on en devine le potentiel déstabilisant. D'autre part, Denis, qui dès lors se situait essentiellement dans l'action, se voit malgré lui contraint à s'en soustraire et à se prêter à un exercice de réflexivité afin de se redéfinir en continuité avec son passé et de se positionner dans le futur. À noter de manière tout aussi importante que cet exercice de réflexivité lui a été partiellement imposé, du moins à l'origine, du fait qu'il ait accepté de plein gré de m'accorder ces trois entretiens.

Pour Denis, cet exercice de réflexivité lui est source d'insécurité ontologique d'autant plus qu'il ne s'attendait pas devoir y faire face. À cet effet, je rappelle ici son affirmation : « C'est le *mid-life crisis* qui **commence** à m'atteindre. Pour moi c'était toujours un mythe, mais là je le sens vraiment. » De plus, bien qu'il ait déclaré à plusieurs reprises dans son récit avoir confiance en lui dans plusieurs sphères de sa vie, dont sa carrière, mais ne pas posséder cette assurance quand il est question de relations amoureuses, au moment où il clôt son récit, Denis témoigne de l'inverse. En effet, il affirme explicitement que l'incertitude liée à une réorientation de sa carrière lui est devenue plus anxiogène que l'éventualité de se trouver une nouvelle partenaire de vie advenant une rupture de sa

relation amoureuse avec Dominique. C'est un autre indice attestant le moment charnière que traverse Denis et de l'actualisation de soi qui pourrait en découler.

Analyse structurale du récit

La structure de signification des événements du récit de Denis repose sur l'opposition entre les termes « **un moment donné** » et « **commencer** » (voir tableau 4.39). Le terme « **un moment donné** » sert de mise en scène parfois vague, notamment sur le plan temporel et/ou spatial, à une situation instable appelant à un dénouement. Ce dénouement est introduit par le verbe « **commencer** » qui introduit un événement qui apporte une résolution à cet état d'instabilité ou encore, une explication au flou initial. Je place la relation de disjonction entre les termes « **un moment donné** » et « **commencer** » sous la relation de conjonction *résolution*.

Tableau 4.39 - Structure de signification des événements – Denis

Terme A	Terme A'	Catégorie
« un moment donné »	« commencer »	<i>Résolution</i>

Ainsi, Denis retrace la manière dont s'est dégradée sa relation avec Daphnée en débutant par : « **Un moment donné** j'étais tanné. Je tempérais et je diminuais les tensions » pour en arriver à : « **J'ai commencé** à allumer, tout ça, toutes les crises... Ça a comme pété, ça a été comme 'ça va faire'. » De la même façon, lorsque Denis raconte comment s'est détériorée sa relation avec Diane, il dit d'abord : « Il y avait des conflits **un moment donné** », « **un moment donné** on s'est pogné d'aplomb. » Denis n'explique pas immédiatement le motif derrière ces querelles mais laisse entendre que la situation est insoutenable. C'est un peu plus loin qu'il en révèle la cause, à savoir que la cousine de Diane « **a commencé** à avoir des enfants » et que cela a amené Diane à reconsidérer le projet d'avoir un enfant : « **ça a commencé** à travailler dans sa tête, elle [*Diane*] **commençait** à en parler. » Il ajoute que Diane « **a commencé** à *downgrader un peu* sa drive dans sa job. » On saisit alors que c'est le changement d'attitude de Diane face à sa

carrière et son désir d’avoir des enfants, non partagé par Denis, qui sont à l’origine de ces querelles.

Denis réfère aux actants de son récit en utilisant les verbes « **rencontrer** » et « **connaître** » (voir tableau 4.40). Dans le cadre du récit de Denis, « **rencontrer** » traduit une ouverture sur la possibilité de l’émergence d’un lien affectif avec autrui. Seulement, pour Denis, le verbe « **rencontrer** » demeure dans un registre très impersonnel, voire anonyme, en ce sens qu’il met en scène des individus quelconques.

Tableau 4.40 - Structure de signification des actants – Denis

Terme A	Terme A’	Catégorie
« rencontrer »	« connaître »	<i>Rapport à l’autre</i>

Ainsi, Denis se rappelle de ses premières interactions avec la gente féminine qui ont lieu dans des partys d’écoles secondaires : « **On se rencontrait.** » Lorsqu’il explique ce qui a entraîné sa rupture avec Delphine, Denis annonce : « Un moment donné **elle a rencontré** quelqu’un d’autre et ça a fini là. » La même logique narrative s’applique quand il évoque ce qui a mis fin à la relation équivoque qu’il a entretenue avec Debbie : « Elle **a rencontré** un autre gars et c’était plus pareil avec un autre gars dans le portrait. » Également, suite à sa rupture avec Diane, Denis dit s’être donné la liberté de demeurer célibataire : « **C’était comme je rencontrais** du monde et j’avais zéro attente. » Il tient le même discours à propos de Dominique : « quand **je l’ai rencontrée**, jamais j’aurais cru que huit ans plus tard on serait ensemble. » Dans toutes ces instances, il est intéressant de constater que, de prime à bord, l’identité des individus associés à ces « **rencontres** » reste inconnue : il s’agit plutôt de « monde », de « quelqu’un d’autre », « d’un autre gars ». De plus, « **rencontrer** » ne mène pas nécessairement à l’émergence d’un lien affectif. En ce sens, souvent Denis n’espère rien de ces rencontres, il « **rencontre** » d’autres individus sans espoir de tisser un quelconque lien affectif avec ces derniers. Par contre, il faut noter que « **rencontrer** » se fait généralement par l’entremise de personnes avec qui Denis entretient déjà un lien affectif. Ainsi, il dit : « C’était tout le temps une amie d’une amie

ou des gens que **je rencontrais** » ou encore : « Un soir chez des amis pour souper c'est là qu'**on s'est rencontré**. Alors Diane encore ça a été par personnes interposées. »

Or les personnes interposées à l'origine de ces rencontres et avec qui il a déjà un lien affectif, sont des individus que Denis « **connaît**. » De plus, pour Denis, « **connaître** » implique toujours une relation affective, qui bien qu'elle varie en terme du degré d'intimité impliquée, elle en demeure indissociable. Lorsqu'il retrace l'évolution de son lien affectif avec Delphine, Denis explique d'abord que vu leurs cours de musique communs « il y avait une petite **connaissance**. » Puis lorsque Delphine débute son travail chez Mc Donald, il note : « j'étais la seule personne qu'elle **connaissait** alors ça créait un lien. »

« **Connaître** » avec le lien affectif qu'il implique s'oppose donc à la dimension impersonnelle que sous-tend « **rencontrer** ». Également, précisons que « **rencontrer** » peut mener ou non à « **connaître** » et donc possiblement à la création d'un lien affectif. Ces termes forment la relation de disjonction à la base de la structure de signification des actants du récit de Denis et font référence à la catégorie *rapport à l'autre*.

La structure de signification des actants du récit de Denis est étroitement reliée à celle des événements, on trouve donc une homologie structurale entre ces deux niveaux de l'architecture du récit de Denis (voir tableau 4.41). L'indétermination et le vague qu'évoque l'expression « **un moment donné** » s'apparente au registre impersonnel des actants associés au terme « **rencontrer** ». Par exemple, Denis rapporte la raison pour laquelle Delphine l'a quitté en disant : « **un moment donné elle a rencontré** quelqu'un d'autre. » De même, lorsqu'il aborde sa très courte relation avec Dorothy, Denis raconte : « **Un moment donné j'ai rencontré** Dorothy. Elle venait de se séparer. On s'est fréquenté. » À l'inverse, « **connaître** », qui implique un lien affectif, est souvent l'élément déclencheur d'une action ou d'une conjoncture qui « **commence** ». Ainsi, quand il raconte le début de sa relation avec Delphine, Denis dit : « j'étais la seule personne qu'elle **connaissait** » et il enchaîne presque immédiatement sur « alors **j'ai commencé** à l'intégrer et à la sortir dans des activités. »

Tableau 4.41 – Homologie évènement/actant – Denis

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	«un moment donné »	«commencer »	<i>Résolution</i>
Actant	«rencontrer »	« connaître »	<i>Rapport à l'autre</i>

La structure élémentaire de signification des arguments du récit de Denis s'échafaude autour des expressions « être comme » / « faire comme » aux quelles il oppose les expressions « un peu » / « un petit peu » (voir tableau 4.42). Il ressort de cette dichotomie que Denis évite de se commettre pleinement lorsqu'il se prononce sur les évènements et les actants jalonnant son parcours de vie. Les arguments Denis relativise et modère les jugements qu'il porte en faisant appel de manière très récurrente à des expressions telles que « être comme », « faire comme. » Le mot « comme » permet à Denis de conserver un certain détachement par rapport aux arguments qu'il avance en leur conférant une note approximative. De plus, ce faisant, Denis détourne l'implication qui le lie à ces jugements en les posant de manière implicite. Par ailleurs, quand Denis prend position de manière plus explicite sur les évènements et actants de son récit, incluant sa propre personne, il utilise les expressions « un peu » et « un petit peu », des termes qui lui permettent malgré tout d'atténuer ses jugements.

Tableau 4.42 - Structure de signification des arguments – Denis

Terme A	Terme A'	Catégorie
« être comme » / « faire comme »	« un peu » / « un petit peu »	<i>Engagement affectif</i>

Ainsi lorsqu'il avoue que son insécurité face aux relations hommes-femmes l'étonne encore à ce jour, Denis emploie la formule : « pour moi **c'est comme** encore un grand mystère. » Denis se prononce sur la nature de son lien avec Dorice, sa première amoureuse, en disant : « c'était la première personne avec qui j'avais eu des relations

sexuelles, ça me donnait **comme** un attachement quelconque. » Il décrit sa relation ambiguë avec Debbie de : « Ça n'a pas été une relation amoureuse mais **comme** bizarre. » Suite à sa rupture avec Nathalie, Denis admet : « **j'étais comme** dans une période d'analyse. » Faisant allusion à l'état d'ébriété de Dominique, le soir du party de BBQ de l'entreprise, Denis avance prudemment : « **Elle était comme** pas mal partie ! »

À l'inverse, à propos du père de Diane, Denis avance avec une certaine précaution : « Son père était **un petit peu** intense sur la bouteille, **un petit peu** alcoolo » et dit être « traumatisé **un peu** » par la dynamique familiale qui en découle. Aussi, bien qu'à priori Denis affirme vivre sa rupture avec Diane à la légère, lorsqu'il apprend peu de temps après que cette dernière est déjà impliquée dans une nouvelle relation amoureuse il avoue : « Je me sentais **un peu** trahi. J'avoue que **ça m'a fait un peu** 'Aaah !' Tu es tout le temps **un peu** orgueilleux. » Quant à ses besoins importants d'intimité de couple Denis concède : « Je siphonne plus de moments à deux que tout seul. Je suis **un peu** intense. »

La relation de disjonction opposant les expressions « **être comme** » / « **faire comme** » au expressions « **un peu** » / « **un petit peu** » qui caractérise la structure de signification des arguments du récit de Denis trouve son sens dans la relation de conjonction que je nomme *engagement*. En effet, la structure de signification des arguments témoigne du degré d'engagement que Denis est prêt à assumer face aux jugements et arguments au sujet des actants et des évènements qui constituent sa trajectoire de vie.

La structure de signification des arguments du récit de Denis vient compléter celle des actants et des évènements. Le caractère indéterminé des évènements portés par le terme « **un moment donné** » trouve sa contrepartie d'une part dans la nature impersonnelle de son lien avec certains actants de son récit telle que rendue par le terme « **rencontrer** », et d'autre part dans la façon dont Denis contourne les jugements qu'il pose à leur sujet par l'utilisation du terme « **comme** ». De la même façon, au dénouement des évènements et situations introduit par le terme « **commencer** » coïncide la présence d'un lien affectif entre Denis et les partie-prenantes de son récit, tel que le sous-tend le terme « **connaître** », et un certain engagement quant à l'argumentation qu'il avance à leur égard tel qu'elle se profile sous les expression « **un peu** » / « **un petit peu** ». Cela atteste de l'homologie

structurale que forme la structure élémentaire de signification des arguments avec celles des évènements et actants (voir tableau 4.43).

Tableau 4.43 – Homologie évènement/actant/argument – Denis

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« un moment donné »	« commencer »	<i>Résolution</i>
Actant	« rencontrer »	« connaître »	<i>Rapport à l'autre</i>
Argument	« être comme » / « faire comme »	« un peu » / « un petit peu »	<i>Engagement affectif</i>

C'est la structure de signification des arguments qui s'ancre dans la catégorie *engagement* qui confirme la clé de l'intrigue du récit de Denis. En effet, rappelons que Denis produit la presque intégralité de son récit sans témoigner d'engagement affectif marqué. Ce n'est qu'à la toute fin, au moment de clore l'entretien, que déboulent chez lui une série de questions lourdes de sens et source d'insécurité ontologique. Ces interrogations commandent inévitablement un engagement affectif de la part de Denis et ce, un peu contre son gré. Or il est notoire de constater que dans cette dernière partie du récit, Denis fait très peu appel aux termes « **comme** » et « **un peu** » dans la façon dont il livre ses états d'âme et prend positions face aux divers évènements, situations et actants qu'il met en exergue. Ses propos deviennent beaucoup plus directs et engagés. Denis est soudainement beaucoup plus émotivement ancré dans son discours. Le moment critique de vie qu'il traverse alors lui impose d'emblée cet engagement affectif qui était jusqu'alors absent de son récit.

Si cela nous informe sur la structure architecturale du récit de Denis et la logique qu'elle sous-tend, qu'en est-il sur le plan de l'identité narrative ? Il s'avère que le récit de Denis donne fort peu à voir en ce sens, et ce, pas tant du fait qu'il soit opaque mais plutôt du fait qu'il demeure très schématique et limité à un enchaînement d'évènements, de situations et de faits. Faut-il s'en étonner ? Ici, je réitère que ce n'est que vers la fin du dernier

entretien que Denis se trouve à amorcer l'exercice de réflexivité essentiel à l'émergence et la construction de l'identité narrative. En effet, sur la totalité de ses deux premiers entretiens, Denis et son récit ne semble faire qu'un, contrairement à ce que commande la distanciation, implicite ou explicite, essentielle à l'étape de *Mimesis II* (Ricoeur, 1986) propre à la mise en intrigue du soi d'où émerge l'identité narrative. Or dans le cadre du récit qu'il livre, Denis ne montre pas de détachement face à son expérience de vivre et à l'individu qu'il est et qu'il met en scène. De fait, Denis n'en est pas encore rendu à cette étape où le texte, ou encore le récit, trace une distance entre le narrateur et les événements qu'il a traversés. Il n'a alors pas entamé l'exercice de réflexivité qui engendre cette prise de distance. Il ne l'amorce qu'à la fin du troisième entretien. Aussi, la distanciation-appropriation propre à l'étape de *Mimesis III* qui permet au narrateur de donner sens à son histoire, son expérience de vivre et d'où éclot l'identité narrative demeure à être complétée par Denis. C'est pourquoi, du moins compte tenu du récit que Denis a bien voulu me livrer, lequel demeure de l'ordre de la réalité discursive (Bertaux, 1997 : 68) il est difficile d'en arriver à un entendement, ne serait-ce que minime, de son identité narrative.

4.5 Cas E – Elena et Éric

4.5.1 Elena

The future influences the present as much as the past.
Friedrich Nietzsche

Présentation chronologique du récit d'Elena

De prime à bord il me faut mentionner qu'Elena a été peu loquasse dans sa narration se tenant essentiellement à l'enchaînement des faits et des événements sans ajouter de détails ni d'argumentation étoffée. En ce sens, vers le milieu de son récit elle émet un commentaire qui, bien qu'il s'applique à une situation particulière du cours de sa vie, demeure fort révélateur : « J'aime garder ma vie privée à moi. J'aime avoir mon côté privé. » Qui plus est, Elena semble afficher un certain détachement lorsqu'elle raconte les événements jonchant son parcours de vie et les interactions qui se trament entre elle et les individus qu'elle côtoie. Une froideur et une retenue à caractère très cérébral ressortent de sa mise en intrigue. En définitive cela s'explique du moins en partie lorsqu'elle déclare

elle-même à un moment de son récit : « Je suis une personne qui n'est pas émotive. » Il en résulte un récit très schématique dont l'architecture logique est relativement simple et carrée.

Elena est d'origine italienne bien que toute sa famille soit installée à Montréal depuis deux générations. Elle reçoit par contre une éducation où la culture et les valeurs traditionnelles italiennes sont très présentes, notamment via l'influence et l'ascendant que détiennent ses grands-parents gardiens des us et coutumes familiales propres à leur origine.

Elena fait l'expérience de sa première relation amoureuse à l'âge de 15 ans. Elle vit alors avec sa famille dans une banlieue au nord-ouest de l'île de Montréal et est à l'école secondaire. Elle repère Étienne, un ancien voisin dont la famille a quitté le quartier quelques mois auparavant et qui y erre encore malgré tout. Elena est intriguée et développe un béguin pour Étienne qu'elle décrit comme : « un **bad boy**, un **mauvais garçon**, il n'était même plus à l'école. » Les deux viennent à se parler alors qu'ils se croisent par hasard dans le quartier d'Elena. Cette dernière dit avoir été un peu déçue du physique d'Étienne qu'elle n'avait jusqu'alors aperçu que de loin. Néanmoins, une relation amoureuse se tisse rapidement entre eux. Elena n'a pas souvenir du premier rendez-vous officiel marquant les débuts de leur relation laquelle durera cinq mois. Étienne est celui avec qui Elena a sa première relation sexuelle. Elle dit avoir immédiatement été attirée et fascinée pas le fait qu'Étienne « était **entouré de beaucoup de personnes** » et « **connaissait plein de monde** » ce qui contraste avec sa propre nature à savoir « une personne qui est **un petit peu solitaire, un peu antisociale.** » Seulement, Elena reconnaît qu'Étienne n'était pas de très bonne influence. En effet, celui-ci vit avec sa mère dans un foyer défavorisé et, à part pour les quelques « jobines » qu'il a « de temps en temps », passe l'essentiel de ses journées à la maison avec ses amis à « fumer des joints. » Elena va souvent les rejoindre après l'école. Au bout d'un moment elle en vient à sécher ses cours et à passer une partie de ses journées chez Étienne : « On prenait de la drogue, un moment donné c'était de l'acide. C'était une mauvaise influence. » Elena ressent une certaine pitié envers Étienne qui a passé une partie de son enfance et adolescence en famille d'accueil vu la négligence de ses parents. Selon Elena, il « a manqué d'amour dans sa vie. » Éventuellement Elena se rend compte à quel point Étienne

exerce une mauvaise influence sur elle, notamment sur ses études, et décide de mettre fin à la relation : « Je ne pouvais pas rester avec lui juste parce que j'avais pitié ! Je ne voyais **pas de futur** avec lui. » Elena ne sait trop ce que pensaient alors ses parents de cette relation. Elle présume : « Ils **acceptaient** peut-être de seulement me laisser avoir mes propres expériences. Ils **acceptaient** que c'était vraiment temporaire. »

Au cours de l'été suivant cette rupture avec Étienne, Elena est invitée à un mariage dans sa famille et y fait la rencontre d'Enzo, un ami d'un cousin. Elena et Enzo se revoient peu de temps après et une relation amoureuse émerge entre eux. Ils seront en relation pendant deux ans et demi. Elena décrit Enzo comme « un gars d'une famille traditionnelle, bien straight. » Elle ajoute : « C'était le contraire de l'autre » faisant référence à Étienne. En effet, Enzo est également de souche italienne et dans sa famille, les valeurs italiennes conservatrices ont encore plus préséance que dans la famille d'Elena. Pendant cette période de son adolescence, Elena explique que son cercle social tournait beaucoup autour de ses cousins et de leurs amis, tous d'origine italienne. En rétrospective elle justifie avoir été en relation avec Enzo parce qu'elle se cherchait et qu'elle « voulait faire partie de cette gang-là et avoir une relation comme tous les autres avaient. » Elle concède avoir à priori trouvé Enzo mignon, gentil et attentionné. Preuve à l'appui, au cours de leur relation, Elena tombe sévèrement malade, diagnostiquée avec la maladie de Crohn, et Enzo prend bien soin d'elle lors de ses traitements et de ses séjours à l'hôpital. Il est toujours là pour aller la reconduire chez ses parents lorsqu'ils sont ensemble et qu'une attaque de douleur survient. Elena en est alors à sa première année de Cégep en sciences sociales et cet épisode de maladie la force à arrêter ses études pendant une session. Si Enzo est empressé et aux petits soins pour Elena, en contrepartie il se révèle être « un gars jaloux, possessif et agressif. » Elena soutient que « rapidement, ça faisait un ou deux mois qu'on sortait ensemble, j'avais remarqué qu'il avait **un problème d'attitude**, des fois il se fâchait pour rien et moi **ça me dérangeait**. J'hais l'agressivité. »

Alors qu'Elena a déjà fait l'expérience de sa première relation sexuelle au cours de sa relation avec Étienne, Enzo pour sa part a sa première expérience avec Elena. Celle-ci dit qu'au départ elle a menti à Enzo comme quoi elle n'avait pas eu de relation sexuelle auparavant craignant un rejet de sa part. Elle vient pourtant à lui avouer la vérité et comme

elle l'anticipait, sur le coup Enzo réagit très mal. Elena relate que : « Ça l'a vraiment fâché » mais qu'à terme : « **Il l'a accepté.** » Elena et Enzo ont une relation très symbiotique et les deux n'entretiennent pas d'amitié hors couple. De dire Elena : « On était une personne, c'était vraiment exclusif notre relation. Mes amies c'était ses amies et ses amis c'était mes amis » ce sur quoi elle relativise toutefois : « Je n'ai **jamais eu beaucoup d'amies** filles. » Elle précise ici qu'elle s'est toujours mieux entendue avec les garçons sur le plan amical, ce qui n'est pas sans causer des frictions entre elle et Enzo qui ne tolère absolument pas qu'elle ait des amis masculins. De plus, Elena aime bien sortir dans les clubs et les partys d'amis. Or Enzo déteste ces activités sociales et n'est pas d'avis qu'elle fasse la fête sans lui. Cette intolérance provoquera la rupture de la relation. Elena est de plus en plus irritée du contrôle qu'Enzo exerce sur elle de manière plus ou moins explicite et c'est le comportement d'Enzo lors du party d'anniversaire de la meilleure amie d'Elena qui sonne le glas. Un ami d'Elena est présent lors de cette soirée et celle-ci passe du temps avec lui. Enzo fait clairement comprendre à Elena qu'il ne supporte pas du tout cette supposée incartade : « Je voyais qu'**il n'acceptait pas** que mon ami était là ». Suite à cette soirée Elena en arrive à la conclusion que : « C'était pas une personne pour moi, **il n'y avait pas de futur**, il était trop **straight** » et quelques jours plus tard, elle met fin à la relation. Enzo est triste, ne comprend pas et tente de renouer promettant qu'il allait changer mais la décision d'Elena est sans appel. Si Enzo est perturbé, Elena, pour sa part n'est aucunement nostalgique. Au contraire elle déclare : « J'étais fâchée! Fâchée contre moi d'avoir attendu trop longtemps » référant à sa décision de mettre fin à la relation.

Suite à cette brisure, Elena admet traverser une phase de défoulement où elle fait abondamment la fête. Elle fréquente plusieurs garçons au hasard de ses sorties dans des clubs de même que via les plateformes de clavardage Internet, sans aucune intention d'amorcer de relation amoureuse sérieuse : « C'était vraiment, j'ai exploré. **Je ne pensais pas au futur.** » À travers ces méandres, elle finit par faire la connaissance d'Eddie et cela met fin à cette période d'errance. Elena est automatiquement captivée par la personnalité d'Eddie : « Lui, c'était instantané. Je savais que c'était plus significatif que tous les autres. Il était tellement **bon avec les gens**. Il avait comme **un magnétisme**. Il avait **super gros plein d'amis**. » La passion éclate entre eux dès leur première rencontre lorsqu'Eddie va reconduire Elena chez elle à fin de la soirée : « C'était vraiment impulsif. Dans ce temps-

là je n'avais pas de barrières. Si je voulais quelque chose je le faisais tout de suite. Je ne pensais pas trop au futur. » Seulement, Eddie n'est pas prêt à s'engager dans une relation amoureuse sérieuse. Aussi pendant plusieurs mois les deux se fréquentent régulièrement sans pour autant qu'il n'y ait entre eux de relation amoureuse officielle et déclarée aux yeux de leur entourage. Vu le non-engagement d'Eddie, Elena l'avertit qu'elle ne s'empêcherait pas d'avoir des fréquentations en parallèle. Elena indique qu'Eddie « était correct avec ça », « **acceptait ça.** » Malgré le statut équivoque de leur relation, Elena maintient qu'Eddie, de son côté ne démontrait aucun intérêt à séduire d'autres filles. « Il avait du fun et il **ne s'inquiétait pas du futur.** » À terme, les deux se fréquentent de plus en plus assidûment et au bout d'environ un an, Elena raconte qu'Eddie finit par « craquer » et « **accepte** » de réellement s'engager dans une relation amoureuse avec elle.

Elena et Eddie sont officiellement en relation amoureuse pendant un an. Elena se remémore la complicité très étroite entre eux et les moments de bonheur insouciant qu'ils partageaient notamment à travers la musique lors de soirées dansantes de type 'raves' dont ils étaient adeptes : « Les moments de '*not thinking about anything*'. **Tu ne penses pas trop au futur.** Tu **penses** juste **au moment-là** et tu fais juste **arriver là...** » À ce moment, Elena est encore aux études au Cégep où elle complète son Diplôme d'Études Professionnelles (DEP). Eddie pour sa part n'a pas même terminé son secondaire et, à défaut, travaille dans le domaine de la construction. Elena maintient que si ses parents appréciaient bien Eddie, sa mère avait toutefois des réserves entre autre vu son peu de scolarisation et, en conséquence, qu'Eddie « ne pouvait **pas** être trop **sûr de son futur.** » Au bout d'un an de relation amoureuse officielle, Elena commence à déchanter et à avoir moins d'attirance physique envers Eddie. Un incident particulier est entre autres à l'origine de cette désillusion : Eddie est arrêté pour conduite sous état d'ébriété un soir où le couple rentre d'une soirée avec plusieurs amis. Selon Elena, ce soir-là Eddie a un comportement passablement irresponsable et met en danger les passagers de la voiture. Elena est ébranlée. Il lui devient évident qu'Eddie « a un côté *careless*, **un problème d'attitude** » ce qui l'amène à questionner le devenir de sa relation amoureuse. Elle constate aussi un manque de rectitude et d'honnêteté dans la famille d'Eddie : « Sa famille était un peu **croche.** Leur **façon de penser,** c'était **pas correct.** Leurs **valeurs** étaient un

peu **bizarres**. » Elena rapporte une fâcheuse occurrence où l'oncle d'Eddie, voulant éviter le coût des réparations nécessaires à la maison de campagne de la famille afin d'être conformes aux normes des bâtiments en vigueur dans la municipalité, met tout bonnement le feu à la maison afin de récolter les assurances. Elena dit que face à ces constats elle « **pensait au futur** » et se disait « c'est pas là que je veux m'aligner, il n'y a **pas de futur**. » Face à cette prise de conscience elle décide de mettre fin à la relation. Cette fois la rupture est très difficile, Elena reconnaît : « C'était le pire moment de ma vie. Je ne voulais pas vraiment le laisser mais il fallait. J'ai tellement eu de la misère à casser avec lui parce que je l'aimais tellement. C'était mon meilleur ami, j'étais tellement bien avec lui. » Par ailleurs elle ajoute : « Sauf qu'au niveau physique ça ne marchait plus du tout. » Elle interprète cette soudaine absence d'attrait physique pour Eddie en arguant : « Mon cerveau catchait que : 'regarde, ce n'est **pas une personne pour toi pour le futur**'. » Pourtant Elena est dévastée, au bord des larmes pendant plusieurs semaines. Quant à Eddie, il est particulièrement perturbé et selon Elena mettra plus d'un an à s'en remettre. Même s'il aurait été facile pour Elena de renouer la relation vu l'attachement d'Eddie, elle reste ferme sur sa décision.

Elena raconte qu'elle gère cette rupture en « s'embarquant un petit peu dans le pattern quand j'avais laissé Franck. » Elle fréquente plusieurs garçons au hasard « pour oublier. » Par contre, cette fois cela est de courte durée : elle s'admet « je suis stupide » et décide « d'être sérieuse. » Elena, qui a alors 22 ans demeure toujours chez ses parents. Elle a complété son DEP au Cégep et obtient quelques contrats de travail temporaires ça et là. Éventuellement elle décide de retourner aux études, toujours au niveau Cégep et vise deux programmes Attestation d'Études Collégiales (AEC) un en infographie, l'autre en design web, afin de parfaire son DEP. Au cours de l'été suivant sa rupture avec Eddie, Elena aperçoit un voisin qui travaille sur la mécanique de vieilles voitures dans l'entrée de garage de la maison face à celle de ses parents. Il s'agit du fils de ses voisins, lequel n'habite plus à la résidence familiale mais profite du garage de ses parents pour son hobby de restauration de bagnoles. Elena est intriguée et se met à l'observer en catimini. En rentrant d'une soirée dans un club avec une amie, ayant « bu un peu » elle trouve le courage de provoquer le destin : elle écrit un message au voisin inconnu lui proposant une rencontre et lui laissant son numéro de téléphone, message qu'elle dépose sur le pare-

brise de sa voiture. L'inconnu du nom d'Eliott donne suite au message, les deux conviennent d'une soirée dans un bar et une relation amoureuse démarre immédiatement entre eux. Eliott a 26 ans, il détient un Bac en histoire mais travaille à temps plein comme mécanicien. Il vit dans un appartement qu'il partage avec un colocataire. Elena le dépeint comme quelqu'un de « **très bon socialement** » qui « **s'entend avec tout le monde** » et a « un million d'histoire à raconter » vu son expérience de vie et un intéressant bagage culturel. D'ailleurs c'est lui qui introduit Elena au cinéma indépendant, intérêt qu'elle conservera longtemps au-delà de leur relation amoureuse. Elena et Elliot seront en relation pendant deux ans. Elliot s'avère être plus indépendant que les amoureux précédents d'Elena. Il a besoin de passer du temps seul avec ses propres amis ou à ses loisirs solitaires à l'extérieur de leur relation. Bien qu'Elena n'ait « pas beaucoup d'amis » de son côté, elle mentionne : « **Ça ne me dérangeait pas.** » La relation fonctionne bien d'autant plus que les parents d'Elena apprécient beaucoup Elliot et inversement. Pourtant au bout d'un moment Elena a de moins en moins d'attrance pour Elliot. Elle raconte qu'Elliot est quelqu'un de très émotif alors qu'elle est « une personne qui n'est pas émotive. » Selon elle, Elliot « est trop affecté rapidement par les choses. » Même à ma demande, Elena n'arrive pas à donner d'exemples concrets appuyant cette affirmation. Elle se contente de dire : « Je ne comprenais pas pourquoi ces affaires-là **ça le dérangeait**. Puis moi **ça me dérangeait**. » et reste nébuleuse à savoir ce qu'elle entend par « affaires ». Elena se désinvestit de plus en plus de la relation. En parallèle, dans ses cours au Cégep, elle rencontre Ernest, un potentiel amoureux ce qui l'amène à quitter Elliott. Ce dernier est blessé, se replie sur lui-même, réaction supposément typique de sa part, et évite tout contact avec Elena. Il s'écoulera plus d'un an avant que cette dernière ait de ses nouvelles.

Après avoir quitté Elliott, Elena s'embarque presque immédiatement dans une relation amoureuse avec Ernest. Il s'agira d'une courte relation à caractère circonstanciel, voire presque utilitaire, qui s'échelonne sur six mois et dans laquelle Elena sera très peu émotionnellement investie. En effet, elle indique que de son côté, la relation ne tient qu'au fait qu'elle et Ernest se côtoient constamment au Cégep et partagent quelques intérêts communs tel que les films d'horreur. Elena avoue qu'il y a entre eux une certaine co-dépendance, également circonstancielle, qu'elle justifie en lançant : « Je pense qu'on avait rien à faire ! » Aussi vient-elle rapidement à constater que leurs valeurs sont

complètement différentes et que plusieurs traits de personnalité d'Ernest l'agacent : « **Il avait une attitude**, il se foutait de tout... c'est un gars passif qui n'avait pas de drive dans la vie, qui faisait comme juste **vivre la vie comme si il n'y avait pas de futur**. » Sans grande surprise Elena est celle qui brise la relation. Elle signale : « Je n'étais vraiment pas attachée à lui. Je me souviens quand j'ai cassé avec on dirait que je n'avais pas d'émotions. » Cependant cette fois, par la force des choses, la brisure n'est pas aussi nette puisque les deux sont contraints à se côtoyer le temps de terminer l'année scolaire, période pendant laquelle Elliott « tape sur les nerfs » d'Elena.

Au cours de son deuxième AEC, Elena obtient un stage dans une firme de consultants en bureautique et, une fois son diplôme en main, se voit offrir un emploi à temps plein dans cette même entreprise. Dans le cadre de cet emploi, elle est appelée à travailler sur des mandats de plus ou moins longue échéance dans les entreprises clientes de son employeur. Il s'avère que cette firme est à la recherche d'autres candidats. Paradoxalement, malgré l'exaspération qu'elle ressent face à Elliott, Elena recommande sa candidature et Ernest est rapidement embauché. Elena est très peu loquasse quant ce qui l'a motivée à intervenir de la sorte. Elle se contente d'un : « Finalement je pense que j'ai pris pitié. » Par contre elle indique sans détour : « Des fois je n'étais pas capable de le tolérer, juste ses façon de faire **ça me dérangeait**. Ça a pris du temps avant que **j'accepte** qu'il travaille avec moi. » Je tiens à noter que dans ce passage de son récit Elena est très peu précise quant à la temporalité du cours des événements. Aussi, si elle vient à aborder sa prochaine relation amoureuse, elle n'indiquera pas combien de temps sépare la fin de son AEC et le début officiel de son emploi à temps plein, ni le décalage entre la rencontre d'Emil, son nouvel amoureux et sa rupture avec Ernest. Le seul élément temporel repérable dans ce passage de sa narration est qu'elle aperçoit Emil pour la première fois lors d'un party d'Halloween chez un ami de sa sœur, donc à l'automne. Emil lui semble familier et Elena va lui parler au cours de la soirée. Elle le revoit peu de temps après lors d'un autre party où les deux passent toute la soirée ensemble et c'est ainsi que commence leur relation.

Emil est originaire de la Serbie où il a connu la guerre qui lui a coûté son père. Sa mère, lui et sa sœur ont immigré au Québec alors qu'il avait 15 ans. Lorsqu'Elena le rencontre, Emil est aux études à l'Université Concordia où il complète un Bac en études

cinématographiques. Il habite avec sa sœur et sa mère qu'Elena ne rencontrera jamais puisqu'elle ne sera jamais invitée chez Emil. De la même façon, bien qu'Elena n'en fasse pas état noir sur blanc, tout porte à croire qu'Emil sera très rarement invité dans la famille d'Elena. Cela ne sera pas sans conséquence sur leur relation, le couple se fréquentant toujours à l'extérieur dans des cafés, des restaurants ou au cinéma. Elena a constamment le sentiment de se trouver en situation d'un premier rendez-vous amoureux ce qu'elle compare à une entrevue d'embauche : « J'avais l'impression que c'était comme une entrevue à chaque fois. Il me posait des questions comme une entrevue. Je me sentais toujours un petit peu jugée. Un moment donné ça m'a écoeurée d'être assise en face de lui à parler, je trouvais ça stressant. » Sans compter ce que cela implique quant à leurs ébats sexuels qui ont essentiellement lieu dans la voiture, Elena assurant toujours le transport lors de leurs rendez-vous en empruntant la voiture de son père. Pendant un certain temps, le couple a accès au condo inoccupé d'un ami d'Elena à titre de lieu de rencontre. S'il s'agit d'un lieu un peu plus privé, reste que cela demeure un contexte qui est étrange et inconfortable pour Elena.

Elena décrit Emil comme une personne très froide et à jamais marqué par les années de guerre qu'il a vécues en Serbie. Elle indique : « Il avait quand même son caractère, **une attitude**. Je le voyais, il y avait quelque chose de louche. **Il avait vraiment un problème**. » Elle poursuit en racontant : « Il me parlait et j'avais l'impression **qu'il ne m'acceptait pas**. Éventuellement j'ai essayé d'analyser puis j'ai l'impression **qu'il ne s'acceptait pas** lui-même et **qu'il n'avait jamais accepté** qu'il était venu à Montréal. Je me suis dit que parce **qu'il ne s'acceptait pas, il ne pouvait pas m'accepter** moi. » Elle renchérit : « **Il n'acceptait pas** mon père. **Ça me dérangeait** beaucoup. **Je n'acceptais pas** d'être avec quelqu'un qui est froid de même. » Elena se rappelle entre autre d'une soirée où Emil est particulièrement revêche et maussade : « il avait l'air d'avoir **une mauvaise attitude** » si bien qu'en plein milieu de la soirée, exaspérée, elle décide d'aller reconduire Emil chez lui. Du cumul de ces malaises s'ensuit leur rupture peu de temps après et c'est une fois de plus Elena qui l'initie.

Ici, à ma demande, Elena fait une parenthèse dans sa narration pour tenter d'identifier si elle perçoit des traits de personnalités récurrents chez ses amoureux. Elle reconnaît avoir

« une grosse attirance envers le monde qui sont **bons socialement**, le monde **qui ont une facilité avec les gens** » ce sur quoi elle précise : « parce que moi je ne le suis pas, je suis un peu **antisociale**. » De même elle signale avoir un penchant pour ceux qui ont « un côté *wild*. » À cet égard elle avoue : « Je ne veux pas quelqu'un qui est straight, qui fait sa petite vie ordinaire. »

Suite à sa rupture avec Emil, Elena est assignée par son employeur sur un mandat de travail dans une grande entreprise paragouvernementale. Elle y travaille déjà plusieurs mois quand elle remarque Éric, un nouvel employé. Malgré qu'Elena le trouve de son goût, pendant un long moment elle ne fera que le saluer timidement lorsqu'elle le croise dans les corridors. Au cours de cette période Éric devient ami avec une collègue de l'équipe de travail d'Elena. À un moment cette collègue informe Elena qu'Éric l'a dans l'œil : « Cette fille-là qui était dans mon département m'avait dit qu'il me trouvait cute. Moi j'étais gênée et je ne savais pas quoi faire. » Par ailleurs, cette même collègue met en garde Elena comme quoi Éric avait déjà eu une relation amoureuse qui s'était mal terminée avec une ancienne employée de l'entreprise. Suite à cela, certaines rumeurs courraient dans l'entreprise comme quoi Éric fréquentait plusieurs filles en même temps et à la légère. Elena décide de faire fief de ces ragots et à terme s'enquiert elle-même des « vrais faits » auprès d'Éric qui démentira le tout.

Il faut attendre à un party de reconnaissance de l'entreprise pour qu'Elena trouve le courage d'aborder Éric se disant : « Je vais boire un peu pour me dégêner. » Éric prend des photos pendant la soirée avec une caméra de haut calibre et Elena utilise cet artifice pour entamer une conversation avec lui. Elena sent que le courant passe entre eux : « Je voyais que ça cliquait. » La semaine suivante elle profite du fait que les collègues de travail d'Éric sont en vacance pour l'inviter à luncher afin de lui éviter de se retrouver seul à la pause du midi. Bien qu'elle tente de se convaincre qu'elle n'avait alors aucune intention de séduction, Elena est forcée de s'admettre qu'il y avait là plus qu'un simple lunch entre collègues. Quelques jours plus tard, Éric passe la soirée chez une amie qui demeure dans le même quartier qu'Elena. Il est à vélo et décide de lui faire une visite impromptue. Les deux parlent longuement et Elena va reconduire Éric en voiture à la fin de la soirée. Finalement, ils se planifient officiellement une sortie au cinéma suivie d'un

souper à l'appartement d'Éric qui demeure en colocation dans le quartier branché du Plateau Mont-Royal. Cette soirée marque le début de leur relation amoureuse.

Dans les premiers mois de leur relation, Elena veille à être très discrète et à ne pas afficher sa relation au travail : « Au début je gardais cela plus secret. J'aime garder ma vie privée à moi. » Peu à peu, au fur et à mesure que sa relation se solidifie, elle finit par en informer ses collègues proches. Le patron d'Elena est le dernier à découvrir sa relation avec Éric lors du party de Noël. Il semble alors que ce soit Elena qui ressent un malaise plutôt que son patron : « Ça avait **pas** l'air de le **déranger** du tout. Moi j'étais un peu gênée mais **j'acceptais**. » À savoir si Elena a des craintes face aux conséquences advenant une rupture de sa relation et le fait d'être par la suite contrainte à côtoyer son ex-amoureux sur les lieux de travail, elle dit : « C'est sûr que j'y ai pensé. Mais je suis **une personne qui accepte** ces affaires-là ». Elena assure qu'elle et Éric ont toujours veillé à conserver une relation très professionnelle au travail. Au sujet d'Éric, elle affirme : « Il a une super bonne réputation. Il travaille tout le temps avec les gens et les gens l'adorent. » C'est d'ailleurs quelque chose qu'elle avait remarqué bien avant le début de leur relation : « Des fois je l'entendais parler... Il était **bon avec les gens**. Il était très **sociable**. Ça m'impressionnait tout le temps » ce sur quoi elle ajoute : « C'est quelque chose que je remarque souvent dans les gens. C'est le côté que je recherche le plus dans quelqu'un. » Elle confie sur un ton presque déçu : « Éric n'est **pas** très **wild**. Il n'est **pas** aussi **wild** que je suis habituée » tout en relativisant : « Mais je suis dans un stade de ma vie où **j'accepte** ça. C'était le fun quand j'étais plus jeune mais là je suis plus sérieuse. »

Elena emménage avec Éric dans son appartement moins d'un an après le début de leur relation. Les deux traversent une période un peu tendue laquelle Elena attribue au fait qu'elle et Éric sont trop souvent ensemble compte tenu de leur cohabitation et du fait qu'ils se côtoient aussi à l'heure du lunch au travail. Elena affirme qu'ils avaient besoin de temps seul chacun de leur côté. À en croire Elena, c'est elle qui ressentait plus particulièrement ce besoin : « Un moment donnée je trouvais que c'était trop. J'aime avoir **mon côté privé**. J'avais besoin de **ma vie à l'extérieur**. » À la demande de cette dernière, le couple cesse de luncher systématiquement ensemble, ce qui apaise les tensions entre eux. Elena soutient qu'en général, comparativement à ses anciens amoureux, la plupart

du temps elle se sent très bien avec Éric : « Tout est facile à chaque jour. C'est pas compliqué. Avec les autres il y avait tout le temps **quelque chose qui me dérangeait**. Éric, si il y a **quelque chose qui me dérange**, on dirait que **ça me dérange** pour quelques minutes puis après c'est parti. » Pourtant, elle reproche certaines attitudes d'Éric : « Je trouve qu'il **juge trop** les gens. Il est **social** mais il a de la misère à être ami avec les gens parce qu'il y a **trop de choses qui le dérange** sur les autres. Il **n'accepte pas** les gens. » Elena donne l'exemple de son futur beau-frère, le fiancé de sa sœur, qu'Éric ne cesse de critiquer : « Il n'y a jamais quelque chose de positif qui sort de sa bouche quand il parle de mon beau-frère ! Et des fois il dit ces affaires-là devant des amis qui connaissent mon beau-frère aussi. » Certes, Elena trouve que son beau-frère a « beaucoup de défauts » et « **ne l'accepte pas** à 100%. » Notamment, elle est d'avis qu'il est « totalement inactif » et « pas aventureux du tout » ce qui ne porte pas sa sœur à se dépasser alors que d'après Elena « elle a besoin d'être poussée des fois parce qu'elle n'est pas très motivée dans la vie. » Seulement à terme elle dit « **accepter** » le choix de sa sœur. Elena mentionne qu'à quelques reprises elle a indiqué à Éric : « Il faut que tu **acceptes** ton beau-frère parce qu'il va faire partie de la famille. » Mais Éric ne réagit pas : « On dirait qu'il n'a pas compris le message » conteste-t-elle en déclarant : « **Ça me dérange** parce que ça ne change rien. »

C'est à croire qu'Elena passe par-dessus ce défaut d'Éric parce que lorsqu'elle se prononce sur ce qu'est l'amour elle soutient : « C'est quand tu es avec quelqu'un et c'est juste naturel et c'est facile. Et avec Éric pour moi c'est de même. On n'est pas tout le temps entrain de se poser des questions ou entrain d'argumenter. Au niveau de la relation ça va super bien, on est heureux ensemble. » Elena semble s'investir à long-terme dans sa relation avec Éric puisque le couple en vient à s'acheter une propriété condominium ensemble où ils sont « bien installés. » Malgré cela, Elena admet : « On est dans une crise un peu. **On a un peu peur du futur**. » Ici Elena fait allusion au mariage et au projet d'avoir des enfants : « C'est **un peu flou notre futur** pour l'instant surtout au niveau des enfants. On n'est pas encore sûr. » Elle soutient ressentir « une pression de la famille. » Elle explique : « Je viens quand même d'une famille italienne et le mariage et avoir des enfants c'est important. » Seulement selon Elena, le couple ne se sent pas prêt à ce qu' « une autre grosse étape arrive. » Elena affirme : « On veut profiter de notre vie

présentement **sans penser au futur**. » Ce ressenti est-il vraiment partagé par Éric ? Le discours d'Elena laisse plutôt croire qu'elle projette ses sentiments et ses craintes sur Éric et se faisant, se distancie en partie leur portée. Dans son argumentaire Elena elle se compare à certaines de ses amies et cousines plus jeunes qui sont « déjà prêtes à avoir des enfants. » Or pour Elena avoir des enfants implique de « laisser tomber sa jeunesse et s'embarquer dans une vie vraiment d'adulte responsable. » Aussi, elle finit par concéder : « **Ça me fait peur** de ne pas me sentir prête **pour le futur**. **Ça me fait peur de commencer à penser au futur** » et admettre : « La raison pourquoi **ça me fait peur** c'est juste que je me vois vieillir. » Suite à cet aveu Elena conclue sa narration en parlant à nouveau en terme de son couple : « Si on s'embarquait, je ne sais pas, je tombe enceinte... Je pense que ça serait naturel, on embarquerait et **on accepterait** », se déresponsabilisant à nouveau de la teneur de ses propos, du moins partiellement.

Analyse structurale du récit d'Elena

Comme je l'ai déjà signalé, le récit d'Elena est à ce point dégarni, limité quasiment à un enchaînement factuel, que son architecture logique se donne à voir presque explicitement. Il s'agit d'une structure simple et nette. De fait, le récit d'Elena est sans doute celui qui se présente de la façon la plus dichotomique de l'ensemble des récits constituant mon corpus de données. Les relations de disjonctions caractérisant les événements, les actants et les arguments de son récit tiennent essentiellement à un terme et à la négation de ce même terme, tel un mot et son contraire. Cette grammaire est particulièrement évidente dans le cas des événements.

Elena organise le sens des événements et situations de son récit autour de la dichotomie opposant d'une part les expressions « **être dérangé** » et/ou « **ne pas accepter** » aux expressions « **ne pas être dérangé** » et/ou « **accepter** » (voir tableau 4.44). On a donc à faire à une dichotomie dans sa plus simple expression. De fait, dans le parcours de vie d'Elena, il y a ces événements et ces situations issues de ses interactions avec l'*autre* qui l'agacent, l'indisposent voire même l'offensent. Elena les met en scène en mobilisant les expressions « **être dérangé** » et « **ne pas accepter** ». À contrario, il y a ces circonstances et ces occurrences qui ne l'embêtent pas du tout, ou encore qui, certes, ne lui sont pas

idéales et pourraient lui être source de désagrément ne serait-ce du fait qu'à terme, elle s'y résigne. Elle utilise alors les expressions « **ne pas être dérangé** » et « **accepter** » pour les introduire. La même logique s'applique lorsque aux situations et évènements dont les protagonistes sont les individus partie-prenantes de la vie d'Elena. Je rattache les termes « **être dérangé** » et/ou « **ne pas accepter** » et les termes « **ne pas être dérangé** » et/ou « **accepter** » par la catégorie *tolérance* qui établit une relation de conjonction entre eux.

Tableau 4.44 - Structure de signification des évènements – Elena

Terme A	Terme A'	Catégorie
« être dérangé » / « ne pas accepter »	« ne pas être dérangé » / « accepter »	<i>Tolérance</i>

Ainsi, Elena rapporte que tôt dans sa relation amoureuse avec Enzo : « Il se fâchait pour rien et moi **ça me dérageait**. J'hais l'agressivité. » De plus, Enzo s'avère possessif et jaloux et ne tolère pas qu'Elena ait des garçons pour amis. À titre d'exemple Elena rapporte une situation lors d'un party : « **il n'acceptait pas** que mon ami était là. » Par ailleurs, aux dires d'Elena, Elliot est quelqu'un de sensible et facilement perturbé. Elle conçoit mal ses réactions face à plusieurs situations. Elle fait état de cette situation en déclarant : « Je ne comprenais pas pourquoi ces affaire-là **ça le dérageait**. Puis moi **ça me dérangerait**. » Ce même pattern est repérable lorsque, suite aux recommandations d'Elena, Ernest est embauché dans la même entreprise qu'elle. Elena tolère très mal cette situation, ce qu'elle signifie par : « ... juste ses façon de faire **ça me dérangerait**. » Elle tient un discours semblable à propos de certains traits de personnalité d'Éric : « Il y a trop de **choses qui le dérangent** sur les autres. **Il n'accepte pas** les gens. » C'est le cas entre autre du beau-frère d'Elena qu'Éric critique constamment à son grand mécontentement. Elena en discute avec lui sans obtenir de rectification de sa part. Cette occurrence l'irrite et lance alors : « **Ça me dérangerait** parce ça ne change rien. »

À l'inverse, certains évènements et situations laissent Elena et les autres protagonistes de son récit indifférents, ou, s'ils en sont à priori agacés, ils finissent par s'y résoudre. Par exemple, Elliot a besoin de beaucoup d'indépendance et de faire des activités en solo. À

ce propos Elena indique : « **Ça ne me dérangeait pas.** » Quant aux parents d'Elena constatant la mauvaise influence qu'a Étienne sur leur fille, lâchent prise face à cette situation : « **Ils acceptaient** peut-être de seulement me laisser avoir mes propres expériences. **Ils acceptaient** que c'était vraiment temporaire. » Lorsqu'Elena avoue à Enzo qu'elle a déjà eu des relations sexuelles avec d'autres avant lui, il est choqué mais Elena dit qu'au bout d'un moment : « Il l'a **accepté.** » La notion de résignation sous-jacente à l'expression « **accepter** » est particulièrement transparente quand Elena s'exprime au sujet de l'irritation qu'elle ressent étant contrainte à travailler avec Ernest : « Ça a pris du temps avant que **j'accepte** qu'il travaille avec moi. » Il en est de même quand elle confie qu'Éric est moins *wild* que certains de ses amoureux précédents. Il s'agit d'une nouvelle dynamique amoureuse à laquelle elle doit s'ajuster et elle déclare : « Mais je suis dans un stade de ma vie où **j'accepte ça.** » Quant aux conséquences que pourraient avoir une rupture de sa relation avec Éric sur son travail, bien qu'Elena y ait songé au début de leur fréquentation, elle affirme être « une personne qui **accepte** ces affaires-là. »

C'est sous la dichotomie opposant l'expression « **problème d'attitude** » et les expressions « **bons avec les gens** » et/ou « **social** » et autres tournures équivalentes, que se dessine la structure élémentaire de signification des actants du récit d'Elena. Ainsi dans l'univers d'Elena, il y a d'abord des individus qu'elle positionne comme ayant un « **problème d'attitude** », puis à l'inverse il y a ceux qu'elle estime être « **bons avec les gens** » et/ou « **social.** » À cet égard Elena utilise par endroits des expressions équivalentes tel que « être entouré de beaucoup de personnes/amis » et « avoir une facilité avec les gens » (voir tableau 4.45). Fait à noter, un même individu peut se voir caractérisé par Elena comme étant « **bon avec les gens** » et/ou « **social** » tout comme ayant un « **problème d'attitude** » selon le moment où il intervient dans le cours des choses. L'opposition entre ces termes trouve son sens dans la catégorie *dualité* qui chapeaute la relation de conjonction qui les unit.

Tableau 4.45 - Structure de signification des actants – Elena

Terme A	Terme A'	Catégorie
« problème d'attitude »	« bon avec les gens » / « social »	<i>Dualité</i>

Dénonçant les tendances agressives d'Enzo Elena déclare : « il avait un **problème d'attitude**. » L'arrestation d'Eddie pour conduite sous état d'ébriété l'amène à affirmer que ce dernier : « a un côté *careless*, un **problème d'attitude**. » Elena utilise des expressions équivalentes pour décrire la famille d'Eddie quand elle rapporte la magouille de l'oncle de ce dernier pour récolter frauduleusement des assurances : « Sa famille était un peu **croche**. Leur façon de penser, c'était **pas correct**. » Elena est très peu élogieuse au sujet d'Ernest dont elle dira : « Il avait **une attitude**, il se foutait de tout. » Enfin, elle arrive avec le même verdict au sujet d'Emil : « Il avait quand même son caractère, **une attitude**. Il avait un **problème**. »

Par ailleurs, Elena caractérise aussi les personnes partie-prenantes de sa vie en évoquant un trait de personnalité qui l'attire beaucoup et qu'elle reconnaît ne pas avoir. C'est ainsi qu'elle explique avoir : « une grosse attirance envers le monde qui sont **bons socialement**... ..parce que moi je ne le suis pas, je suis un peu antisociale. » Elena interprète l'attirance immédiate qu'elle ressent pour Eddie comme découlant du fait qu'« il était tellement **bon avec les gens**, il avait comme un magnétisme. » Elle observe ce même trait de personnalité chez Eliott qui est « **très bon socialement**. » De même, Elena repère cette qualité chez Éric bien avant leur début de leur relation : « Des fois je l'entendais parler... Il était **bon avec les gens**. Il était très **sociable**. »

Il appert que l'homologie structurale présente entre les événements et les actants du récit d'Elena est facilement repérable. D'abord les expressions « **déranger** » et « **ne pas accepter** » s'appliquant aux événements et aux situations trouvent leur contrepartie dans l'expression « **avoir un problème d'attitude** » propre aux actants (voir tableau 4.46). De fait, à ces événements et situations qui la « **dérangent** » et qu'elle « **n'accepte pas** » correspondent les « **problèmes d'attitude** » dont font preuves certains actants qui sont à

l'origine de cette irritation. Puis, par moment, le cours des choses et les situations sont « **acceptés** » par Elena qui « **n'est pas dérangée** » d'autant plus que les protagonistes du récit d'Elena sont alors dépeints comme étant « **bons avec les gens** » et « **social** ».

Fait surprenant, Elena semble être imperméable au passage de l'*autre* dans sa vie. En effet, ses propos laissent entendre que l'intériorisation des valeurs, des normes et des modèles en provenance de l'*autre*, à savoir les identifications acquises propres à la composante identitaire de *mêmeté* (Ricoeur, 1990), ne font pas partie de sa construction identitaire. D'une part, Elena évite que l'*autre* la force à intégrer ce qui la « **dérange** » et qu'elle « **n'accepte pas** » en coupant les liens avec cet *autre* à la source de ces dérangements inacceptables. D'autre part ce qui l'attire chez l'*autre*, soit le fait d'être « **bon avec les gens** » et « **social** », sont de traits de personnalité dont elle n'est pas dotée. Or bien qu'ils génèrent son admiration et en dépit que ces caractéristiques chez l'*autre* auraient pu lui servir d'exemple, elle semble incapable de les intégrer à son identité. Ainsi, le passage de l'*altérité* dans sa vie, semble laisser peu, voire pas de trace identitaire.

Tableau 4.46 – Homologie évènements/actants – Elena

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« être dérangé » / « ne pas accepter »	« ne pas être dérangé » / « accepter »	<i>Tolérance</i>
Actant	« problème d'attitude »	« bon avec les gens » / « social »	<i>Dualité</i>

La structure élémentaire de signification des arguments du récit d'Elena s'articule aussi de façon plutôt transparente et oppose l'expression « **ne pas avoir de futur** » à l'expression « **ne pas penser au futur** » (voir tableau 4.47). « **Ne pas avoir de futur** » place Elena devant un mur la forçant à intervenir, souvent s'esquivant, fuyant la situation à l'origine de ce mur. Quant à « **ne pas penser au futur** », il s'agit plutôt d'une fuite vers l'avant qui permet à Elena d'éviter d'être confrontée à des constats qui pourraient lui être source d'anxiété. Dans les deux cas, Elena se trouve avouer, bien que peut-être sans trop

sans rendre compte, qu'à terme, ces situations sont intenables. Aussi, de ces deux expressions formant relation une disjonction émerge une relation de conjonction qui s'exprime sous la catégorie intégrative *impasse* leur donnant sens.

Tableau 4.47 - Structure de signification des arguments – Elena

Terme A	Terme A'	Catégorie
« ne pas avoir de futur »	« ne pas penser au futur »	<i>Impasse</i>

Au cours de sa relation amoureuse avec Étienne, Elena vient à conclure : « Je ne voyais **pas de futur** avec lui » ce qui l'amène à initier une rupture de la relation. Le même scénario se produit dans sa relation avec Enzo alors qu'Elena juge que « C'était pas une personne pour moi, il n'y avait **pas de futur** » et met fin à la relation. Pareillement, après deux ans de relation avec Eddie, certains événements font en sorte qu'Elena décrète : « c'est pas là que je veux m'aligner, il n'y **pas de futur**. »

Dans la structure narrative du récit d'Elena, « **ne pas avoir de futur** » s'oppose à « **ne pas penser au futur**. » Suite à sa relation avec Enzo qu'elle trouve « trop straight » Elena part en cavale, fréquente plusieurs garçons et fait la fête. Elle se prononce sur cet épisode en avouant : « **Je ne pensais pas au futur**. » Elena a une relation sexuelle avec Eddie dès le soir de leur première rencontre. Au sujet de son impulsivité Elena commente : « Dans ce temps-là je n'avais pas de barrières. **Je ne pensais pas au futur**. » Elle passe le même commentaire à propos d'Eddie : « Il avait du fun et **ne s'inquiétait pas du futur**. » D'ailleurs, lorsqu'Elena se remémore les bons moments passés avec Eddie, elle note, non sans une certaine nostalgie : « Les moments de *not thinking about anything*. **Tu ne penses pas trop au futur**. »

L'homologie structurale entre les événements, les actants et les arguments de la mise en intrigue d'Elena est patente (voir tableau 4.48). Les individus qui se positionnent comme ayant un « **problème d'attitude** » s'apparentent aux événements introduits par les expressions « **ne pas accepter** » et/ou « **être dérangé** » qui se voient jugés comment « **n'ayant pas de futur** ». À contrario, lorsque les actants sont « **bon avec les gens** » ou

« **social** », tout va bien et Elena utilise les formules « **accepter** » et/ou « **ne pas être dérangé** » pour mettre en scène les événements. Elle y associe dès lors une insouciance repérable par l'expression « **ne pas penser au futur** » qui distinguent alors les arguments.

Tableau 4.48 – Homologie événements/actants/arguments – Elena

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Catégorie
Évènement	« être dérangé » / « ne pas accepter »	« ne pas être dérangé » / « accepter »	<i>Tolérance</i>
Actant	« problème d'attitude »	« bon avec les gens » / « social »	<i>Dualité</i>
Argument	« ne pas avoir de futur »	« ne pas penser au futur »	<i>Impasse</i>

Il se trouve que le parcours de vie amoureuse d'Elena se profile comme la répétition du même scénario : d'abord Elena est attirée un individu « **bon avec les gens** » et/ou « **social** », elle initie une relation amoureuse mais à terme cet individu vient à présenter un « **problème d'attitude** » ce qui la « **dérangé** » et qu'elle « **n'accepte pas.** » Elle juge alors que sa relation amoureuse n'a « **pas de futur** » et en provoque la rupture. Sur le plan identitaire, c'est la composante de *mêmeté* qui a préséance. Le récit que fait Elena de sa vie amoureuse implique une identité narrative telle la répétition du même, du moins jusqu'à ce qu'elle rencontre Éric. Si ce dernier est « **très sociable** » et « **bon avec les gens** », contrairement à la plupart de ses amoureux précédents, Éric « n'est pas très *wild* » et en conséquence ne présente de « **problème d'attitude.** » La relation va bien et rien ne « **dérangé** » Elena. À en croire sa narration, il s'agirait d'une des premières fois où se manifeste chez elle l'*ipséité*, cette composante identitaire en évolution attestant que l'individu change avec le temps. Seulement cela est problématique pour Elena. Ici, elle ne se bute pas à la conclusion que sa relation n'a « **pas de futur** » comme elle l'a toujours vécu et en conséquence, elle n'a aucune raison de s'esquiver. Elle est plutôt appelée à se questionner sur ce que sera son futur. Face à cette nouveauté, Elena est perturbée et angoissée. Dans un premier temps, cet inconfort la porte à projeter son ressenti sur l'entité

du couple dans une veine tentative de s'en distancier. Elle dira : « On est dans une crise un peu. C'est un peu flou notre futur... On a un peu **peur du futur**. » Aussi, cherchant le confort dans la répétition des pratiques, elle reproduira sur son couple cette fuite vers l'avant qui lui a été toujours sécurisante prétextant : « On veut profiter de notre vie présentement **sans penser au futur**. » Pourtant il semble qu'à cette toute fin de sa narration, l'étape de *Mimesis III* (Ricoeur, 1986) de la construction narrative de soi s'impose d'elle-même à Elena avec l'appropriation du récit et l'entendement approfondi de l'expérience de vivre qui en résulte. En effet, celle-ci finit par s'admettre : « Ça me fait **peur** de commencer à **penser au futur**. Ça me fait **peur** de ne **pas me sentir prête pour le futur**. » C'est là que réside la clé de l'intrigue du récit d'Elena : bien que trop s'en rendre compte, elle se retrouve devant un cul de sac. En effet, si la répétition du *même* la met devant un mur, situation intenable où elle n'a d'autre choix que de changer de cap, l'introduction du changement propre à la composante identitaire d'*ipséité* la place dans une situation toute aussi intenable parce qu'elle doit alors « penser au futur » ce qui lui fait peur et la projette dans un état de crise. Elena est-elle pleinement lucide ? Ses propos semblent indiquer que ce ne soit pas encore tout à fait le cas parce qu'il s'agit d'une toute première prise de conscience. En fait, en me livrant le récit de sa vie amoureuse, Elena s'est trouvée à amorcer malgré elle et possiblement pour la première fois, le processus de *Mimesis* propre à la narration de soi. Certes, de ce processus émerge un entendement, une conscience davantage affinée de son expérience de vivre. Seulement Elena vient tout juste d'entamer l'exercice de distanciation-appropriation qui se joue entre les étapes de *Mimesis II* et *Mimesis III*. Aussi faudra-t-il attendre que ce travail de distanciation-appropriation soit réellement complété pour qu'Elena se rende compte de l'impasse identitaire devant laquelle elle est placée.

4.5.2 *Éric*

*Until you make the unconscious conscious,
it will direct your life and you will call it fate.*

Carl. G. Jung (1972)

Présentation chronologique du récit d'Éric

D'emblée, il est intéressant de noter qu'Éric ne vivra pas une mais plutôt deux relations amoureuses au travail et ce, dans la même entreprise.

Éric grandit sur la Rive Sud de Montréal. Il sera peu loquace à propos de son enfance et de son adolescence, se limitant à me confier dès le tout début de son récit : « Je me suis fait mettre dehors de chez mes parents, j'étais assez jeune, à 17 ans » ce sur quoi il ajoutera : « C'est un sujet que je ne sais pas si je veux nécessairement embarquer là-dedans. C'est un sujet un petit peu **bizarre**. » En fait, il est notoire de constater que le parcours de vie d'Éric est marqué par beaucoup d'instabilité ce qu'il laisse d'ailleurs entrevoir très tôt dans son récit en me prévenant : « J'ai déménagé **extrêmement** souvent. Donc c'est **un petit peu dur** de garder le fil des déménagements que j'ai faits. Le condo qu'on vient d'acheter à Laval, ça va être mon 22^{ième} déménagement », faisant allusion au condominium dont lui et sa conjointe ont fait l'acquisition peu de temps avant le premier entretien qu'il m'a accordé. Cette instabilité sera d'ailleurs la trame de fonds de son récit.

Éric rencontre Emma, sa toute première amoureuse au cours de sa deuxième année de secondaire dans un cours d'art dramatique. Emma est d'origine italienne, un trait distinctif qui attire beaucoup Éric. Leur relation sera de courte durée, soit un mois. Le père de Emma est très stricte et n'est pas favorable à ce que sa fille soit impliquée dans une relation amoureuse si jeune. Aussi, les deux ne peuvent pas se voir à l'extérieur de l'école et selon Éric, cela est « assez **compliqué** ». C'est pourquoi il décide de mettre fin à la relation, rupture qui se fait sans émoi ni complications. Suite à cette brève relation, Éric fréquente à la légère plusieurs demoiselles sans toutefois tisser de vraies relations amoureuses. Il commente : « des filles que je rencontrais dans un party... ...**je réalisais** après une semaine que je n'avais aucun intérêt avec cette personne-là. »

Il enchaîne son récit en mentionnant Évelyne, sa « première vraie blonde sérieuse » qu'il rencontre initialement via une plateforme de clavardage lorsqu'il a 19 ans et vient de terminer son Diplôme d'études professionnelles (DEP) en informatique. Seulement, n'eut été du fait que je lui ai demandé directement à Éric si Évelyne était la personne avec qui il avait eu sa première relation sexuelle, il aurait omis de m'informer qu'au préalable il avait été impliqué dans une autre relation amoureuse, laquelle n'est pas sans incidence sur son parcours de vie. Éric ouvre donc une parenthèse à propos d'Élodie, qui est avant tout une voisine qu'il croise un jour par hasard alors qu'il vit encore chez ses parents. Les deux amorcent une relation d'amitié qui, bien qu'Éric et ses parents déménagent peu de temps après leur rencontre, perdurera. Or, c'est suite à ce déménagement qu'Éric se fait mettre à la porte de la résidence familiale. Il ira vivre dans la famille d'Élodie le temps de terminer son DEP. Éric explique : « C'est un petit peu **bizarre** parce que j'étais un petit peu dans une situation **compliquée**. J'ai été vivre chez elle avec ses parents. Sa mère c'est quelqu'un qui avait un **extrêmement** grand cœur, qui voyait la situation dans laquelle j'étais. Puis elle a décidé de me prendre plus ou moins sous sa tutelle pendant les quatre mois qui me restaient pour terminer mes études. » C'est pendant cette période que l'amitié entre Éric et Élodie se transforme en une relation amoureuse et que les deux ont leur première relation sexuelle. Selon Éric, la mère d'Élodie accepte ce fait comme une conséquence inévitable : « Elle se doutait bien que si j'allais vivre là, **il serait arrivé ce qui arriverait** entre moi et Élodie. » Éric justifie qu'il ne considère pas sa courte relation avec Élodie comme faisant partie intégrante de son parcours de vie amoureux en évoquant qu'« à cet âge-là, on était tellement jeune... ça aurait été très très **compliqué** pour l'âge qu'on avait de vivre avec un conjoint, une conjointe. » Aussi, une fois son DEP complété, Éric emménage immédiatement avec sa sœur sur la rive sud de Montréal. Il clôt cet épisode amoureux en se contentant de dire : « **Ça s'est terminé.** »

Cette parenthèse fermée, Éric revient à sa relation amoureuse avec Évelyne, relation qui durera à peine un an. Au moment de leur rencontre, Éric, son DEP en main, obtient un emploi dans une entreprise du secteur bancaire au centre-ville de Montréal. Il vit toujours avec sa sœur sur la Rive Sud de Montréal. Évelyne, pour sa part, est aux études dans un Cégep anglophone de Montréal. Ses parents et son grand-père paternel habitent à Sainte-Agathe à plus d'une heure de voiture au nord de Montréal. En conséquence, question de

se rapprocher de l'école, Évelyne demeure à Laval chez sa tante qui ne lui charge aucun loyer. Sans même élaborer davantage au sujet de cette relation, Éric indique : « passé le quatrième mois, plus les mois passaient, plus **je réalisais** qu'on n'était pas nécessairement fait pour aller ensemble. » Il m'a donc fallu le relancer pour en savoir davantage au sujet de cette relation, ce sur quoi Éric m'a expliqué ce qui lui avait rapidement été source de désenchantement par rapport à Évelyne. « Il y avait le fait qu'elle était encore à l'école pour beaucoup de temps. **Je réalisais** que moi j'avais des revenus de travail. » À cet égard, il rapporte un incident où Évelyne est absolument outrée lorsque sa tante lui demande de payer une épicerie. « **J'ai réalisé** par après que quand on allait au restaurant c'est toujours moi qui payais. **J'ai réalisé** qu'elle ne payait jamais rien. **Je réalisais que dans sa tête à elle** c'était un acquis que tout le monde paye pour elle. » Éric mentionne aussi qu'elle et lui n'avaient pas le même style de vie « **par le fait qu'elle** était encore à l'école » alors que lui était sur le marché du travail. Bien qu'Éric pressent que sa relation amoureuse avec Évelyne n'a pas d'avenir, au bout de presque un an de relation, le couple planifie d'emménager ensemble. La tante d'Évelyne quitte son appartement au même moment où Éric doit se trouver un logement, sa colocation avec sa sœur venant à échéance. Il décide donc de reprendre l'appartement de la tante d'Évelyne, le plan étant que cette dernière y emménage également.

Pourtant Éric réitère que la relation bat de l'aile en faisant allusion à un autre élément à propos d'Évelyne, à priori banal, mais qui toutefois l'irrite passablement : il s'agit de sa volumineuse collection de figurines Mickey Mouse et autres objets à l'effigie de la célèbre souris qui se trouve entreposée dans sa chambre chez ses parents et qu'Évelyne chérit plus que tout au monde. De dire Éric : « Mais **vraiment** Mickey Mouse, de la tapisserie Mickey Mouse, des figurines Mickey Mouse, la douillette Mickey Mouse, la brosse à dents Mickey Mouse ! Pour une fille de 17-18 ans c'était **vraiment** traumatisant. » Ceci l'amène à raconter une anecdote impliquant les parents d'Évelyne un weekend où le couple est en visite à la campagne à la maison familiale : « Un moment donné on était entrain de souper avec ses parents puis Mickey Mouse tombe sur le sujet. » Le couple est sur le point d'emménager ensemble et la mère d'Évelyne mentionne que celle-ci pourra transférer sa volumineuse collection à leur appartement. Éric rétorque qu'il n'a jamais été question d'un tel plan et que la dite collection resterait à la maison familiale. S'ensuit

toute une scène : « Ça avait **vraiment** parti une chicane à table. C'était **vraiment** la grosse affaire ! Sa mère était aussi freak de Mickey Mouse. Donc **dans sa tête** c'était genre dans le salon y'aurait des Mickey Mouse, dans la salle de bain, partout ! » Éric décrit les parents d'Évelyne comme « des **weirdos**, c'était **vraiment** des personnes assez **bizarres**. » Il renchérit en relatant un autre imbroglio où un soir, alors que lui et Évelyne sont en visite un weekend à la maison familiale, il se lève pour aller chercher un verre d'eau à la cuisine et tombe sur le père et le grand-père d'Évelyne qui regardent la télévision et s'empressent de demander à Éric de les rejoindre. « Là **je réalise** qu'ils regardaient un porno ! J'ai pas nécessairement envie d'écouter un porno assis avec le père et le grand-père de ma blonde. Je trouvais que c'était **pas normal** comme situation. »

Tout ceci culmine au point où un matin, une semaine avant que le couple emménage ensemble, Éric se réveille d'un coup déterminé à mettre fin à sa relation avec Évelyne. Il prévoit lui annoncer le soir par téléphone. Éric habite encore chez sa sœur sur la Rive Sud de Montréal. Comme à l'habitude, il rentre du travail en autobus et au cours du trajet se trouve assis devant une fille qui « avait l'air **vraiment** comme **extrêmement** belle. » Les deux échangent de petits sourires, finissent par entamer une conversation et la dite demoiselle, du nom d'Eugénie, invite Éric à souper le samedi suivant. Tel que prévu, le soir venu, Éric téléphone à Évelyne pour lui annoncer leur rupture : « j'ai dit 'bon bien c'est terminé'. » La rupture est nette : alors qu'Éric s'attendait à ce qu'Évelyne s'agrippe, celle-ci, après avoir brièvement tenté de relancer la relation, s'efface rapidement et la semaine suivante Éric emménage seul dans l'appartement. « Donc finalement **ce qui est arrivé c'est ça**. C'est pas mal là que **ça s'est terminé**. » Le samedi suivant, tel que prévu, Éric rencontre Eugénie : « L'histoire avec Eugénie a commencé. Ça a été **vraiment bizarre** comme histoire. Ça a été **vraiment** une après l'autre. »

Leur première soirée a lieu dans le Vieux-Port de Montréal et selon Éric, s'avère concluante : « **Vraiment** ça clique quand on se parle. **Vraiment** tout va super bien. Un moment donné au cours de la soirée on s'embrasse sur un petit banc du Vieux-Port. » Cependant, suite à ce premier baiser, Eugénie avertit Éric qu'elle a « une mauvaise nouvelle. » Éric est découragé : « **Dans ma tête** je me dis, elle a un chum. » À son grand soulagement, tel n'est pas le cas. Eugénie informe simplement Éric qu'elle est aux études

à l'Université de Sherbrooke, qu'il lui reste une session pour terminer son Bac et qu'elle part le lendemain pour un stage de formation de cinq semaines à Québec. Au même moment, Éric débute ses vacances d'été mais n'a rien de planifié faute de budget. Eugénie l'invite à la rejoindre à Québec, projet qu'Éric trouve « un peu **bizarre** » mais qu'il finit par accepter et c'est ainsi que démarre leur relation. À la fin de l'été, Eugénie retourne à Sherbrooke pour sa dernière session universitaire. Elle habite en résidence sur le campus. Éric va la visiter une à deux fois semaine et Eugénie le rejoint à son appartement de Laval les fins de semaine. À la fin de la session universitaire, son Bac terminé, Eugénie emménage immédiatement avec Éric.

Il se trouve qu'Eugénie est très proche de ses parents. Ceux-ci habitent à Ottawa où son père est un haut fonctionnaire du gouvernement fédéral. Selon Éric, le père d'Eugénie « a toujours voulu qu'elle aille travailler à Ottawa. » Vu son statut de haut fonctionnaire, il obtient un poste pour sa fille au gouvernement fédéral de même qu'un contrat de quatre mois pour Éric, également au sein de la fonction publique. Le couple quitte donc Montréal pour la grande région d'Ottawa et s'installe à Cantley, un village de campagne situé à environ trente minutes de voiture d'Ottawa, dans un appartement voisin de la résidence des parents d'Eugénie. Tout semble s'aligner pour qu'une relation épanouissante se solidifie entre eux. Seulement, Éric raconte que : « Eugénie s'est avérée être une personne **extrêmement** jalouse, **extrêmement** possessive. » À cet égard, il pose réflexivement : « En fait ça a été utile dans mon cheminement de vie parce que maintenant je suis la personne que je suis. J'ai des attentes et des besoins qui sont très très... On y reviendra, mais je sais ce que je veux un petit peu plus dû à elle. »

En fait, la jalousie d'Eugénie sera le fil conducteur de la suite du récit que fera Éric à propos de leur relation. Cette jalousie est omniprésente, Eugénie doutant constamment de la fidélité d'Éric et interprétant toute ses interactions avec la gente féminine, aussi banales soient-elles, comme des tentatives de séduction de sa part. À cela s'ajoute des incidents précis où Eugénie a de violentes crises de jalousie. Le premier de ces épisodes se produit alors que le couple, installé à Cantley, est en train de repeindre la chambre à coucher. À titre de mise en scène, Éric mentionne qu'Eugénie avait « pris un petit, petit peu de poids », chose que sa mère lui avait fait remarquer. À un moment, Éric et Eugénie se

penchent tous deux en même temps pour récupérer de la peinture dans le pot. Éric raconte : « Nos fesses se collent. Eugénie dit : ‘tasses tes grosses fesses’, moi je réponds, en joke : ‘je sais pas qui a les plus grosses fesses entre toi et moi’ ! » Il ajoute : « moi **dans ma tête** je trouvais Eugénie **extrêmement** belle, donc c’était **vraiment** une pure joke. » Mais Eugénie n’entend pas à rire et « part à gueuler comme une folle, mais **vraiment** gueuler. » C’est la querelle, Eugénie est hors d’elle-même et pousse violemment sur Éric le matelas qui était accoté au mur : « Elle l’a **vraiment** poussé sur moi. **J’ai réalisé**, c’est **vraiment** de la violence. Ce n’était **pas normal** que quelqu’un réagisse comme ça. » Eugénie se précipite dans la salle de bain en pleurant et criant. Pendant ce temps Éric, décide de quitter et prépare son sac. Eugénie sort de la salle de bain et constate avec surprise qu’Éric est sur son départ. Elle tente de le retenir mais en vain, Éric part en direction de Montréal où il rejoint deux anciens collègues et amis. De dire Éric : « Je pars. **Ça reste de même.** »

À son arrivée à Montréal, Éric réussit assez rapidement à obtenir un emploi à titre de technicien en informatique dans l’entreprise où il travaillait avant de quitter pour Ottawa. Il annonce à Eugénie que leur relation est terminée. Cependant, il est forcé de retourner à Ottawa pour donner sa démission et récupérer des vêtements. Éric décrit la scène : « Eugénie m’a demandé de revenir. Ça a été la grosse crise. Ça a **vraiment** pas été drôle. Elle s’excusait. **Je réalisais** que oui, elle s’excusait **vraiment**, qu’elle regrettait le geste. Sauf que **dans ma tête**, on s’entend que je sais que pousser un matelas c’est pas une claque, sauf que je trouvais que l’acte était là. » Aussi, Éric ne cède pas à sa demande et rentre à Montréal convaincu de la rupture est ferme : « **ça a resté comme ça.** » À son arrivée, il se loue une chambre à Longueuil et reprend son boulot.

Questionné à savoir quand et si Éric avait pris conscience de ce trait de personnalité chez Eugénie, il répond : « Je réalisais que son problème de jalousie était vraiment poussé. » Mais ajoute que dans les premiers mois à Ottawa, le couple était relativement isolé des éléments pouvant déclencher ces crises de jalousie, ce qui camouflait en quelque sorte cette prédisposition chez Eugénie : « Mais **par le fait qu’**on était à Ottawa, qu’**on** était à la campagne, il n’y avait pas personne, au début je me disais c’est pas trop grave, **je ne réalisais pas** à quel point il y avait un problème. »

Suite au départ d'Éric, Eugénie se retrouve bien isolée : « Elle après ça à Ottawa elle était pas heureuse parce qu'**elle réalisait** dans le fonds qu'elle était rendue toute seule au monde avec ses parents. » Elle demande un transfert de poste à Montréal qu'elle obtient grâce à son père, toujours dans la fonction publique fédérale. L'inévitable se produit : elle reprend contact avec Éric, les deux se revoient quelques fois, Eugénie s'excuse à maintes et maintes reprise et Éric finit par craquer : « La grosse gaffe finalement, **je ne réalisais pas**, je m'en retourne vivre avec Eugénie dans son appartement. » Au bout d'un moment les problèmes de jalousie d'Eugénie refont surface. Éric explique que son environnement de travail exposait cette dernière à davantage de situations pouvant déclencher chez elle ces excès : « **Par le fait que** j'étais retourné dans mon ancienne entreprise, c'était tout du monde que je connaissais. Le pattern a comme été progressif. **Je ne réalisais pas** dans le fonds qu'à chaque fois que des amis (ies) m'appelaient pour sortir, je disais toujours non, je ne pouvais pas parce que je savais que si j'y allais, j'avais la crise qui m'attendait à la maison. » De fait, une nouvelle crise de jalousie d'Eugénie éclate. Cette fois-ci elle se produit alors que le couple invite à souper Élizabéth la meilleure amie d'Eugénie, « **vraiment** une super belle fille » et son conjoint. Éric précise : « Eugénie avait toujours été jalouse de cette fille-là. C'est une amie d'enfance qui avait toujours été **vraiment** la belle pitoune que tous les gars regardaient plus qu'Eugénie. » Au cours du souper, Eugénie devient soudainement froide et semble passablement irritée. À la fin de la soirée, dès que le couple d'invités a quitté, Éric s'enquiert sur le changement d'humeur d'Eugénie. Celle-ci l'accuse d'avoir dragué Élizabéth et entre autre de lui avoir fait un clin d'oeil. Éric, stupéfait, rétorque qu'il n'en est pas le cas, qu'il est amoureux d'elle et que l'idée ne lui serait jamais passée par la tête d'autant plus qu'Élizabéth était accompagnée de son conjoint. « Ça a été la grosse engueulade. » Au bout d'un moment, Éric décide d'aller se coucher mais Eugénie continue à tempêter et hurler. Éric poursuit : « **Il arrive ce qu'il arrive**. Elle se couche à côté de moi et me dit : 't'es rien qu'un sale'. Là je me suis assis et j'ai dit : 'ça sert à rien tu as **vraiment** un problème de jalousie et c'est incontrôlable. Je pense que c'est mieux que je m'en aille. » Eugénie se cramponne au bras d'Éric si fort qu'elle lui transperce la peau avec ses ongles : « Elle était rendue hystérique. Elle avait **vraiment** sauté le niveau normal. » Au final, Éric quitte l'appartement le lendemain et va vivre quelques semaines chez son père.

Pourtant malgré cette supposée rupture, Éric et Eugénie gardent contact. En effet, Eugénie l'appelle souvent et, bien qu'Éric ne l'indique pas explicitement dans son récit, ces appels récurrents ne semblent pas l'agacer. Au contraire, tout porte à croire qu'il cherche lui-même, sans en être conscient, à préserver son lien avec Eugénie, qu'il qualifie alors d'amical. Éventuellement, Éric vient à se trouver un appartement en colocation à Saint-Jean-sur-Richelieu sur la rive sud de Montréal. S'il n'en fait pas mention dans son récit, il semble que lui et Eugénie viennent à se revoir. En effet, Éric raconte : « elle trouvait bien beau le coin où j'avais trouvé l'appartement. » Au point qu'Eugénie décide de déménager avec un colocataire dans le même patelin. Éric indique : « Elle se rapprochait dans le fond et on commençait à se voir de plus en plus. Fait que **ça reste de même**. » En bout de ligne, sans grande surprise, les deux renouent à nouveau leur relation amoureuse. Éric relate : « Ça allait super bien. Mais encore là, la jalousie était là. Mais on dirait que c'était tellement toujours progressif que je ne m'en apercevais jamais à moins d'être **vraiment** rendu jusqu'au bout et un moment donné **je réalisais** que 'Shit ! Je m'en vais là ! » Quelques sept mois plus tard, Eugénie qui ne s'entend pas avec son colocataire emménage avec Éric. Selon ce dernier : « Ça allait super bien » si bien que, au cours d'un weekend en camping, Éric demande Eugénie en fiançailles. Il explique : « Elle m'avait toujours dit que son rêve c'était de se faire fiancer dans la nature. C'était une fille qui adorait le camping et tout ça. Je l'avais demandé en fiançailles dans le camping, selon son rêve. Je m'étais **vraiment** forcé pour être le plus ce qu'elle voulait. Elle était **vraiment** heureuse. Elle pleurait de joie. **Dans ma tête**, je savais qu'elle avait un problème de jalousie mais j'étais prêt à dealer avec. J'étais vraiment en amour avec cette fille-là. »

Cependant la lune de miel sera de très courte durée. Deux mois plus tard, les choses virent du tout au tout : « Ça a commencé à aller **vraiment bizarre**. Elle était **vraiment weird** la fille. » Soudainement, Eugénie qui, à l'habitude, n'avait jamais d'activités et de sorties en solo avec des amis, s'accrochant plutôt à Éric, commence à sortir régulièrement et laisse Éric seul à la maison. Un soir, elle sort avec son amie Élisabeth et rentre particulièrement tard : « Elle était revenue à trois heures du matin et je trouvais ça **bizarre** qu'elle revienne si tard que ça. » Le lendemain matin, au réveil, Eugénie annonce d'un coup, hors de nulle-part, qu'elle quitte Éric, que leur relation est terminée et que pour l'immédiat, elle s'en va vivre chez Élisabeth le temps de se trouver un logement. Éric n'a

rien vu venir et est renversé : « Ça m'a pété de même dans la face. Puis **ça a resté de même** », Elizabeth quitte. Seulement, quelques jours après son départ Éric est pris par le doute et sent qu'il y a anguille sous roche : « Entre temps, un moment donné **je réalise** que c'est arrivé trop vite, il y a quelque chose, il faut qu'il se soit passé de quoi. » Éric décide d'enquêter auprès d'une amie proche d'Eugénie. Après lui avoir tiré les vers du nez, il voit son hypothèse se confirmer : « Finalement **il est arrivé ce qui est arrivé.** » De fait, Eugénie a rencontré quelqu'un qu'elle fréquente en catimini depuis déjà quelque temps. Éric commente : « **J'ai réalisé** que ça faisait une couple de semaines qu'elle me trompait avec un autre gars. Puis c'est là que **j'ai réalisé** que la fille la plus jalouse que j'ai connue, finalement c'est elle qui a fait le faux move d'aller voir ailleurs. Puis bien c'est ça, **ça a fini là.** »

Éric est complètement démoli : « Ça m'a **vraiment** rentré dedans. Suite à ça j'ai tombé dans une dépression solide. J'étais triste, content. J'ai fait des crises d'anxiété. J'avais des trips où j'étais **vraiment** content, je me disais 'je suis enfin libre, c'est fini cette histoire-là' et le lendemain je pouvais brailler comme un débile. Fait que **vraiment**, j'ai tombé **vraiment** raide. » La rupture a eu lieu au début du printemps au mois de mai alors qu'Éric habite toujours en colocation à Saint-Jean-sur-Richelieu. Son plan initial était de reprendre le bail avec Eugénie au mois de juillet : « **Dans ma tête à moi**, moi et Eugénie on gardait cet appartement-là ensemble et mon colocataire partait. » Or l'idée de se retrouver célibataire dans une banlieue de la rive sud à une heure de voiture de Montréal ne lui est pas très reluisante. À peu près au même moment, il reprend contact avec une amie d'enfance. Il s'avère que celle-ci a deux amies qui se cherchent un troisième colocataire pour partager leur appartement situé dans le quartier branché du Plateau Mont-Royal. Éric les rencontre, le trio semble bien s'entendre et Éric décide d'embarquer dans la colocation. Il raconte : « Ça part de là. J'arrive là, ça va être **vraiment** un style de vie différent. » Bien qu'Eugénie ait elle-même quitté Éric pour un autre, elle continue à l'appeler. Quand il lui apprend qu'il déménage sur le Plateau Mont-Royal en colocation avec deux autres filles, Eugénie lui sert à nouveau une crise. Éric commente : « **Je réalisais** qu'elle était fâchée **par le fait que** j'étais entrain de rebâtir une vie finalement. Alors **ça reste là.** »

L'arrivée d'Éric sur le Plateau Mont-Royal coïncide avec un changement d'emploi. En effet, il est embauché comme technicien en informatique dans une très grande entreprise paragouvernementale de Montréal. Pour lui, il s'agit en quelque sorte d'un avancement de carrière par rapport au poste qu'il occupait auparavant. Environ trois mois suite à ce changement d'emploi, Éric fait plus ample connaissance avec Estelle, la réceptionniste de l'entreprise. D'origine Libanaise, Estelle qui a fui le contexte de guerre qui prévalait dans son pays natif et est à Montréal depuis six ans alors que toute sa famille est encore au Liban. Éric et Estelle se fréquentent de plus en plus et finissent par amorcer une relation amoureuse laquelle ne durera que trois mois. Éric dit avoir rapidement été agacé par les traits de personnalité très rigides d'Estelle. Il rapporte : « Estelle s'est avérée être une fille obsessionnelle compulsive, un côté **extrêmement** stricte. Elle était **extrêmement** contrôlante, au niveau propreté, tout ce qui tournait autour de son appartement. » Par ailleurs, contrairement à Eugénie, Estelle n'est pas une fille jalouse. À cet égard Éric déclare : « **Dans ma tête** après Eugénie c'était évident que la journée où je sors avec une fille qui me paraît un peu jalouse, ça prenait le bord tout de suite ! » Mais Estelle arrive dans la vie d'Éric à un moment où celui-ci a grand besoin de retrouver son estime et sa confiance en soi. Observant avec recul ce passage dans sa vie il confie : « Un moment donné dans une étape de ta vie tu as besoin d'avoir ton estime qui remonte. J'en avais **vraiment** besoin parce qu'Eugénie m'avait **vraiment** détruit. J'avais besoin de me refaire moi-même, de rebâtir ma confiance. Et Estelle a justement été la fille qui me disait 't'es beau, t'es fin', qui me complimentait, qui était là pour ça. » Toutefois, Estelle est beaucoup plus investie dans la relation que ne l'est Éric. C'est ainsi qu'à peine après deux mois de relation, elle demande à Éric de casser son bail de colocation pour emménager avec elle. Éric n'est pas tellement chaud à l'idée et laisse les choses en suspend : « **Ça reste de même.** » En parallèle, des amis d'Éric organisent un voyage en République Dominicaine dans un hôtel forfait tout-inclus et l'invite à se joindre à eux d'autant que le voyage concorde avec son anniversaire. Estelle n'approuve pas du tout ce plan parce que pour elle il est très important de célébrer son anniversaire avec son conjoint : « **Dans sa tête à elle**, la fête c'était important il fallait être avec son conjoint. **Dans sa tête** c'était ça, c'était de même. » La réaction d'Estelle sème un froid dans leur relation et les deux se voient un peu moins souvent. Jusqu'à ce qu'un soir, Estelle demande à Éric de venir la

rejoindre chez elle. Les deux demeurent dans des quartiers de Montréal à l'extrême opposée et il se trouve que la voiture d'Éric est en panne. Éric tente de raisonner Estelle comme quoi ça ne lui est pas possible de venir la rejoindre pour cette fois mais celle-ci insiste argüant qu'elle lui paierait le taxi. Éric se sent d'un coup prisonnier d'une relation qui s'enlène pour être trop sérieuse. Il lui devient évident que suite à l'intensité et la complexité de sa relation avec Eugénie, il a besoin de recul et de savoir ce qu'il en est d'être célibataire et il décide de mettre fin à la relation. Estelle est en choc et réagit de façon drastique. Elle donne sa démission au travail et part presque immédiatement rejoindre sa famille au Liban. Toutefois, avant de quitter elle tente de salir la réputation d'Éric au travail en racontant à ses amies collègues sa version des faits. Selon Éric : « Elle a essayé de me partir une réputation au bureau. Une couple de filles du bureau ont commencé à savoir cette histoire-là. Finalement, leur **appétit est resté** sur 'Éric c'est un sale'. Donc en gros **il est arrivé ce qui est arrivé.** »

Du coup, Éric part en voyage en République Dominicaine et dès son arrivée à l'hôtel repère Éléonore une fille qu'il décrit comme « **extrêmement** belle ». Quelques jours après son arrivée, Éric se retrouve au SPA en même temps qu'Éléonore. Les deux commencent à placoter et de dire Éric : « **Il arrive ce qu'il arrive.** » C'est le coup de foudre. Éléonore est une fille d'Halifax technicienne en médecine nucléaire : « Une fille **extrêmement** intelligente, un cerveau. » À la fin de leur séjour en République Dominicaine, Éléonore rentre à Halifax et Éric à Montréal. Mais leur aventure n'est pas terminée. Les deux se visitent mutuellement et le coup de foudre est tel qu'Éric entame des démarches pour déménager à Halifax. Or, les emplois dans son domaine s'y font rares et sur l'entre-fait il se voit offrir une promotion au travail. Il fait donc face à un dilemme : « Un moment donné **je réalise** : 'Bon, qu'est-ce que je fais ?'. **Je réalise** que j'ai un choix à faire soit c'est ma carrière que je choisis qui est ici, ou sinon je m'en vais à Halifax. » Le choix s'impose à Éric d'une part il n'a pas de marge de manœuvre financière pour déménager à Halifax sans avoir d'emploi et d'autre part, la promotion qu'on lui offre est très intéressante et ne se représentera pas de si tôt : « L'offre qui **arrive** ici pour la responsabilité de tout le help desk. Là-bas (Halifax) ça va être **compliqué** parce que financièrement, je n'ai rien de côté. » Aussi, décide-t-il de l'accepter et de rester à Montréal. Il demeure muet à savoir comment lui et Éléonore vivent la fin de cette aventure

mais tout porte à croire qu'elle se termine sans émoi ni déchirement, Éric se contentant de conclure cet épisode par : « **Ça a fini là.** C'est un moment dans ma vie qui est un peu **bizarre.** »

Suite à sa courte liaison avec Éléonore, Éric aura quelques fréquentations certes, mais très à la légère. Il n'élaborera pas à ce sujet considérant ces courtes liaisons comme non-significatives dans son parcours de vie amoureuse. Sa prochaine relation amoureuse sérieuse impliquera Elena avec qui il est en relation au moment des entretiens. Elena travaille dans la même entreprise qu'Éric et c'est dans ce contexte que se tissera éventuellement leur relation. Éric indique qu'il avait remarqué Elena dès les premières semaines suivant son embauche et l'avait trouvée « **vraiment** de son goût. » Mais Éric a rapidement ouï-dire qu'Elena fréquente Étienne, un autre employé de l'entreprise. En conséquence, il ne lui porte pas plus d'attention qu'il ne faut : « Je ne l'avais pas approchée **par le fait** que je pensais qu'elle sortait avec Étienne. » Avec recul Éric conjecture : « Je suis bien content que je n'ai pas cliqué sur Elena à l'époque. Si j'avais rencontré Elena au début où je suis arrivé, probablement qu'**il serait arrivé** comme avec d'autres filles. On se serait rencontré et **il serait arrivé ce qui est arrivé.** Et on se serait laissé par après parce que je n'étais pas prêt à une relation stable. » De plus, Éric ajoute que le bureau d'Elena est situé dans un coin où il ne peut feindre de passer par hasard : « **Dans ma tête à moi,** son bureau était dans un coin fermé que tu ne peux pas dire je passe dans le couloir. Alors **ça reste de même.** » Il se passe donc plus d'un an avant qu'Éric et Elena se parlent et se côtoient, période au cours de laquelle Éric vit sa relation avec Estelle.

Or il appert qu'Éric et Elena ont une amie commune, Édith, qu'Éric introduira nébuleusement dans son récit comme étant : « une de mes collègues avec qui je m'entendais **extrêmement** bien **par le fait qu'**on a un lien quelconque avec une de mes amies qui est sa nièce. » À travers Édith, Éric vient à savoir que non seulement Elena n'est pas en relation avec Étienne mais qu'elle a un béguin pour Éric. Cependant, certaines autres collègues d'Elena, ayant été témoins de la courte relation entre Estelle et Éric, lui recommandent de s'en méfier. Selon ce dernier : « Il y avait des filles qui avait dit de faire attention **par le fait que** j'avais sorti avec Estelle et que je n'étais pas nécessairement un

bon gars. » Elena décide de faire fie de ces ragots et d'aller elle-même vérifier à la source la teneur de ces propos. Grâce à Édith, elle apprend qu'Éric a pour loisir la photo. Elle profite donc du fait qu'elle revient d'un voyage dans les Rocheuses dont elle a de nombreuses photos pour briser la glace en invitant Éric à les lui montrer pendant une pause de travail. Éric accepte l'invitation mais ce premier échange est brusquement interrompu parce qu'il est appelé pour régler un problème pressant avec l'ordinateur d'un des employés de l'entreprise : « Il a fallu que je quitte un moment donné. J'ai donc pas pu regarder le restant de ses photos. Donc **ça a fini là.** »

Quelques semaines plus tard, la plupart des collègues d'Éric sont absents en raison de leurs vacances estivales. Elena, sachant qu'Éric se retrouve sans ses collègues, l'invite à la rejoindre pour luncher dans un café-resto tout proche de l'entreprise. Éric accepte et les deux passent un agréable moment à discuter entre autre de leur parcours de vie. Éric en conclut : « **Ça nous a** comme **fait réaliser** qu'on a comme un même background de vie et c'est intéressant pour nous deux. » Notamment, ils découvrent qu'ils ont tous les deux vécu plusieurs relations amoureuses complexes ou instables, ont eu plusieurs fréquentations passagères et sont maintenant en quête d'une relation amoureuse sérieuse et de long terme. Éric insiste sur le fait que lui et Elena ont payé chacun leur lunch. Pour lui ce détail était un gage de l'autonomie d'Elena : « Pour moi c'est très très important que la personne soit **extrêmement** autonome. Pour moi c'est **extrêmement** important dans une relation. Pour moi c'était bien important de voir que la fille avait son autonomie monétaire. Pas juste **par le fait qu'**elle ait de l'argent mais qu'elle est capable de sortir son argent pour se payer ses affaires. » Ici, bien qu'Éric n'en fasse pas état, tout porte à croire que son expérience avec Évelyne, laquelle manquait nettement d'autonomie, ait engendré inconsciemment chez lui ce besoin d'autonomie monétaire. De fait, il commentera : « Elena c'est une fille **extrêmement** autonome. »

La semaine suivant ce lunch, Éric est en vacance et passe visiter Elena un soir à vélo. En fin de soirée, Elena va reconduire Éric chez lui en voiture. Éric atteste qu'au-delà d'une longue conversation complice : « il ne s'est rien passé en tant que tel. » Fait à noter, Elena est d'une famille Italienne aux valeurs très traditionnelles. Enfin, si cela est moins le cas de ses parents, ses grands-parents veillent de près à ce que les valeurs traditionnelles de

la famille soient préservées. En ce sens, par exemple, bien qu'Elena ait 28 ans, elle demeure toujours chez ses parents, les valeurs familiales voulant qu'une demoiselle ne quitte la demeure parentale seulement au moment où elle se marie. À cet égard, Éric précise : « Partir de la maison avant de se marier, au niveau des grands-parents, ça passait so-so. Ils sont plus old school, plus traditionnels. Ses parents étaient bien open, donc elle n'avait pas de compte à rendre à ses parents. Elle a **vraiment** des très bons parents Elena. C'est du monde **extrêmement** compréhensif. »

Éric et Elena se revoient le weekend suivant pour une soirée au cinéma suivie d'une balade sur le Mont-Royal où ils se font surprendre par un orage et une averse de pluie diluvienne : « On est allé se promener autour du Lac des Castors et là il s'est mis à tomber des cordes et à mouiller. Je suis allée la reporter chez elle. On est resté pratiquement une heure de temps en avant de chez elle mouillés à parler dans l'auto. Ça avait vraiment été le fun mais encore là, il ne s'était rien passé. » Le lundi suivant, Éric est de retour au travail : « On s'était vu pendant le travail. Il y avait une petite complicité qui s'était comme mis entre nous. Mais on ne lunchait pas ensemble **par le fait que** moi j'avais mes collègues de travail qui étaient là et je dinais avec ma gang. » Le samedi Éric invite Elena pour la soirée chez lui : « C'était le 28 août. On avait pris quelques verres. C'est là qu'on s'est embrassés pour la première fois. C'est là que le moment magique a commencé. Puis dix minutes après on était dans le lit. Et **il est arrivé ce qui est arrivé** ce soir-là. »

Éric indique que de retour au travail : « Au début c'était un petit peu plus **compliqué** parce qu'Elena avait eu écho de ma mauvaise réputation » faisant allusion à sa relation avec Estelle qui s'était très mal terminée et avait généré son lot de médisances à propos d'Éric, notamment parmi certaines personnes de la gente féminine de l'entreprise. Aussi, Éric et Elena sont très discrets sur les lieux de travail au cours des premiers mois de leur relation. Éric est d'autant plus prudent que, de son dire, il est encore relativement nouveau dans l'entreprise et que sa « réputation de technicien était encore entrain de se forger. » Éventuellement, les collègues proches d'Éric, dont Éloi qui se trouve à être le coordonnateur de l'équipe, viennent à en être au courant. Par ricochet le directeur d'Éric finit par le savoir « **par le fait qu'**Éloi en avait parlé. » Cette nouvelle est bien acceptée

et vu le professionnalisme dont fait preuve Éric, son directeur ne voit aucun problème à sa relation avec Elena.

Éric et Elena œuvrent dans des domaines très différents et en conséquence, n'ont presque jamais à interférer au travail. Éric ne voit aucun avantage ni inconvénient à être impliqué dans une relation amoureuse au travail à défaut de « savoir que la fille a un esprit professionnel qui est présent. » À ce sujet Éric soutient que : « Si tu vois que c'est une fille à son affaire au travail, elle va être absolument stable émotionnellement. Tant qu'à moi ça va de paire » et il précise : « **Pas par le fait que** le salaire de la fille m'intéresse. Mais qu'elle soit stable émotionnellement, ça va se refléter sur le niveau du travail. »

Au bout de six mois de relation, Elena emménage dans l'appartement d'Éric qui n'a plus de colocataire. Bien que ce soit à priori l'idée d'Éric, au départ celui-ci est un peu craintif et hésitant. Il avoue : « Au début avec Elena, quelque chose qui m'a **vraiment** fait peur c'était le côté qu'elle avait toujours resté chez ses parents. » Éric soutient que ce n'était pas sur le plan monétaire qu'il était préoccupé mais plutôt sur tous les aspects logistiques liés au fait d'être entièrement responsable de la gestion pratique d'un logement : « toutes des affaires qu'elle ne savait pas et qui me faisaient une certaine crainte. » Ces craintes s'avèrent rapidement infondées, Elena s'adaptant rapidement et très bien à ses nouvelles responsabilités. De plus, sur le plan de l'équilibre entre l'intimité conjugale et personnelle, la relation fonctionne très bien, les deux ayant les mêmes besoins. Pour Éric, il s'agit d'un autre élément essentiel au bon fonctionnement d'une relation amoureuse. Il affirme : « Après l'histoire que j'ai vécue avec Eugénie, la jalousie pour moi ce n'était pas quelque chose d'acceptable. Et quelqu'un qui va m'empêcher de faire les activités que j'ai envie de vivre, ce n'était pas acceptable. » De fait, Elena « fait ses affaires de son bord » et « sait qu'elle a son indépendance » et Éric soutient que c'est « la même chose » pour lui.

La cohabitation d'Éric et Elena se passe tellement bien qu'après trois ans de relation, le couple s'achète un condominium à Laval. L'entourage d'Éric, ses amis, sa sœur et ses beaux-parents voient leur relation d'un très bon œil. Au moment de clore le dernier entretien, Éric affirme : « les parents d'Elena attendent d'une minute à l'autre que je la propose en mariage. » Cependant lui et Elena en ont discuté un peu et sont sur la même

longueur d'onde à savoir que, comme le rapporte Éric : « on a tous les deux une vision du mariage très, très difficile **par le fait qu'**on a pas les valeurs de la famille. » Selon les traditions familiales italiennes, un mariage est un évènement de taille avec des festivités d'envergure et de très nombreux invités. Cela ne correspond pas à ce qu'Éric souhaite : « C'est 250 personne dans la salle, c'est le big thing là ! Et moi ça ne m'intéresse **extrêmement** pas. C'est **extrêmement** pas mon genre. » Mais cet écart avec les valeurs familiales, n'a aucune incidence sur la façon dont Éric entrevoit le futur de sa relation avec Elena : « Je me vois avec elle pour un bon bout de temps parce que c'est facile être avec elle. C'est **pas compliqué**. Elena ce n'est pas une fille qui est émotionnelle du tout. C'est une fille qui est très logique. On est plus souvent logique qu'émotionnel. C'est **vraiment** la relation la plus complète que j'ai eu. Je me sens **extrêmement** moi-même quand je suis avec Elena. » Il complète cette réflexion en justifiant que cette relation n'a pas débuté sur un coup de foudre mais qu'au contraire : « Tranquillement pas vite en étant ensemble c'est là qu'il y a vraiment un amour qui s'est développé, c'est un amour qui s'est construit. Je sens qu'il y a une **stabilité** qui est beaucoup plus grande que d'autres amours émotionnels que j'ai pu vivre. »

Analyse structurale du récit d'Éric

Avant d'entreprendre l'analyse structurale du récit d'Éric en tant que telle, il me faut d'abord souligner qu'il se présente de façon beaucoup moins dichotomisée que les autres récits constitutifs de mon corpus de données. En effet, bien qu'on retrouve des diades de termes récurrents au cœur des évènements, des actants et des arguments du récit d'Éric, dans le cas des actants et des arguments, il n'est pas possible d'établir une nette relation de disjonction entre eux. Le récit d'Éric se présente comme un cas particulier où, tel que le soutient Ricoeur, la signification profonde de l'intrigue émerge de l'exercice de distanciation-appropriation propre au processus de *Mimesis* (Ricoeur, 1986) plutôt que de l'architecture logique que met à jour l'analyse structurale qu'on peut en faire. La structure de signification de ses évènements en atteste particulièrement.

C'est sur l'instabilité et le manque d'emprise sur le cours de sa vie et sur ses interactions avec autrui que s'ouvre le récit d'Éric. Il s'agira en fait de la trame de fonds de sa mise en

intrigue. Le parcours d'Éric est ponctué d'innombrables contingences et de multiples revirements de situations avec lesquels il tente tant bien que mal de composer, ou, à défaut de pouvoir le faire, se résout à en subir les conséquences. Aussi, de prime à bord, c'est la composante identitaire d'*ipséité* qui se dégage du récit de vie que livre Éric. À cette instabilité identitaire se superposent des sous-entendus et des interprétations se profilant sous les nombreux non-dits qui perdurent entre Éric et les individus qui jalonnent son parcours de vie. Ce que raconte Éric à propos de ses interactions avec l'*autre*, à savoir ces individus partie-prenantes de son parcours de vie, porte à croire que la trace que laisse cet *autre* sur l'identité d'Éric lui est quelque sorte imposée du fait qu'elle semble s'opérer à sens unique. Ainsi, lors de ces occurrences, alors que l'*autre* a une incidence sans équivoque sur la vie d'Éric et sur son identité, ce dernier, pour sa part, parvient rarement à avoir un quelconque ascendant sur ses interactions avec autrui afin de les moduler à son avantage. Ou, si dans certains cas, Éric arrive à avoir un impact et à laisser sa propre trace sur l'*autre*, il y arrive alors seulement en fuyant les situations dans lesquelles il se trouve coincé, mettant subrepticement fin à ses interactions avec ces individus, ce qui les perturbe et donc lui permet de laisser sa trace sur eux. À travers cette dynamique de construction identitaire, la composante de *mêmeté* (Ricoeur, 1990) demeure à priori imperceptible.

Finalement notons aussi qu'Éric a recours au qualificatif « **vraiment** » tout au long de son récit, lequel il applique pour qualifier tant les éléments du niveau des événements, que celui des actants et des arguments. Il mobilise ce qualificatif comme s'il cherchait à tout prix à me convaincre de la véracité des faits et des arguments qu'il avance, voire, s'en convaincre lui-même.

Afin de retracer les événements de son récit, Éric n'utilise pas deux mais plutôt trois expressions qui en définissent la structure de signification. Il y a d'abord « **je réalisais / je réalise** » expression à laquelle s'oppose les expressions « **il arrive ce qu'il arrive** », « **ça reste de même** » et d'autres équivalents. À cette dichotomie se joint en parallèle l'expression « **je ne réalisais pas** » (voir tableau 4.49).

L'expression « **je réalise / je réalisais** » fait référence aux événements dont Éric ne prend conscience dans le cours de sa vie qu'en différé, alors qu'ils se sont déjà matérialisés et

qu'il est trop tard pour qu'il puisse intervenir de quelconque façon. Ce sont des moments dans son parcours de vie où il se trouve face à un état de fait. À cela s'oppose les événements dont Éric est conscient au moment où ils se produisent mais auxquels il est en quelque sorte assujéti et s'y résigne comme s'il s'agissait d'une fatalité. Ici en tant qu'agent social Éric semble être dépassé au point d'en devenir presque indifférent, ne cherchant pas même à identifier comment il pourrait mobiliser les règles et les ressources sociales à sa disposition pour orienter minimalement le cours des choses. Il utilise les expressions « **il arrive ce qu'il arrive** », « **ça reste de même** » pour introduire ces événements et situations. Enfin, il y a ces événements dont les tenants et aboutissants ne semblent être devenus évidents pour Éric uniquement lorsqu'à ma demande, il s'est prêté à l'exercice d'énonciation du récit de sa vie. Éric a alors recours à l'expression « **je ne réalisais pas** » laissant entendre qu'au moment même où il retrace son parcours, il lui devient d'un coup patent que certaines occurrences et situations lui ont échappé alors qu'il les vivait. N'en étant pas conscient au moment où ils se sont tramés, Éric ne pouvait aucunement avoir d'incidence sur leur cours. Comme j'y ai précédemment fait allusion, pour reprendre le modèle de la mise en intrigue et de la construction narrative de soi avancé par Ricoeur (1986) c'est l'exercice de *Mimesis*, plus spécifiquement la dialectique de distanciation-appropriation qui se joue entre les étapes de *Mimesis II* et *Mimesis III* qui se donne à voir ici. Le passage entre la configuration du récit et son appropriation qui prend place à travers cette dialectique, fait en sorte qu'Éric en sort avec un sens plus aigu de son expérience de vivre. Dans ce cas particulier, le processus de *Mimesis* à l'œuvre supplante le potentiel d'élucidation de l'analyse structurale dans la quête de la signification profonde de l'intrigue du récit d'Éric. Malgré cela, il est possible de dégager une relation de disjonction qui s'opère entre les termes « **je réalisais – je réalise** » et les expressions « **il arrive ce qu'il arrive** », « **ça reste de même** » caractérisant les événements ponctuant le récit d'Éric. Cette disjonction trouve son sens sous la catégorie *assujétissement* qui chapeaute la relation de conjonction qui les unit.

Tableau 4.49 - Structure de signification des évènements – Éric

Terme A	Terme A'	Terme A''	Catégorie
« je réalisais – je réalise »	« il arrive ce qui arrive – il est arrivé ce qui est arrivé » / « ça reste de même » / « ça s'est terminé »	« je ne réalisais pas »	<i>Assujettissement</i>

C'est ainsi qu'à propos des éléments expliquant son désenchantement par rapport à Évelyne, Éric évoquera le manque d'autonomie financière et de maturité de celle-ci en disant : « **J'ai réalisé** par après que quand on allait au restaurant c'est toujours moi qui payais. **J'ai réalisé** qu'elle ne payait jamais rien. » De la même façon, quand il fait état de la situation embarrassante dans laquelle il se retrouve à son insu un soir avec le père et le grand-père d'Évelyne, Éric lance : « Là **je réalise** qu'ils regardaient un porno ! » Pareillement, il explique comment il se retrouve à maintes reprises coincé malgré lui dans la dynamique d'excès de jalousie d'Eugénie : « ... c'était tellement toujours progressif que je ne m'en apercevais jamais à moins d'être **vraiment** rendu jusqu'au bout et un moment donné **je réalisais** que : 'Shit ! Je m'en vais là!' » Dans la même veine, quelques jours après qu'Eugénie lui annonce qu'elle le quitte, Éric se bute devant un fait accompli : « **J'ai réalisé** que ça faisait une couple de semaines qu'elle me trompait avec un autre gars. Puis c'est là que **j'ai réalisé** que la fille la plus jalouse que j'ai connue, c'est elle qui a fait le faux move d'aller voir ailleurs. »

Par ailleurs, quand il raconte sa rupture avec Évelyne, Éric conclut par : « Donc finalement **ce qui est arrivé c'est ça**. C'est pas mal là que **ça s'est terminé**. » Suite à la première crise de jalousie d'Eugénie, Éric se résigne sur le champ à quitter Ottawa pour rentrer à Montréal et à planquer Évelyne : « Je pars. **Ça reste de même**. » Remarquons qu'il s'agit d'un exemple où Éric arrive à laisser sa trace sur l'*autre* mais ce, uniquement en fuyant délibérément la situation dans laquelle il est impliqué avec cet *autre*. Décrivant le début de son aventure amoureuse avec Éléonore, Éric lance : « **Il arrive ce qu'il arrive** » et se contente d'un « **Ça finit là** » laconique pour en marquer la fin. De la même

façon il évoquera ses premiers ébats amoureux avec Elena telle une inéluctable destinée :
« Et **il est arrivé ce qui est arrivé** ce soir-là. »

Finalement, quand Éric élabore à propos de la dynamique des crises de jalousie d'Eugénie il révèle : « Mais par le fait qu'on était à Ottawa... à la campagne, il n'y avait personne... Au début, **je ne réalisais pas** à quel point il y avait un problème » et « **Je ne réalisais pas** dans le fond qu'à chaque fois que des amis (ies) m'appelaient pour sortir, je disais toujours non... parce que si j'y allais j'avais la crise qui m'attendait à la maison. » Il s'exprime de la même façon en se remémorant sa décision de renouer avec Eugénie suite à leur première rupture : « La grosse gaffe finalement, **je ne réalisais pas**, je m'en retourne vivre avec Eugénie dans son appartement. » Éric fait ici l'expérience de la dynamique de distanciation-appropriation entre les étapes de *Mimesis I* et *Mimesis II* et du coup, s'en sort avec un entendement plus subtil de cette étape de sa vie. Bien entendu, n'étant pas conscient de cette dynamique au moment où il y était plongé, Éric n'a pas pu intervenir de quelconque façon.

Tel que je l'ai mentionné précédemment, la structure de signification des actants du récit d'Éric ne recèle pas d'une nette dichotomie. Bien que l'on y retrouve une diade de termes récurrents, il ne prévaut pas de relation de disjonction entre eux. D'une part, Éric utilise souvent le qualificatif « **extrêmement** » lorsqu'il introduit une description des individus avec qui il transige ou réfère à sa propre personne. Que cherche à exprimer Éric lorsqu'il a recours ce qualificatif ? Rien de particulier ne se dessine derrière ce terme à part la volonté d'Éric de me convaincre, ou de se convaincre lui-même, de la véracité de ce qu'il avance, ce qui fait écho au rôle que joue le qualificatif « **vraiment** » qui ponctue l'ensemble de son récit. D'autre part, Éric a recours à l'expression « **par le fait que** » lorsqu'il évoque les circonstances qui expliquent le lien ou la dynamique qui prévaut entre lui et les individus avec qui il transige. Il s'agit souvent de circonstances qui s'imposent à Éric de sorte qu'il se voit forcé de composer avec leurs conséquences. La structure de signification des actants du récit d'Éric ne présentant pas de relation de conjonction, il n'est pas pertinent d'identifier une relation de conjonction les unissant. Néanmoins j'appose tout de même la catégorie *conjoncture* pour rendre compte du sens de la structure

de signification du niveau des actants du récit d'Éric qui s'érige autour de l'expression « **par le fait que** » (voir tableau 4.50).

Tableau 4.50 - Structure de signification des actants – Éric

Terme A	Terme A'	Catégorie
« extrêmement »	« par le fait que »	<i>Conjoncture</i>

Retraçant sa relation amoureuse avec Eugénie, Éric révèle : « Eugénie s'est avérée être une personne **extrêmement** jalouse, **extrêmement** possessive. » Il se prononcera sur Estelle moyennant ce même qualificatif : « Estelle s'est avérée être une fille obsessionnelle, compulsive, un côté **extrêmement** stricte. Elle était **extrêmement** contrôlante au niveau propreté. » Éric dira des parents de Elena : « Elle a **vraiment** des bons parents Elena. C'est du monde **extrêmement** compréhensif », le qualificatif « **vraiment** » venant ici appuyer davantage ses propos. Il expliquera que la vision d'un mariage impliquant des festivités de grande envergure, vision cher à la famille d'Elena, ne correspond pas à la sienne en affirmant : « C'est 250 personnes dans la salle... Et moi ça ne m'intéresse **extrêmement** pas. C'est **extrêmement** pas mon genre. » Enfin, Éric pose un regard évaluatif sur sa relation avec Elena en reconnaissant : « Je me sens **extrêmement** moi-même quand je suis avec Elena. »

Éric interprète la crise de jalousie que lui sert Eugénie quand il lui apprend qu'il est en colocation avec deux filles dans le quartier Plateau Mont-Royal en avançant : « elle était fâchée **par le fait que** j'étais en train de rebâtir une vie finalement. » Bien qu'Elena tombe dans l'œil Éric dès qu'il débute son nouvel emploi, il justifie ne pas lui avoir fait d'avance par : « Je ne l'avais pas approchée **par le fait que** je pensais qu'elle sortait avec Étienne. » Éric introduit son amie Édith, collègue d'Elena, moyennant la même expression : « ... une de ses collègue avec qui je m'entendais **extrêmement** bien **par le fait qu'**on a un lien quelconque avec une de mes amies qui est sa nièce. » Observons ici que l'expression « **par le fait que** » côtoie le qualificatif « **extrêmement** » de manière telle que rien ne laisse entrevoir de relation de disjonction eux, faisant foi de ce dont j'ai

préalablement fait état. Éric explique l'écart entre sa vision du mariage qu'il partage avec Elena et celle de sa famille « **par le fait qu'**on n'a pas les valeurs de la famille. » Tous ces extraits mettent en exergue le fait qu'Éric caractérise les actants de son récit en fonction des circonstances dans lesquelles se prévalent leurs liens.

Il est possible d'établir une homologie structurale entre les expressions « **il arrive ce qu'il arrive** » et « **ça reste de même** » propres à la structure de signification des événements du récit d'Éric et l'expression « **par le fait que** » propre à celle des actants (voir tableau 4.51). En effet, au caractère inéluctable de certains événements du récit d'Éric qui se profilent sous l'expression « **il arrive ce qu'il arrive** », correspondent les conséquences inévitables qui résultent des circonstances à l'origine des liens qui prévalent entre lui et les acteurs de son récit, circonstances qu'il introduit moyennant l'expression « **par le fait que** ». Une homologie structurale prévaut aussi entre l'expression « **je ne réalisais pas** » propre aux événements et l'expression « **par le fait que** » propre aux actants. Dans ce cas, les circonstances liant Éric aux autres acteurs de son récit qui donnent lieu à des conséquences inévitables, trouvent écho dans le fait qu'Éric ne peut avoir d'emprise sur certaines situations du cours de sa vie et sur leurs ramifications pour la simple raison qu'il « **ne réalise pas** », c'est-à-dire n'en est pas même conscient au moment où il les vit.

Tableau 4.51 – Homologie événements/actants – Éric

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Terme A''	Catégorie
Évènement	« je réalisais – je réalise »	« il arrive ce qui arrive – il est arrivé ce qui est arrivé » / « ça reste de même » / « ça s'est terminé »	« <i>je ne réalisais pas</i> »	<i>Assujettissement</i>
Actant	« extrêmement »	« par le fait que »	« par le fait que »	<i>Conjoncture</i>

La structure de signification des arguments du récit d'Éric a de particulier qu'elle n'affiche pas de nette dichotomie. Par contre, elle repose l'expression « **dans sa tête – dans ma tête** » et les qualificatifs « **bizarre** » et « **compliqué** » (voir tableau 4.52). Dans

un premier temps, Éric fait souvent référence à des événements et des interactions avec autrui qui donnent lieu à des interprétations et parfois à de fâcheux malentendus parce qu'ils ne font pas l'objet de discussion entre lui et les autres individus concernés, leur ressenti demeurant ainsi dans le non-dit. Éric ne fait pas explicitement état de ce non-dit qui perdure mais le sous-entend en ayant recours aux expressions « **dans ma tête – dans sa tête** » dans l'argumentaire de son récit. Dans un deuxième temps, lorsqu'Éric prend position à propos d'événements et d'actants de son récit, il les qualifie la plupart du temps de « **bizarre** » ou encore de « **compliqué** », un peu comme s'il ne savait trop quoi en penser. La catégorie *équivocité* qualifie la structure de signification des actants autour de l'expression « **dans sa tête – dans ma tête.** »

Tableau 4.52 - Structure de signification des arguments – Éric

Terme A	Terme A'	Catégorie
« dans sa tête – dans ma tête »	« bizarre » / « compliqué »	<i>Équivocité</i>

Éric fait allusion au manque d'autonomie financière d'Évelyne et au fait qu'elle se conduise comme si tout lui est dû : « ...**dans sa tête** à elle c'était un acquis que tout le monde paye pour elle », interprétation d'Éric qui ne fera pas l'objet de discussion avec la principale intéressée. La première crise de jalousie d'Eugénie est déclenchée par une blague d'Éric qui rappelle à Eugénie un commentaire de sa mère, à savoir qu'elle avait pris du poids. Éric n'est pas de cet avis comme il le laisse entendre dans le commentaire : « moi **dans ma tête** je trouvais Eugénie extrêmement belle, donc c'était **vraiment** une pure joke. » Seulement, voilà, cet appréciation d'Éric demeure dans le non-dit. Aussi, advenant qu'Éric eut partagé explicitement son opinion à Eugénie, le malentendu et la crise qui ont suivi auraient peut-être été évités. Éric justifie sa décision de demander Eugénie en fiançailles en arguant : « **Dans ma tête** je savais qu'elle avait un problème de jalousie mais j'étais prêt à dealer avec. J'étais **vraiment** en amour avec cette fille-là. » Lorsqu'Estelle manifeste son désaccord à ce qu'Éric soit en voyage loin d'elle lors son anniversaire, il conclut : « **Dans sa tête** à elle, la fête c'était important il fallait être avec

son conjoint. **Dans sa tête** c'était ça, c'était de même » sans toutefois vérifier l'exactitude de sa perception auprès d'Estelle.

Le reste de l'argumentaire d'Éric s'érige autour des qualificatifs « **bizarre** » et « **compliqué** ». Lorsqu'il confie que ses parents l'ont mis à la porte lorsqu'il avait 17 ans, il commentera : « C'est un sujet un petit peu **bizarre**. » Trouvant alors refuge dans la famille d'Élodie il avancera : « C'est un petit peu **bizarre** parce que j'étais un petit peu dans une situation **compliquée**. » Éric ne se gêne pas de partager l'opinion sans équivoque qu'il a à propos des parents d'Évelyne : « des **weirdos**, c'était **vraiment** des personnes assez **bizarres**. » Concernant la rapide transition entre sa rupture avec Évelyne et le début de sa relation amoureuse avec Eugénie, Éric admet : « Ça a été **vraiment bizarre** comme histoire. Ça a été **vraiment** une après l'autre. » Il se prononce sur le changement subit de comportement d'Eugénie suite à leurs fiançailles en attestant : « Ça a commencé à aller **vraiment bizarre**. Elle était **vraiment weird** la fille. »

La structure de signification des événements du récit d'Éric renvoie manifestement à celle des arguments. En l'occurrence, à la résignation et la crédulité d'Éric qui se profile sous les expressions « **il arrive ce qu'il arrive** » et « **ça reste de même** » propres à la structure de signification des événements de son récit correspondent à cette espèce d'inaptitude d'Éric à argumenter le pourquoi de certains événements et attitudes des individus qu'il côtoie ce qui le portent de facto à les considérer comme « **bizarre** » ou « **compliqué** ». De surcroît, l'expression « **je réalisais** » et la prise de conscience en différé d'événements désormais inexorables, trouve sa contrepartie dans l'expression « **dans sa tête – dans ma tête** » avec ses non-dits et les fâcheux malentendus qui en découlent. Le même raisonnement relie les expressions « **je ne réalisais pas** » et « **dans sa tête – dans ma tête** » attestant de l'homologie structurale qui existe entre la structure de signification des événements et des arguments (voir tableau 4.53). Aussi il s'ensuit l'homologie structurale qui prévaut entre les événements, les actants et les arguments du récit d'Éric (voir tableau 4.54). Les circonstances qui, malgré lui, lient Éric aux individus qui jonchent son parcours de vie sont introduites par l'expression « **par le fait que.** » Ces circonstances font souvent écho à des événements sur lesquels Éric n'a pas d'emprise parce qu'il ne les saisit, ou encore les ne « **réalise** » qu'en différé, une fois qu'ils se sont matérialisés, ou encore juste

au moment où il énonce explicitement à travers la narration de son récit de vie. Le même parallèle est présent avec l'expression « **dans sa tête – dans ma tête** » qui témoignent des quiproquos résultants des non-dits entre Éric et les autres individus partageant sa vie.

Tableau 4.53 – Homologie évènements/arguments – Éric

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Terme A''	Catégorie
Évènement	« je réalisais – je réalise »	« il arrive ce qui arrive – il est arrivé ce qui est arrivé » / « ça reste de même » / « ça s'est terminé »	« <i>je ne réalisais pas</i> »	<i>Assujettissement</i>
Argument	« dans ma tête » / « dans sa tête »	« bizarre » / « compliqué »		<i>Équivocité</i>

Tableau 4.54 – Homologie évènements/actants/arguments – Éric

Niveau d'analyse	Terme A	Terme A'	Terme A''	Catégorie
Évènement	« je réalisais – je réalise »	« il arrive ce qui arrive – il est arrivé ce qui est arrivé » / « ça reste de même » / « ça s'est terminé »	« <i>je ne réalisais pas</i> »	<i>Assujettissement</i>
Actant	« <i>extrêmement</i> »	« par le fait que »	« par le fait que »	<i>Conjoncture</i>
Argument	« dans ma tête » / « dans sa tête »	« bizarre » / « compliqué »		<i>Équivocité</i>

Éric conclut étonnamment son récit par deux expressions qui détonent du reste de ses propos. D'une part, Éric dit de sa relation avec Elena : « Je me vois avec elle pour un bon bout de temps parce que c'est facile être avec elle. C'est **pas compliqué**. » Il s'agit de la seule occurrence à travers l'ensemble du récit d'Éric où il qualifie une situation comme n'étant **pas** compliquée, à l'inverse de tout ce qu'il semble avoir connu auparavant.

D'autre part, si le récit d'Éric s'ouvre sur de l'instabilité, il se clôt sur de la stabilité via son appréciation de sa relation avec Elena : « Je sens qu'il y a une **stabilité** qui est beaucoup plus grande que d'autres amours émotionnels que j'ai pu vivre. » De même, lorsqu'il raconte et évalue sa relation avec Elena, Éric n'a à toutes fins pratiques jamais recours à l'expression « je **réalisais** » ni à l'expression « **dans sa tête – dans ma tête.** » Il apprend qu'Éric a finalement réussi à trouver la façon de maîtriser un tant soit peu le cours de sa vie et que les non-dits qui le hantaient auparavant ont fait place à des interactions ouvertes et explicites avec l'*autre*, en l'occurrence Elena. Or c'est sous ce changement de dynamique que se cache le sens de l'intrigue du récit d'Éric : en bout de ligne, ce dernier peut enfin accéder à ce qui jusqu'alors lui avait toujours manqué, à savoir de la stabilité dans le cours des choses et une vie où les circonstances ne sont pas compliquées.

Chapitre 5

Discussion

Dans le chapitre précédent, j'ai sondé en profondeur comment cinq couples, soit dix individus, ont vécu une romance organisationnelle à travers les trente récits de vie amoureuse qu'ils m'ont livrés. Cela m'a permis entre autres d'explorer, pour chacun de ces individus, les dynamiques émotives et subjectives dans lesquelles ils ont été impliqués au fur et à mesure que se développait cette relation ayant pris forme au travail. Qui plus est, ces individus m'ayant confié le récit de la totalité de leur vie amoureuse et des relations la constituant, j'ai pu situer leur romance organisationnelle dans l'ensemble de leur trajectoire de vie amoureuse. Cela m'a donné à voir comment s'inscrit une relation amoureuse au travail dans le parcours amoureux de ces individus et, de surcroît, dans leur construction identitaire à travers la narration de ce parcours. Un premier élément ressort clairement de l'analyse de ces récits : pour un même individu, chacune des relations amoureuses qu'il a traversées, qu'elle se tisse au travail ou ailleurs, bien qu'on puisse y trouver des patterns récurrents, se vit différemment et est fondamentalement unique en elle-même. De plus, en ce qui a trait spécifiquement à la relation amoureuse ayant pris forme au travail, bien que cette relation forme l'entité à part entière qu'est le couple, entité qui a sa propre histoire, son propre vécu relationnel, il appert que cette même relation amoureuse se vit différemment par chacun des deux individus y étant impliqués. Cela atteste du caractère individuel et unique de chaque relation amoureuse.

En quoi ces récits et leur analyse enrichissent notre compréhension quant à la façon dont se vivent les romances organisationnelles ? C'est sur quoi portera ce cinquième chapitre. Dans un premier temps, il est de mise d'établir en quoi ces récits corroborent, ou réfutent, ce que la littérature a établi à ce jour, puis, de mettre en exergue ce qu'ils révèlent de nouveau à propos des thèmes et concepts propres aux préoccupations centrales de la littérature actuelle.

5.1 Les romances organisationnelles au-delà de la perception de tierces parties : l'expérience tangible d'individus impliqués

D'entrée de jeu, je tiens à réitérer que l'essentiel de la littérature actuelle traitant du phénomène des romances organisationnelles se fonde sur une épistémologie positiviste mettant la plupart du temps de l'avant des modèles de causalité linéaire. Du début des années 90 jusqu'à récemment, ces recherches ont généralement eu recours à des échantillonnages probabilistes où les données sont collectées auprès de tierces parties à qui l'on demande de répondre à un questionnaire fermé suite à une mise en situation par vignette exposant une thématique particulière des romances organisationnelles à l'étude (Anderson et Fisher, 1991; Baratt et Nordstrom, 2011; Chan-Serafin *et al.*, 2017; Cole, 2009; Dillard et Broetzmann, 1989; Dillard, Hale et Segrin, 1994; Dillard et Witteman, 1985; Doll et Rosopa, 2015; Foley et Powell, 1999; Horan et Chory, 2009, 2011, 2013; Jones, 1999; Karl et Sutton, 2000; Lobel *et al.*, 1994; Malachowski, Chory et Claus, 2012; Pierce et Aguinis, 2001, 2003; Pierce, Aguinis et Adams, 2000; Pierce *et al.*, 2004; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996; Powell, 2001; Powell et Foley, 1998; Quinn, 1977; Salvaggio *et al.*, 2011). Ces individus sont invités à partager leurs perceptions quant à divers aspects liés à cette thématique. En conséquence, non seulement a-t-on affaire aux *perceptions* de tierces parties, mais dans la plupart des cas ces tierces parties n'ont pas été réellement témoin du phénomène. C'est dire à quel point, à ce jour, la littérature sur les romances organisationnelles se situe loin de la *réalité* propre au phénomène.

Je rappelle aussi que dans cette thèse, j'ai cherché à étudier les relations amoureuses durables de long-terme s'étant amorcées au travail. L'objectif est de démontrer que de plus en plus de relations amoureuses sérieuses, stables et de long terme prennent forme au travail. Aussi, si on se réfère à la typologie établie par la littérature, il s'agit donc de relations qui se fondent sur des motifs amoureux sincères et la recherche d'une relation amoureuse à long terme (Quinn, 1977). Je réitère ici que j'ai choisi d'étudier ce type de romance organisationnelle afin de réfuter le stéréotype des romances organisationnelles de type « histoires d'un soir » à caractère utilitaires et passagères, impliquant le risque de mener à des cas de harcèlement sexuel.

De prime abord les récits que j'ai récoltés auprès de ces dix individus reflètent entre autres que le phénomène des romances organisationnelles en est un plutôt répandu, tel qu'en fait d'ailleurs état la littérature. En effet, au fil de leur narration, trois de ces individus m'ont révélé avoir déjà été impliqués dans des romances organisationnelles au cours de leur trajectoire de vie amoureuse préalablement à la relation amoureuse au travail dont faisait spécifiquement l'objet de mon investigation. De plus, ces romances organisationnelles antérieures avaient toutes pour objectif un amour sincère de long-terme. C'est ainsi qu'au fil de sa trajectoire amoureuse, Dominique a rencontré trois de ses amoureux au travail dont Denis, romance organisationnelle que visait à priori le récit qu'elle m'a confié. Pour sa part, Éric a vécu une autre romance organisationnelle avant de rencontrer Elena, et ce, avec une employée qui travaillait dans la même entreprise qu'Elena. Quant à Bastien, on se souvient de la phrase d'introduction de son récit : « c'est tout arrivé au travail anyways » faisant référence à l'ensemble de ses relations amoureuses, ou plutôt à ses fréquentations amoureuses. Notons toutefois que dans son récit, Bastien n'a fait allusion qu'à une de ces fréquentations laquelle fait exception à l'ensemble des autres romances organisationnelles que mon corpus d'entretiens m'a donné à explorer; cette fréquentation était non seulement de type « amant-amante », mais de plus, illicite. Cette fréquentation précédait la romance organisationnelle que Bastien a vécue avec Brigitte, relation qui était l'objet initial de l'entretien qu'il m'a accordé. Cela laisse présager que le phénomène des romances organisationnelles donnant lieu à des relations amoureuses de long-terme est loin d'être inusité.

5.1.1 Les antécédents aux romances organisationnelles et le type de romance organisationnelle

Antécédents aux romances organisationnelles

Tel qu'établi dans la littérature et sans grande surprise, les récits de vie amoureuse qui m'ont été livrés illustrent que la proximité physique émanant de la configuration des lieux de travail facilite l'interaction répétée entre employés ce qui peut favoriser le développement d'une attirance entre deux employés (Anderson et Hunsaker, 1985; Anderson et Fisher, 1991; Appelbaum *et al.*, 2007 : 32; Collins, 1983; Cowan et Horan, 2014b; Dillard et Witteman, 1985; Horan et Chory, 2011 : 563; Mainiero, 1986, 1989;

Pierce et Aguinis, 2009 : 447; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 13; Quinn, 1977; Quinn et Judge, 1978; Quinn et Lees, 1984; Riach et Wilson, 2007 : 80). C'est ce qui a permis à Éric et Elena de même qu'à Christian et Catherine de mieux se connaître et à terme, à ressentir une certaine attirance l'un envers l'autre. Telle une prolongation de cet élément précurseur à l'apparition de romance organisationnelle, les événements sociaux tels que les partys et les apéros 5@7 entre employés, sont des occasions où se concrétisent souvent ces relations, assertion largement répandue dans la littérature. Ce fut le cas pour Bastien et Brigitte ainsi que Dominique et Denis.

Types de romances organisationnelles

Les romances organisationnelles dont j'ai traité impliquaient des employés de départements différents et/ou n'ayant pas à interagir directement dans le cadre de leur travail. Trois de ces relations étaient de nature latérale alors que les deux autres, soit entre Agnès et André, et entre Brigitte et Bastien, comportaient initialement un écart hiérarchique sans toutefois de lien direct de type supérieur-subordonné. Ainsi, au moment où se tisse leur romance organisationnelle, André est Directeur des nouvelles économiques à *La Presse* alors qu'Agnès est une nouvelle journaliste en début de carrière à la section des arts. Quant à Bastien, il est Rédacteur en chef d'un des magazines de la grande entreprise d'impression et de publication où il fait la connaissance de Brigitte qui a alors un poste de recherchiste. La romance organisationnelle entre Catherine et Christian, au moment où elle s'amorce, n'implique pas d'écart hiérarchique mais a de particulier que Christian est le fils du PDG et fondateur de l'entreprise où Catherine est commis comptable. Christian travaille alors pour l'entreprise familiale en tant que représentant des ventes.

En ce qui a trait au cas de Catherine et Christian, éventuellement leur relation vient à en être une de type hiérarchique lorsque Christian prend la relève paternelle en tant que PDG de l'entreprise et que Catherine est promue à titre de Directrice des relations à la clientèle. Le couple est alors en relation depuis plus de cinq ans et marié. Seulement, de manière à contourner le lien de type supérieur-subordonné qui prévaudrait entre lui et Catherine, Christian nomme un Directeur général à qui Catherine se rapporte directement. Cela évite

entre autres à Christian de devoir évaluer son épouse au travail. Catherine, pour sa part, affirme qu'elle s'est toujours fait un devoir de demeurer très professionnelle au travail et d'établir une nette distinction entre son identité au travail en tant que Directrice des relations à la clientèle, et son identité en tant que la conjointe et amoureuse de Christian dans sa vie privée. D'ailleurs elle mentionne explicitement dans son récit qu'elle n'utilise jamais sa relation amoureuse comme un passe-droit lui donnant accès direct au PDG pour régler ses dossiers épineux : « Au bureau, je suis Catherine, la Directrice des relations à la clientèle. C'est ce que je veux projeter et pas que je suis la femme de Christian ».

Brigitte fait plus ample connaissance de Bastien alors qu'elle est amenée à travailler pour lui sur un dossier *ad hoc*. Par contre, ce n'est que par après qu'une relation amoureuse prendra forme entre eux.

Si certaines de ces romances comportent à un moment de leur histoire un lien de nature hiérarchique, contrairement à ce qui prévaut dans la littérature, rien ne porte à croire dans les témoignages de ces individus que cela ait été problématique pour le fonctionnement organisationnel. À l'inverse, c'est le souci de professionnalisme de ces derniers qui se démarque, appuyé, dans le cas de Catherine et Christian, par un changement organisationnel visant précisément à éliminer un rapport d'autorité direct entre les partenaires à la relation amoureuse. Cela dit, je suis consciente que mon échantillon est limité.

5.1.2 Les conséquences des romances organisationnelles sur les partenaires de la relation en contexte de travail et sur l'environnement de travail

Perception des collègues témoins

La littérature soutient que dans le cas de romance organisationnelle hiérarchique, l'employé subordonné se voit souvent attribué des motifs d'avancement de carrière et de valorisation de son égo plutôt que d'amour sincère dans sa décision d'entrer en relation amoureuse avec son supérieur (Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Malachowski, Chory et Claus, 2012). Les collègues témoins auraient tendance à ne pas lui accorder confiance (Malachowski, Chory et Claus, 2012) et seraient aux aguets afin de repérer si ce subordonné obtient des traitements de faveur dans son travail grâce à sa

relation amoureuse avec son supérieur, voire même qu'ils seraient portés à percevoir du favoritisme là où en réalité, il n'y en a pas. Cette perception de favoritisme susciterait de la jalousie chez ces collègues (Appelbaum *et al.*, 2007; Baratt et Nordstrom, 2011; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Mainiero, 1989; Riach et Wilson, 2007). Le cas de Catherine vient confirmer ces travaux. En effet, dans les débuts de sa relation avec Christian, la patronne de Catherine, avec qui elle avait jusqu'alors une bonne relation de travail, change du tout au tout. Soudainement elle devient insatisfaite du travail de Catherine, lui met beaucoup de pression et va jusqu'à lui écrire une lettre d'évaluation attirant son attention sur une liste d'éléments à améliorer sans quoi elle aurait recours à des mesures disciplinaires. La patronne de Catherine en vient à commérer à ce sujet avec sa propre patronne qui finit par glisser mot du conflit à la gestionnaire des ressources humaines, poste alors occupé par la mère de Christian également impliquée dans l'entreprise familiale. Cette dernière décide d'aller elle-même vérifier la teneur et la véracité des accusations pesant sur Catherine pour en conclure qu'elles étaient non-fondées et résultaient plutôt d'un ressentiment et d'une jalousie à l'égard de Catherine qui, fréquentant Christian, se trouvait désormais à faire partie de l'entreprise au-delà du statut d'employée mais en tant que membre du clan familial. Si bien que la mère de Christian décide de promouvoir Catherine en tant que son adjointe. Cet épisode a engendré beaucoup de stress pour Catherine.

Commérage et médisances

Cela m'amène à aborder une autre hypothèse récurrente dans la littérature, à savoir que les romances organisationnelles sont sources de commérages et de médisances, surtout lorsqu'il s'agit de relations illicites (Jones, 1999; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010). La rupture acrimonieuse d'une romance organisationnelle générerait aussi son lot de ragots. De plus, la littérature insiste sur le fait que ces commérages et médisances minent l'ambiance de travail (Devine et Markiewicz, 1990 : 39; Jones, 1999; Michelson, Hurvy et Grünauer, 2010) et portent atteinte à la réputation des partenaires en relation.

Plusieurs des récits constituant mon corpus font état de la présence de commérages parmi les collègues témoins des romances organisationnelles que j'ai analysées. Du moins, c'est

ce que m'ont rapporté Agnès et André, Elena et Éric, de même que Brigitte, à propos de Bastien. Le cas d'Agnès et André en est un particulier vu le contexte dans lequel il s'inscrit. En effet, peu de temps avant que ne se matérialise leur relation, André quitte la mère de ses trois enfants avec qui il a été en relation pendant vingt ans. De plus, André a alors quarante ans alors qu'Agnès est de dix ans sa cadette. De dire André, les ragots entre certains collègues allaient bon train comme quoi il était scandaleux qu'un homme de quarante ans avec trois enfants laisse sa femme pour une jeune de trente ans. D'autant plus que selon Agnès, plusieurs d'entre eux étaient convaincus que le couple avait entretenu une relation illicite longtemps avant que ne se matérialise la rupture d'André et de son ex-conjointe. Ces collègues ignoraient la réelle chronologie des événements ou encore, s'ils en étaient au fait, refusaient de le croire. On a ici à faire non seulement à un cas de fausses rumeurs d'une relation illicite mais également au stéréotype, très présent à travers la littérature, d'homme plus âgé et en poste de cadre supérieur avec femme plus jeune en début de carrière (Baratt et Nordstrom, 2011; Biggs, Matthewman et Fultz, 2012; Mainiero, 1989; Riach et Wilson, 2007). Dans un souci de transparence et de professionnalisme, André divulgue sur-le-champ sa relation avec Agnès à ses patrons immédiats et aux membres de l'équipe qu'il dirige. Ceux-ci n'ont pour leur part aucune réserve face à sa relation, voire au contraire, ils affichent ont une attitude bienveillante à son égard. Quant à la façon dont Agnès et André vivent cette situation de bruits de corridors, tous deux affirment que leur bonheur transcendait les méchancetés d'autrui. Ils rapportent avoir été confiants que leur professionnalisme aurait préséance sur leur statut relationnel, ce qui semble effectivement avoir été le cas.

Bastien avoue d'emblée avoir cumulé les romances au travail et on apprend plus tard dans son récit qu'à tout le moins une de ces relations était de nature illicite. Par contre, Bastien demeure muet à savoir si ces liaisons étaient source de commérages. C'est par le croisement du récit de Brigitte que j'ai appris que les relations amoureuses au travail de Bastien, illicites ou non, étaient devenues une légende urbaine dans l'organisation, Bastien ne se souciant absolument pas de les garder secrètes. Reste que selon ce que m'a rapporté Brigitte, cela n'avait aucune incidence sur la réputation de Bastien quant son professionnalisme et la qualité de son travail ni sur son évaluation par ses patrons.

Les récits d'Elena et d'Éric donnent à voir les médisances que peuvent générer la rupture acrimonieuse d'une romance organisationnelle, les collègues témoins prenant souvent le camp du partenaire s'étant soi-disant fait larguer. C'est ce que vit Éric lorsqu'il décide de mettre fin à sa relation avec Estelle. Les propos diffamatoires ont tôt fait de circuler à son sujet dans le groupe de collègues d'Estelle, au point d'entacher sa réputation parmi les employés de premier niveau dans certaines enclaves de l'organisation. Seulement, l'attitude irréprochable d'Éric dans sa performance au travail fait en sorte que sa réputation demeure intacte auprès de ses patrons. Reste que cela n'est pas sans causer un certain stress à Éric.

En définitive, si les récits de ces quatre individus corroborent que les romances organisationnelles peuvent être source de commérages et de médisances comme l'avance la littérature, ils réfutent que cela puisse miner l'ambiance au travail et, en conséquence, nuire à la productivité des collègues témoins et de l'organisation. En effet, tout semble indiquer que les répercussions se limitent aux individus directement concernés, à savoir les partenaires à la relation qui doivent gérer un stress supplémentaire au travail.

Qui plus est, ce ne sont pas tous les collègues qui réagissent mesquinement à l'éclosion de relations amoureuses entre leurs collègues. Tel qu'allèguent Biggs, Matthewman et Fultz (2012) ainsi que Chory et Hoke (2019) les romances organisationnelles peuvent avoir un impact positif sur l'ambiance de travail et susciter des réactions bienveillantes chez les collègues témoins. C'est le cas de Catherine dont les collègues, beaucoup plus âgés qu'elle, lui démontrent une attitude protectrice laissant entendre que Christian, son nouvel amoureux, est un bon parti et que Catherine se mérite d'être heureuse dans sa nouvelle relation amoureuse. Les collègues de Brigitte réagissent sensiblement de la même façon, notamment en manifestant leur étonnement quant au changement drastique d'attitude de Bastien s'engageant dans une relation amoureuse sérieuse suite à sa pléthore d'aventures sans avenir et/ou de relations illicites au travail. Quant à André, ses patrons immédiats, ses collègues proches et l'équipe qu'il dirige se réjouissent pour lui et lui font remarquer à quel point il a l'air nettement plus heureux et épanoui depuis qu'il est en relation amoureuse avec Agathe.

Ce qui m'amène à remarquer qu'aucun des dix individus qui m'ont confié leur récit ne m'ont rapporté la présence de politiques de gestion formelles interdisant ou encadrant les romances organisationnelles dans le cadre de leur travail. Il semble que la gestion implicite et le cas par cas ait eu prévalence, alors que les romances organisationnelles sont tolérées en autant qu'elles n'interfèrent pas avec le travail des partenaires amoureux et celui des collègues témoins. Ce constat est en ligne avec la littérature qui rapporte que peu d'organisations ont des politiques officielles de gestion des romances organisationnelles et que des règles implicites émergent souvent en fonction de l'attitude des cadres face au phénomène (Parks, 2006; Riach et Wilson, 2007).

Rupture d'une romance organisationnelle

La littérature avance qu'un des dangers principaux des romances organisationnelles réside dans l'impact que peut avoir la rupture de telles relations, au-delà de la prolifération de médisances et de commérages, sur l'environnement de travail. On rapporte à nouveau une perturbation de l'ambiance de travail avec les répercussions que cela peut entraîner sur la performance des employés et la possibilité d'une hausse du taux de roulement si un des employés partenaires à la relation décide de quitter l'organisation suite à une rupture (Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009 : 11; Pierce, Byrne et Aguinis, 1996 : 22).

Ici le cas d'Éric et d'Estelle démontre qu'il est possible qu'une romance organisationnelle se solde de la sorte. En effet, après quelques mois de relation, Éric en vient à l'évidence que de son côté, il n'entrevoit pas d'avenir avec Estelle et décide de mettre fin à leur courte histoire d'amour. Or on se rappelle qu'Estelle était beaucoup plus investie dans la relation que ne l'était Éric. Elle réagit très promptement et radicalement à cette rupture ; elle quitte d'emblée son emploi en prenant soin, avant son départ, d'entacher la réputation d'Éric auprès de ses amies-collègues. Quel en a été l'impact pour Éric et pour l'organisation ? D'une part, bien qu'Éric ait admis que sa réputation s'en soit trouvée affectée négativement, ces dommages sont demeurés essentiellement circonscrits à la gente féminine des employés de premier niveau, employées qui avaient noué une certaine collégialité amicale avec Estelle qui occupait alors le poste réceptionniste. D'autre part, le cas d'Estelle en est un particulier en ce sens que son poste en est un de premier niveau

et dont l'impact au niveau de la mission et des orientations stratégiques de l'organisation est relativement négligeable (sans jugement de valeur). De plus, il est assez facile pour l'organisation de repérer rapidement des candidats sur le marché du travail pour combler un tel poste. En définitive, dans le cas spécifique d'Éric et Estelle, la rupture d'une romance organisationnelle a eu peu, voire aucun impact, sur la performance des employés témoins et sur l'organisation.

Le récit de Bastien fait état de la rupture de deux romances organisationnelles et ce, dans la même organisation. Bastien a d'abord été impliqué dans une amitié à caractère très intime avec Barbara une collègue de travail, tout en entretenant une romance organisationnelle illicite, ou encore une « liaison », avec Béatrice. Ces deux relations viennent éventuellement à s'effriter et prendre fin pour faire place rapidement à l'éclosion d'une relation amoureuse entre Bastien et Brigitte, employée de la même organisation que ces deux prédécesseurs. Or Bastien évacue de son récit toute information quant à la conséquence de ces ruptures amoureuses sur son environnement de travail. C'est par le croisement du récit de Brigitte que j'ai pu déduire que l'impact de ces ruptures sur l'environnement de travail a été minime voire nul. Puis, éventuellement après dix ans de relation amoureuse, la relation amoureuse entre Bastien et Brigitte en arrive aussi à une rupture. À ce moment, Bastien n'a plus le statut d'employé de l'organisation mais y travaille à temps plein en tant que contractuel. Brigitte est alors Directrice générale de la division de l'organisation pour laquelle Bastien travaille à titre de contractuel. Parmi les employés de la division, leur relation amoureuse, datant de dix ans, fait somme toute partie des meubles. Aussi, dans son récit, Brigitte explique que dans un premier temps, leur rupture laisse les collègues sous le choc, personne ne l'ayant anticipée. D'ailleurs à cet égard, on se rappelle à quel point cette rupture s'est produite subitement. Brigitte affirme qu'une fois le choc encaissé, les collègues sont demeurés discrets et respectueux envers l'ex-couple. Au moment où se produit leur rupture, Brigitte et Bastien travaillent en étroite collaboration. Si la rupture de leur relation amoureuse aurait pu être très problématique pour la gestion de leur relation de travail, selon Brigitte il s'avère que cela n'a aucune répercussion puisque pour Bastien, le travail est de l'ordre rationnel. Il s'agit sans doute d'un cas exceptionnel où la rupture d'une romance organisationnelle entre deux employés travaillant directement et continuellement ensemble n'a aucune incidence. Cela tient en

partie du fait qu'au bout de plusieurs années de relation, le lien entre Brigitte et Bastien, au quotidien, se résumait essentiellement en une collaboration de travail, le côté sentimental s'étant effrité.

5.1.3 Les conséquences des romances organisationnelles sur les partenaires de la relation et sur les dynamiques relationnelles

Stress et conflit intérieur ressenti par les partenaires amoureux

Il a été établi que les partenaires à une romance organisationnelle peuvent vivre beaucoup de stress émanant de leur volonté de garder leur relation secrète aux yeux de leurs collègues et de leur patron. De même, ces partenaires ressentent parfois de la culpabilité quant au fait d'être impliqués dans une relation amoureuse au travail et pour y contrer, ils se mettent souvent beaucoup de pression sur les épaules pour demeurer d'un professionnalisme irréprochable afin d'éviter que leur collègues ne leur imputent des motifs d'avancement de carrière ou soupçonnent que leur relation amoureuse leur donne à bénéficier ou à faire preuve de favoritisme, surtout dans le cas de romance organisationnelle hiérarchique (Chory et Hoke, 2019).

Des cinq couples faisant l'objet de mon étude, quatre m'ont affirmé avoir joué la carte de la transparence quant à leur relation sur les lieux de travail, tout en se faisant un devoir de conserver une attitude très professionnelle en vertu de laquelle ils veillaient à se comporter strictement comme des collègues lorsque sur les lieux du travail. Seuls Elena et Éric ont usé de circonspection quant à leur relation face à leurs collègues et à leurs supérieurs, du moins dans les premiers mois de leur relation, dans le but entre autres d'éviter justement la prolifération de commérage à leur sujet, d'autant qu'Éric avait été préalablement impliqué dans une autre relation au travail dans la même organisation, relation qui s'était fort mal terminée. Éric était d'autant plus soucieux de ne pas entacher sa réputation au travail.

La littérature fait aussi état du sentiment de culpabilité et de conflit intérieur de même que du stress que peuvent ressentir les individus impliqués dans une relation amoureuse au travail (Chory et Hoke, 2019). Notamment, les partenaires peuvent craindre de se faire juger par leurs collègues d'utiliser leur relation amoureuse afin de faciliter leur travail. De

même, ces individus peuvent être inquiets quant au devenir de leur emploi et leur bien-être au travail advenant la rupture de leur relation. C'est le cas de Catherine qui, au début de sa relation amoureuse avec Christian demeure très hésitante à s'embarquer à fond dans la relation anticipant les conséquences d'une rupture sur sa permanence d'emploi. Catherine se soucie aussi beaucoup de la perception de ses collègues face au fait qu'elle fréquente le fils du Président fondateur de l'organisation. On se rappelle qu'au tout début de la relation ses préoccupations sont telles qu'elle en vient à remettre en question sa relation. Ce souci perdure, bien qu'à moindre intensité, alors qu'après dix ans de relation, le couple est marié et Christian prend la relève paternelle pour devenir Président de l'entreprise. Catherine insiste alors dans son récit sur le fait qu'elle veille à ne jamais utiliser le passe-droit d'être l'épouse du Président de l'entreprise afin de régler des dossiers épineux. Elena, quant à elle, dit avoir songé aux conséquences que pourrait avoir une rupture de sa relation amoureuse avec Éric non pas sur sa sécurité d'emploi, mais plutôt sur la gestion des tensions et des émotions propres à toute rupture amoureuse. En effet, contrairement à la rupture d'une relation amoureuse entre deux individus ayant des emplois complètement dissociés et où les circonstances physiques facilitent une coupure plus nette, loin des yeux, loin du cœur, dans le cas d'une romance organisationnelle, les deux ex-partenaires sont contraints de se côtoyer sur les lieux de travail.

Avantages d'une romance organisationnelle

Rencontrer son partenaire amoureux au travail comporte des avantages notamment à l'ère de la modernité avancée où les rencontres amoureuses sont souvent médiatisées via des plateformes de rencontre de médias sociaux et d'application cellulaires. Dans un tel contexte les rencontres amoureuses deviennent une « démarche planifiée » où la spontanéité en est partiellement évacuée et l'authenticité n'est pas toujours présente. En comparaison, le lieu de travail est un terrain concret où les individus interagissent, se côtoient et dévoilent une partie de leur identité. Il peut en émerger des liens beaucoup plus authentiques et fondés sur des échanges face à face où la confiance se construit graduellement. Une relation amoureuse prenant forme au travail se peut profiler comme une alternative sécurisante et solide dans l'éphémère des fréquentations amoureuses contemporaines.

Par exemple, pour Éric, le fait d'avoir pu côtoyer et observer Elena au travail pendant plusieurs mois avant d'entamer une relation amoureuse avec elle était gage de sa stabilité émotionnelle et de sa maturité, chose que selon lui, il n'aurait pas nécessairement pu authentifier n'eût été du fait qu'elle était avant tout une collègue de travail. Par contre, le comportement, l'attitude et la personnalité d'une personne au travail ne se transposent pas nécessairement de façon intégrale dans le contexte de l'intimité d'une relation amoureuse. D'ailleurs, la relation d'Éric et d'Estelle, ayant aussi pris forme au travail, témoigne du fait que ce n'est qu'une partie de la personnalité d'un individu qui transparait au travail. En l'occurrence, dans l'intimité, Estelle s'est révélée avoir des traits de personnalité qui ont rapidement porté Éric à conclure que leur relation n'avait pas d'avenir.

Au-delà de pouvoir mieux cerner la personnalité d'un collègue au travail avant de considérer amorcer une relation amoureuse avec lui, être impliqué dans une romance organisationnelle comporte d'autres avantages. André, Agnès et Brigitte rapportent tous que de partager la même réalité de travail peut contribuer à nourrir une relation amoureuse en ce sens qu'il s'agit d'un point de contact, de complicité servant d'ancrage supplémentaire à la relation. Pour Agnès il est très réconfortant d'avoir son conjoint sur les lieux de travail et de partager cette même réalité quotidienne. Cela permet de réellement comprendre les défis, les difficultés, les enjeux que l'autre traverse dans sa vie professionnelle et en conséquence, de lui être de meilleur support. Pour sa part, André notes que lors de passages où certaines autres sphères de la relation amoureuse tel que la sexualité, sont moins investies, le travail peut devenir un intérêt commun auquel se raccrocher faisant en sorte que « la relation se vit à un autre rythme dans ce temps-là et tu ne tombes pas dans le vide. »

La relation de Brigitte et Bastien a de particulier que le partage de la réalité de travail a servi de pierre d'assise à leur relation amoureuse dès le départ. En effet, tout au long des dix années de relation amoureuse, le travail y occupe une place centrale, voire omniprésente. Brigitte et Bastien vont même jusqu'à dire que le travail a servi d'assise à leur relation amoureuse. Dans leurs premières années de relation, cette dimension est source de bonheur, d'épanouissement pour les deux partenaires. Brigitte et Bastien ne sont

pas dans la même équipe de travail mais s'instaure entre eux une collaboration non-officielle sur plusieurs projets. Bastien qui est plus avancé dans sa carrière conseille et guide Brigitte dans la sienne. En ce sens, cela appuie les propos (Chory et Hoke, 2019 : 11) comme quoi les relations amoureuses au travail peuvent inclure des relations de mentorat sans qu'il n'y ait de lien supérieur-subordonné officiel entre les deux partenaires. Cette dynamique est également présente entre André et Agnès, en fait, leur relation amoureuse s'amorce avant tout à travers le rôle de mentor que joue André auprès d'Agnès.

Absence de frontière entre vie privée et vie au travail et tension entre intimité personnelle et conjugale

Les relations amoureuses au travail exercent des pressions sur l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée du fait qu'elle amenuise la frontière entre ces deux sphères. Il en est de même pour l'équilibre entre la quête d'indépendance et d'autonomie de chacun des partenaires et leur besoin de synergie de couple. Dans le cadre d'une relation amoureuse au travail, cet équilibre est mis à l'épreuve, les partenaires ne bénéficiant pas du lieu de travail comme un territoire personnel où ils peuvent agir sans être assujettis à l'observation directe ou indirecte de leur partenaire amoureux. Certes, cette promiscuité peut être vécue de manière harmonieuse comme en témoignent Christian et Catherine de même que Bastien et Brigitte, du moins dans les premières années de leur relation. Par contre, dans les couples où l'on a tendance à observer un décalage entre le besoin d'intimité personnelle et d'intimité conjugale de chacun des partenaires, il peut en être autrement. En effet, les particularités d'une relation amoureuse au travail viennent amplifier ce décalage et engendrent des tensions supplémentaires entre les partenaires amoureux (Chory et Hoke, 2019 : 13). Trois des couples que j'ai sondés ont affirmé vivre cette problématique. André avoue qu'à un moment dans sa relation avec Agnès être « constamment à vue l'un de l'autre » sur les lieux du travail était devenu « lourd. » Il mentionne entre autres, Agnès manifestait de la jalousie lorsqu'elle observait l'interaction d'André avec les employés de la gent féminine de l'équipe qu'il dirigeait, celui-ci ayant une approche de gestion très amicale. André dit avoir trouvé cela « très difficile », qu'il aurait eu besoin d'une certaine « barrière » entre lui et Agnès sur les lieux de travail et que « cette distance » lui a manqué. De son côté Agnès souligne que gérer sur les lieux de

travail les tensions résultant de chicanes de couples ayant lieu à la maison était un enjeu. Elle rapporte que dans ces situations, le couple se rendait au travail dans leur voiture respective et d'aller luncher ensemble pour régler leur différend rapidement afin de ne pas envenimer l'ambiance au travail. Elle note que somme toute, c'était un mal pour un bien puisque la gestion des conflits se faisait plus rapidement. Pour sa part, Dominique affirme que toutes choses étant égales par ailleurs, sa relation avec Denis se caractérise par une tension entre son besoin d'intimité personnelle et le besoin d'intimité conjugale de Denis et sa constante demande de disponibilité de présence. Vu la dynamique propre de toute relation amoureuse au travail, l'absence de frontière entre vie au travail et vie privée vient exacerber cette tension entre eux et pose un défi relationnel important. Elena et Éric vivent une situation semblable, bien qu'à un moindre degré. Pour éviter que cette situation dégénère en des frictions et pour le bien de leur équilibre relationnel, ils décident de limiter leurs contacts sur les lieux de travail, notamment en évitant d'aller luncher ensemble.

En fait, Chory et Hoke (2019 : 18) postulent qu'à moyen-long terme, les romances organisationnelles peuvent insidieusement mener à des situations nuisant à l'épanouissement du couple, justement à cause de l'absence d'une saine distance objective dans leur relation et d'une frontière nette entre leur vie au travail et leur vie personnelle. Les partenaires peuvent en venir à se perdre de vue en tant que couple et en tant qu'individus dans le couple parce que le travail en vient à prendre toute la place dans la relation au détriment de l'intimité amoureuse. À terme, les deux partenaires peuvent en venir à ne plus se suivre, ne plus se connaître dans leur évolution identitaire sur les dimensions autres que le travail. L'arrimage du projet de soi et du projet de vie de chacun d'eux est mis à l'épreuve et les partenaires partent à la dérive. C'est ce que racontent Bastien et Brigitte qui en sont venus à ne plus se connaître, ne plus se rejoindre autrement que dans leur travail commun.

Dans cette section, j'ai établi que l'ensemble des récits constituant mon corpus de recherche corrobore plusieurs des résultats avancés par la littérature existante sur les romances organisationnelles, reste qu'ils n'attestent pas de l'allégation principale que cette littérature revendique à savoir que le phénomène des romances organisationnelles a un impact négatif sur l'organisation et sa productivité. En effet, tout porte à croire que

l'impact de ces relations se situe bien davantage au niveau du vécu des individus qui en font l'expérience.

Seulement, que cela soit en accord ou non avec le vouloir des entreprises, le phénomène des romances organisationnelles en est un pratiquement inévitable. Ainsi face à ce phénomène, les entreprises devraient abdiquer. En conséquence, pour mieux cohabiter avec cette réalité, il serait plus pertinent pour les organisations de comprendre comment les employés vivent réellement ces relations, et comment elles s'insèrent dans leur projet de vie en parallèle avec leur projet de travail et de carrière.

En ce sens, dans la prochaine section, je vise à repérer si les récits faisant l'objet de mon étude, me permettent de repérer des récurrences sur la façon dont non seulement les individus vivent ces relations, mais surtout, sur le rôle qu'elles jouent dans leur projet de vie et leur construction identitaire.

5.2 Relations amoureuses, romances organisationnelles et la construction identitaire

Comme je l'ai présenté au chapitre précédant, les relations amoureuses jouent un rôle sans équivoque dans la construction identitaire des individus. Plus spécifiquement, dans le cadre de ma thèse, vu l'approche conceptuelle et méthodologique de l'identité narrative que j'ai retenue, c'est la narration du récit de vie amoureuse d'un individu qui engendre cette construction identitaire et la révèle tout à la fois. Il y a d'abord les micros-récits de vie amoureuse que chacun de ces individus a pu se raconter tant à lui-même qu'aux autres à travers le cours de sa vie qui participent à cette construction. Puis il y a le récit de vie que chacun d'eux m'a livré dans le cadre de ma recherche. Si cette construction identitaire commande les mêmes mécanismes chez tous ces individus, la façon dont chacun d'eux les mobilise en tant qu'agent compétent est en soi unique. Seulement, est-ce possible, en comparant chacun de ces récits de vie amoureuse de ces individus et leur analyse, lesquels ont fait l'objet du chapitre précédent, de déceler des patterns récurrents ou, au contraire, des dissemblances dans leur construction identitaire ? Et si tel est le cas, sous quel angle se présentent-ils ? Je pose ici que c'est dans l'exercice de *Mimesis* réalisé par chacun d'eux, et dans le rôle que jouent les trois composantes identitaires de la *mêmeté*, de

l'*ipséité* et de l'*altérité* dans leur construction de soi, que peuvent se repérer ces récurrences ou dissemblances.

Parcours de vie amoureuse et construction identitaire : l'exercice de *Mimesis*

Je réitère ici que la construction de l'identité à travers la narration de soi s'effectue selon un processus de *Mimesis* (Ricoeur, 1986) qui s'exerce en trois temps et décrit un cercle herméneutique ouvert se répétant sans fin (tel que je l'ai élaboré aux pages 82 à 85 du chapitre 2).

D'abord, pour être en mesure de faire le récit de sa vie, un individu doit au préalable posséder une compréhension de l'agir humain et de sa temporalité. Il doit être au fait des traits structurels de l'action à savoir qu'il y a des buts qui l'engagent en tant qu'agent et des motivations qui justifient le pourquoi et le comment de ses actions. Il doit également être au fait que son agir se trame parfois dans des conditions à priori non-reconnues, qu'il n'a pas produites mais qui le situent dans des conditions favorables ou défavorables à son action et ont une incidence sur l'ensemble des interventions qu'il lui est possible de poser. C'est l'étape de *Mimesis I* qui assure cette assise.

Vient ensuite l'énonciation – ou configuration – du récit en tant que tel, à savoir la *Mimesis II*, l'étape où l'individu met sa vie en intrigue. Il raconte les événements ayant jalonné son parcours de vie en terme de leurs causes et effets ainsi que de leur intentionnalité. La particularité de l'étape de *Mimesis II* est qu'elle implique de la part de l'individu une distanciation par rapport à son expérience de vivre laquelle devient extérieure à lui-même, au soi qu'il met en scène dans le récit. La *Mimesis II* amène éventuellement l'individu à une nouvelle compréhension des faits et événements de sa trajectoire de vie.

Finalement, la troisième étape et dernière étape du cercle herméneutique de la *Mimesis*, la *Mimesis III*, permet à l'individu de se réapproprier son récit. Lors de cette étape, l'individu reconfigure son action, donne sens à son expérience de vivre. La *Mimesis III* recèle d'un pouvoir cathartique et confère à l'individu la possibilité de refigurer son expérience du monde. Cet entendement modifie sa perception de la réalité et, en

conséquence, la façon dont il agira dans le futur. Ce faisant, la *Mimesis III* renvoie à la première étape du processus de *Mimesis* parce qu'elle engendre une compréhension plus affinée de la praxis humaine. Entre la *Mimesis II* et la *Mimesis III* se joue une dialectique de distanciation-appropriation d'où émerge l'identité narrative de soi.

Selon son vécu, là où il en est rendu dans sa trajectoire de vie dans son travail de réflexivité et selon sa capacité d'introspection, chaque individu se situe à un endroit unique dans le processus de *Mimesis* et de sa construction narrative de l'identité de soi. Que ce soit en termes du nombre d'itérations du cercle herméneutique du processus de *Mimesis* qu'un individu a complété, qu'en termes d'où il se trouve à même les trois étapes de ce processus à un point donné de sa trajectoire de vie, il en va du développement identitaire de chacun, lequel est éminemment unique.

Je tiens à préciser ici que la notion de récit de vie, englobe certes les « grands récits », ceux que l'on peut confier à l'*autre* ou à soi-même de la totalité de sa vie à un moment donné dans le temps, mais aussi tous ces micro-récits d'une portion, voire d'une parcelle de vie, que l'on raconte à l'*autre* ou que l'on se raconte à soi-même sur une base quotidienne, dans le cours normal de l'existence.

Les récits de vie amoureuse que j'ai présentés et analysés au chapitre précédent donnent à voir que les individus ayant pris part à ma recherche se positionnent différemment quant à là où ils se trouvent dans leur cheminement de construction identitaire selon le processus de *Mimesis* et, plus spécifiquement, au cœur de la dialectique de distanciation-appropriation qui se joue entre les étapes de *Mimesis I* et *Mimesis II*.

D'une part, ce positionnement se reflète au niveau du récit de vie que m'a livré chacun de ses individus en tant que tel. D'autre part, la profondeur et l'ampleur de l'exercice de *Mimesis* que ces individus ont pu réaliser, consciemment ou inconsciemment, tout au long de leurs trajectoires, à travers les multiples parcelles de récits de vie qu'ils ont pu raconter à autrui ou se raconter à eux-mêmes, se révèle également dans les récits qu'ils m'ont livrés. En fait, il est évident que ces individus ont atteint des niveaux très différents quant à la recontextualisation de leur vécu et à la compréhension et l'entendement de leur expérience de vivre. En conséquence, leur capacité de se projeter dans le futur, de « refaire

sa réalité praxique » (Ricoeur, 1986 : 235 apud Gilbert, 2001 : 78), de refigurer leur expérience du monde, se situe aussi à des niveaux différents. Ainsi, si certains d'entre eux ont un entendement très net de leur parcours de vie et de son incidence sur leur construction identitaire, d'autres n'en sont qu'aux premiers balbutiements, voire ont été appelés malgré eux à se lancer dans cet exercice de *Mimesis* en acceptant de me confier le récit de leur vie amoureuse.

Agnès

Plusieurs instances du récit d'Agnès révèlent qu'elle a fait preuve de réflexivité dès le début de sa vie amoureuse et que cet exercice demeure présent tout au long de sa trajectoire de vie. Ces instances donnent également à voir la dialectique de distanciation-appropriation qui se joue entre les étapes de *Mimesis II* et *III* du processus de mise en intrigue et de son pouvoir cathartique. À plusieurs reprises, forte d'une compréhension affinée de son expérience de vivre, Agnès a la capacité de refaire sa réalité praxique et de se projeter différemment dans le futur, entre autres dans ses relations amoureuses, à la lumière de cet entendement.

André

Le récit d'André est un exemple patent de la distanciation du narrateur par rapport à son récit qui se joue lors que l'étape de *Mimesis II* de la mise en intrigue du soi. La façon dont André construit son récit est telle que son expérience de vivre qui en fait l'objet devient extérieure à lui-même, détachée et autonome. Est-ce la première fois que cette distanciation se produit chez lui ? La conclusion de son récit porte à croire que non puisque ses propos témoignent alors clairement qu'il a d'ores et déjà un meilleur entendement de son expérience de vivre, plus spécifiquement de son vécu amoureux, ce qui lui permet d'éviter les faux pas qui ont nuit à ses relations amoureuses précédant celle avec Agnès. André a donc passé à travers plusieurs itérations complètes du cercle herméneutique de *Mimesis* et fait l'expérience de la dialectique de distanciation-appropriation qui s'exerce entre les étapes de *Mimesis II* et *III*. C'est grâce à cela qu'il peut s'engager différemment dans le futur. Notons par contre, qu'au cours de la narration du récit qu'il a faite à ma demande, André est amené à découvrir et comprendre de nouvelles dynamiques

relationnelles dans sa trajectoire de vie amoureuse dont il n'était préalablement pas parfaitement conscient.

Brigitte

Brigitte a produit un récit d'une impressionnante lucidité qui laisse entendre qu'elle a sans doute réitéré à maintes reprises le cercle herméneutique de la *Mimesis* au cours de sa trajectoire de vie. Qui plus est, le récit qu'elle m'a livré est en lui-même un exercice de refiguration de son expérience de vivre, plus spécifiquement de sa vie amoureuse, et l'appropriation qu'elle en fait. On y lit entre les lignes que Brigitte assimile pleinement son récit au fur et à mesure de sa narration et donne un nouveau sens à son parcours moyennant sa conscience discursive.

Bastien

Le récit de Bastien a de particulier qu'il semble correspondre à la toute première itération du processus de *Mimesis* dans lequel il s'est engagé. De fait, comme je l'ai souligné au chapitre précédent, tout porte à croire que c'est en acquiesçant à ma demande de me livrer son récit de vie amoureuse que Bastien s'est trouvé plongé un peu malgré lui dans la dialectique de distanciation-appropriation propre à l'étape de *Mimesis II*. Le témoignage de Bastien laisse présager qu'il a rarement fait preuve de réflexivité dans le cours normal de sa vie, voire qu'il a plus ou moins consciemment évité de le faire. Reste à savoir si suite à la transmission de son récit, Bastien pourra passer à l'étape de *Mimesis III* et donner sens à son expérience de vivre. Si tel est le cas, cette étape a pris place en dehors du contexte de mon étude.

Catherine

De toute évidence, Catherine avait amorcé, sans doute implicitement, le travail de mise en intrigue de sa trajectoire de vie. De son récit émane un travail de réflexivité et de plusieurs itérations des trois étapes de la *Mimesis*.

Christian

Tout comme Catherine, Christian s'était clairement adonné à plusieurs itérations du cercle herméneutique de *Mimesis* au cours de sa vie avant d'échafauder à ma demande son récit de vie amoureuse. En effet, sa narration est d'une précision étonnante et recèle aussi d'une compréhension de soi qui serait impossible sans l'exercice de distanciation-appropriation propre au processus de *Mimesis*.

Dominique

Ce que retrace Dominique de son parcours de vie illustre l'hypothèse centrale chez Ricoeur (1984) comme quoi c'est grâce l'énonciation de son récit de vie et à son interprétation que l'individu est amené à dégager une meilleure compréhension de soi et à construire son identité. Les propos de Dominique témoignent également que c'est beaucoup à travers tous les micros récits de soi, au quotidien, dans la spontanéité, que ce mécanisme itératif de construction identitaire et de connaissance de soi est à l'œuvre. En ce sens, la dialectique de distanciation-appropriation qui se joue entre les étapes de *Mimesis II* et *Mimesis III* se dégage de manière explicite dans sa narration.

Le récit de Dominique permet voir l'importance de la première étape du processus de *Mimesis*, à savoir la *Mimesis I* ou préfiguration, où l'individu se forge une compréhension des traits structurels de l'action et de la praxis humaine. De fait, Dominique est souvent placée dans des situations où les conditions dans lesquelles se trame son action lui échappent. Elle se bute alors à un manque de connaissance et de maîtrise de la praxis humaine. Or typiquement, ces moments l'amène à parler, se confier à l'*autre* bref à énoncer le récit d'une parcelle de sa vie, exercice cathartique d'où elle dégage une meilleure connaissance d'elle-même. Par ricochet, cela contribue à affiner son entendement de la réalité praxique et à refigurer en partie son expérience de vivre pour enfin être en mesure de se projeter dans l'action en maîtrisant davantage les conditions et circonstances sous-jacentes. De toute évidence, Dominique a, au cours de sa vie, complété plusieurs itérations du cercle herméneutique du processus de *Mimesis*.

Denis

La narration de Denis est très schématique et se résume à une succession d'évènements, de faits et de situations où lui et son récit ne font qu'un. De fait, Denis ne montre aucun détachement face à son expérience de vivre. Son récit porte à croire qu'il n'a essentiellement jamais fait d'exercice de réflexivité au cours de sa trajectoire de vie. Aussi, la distanciation-appropriation de Denis face à son récit et son vécu qui s'opèrent normalement entre la deuxième et la troisième étapes du processus mimétique, les *Mimesis II* et *Mimesis III* demeure encore à être complétée. Or à la toute fin de sa narration, Denis prend soudainement conscience, discursivement, qu'il se trouve à un moment critique de sa trajectoire de vie. Cela laisse présager que l'exercice de la narration de sa vie amoureuse qu'il a fait à ma demande a provoqué chez lui une réflexion, un peu contre son gré, laquelle déclenchera le cercle herméneutique de *Mimesis*.

Elena

À l'image de Denis, le récit d'Elena laisse présager que cette dernière a peu de recul sur son expérience de vivre et s'est rarement posée pour se questionner sur son parcours de vie. À la fin de son récit, elle se voit contrainte de réaliser qu'elle se situe devant un cul de sac, ou à tout le moins, devant une « situation de crise » dans sa vie amoureuse. Pour Elena, l'appropriation de sa trajectoire de vie qui se produit à l'étape de *Mimesis III* s'impose d'elle-même et ce, possiblement pour une toute première fois. En acceptant de me livrer son récit de vie amoureuse, elle a été poussée à s'engager dans un processus de *Mimesis* qui à terme, pourrait l'amener à assimiler les nuances de ce qu'a été à date son expérience de vivre.

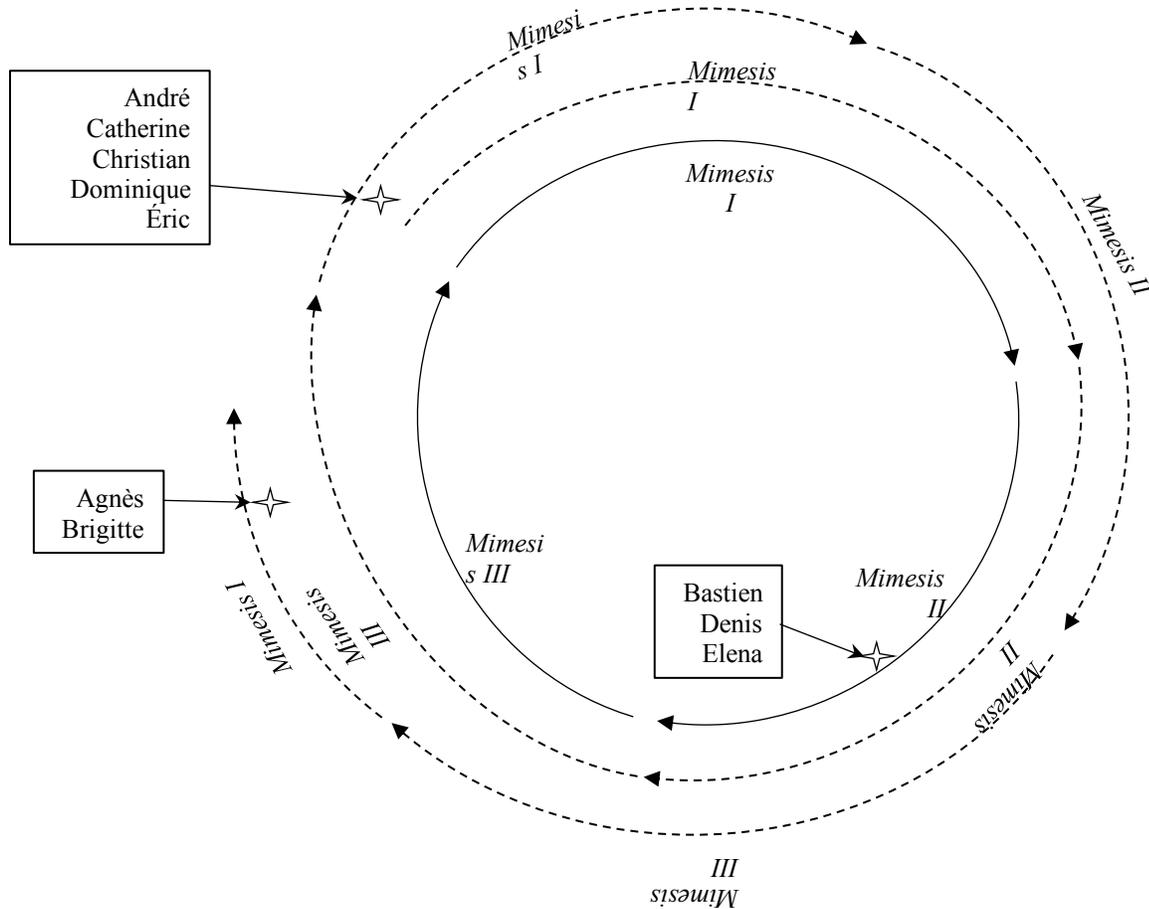
Éric

D'une part, le récit d'Éric laisse entendre qu'il avait déjà itéré le processus de *Mimesis* au cours de sa vie avant de me livrer sa narration. De fait, de nombreuses fois il rapporte qu'au moment où il était pris dans le cours de l'action, il n'avait pas notion des dynamiques dans lesquelles il était impliqué mais que plus tard, avec le recul, il en prenait pleine conscience. Il mobilise alors l'expression « je réalisais. » Cela atteste de la prise de

distance qu'il a eu face à son expérience de vivre et de l'entendement affiné de son histoire de vie que cela lui a permis d'atteindre, et donc des étapes de *Mimesis I et II*. D'autre part, dans le cours même du récit qu'il m'a confié, Éric a également fait de nouvelles découvertes quant au sens de même qu'aux tenants et aboutissants de certaines instances dans son parcours de vie, découvertes qu'il n'avait jusqu'alors pas intégrées. Il est donc patent qu'Éric a réalisé plusieurs itérations du cercle herméneutique propre à l'exercice de *Mimesis*.

De toute évidence, les individus qui m'ont livré leur récit de vie amoureuse se situent très différemment dans leur expérience du processus de *Mimesis* (voir figure 5.1). La plupart d'entre eux avaient déjà réalisé de nombreuses itérations du cercle herméneutique caractérisant ce processus au cours de leur trajectoire de vie, avant même de me livrer leurs récits. C'est le cas de Agnès, André, Brigitte Catherine, Christian, Dominique et Éric. Le récit de ces individus se présente de manière claire et détaillée et leur entendement de leur expérience de vivre est nettement affiné. La dialectique de distanciation-appropriation qui a lieu entre les étapes de *Mimesis II et III* transparaît de leur narration. Les récits d'Agnès et de Brigitte sont particulièrement percutants en ce qui a trait au niveau d'entendement de leur expérience de vivre qu'elles ont développé à travers ces itérations du processus de *Mimesis*. Les trois autres individus qui m'ont accordé la narration de leur histoire de vie amoureuse ont été appelés, un peu malgré eux, à mobiliser leur conscience discursive et à amorcer une première itération consciente du processus de *Mimesis* avec les questionnements qui lui sont propres. C'est le cas de Bastien, Denis et Elena.

Figure 5.1 - Parcours de vie amoureuse et construction identitaire : l'exercice de *Mimesis*



Parcours de vie amoureuse et construction identitaire : *mêmeté*, *ipséité* et l'*autre*

Au-delà d'où s'inscrit un individu dans sa réitération du cercle herméneutique du processus de *Mimesis* et de sa construction narrative de l'identité de soi, le degré de tension qui s'exerce entre *mêmeté* et *ipséité*, et la trace que l'*autre* laisse sur l'identité de soi, les trois composantes de modèle identitaire de Ricoeur (1990), est également unique à chaque individu.

Je rappelle que la *mêmeté* est la composante qui atteste de la permanence identitaire à travers le temps. Plus spécifiquement elle s'exprime à travers le caractère de l'individu. Le caractère englobe d'une part les habitudes que l'individu acquiert au fil du temps qui

se sédimentent et deviennent chez lui des dispositions durables, et d'autre part, les identifications acquises, ces valeurs, normes et modèles en provenance de l'*autre* qu'internalise l'individu et qui témoignent du passage de l'*altérité* sur l'identité de soi. L'*autre* fait donc partie intégrante de la construction identitaire d'un individu. Dans le contexte spécifique de la construction identitaire à travers la mise en intrigue de sa vie amoureuse, cet *autre* témoigne entre autres de la trace que laissent les partenaires amoureux de l'individu sur son identité.

À l'inverse l'*ipséité* est la composante identitaire en constante mouvance et évolution. Elle révèle l'instabilité et la fragilité qui définit l'individu. La rencontre avec l'*autre* est aussi indissociable de l'*ipséité*. En effet, cette composante identitaire est également redevable à ses interactions avec « l'*altérité* », ces personnes qui entourent l'individu au fil du cours de sa vie et dont les histoires de vie participent à la sienne. En définitive, les composantes de *mêmeté* et d'*ipséité* sont en perpétuelle tension, la polarité entre permanence et mouvance étant au cœur du modèle identitaire chez Ricoeur (1990).

Agnès

La composante d'*ipséité* occupe la place centrale dans la construction identitaire d'Agnès au point d'en être le fil conducteur de son récit. En effet, c'est le changement et l'évolution identitaire qui ressort de son récit. L'*ipséité* se profile également chez Agnès à travers la parole tenue, cette promesse qu'Agnès se tient à elle-même en reprenant des projets de vie mis en veilleuse lors de moments inopportuns du cours de sa vie, projets qui la tiennent toutefois à cœur. Agnès y revient lorsqu'elle se trouve dans des conditions propices et/ou détient l'entendement de la praxis humaine nécessaire à leur réalisation.

André

Il ressort du récit de vie d'André que sa construction identitaire est marquée principalement par la trace que laisse l'interaction avec l'*autre* et le passage de l'*altérité* dans sa vie. En fait, la trace de l'*autre* sur son identité semble lui être imposée en ce sens que cet *autre* le place dans des situations contingentes qui le contrarient. Or, au cours de la transmission de son récit, André m'a confié se rendre compte qu'il a été en partie

responsable de ces irritations puisqu'il les a subies en demeurant passif alors qu'il lui aurait été possible d'avoir une certaine influence sur le cours des choses. Seulement, l'*autre* entre également en jeu dans la construction identitaire d'André de manière tacite. De fait, André est attiré par certains traits fondamentaux et caractéristiques chez les individus qu'il côtoie, notamment l'insouciance et la joie de vivre. Il laisse présager qu'il aimerait pouvoir lui-même intégrer ces traits à son identité. Mais ici, à l'inverse, le passage de l'*altérité* n'a aucune emprise sur lui. Bien qu'André s'identifie à ces valeurs et modèles en provenance de l'*autre*, il n'arrive pas à les assimiler et à en faire des identifications acquises qui s'enracineraient dans sa construction identitaire.

Brigitte

Comme je l'ai établi au chapitre précédent, la construction identitaire de Brigitte s'élabore essentiellement autour de sa vie amoureuse et de ses partenaires amoureux. L'*autre* occupe une place prépondérante dans la construction identitaire de Brigitte, d'une part à travers la sédimentation d'habitudes qui deviennent chez elle des dispositions durables, et d'autre part à travers les identifications acquises qu'elle contracte au fil du temps en apprenant et en évoluant sous l'influence d'autrui. En bout de ligne, ces identifications acquises et ces habitudes sédimentées à travers le temps se retrouvent dans le caractère et les traits fondamentaux de Brigitte. Aussi, c'est la composante identitaire de *mêmeté* qui se profile ici chez Brigitte. Par ailleurs, l'*ipséité* y est aussi présente. Dans le récit de Brigitte, l'*ipséité* se manifeste par les revirements de situation et les événements qui déboulent et en font avancer l'intrigue. Ces instances perturbantes correspondent à des moments critiques qui changent radicalement le cours de la trajectoire de vie de Brigitte et provoquent chez elle des remaniements identitaires. C'est la mouvance identitaire à travers le temps qui est ici évoquée. En fait, sur la presque totalité de son récit, *mêmeté* et *ipséité* contribuent tour à tour, séparément, à la construction identitaire de Brigitte. Seulement, à la toute fin de son récit, alors que Brigitte met en scène sa nouvelle relation amoureuse, il se trouve que la sédimentation des habitudes et les identifications acquises en provenance de l'*autre* propre à la *mêmeté* cohabitent avec la dynamique de mouvance propre à l'*ipséité*. À ce point, la construction identitaire de Brigitte admet que *mêmeté* et

ipséité puisse ne faire qu'un, témoignant de ce que Ricoeur (1990) nomme le recouvrement de l'*ipséité* par la *mêmeté*.

Bastien

Le récit de Bastien se présente de manière très dichotomique. La première partie de son récit met en intrigue sa vie amoureuse avant sa relation amoureuse avec Brigitte et c'est la composante de *mêmeté* qui opère à travers les habitudes sédimentées dans les dispositions durables de même qu'à travers les identifications acquises où la trace de l'*autre* trouve sa place. Puis à l'inverse, dans la deuxième partie de son récit, c'est l'*ipséité* et la perpétuellement évolution identitaire à travers le temps qui prend le relais. Ainsi, la construction identitaire de Bastien est fragmentée : dans une première tranche de sa vie elle se situe fermement dans la *mêmeté*, dans la récurrence à travers le temps, alors que dans une deuxième tranche de sa vie, l'*ipséité* y occupe tout l'espace avec sa mouvance identitaire laquelle, de surcroît, se fait à une vitesse accélérée.

Catherine

La trajectoire de vie de Catherine s'inscrit indubitablement dans la reproduction du *même*, à savoir, le système de valeurs dont elle a hérité de sa famille et les pratiques sociales s'y rattachant. C'est donc avant tout la composante de *mêmeté* qui a préséance dans sa construction identitaire avec les dispositions durables et les identifications acquises provenant de l'*autre* qui lui est propre. Dans le cas particulier de Catherine, ces identifications proviennent de sa famille et d'un cercle restreint d'individus très proches adhérant au même système de valeurs. Toutefois, la mouvance et l'évolution sont également inhérentes à la construction identitaire de Catherine. D'une part, il y a cette mouvance provoquée par des événements, des situations et des rencontres avec l'*autre* qui enfreignent ou remettent en question ce système de valeurs. D'autre part, il y a cette évolution graduelle et continue tout au long de la trajectoire de vie de Catherine qui l'amène à édifier sa confiance en soi, elle qui en avait jadis si peu. Ces deux instances attestent la composante identitaire de l'*ipséité*. Or, c'est grâce à cette confiance en soi que Catherine en viendra, grâce la parole tenue, à éventuellement défier le changement identitaire propre à l'*ipséité*. Plus précisément, c'est envers elle-même que Catherine

tiendra parole, celle de respecter, honorer et reproduire le système de valeurs qui lui est si cher. Seulement, cette fois, pour y parvenir, Catherine, contrairement auparavant, se fie à son propre jugement plutôt qu'au jugement des autres afin d'évaluer si certains évènements et situations sont conformes ou non ce système valeurs.

Christian

Le processus de construction identitaire de Christian repose autant sur les composantes de *mêmeté*, d'*ipséité* et que sur le rôle qu'y joue le passage de l'*autre*. La parole tenue intervient aussi dans cette construction. De plus, l'adhésion et la fidélité à un système de valeurs servent d'ancrage à sa trajectoire de vie et à sa définition de soi. Dans le cas de Christian, ce système de valeurs repose sur les notions de devoir accompli, de rectitude, de franchise, de sens moral et d'intégrité. Christian évoque ce système tout au long de son récit et affirme y avoir adhéré et demeuré fidèle dès son plus jeune âge. De toute évidence, c'est la composante de *mêmeté* qui se profile ici dans la construction identitaire de Christian. La composante d'*ipséité* entre en jeu dans la construction identitaire de Christian via la parole tenue et la trace qu'y laisse le passage de l'*altérité*. C'est également à lui-même que Christian tient parole, d'une part celle de demeurer fidèle à son système de valeurs, tout comme le fait Catherine, et d'autre part celle de prendre la relève paternelle de l'entreprise familiale, ce qu'il fera à terme en endossant le rôle de président de l'entreprise. Étonnamment, la trace de l'*autre* sur la construction identitaire de Christian est la même que chez Catherine, soit une attaque à son système de valeurs. En bout de ligne, ces transgressions laissent Christian davantage convaincu du mérite des principes fondateurs de ce système.

Dominique

C'est essentiellement à travers son rapport à l'*autre*, plus spécifiquement ses partenaires amoureux, que Dominique construit son identité. Elle le fait en s'ouvrant et en se racontant à l'*autre*. Ici c'est du passage de l'*altérité* et de l'interaction avec l'*autre* dont il est question. Par ricochet on a donc affaire à la composante identitaire d'*ipséité* où les récits de Dominique et des autres individus s'entrecroisent leur trajectoire de vie se

chevauchant. Du coup, le récit de Dominique témoigne explicitement que l'*autre* est appelé à occuper une place de co-auteur dans le récit de vie (Ricoeur, 1990).

Denis

Tel que je l'ai expliqué plus haut, le récit Denis ne donne aucunement à voir la dialectique de distanciation-appropriation qui se joue entre les étapes de *Mimesis II* et *Mimesis III* du cercle herméneutique de *Mimesis*. Or c'est justement de cette dialectique qu'émerge l'identité narrative. C'est pourquoi, la narration de Denis ne permet pas d'arriver à un entendement de ce que serait son identité narrative, son récit demeurant de l'ordre de la réalité discursive.

Elena

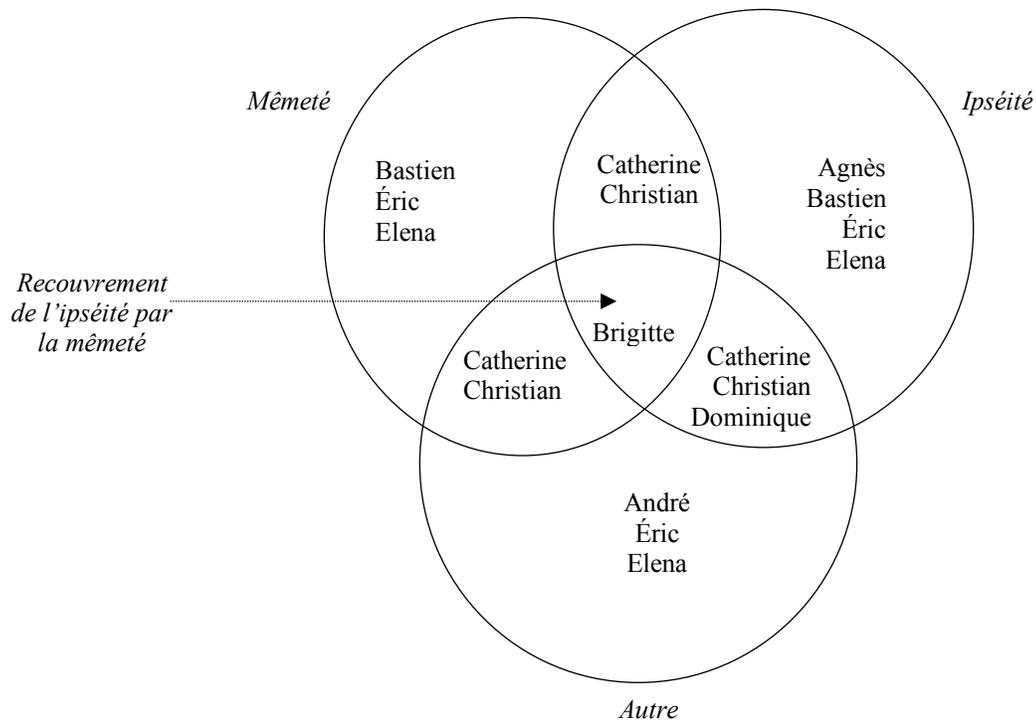
La totalité de la trajectoire de vie amoureuse d'Elena se trouve à être la répétition du *même*, du moins jusqu'à sa toute dernière relation amoureuse, à savoir celle qu'elle a tissée avec Éric au travail. Elena perpétue la même dynamique, les mêmes habitudes avec tous ses partenaires amoureux lesquels exhibent d'ailleurs les mêmes traits fondamentaux. Il est ici question de la composante identitaire de *mêmeté*. Seulement, à terme ce pattern la place dans des relations amoureuses qui deviennent intenable. Entre alors en jeu sa rencontre et sa relation avec Éric, laquelle s'inscrit en rupture de ses relations précédentes et l'appelle à se projeter dans la nouveauté avec les changements identitaires qui lui sont souvent associés. La *mêmeté* fait alors place à l'*ipséité*, la composante en perpétuelle mouvance, dans la construction identitaire d'Elena. Finalement la construction identitaire d'Elena a de particulier qu'elle semble imperméable à la trace que laisse le passage de l'*autre* dans sa trajectoire de vie. Elena n'intériorise aucune valeur et aucun modèle en provenance de l'*autre* qui pourraient éventuellement devenir des identifications acquises chez elle, et ce même dans les cas où les traits qu'elle observe chez l'*autre* lui sont source d'admiration. La seule trace que laisse le passage de l'*altérité* dans la construction identitaire résulte du fait que les interactions qu'elle a avec l'*autre*, ces individus jalonnant son parcours de vie l'irritent ou l'offensent.

Éric

D'emblée, c'est l'instabilité, les multiples contingences et revirements de situation qui marque la presque totalité de la trajectoire de vie d'Éric, tout comme son manque d'emprise sur le cours de son existence. La composante de l'*ipséité* et la mouvance qui lui est propre a longtemps préséance dans la construction identitaire d'Éric. Éric a également peu d'emprise sur la trace que laisse le passage de l'*autre* dans sa vie. Si cet *autre* a une incidence sur sa construction identitaire et sur le cours de sa vie, elle lui est imposée, Éric n'ayant pas plus d'ascendant sur autrui qu'il n'en a sur les événements et les situations qui bouleversent sans cesse sa vie. De plus, cette emprise sur l'*autre* se fait en sens unique : Éric a peu, voire pas d'ascendant sur les principaux protagonistes partieprenante de sa trajectoire de vie; son passage sur l'*autre* donne l'impression de n'y laisser aucune trace. Par contre, au moment où Éric m'a livré son récit, un changement semble s'opérer dans la dynamique de sa construction identitaire. En effet, alors en relation amoureuse avec Elena, pour ce qui semble être la première fois de sa vie, Éric accède à une certaine stabilité laquelle pourra éventuellement donner prise à la composante identitaire de *mêmeté* dans sa définition de soi.

Je positionne les dix individus ayant pris part à ma recherche selon la présence des composantes de *mêmeté*, d'*ipséité* et de l'*autre* dans leur construction identitaire à la figure 5.2.

Figure 5.2 - Parcours de vie amoureuse et construction identitaire : *mêmeté*, *ipséité* et *autre*



Que ressort-il de ces scénarios de construction identitaire ? Sans grande surprise la construction identitaire de chaque individu est unique. Par contre, de manière plus significative, il en est de même quant à la façon dont chacun vit les relations amoureuses de même que de la place ces relations occupent dans la construction de soi. Cela est probant lorsque l'on compare le vécu de deux individus au sein d'un même couple. En effet, de l'analyse ayant fait l'objet du chapitre précédent, il ressort clairement qu'à même un couple particulier, chacun vit la relation amoureuse à sa façon et la contribution de cette relation à leur construction identitaire est tout aussi unique.

En fait, des cinq couples que j'ai sondés, Christian et Catherine sont les seuls dont le processus de construction identitaire est semblable que ce soit en termes de la place qu'occupent les composantes de mêmeté, d'ipséité et du rôle qu'y jouent l'autre et la parole tenue, qu'en termes de l'élément clé y servant d'ancrage, à savoir, l'adhésion et la fidélité à un système de valeurs.

La seule autre similarité repérable au sein d'un même couple s'observe entre Éric et Elena en ce sens que leur relation amoureuse marque un point tournant dans leur parcours de vie amoureuse et possiblement dans leur évolution identitaire parce qu'elle commande des dynamiques totalement différentes de celle caractérisant toutes leurs relations amoureuses précédentes.

Par ailleurs, de manière plus globale, il est possible de repérer certaines récurrences dans la dynamique de construction identitaire à travers l'ensemble de ces individus. C'est notamment le cas de la trace que peut laisser le passage de l'autre dans la trajectoire de vie d'un individu. C'est ce qui ressort des récits de vie d'André, Elena et Éric et de la construction identitaire qui en résulte. D'une part, il s'avère que chez André, Elena et Éric dans certaines situations, l'incidence de l'autre leur est imposée et laisse sa trace identitaire sans que ceux-ci n'aient d'emprise sur cet autre. D'autre part, dans d'autres contextes ou dynamiques, ces mêmes individus, à l'inverse, demeurent imperméables au passage de l'altérité sur leur construction identitaire. En effet, bien qu'ils admirent et envient certains traits fondamentaux et caractéristiques chez l'autre, André, Elena et Éric sont incapables d'en faire des identifications acquises et de les intégrer à leur propre identité.

Un autre constat ressort clairement : une relation amoureuse prenant forme au travail ne semble pas avoir d'incidence marquante sur le rôle qu'elle joue dans la construction identitaire des individus la vivant. Cela porte à croire qu'une romance organisationnelle est avant tout une relation amoureuse telle que l'est toute autre relation amoureuse se tissant dans des contextes différents. En fait, le seul impact notable qu'ont les romances organisationnelles se situe au niveau de la frontière entre la vie au travail et la vie personnelle. Cette frontière devient très poreuse au point parfois de disparaître ce qui, à terme, nuit à l'épanouissement du couple vu l'absence d'une saine distance objective dans la relation. Encore là, l'impact se situe essentiellement au niveau des individus qui vivent la relation plutôt qu'au niveau de l'organisation.

Dans un premier temps, ce chapitre a permis de dégager en quoi les témoignages des dix individus m'ayant livré leur récit de vie amoureuse corroborent ou réfutent ce qui est

rapporté dans la littérature existante sur les romances organisationnelles. En terme de typologie, parmi les cinq couples formant mon corpus de données, on trouve trois romances organisationnelles latérales et deux romances organisationnelles hiérarchiques. Or, contrairement à ce que le suppose la littérature, ces deux relations impliquant un lien supérieur-subordonné, n'ont pas été source de favoritisme ni de conflits d'intérêt, au contraire, les partenaires de ces deux couples ont rapidement pris des mesures visant à éviter à tout prix ce genre de problématique. Par ailleurs, ces romances organisationnelles hiérarchiques recélaient d'une dynamique de mentorat tel que le mentionne la littérature. Les témoignages des dix individus confirment que certains des antécédents propres à l'environnement organisationnel favorisent l'éclosion de romances organisationnelles, notamment la proximité physique des lieux de travail. À travers les récits qui m'ont été confiés, on peut retracer certaines des conséquences qu'ont les romances organisationnelles sur le milieu de travail telles que répertoriées dans la littérature. Plus spécifiquement, en ce qui a trait aux conséquences négatives, on pense à la jalousie de certains collègues de travail envers les partenaires d'une romance organisationnelle, à la prolifération de commérages dans l'organisation et à l'atteinte à la réputation des partenaires advenant une rupture de la relation. Pour ce qui est des conséquences positives sur l'environnement de travail, les romances organisationnelles que j'ai sondées démontrent qu'elles peuvent être source d'amélioration de l'ambiance de travail et susciter une attitude de bienveillance chez les collègues témoins. Quant à l'impact de ce type de relation amoureuse sur les partenaires amoureux en tant que tel, mon corpus de données confirme qu'elles peuvent être source de stress et de conflit intérieur chez les partenaires amoureux, ces derniers redoublant de professionnalisme pour éviter tout préjugé négatif de la part de leurs collègues. De façon encore plus importante, la presque totalité des récits qui m'ont été confiés confirment que l'absence de frontière entre vie privée et vie professionnelle est un enjeu important dans une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu de travail et que cela peut devenir source de tension entre les partenaires vu le difficile arrimage entre les besoins d'intimité conjugale et d'intimité personnelle des partenaires respectifs, besoins qui peuvent différer. Ce constat est en ligne avec ce que rapporte la littérature. Finalement, les dix individus que j'ai sondés ont affirmé que peu, voire aucune politique officielles de gestion des romances

organisationnelles étaient en vigueur dans leur organisation, à l'instar de ce que soutient la littérature.

Dans un deuxième temps j'ai situé où en était rendu chacun des dix individus m'ayant livré leur récit de vie amoureuse dans le processus de Mimesis caractérisant la construction narrative de l'identité de soi. Il est ressorti que plusieurs d'entre eux avaient déjà réalisé de nombreuses itérations du cercle herméneutique de Mimesis avant même de m'avoir livré leur récit lequel se présentait de manière claire et détaillée laissant entrevoir un entendement affiné de leur expérience de vivre. J'ai aussi établi, pour chacun de ces individus, la place qu'occupent les composantes de mêmeté et d'ipséité dans leur construction identitaire de même que la trace qu'y laisse le passage de l'autre. Ici l'autre atteste de l'incidence des partenaires amoureux et des relations amoureuses dans la construction identitaire, plus spécifiquement celle d'une relation amoureuse ayant pris forme sur les lieux de travail.

Conclusion

Ma thèse s'inscrit telle une répartition aux recherches existantes sur les romances organisationnelles et à l'entendement souvent biaisé qui perdure à leur sujet tant chez les chercheurs académiques que chez les gestionnaires, notamment ceux des ressources humaines. J'ai d'abord voulu dépasser le stéréotype réduisant les romances organisationnelles aux « histoires d'un soir » et aux relations impliquant un homme de statut hiérarchique supérieur avec sa subordonnée. Aussi, en réponse à la compréhension de surface du phénomène qui a souvent préséance dans la littérature existante, j'ai opté pour une approche holistique en profondeur afin de mettre à jour les complexités inhérentes à ce type de relation en investiguant comment des individus y étant réellement impliqués les vivaient. Cela m'a amenée à poser la question de recherche suivante : « En contexte de modernité avancée, quel rôle joue le parcours de vie amoureuse d'un individu dans sa construction identitaire ? Plus spécifiquement, comment une relation amoureuse qui prend forme et se développe en milieu organisationnel contribue à cette structuration identitaire ? »

Le premier chapitre de cette thèse a passé en revue exhaustivement les recherches existantes sur les romances organisationnelles. À ce jour, la littérature s'est afféree à produire des typologies des romances organisationnelles et à en identifier leurs antécédents et leurs conséquences au niveau de l'organisation. Puis ces recherches ont formulé des recommandations quant aux politiques de gestion à mettre en place dans l'organisation afin de contrôler, voire d'éviter ou même d'interdire ce type de relations. Bien qu'elles nous informent sur le phénomène, ces recherches comportent certaines limites, les premières se situent d'abord au niveau méthodologique. En effet, les données recueillies jusqu'à présent demeurent partielles en ce sens qu'elles se résument souvent à la perception et à l'opinion de tierces parties que l'on consulte selon un protocole de questionnaire fermé suivant une mise en situation par vignette ou, au mieux, tablant sur leur expérience à titre de témoins de romances organisationnelles. Aussi c'est un fait reconnu à même la littérature existante que les recherches sur les romances organisationnelles manquent parfois de rigueur méthodologique (Mainiero, 1986; Pierce,

Byrne et Aguinis, 1996; Powell et Foley, 1998; Wilson, 2014). De plus, ces recherches proviennent principalement des États-Unis, ce qui n'est pas sans introduire un certain biais (St-Onge et Ritory, 2015; Wilson, 2014). S'ajoutent à cela des limites conceptuelles, à savoir que la littérature adopte une approche fonctionnalise ce qui la porte à aborder les relations amoureuses au travail comme un phénomène dénudé d'émotion et de subjectivité. Finalement la littérature omet de considérer les antécédents aux romances organisationnelles au-delà du terrain de l'organisation en tenant compte du contexte social dans lequel elles prennent place.

Au deuxième chapitre, j'ai développé le cadre conceptuel sur lequel je fonde mon analyse des relations amoureuses au travail. Dans un premier temps, j'ai fait état du contexte social servant de toile de fonds au phénomène des romances organisationnelles en mobilisant la théorie de la structuration et le concept de modernité avancée élaborés dans les travaux de Anthony Giddens (1984, 1991, 1992, 1994). La modernité avancée concorde avec l'ère contemporaine des 50 dernières années et avec les changements profonds, rapides et étendus des structures sociales qui y correspondent, à savoir l'extraction des interactions sociales de leur contexte local, le désenchâssement et le réenchâssement des relations sociales, la détraditionalisation et le phénomène de réflexivité, tant au niveau social qu'individuel. De la détraditionalisation, caractéristique fondamentale du contexte de modernité avancée, émerge l'idée du processus identitaire et du projet réflexif de soi, l'énigme identitaire étant désormais reléguée à l'individu. S'ensuit également une transformation des relations intimes, dont les relations amoureuses, plusieurs répondant désormais au concept de relation pure avec les dynamiques qui lui sont propre. J'ai établi que ces conditions réunies étaient propices à l'éclosion du phénomène des relations amoureuses au travail et à leur prolifération. Dans un deuxième temps, j'ai articulé le modèle conceptuel de la construction narrative de l'identité de soi élaboré par Ricoeur (1984, 1986, 1990, 1991) sur lequel je me suis basée pour formuler une réponse à ma question de recherche. Il en découle que l'identité de soi est considérée comme se construisant par et à travers la narration de soi, sa trajectoire de vie. Cette construction se fait suivant un processus de *Mimesis* en trois étapes itératives, les *Mimesis I, II* et *III*, processus qui implique d'abord un entendement préalable de la praxis humaine, une compréhension minimale de l'expérience de vivre, suivi du récit de cette expérience et,

en bout de ligne, de son appropriation, étape d'où émerge l'identité de soi. Ce processus est récursif, il décrit un cercle herméneutique, l'identité de soi étant en perpétuelle construction. L'identité narrative rend également compte de la perpétuelle tension qui s'exerce entre permanence et mouvance, entre la composante identitaire qui perdure à travers le temps, soit la *mêmeté*, et celle en constante mutation, soit l'*ipséité*. Ce faisant, l'identité narrative intègre également la trace que laisse le passage de l'*autre*, l'*altérité*, sur la construction identitaire, c'est-à-dire des individus jonchant la trajectoire de vie de tout un chacun.

Au chapitre trois, j'ai ensuite exposé les choix méthodologiques que j'ai été appelée à faire quant à ma collecte de données et à leur analyse. Il s'avère que la méthode de collecte de données par le récit de vie (Bertaux, 1997; Denzin et Lincoln, 1989; Pineau et Le Grand, 1993) s'est imposée d'elle-même comme un accès direct à la construction de l'identité narrative des individus ayant participé à ma recherche. Plus spécifiquement, c'est du récit de leur vie amoureuse dont il a été question. J'ai récolté les récits de vie amoureuses de dix individus, soit cinq couples, dont chacun des partenaires m'a confié la narration de son parcours amoureux en trois entretiens pour un total de 30 entretiens. J'ai retenu la méthode de l'analyse structurale (Barthes, 1966; Demazière et Dubar, 1997) de ces récits pour en faire sens et dégager l'identité narrative de ces individus en mettant en exergue l'univers de croyance se profilant sous l'architecture logique des récits.

Au chapitre quatre j'ai présenté les récits de vie amoureuse des dix individus ayant participé à ma recherche et j'ai situé leur relation amoureuse au travail dans la totalité de leur trajectoire de vie amoureuse. J'ai ensuite procédé à l'analyse structurale de ces récits. Cela m'a permis d'aller au-delà de l'enchaînement évènementiel de la trajectoire de vie de ces individus en mettant en exergue l'architecture logique de leur récit. Cette architecture a révélé l'univers de croyances de ces individus, à savoir ce que de d'eux pensent des évènements, des situations et des autres personnes ayant fait partie intégrante de leur trajectoire de vie. En est également ressortie leur construction identitaire à travers la narration de soi selon le modèle identitaire de Ricoeur (1983, 1984, 1986, 1990, 1991) et ses composantes de *mêmeté*, d'*ipséité* et d'*altérité*.

J'ai consacré le chapitre cinq à examiner, à la lumière des résultats émanant de la présentation et l'analyse structurale des dix récits de vie amoureuse de mon corpus de données, comment d'une part, ils venaient corroborer ou réfuter ce dont la littérature a fait état jusqu'à maintenant et, d'autre part, ce qu'ils apportaient de nouveau au cadre d'analyse spécifique à cette littérature (typologies, antécédents et conséquences des romances organisationnelles et politique de gestion du phénomène). J'ai ensuite démontré comment s'est construite l'identité narrative de ces dix individus selon le processus itératif de *Mimesis* (Ricoeur, 1984, 1986, 1990, 1991) de la mise en intrigue de leur récit de vie amoureuse. Il en est ressorti que chacun d'eux se trouvaient à des étapes différentes de leurs itérations de ce processus, et en conséquence, de l'appropriation de leur expérience de vivre et de leur construction identitaire. Finalement, j'ai mis en exergue le rôle qu'ont joué les relations amoureuses dans leur construction identitaire en ayant recours au modèle de l'identité narrative selon Ricoeur (1990). J'ai ainsi situé cette identité selon les composantes de *mémeté*, d'*ipséité* et du passage de l'*autre*, dans la trajectoire de vie de ces individus, l'*autre* correspondant entre autres aux partenaires amoureux.

Il ressort de cette discussion qu'une relation amoureuse qui prend forme en milieu de travail se vit avant tout comme toute autre relation amoureuse se tissant dans des contextes différents. En ce sens, en tant que relation amoureuse se tissant au travail, à priori elle n'a pas plus d'impact sur la structuration identitaire des individus que les autres relations amoureuses dans leur trajectoire de vie. En fait, la trace que laisse ce type de relation amoureuse sur l'identité d'un individu dépend plutôt de l'importance relative qu'elle occupe dans l'ensemble de sa trajectoire de vie amoureuse. Si elle peut avoir une incidence particulière sur la construction identitaire c'est au niveau de la tension qui s'exerce entre intimité personnelle et intimité conjugale des deux partenaires, laquelle peut être exacerbée vu que ceux-ci sont appelés à être beaucoup plus souvent en présence l'un de l'autre, soit au travail de même que dans leur vie privée, contrairement à d'autres relations amoureuses. Encore là, tout dépend des couples, certains vivant cette proximité de façon très harmonieuse alors que pour d'autres, elle devient source de discorde si les deux partenaires n'ont pas les mêmes besoins en terme de la préservation de leur territoire personnel dans l'atteinte de leur projet de soi et de leur construction identitaire. De plus, l'omniprésence du travail au sein de la relation amoureuse peut même conduire les

partenaires à se perdre de vue dans les autres sphères de leur relation amoureuse, ce qui à terme, peut conduire à une rupture.

Ce constat me porte à poser que l'impact d'une relation amoureuse au travail, du moins celles que j'ai investiguées, s'exerce avant tout sur les deux partenaires de la relation et se situe principalement au niveau de la frontière entre la vie au travail et la vie privée des partenaires impliqués, frontière qui devient poreuse au point de s'éclipser, nuisant ainsi potentiellement à l'épanouissement du couple. Il appert que ces relations amoureuses ont très peu d'impact sur l'organisation et sur les collègues de travail témoins. L'implication pour les gestionnaires et l'organisation est que les romances organisationnelles ne devraient pas plus les préoccuper que ne les préoccupe toute relation amoureuse s'étant formée à l'extérieure de l'organisation et dans laquelle un employé est impliqué. Les soi-disant impacts négatifs des romances organisationnelles sur l'organisation et, en conséquence, le fait qu'elles devraient être contrôlées, voire interdites, semble résulter d'un préjugé qui perdure dans les entreprises tout comme dans la plupart des recherches académiques ainsi que dans la culture populaire.

Pourquoi les organisations demeurent-elles si réfractaires aux phénomènes des relations amoureuses au travail ? Cela porte à se demander s'il ne s'agirait pas de l'emprise maximale, même si implicite, que cherche à avoir l'organisation sur ses employés (Abraham, 2016), plus précisément que ces derniers devraient considérer leur travail comme l'élément prioritaire de leur projet de vie, et en conséquence, y accorder plus d'importance qu'à leur relation amoureuse. Ainsi, les relations amoureuses au travail seraient en quelque sorte un double affront à l'organisation : elles sont non seulement la manifestation que les employés peuvent décider de prioriser leur relation amoureuse à titre de projet de vie supposément au détriment de leur travail dans l'organisation, l'organisation elle-même deviendrait le terrain d'éclosion de cet autre projet de vie. Suivant cette logique, la méfiance, voire l'aversion des organisations aux relations amoureuses se tissant au travail n'est pas surprenante. C'est d'ailleurs cette logique qui a préséance dans la littérature sur les romances organisationnelles, logique qui suggère que ces relations devraient être gérées de manière stratégique, en intégrant les politiques de gestion du phénomène à la stratégie organisationnelle de

l'entreprise et au système de gestion de la performance des employés (Kolesnikova et Analoui, 2013; Lickey, Berry et Whelan-Berry, 2009; Pierce et Aguinis, 2009). C'est dire que la vaste majorité de la littérature se situe encore dans une logique bureaucratique où l'employé est considéré comme une ressource stratégique. Force est de se questionner si contrôler la vie privée des employés – comme tout autre contrôle excessif qu'on leur impose – résulte réellement en une hausse de leur productivité et de celle de l'organisation...

Contributions

Les contributions de ma thèse situent premièrement au niveau méthodologique, tant sur le plan de la méthode de cueillette de données que sur le plan de leur méthode d'analyse. Ma thèse fait figure d'exception à travers la presque totalité des recherches existantes sur les romances organisationnelles en ce qu'elle a sondé directement des individus impliqués dans une relation amoureuse s'étant tissée au travail et s'est attardée à comprendre dans toute sa complexité comment ces individus vivaient cette relation. Qui plus est, j'ai procédé par la méthode de collecte de récit de vie ; plus précisément ces individus m'ont fait le récit de leur vie amoureuse. En ce sens mon corpus d'analyse se démarque clairement des données qui ont été colligées jusqu'à présent sur les romances organisationnelles, et ce, même dans le cas de recherches ayant utilisé d'une méthode qualitative de collecte de données auprès d'individus engagés dans de telles relations. Typiquement ces recherches de nature qualitative ont pour objet d'explorer une dimension particulière des romances organisationnelles, tel que, par exemple, les discours que les individus peuvent tenir au sujet de ce phénomène. En contraste, non seulement la méthode de collecte de données par le récit de vie m'a donné accès à des témoignages holistiques abordant en profondeur une pluralité de dimensions concernant le vécu des individus, cette méthode m'a également permis de situer le vécu d'une relation amoureuse au travail dans la totalité de la trajectoire de vie amoureuse des individus qui m'ont livré leur récit. Ma thèse se distingue également par la méthode d'analyse des données pour laquelle j'ai opté, à savoir l'analyse structurale posée par Roland Barthes (1966) et reprise par Demazière et Dubar (1997). Cette méthode exhaustive et rigoureuse permet d'accéder au sens d'un récit au-delà de ce qui peut en être dégagé, en surface, au premier degré du

simple enchaînement de ses évènements qui certes, en trace le fil, mais n'en révèle pas la structure argumentaire. La méthode d'analyse structurale dévoile l'univers idéologique du narrateur. Dans le cadre de ma thèse, cela m'a conduit à mettre en exergue comment les individus m'ayant confié la narration de leur vie amoureuse conçoivent d'une part les évènements qui en constituent la charpente et d'autre part leurs interactions avec ceux qui en ont été les principaux protagonistes. C'est ce qui m'a révélé non seulement comment ces individus ont vécu les dynamiques émotives et subjectives propres à leur relation amoureuse au travail et à celles les précédant, mais également comment leur identité de soi s'est construite à travers leur parcours amoureux et la narration de ce parcours.

Ce qui m'amène aux contributions découlant de l'ancrage théorique de ma thèse. Le concept de modernité avancée et la théorie de la structuration (Giddens, 1984, 1991, 1992, 1994) m'a permis de situer le phénomène des romances organisationnelles dans son contexte social et de montrer que l'origine de ce phénomène prend racine au-delà du niveau délimité strictement par l'organisation, chose qu'a omis la littérature jusqu'à ce jour. Puis en me fondant sur le modèle conceptuel d'identité narrative de Paul Ricoeur (1984, 1986, 1990, 1991) j'ai situé les relations amoureuses au travail dans l'ensemble de la trajectoire de vie d'un individu et sous l'angle de l'énigme identitaire propre à la modernité avancée. De fait, à date, les romances organisationnelles n'ont pas été considérées par la recherche en terme de leur impact sur la construction identitaire et encore moins sous l'angle de la construction narrative de l'identité tel un processus itératif sous-tendant une perpétuelle tension entre permanence et mouvance. En émanant une vision et une compréhension inédites des romances organisationnelles, lesquels peuvent être mises à profit pour aiguiller les professionnels des ressources humaines confrontés au phénomène. De ces contributions théoriques découlent des contributions empiriques.

Comme je l'ai déjà souligné, la réalité propre aux romances organisationnelles se doit d'être mieux comprise par les gestionnaires des ressources humaines alors qu'à cette heure, ces derniers demeurent souvent méfiants et automatiquement aux aguets quant à leurs potentielles conséquences négatives sur l'organisation, sans pour autant en saisir les dynamiques. On pense notamment à leurs craintes que les romances organisationnelles soient source de commérages dans l'organisation et qu'elles résultent en de cas de

harcèlement sexuel se soldant en des litiges coûteux pour l'organisation que ce soit financièrement et/ou sur le plan réputationnel. Or seulement une minorité des romances organisationnelles, souvent les cas d'histoire d'un soir ou de liaisons illicites de type « amant-amante », mènent à de telles situations. Au demeurant, on se rappelle que ce type de romance organisationnelle ne représente qu'une infime partie d'entre-elles, malgré le fait qu'elles soient très médiatisées.

Plutôt que de susciter de la méfiance et de la crainte il est temps que l'on reconnaisse qu'elles sont souvent inoffensives et peuvent même s'avérer être source de bien être pour les employés de l'organisation et de bonification de leur qualité de vie, chose qui à terme, ne peut être que bénéfique pour l'organisation. Aussi, plutôt que de s'affairer à développer des pratiques de gestion visant à règlementer les romances organisationnelles, les gestionnaires des ressources humaines devraient s'attarder à développer un savoir leur permettant de distinguer les romances organisationnelles aboutissant à de vraies relations amoureuses à long-terme de celles se résumant à des histoires d'un soir et/ou à des relations illicites. En ce sens, la méthode du récit de vie est un outil prometteur. À l'image des pratiques telles que l'entrevue de départ, les entretiens d'évaluations de performance ou de planification de carrière, les gestionnaires des ressources humaines pourraient conduire des entretiens ouverts auprès de chacun des individus impliqués dans une romance organisationnelle. L'idée serait de leur demander, avec respect et un sincère intérêt, de raconter comment ils vivent et entrevoient le futur de cette relation amoureuse. Il est très probable que l'information ainsi colligée sera très révélatrice à savoir si la romance organisationnelle en question implique des dynamiques qui pourraient éventuellement devenir problématique pour l'organisation. À partir de là, les gestionnaires seront en position de décider s'il y a vraiment lieu d'intervenir, et advenant que ce soit le cas, de quelle façon le faire tout en faisant preuve de respect de la vie privée des employés. Finalement, si les romances organisationnelles conduisant à de vraies relations amoureuses de long terme peuvent avoir un certain impact sur l'organisation, cela risque plutôt de se produire par ricochet la dynamique relationnelle des partenaires. En effet, j'ai insisté sur le fait que la frontière entre vie privée et vie au travail des partenaires de ce type de relation devient très poreuse, voir inexistante. Il en est de même pour la tension qui s'exerce entre les besoins d'intimité conjugale et d'intimité personnelle

des partenaires. Si ces dynamiques sont mal vécues par les partenaires amoureux, elles peuvent leur être source d'irritabilité, de contrariété et de mécontentement, état d'âme qu'ils traînent avec eux au travail, dans l'organisation. Or dans de telles dispositions, il y a fort à parier que ces individus ne soient pas aussi présents et efficaces dans leur quotidien de travail. C'est à travers ce prisme qu'une romance organisationnelle pourrait avoir des conséquences sur l'organisation et la productivité si chère aux gestionnaires. Seulement ici, plutôt que de condamner les romances organisationnelles, les gestionnaires des ressources humaines feraient mieux encore une fois de comprendre les difficultés que vivent leurs employés afin de les aider à mieux gérer les challenges que pose leur relation amoureuse en terme de l'équilibre entre vie privée et vie au travail. De fait, des employés heureux et épanouis dans toutes les sphères de leur vie sont sans aucun doute plus productifs, efficaces et créatifs dans leur travail, ce qui est tout à l'avantage de l'organisation. Encore là, le récit de vie est un outil donnant accès à l'information en profondeur dont auraient besoin les gestionnaires des ressources humaines pour apporter de l'aide à leurs employés et favoriser un climat de travail sain et harmonieux pour le plus grand bénéfice de l'organisation et de ses membres.

Limites

De toute évidence, les résultats de ma thèse posent des limites quant à leur capacité de tirer des conclusions générales ou de fournir aux gestionnaires des ressources humaines des règles universelles quant à la façon d'aborder et de gérer les romances organisationnelles. De fait, l'échantillon sur lequel ces résultats reposent, soit dix individus (cinq couples) demeure restreint. De plus, il s'agit d'individus à l'emploi d'un secteur ciblé : des organisations du savoir au Québec. Cela peut se refléter sur leur expérience, leur vécu et leur construction identitaire. Une dimension régionale, pensons par exemple à la culture spécifique au Québec, peut aussi entrer en jeu. Il serait donc nécessaire de répliquer mes recherches sur un échantillon grand et potentiellement à un niveau national avant de pouvoir atteindre des résultats plus représentatifs de la façon dont se vit, en général, une relation amoureuse au travail.

Une autre limite de ma thèse se situe au niveau du temps que commande la méthode de recherche par le récit de vie et le recours à l'analyse structurale pour en faire sens et en dégager la construction identitaire. D'une part, repérer des individus qui sont impliqués dans une relation amoureuse au travail et prêts à en faire le récit en la situant dans la totalité de leur parcours de vie amoureuse n'est pas chose facile. D'autre part, récolter les récits de vie commande aussi un travail pouvant s'étirer sur une période de temps plus longue que la collecte d'entretiens semi-dirigés dans leur format de base. En effet, un des principes fondamentaux de la collecte de récits de vie est qu'une relation de confiance doit pouvoir s'établir entre le chercheur et le narrateur. Or cette relation s'établit à travers le temps d'où le fait qu'il soit préférable de collecter ces récits en plusieurs entretiens plutôt qu'un seul. Finalement, si l'analyse structurale permet d'accéder à une compréhension très profonde de l'univers de croyance du narrateur d'un récit, il n'en demeure pas moins qu'elle commande un travail de codage imposant, s'attardant à tous les détails du texte, chaque mot devant être codé selon qu'il appartienne au niveau des événements, des actants et des arguments. Dans un monde académique où l'efficacité doit souvent primer pour des raisons pratiques, cette méthode d'analyse n'est pas nécessairement facilement envisageable.

Transférabilité de mes recherches

Les éléments fondateurs de ma thèse, plus spécifiquement le modèle de l'identité narrative de Ricoeur et la méthodologie du récit de vie que j'ai mobilisés, pourraient s'avérer forts à-propos et prometteurs en vue d'investiguer d'autres problématiques en théorie des organisations où la question identitaire au niveau micro de l'individu a toute son importance et sa pertinence. Pensons au parcours de carrière des gestionnaires, aux changements radicaux de carrière, à la façon dont se vit une mise à pied, à l'expérience d'une absence prolongée au travail pour cause d'épuisement/ burn-out, tous des moments critiques dans la vie d'un individu ayant des répercussions directes sur l'identité de soi et, par ricochet, possiblement sur les collègues de travail immédiats et donc, en bout de ligne, sur l'organisation. L'ancrage conceptuel et méthodologique que je propose se transférerait tout aussi bien pour explorer certaines problématiques particulières au contexte académique dans lequel nous évoluons, par exemple, l'impact sur la construction

identitaire d'un parcours doctoral, de l'obtention d'un poste de « tenure track » et du challenge de l'agrégation, du processus très exigeant, source de tensions et de confrontation qu'est la publication d'articles dans les revues scientifiques. Tant de problématiques qui gagneraient à être explorées sous l'angle de la construction identitaire à travers la narration de soi.

Je boucle ma thèse sur une note d'actualité. Dans sa parution du 15 août 2020, le renommé magazine The Economist mentionnait que la crise de la COVID qui fait présentement rage avec pour corolaire que le télétravail est en voie de devenir une pratique généralisée, la proximité physique n'étant plus, le phénomène des romances organisationnelles serait appelé à perdre substantiellement de son momentum. Cela serait d'autant plus probable que, toujours selon The Economist, la crise actuelle et la pratique de télétravail que les entreprises ont été obligées d'adopter est entrain de provoquer une remise en cause du modèle de travail bureaucratique « 9 à 5 dans des lieux physiques communs. » Aussi, si le coronavirus vient éventuellement à être contrôlé et le risque d'autres pandémies réduit, le télétravail lui n'est pas prêt de disparaître. Est-ce la voie du salut pour les gestionnaires intolérants aux relations amoureuses se tissant au travail ? Parions que, comme le concède la littérature, les relations amoureuses au travail demeureront un phénomène inévitable. Le mécanisme de drague se transférera simplement sur les plateformes virtuelles d'échange et de réunions de l'organisation... tout comme la drague se fait déjà sur les plateformes de rencontre lui étant spécifiquement dédiée. Somme toute les romances organisationnelles sont là pour demeurer

Bibliographie

- Allen, T. D., T. D. Golden et K. M. Shockley (2015). « How effective is telecommuting? Assessing the status of our scientific findings », *Psychological Science in the Public Interest*, vol. 16, no 2, p. 40-68.
- Alton, L. (2020). *What organizations need to know in 2020 about workplace romance policies*. Récupéré le July 15, 2020 <https://www.adp.com/spark/articles/2020/02/what-organizations-need-to-know-in-2020-about-workplace-romance-policies.aspx>
- Anderson, C. I. et P. L. Hunsaker (1985). « Why there's romancing at the office and why it's everybody's problem », *Personnel*, vol. 62, p. 57-63.
- Anderson, C. J. et C. Fisher (1991). « Male-female relationships in the workplace: Perceived motivations in office romance », *Sex Roles* vol. 3, no 4, p. 163-180.
- Appelbaum, S. H., A. Marinescu, J. Klenin et J. Bytautas (2007). « Fatal attractions: The (mis) management of workplace romance », *International Journal of Business Research*, vol. VII, no 4, p. 31-47.
- Atkinson, R. (1998). *The life story interview*, vol. 44, Thousand Oaks, CA, Sage Publications, coll. Sage university paper series on qualitative research methods.
- Baratt, C. L. et C. R. Nordstrom (2011). « Cupid's cubicle: Co-worker's reactions to workplace romance characteristics », *Journal of Organizational Psychology*, vol. 11, no 2, p. 9-23.
- Barthes, R. (1966). « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, vol. 8, no 1, p. 1-27.
- Bauman, Z. (2003). *Liquid love: On the frailty of human bonds*, Cambridge, Polity.
- Baxter, L. A. et B. M. Montgomery (1996). *Relating. Dialogs and dialectics.*, New York, The Guilford Press, 285 p.
- Beck, U. et E. Beck-Gernsheim (1995). *The normal chaos of love*, Cambridge, Polity Press, 231 p.
- Benchetrit, S. (2009). *Le coeur en dehors*, Paris, Grasset.
- Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*, Paris, Nathan Université.
- Biggs, D., L. Matthewman et C. Fultz (2012). « Romantic relationships in organisational settings », *Gender in Management: An International Journal*, vol. 27, no 4, p. 271-285.
- Boyd, C. (2010). « The debate over the prohibition of romance in the workplace », *Journal of Business Ethics*, vol. 97, no 2, p. 325-338.
- Burrell, G. et G. Morgan (1979). *Sociological paradigms and organizational analysis* London, Tavistock.
- Burke, R. J. (2010). « Psychologically intimate, romantic, and sexually intimate relationships in the workplace », dans R. J. Burke et C. L. Cooper (dir.), *Risky business : Psychological, physical and financial costs of high risk behavior in organizations* Farnham England, Gower, p. 205-230.
- Camus, A. (1957). *L'étranger*, Paris, Gallimard.
- Chan-Serafin, S., L. Teo, A. Minbashian, D. Cheng et L. Wang (2017). « The perils of dating your boss », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 34, no 3, p. 309-333.

- Char, R. (1967). *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard.
- Chory, R. M. et H. G. G. Hoke (2019). « Young love at work: Perceived effects of workplace romance among millennial generation organizational members », *The Journal of Psychology*, vol. 153, no 6, p. 575-598.
- Cole, N. (2009). « Workplace romance: A justice analysis », *Journal of Business and Psychology*, vol. 24, no 4, p. 363-372.
- Collins, E. G. C. (1983). « Managers and lovers », *Havard Business Review*, vol. 61, no 5, p. 142-153.
- Cowan, R. L. et S. M. Horan (2014a). « Love at the office? Understanding workplace romance disclosures and reactions from the coworker perspective », *Western Journal of Communication*, vol. 78, no 2, p. 238-253.
- Cowan, R. L. et S. M. Horan (2014b). « Why are you dating him? Contemporary motives for workplace romances », *Qualitative Research Reports in Communication*, vol. 15, no 1, p. 9-16.
- Cowey, M. (1999). « What is a knowledge company? », *New Zealand Management*, vol. 46, no 11, p. 106-108.
- Crary, M. (1987). « Managing attraction and intimacy at work », *Organizational Dynamics*, vol. 15, no 4, p. 26-41.
- De Singly, F. (2003). « Intimité personnelle et intimité conjugale. À la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées. », vol. xxxv, no 2, p. 79-96.
- Demazière, D. et C. Dubar (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion.*, Paris, Édition Nathan.
- Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (1989). « Interpretive biography », *Sage University Paper Series on Qualitative Research Methods*, vol. 17.
- Devine, I. et D. Markiewicz (1990). « Cross-sex relationships at work and the impact of gender stereotypes », *Journal of Business Ethics*, vol. 9, no 4, p. 333-338.
- Dillard, J. P. (1987). « Close relationships at work: Perceptions of the motives and performance of relational participants », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 4, p. 179-193.
- Dillard, J. P. et S. M. Broetzmann (1989). « Romantic relationships at work: Perceived changes in job-related behaviors as a function of participant's motive, partner's motive, and gender », *Journal of Applied Social Psychology*, vol. 19, no 2, p. 93-110.
- Dillard, J. P., J. L. Hale et C. Segrin (1994). « Close relationships in tasks environment: Perceptions of relational types, illicitness, and power », *Management Communication Quarterly*, vol. 7, no 3, p. 227.
- Dillard, J. P. et H. Witteman (1985). « Romantic relationships at work: Organizational and personal influences », *Human Communication Research*, vol. 12, no 1, p. 96-116.
- DiMaggio, P. J. et W. W. Powell (1983). « The iron cage revisited: Institutional isomorphism and collective rationality in organizational fields », *American Sociological Review*, vol. 48, no 2, p. 147-160.
- Doll, J. L. et P. J. Rosopa (2015). « Workplace romances: Examining attitudes experience, conscientiousness, and policies », *Journal of Managerial Psychology*, vol. 30, no 4, p. 439-453.

- du Gay, P. (2000). *In praise of bureaucracy : Weber, organization, ethics*, London, Sage.
- Estés, C. P. (1992). *Women who run with the wolves*, London, Rider.
- Foley, S. et G. N. Powell (1999). « Not all is fair in love and work: Coworkers' preferences for and responses to managerial interventions regarding workplace romances », *Journal of Organizational Behavior*, vol. 20, no 7, p. 1043-1056.
- Francoeur, D. (2000). *Transformation de soi, des relations entre proches et du sociétal en situation de modernité avancée*, Université Laval.
- Giddens, A. (1984). *The constitution of society*, Berkeley, University of California Press, 402 p.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and self identity. Self and society in the late modern age.*, Standford, Stanford University Press, 265 p.
- Giddens, A. (1992). *The transformation of intimacy. Sexuality, love and erotism in modern societies*, Standford, Stanford University Press, 212 p.
- Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Gilbert, M. (2001). *L'identité narrative : Une reprise à partir de freud de la pensée de paul ricoeur.*, Genève, Labor et Fides.
- Glaser, B., G. et A. L. Strauss (1967). *The discovery of grounded theory. Strategies for qualitative research.*, London, UK, AldineTransaction, Transaction Publishers.
- Greimas, A. J. (1970). *Du sens, essais sémiologiques*, Paris, Seuil.
- Guba, E. G. et Y. S. Lincoln (1994). « Competing paradigmes in qualitative research », dans N. K. a. Y. S. L. Denzin (dir.), *Handbook of qualitativie research*, Thousabnd Oaks, CA, Sage, p. 105-117.
- Hiernaux, J.-P. (1977). *L'institution culturelle. Méthode de description structurale.*, Louvain-la-Neuve, Presse de l'université de Louvain 111-144 p.
- Hobbs, M., S. Owen et L. Gerber (2017). « Liquid love? Dating apps, sex, relationships and the digital transformation of intimacy », *Journal of Sociology*, vol. 53, no 2, p. 271-284.
- Horan, S. M. et R. M. Chory (2009). « When work and love mix: Perceptions of peers in workplace romances », *Western Journal of Communication*, vol. 73, no 4, p. 349-369.
- Horan, S. M. et R. M. Chory (2011). « Understanding work/life blending: Credibility implications for those who date at work », *Communication Studies*, vol. 62, no 5, p. 563-580.
- Horan, S. M. et R. M. Chory (2013). « Relational implications of gay and lesbian workplace romances: Understanding trust, deception, and credibility », *International Journal of Business Communication*, vol. 50, no 2, p. 170-189.
- Jones, G. E. (1999). « Hierarchical workplace romance: An experimental examination of team member perceptions », *Journal of Organizational Behavior*, vol. 20, no 7, p. 1057-1072.
- Karl, K. A. et C. L. Sutton (2000). « An examination of the perceived fairness of workplace romance policies », *Journal of Business and Psychology*, vol. 14, no 3, p. 429-442.
- Kaufmann, J.-C. (1993). *La sociologie du couple*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Kaufmann, J.-C. (2002). *Premier matin. Comment naît une histoire d'amour*, Paris, Armand Collin.

- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Collin.
- Kolesnikova, J. et F. Analoui (2013). « Managing human resource romance at work: Towards a “considerate” approach », *Journal of Management Development*, vol. 32, no 1, p. 36-56.
- LeCompte, M. D. et J. P. Goetz (1982). « Problems of reliability and validity in ethnographic research », *Review of Educational Research*, vol. 52, no 1, p. 31-60.
- Lickey, N. C., G. R. Berry et K. S. Whelan-Berry (2009). « Responding to workplace romance: A proactive and pragmatic approach », *The Journal of Business Inquiry*, vol. 8, no 8, p. 100-110.
- Lobel, S. A., R. E. Quinn, L. St. Clair et A. Warfield (1994). « Love without sex: The impact of psychological intimacy between men and women at work », *Organizational Dynamics*, vol. 23, no 1, p. 4-17.
- Mainiero, L. A. (1986). « A review and analysis of power dynamics in organizational romances », *The Academy of Management Journal*, vol. 11, no 4, p. 750-762.
- Mainiero, L. A. (1989). *Office romance: Love, power and sex in the workplace*, New York.
- Mainiero, L. A. et K. J. Jones (2013). « Sexual harassment versus workplace romance: Social media spillover and textual harassment in the workplace », *Academy of Management Perspectives*, vol. 27, no 3, p. 187-203.
- Malachowski, C. C., R. M. Chory et C. J. Claus (2012). « Mixing pleasure with work: Employee perceptions of and responses to workplace romance », *Western Journal of Communication*, vol. 76, no 4, p. 358-379.
- Mallet, O. et R. Wapshott (2011). « The challenges of identity work: Developing ricoeurian narrative identity in organisations », *Theory & Politics in Organizations*, vol. 11, no 3, p. 271-288.
- Mano, R. et Y. Gabriel (2006). « Workplace romances in cold and hot organizational climates: The experience of israel and taiwan », *Human Relations*, vol. 59, no 1, p. 7-35.
- Marion, G. et A. Nairn (2011). « “We make the shoes, you make the story” teenage girls’ experiences of fashion: Bricolage, tactics and narrative identity », *Consumption Markets & Culture*, vol. 14, no 1, p. 29-56.
- Martuccelli, D. (2002). *Grammaires de l'individu*, Gallimard, coll. Folio essais.
- Merriam, S. B. (2002). *Qualitative research in practice : Examples for discussion and analysis.*, San Fransisco, Jossey-Bass.
- Michelson, G., R. Hurvy et C. Grünauer (2010). « Workplace romances and hrm: A private matter or organisational concern? », *International Journal of Employment Studies*, vol. 18, no 2, p. 117-149.
- Parks, M. (2006). « Workplace romance poll findings », *Society For Human Resource Management CareerJournal*, p. 1-18.
- Pierce, C. A. et H. Aguinis (1997). « Bridging the gap between romantic relationships and sexual harassment in organizations », *Journal of Organizational Behavior*, vol. 18, p. 197-200.
- Pierce, C. A. et H. Aguinis (2001). « A framework for investigating the link between workplace romance and sexual harassment », *Group & Organization Management*, vol. 26, no 2, p. 206-229.

- Pierce, C. A. et H. Aguinis (2003). « Romantic relationships in organizations. A test of a model of formation and impact factors », *Management Research*, vol. 1, no 2, p. 161-169.
- Pierce, C. A. et H. Aguinis (2005). « Legal standards, ethical standards, and responses to social-sexual conduct at work », *Journal of Organizational Behavior*, vol. 26, p. 727-732.
- Pierce, C. A. et H. Aguinis (2009). « Moving beyond a legal-centric approach to managing workplace romances: Organizationally sensible recommendations for hr leaders », *Human Resource Management*, vol. 48, no 3, p. 447-464.
- Pierce, C. A., H. Aguinis et S. K. R. Adams (2000). « Effects of a dissolved workplace romance and rater characteristics on responses to a sexual harassment accusation », *Academy of Management Journal*, vol. 43, no 5, p. 869-880.
- Pierce, C. A., B. J. Broberg, J. R. McClure et H. Aguinis (2004). « Responding to sexual harassment complaints: Effects of a dissolved workplace romance on decision-making standards », *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, vol. 95, p. 66-82.
- Pierce, C. A., D. Byrne et H. Aguinis (1996). « Attraction in organizations: A model of workplace romance », *Journal of Organizational Behavior*, vol. 17, no 1, p. 5-32.
- Pierce, C. A., I. S. Muslin, C. M. Dudley et H. Aguinis (2008). « From charm to harm: A content-analytic review of sexual harassment court cases involving workplace romance », *Management Research: Journal of the Iberoamerican Academy of Management*, vol. 6, no 1, p. 27-45.
- Pineau, G. et J.-L. Le Grand (1993). *Les histoires de vie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?
- Piovano, D. H. (1986). *From epistemology to ontology: The hermeneutic circle of difference and identity in the thought of paul ricoeur*, The University of Strathclyde Glasgow.
- Poirier, J., S. Clapier-Valladon et P. Raybaut (1983). *Les récits de vie. Théorie et pratique.*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Le sociologue.
- Powell, G. N. (2001). « Workplace romances between senior-level executives and lower-level employees: An issue of work disruption and gender », *Human Relations*, vol. 54, no 11, p. 1519-1544.
- Powell, G. N. et S. Foley (1998). « Something to talk about: Romantic relationships in organizational settings », *Journal of Management*, vol. 24, no 3, p. 421-448.
- Powell, G. N. et L. A. Mainiero (1990). « What managers need to know about office romances », *Leadership & Organization Development Journal*, vol. 11, no 1.
- Quinn, R. E. (1977). « Coping with cupid: The formation, impact, and management of romantic relationships in organizations », *Administrative Science Quarterly*, vol. 22, no 1, p. 30-45.
- Quinn, R. E. et N. A. Judge (1978). « The office romance: No bliss for the boss », *Management Review*, vol. 67, no 7.
- Quinn, R. E. et P. L. Lees (1984). « Attraction and harassment: Dynamics of sexual politics in the workplace », *Organizational Dynamics*, vol. 13, no 2, p. 35-46.
- Rapp, E. (1992, February 1 1992). « Dangerous liaisons » [electronic version], *Working Woman*, p. 56-61

- Reichers, A. E. et B. Schneider (1990). « Climate and culture: An evolution of constructs », dans S. B. (dir.), *Organizational climate and culture*, San Fransisco, Jossey-Bass.
- Riach, K. et F. Wilson (2007). « Don't screw the crew: Exploring the rules of engagement in organizational romance », *British Journal of Management*, vol. 18, no 1, p. 79-92.
- Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit. La configuration dans le récit de fiction.*, Paris, Le seuil.
- Ricoeur, P. (1984). *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique.*, Paris, Le Seuil.
- Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique ii.*, Paris, Éditions du Seuil.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Édition du Seuil.
- Ricoeur, P. (1991). « Life in quest of narratives », dans D. Wood (dir.), *On paul ricoeur*, London, Routledge, p. 20-33.
- Rouleau, L. (2004). « La méthode biographique », dans Y. Giordano (dir.), *Conduire un projet de recherche. Une perspective qualitative*, Paris, EMS, p. 133-171.
- Rustin, M. (2000). « Reflections on the biographical turn in social sciences », dans P. Chamberlayne, J. Bornat et T. Wengraf (dir.), *The turn to biographical methods in social science. Comparative issues and examples*, New York, Routledge, p. 33-52.
- Salvaggio, A. N., J. E. Hopper, M. Streich et C. A. Pierce (2011). « Why do fools fall in love (at work)? Factors associated with the incidence of workplace romance », *Journal of Applied Social Psychology*, vol. 41, no 4, p. 906-937.
- Schaefer, C. M. et T. R. Tudor (2001). « Managing workplace romances », *SAM Advanced Management Journal*, vol. 66, no 3, p. 4-10.
- Schultz, V. (2003). « The sanitized workplace », *The Yale Law Journal*, vol. 112, no 8, p. 2061-2193.
- Scott, A. M. (2008). « When cupid strikes in the office », *Employee Benefit Plan Review*, vol. 62, no 8, p. 26-27.
- Smith, A. (2016). *15% of american adults have used online dating sites or mobile dating apps*, Pew Research Center. Récupéré le January 15, 2017 <http://www.pewinternet.org/2016/02/11/15-percent-of-american-adults-have-used-online-dating-sites-or-mobile-dating-apps/>
- Smith, B. et A. C. Sparkes (2008). « Contrasting perspectives on narrating selves and identities: An invitation to dialogue », *Qualitative Research*, vol. 8, no 1, p. 5-35.
- Society for Human Ressource Management (February 7 2019). *Love at work: Office romances often go unreported, shrm omnibus poll finds* June 15, 2019 de <https://www.shrm.org/about-shrm/press-room/press-releases/pages/2019-workplace-romance-research.aspx>
- St-Onge, S. et M. Ritory (2015). « Pratiques de gestion des romances au travail : Analyse des résultats d'une étude menée au Canada », *Management & Sciences Sociales*, no 18, p. 38-62.
- Taïeb, O., A. Revah-Lévy, T. Baubet et M. R. Moro (2005). « Les histoires des toxicomanes : Intérêts de la notion d'identité narrative de ricœur dans les addictions », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 70, no 4, p. 755-769.

- Teichert, D. (2004). « Narrative, identity and the self », *Journal of Consciousness studies*, vol. 11, no 10-11, p. 175-191.
- Tyler, K. (2008). « Sign in the name of love », *HR Magazine*, vol. 53, no 2, p. 41-43.
- Vault, C. (2019). *Attention cubicle cupids: The 2019 office romance survey results are in!* Récupéré le March 15, 2019 <https://www.vault.com/blogs/workplace-issues/2019-vault-office-romance-survey-results>
- Ward, J. (2016a). « Swiping, matching, chatting. Self-presentation and self-disclosure on mobile dating apps », *Human IT Open Section*, vol. 13, no 2, p. 81-95.
- Ward, J. (2016b). « What are you doing on tinder? Impression management on a matchmaking mobile app », *Information, Communication & Society*, vol. 20, no 11, p. 1644-1659.
- Westhoff, L. A. (1986). « What to do about corporate romance », *Management Review*, vol. 75, no 2, p. 50-55.
- Williams, C. L., P. A. Giuffre et K. Dellinger (1999). « Sexuality in the workplace: Organizational control, sexual harassment, and the pursuit of pleasure », *Annual Review of Sociology*, vol. 25, p. 73-93.
- Wilson, F. (2014). « Romantic relationships at work: Why love can hurt », *International Journal of Management Reviews*, vol. 17, no 1, p. 1-19.

Deuxième entretien

But de la rencontre	Le présent : récit de la relation amoureuse au travail
<p><i>1er Axe</i></p>	<p><i>L'étincelle, l'événement déclencheur marquant le début de la mise en forme de la relation au moment où elle est encore cachée aux yeux des collègues</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Les premiers temps de la relation <input type="checkbox"/> La première fois où vous avez remarquer votre amoureux (se) ? <input type="checkbox"/> Dans quelle circonstance de travail ? <input type="checkbox"/> Qui d'entre vous a fait les premiers pas ? <input type="checkbox"/> Qu'est ce qui vous attiré chez cette personne ? <input type="checkbox"/> Racontez moi votre premier « rendez-vous » / « date ». <input type="checkbox"/> Quelle était votre relation de travail avec cette personne : même département ? supérieur / subordonné ? lien latéral ? <input type="checkbox"/> Travailliez-vous tous les deux en étroite collaboration ? <input type="checkbox"/> Avez-vous eu du mal garder votre relation secrète face à vos collègues ? <input type="checkbox"/> Racontez-moi des anecdotes qui se sont déroulées dans les premiers temps de votre relation.
<p><i>2ième Axe</i></p>	<p><i>La mise à découvert de la relation face aux collègues</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Perception de l'entourage <input type="checkbox"/> Réactions et commentaires de vos collègues lorsque vous leur avez révélé votre relation amoureuse ? Commérages ? Jalousies ? « Mauvaises langues » ? Enthousiasme ? Complicité ? Respect et discrétion à votre égard ? <input type="checkbox"/> Quelle a été votre attitude face à leur réaction ? <input type="checkbox"/> Votre façon d'interagir au travail avec votre amoureux (se) s'est-elle modifiée du moment où votre relation était connue de vos collègues ? <p><i>Intimité du couple versus intimité personnelle</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> En début de relation, comment s'est vécu le fait d'être en présence de votre amoureux (se) au travail ? <input type="checkbox"/> Relatez-moi des situations vécues au travail qui impliquaient votre amoureux (se). Si c'était à refaire, vous comporteriez-vous de la même façon ?
<p><i>3ième Axe</i></p>	<p><i>La stabilisation et consolidation de la relation</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Vivre au quotidien la relation au travail en milieu de travail <input type="checkbox"/> Arrive-t-il que vous ayez encore de devoir travailler avec votre amoureux (se) ? <input type="checkbox"/> Échangez-vous vos expériences/problèmes de travail ? <input type="checkbox"/> Travailliez-vous toujours dans l'entreprise où vous avez initialement connu votre amoureux (se) ? <input type="checkbox"/> Avez-vous changé de poste depuis le début de cette relation amoureuse ?

<p><i>Conclusion</i></p> <p><i>Sortie</i></p>	<p><i>Perception de l'entourage</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Une fois votre relation stabilisée, en quoi l'attitude de vos collègues face à votre relation a-t-elle changé ? <input type="checkbox"/> Comment gérez-vous l'attitude / la perception / les réactions de vos collègues face votre relation ? <p><i>Intimité du couple versus intimité personnelle</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Aspects positifs / négatifs de la relation ? <input type="checkbox"/> Cohabitez-vous ? <input type="checkbox"/> Combien de temps suite au début de la relation cohabitez-vous ? <input type="checkbox"/> Avez-vous conservé un terrain à vous, des activités en solo, des relations amicales « hors couple » ? Quelles activités ? Avec qui ? Comment votre amoureux (se) réagit-il à ces activités « hors couple » ? <input type="checkbox"/> Votre amoureux (se) a-t-il de son côté conservé des activités et des relations amicales « hors couple » ? Quelles activités ? Avec qui ? Comment réagissez-vous face à ces activités ? <input type="checkbox"/> Qui d'entre vous a le plus besoin de conserver son indépendance ? Les deux ? <input type="checkbox"/> Comment réagissez-vous au besoin d'indépendance de votre amoureux (se) ? <input type="checkbox"/> Comment votre amoureux (se) réagit-il à votre besoin d'indépendance ? <input type="checkbox"/> Il y a-t-il interférence entre le besoin d'indépendance et le fait d'être presque toujours en présence de votre amoureux (se) du fait que vous travaillez dans la même entreprise ? <p><i>Évaluation globale de la relation amoureuse au travail</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Pour vous, quels sont les avantages et les inconvénients associés à votre relation ? <p>Merci. À la prochaine séance nous allons discuter votre perception des relations amoureuses en général.</p>
-----------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Troisième entretien

<p>But de la rencontre</p>	<p>Le futur : l'avenir de la relation et la perception générale des relations amoureuses</p>
<p><i>1^{er} Axe</i></p>	<p><i>L'avenir avec votre amoureux (se)</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Votre amoureux est-il « l'homme / la femme de votre vie » ? <input type="checkbox"/> Envisagez-vous avoir d'autres relations amoureuses dans le futur ? <input type="checkbox"/> Avez-vous des projets de vie communs avec votre amoureux (se) ? <input type="checkbox"/> Comment entrevoyez-vous le futur avec votre amoureux (se) ?
<p><i>2^{ème} Axe</i></p>	<p><i>La perception des relations amoureuses au travail</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> Avez-vous été témoin de relations amoureuses au travail autre que la vôtre ? <input type="checkbox"/> Avez-vous des amis qui ont vécu eux aussi des relations amoureuses au travail ? <input type="checkbox"/> Qu'en pensez-vous ? Comment avez-vous réagi lorsque vous l'avez appris ? Comment expliquez-vous ce phénomène ? <input type="checkbox"/> « Tomber en amour au travail » selon vous, c'est une bonne chose ou une situation à éviter ? <input type="checkbox"/> Comment les collègues devraient réagir face à cette situation ? <input type="checkbox"/> Si vous étiez gestionnaire et qu'un ou une de vos employés vivait une romance organisationnelle, comment réagiriez-vous ?
<p><i>3^{ème} Axe</i></p>	<p><i>Perception générale des relations amoureuses dans notre société contemporaine</i></p> <p>Pour vous, dans notre société contemporaine, qu'est ce que cela implique d'être en couple / d'avoir une relation amoureuse ?</p> <p>Pensez-vous que les relations de couple ont beaucoup changé ? qu'elles continueront de se transformer ? qu'il y en aura de plus en plus au travail ?</p>
<p><i>Conclusion</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> <input type="checkbox"/> L'amour c'est quoi pour vous ?
<p><i>Sortie</i></p>	<p>Je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé ces trois entretiens. Avez-vous des questions concernant la façon dont je traiterai votre récit aux fins de ma recherche ?</p>